# Mève

roman

Mève, ses gosses l'emmerdent. Leurs états d'âme. Leurs addictions.
Un de ses fils prend contact avec le parti d'un dénommé Alleron, belge indépendantiste francophone, prônant l'écologie radicale et l'éviction des institutions au profit de l'intelligence artificielle.
Alleron ne cache pas son identité chrétienne.
La chrétienté, ça fait vriller les antennes de Mève.
Son père, hyper religieux, dont elle s'est coupée, se meurt et la réclame.
Des inondations inédites engloutissent le territoire flamand. Le gouvernement démissionne, on anticipe des élections. Engouement général pour la personne d'Alleron. Face à quoi Mève résiste.
C'est qu'elle est foutrement attachée à son instinct.

Je ne crains qu'une seule chose au monde - ces moments où en moi la vie se fige.

Pour vivre - j'ai besoin d'aimer, c'est-à-dire d'être ensemble. J'ai besoin de chacun car je suis insatiable. Mais la plupart du temps, les autres n'ont pas faim, d'où cette attention éternellement tendue : a-t-on besoin de moi ?

A défaut d'avoir une conception du monde, j'ai une sensation du monde.

A toi, Tsvetaieva, aux femmes et aux hommes de ta sorte.

1.

– Maman ?

Perchée sur des talons je brûle de fumer un cigare de me foutre la gueule en l'air partie de jambes dionysiaque. On ne fume pas en présence des enfants, n'est-ce pas. On ne pâteuse pas la bouche et rire de bestiale.

– On dirait une sorcière.

Allusion à mes cheveux laqués. Hector, treize ans.

– Ton rendez-vous chez le coiffeur ?

je dis.

– Tu me conduis ?

Je transite par le miroir, rond, à gauche de l'évier, tire la langue, Pourquoi je me sens si lourde quand je voudrais être si légère (E. Hillesum.)

– Prends un bus,

je dis à mon fils.

– J'ai des devoirs.

– Rien à foutre.

– Pour les autres mères c'est Réussis à l'école et fais ce que tu veux.

– Sois un homme et fais ce que tu peux.

– Pfff.

– Alors?

(Chose que je n'aurais pas du dire).

– Téléphone au coiffeur, dis que j'y serai pas.

– Tu as treize ans.

– Tant pis, dit le mâle ayant transité par mon vagin. Ils penseront que ma mère est une sorcière.

Coup d'œil, de l'enfant, en ma direction. Sourire.

(Chose que je n'aurais pas du regarder).

– Trouve le numéro sur internet,

je dis.

– Tu es la plus merveilleuse maman de la terre.

Hector disparaît.

J'enfile un ciré kaki, les bottes que m'a offertes Balthazar, je claque la porte. Dehors il fait blanc pas vraiment gris. Je me prends les pieds dans la robe longue. Elle est noire. Je sors de la poche un cigare, l'allume. Envie de flirter. Avec n'importe qui. Un tas d'hommes. Des millions. N'attendent que ça.

Tête blonde d'Hector par la porte entrouverte.

– J'ai appelé le coiffeur il répond pas. Ce soir on mange quoi ?

Je descends vers le ruisseau, pénètre la parcelle de mélèzes douze mètres sur douze, m'assois sur celui qui est tombé, il était mort, les arbres meurent dans mon pays, personne n'est affecté par des fantômes plus grands que nous, moignons en bout de branches.

Je suis une femme en colère.

Voilà.

2.

Mardi.

Les femmes n'ont pas à faire de gosses. Ça te suce la moelle et Goodbye.
Edgar est un étranger pour moi. Je ne sais pas quand je l'ai perdu. Vingt-quatre ans demain. Avec moi froid, faux, méprisant. Qui me l'a cassé ? Les écoles par lesquelles il est transita ? Un amour tordu ? La vie à crocs ?
Un jour nous parlions (j'étais dans un jeans troué effiloché, body blanc à bretelles dans une rue en pavés, où était-ce?), il m'avait rétorqué J'aimerais une mère qui ne me fasse aucun reproche, qui ne m'attaque jamais, une mère qui me tire vers le haut, me redonne courage, a confiance en moi, est bienveillante.
Une mère à disposition.
Je rêvais d'un lien avec mon gosse. D'une *réciprocité*. Bordel. Pas envie d'être pour lui un prie-dieu.
Zita est la deuxième de mes enfants. Belle. Vivante. Partageuse.
Je remonte la pelouse. Flavien y planta des massifs floraux. Ne donnent pas de fleurs. Edgar, avant son départ pour l'île de White il y a un mois, tondait la pelouse au nom de son père ah ça, avec le temps, deviendra le saint des saints.
Flavien vit à Paris. Fout que dalle pour les gosses. Logopédie, anniversaires, chaussures, contacts avec les profs, dentiste, abonnements. Rien.
Mève, pense à la boisson gonflée de bulles que ce soir tu te foutras dans le gosier.
Léo, qui doit avoir plus ou moins l'âge d'Hector (treize ans) est assis droit sur le banc de pierre adossé à la maison, entre un hortensia et un hortensia. Qui fleurissent, *eux*. A coup de terreau de bruyère que j'achète, *moi*.
Je prends place à côté de l'enfant recueilli deux mois après l'envol de Flavien (qui plantait des arbustes ne donnant pas de fleurs mais passons).
– Comment se passe la journée ?
Léo a le nez dans un cours. Il ne dira rien. Jamais, il ne parle. Parfois il pleure sans en avoir l'air. Hector dit C'est gênant. Gladys alors me regarde. Elle est empathique, Gladys. Seize ans. Balthazar, dix-neuf ans, plonge sur Léo, le chatouille. Léo finit par rire, pour être tranquille je crois.
Balthazar est charpentier-toiturier. Il a retapé la cabane en bas du terrain où il loge désormais, à droite de la parcelle de mélèzes. Dîne avec nous les lundi et jeudi.
Isadora, onze ans, fait son kung-fu comme elle dit (Taï-chi). Sera là dans une demi-heure. Éprise du moniteur il a trente-cinq ans. A son retour, devrai me battre pour qu'elle prenne une douche. Elle dit J'ai la psychose de l'eau je me plaindrai aux Droits de l'Homme. Un jour Balthazar l'a jetée dans un bain. Depuis, quand il est là elle n'ose protester.
Ma clique à moi.

3.

J'accroche le ciré dans le vestiaire, plafond haut sur lequel Flavien entama une fresque, faux Michel-Ange. Dieu a la tête de Mick Jagger. Fait glacial (sept mètres sur sept où sont garés vélos, skate-board, manteaux à même le sol j'en passe ma cocotte, t'as la même chose à la maison).
– Tu fais quoi, Hector ?
je crie en direction des toilettes, contiguës à la chaudière.
– Je chie,
m'est-il répondu.
– Depuis un quart d'heure ?

Sur son téléphone.
Vos mômes s'installent pas des heures aux chiottes nez sur l'écran, vous?
Gladys ne rentre pas, ce soir. Elle est avec sa bande de copines elles sont six. Pas de mec.
Nous on est quatre meufs. Quatre amies.
Si toi t'as personne, ou que tu vois pas souvent les gens que t'aimes, viens. Je me présente. Mève. Tordue. Compliquée. Irrassasiable. Depuis pas longtemps.
Je viens de terminer *Le sens du bonheur* de Krisnamurti le penseur indien, j'ai donc ceci en tête :
1. chasser la peur,
2. ne pas vouloir expliquer contre quoi je lutte,
3. la conscience transforme, pas la volonté.
Je suis dévoreuse, comme fille. J'aimerais une vie à cent à l'heure.
– Je mangerai pas les tagliatelles d'hier sont dégueus,
dit la voix d'Hector en provenance des seules toilettes chaudes du rez de chaussée (pour lesquelles, en hiver, il faut fendre l'espace glacial de la Sixtine).
Seule, ce soir, avec Léo et Hector. Ces deux-là ne s'entendent que devant les jeux virtuels. J'aime qu'ils passent du temps ensemble donc je cède.
Zita, vingt-deux ans, vit sur Hydra, Grèce, avec un psychothérapeute yogi. L'été dernier nous y sommes tous allés. Sans Flavien. A huit. Ça m'a coûté un pont. Le gourou fut empoisonné par Balthazar je pense. A vomi pendant dix jours. Nous avons profité de la maison sur la plage.
Edgar, diplômé d'une prestigieuse école d'art, occupe une cabane de gardien sur l'île de White, Grande-Bretagne. Il y écrit un traité sur les macareux-moines. Se fait sucer par les filles du village. Devant sa maisonnette de pierres il peint torse nu été comme hiver (apparaît tel, sur les photos qu'il poste). Vend des poteries coquines sur le marché, filles nues allongées sur la paroi intérieure de grès (photos instagramées).
– J'ai mal aux gencives,
dit Hector revenu.
Quand j'ai recueilli Léo, j'ai peint de blanc sols, murs, plafonds. L'entièreté de la cuisine. C'est quand Léo (noir de peau) se fut trouvé à la table (blanche), que je réalisai. Mève nom de dieu, tu fais ce dont ton père rêva pour nous. Un jour il avait décrété que l'entièreté de la maison serait peinte de blanc. Pas une ombre au tableau.
Va pas vers le blanc, Mève. Le blanc est trop simple.
Les mains de Léo, après son arrivée ici, pendant un an tremblèrent. J'ai cru que ça ne s'arrêterait pas. Sa belle couleur de peau jurait avec le blanc immaculé dans la cuisine. J'ai eu envie de prendre un pinceau, d'écrire en noir sur les murs des phrases sympas et du doré. Mais las.
Des mots, des mots.

4.

Mon père avait une tête de hibou. Maman disait cela. Cheveux raides se dressant sur le crâne. Yeux sombres qu'à l'époque il affublait de lunettes à carreaux ronds. Vous plantez en milieu de visage un nez courbe, maman avait raison. Un hibou. Mais. Voix de velours.

– Oiseau nocturne,
disait maman.
– Crooner,
disait papa.
– Viens-là mon hibou.
– Que je t'embrasse ma chouette.
Ils se pelotaient c'était interminable. Je me tenais, devant eux, ne sachant que faire de moi. Avec deux tresses.
Embarras avec l'espace, comment tenir ma nuque, quand parler, que dire. Compliquée, comme gamine.
Entre mes parents tout allait de soi. Il y avait un creux énorme entre eux et moi. Ça me foutait la frousse, la perspective de ne jamais atteindre leur coolitude. Naturelle, chez eux.
Je devrais m'en fabriquer une.
Avec quels outils, s'il vous plaît ?

5.

Quand papa un jour revint d'une partie de chasse.

6.

Hector monte la tirette de son pantalon. Sous mon nez. Je fais semblant de ne rien voir (rivée en apparence à un thé au ginseng).
Quand il y a une poignée de minutes j'entendis la porte séparant la cuisine blanche (au poêle scandinave en fonte, faïence crème) du grand hall Sixtine, je posai mon smartphone trop tard Hector ricanait (à cause du smartphone, dont j'interdis l'utilisation à table).

- Léo et moi on joue jusqu'au repas s'il te plaît pas de tagliatelle sinon je mange chez Christa.

Christa, septuagénaire voisine. Cheveux longs, gris, bouche lippue, surtout l'inférieure lèvre, beurk. Vénérait Flavien. Obligée de m'aimer vu que Flavien m'aimait. Maintenant que Flavien en aime une autre, Christa aime Hector.
Balthazar déteste Christa. Quand il fait la fête (super beau chez lui, plancher à l'extérieur que ceint une galerie couverte, au milieu il y a une vasque soudée dans une carène de péniche, Balthazar y fait des feux de dieu), quand les jeunes dansent et boivent et rient, Christa rapplique, Balthazar crie Ouste sorcière, Christa a peur ou bien a elle continue d'avoir Flavien dans la peau elle ne porte pas plainte.
Christa cuisine merveilleusement. Hector en profite. Elle ne reçoit quasi pas de visite si ce n'est de lui. Mon fils mange beaucoup je plains les finances de la vieille.
Léo entre dans la cuisine par la porte de l'extérieur pas peinte de blanc mais d'un beige caramel tendant vers le orange. Chaque fois que j'y pense ça me rend malade. Vous aussi avez des trucs *à faire,* que vous ne faites *pas*?
Léo ferme la porte derrière lui avec une douceur inouïe, me regarde. Comme mort à l'intérieur. Je ne me laisse plus submerger par l'effroi. Léo a besoin de quelqu'un qui ait le courage de regarder la mort en lui.
– Ce soir les garçons, tagliatelles, petits pois, saumon.
Hector lève les yeux au ciel.

La dernière fois qu'il m'a fait le coup d'aller manger chez Christa, je n'ai produit nulle remarque. On a rit, à table, avec Léo et Isadora (surtout Isadora). Hector prend une place folle. Depuis que son père nous a quitté?
Comme pour couper court à la protestation culinaire, je téléphone à Dorothée, une des meufs du quatuor. Nous nous connaissons depuis l'école primaire, Dorothée et moi. Notre devise : *refuser d'être un légume, manger des légumes*. La dernière assertion n'est pas de moi mais de Lydia, elle prenait du poids. Elle nous fit marcher dans les Cévennes c'est là que je devins alcoolique : j'avais mal aux pieds.
Dorothée au téléphone ne répond pas.
– Tu fais quoi ce soir?
me dit Léo (il n'évacue des mots qu'en ma seule présence).
– Léo, rapplique,
crie Hector, de l'étage.
– Le crime de l'orient express, Sydnet Lumet.
– Version originale ?
– Of course.
Léo me quitte sans un regard (qui de toute façon n'exprime rien), sans un sourire, je lui attrape la manche l'attire contre moi.
– Lauren Bacall,
je dis.
Léo est insomniaque. Le soir il regarde des films, ou lit, à côté de moi. A l'école, s'endort. Ses profs laissent faire, vu que.
Son maigre corps est flasque. Il n'y a pas d'os dedans.
Appel téléphonique de Dorothée. M'épargne la résignation de Léo à se laisser embrasser par la cinquantenaire que je suis. Je tourne le dos au petit, me dirige vers le poêle de faïence crème il carbure je me place dos à lui.
– Choupinette, dit Dorothée, j'ai réservé Berlin. Soirée cabaret post-punk, on prend un verre dans l'underground, on dort, on dort le lendemain, on dort. Je te laisse, je baise.
Dorothée est notre loco, question activités. Elle cherche l'homme de sa vie, qui soit 1. riche 2. gentil 3. ne court les jupons si ce n'est les siens.
Moi ? Mon corps a cessé, avec les pulsions. Ce fut naguère délicieux. Ce fut mensonger. Tyrannique. Souffrance collée au corps. Insatisfait.
A présent, nul fantasme. Mon clito ne suinte pas pour un regard pour une voix pour un cul. Je connais un mot il te paraîtra banal : tranquillité.
Que faire de la tranquillité ? Attendre la mort.
Ah, et m'occuper des gosses. Gladys, 16 ans; Hector, 13 ; Léo, 13 ; Isadora, 11.
Edgar, 24 ans ; Zita, 22 ; Balthazar, 19, se prennent en mains. Farouches dans la perspective d'être autonome.
J'ai assez donné.
18h15. Théière vide. J'ai chaud. Robe longue à bretelles. M'éloigner du poêle.
Si je monte me reposer, je m'endormirai. Mon corps, épuisé. Ouvrir les boîtes de petit-pois. Terminer pour le journal l'article sur les îles japonaises (où je ne suis jamais allée).
Le pilotage automatique nous donne l'impression d'être efficaces. Nous, les mères.

7.

Je travaille pour un magazine féminin racheté il y a sept ans par Irma, intello féministe. Fonctionne formidablement en ligne et réseaux sociaux. Age moyen des girls y travaillant : vingt-cinq. J'y demeure parce qu'Irma aime mon écriture bordel ainsi que le lectorat qui le fait savoir.
On devrait davantage se manifester quand on aime quelque chose chez quelqu'un.
Je me rends au travail deux fois la semaine, une heure et demi l'aller, le reste du temps je bosse de la maison.
Quand j'arrive sur place c'est mini robe et talons hauts, veste lamé argent, boucles aux oreilles, hyper fardée bref, les jeunes filles raffolent. Sont à peine maquillées. Habillées simple comme un garçon peut l'être. Mettent la singularité dans un bijou, une coupe partiellement rasée, un chemise achetée en fripe. Du léger. Moi, c'est l'artillerie. Un dinosaure que l'on regarderait avec affection découvrir un monde nouveau.
Mon téléphone émet le son caractéristique du message reçu, sonorité pourvoyeuse de toutes les espérances.
Maman, j'ai des espèces de verrues sous le pied je te joins la photo.
Zita, île grecque d'Hydra. Ma fille m'appelle rarement mais des messages oui. Deux par semaine au moins.
J'aime les voix. J'enregistre des messages vocaux à l'attention de Zita. Flemme de taper l'écran. Mes amies s'y sont mises. Moi, je parle. Je parle *vraiment*.
– Chérie, qu'a donné ton entretien avec le toubib ?
Zita est sage-femme. Elle cherche un job. Le message vocal part au moment où je lâche le pouce. Zita le consulte dans l'immédiat.
Plus jeune que je l'imaginais. Prendra contact avec moi l'été. L'hiver il n'y a personne ici. T'as regardé la photo ?
– Demande à Harold de t'imposer les mains.
Harold est le thérapeute dont Zita est entichée. Le type convoque les astres, place la clientèle sur une voie de guérison, se fait payer. Cher.
Zita n'est pas susceptible. A la différence d'Edgar.
Edgar n'est pas un hyper-sensible, non. Avec moi hautain, froid, cynique. Suis sensée lui manifester de l'empathie. Ne daigne pas en avoir pour moi. Pas de réciprocité, entre Edgar et moi. Ce à quoi il tend, c'est à l'adoration. De lui, que l'on s'émerveille.
Ce n'est pas que Zita accepte la confrontation. C'est qu'elle s'en fout.
Quand Harold m'impose les mains sur une partie du corps ça finit par ce que tu sais. Pour le moment j'ai envie de dégueuler.
Zita n'est *jamais* sujette à la nausée.

8.

Zita était sur un bateau en Méditerranée. Avant ses études de sage-femme. Une nuit elle sauta à l'eau contre l'avis du capitaine. S'agrippa à un canot de caoutchouc qui prenait l'eau. Un enfant parmi les flots nageait en hurlant. Léo. Zita s'empara d'un bébé, il flottait à l'intérieur de l'embarcation sur quinze centimètre d'eau. Pas un bruit à part les cris de Léo.
Zita nagea sous les étoiles entre les vagues, tenant haut le bébé. Léo ne savait pas nager. Il se débattait. Zita buvait la tasse.
Ensuite elle était dans le salon des officiers transformée en cantine des bénévoles,

sous une couverture, doigts glacés que ne réchauffait pas la tasse contenant une menthe sucrée lyophilisée.
Le bébé était vivant. Tout le monde se l'arrachait.
Léo occupait le bout d'une banquette de bois sous un rayonnage de livres. Zita s'était assise à ses côtés.
Elle m'avait appelée.

9.

Flavien et moi nous connaissons depuis trente ans.
Flavien n'est pas un king de la beauté. J'étais tranquille, de ce côté. Rien à craindre. Nous procréâmes. Nous riions.
Il n'y avait pas d'ardeur. C'est ça qui est bien. Mais un partenariat clément, gentil, poétique souvent.
Un jour Flavien me parla d'un séjour professionnel à Paris, six mois.
J'avais besoin de solitude. Je souffrais de me sentir niée par notre fils Edgar. Balthazar faisait pas mal de conneries, il allait à l'école / n'y allait pas (c'était avant le chef d'œuvre de menuiserie qu'il créa plus tard du côté des mélèzes).
Flavien revenait de Paris le week-end. Tout le monde était heureux.
Pour la première fois de sa vie, mon mari faisait les boutiques. Pour lui. Il achetait des fringues aussi pour moi, que j'aimais porter. Une première.
Tu parles.

10.

La maison est une ferme de pierres grises, montée sur un talus, à cinq cents mètres de la dernière maison d'un village de cinq cents âmes. Il ne passe personne sur la route. On acheta la maison pas chère avec les sous des parents de Flavien et de ma mère.
Au début on mettait des bassines sous les trous dans la toiture, on sautait dedans avec les enfants petits. Glacés, nous nous réchauffions serrés les uns contre les autres devant le poêle d'atelier que Flavien avait ramassé dans une rue. Flavien cuisinait des crêpes flambées au Grand-Marnier pour tout le monde même les gosses.
La vie comme je l'aimais.
Ensuite nous fîmes des travaux, chaque enfant eut sa chambre, moi mon bureau au rez de chaussée, vue sur les mélèzes défense d'entrer. Flavien un jour le reprocha. Lui, ne disposait pas de lieu privé. Deux semaines plus tard il s'abonnait au golf.
Balthazar vient de réparer la toiture au dessus de l'ancienne grange, qui est notre salon, où personne ne va sauf moi quand j'ai pas le moral. Alors j'allume le poêle d'atelier je mets Léonard Cohen à fond la caisse je bois du Grand-Marnier.
Depuis le départ de Flavien, il y a deux ans, la maison tombe *enfin* en ruine elle était trop retapée. Ça ne sentait plus la vie. Celle trouée, fissurée, détériorée. Vous et moi.
Flavien me verse une pension correcte. Ça m'arrache la gueule de le dire : Flavien s'adapte. Quand je demande, il donne. Chaque fin de mois, il vient à la maison, consacre deux journée à l'entretien. Basique. Alors je fous le camp. Je le laisse avec les enfants.

Si j'eus du chagrin ? Oh j'avais vu ça, l'humiliation, chez des filles plantées là par un mari excité sexuellement par une plus jeune, à tel point que la bite devenait boussole d'une vie salvatrice tabula rasa, énergie venue d'où on ne sait, s'emparant d'eux, peut-être Jésus qui sait.
Je m'étais jurée ne jamais souffrir d'être abandonnée. Ne pas traîner ça comme une poisse.
Deux mois après le départ de Flavien, je ne me lavais pas, je bouffais des marshmallow au petit-déjeuner/au dîner, Dorothée dans les Cévennes nous emmenait marcher. Zita m'appelait d'un bateau, une nuit, en Méditerranée.

11.

Mercredi.
– Tiens-toi droite,
je dis à Isadora. Elle me fusille. Tout le monde lui dit Tu fais ta princesse. Ma dernière ne veut pas décevoir.
De sa fourchette Hector repousse, ostensiblement, les petits pois. Léo mange, regard rivé à l'assiette. D'un baffle sort une voix créole. C'est doux. Je dis : Merci. Hector lève la tête, princier. Me fait penser à Edgar.
– Maman dit merci pour la musique, fait Isadora. Gratitude volontaire.
Isadora porte le peignoir de son père, velours brun tabac. Ses cheveux clairs sont mouillés, lèvres rouges, œil noisette ourlé de cils foncés, nez coquet, enfant de toute beauté.
Gladys sa sœur dispose d'un corps superbe, visage coupé au couteau. Comme le mien. Yeux bleus spectaculaires. Se sent mal dans sa peau, dit-elle.
Zita, elle, n'est pas grande. Poitrine superbe, cheveux longs bouclés, portrait de son père en mieux. Zita a du charme, comme Isadora. Elles sont *troublantes*. Gladys n'est pas dans la séduction. Je ne l'étais pas non plus. Jusqu'à ce que je comprenne. Que la chasse érotique est d'un envoûtement sans nom.
Je prie Dieu, s'il existe, que Gladys n'ait pas à passer par là. Qu'elle ne demeure pas, comme je le fus, sous la gouverne des pulsions. Que, troublante, elle ne soit point perpétuellement troublée. Qu'elle ait de l'ambition pour elle-même, et non de l'ambition pour elle en relation avec un homme (Susan Sontag, 1972).
– Maman ?
– Isadora ?
– Tu ne demandes pas pourquoi j'emploie l'expression *gratitude volontaire,* alors que j'ai onze ans ?
– Madame se cultive dans les mangas,
dit Hector, à propos de celle qui vient de parler. Sa sœur. Laquelle enfonce la fourchette dans un flanc de saumon et ne dit mot.
La voix de la chanteuse créole est d'un velours qu'on passerait sur un corps nu. Pas un truc volatile comme le satin. Un truc d'une douceur *affirmée*.
Hector porte un pull en V bleu-vert par dessus une chemise blanche. Il s'est trouvé le tout sur un site de seconde-main. Je gueule quand il lave son linge *à lui seul,* rien à foutre des autres. J'ai beau évoquer le prix de l'eau. Hector est un champion de la guerre lasse.
– J'ai fait une découverte,
il dit, laissant tomber le dos sur le dossier de la chaise.

Léo termine son assiette. Il porte le même tee-shirt que quand. Plein de tâches vu qu'il est blanc. Je devrais prendre le temps de lui en trouver un qui soit identique. Trop tôt. Avant toute naissance, il y a gestation. Ne sois pas impatiente, Mève. Comme quand t'étais enceinte. Après huit mois de grossesse t'en pouvais plus tu te disais que, le môme, t'allais pas tarder à voir sa gueule d'ange. Mais le programme est le programme. Neuf mois.

– Quelqu'un dans cette baraque s'intéresse-t-il à moi, dit Hector, ou faut-il que j'aille chez Balthazar prendre un porto ?

J'ai en horreur que Balthazar boive avec Gladys et nouvellement Hector.

– Breuvage infect, dit Isadora, que Baltha se procure au discount.

– Il y ajoute du rhum,

dit Hector.

Je ne quitte pas des yeux Léo qui ne quitte pas des yeux son assiette ah, il me regarde. Je lui tends un sourire. Je sais qu'il voudrait me le rendre. Ne le peut.

– Tu débarrasses la table, je l'ai mise,

dit Isadora à Hector. Elle se lève, serre la ceinture du peignoir.

– J'ai vidé le lave-vaisselle,

dit Hector, rentrant sous table la chaise.

Léo empile les assiettes.

– Je le ferai,

je dis à Léo.

Hector monte. Isadora pose sur le lave-vaisselle verres et carafe d'eau, m'embrasse le front. N'essuie pas la table. Léo s'assied dans le fauteuil blanc à côté du poêle de faïence crème. Il fait froid, dehors. J'essuie la table. Je me verse un rouge Beaujolais, transparent. La couleur me réjouit *déjà*.

Je m'assieds à la table essuyée-débarrassée. Léo est plongé dans un manga. A la radio, chœurs bulgares. Émission que j'écoute le soir Merci le service public. Ne bois pas *trop*, Mève. Tu ne seras pas en état de lire. Il n'est que vingt heures.

Demain Balthazar mange avec nous. Avec lui, nous demeurons à table plus longtemps.

Maman ?

Zita. Tombe à pic. Pour me divertir. Sinon.

Sinon quoi, Mève ?

Je m'ennuie.

La guerre dans le monde, la faim, l'appauvrissement des consciences, tu t'ennuies ?

Maman, je crois que je suis enceinte je t'en parle demain.

Des mois et des mois de grossesse, de surpoids, d'allaitement, de nuits esquintées, de couches, de pleurs, d'école, de soins. Je me fais plaquer par mon bonhomme. Et on ferait, de moi, une grand-maman ?

Ma féminité que je croyais missile deviendra pâquerette. L'été carnivore m'enverra ses bovins. Les bovins, avant d'être mangés, me boufferont la corolle.

– Il n'y a que toi, dit Hector revenu, qui m'écoute.

– Parle moins fort Léo lit,

je dis.

Hector, portrait de son père, en mieux. Ressemble physiquement à Zita.

- Assieds-toi,

je dis à mon fils cadet. Il porte un pyjama blanc à bords marine. Première fois que je vois ce truc. Son père doit lui envoyer de l'argent.

– T'en penses quoi, il dit, de Guillaume Alleron ?
– Un chanteur ?
– Je ne fournis pas ma salive à l'évocation de vulgaire businessmen.
J'aime quand Hector se la joue magistral.
– Homme politique,
il dit.
– Quel parti ?
– L'art de gouverner se dispense de parti.
Je me sens bête, parfois.
– Je me suis inscrit,
dit Hector assis face à moi, dos à Léo. Il croise les jambes, écarte les bras, rassemble les mains derrière la tête. Cool.
– Fils de fonctionnaire,
il dit.
Estomac saturé. Trop mangé.
– Ses positions, dit Hector, vont au retour des communs, à l'agriculture bio, fini les voitures les camions.
– Pour lui personne ne votera.
– Moi si.
– Tu as treize ans, Hector.
Regard mauvais.
– Bientôt quatorze,
je dis.
Envie d'un drap sur ma peau. Être caressée.
– Tu voteras pour lui, maman. Je m'y suis engagé.
– Je t'écoute.
– Les gens sont fatigués. La vie ne les amuse plus. Trop de confort, d'angoisse, de maladies. Tu as bu, là.
– Va te faire foutre.
Je regarde Léo. Il tourne les pages. Attend que la vie passe. Sans prétendre à quoi que ce soit.
Je l'envie.
Je me sens minable de ne pas mettre la main sur l'énergie qui se tapit en moi.
Hector se lève, prend des biscuits blé/cassonade/cannelle dans l'armoire (blanche) à droite de Léo, se rassied face à moi, mange, s'apprête à parler. D'un geste de la main, j'intime qu'il propose à Léo. Hector avance le paquet vers moi. Excellent sourire. Se tourne sur Léo. Agite le paquet. Léo lève la tête. Fait *non.* Rictus d'Hector. Mon cœur se froisse.
– Je t'invite, me dit Hector, à mâter le gars. Quarante-cinq ans. Ce qu'on attend d'un vrai homme. Épaules, matière grise, couilles.
Je soupire.
– Fais taire en toi la féministe, maman. Alleron est marié, bon goût vestimentaire, parle quatre langues. Six mois à Princeton. Un an avec les enfants des rues, Guatemala.
  – Étudie la finance dans une université flamande, je poursuis. Avant de retourner sa veste, travaille dans une banque ou une boîte privée.
– ...

– Études de commerce. Je me trompe?
Je triomphe à ma façon. Modestement ironique. Me ressers du vin.
– J'ai soif d'eau, je dis à Hector. Tu m'en apporterais?
Léo se lève. Va à l'évier, remplit un verre, le boit, le remplit à nouveau, le dépose devant moi. Il va au poêle, sort de la réserve une bûche, alimente le feu, s'assied, se replonge dans le manga. Je bois la flotte. D'une traite.
J'aime cet enfant dont je ne suis pas la mère. L'implacable réel fait mal plus que le rêve. Ne vous ment pas, le réel.
– J'ai en vu, je dis, des fils de militant de gauche s'agenouiller devant le Capital alléluia. Manque d'indépendance. D'audace. De joie.
– Guillaume Alleron te plaira.
– Autre chose ?
– Je n'ai pas réussi mon interro de math.
– Autre chose?
– Pratiquement que des échecs.
– Et ?
– Tu m'as raté, maman. Les gens qui gouvernent le monde ont des QI élevés. Je ne dirigerai pas le monde.
Soupir de mon gosse de treize ans.
– Je hais l'école,
il dit et quitte la cuisine.
Les lèvres de Léo dessinent un sourire navré.

12.

Mon père partit chasser un jour de gris d'ardoise s'insinuant dans les rues. J'avais huit ans. D'habitude maman l'accompagnait nous laissant seuls mon frère et moi. On adorait ça.
Papa parti ce jour-là, maman pleura. J'enfilai la robe rouge que je détestais, qu'elle m'avait offerte. Elle ne posa pas le regard sur moi.
Le soir elle dressa une table pléthorique en aliments, fleurs, chandelles. Deux couverts. Papa l'avait appelée. Chérie, faut que je te parle.
Mon frère Alec et moi fûmes priés de manger le quinoa, assis en tailleur sur le plancher de nos chambres respectives.

13.

L'escalier grince, Isadora me pose la main sur l'épaule. Léo a disparu de mon champ de vision. J'ai oublié d'éteindre le wifi. Il doit jouer avec Hector. Saloperie. 22H35. Je me gourmande. Douée en auto-flagellation, Mève. Pas vous ?
– Échec,
dit Isadora, posant devant moi bic et papier. Interro, criblée de rouge.
Ce que j'aime dans cette cuisine, ce sont les nuances. Blanc Gobertange, d'église, d'Espagne, de lin, écru, argile.
– Tu dois signer,
dit Isadora.
Je signe.
– Ce n'est pas tout.

Le peignoir brun de Flavien laisse place à un body, haut de dentelle rose pâle, leggins noir. Ma fille de onze ans est maquillée. Mascara, rose aux lèvres. Cela me touche.

– Isadora ?

Ma fille de onze pleure. Cela me cogne.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

je dis.

– Pourquoi quelque chose devrait ne pas aller ?

elle dit, se dégageant de moi. Le mascara coule. Atteindra sous peu le menton.

– Tu n'étudies pas, quand tu vois papa ?

– Je vois mon père un week-end sur deux. Le week-end, envie de souffler.

– Et puis c'est Paris.

Le visage de ma fille, onze ans, s'illumine. Cela me glace.

– Je prendrai contact avec ton titulaire,

je dis.

– Une connasse.

Je vide la bouteille de vin à même le goulot. Devant ma fille. J'en frémis.

– Rock n' roll, comme mère,

elle dit, auscultant l'état de ses ongles.

– Je t'ai laissée tomber,

je dis.

– Je ne suis pas faite pour l'école. C'est pas ta faute.

– Tu veux opter pour les cours par correspondance ? Je t'en ai déjà parlé.

– Mais alors je serais privée des copines. Mes copines, c'est tout pour moi.

Des mois de grossesse, de surpoids, d'allaitement, de nuits esquintées, de couches, de pleurs, d'école, de soins. Tout ça pour ça.

– Super, je dis, d'avoir des amis.

– Super d'avoir une mère qui signe une mauvaise interro, qui dit rien quand je suis maquillée, je n'ai pas essuyé la table pardon. Je m'améliorerai.

– En sciences ?

– En amour filial, maman.

Et de pousser vers mon ventre la feuille et le bic sur la feuille, dont je m'empare. J'appose une signature comme un baiser sur un corps en linceul. Pourquoi l'école écrase-t-elle, au lieu d'élever ?

Mon cœur de maman, en miette. J'appelle les moineaux. Des corbeaux d'un noir sans fond se présentent. Ils dévorent ma chair.

Demain, je me lèverai tôt. Huit heures de boulot au siège du journal, deux heures et demi de route aller-retour, démarches en faveur des gosses, sur place, volées au temps de travail, courses alimentaires, vérifier les devoirs je n'y couperai pas, Isadora et Hector perdent du terrain, putain de merde j'ai cinquante et un an. Je ne mérite pas que les institutions soient indignes d'elles-mêmes,

j'aime mes enfants, les écoute, les prends dans les bras, les soigne, leur prépare à manger,

ne me demandez pas *en plus* d'activer le scolaire.

Et ne vous permettez pas de prétendre, au sujet de l'un de mes gosses, qu'il *décroche*. Décrocher de quoi ? De vos connaissance, à ingurgiter avant l'oubli? De vos savoirs, qu'ils apprendraient ailleurs par eux-mêmes ? De vos sanctions, de votre bon droit, de vos humiliations ?

Quand je coupe le wifi, embarquant dans ma chambre le boîtier, Hector hurle Maman merde on est en pleine game.

14.

Jeudi.
Rumeur véhiculée par mes organes. J'ai mes règles. Déçue ?
Je fourre le téléphone dans mon mini sac à main, ne parviens pas mouvoir la tirette jusqu'au bout, en extrait l'agenda douze centimètres sur sept (je m'obstine au papier), la tirette se ferme, suis en noir de la tête aux pieds. Le pantalon m'entre dans les fesses. Le col roulé accentue le fait indéniable que je porte un double menton.
Je me sens moche.
Déçue que tu ne sois pas enceinte, oui Zita. Quelque chose changerait dans ma vie. En serait réenchantée, ma vie.
Pour le boulot je n'ai pas préparé, pas comme je l'aurais voulu, la réunion de rédaction. J'improviserai. La plupart du temps, ça marche.
Sentiment *d'inaccomplissement.* Me gratte la glotte. Ne pas m'investir comme il faudrait que je le fasse. N'être pas à hauteur. De quoi ? De l'éblouissant dédain de mes parents, jadis, pour le monde réel ?
Je ramasse, dans un bol d'une affreuse banalité (esthétisme internationaliste d'une société scandinave), trois noix de cajou que je fourre en gueule. Je sors de la maison, ouvre ma voiture un taudis. Vos gosses dégueulassent pas votre auto, vous ?
Vous dites ? Vous êtes soigneux ? Tout est effectué en temps et heure ? Ne buvant pas, vous êtes dans un état perpétuel de concentration maxima ? Vous n'avez jamais d'ombre sur le cœur, style cumulonimbus - tu vois pas le soleil pendant des heures ? Vous vous assurez que vos gosses réussissent à l'école c'est votre priorité, jeune leur géniteur s'assumait, était en voie de faire de l'argent ? Intelligent, donc. A transmis ses gênes aux mômes.
Vous ne rêvez pas de fêtes insensées, de pantagruéliques échappées, de beauté non bétonnée,
de drague de flirt de baisers ?
Allez vous faire foutre.

15.

Jeudi, 18:07.
Quand au retour du boulot j'entre au salon dans la grange, le feu gigote dans l'âtre. Amalia Rodriguez chante. Sur le plateau d'argent posé sur la table basse, face au feu, une bouteille de vin. Celui que j'aime. Pinot noir d'Alsace. Débouchée. Verre clinquant, sur pied.
Deux sacs de courses dans la main droite (lasagne préfabriquée pour tout le monde ce soir et un kilo de culpabilité j'en ai les doigts cisaillés), trois sacs dans l'autre main (ordi, bouteille d'eau minérale en verre dont le poids cisaille les doigts moins la culpabilité).
Je reste plantée, évasive, dans le grand salon où jamais personne ne va, soupçonnant quelqu'un de s'être en sa faveur aménagé une esquisse de bonheur.

Il y a une demi-heure j'embarquai, à l'arrêt de bus, Hector, Léo, Isadora. Tous trois dans la bagnole nez sur smartphone, moi j'écoutais la radio, baisse du pouvoir d'achat, pollutions diverses, guignols politiesques.
L'auteur de la mise en scène ne peut être l'un des trois.
Passer un bout de soirée avec Balthazar me réjouit. Fut un temps où il mettait la main à la pâte question repas maintenant plus. J'assume. Seule. Faut de l'énergie, pour *réclamer.*
– Hello maman.
Balthazar.
A l'étage, Isadora hurle C'est mon tour, putain ! Léo ou Hector ont dû passer avant elle sous la douche. Ma fille se moque qu'un gamin se gèle les couilles dans un pays étranger sans mère, sans père, souvenirs aux ordures. Léo s'il songe à occuper la salle bain alors qu'elle l'a décidé avant lui doit protéger ses couilles. Ni plus ni moins qu'Hector. Qui tient tête à sa sœur.
Balthazar, lui, craque pour Isadora.
Ses bras m'enserrent par derrière, les paquets me glissent des mains.
– Joyeux anniversaire,
il dit me faisant pivoter vers lui. Et me serre, serre.
– Anniversaire de quoi, Balthazar ?
– Départ de papa bon débarras.
Je demeure collée à mon fils le charpentier. Il fait glisser ses mains sur mon dos.
– Ça fait deux ans aujourd'hui, il dit, qu'il est venu avec une camionnette tu n'étais pas là.
Je veux ramasser mes paquets, Balthazar s'en empare. Ne croyez pas que ce soit toujours le cas, mes pauvrettes.
Ce n'est *jamais* le cas.
– C'est toi, qui a acheté le vin ?
– Oh maman tu pleures.
Et merde.
– Laisse-moi enfiler des talons, je dis, me ravaler la façade, et nous boirons.
En haut, ça hurle. La princesse grince des dents, qu'elle a aussi nombreuses qu'un requin.
Balthazar me regarde, il me regarde *vraiment*. Je lui réserve une œillade de fer.
– T'es sûre, il dit, de vouloir jouer aux dures ?
Balthazar se sert le vin le met en bouche me regarde avec rire, le pose, sort de derrière le dos un second verre, y verse le sang des vignes, me baise le front. C'est pour des moments comme ceux-là que je tiens. L'inattendu. Alors je me dis Mève ta vie c'est pas d'la merde.
– T'as prévu quoi pour le repas ?
dit mon fils.
Il porte une chemise blanche un pantalon crème. Toujours, quand il vient diner à la maison, les lundi et jeudi, il porte une chemise. Parfois un nœud papillon.
Balthazar n'a pas son diplôme de menuisier charpentier. Je ne sais pas comment il fait pour trouver des chantiers. Vit à son rythme. Autonome financièrement. Pas comme Edgar qui reçoit de son père une rente. Mécénat, dit Flavien, qui croit au talent de son fils aîné.
– Lasagne ?
j'entends dire Balthazar en provenance de la cuisine.

– Ne l'enfourne pas tout de suite,
je dis.
– Je meurs de faim.
– Dix minutes?
Et voilà. Je supplie. Je me plie. Je déplie.
Je m'assieds face au feu dans un pantalon. Me boudine.
– Celle-ci ou celle-là ?
dit Balthazar, deux robes à la main. Longues. L'une noire, l'autre violette. Je dis à mon fils Choisis. Balthazar opte pour la violette. Tient sous l'aisselle ma trousse à maquiller, cadeau de Flavien un soir de Noël il était à court d'idée.
Dans l'autre main Balthazar tient la paire d'escarpins, dix centimètres de talons, que je porte à la maison.
– Change-toi, chausse-toi, fais en sorte de te sentir belle, il dit. Je pars dans dix jours.
– Quoi ?
– Cambodge, avec les compagnons. Pour longtemps. J'enfourne la lasagne ?
Et me laisse là.
Je laisse choir au sol les vêtements noirs du boulot. Bien payée, plume convenable. J'enfile la robe violette. Mes bras tremblent.
Je prends place sur le fauteuil brun noisette face au feu. Je bois je bois je bois. Je sors de la trousse un miroir de poche, fous du noir sous l'œil j'appuie j'appuie j'appuie.
Flavien était arrivé dans une camionnette blanche à logo bleu turquoise, un week-end que je passais à Bologne avec le quatuor (jamais aussi bien mangé). Flavien n'avait rien embarqué. Pourquoi une camionnette ? Destinée aux affaires de sa nouvelle fiancée ?
Seul Balthazar était à la maison. Flavien s'était au préalable avisé que les deux derniers n'y étaient pas. Ou avait-il de la chance. Je ne lui aurait pas pardonner. Un père quittant le nid alors que les oisillons ne savent voler. Laissant à la mère le soin d'attendre *activement*.
Balthazar avait regardé son père placer deux valises dans le coffre. « Je n'ai pas bougé d'un pouce, Balthazar avait dit à mon retour de Bologne, encore moins quand papa a voulu m'expliquer. Il est parti en disant C'est dégueulasse ».
Un jour je dirai à mes mômes que ce que j'éprouvai lors du départ de Flavien mon mari depuis vingt-cinq ans.
Ce fut comme dit Balthazar *Bon débarras*.

16.

– Votre frère aîné voudrait vous annoncer quelque chose,
je dis.
Le pied de Balthazar, sous la table, me cogne la cheville. Hector et Isadora se chamaillent pour une tomate cerise (lasagne industrielle sur la table accompagnée de poivrons cru coupés en lamelles, tomates, maïs bio, attention de la mère à ce que la progéniture ait des intestins en ordre de marche, tu crois ça ?)
– Isadora je vais partir,
dit Balthazar.
– Tu me l'as déjà dit.

Je serre les fesses, ah les autres sont au courant.
Stupeur dans le regard de Léo. Léo ne descend jamais vers le ruisseau au-delà du carré de mélèzes en direction de la baraque de Balthazar. Léo n'est intime avec personne, dans cette famille, si ce n'est avec Gladys. D'ailleurs, tiens, elle prend la main du gamin noir comme ébène dans le blanc du cosmos sans étoiles qu'est la cuisine.
– Tu m'aiderais, avant de partir, à repeindre cette pièce ?
je dis à Balthazar.
– Pas le temps,
il dit.
Je porte aux lèvres le coulant de la sauce blanche.
– Tu veux changer quoi ?
il dit.
Il termine son assiette.
– Maman aimerait pastelliser, dit Gladys. Trop de blanc n'est pas humain.
Gladys est *juste*. Je veux dire : le sens de la mesure lui est inné. Sa proximité, son regard sur les choses, sa passion quand un sujet lui sied me manqueront quand, à son tour, elle s'envolera.
Elle aura les ailes fermes.
– Si tu paies Andrea et Salomon, je fais ça avec eux, dit Balthazar. Il me reste du gros blanc, des pigments. Salomon fera l'électricité. Ton mari a oublié qu'à tout moment l'un de nous pouvait se faire électrocuter.
– La prof d'histoire n'a pas aimé mon parallèle entre Église et Capital,
dit Isadora.
A en horreur qu'on médise de son père.
Flavien et moi nous sommes mis d'accord. Pas de règlements de compte devant les enfants. Je l'avoue avec gêne, il me plaît parfois que Balthazar dézingue Flavien. Pourquoi ? Parce que, en plus de trois enfants, il me laisse une maison.
– Le parallèle entre quoi?
je dis à Isadora dans le peignoir brun tabac.
Balthazar consulte son smartphone, le rempoche fissa, s'avachit contre le dossier de chaise. Lui et Gladys se regardent. Gladys a du mal, avec le départ de son frère.
– Avant que, me dit Balthazar, nous écoutions Isadora (celle-ci déploie sa cage thoracique), je voudrais te préciser que ma baraque sera occupée par Gladys. Vous la ferez pas chier. Son territoire. Ok Hector ?
Ces deux-là, chien et chat.
– Vous auriez pu me consulter,
je dis, ivre.
– Maman, il pleut dans ma chambre,
dit Gladys d'une voix douce à tomber.
– Trois gouttes,
je dis.
– Je mangerai ici le soir t'inquiète pas.
Ne ricane pas, Mève. Style : T'as pas le choix de manger à la maison, Gladys. T'as zéro fric.
Léo tend son assiette, il reveut de la lasagne.
– Je t'écoute,
je lui dis, d'un ton brusque mais quoi, ils m'emmerdent.

– Puis-je ?
dit Léo.
– Capital et religion. Intéressant, ça,
dit Balthazar à Isadora. Balthazar me fait le gros œil. A cause de Léo. Balthazar aime le gamin. Léo saigne du départ du grand frangin.
– Tu veux dire, dit Gladys à sa sœur dont elle raffole, que le Capital remplace la religion ?
Isadora dresse le dos c'est parti. Je bois du petit lait.
D'après ma benjamine, l'humain s'incline devant le capital comme il le faisait devant dieu. Hors de l'église point de salut est remplacé par hors le néo-libéralisme point de survie. Même soumission profitant à une classe dominante, même principe de la récompense (Grégoire Chamayou appelle cela *fantasme d'évasion*).
Hector est tendu. Je lui caresse la main. Il se renfrogne.
– Tu en penses quoi, Hector ?
je dis.
Brave maman, va.
– On n'en est plus à réfuter le néolibéralisme, il dit. Faut faire avec.
Hector, treize ans. Cinq échecs scolaires.
– J'ai reçu une lettre du staff d'Alleron, il ajoute. Je suis officiellement le plus jeune membre.
– Comment t'es-tu offert l'adhésion?
dit Balthazar, à nouveau sur son smartphone, chose qu'il ne fait jamais à table. Bordel, il est amoureux. Il part au Cambodge avec elle/avec lui.
– On dit *affiliation,* dit Hector, et c'est maman qui a eu la gentillesse de m'avancer dix euros.
– Tu penses quoi, Baltha, de ma réflexion ?
dit Isadora.
– C'est ça, dit Hector, fais comme si j'existe pas.
Et se lève.
– Débarrasse ton assiette,
dit Balthazar.
– Laisse tomber,
dit Gladys.
– Tu seras revenu pour Noël ?
je dis à Balthazar.
– Sais pas,
il dit.
– C'est important pour maman,
dit Gladys.
– Et pour moi,
dit Isadora.
– On verra, les filles,
dit Balthazar.
– Et pour moi,
dit Léo.
Silence long comme une pirogue.
– Je serai là,

dit Balthazar.

17.

Vendredi.
Irma ma boss se donne la peine de m'appeler. J'ai gagné un prix. Enfin, le magazine. Un concours d'écriture dans les prisons lancé par moi / les nanas de la boite créent un blog sexy / on y voit des détenus lisant leur textes / des rappeurs se déplacent / le blog enflamme la toile.
Cette histoire me donne la gerbe.
- Prix européen, dit Irma. L'équipe au complet invitée.
– Sans moi,
je dis.
- Et bien non, Mève. Oslo, îles Alland, Helsinky. Tous frais payés.
- Quoiqu'il en soit, je dis, tu avais prévu d'y aller.
- T'as pas le choix. Tes gosses se débrouilleront.

Non, Irma, pas les gosses.
Mais Dorothée, excitée de nous amener à Berlin, ville où personne jamais ne m'amena.

18.

Après que Isadora fut rentrée à l'école maternelle, il y a sept ans, Dorothée proposa un voyage. Flavien n'avait plus envie. Nous avions six gosses tu comprends.
Sortie de l'ivresse des naissances, des bébés à serrer contre soi, je m'étais prise de passion pour l'instituteur du village, Paul, ingénieur ayant fait le choix d'un retour champêtre. Il élevait des moutons et des abeilles, instruisait nos gosses. Portait invariablement une veste de velours finement côtelée, de la même couleur que le peignoir de Flavien, que j'avais choisi par la suite, inconsciemment je suppose : brun tabac.
Flavien entre temps avait changé de boîte. S'y sentait valorisé. S'adonnait au golf. Me baisait. S'accrochait à l'idée que nous étions *une famille*.
Moi, ça m'emmerdait le vide entre nous deux.
Un jour, Dorothée m'avait appelée, je l'avais écoutée pendant deux heures, elle était au plus bas, un homme la dédaignait, ce n'était pas la première fois. Elle avait une corde à son arc, non des moindres : organiser des voyages. Au bout de deux heures, sentant la tristesse en moi, j'avais lancé : Tu nous emmènerais ?
Sa réponse avait changé ma vie.
1. Dorénavant je ne me sentais plus prisonnière de la maison, du mariage, de la famille.
2. Flavien laissait faire. Et s'éloignait.

19.

Notre première escapade fut la Nouvelle Guinée. L'indonésienne. La Papouasie est plus belle, côté littoral, plus haute en monts d'éternelles neiges, plus dense en forêts tropicales, les Affaires Étrangères disent Gare à votre cul. Car-jackings, enlèvements, pagaille sanitaire. Dix jours côté indonésien donc. Un guide rien que

pour les quatre. Dix jours parfaits. Lodges, paysages, senteurs. L'entente entre nous, la bouffe, les expats rencontrés.
Mais, j'avais croisé l'œil d'une femme à peau cuivrée.
Cet œil disait Toi la blanche, de ton regard-rapace tu godes nos forêts, nos oiseaux, nos silences. Tu manges mieux que nous des plats préparés par les nôtres sous-payés. Tu repartiras repue, euphorique, ignorante du fait que nos ancêtres. Te crachent à la gueule.
Revenue de Papouasie, je fus accueillie par un Flavien détendu. Ok pour les voyages.
Mais j'avais, depuis l'œil de la femme à peau cuivrée, la sensation de consommer de l'artificiel paradis. De salir la part territoriale à disposition du touriste-payeur.
J'étais *divertie*.
Un luxe que je ne pouvais fouler aux pieds.
En sept ans nous fîmes, chapeautées par Dorothée, le Colorado (Lydia s'était éclipsée du quatuor, baisée par un cow-boy blond qui en avait une épaisse comme, dixit l'intéressée, une canette de coca), la Birmanie (mon voyage préféré, à cause du silence je me sentais dans un *après-monde*), le Venezuela (j'avais chopé une crasse, les filles m'avaient traînée), le Kenya (très chaud, très lodge, très insupportablement tourisme anglo-saxon).
A chaque retour, je me sentais morveuse. Repartais. C'était ça où l'isolement avec un mari dont je ne supportais pas la proximité. Que je suçais à mâchoire déployée, priant que ça éjacule et me plongeais dans Jean-Claude Michéa. C'était ça, ou me couper du quatuor.
Berlin, dans un mois. Pas envie. S'il n'y avait l'amitié.
Un privilège que je ne suis pas sûre de mériter.

20.

Le torchon sur l'assiette fait un bruit doux. Balthazar est concentré. Il a pris l'initiative d'une vaisselle (se réduit à deux casseroles et un plat). Gladys a préparé une verveine, que nous buvons. Elle étudie un cours de géographie, sur la table blanche de la cuisine blanche. Léo est tassé sur le fauteuil à gauche du poêle, manga en mains. Il savoure les dernier temps de Balthazar à qui il ne dit pas Je t'aime.
On se dit beaucoup *Je t'aime*, dans cette maison. Façon de pallier à l'insubordination.

- Amoureux ?

je dis à Balthazar.

- Maman.
- Accouche,

dit Gladys à son frère.

- Mariée,

il dit, frotte et frotte le fond d'une casserole.

- Donne,

je dis.
Balthazar me tend, yeux baissés. J'aime pas quand mes gosses se sentent pas à hauteur. Lui, Balthazar, il pleurait quand je réclamais son bulletin. J'ai honte, il disait. A hauteur de quelle certitude ? Jugé selon quel critères ?

– Cinquante ans ?
je dis.
– Trente-cinq,
dit Gladys, dont l'œil est un mur sur lequel court un lierre épais, à y enfouir la tête par temps mauvais.
Balthazar tient les yeux baissés. De la main avec laquelle d'ordinaire j'écris, la droite, je lui relève le menton. Je mets dans un sourire l'entièreté de ma vie.
– Master en archéologie,
dit Gladys qui me sait, à mon corps défendant, sensible aux titres.
– Pour la première fois de ma vie je suis amoureux, maman.
Balthazar m'étreint.
Je devrais dire *un homme* m'étreint.

21.

Quand mon père revint de la chasse c'était un nouveau gars que ma mère avait sous les yeux.
Colomb accoste les îles. Sensation de *monde nouveau*. Inexploré.
Mon père entrevoyait la possibilité d'une conquête. Son nom : Le Très Haut. Sexe mâle, intention d'amour, origine divine.
Nous en serions, tous, infestés.

22.

Samedi. 11h.
Gladys descend dans un chemisier long bleu pâle. Ses boucles châtain lui arrivent aux reins. Yeux noisettes à croquer. Elle m'embrasse le front. Le soleil s'immisce, flagrant, dans la maison.
Je porte une longue robe de coton lilas. Châtelaine de Bohême. Dix centimètres de talon.
– Tu vas bien?
elle dit.
– Article à rendre pour 16h.
– Le week-end tu devrais pas bosser.
– Vous non plus.
– Mes points ne sont pas fameux.
– Échecs ?
– Aucun.
– Je signe les yeux fermés.
– Il reste des œufs ?
Vous n'avez pas raz la patate de ce genre de phrase, vous, concernant l'intendance, sans sourire sans délicatesse sans gratitude ?
– Je me demande comment on mange sur l'île de White, dit Gladys. Ed déteste.
– Mais pas le cul des filles.
– Papa t'offre le billet, à toi aussi ?
– Quel billet ?
Cassure de la coquille Hop, qu'une poule mit vingt heures à fabriquer. Cadence du

fouet. Pschitt du liquide visqueux jeté sur le brûlant de l'huile. Je ferme le laptop. Isadora n'aimant pas dormir jusqu'à plus soif je prends l'habitude le week-end, avec son accord, de la réveiller. Ce que je m'apprête à faire. Léo est sous la douche. Hector sans doute sur son téléphone. Dans son lit.
Pour mon article j'avais besoin du WIFI. Zut. D'habitude j'utilise la 4G. J'écoute France culture, je consulte mes Whatsapp. Je n'ouvre le WIFI, le week-end, que vers 15h. Sinon tout le monde s'abreuve du sang numérique.
Je me bats contre des vampires assoiffés.
Irma au journal, après cinq ans de loyaux services, m'a payé la 4G illimitée. On n'est jamais trop méritant.
- Quel billet ?

je dis à Gladys.
– L'expo de ton fils aîné. Dans deux trois semaines.
– Vous ne serez pas à Paris ?
– Edgar ne t'a pas invitée ?

dit Gladys.
– Invitée à quoi ?
– Sa première expo, festival d'art contemporain, île de White. Plein d'artistes londoniens.

Cassure de mon cœur dont j'ai mis cinquante ans à maintenir la tête hors de l'eau.
J'avale le café. Il est tiède j'aime pas. Je rebois, me punissant. D'être une mère qu'on renie. Dont on se méfie. Dont on ne veut pas.
– Ne dis pas qu'il ne t'a pas invitée, dit Gladys. Et papa ne t'a rien dit ?
– Ce n'est pas à papa à le faire.
– Maman vous avez tout fait ensemble pendant vingt ans.
– Ce n'est pas de sa faute s'il est parti.

Je n'aime pas la tournure de l'échange. Je ne puis assurer de mon honnêteté pour ce qui suivra.
Je me dégoûte, parfois.
Je me trouve en deçà des espérances que j'avais sur moi. Vie fulgurante, jouissive, carnavalesque.
Gladys se lève, me prend la tasse à moitié pleine de café tiédasse, qu'elle vide dans l'évier, me sert un café chaud, le pose devant moi. Je pleure. Je ne sais pas si c'est honnête. Je perds la trace de ce qui est vrai.
Ça me dégoûte.
Une vie à moi qui aurait été équitable, généreuse, se battant, et gagnant, en vue du bien publique.
– Tous on va à White,

dit Gladys, et se laisse tomber sur une chaise.
La séparation. Un échec. Par ma faute. Pèse sur l'épaule de mes gosses. Vous comprenez, n'est-ce pas. Des concessions. Pour le bien de la communauté. Je me suis rebellée. Ou si tu veux : affirmée. J'aurais pu continuer à voguer dans le phantasme, nue chevauchant Paul l'instituteur. Flavien aurait continué à m'aimer. Peut-être.
Je suis comme ça. Je m'évade. La réalité n'est jamais assez puissante. Je me bats contre une continue déception.
Un jour j'ai dit à Flavien Si tu continues à être un père tu pourrais, chéri, te trouver une autre femme,.

– Balthazar sera aussi de la partie?
je dis.
– Et son amoureuse.
Le regard de ma fille ne permet pas que je sombre.
– Tu viens avec nous,
elle dit.
– Non.
– Tu viens sur l'île de White, toi et moi dans le même hôtel.
Des larmes sont produites par mes yeux.
Dans trois minutes je fumerai un cigare enfouie dans mon loup argenté, dehors, sous le soleil de printemps. Je m'y connais en tristesse. Le quatuor m'en sauve. Et Léo.
Léo me dé-naufrage.
– Tu souris,
dit Gladys.
– Quand la tristesse tord les boyaux, je dis, tu vas te foutre de moi. Je me sens haleter. La vie injecte dans ma tête l'espérance. C'est plus fort qu'elle, à la vie. Mon esprit boit, boit. L'inattendu me couvre de baisers c'est reparti.
– Tu es pleine d'échardes, maman.
– Tant que ça?
– Ça laisse pas tranquille, une écharde.
– Affliction de l'émerveillement.
– La souffrance prend toute la place.
– Toi, ta place Gladys ?
Ma fille lève le menton haut, dans trois mois dix-sept ans.
– C'est dégueulasse de la part de papa, de pas t'avoir parlé du séjour à White.
– Edgar ne me veut pas dans ses pieds. Papa n'y est pour rien.
Gladys, de l'arrête de la fourchette, rase l'assiette. J'en suis irritée.
– Edgar a du mal avec moi, en ce moment,
je dis.
– Ça ne me regarde pas, elle dit. Ce sont vos affaires.
Tu fais quoi quand ton cœur saigne à grandes giclées ?
Tu racles.

23.

Je n'ai pas l'ambition de la reconnaissance. Le désir, peut-être. Pas *l'ambition*. Étymologiquement signifie *aller autour*.
Circularité, mouvement, ellipse.
Je suis femme zigzag.

24.

– Maman, faut que je te parle d'Alleron,
dit Hector, portable dans la poche arrière du pantalon de pyjama. Il n'est pas sensé passer du temps sur son téléphone, le week-end en matinée. Tu empêcherais quelqu'un de communiquer avec le supplément de son âme, toi ? L'annexe principale du cerveau ? Un plein bocal d'affection ?

Un jour je ne me battrai plus. Le monde dominant de l'esclavage numérique aura raison des récalcitrants. Son emprise fera de l'humain une machine réclamant le fuel.
Un jour je ne me battrai plus. Ni aucune mère. Ni aucun père. Personne ne se remémorera les humains autour d'une table, yeux dans les yeux, davantage soubresautant que corps voués aux écrans.
– Que dit ton Alleron de l'asservissement aux réseaux ?
je dis à Hector. Du bout de l'index mon fils trifouille sa narine.
– Justement,
il dit.
Doigts gluants de morve, s'empare d'un couteau.
– Y a plus de choco ?
Vous n'avez pas raz la patate de ce genre de phrase, vous ? De questions concernant l'intendance, énoncées sans sourire sans délicatesse sans gratitude ?
– Le réseau, il dit, c'est ce qui plaît aux masses.
– Définition de *masse* ?
– Toi, moi, les moutons de la populace.
– Alleron se prive des réseaux mon cul.
– Bon, il communique. C'est un homme politique.
Je souris.
– Tu signeras mon bulletin sans le montrer à papa ?
Enflure. Pour une gaieté passagère.
Tu sais quoi ? *Chaque fois* je tombe dans le panneau.
– Donc il est partout, ton Alleron.
– J'aime bien que tu dises *mon*.
– Bon dieu Hector, quelle mouche te pique ?
– La politique, Madre.
Léo se met à table léger comme souris. Tee-shirt blanc crado, Méditerranée. Pantalon jogging hideux, qu'Hector lui a filé. Dos droit. Du couteau qu'il empoigne mains propres, gratte le pot de choco. Sur une tranche de pain, en étale une super couche. Au moment de mettre en bouche, s'aperçoit qu'Hector et moi le regardons. Suspend le geste. Dans les yeux de Léo je lis qu'il ne sait que faire.
– Étonnant, je dis à Hector, que tu t'intéresses à la vie de la cité.
– Tu dis ça parce que j'ai pas de belles notes. C'est ce que tu veux faire de nous ? Des orangs-outangs aptes à l'épluchage de la banane ? Moi je veux apprendre la vie. On ne me l'enseigne pas à l'école. Il se fait qu'Alleron parle à un public d'adolescents. Demain tu me conduis tu verras bien.
– Ne parle pas comme ça à ta mère,
dit Gladys.
Ma fille fend l'espace blanc, de la cuisine, dans sa longue chemise bleu azur. Fait couler le robinet de l'évier.
– Coupe l'eau tu gaspilles,
dit Hector. Et enfourne, sec, un pain que ses dents puissantes réduisent à miettes.
Léo mâche sa tranche de pain enchocolatée, paupières baissées.
– Ça va, toi, Léo ?
dit Gladys passant à hauteur, lui collant un baiser.
Les silences de Léo sont affirmatifs.
Personne n'a envie de l'entendre parler.

Nous ne connaissons pas sa nationalité. Il était parmi des syriens. Ils n'ont pu rien dire de lui. Sur le bateau qui les avait repêché, au bébé noir de peau comme lui Léo ne s'était pas intéressé.

– T'as qu'à prendre un bus,

dit Gladys à Hector, qu'elle chatouille. Gladys, quand elle en a marre, elle le dit. Le reste du temps, elle pouponne.

– En Belgique nous n'avons pas de dirigeants novateurs,

je dis mollement.

Je plonge dans le café tiède une tranche grillée nappée de beurre sur laquelle repose une tranche de gouda. Le tout, ramolli, est porté à ma bouche. Je m'évade dans une satisfaction primale.

Théoriquement je ne devrais *que* souscrire à ce type de politicien. Dans la gratitude de ce qui vient.

– Pense à acheter du choco,

dit Hector.

Lui et Gladys disparaissent. Isadora apparaît dans son peignoir brun tabac.

– Y a plus de choco ?

elle dit.

25.

Après la partie de chasse, mes parents s'étaient rendu, régulièrement, au culte. Les catholiques appellent cela *eucharistie*. On leur dit que Jésus, son cœur, ses os, sa bite sont tout entier, par un mystère fascinant, contenus dans trois grammes à pétrir sous la dent.

Ils avalaient, ces deux-là, mes parents, les bobards dont Dieu était sensé les nourrir pour en faire des super-héros.

Mon frère et moi n'étions pas conviés au banquet.

Pas au début.

Mes parents continuaient de vivre leur exclusive love-story. S'emmerdaient pas avec des gosses.

Sur les photos plus tard j'ai remarqué. Que ma mère si floue, si hors cadre, si asymétrique, s'était mise à porter des Loden.

Mon père gagnait sa vie chez IBM. Roulait en Mercedes.

Un été ils nous amenèrent à une *session*, comme il se dit. Les gens priaient ensemble, faisaient la vaisselle ensemble, écoutaient d'autres gens leur parler de la bible et des saints, mangeaient ensemble, dansaient des trucs folks fleurs aux cheveux on était fin des années septante.

Le renouveau charismatique vient des évangélistes. Les cathos piquent l'idée. On sort les guitares les tambourins on frappe des mains.

Les icônes viennent des orthodoxes. Les cathos piquent l'idée.

Le sabbat, la musique klezmer, les habits blancs viennent des juifs. Les cathos piquent l'idée.

Tout en se revendiquant du pape n'est-ce pas.

Ils vivaient en *communauté* tandis que s'effritait le monde-rural-autour-du-clocher. Il faut l'avouer, certains d'entre eux parlaient écologie, déjà, et manger sobrement. Faisaient le choix d'une vie hors des valeurs néo-capitalistes.

Cela plut à mon intellectuel de père. Côté neurones, il était foutu : Jésus lui parlait.

Jésus l'écoutait. Il y avait Dieu le père, qui n'avait jamais été un homme, et l'Esprit saint, énergie personnifiée.
Mes parents étaient béats devant une telle confusion.
Isadora ma petite voit juste. L'intérêt des religions réside dans le fait d'être un groupe s'abreuvant à la même consolation.
Moi, cet été-là de mes douze ans ? J'expérimentais des lieux nouveaux, regardais les adultes, éprouvais l'émoi amoureux. Le séjour me sortait de l'axe chambre-école, école-chambre.
Je me sentais à l'écart, ce qui cadrait avec mon caractère introverti. Mes parents ne réalisaient pas. Qu'il leur fallait me faire aimer *la réalité* du monde, non pas *l'idée* d'un monde. Au lieu de cela, durant des messes interminables il était prescrit de se taire.
Les gens de la communauté où nous étions cet été-là vivaient en hameau. Perdu dans une nature affolante de beauté. Je n'y avais pas ma place. Les parents, c'était autre chose. Se laissaient contaminer. Rêvaient d'appartenir au clan des enfants de dieu.
Ma mère au début trouva cela exotique, je crois. Mon père se fit des amis.
Trois ans plus tard, lui fut proposée la fonction de *berger,* manager d'un lieu où vivent familles, célibataires, moines, moniales. On réfute le terme *secte*. On est reçu par le pape on a les photos. N'est-ce pas.
Quand mon père parla de s'installer dans le sud de la France, il me regarda dans les yeux en souriant. Ce regard-là, c'était la première fois qu'il me le donnait. J'acquiesçai. Mon père me prit dans les bras. Longtemps.
J'étais bouleversée.
J'avais quinze ans.

26.

J'introduis la clé. Mon bureau. Besoin de savoir que les gosses n'y transitent pas. Je baisse la clinche. La porte ne s'ouvre pas. De la hanche je cogne. Le chambrant s'écarquille. Fendu en trois. Ma pensée est : Balthazar réparera. Comme il y a du soleil, je décide d'allumer un feu. Mon bureau est toujours froid. Et puis on est en avril, je te rappelle. Ne te découvre pas.
Dans la cuisine où je fais bouillir l'eau pour un thé (avant je buvais des litres de café, maintenant mes organes n'en veulent plus ce qui me fait admettre qu'ils vieillissent aussi), j'observe Léo à droite du poêle de faïence crème. Il ne tourne pas les pages. Le regard est posé sur les cases.
– Léo ?
je dis.
Au papier, l'œil demeure rivé.
– Je voudrais que tu acceptes le séjour à White. Flavien t'offre le billet.
Le regard de mon Afrique se lève. Il arrive à moi, épuisé.
Ce n'est pas tant la douleur dans le regard de cet enfant. C'est ma propre détresse que je vois.
Je verse l'eau dans la théière gigantesque en fait une cafetière le thé n'y reste pas chaud, en général je ne bois que la moitié, je n'y plonge qu'un sachet, tu vois la popote de scrupules. T'en as aussi, des scrupules ?
Tournant le dos à Léo, je dis :

– J'aimerais rester seule. Tu partiras avec eux. Gladys prendra soin de toi.
Bruit de papier. Page tournée.
Du pied je ferme derrière moi la porte du bureau, cafetière en main, ça déborde, je me brûle, je dépose la cafetière à terre, sur mon bureau ça ferait des ronds mouillés, je revive le feu dans le poêle de fonte/feu ouvert, me sers une tasse, je pourrais être heureuse, je m'assieds à mon bureau vue sur mélèzes, qu'est-ce qui ne va pas, Mève ? Tu n'as pas de beaux enfants ? Tu n'eus pas une vie avec de bons moments ?
T'as jamais eu d'ambition, de rêve particulier, d'envie furieuse. Tu es une dilettante. La destinée est la somme des choix assumés, écrit Camus. Bien.
Ton fils Edgar te snobe. Tu ne comptes plus pour ton ex-mari officiellement toujours ton mari. Ton Léo est à la ramasse (mais réussit en classe). Zita n'est pas enceinte. Balthazar laisse son chalet à Gladys tu aurais pu t'en faire un lieu à toi.
C'est ça ? T'aurais envie d'un espace hors de cette maison ? Cette maison, elle te phagocyte ? Lasse d'être mère, sur qui les poutres reposent ?
J'ouvre le laptop. Dehors le soleil gambade comme un jeune premier. Des jonquilles par dizaines de lui se font aimer, corolle grandes ouvertes.
Je rédige l'article à remettre pour seize heures, tellement étranger à mon désir.
Tu désires quoi, Mève ?
Bruit d'un message reçu.
Si tu ne viens pas à Oslo, je te fous à la porte.Irma.
Je bois la menthe mêlée à l'oranger, croise les jambes. Dans le poêle derrière moi une bûche tombe. La fumée envahit l'espace. Se lever. Je scrute le sol sur ma droite, plancher rayé par mes talons aiguille, je souris, je dégueule et encore et encore. Pain, gouda, café, éclats rouges les poivrons de la veille.
Ma robe longue lilas est épargnée. J'ai vomi correctement. La maîtresse d'école est contente. Si tu ramasses, que tu essuies, que tu jettes les remugles aux toilettes, que tu tires la chasse et nettoie la cuvette, que laves le chiffon attention aux morceaux dans le siphon, que tu aères le bureau, que tu te rinces la bouche, tu auras les hommages de l'instit. Tout va bien les enfants.
Je suis le Christ en croix dont la souffrance vaut votre salut.
Putain, Mève, qu'est-ce que t'as fait, pour endurer ça ?

27.

On frappe à la porte de ma chambre je suis nue, je dis Je suis nue.
Gladys entre. J'enfile presto un legging noir, lui tournant le dos.
– Maman, où est Léo ?
– Il ne veut pas vous accompagner sur White, je dis. J'ai besoin d'air. Vous vous occuperez de lui.
– Ce n'est pas le problème.
– Il n'y a pas de problème,
je dis, enfilant un tee-shirt noir par dessus mon soutien-gorge ça doit faire cinq ans que je ne m'en suis pas acheté de neuf.
Gladys met du bleu électrique sur les paupières, le week-end. Mascara triple couches. Regard pharaonne.
Assise sur le bord du lit couvert d'un tissu en laine grège, poils de chèvre, Gladys laisse tomber le dos. J'enfile mes talons.

– Jusqu'à présent tout allait bien, je dis me maquillant devant la glace de la garde-robe. J'avais des amis généreux, des enfants autonomes, un mari qui même parti demeurait agréable. Nous avions une maison, j'avais un boulot, une voiture, nous partions pour la Grèce.
– Pauvre Harold,
dit Gladys à propos du mec de Zita.
– Avec Léo c'est quoi le problème? je dis. Sa présence?
Ma fille se redresse sur un coude, amène ses genoux à elle, fœtus à tête de femme.
– Léo m'a parlé, dit Gladys. Il veut que tu viennes sur White. Ce soir si ta réponse est non, il demande à intégrer les demandeurs d'asile.
– Une phrase longue comme ça ?
– Viens avec nous.
Je colorie de brun l'arc de mes sourcils. Les pauvres, n'en reste quasi rien.
– Sinon je reste ici,
dit Gladys.
J'aurais du me laver les cheveux. Ne pas afficher une laissant-aller. Tout va bien, les enfants.
– Je passerai le week-end ici avec Léo, je dis. Je l'emmènerai au restaurant.
– Pourquoi tu ne fais pas l'effort qu'on soit à nouveau une famille ?
La famille comme tu dis, Gladys, signifie institution à la solde d'un système patriarcal où la mère dans sa tête, peu à peu, cesse d'être une femme.
– Nous le voyons un soir prochain, en mai, je dis à propos de Flavien. Le week-end après son anniversaire. J'ai le cadeau.
Gladys se laisse à nouveau tomber sur les poils de la chèvre. En bas, Isadora rit. Gladys yeux grands ouverts fixe le plafond. Je pose un genoux sur le lit, il s'enfonce, le corps de ma fille coule dans mes bras. S'y agrippe. Je le presse.
– Tout se passera bien,
est tout ce qui me vient.

28.

J'ai rencontré Flavien à une fête.
Il y a des gens qui n'ont jamais, à une fête, été conviés. Elles sont désormais *privées*. Dans mon enfance, c'est le village qui faisait la fête. T'avais une tête de bouledogue t'avais une tête de pute, il était *naturel* que tu sois là. Le village, comme plus tard le serait le parti, ou les clubs, avait cela d'*organique*.
Flavien était un jeune homme bien élevé, moyenne bourgeoisie plutôt proche de la haute, un mètre septante cinq, traits impeccables, le tout dégageant une banalité jolie à regarder.
Il avait de fins cheveux blonds, portait ce soir-là un pull bleu vert une chemise blanche, de belles chaussures (leather, english style), des lunettes fines façon intello laissant voir des yeux plus gris que bleu. Mon futur mari semblait à l'aise parmi les convives. Je portais une combinaison noire, ailes d'anges rouges sur le dessus, bien sûr talons hauts, bien sûr hyper maquillée cheveux longs.
J'avais senti sur moi son regard. J'avais levé les yeux.
Flavien fréquentait une fille, à l'époque. Moi j'étais à la colle avec un grand type, Patrocle, prénom qui m'avait tapé dans l'œil. Patrocle s'appelant en réalité Benjamin aurait roulé dans la Mercedes rouge de Fantasio, cela eut produit sur moi

le même effet.
Début de mes vingt ans, j'avais besoin d'exotisme. J'avais besoin de me sentir différente du troupeau. J'éprouvais que dalle pour Patrocle. Qui, lui, brûlait pour moi.
Sa bite me faisait pas danser. Il adorait le cinéma d'auteur, loisir que nous partagions. Était généreux avec ses amis, cela me séduisait. Trouble du à mon infestation judéo-chrétienne je suppose.
Patrocle et moi, Flavien et sa chose, nous étions recroisés. Patrocle aimait bien Flavien. Quand ce dernier m'étreignait en guise d'au revoir, quelque chose, dans mon réseau intergalactique d'atomes, frémissait.
Un soir d'ivresse, je l'avais entraîné sur une terrasse au troisième étage d'un immeuble bruxellois. L'avenue était passante. La terrasse étroite. Nous étions compressés. Les corps, ces imbéciles, avaient pris le relais.
Si j'ai été une femme heureuse, avec Flavien ? Oui.
Il y a huit ans, il a changé de boulot. S'est mis à consommer. Jusque-là, nous vivions avec pas grand chose. Je travaillais en tant que journaliste free-lance, sujets de société : *burn out*, *image du corps*, *nature*. Je m'occupais des gosses. Petits, leur chair contre la mienne. J'étais un corps. J'aimais être un corps.
Et puis Isadora était entrée à l'école. Vous connaissez la chanson. T'as l'impression de moins servir. T'as la féminité qui dit On fait quoi maintenant ?
Mon amie Dorothée était entrée dans le jeu.
Je fantasmais sur Paul l'instituteur marié, qui ne s'intéressait pas à moi. J'aurais pu déprimer. La vie de mère m'avait sauvée. Lessives, coiffeurs, réunions de parents. Logopèdes, dictées, anniversaires. Consolations, repas, tennis. M'avait détournée du marasme.
J'avais dit à Flavien Prends ta liberté. Il l'avait prise. Pendant un an, tout se passa bien ô oui. Je me libérais d'une peau qui devait tomber.
J'avais fait entrer dans ma vie un joyau. Léo. Empaqueté de souffrance. Je m'y connaissais en souffrance. Cela ne me faisait pas peur. Je m'étais prise d'amour.
Là, depuis quelques temps, quelque chose remonte.

29.

Je ne sais si vous avez traversé ça : je me trompe dans les dates. Au boulot, avec les gosses, avec les amis. Je commets de petites conneries. J'outrepasse les anniversaires.
Mon aveuglement me saute à la gueule. Mon manque de sagesse. De prudence. Toute cette merde qu'il faut à l'humain pour survivre de un, avec dignité de deux. Tu parles d'une flottaison.
Impression de me tenir dans une perspective *étriquée*. Tenue par des lanières de cuir. Alors que je pourrais courir. Quelque chose en moi a peur de courir. Quelque chose en moi légitime d'être tenue.
La peur ?
Mais de quoi, bordel ?

30.

Dimanche.

Je descends l'escalier (songer à en traiter les arrêtes vermoulues me dis-je depuis un an).
J'entends des rires. Le rire est la plus belle des chansons. Pourquoi vous faites des gosses ? Pour le rire, pardi.
Balthazar, Gladys, Hector, Isadora sont assis à la table de la cuisine. Quelqu'un(e) à allumé une chandelle jaune sur son bougeoir de bronze. Le ciel est bas, ce matin. Jazz. Balthazar se lève, m'offre sa place. Je refuse.
– Elle est belle, cette robe,
il dit à propos de ce que je porte, long, années cinquante, tissu de tergal qu'on ne fabrique plus, ne m'étouffe pas la taille que j'ai épaisse depuis la ménopause.
Depuis que tu picoles, Mève.
Va te faire foutre.
– Reste à table cinq minutes encore, je dis à Balthazar. Vous êtes beaux à regarder.
– Maman, dit Hector, grandis.
Je me retourne sur le poêle de faïence. Léo est plongé dans un manga. Fait semblant. Mon regard perdure. Léo ne lève pas la tête.
Mon réel se désemboîte de lui-même. Comme s'il y avait une branche dans le rouage. Cela n'est pas pour me déplaire.
Je ne devrais pas.
Balthazar assis face à moi, replie une jambe sur l'autre. Il reste à table pour l'effet *carte postale* de ce qu'il me reste de famille. Côté idyllique spécial maman. Eux, ils n'en ont cure, des cartes postales. Elles sont d'un autre siècle.
– Qui a acheté du choco ?
je dis.
– Balthazar,
dit Isadora. Elle regarde son grand frère, énamourée.
Ce n'est pas juste, Balthazar, que tu partes. Pas maintenant.
– Tu penses quoi, Madre, dit Hector, de la meuf de Baltha ?
– T'es habillé comme pour la messe mon fils,
je lui dis.
– Tu as dit fesse, Madre ?
Gladys, dans sa longue chemise bleu pâle, se marre. Balthazar aussi. Isadora dans une chemise blanche, que Flavien a laissé derrière lui, est concentrée sur une tartinade alambiquée : fromage bleu d'Auvergne, confiture de mandarine, noix du brésil qu'elle tâche de fragmenter. Hector reçoit un fragment dans l'œil.
– Merde,
il dit se levant, brutal.
– Bon j'ai du travail,
dit Balthazar, rangeant avec soin la chaise sous la table (a lui aussi des colères, a décroché de l'école, est bourré de troubles de l'attention mon fils charpentier, fume des joints, ne dit pas toujours la vérité, mais ce qu'il est *scrupuleux*)
– Tu me donnerais un coup de main ?
il dit à Hector.
– Pas possible, Frère. Rendez-vous avec Alleron. Maman a promis de me conduire.
– Qui est Alleron ? dit Isadora. Un jeu vidéo ?
– Petite sotte,

dit Hector dans un veston marine trop large pour lui.
Gladys me regarde, tend la main, enserre la mienne.
– Vous avez bien dormi, les filles ?
je dis.
Je n'aime pas être mielleuse avec mes gosses, plutôt genre biker, cuir noir, mauvaises manières. Je déteste l'idée sucrée de moi.
Ma mère ne nous a jamais demandé, à mon frère et moi, Vous avez bien dormi ?
Je voudrais que mes gamins aiment la femme que je suis. Pas le rôle de mère que j'endosse.
– Maman, dit Gladys, tu ne vas pas te taper la route, un dimanche, pour une réunion politique?
– Je préfère qu'Hector ne demande pas à Christa, je dis. Elle roule comme une taupe.
– Tu as travaillé hier toute la journée.
– Que voudrais-tu que je fasse ?
– Lydia t'avait invitée, hier.
– Tu te souviens de ça ?
je dis, attendrie, à ma merveilleuse fille.
– Nous, on adore quand tu n'es pas à la maison,
dit Isadora.
– Mange au-dessus de ton assiette,
je dis.
Tu ne peux pas t'empêcher, Mève.
Tu sais pourquoi ?
Accouche.
Mon côté bourgeois ne supporte pas l'avachissement des mômes. Je devrais m'en foutre. Pourquoi devraient-ils incorporer des codes ?
Parce que ton père disait : Nous pourrions tout perdre, il restera la dignité.
Tu m'emmerdes, Mève.
Il n'avait pas que des travers, ton père.
– Mais si, je dis à voix haute alpaguant le regard de Gladys, mais si, tu es une fille magnifique de te soucier de ta mère.
– Maman, elle dit, me reprenant la main, tes enfants grandissent.
– Même moi,
dit Isadora, mangeant ostensiblement au-dessus de son assiette ça me troue le cœur la tendresse s'y engouffre.
– Balthazar quitte le nid c'est le troisième, dit Gladys. Moi, l'année prochaine. Les petits, eux, aïe ! (Isadora donne un coup de pied sous la table m'adresse un sourire avec les dents lèvres écarquillées à l'extrême, vous voyez?)
– *Petits*,
elle dit comme une institutrice navrée.
– Les derniers de tes gosses, rectifie Gladys avec une ironie que je ne lui connais pas, sont autonomes même Léo.
– Bulletin désastreux, sauf Léo,
je dis.
– Depuis quand, dit Gladys, tu t'intéresses aux points de tes enfants ?
– Oufti, dit Isadora, j'ai trop mangé.

– Tu crois, je dis à Gladys, que je ne me suis pas suffisamment occupée de votre scolarité ?
– Papa le faisait, dit Gladys. Papa n'est plus là. C'est pas ta faute.
Isadora pète. Gladys se lève.
– Toujours la même chose, elle dit à sa jeune sœur. Tu ne respectes pas les gens.
Je ne sais pourquoi, je prends cela à mon compte. Infichue de superviser une scolarité.
– Je suis prêt,
dit Hector.
Il a troqué la veste marine contre un sweater rouge à capuche.
– Léo, je dis, tu viens avec nous au meeting?
– Ouais, dit Hector en direction de Léo, après ce qui t'est arrivé ce serait pertinent que tu t'occupes de politique.
Gladys gifle Hector.
Depuis le baffle de marque américaine, une insupportable mélopée envahit le territoire. Chanteur italien. En raison de la gifle Hector hurle. Isadora dit C'est à toi de débarrasser la table. Léo ferme le manga, je ne le quitte pas des yeux. Mes yeux voudraient qu'il se passe quelque chose. Léo me sourit. Debout devant le poêle en faïence crème, il me sourit de ses dents d'ivoire.
Les racistes, qu'ils aillent se décarier.

31.

Onze heures.
Un gars de vingt ans, pull tricoté main, couleur caramel (suscite en moi une injonction à laquelle je me dérobe) nous fait signe de garer le véhicule dans le fond d'une prairie, merde, j'aurais pas du mettre les bottillons à talons fins. Hector descendu fait le tour de la voiture, cogne au carreau de ma portière.
– Je t'écoute,
je dis.
– Je t'appelle quand c'est fini,
et s'en va.
– Hector !
Hector revient contrarié, d'autant qu'un SUV derrière nous attend que je me parque. Le visage de mon fils s'illumine. Doit connaître le chauffeur.
– J'assiste avec toi au truc, je dis. Pas plus d'une heure et on repart.
– Tant pis, il dit, je me débrouillerai.
Forme avec pouces et index ce qui pourrait être un cœur, me tourne le dos, marche décidé. *Ils sont autonomes, maman*.
Pied sur l'accélérateur, un sentiment de fierté me parcourt.
Du SUV gris foncé émerge Paul l'instituteur. Non accompagné. Une excitation me grignote le pubis. Des plombes, que j'avais pas ressenti.
J'appuie sur le clic de la ceinture. Tu enfonces la partie rouge du boîtier, la pince de la ceinture sort de la gangue. Tombe jamais en panne. Mécanique pure. Inaltérable.
Comme tes codes bourgeois, Mève ?
– Hello,

dit Paul appuyé sur sa voiture, bras croisés.
Je le voyais dans le rétroviseur je faisais semblant de rien. L'instit du village, mon fantasme majeur ces dernières années. J'émerge de l'habitacle.
– Tu fais taxi, toi aussi ?
il dit.
Ma culotte est coincée dans la raie des fesses. Mes talons s'enfoncent dans le pré. Pas vérifié mon maquillage. Dans le rétroviseur je n'ose pas, sous ses yeux, y procéder. Mes cheveux ne sont pas propres.
– Oui, je dis, taxi.
Je claque derrière moi la portière. Paul va croire que je m'attends à passer avec lui un moment. Il décroise les bras. M'y attire. Je me colle à lui. Un parfum de genêt détend mes muscles. Sensation maigrichonne qui fait que je me trouve alignée avec moi-même. Du genêt.
Je me départis des bras robustes.
– Ta fille aussi est adepte ?
je dis à propos de Jenna, quinze ans.
– C'est moi qui l'envoie, dit Paul. Je la paie. Pour qu'elle se fasse une idée.
Le jeune gars au pull caramel rapplique ça y est, le caramel sur la porte de ma cuisine que je ne peins pas alors que j'en ai le désir, que je ne peins pas alors que j'en ai le désir.
– Le meeting va commencer,
dit le jeune, dans un éblouissement de cordiales pensées.
– Pas envie d'y assister,
je dis, craignant aussitôt que Paul prenne mes mots pour invitation à papote.
– Comment va Flavien ?
il dit.
– Demande-le-lui,
je dis, languissante, et monte dans ma voiture et tourne le contact.
J'ai souri disant *Demande-le-lui.* A présent que j'orchestre une manœuvre sans faute, je jette à l'individu mâle le sourire de la girl-scout baisée par l'aumônier. Tant à se reprocher, à se reprocher.
Je roule dans le gris d'un dimanche où les gens amoureux se pelotent dans un lit, unissant le derme de leurs pieds. J'arrête la voiture sur le bas côté de la route, agrippe le volant, pose le front sur mes doigts crispés.
Qu'est-ce qui ne va pas, Mève ?

32.

Quand en début d'année scolaire, j'avais seize ans, je reçus de la main d'une prof un feuillet rose à faire compléter par les parents, j'inscrivis à côté de *Profession de père* : Planteur de betteraves. Je n'allais pas mettre Berger des brebis de Jésus.
J'imitai la signature de ma mère. Elle s'en foutait. Avait reçu de Jésus la grâce de ne plus boire, ce qui la rendait, selon les cas, illuminée *ou* irritée. Pas les deux en même temps. Elle était l'intendante du lieu, couvent déserté par des religieuses gâteuses prématurément de n'avoir pas été baisées. Ma mère commandait toujours trop peu de vin pour la soirée de sabbat que la communauté gesticulait en parades mimétiques.
Ces soirs-là, le vendredi, j'aimais danser. Moins bien que ma mère. A ce train-là,

elle aurait des ennuis, ma mère. Mon père voyait que dalle. Il s'entretenait de spiritualité avec les invités, la plupart des hommes, blanc, bourgeois, ils ouvraient des yeux grands comme ça sur l'orchestre fake-klezmer, sur les sourires balnéaires, sur le challah et le vin on se croyait dans le tableau de qui déjà, Jésus entouré de ses disciples avant d'être vendu hélas.
Devant le feuillet rose rempli par mes soins, la prof sourcilla. Certes les betteraves n'étaient pas cultivées dans le Haut Languedoc. Certes la prof avait entendu des bruits selon quoi. J'assumais. Sans effort.
Au début de la navrante odyssée, j'avais senti la force en moi. Pas au bout de l'épreuve. Pas dans mon ennui qui suivrait. Mais à l'aube de ce que je pressentais. A l'aube d'un combat.
Je n'eus de cesse de puiser à cette source. Jamais elle ne se tarit.
C'est quand l'aventure eut prit fin que je m'écroulai. Mes armes tapissaient le sol autour de mon corps que fuyait la vie dans un crépuscule sale et Dorothée me trouva.
– On a un problème,
me dit un jour mon frère Alec, entré dans ma chambre dans un souffle sec.
Les chambres des membres de la communauté donnaient sur un immense couloir aux dalles sapientiales.
Je refermai le livre. C'était l'époque où ma fuite dans l'imaginaire avait couleur de joie.
– C'est rien,
Alec dit, incolore, s'installant sur mon lit, dos au mur.
Je passai la main sur le front de mon petit frère. Il la chassa.
– Laisse-moi. Juste besoin de respirer.
– Et moi de lire.
Alec enfouit le nez dans mes draps, empoigna la couverture, sanglota. Je lui caressai la tête. Il ne m'en priva pas.

33.

Lundi.
J'actionne la bouilloire électrique, remplie la veille au soir. Je l'enclenche, vais au tiroir où se trouvent les barquettes de bouffe féline (moins chiantes à ouvrir que les boîtes, dont il faut placer la moitié du contenu au frigo), Chlac fait l'opercule,
se saisir d'un couteau,
dans la bouilloire l'eau frémit,
avec le couteau trancher le bloc de pâtée en portions, se baisser sur l'assiette du chat, verser le contenu de la barquette, se baisser à nouveau, ouvrir à Giscard, dire bonjour à Giscard il n'est pas une machine (il m'arrive *aussi,* par gratitude, de m'adresser au lave-linge), refermer la porte, jeter la barquette et l'opercule dans le sac poubelle ad hoc,
se saisir du cône à café, placer le filtre de fines mailles métalliques vidé la veille au soir, y mettre le café, poser le cône sur le thermos bleu nacré trouvé par Flavien aux Petits rien (« Pour ma femme ma chérie » il avait dit et moi j'avais trouvé ridicule son triomphe et il m'avait touché, l'homme-enfant devant moi que j'aimais de ne pas jouer aux adultes),
verser l'eau bouillante, reboucher le thermos, prendre une tasse, une sous-tasse,

une assiette de moyen format,
couper le pain décongelé la veille (avec Flavien nous fabriquions le pain, le dimanche, depuis je l'achète chez un artisan, il a des lèvres merveilleuses), griller la tranche, attendre (toujours trop long, vous ne trouvez pas ?),
allumer le téléphone, aviser s'il y a des messages, j'ai toujours des messages parce que la veille au soir je demande à mes amis s'ils vont bien ou autre prétexte, j'éteins avant qu'ils ne répondent, le lendemain j'ai au moins un message, j'écoute d'abord la radio, un message c'est décevant, parfois, souvent,
je bois le café avant de manger, que ça me nettoie les boyaux.
– Salut M'man,
dit Balthazar dans mon dos et m'embrasse (doit baisser son longue carcasse, souple comme caoutchouc, tandis que dans mon corps il pleut par les os fendillés).
– Tu as dormi ici ?
je dis.
– A côté de Léo. Il est revenu passé minuit. On voulait pas t'inquiéter.
– Tu as pris les choses en main,
je dis posant la main sur l'épaule robuste de mon troisième enfant. Dont le corps, assis à mes côtés, se renfrogne.
– Tu dois prendre au sérieux Léo, maman. C'est pas une décoration.
Je retire la main de l'épaule.
– Tu peux répéter?
La chaleur de la tasse entre par les doigts dans mon corps.
– T'inquiète,
dit Balthazar et met en bouche l'entièreté d'une tartine.
– Tu va bien Balthazar, tu pars à White avec ton amoureuse. Je n'ai pas à me vilipender à propos de Léo.
Balthazar affirme quelque chose entre des quignons de pain déchirés par ses dents. Je détourne la tête.
Parfois mon cœur déploie un parapluie noir ce n'est qu'une ondée, le ciel est bleu. Mon cœur se protège du soleil. J'étais pas comme ça avant. J'étais décidée. Mon instinct et moi étions associés notre corps ne formait qu'un.
– Maman, viens avec nous à White.
– Edgar n'a pas envie.
– Si tu viens, Léo viendra. Sois subversive. Louons une maison.
– Pas les moyens.
– Mettons papa dans le coup.
– Avec sa meuf ?
Balthazar sourit. Il s'attend à ce que je jette le venin.
– Je rencontrerai ton amoureuse à ton retour du Cambodge,
je dis buvant le café dans la tasse il est froid d'habitude j'exècre. Je me régale.
Balthazar se lève, j'entends l'eau couler, bruit de porcelaine, robinet qu'on ferme. Passe une belle journée, me dit celui de mes fils que je ne reverrai que jeudi.
Le coq de Christa chante. Ce que j'aime dans la proximité de cette femme c'est son coq.
J'enfile des talons hauts, me maquille les yeux de noir charbon sensé prendre feu, je vais à mon bureau, y dépose le thermos de café, une tasse, revient au salon m'assurer que les radiateurs allumés pour le petit-déj' sont éteints, j'ouvre chacune des fenêtres du rez de chaussée, ôte mes talons pour pratiquer l'escalier, ouvrir les

fenêtres dans les chambres, quatre plus la mienne. Sentiment de devoir accompli.
Si t'es un homme et me lis, tu hausses les épaules, *sens du devoir accompli.* Tu sais quoi ? Tu as raison. Pour les épaules. La femelle a l'instinct de vouloir la santé des petits. Dans le but qu'ils DÉGAGENT au plus tôt.
Ce n'est pas un devoir moral. C'est la fabrique d'une libération.
– Contente, chérie ?
susurre au bout du fil (mordillant le bout d'un crayon) ma collègue Vanessa, vingt-huit ans.
– C'est un petit prix,
je dis à propos de l'honneur qui m'est fait par le parlement européen (l'écriture en prison, le blog, gloss bling fucky).
Dans le bouleau face à ma fenêtre un écureuil voltige, femelle. Moins corpulente que le mâle (et c'est nous qui nous occupons des petits).
– Mève ?
L'écureuil mâle lui, de par sa corpulente, excite davantage mon œil que sa non-alter ego.
– Mève grâce à toi nous partons cinq jours en Scandinavie, reçues par la ministre suédoise de la culture. Une femme.
Corpulente ? je me demande.
– Et ?
je dis, guettant une branche qui se couche mais las. La rongeuse s'est tirée.
– Entre nous, dit Vanessa à voix basse ses dents ont du lâcher le crayon, Irma est vénère, pas contre toi, Mève, toi elle s'en fout, mais contre l'organisateur, il exige que tu sois présente.
Vanessa rêve de diriger ma rubrique société, elle qui est cantonnée à la cuisine et à la mode, elle qui, maigrissime, bouffe quotidiennement du tofu, s'habille de noir même les lèvres, dents bicarbonatedesoudées.
– A cette date j'avais prévu Berlin avec des amies, tout est réservé,
je dis à une oreille que je sais n'être pas mon amie.
Un son dans mon smartphone indique que je reçois un double appel. Mes yeux fixent l'écran : numéro inconnu. Je dis à Vanessa On en parle plus tard tu veux ?, phrase que j'ai en horreur que l'on m'adresse.
– Vous êtes Mève ?
– Oui,
je dis, m'apprêtant au pire.
Je comptais me servir un café pour me consoler et de la disparition de l'écureuil / de la fausseté de Vanessa (qui est peut-être sincère, je suis nulle pour ce qui est d'imaginer le réel).
La voix glaçante de la bonne femme me fait sentir coupable, il fait froid dans mon corps, la salive manque, il y a une auréole de café débordé sur la surface de mon bureau.
– Je suis la compagne de votre ex-mari. A ce titre je réclame que vous ne l'accompagniez pas sur l'île de White.
Je souris de délivrance.
– J'estime que Flavien, dit la garde-chiourme, n'a plus à mettre les pieds chez vous or vous l'exigez.
Je tique, à cause du prénom dans la bouche d'une femme qui suce mon mari pas ex- pour un clou dusse-t-il être celui de la croix.

– Allô ?
dit la fermière baguette en main.
– Je vous écoute,
dit l'abandonnée, treize centimètres de talon.
– Ne me parlez pas comme ça,
dit la fille.
– Vous aussi avez en horreur des « Je vous écoute ? »
– Je les vomis.
– Comme au tribunal.
– Mon nom est Charlize.
– Mève. Mais vous savez.
– Excusez-moi, Mève.
– Je ne suis pas la méchante épouse désireuse de foutre en l'air la liaison de son ex-mari.
*Ex-mari*. Ah ça, bravo.
De l'autre côté du fil, ça cesse de gigoter.
– Charlize ?
Charlize pleure.
– Écoutez, je dis, nous ne nous croisons que peu de fois, Flavien et moi. Il n'y a pas de cul, entre nous.
– C'est ce qu'ils disent tous.
– Il n'y en avait pas depuis longtemps.
– Vous avez quelqu'un d'autre ?
– Sept enfants.
– Moi, trois.
Salopard. Tu t'extasies sur pas-mes-gosses. Tu les délaisseras, dis, Flavien, les nôtres, de gosses ?
– Flavien, dit la petite voix au bout du fil, ne veut pas rencontrer les miens, rassurez-vous.
– Je n'ai pas à être rassurée.
Mève, ta langue salive, fourbe.
– Alors vous allez bien,
dit Charlize.
– Ma peau se griffe, je dis, mes muscles flanchent, le temps file non pas comme du sable, comme l'eau, j'en suis au versant nord, je cherche le soleil je ne veux pas de la brume de ce côté-ci de ma vie, mes ados ne vont pas bien.
– A cause de moi ?
Je me croyais lyrique, qu'on m'applaudisse.
– Charlize, je dois vous laisser.
– Ils disent tous ça, *je dois*.
– Veillez sur Flavien si vous l'aimez.
On me raccroche au nez. Appel de Vanessa. Mon corps s'incline sur la droite, mon bras s'élève dans l'espace intemporel de l'anonyme vide, ma main happe le col d'une bouteille calée entre le coin du bureau et le radiateur, je dévisse le bouchon de métal, porte à la bouche le goulot. Allô ?

34.

Je saute de branche en branche je n'ai pas de cerveau mais des dents, d'acrobatiques pattes, corps souple, queue panachue, sensation de vide de mort de rien dans la tête juste le mouvement, le mouvement *est* mon esprit,
il n'y entre *rien*, pas d'esprit, pas de *je*,
je suis un corps recelant sa propre loi, n'appelle-t-on pas cela instinct je ris de mes dents d'écureuil, belle femelle belle queue phallus en clito,
excitée, pénétrer, l'air lèche mon gland, je vole, haut, vertige, mâle en tête.
– Maman ?
Voix d'Isadora. Me secoue. J'ai un petit.
– Ça va, maman ?
Je regarde le petit. Tête des mauvais jours.
Je dis :
– Toi?
– Non.
Je relève le buste affaissé sur le meuble me servant de bureau, mal en tête.
– Viens,
je dis, l'attirant sur mes genoux.
– Ton haleine sent pas la rose,
elle dit se réfugiant dans mes bras, cul sur mes genoux de dame vieille le sable, pas l'eau, file, file comme une rivière de béton, la mort délivre de la non-vie, je comprends cela avec gratitude, un jour t'es trop fatigué t'as envie de crever qu'on te fiche la paix, t'as fait le tour, des rivières, du béton, des regrets.
Mes mains de femme flattent le dos du petit. Qu'y a-t-il ? dit la mère écureuil. Qui s'occupe de moi ? ne dit-elle pas.
– J'en ai marre de l'école, chuchote Isadora. J'ai l'impression de pas être intelligente.
Voilà pourquoi nous ne volons pas. Notre cerveau cloué au sol. Saleté de cerveau.
– Ta prof de math ?
– Et celle de science.
– Manque d'étude ?
– T'as bu ?
dit le petit se dérobant à la femme qui est sa mère tout de même, hein.
Je retiens Isadora sur les genoux. Ne pas dire, pour Charlize. Ne pas dire, pour Vanessa selon qui je suis foutable à la porte si je ne me pointe pas en Scandinavie en vue de serrer la main d'une ministre robuste alléluia.
– Lâche-moi, maman.
J'étreins.
– Moi aussi, dit Isadora, je t'aime.
Me baise le front. Sec, le baiser.
– Si on étudiait histoire, cinq minutes ?
je propre, me levant retombant j'ai bu combien de centilitres d'amertume nom de merde, Mève.
– Je vais regarder ma série ça me détend,
dit l'enfant.
J'aurais dormi, six heures ? J'ouvre le laptop, ma vue est trouble. Je chausse mes lunettes, mes pieds ne sont plus dans les escarpins, mes pieds sont nus sur le plancher, douceur du bois. J'écureuille une seconde, aspire l'air tiède avec lilas

celui du jardin entré par la fenêtre, le coq de Christa chante. Tout est bien, Mève. Sauf que l'horloge en bas à droite de l'ordi indique midi et demi. Isadora est sensée se trouver dans une cage, à cette heure-ci, nourrie à l'entonnoir par des gens instruits.

– Isadora ?

Dehors un coucou chante.

M'aidant du plat des mains sur le meuble servant de bureau, je me hisse, fier mélèze, de toutes mes épines qui jamais ne tombent même en hiver, hérissée de clous non mais, quelqu'un se glisse sous ma peau, que je ne connais pas.

Jamais, jamais tu m'entends, je n'eus à affronter de torture. Je vécus sautillant de bac d'eau en bac d'eau avec Flavien, époque où son pénis me faisant *et* jouir *et* des enfants. Je vécus ma vie de femme en corps d'hêtre, l'hiver me passait dessus j'étais sève, sous terre, protégée, j'allais à Berlin, j'avais des amies, rien ne se refusait à moi Bang, un sort m'est jeté. Ou *quoi* ?

Cuisine blanche au poêle de faïence crème, fleurs bleues sur la table dans un verre, feuille posée à plat : « L'école c'est pas pour moi ». Je me sers un verre, l'eau tombe à pic dans un estomac étrangement accueillant, je dis *étrange* parce que, sensée m'être cuitée au gin, il grommelle avec entrain, mon estomac. Je vis.

J'introduis une tartine dans le grille-pain, le mien je ne sais pas le vôtre met un temps infini à faire remonter le pain, je vais à la chambre d'Isadora, frappe, entre, ma fille cadette a le nez sur l'écran, plat ventre sur le lit, rideaux tirés. Il m'est dit J'ai besoin d'intimité.

Je referme la porte. Une douleur monte à la gorge. Comme une acidité qui nouerait entre elles les cordes vocales. Je marche vers le bout du couloir où se trouve une fenêtre. J'ouvre la fenêtre. Je crie. Une fois. Une seconde. Plus fort. Je reprends souffle. Troisième fois, du plus fort que je puis et longtemps, ouais. Une éternité. Je referme la fenêtre. Ma fille se tient dans le couloir devant sa chambre.

– Besoin d'intimité,

je dis.

Je marche vers mon bébé écureuil, le frôle sans un regard sans un mot, descends l'escalier de bois aux arrêtes rongées par les vers encore une chose que je dois faire, je rigole de tout ceci, faire cela et Prout je me dis, mangeons.

Une sorcière me fout une dépression sous le crâne à cause de Flavien que j'ai trompé en songe, que j'ai laissé partir, à cause de Charlize, à cause de mes enfants au QI raz-motte j'aurais du associer mes ovules à des spermatozoïdes mieux dotés cérébralement, à cause de mes ambitions zéro,

pourtant Mève t'en avait des ambitions. Chut Sorcière, fous le camp.

Ah.

Quand Hector, Léo, Gladys reviennent de l'école (Plaf font les sacs jetés au sol), j'écoute Joe Dassin, m'empiffre de massepain, bois un thé à la réglisse. Je me sens si légère que je me lève d'un bond, enfile des chaussures de marche, ne dis rien pas un regard quand Hector dit Isadora n'était pas dans le bus, quand Léo passe près de moi qu'il sent mauvais (merde, oublié de le forcer aux jets, hier), quand Gladys dit Maman demain c'est l'anniversaire d'Élodie je peux dormir chez elle ?, qu'Hector ricane Tu iras en ville te pochetronner, qu'il reçoit une calotte sur le haut de la tête et qu'il se rue sur sa sœur la pousse elle s'écroule hurle Enculé !,

je quitte la maison le parfum de lilas me tombe sur l'épaule, souple,

je prends l'allure d'une joggeuse, une joggeuse qui marche j'ai le cul trop lourd, je

marche et la sorcière rit dans ma tête je m'en fiche je marche, je suis Mève cinquante balais au bord du gouffre, où je ne tomberai pas, non-tragédie que je signe des deux mains,
mourrai médiocre, sans être sortie du troupeau de moutons disent Bêêê devant le pâtre qui est Dieu qui est fait homme,
fallait qu'un jour la merde remonte.

35.

Un jour j'avais dix-sept ans je me tenais dans le cloître dans le couvent où nous avions émigré, dans le sud-ouest de la France, c'était printemps il faisait doux.
J'aimais m'asseoir sur le muret, écouter la fontaine en son centre. Le silence par la hiérarchie dans le lieu était imposé, les gens qui se croisaient chuchotaient, le bas des jupes longues des femmes faisait Ploc sur le dallage, que mon oreille n'avait pas en horreur, encore. Quand j'entendis être prononcé le nom de ma mère.
Je me levai, sorti de derrière la pilastre qui me cachait aux yeux du religieux en bure blanche et scapulaire brun foncé (ceux-là étaient les lieutenants, les autres, les simples ploucs étaient en blanc, je te dis pas l'horreur pour manger une bolognaise).
Je demandai des explications eu égard à l'évocation maternelle, on me sourit, l'autre interlocuteur était une femme, mariée, elle et son mari devaient obédience à mon père le berger.
Vous parliez de ma mère non ? j'avais dit.
J'avais lu dans le regard de la femme une haine. M'était entrée dans le bide.
J'avais frapper à la porte des appartements de mes parents, où mon frère et moi étions priés de ne pas entrés,
mon père étant le berger il avait droit à, n'est-ce pas, son aise.
Ma mère m'avait ouvert, j'avais demandé si je pouvais entrer, sa valise était sur le lit dans la chambre blanche comme naguère était blanche la cuisine dans notre vraie maison,
ma mère, sensée en ces lieux porter une longue jupe brune et chemisier blanc, portait une petite robe rouge et lèvres pimpantes. Je me tire, elle avait dit. Elle portait un joli rose aux ongles, un vieux rose. Ça sentait l'alcool isopropylique elle venait de l'appliquer. Par la fenêtre ouverte on entendait les moineaux, ouverte pas sur le cloître tu rigoles ou quoi, en tant qu'élite de la chrétienté, vue sur les Pyrénées,
Tu vas où ? j'avais demandé, doucement,
ma mère pouvait être péremptoire, elle l'était souvent avec moi,
je n'étais jamais à hauteur.
Tu n'aimes plus papa ? j'avais dit.
Les larmes sur le visage de ma mère coulaient je ne pouvais pas, non, prendre cette femme dans mes bras, mes bras auxquels mon père, lui aussi, était interdit d'accès,
mon père n'en a jamais eu que pour toi, maman, maintenant qu'il est le pâtre d'une communauté ayant le vent en poupe,
chaque dimanche ils sont cinq cent dans la chapelle du couvent, ça vient de partout, femmes, hommes, enfants, jeunes, vieux, citoyens de France alpagués par la nouvelle chrétienté, le nouveau souffle (*spiritus* signifie cela, vent, souffle, respiration, énergie),

engouement général pour une Église fraternelle, *rayonnante*, débarrassée de l'austère gangue.
J'aime ton père j'ai besoin d'air je reviendrai, ma mère avait dit.
Si elle était revenue ?
On l'avait trouvée dans la chambre d'un hôtel-restaurant trois étoiles au Michelin. Pendue.

36.

Lundi, 15h30.
La bouilloire électrique gesticule comme rongée de puces. Heure du gingembre. Le café, à cette heure-ci, je ne bois plus. Impression que ça m'empêcherait de dormir. Tas d'impressions chevauchant ma tête sans que je ne songe à les faire plier.
C'est que je souffre du mal-sommeil. Une lectrice m'a écrit hier, au journal. Je devrais selon elle consacrer à l'insomnie un dossier. Elle prend du magnésium agrémenté de vitamines B et D. Ça lui change la vie. Ainsi qu'un tas de compléments alimentaires, qui ont un impact, dit-elle (Johanna est son prénom, trente-cinq ans), sur le bien-être (les hommes diraient, eux, sur la *santé*)
Le soleil est chaud. Exact Mève, un million de degrés.
Je veux dire il en fait vingt-cinq aujourd'hui. Parfois les mots viennent dans leur banalité. Raison pour laquelle je ne serai pas écrivain.
De 1. trop d'épines en moi, ces contrariétés qui piquent, *épine* est le mot.
De 2. je n'écrirais que des romans mineurs, mon écriture serait journalistique pas littéraire.
De 3. depuis quelque temps, depuis un rapport à moi-même compliqué, depuis que, grosso modo, Flavien est parti, que les mômes décrochent de l'école, depuis que ça remue en moi que je cherche une solution, d'âme il ne serait que question. Piètre écrivaillon, pas du tout portée sur la raillerie, le cent à l'heure, la non digression.
Si ça m'a traversé l'idée, un jour, devenir écrivain ? Bah, j'écris. J'ai ma carte de presse. *Écrivain* ? Quand Edgar est né, j'écrivis, à l'administration communale, à côté de *profession de la mère* : écrivain. Yep. J'avais étudié le journalisme. J'avais un taff, dans un quotidien. Ils étaient contents de moi. Je prenais de l'assurance. Flavien entrait dans ma vie. Edgar entrait dans mon utérus. Dieu sortait de mon esprit. Tout allait bien.
*Écrivain*.
Unique fois où je m'appropriai le mot.
C'est plus tard que je compris d'où ça venait.
Du bonheur que m'offraient *les* écrivains.
Une fois chamboulée ma vie d'adolescente, déracinée de sa ville belge, de son école, de ses amis, prise au piège parmi les théofanatiques, je découvris le monde des livres de fiction.
Figurer parmi les écrivains m'avait paru *naturel*.
« Prenez-vous du zinc pour vos cheveux votre peau vos ongles? » écrivait Johanna, trente-cinq ans, dans son mail. J'aime mon métier. Mève ne se réduit pas à cela. Mais *cela*, elle aime. Elle reçoit, en échange de son investissement. Oh, rien qui vienne de la clique des Irma, des Charlize, de toute autre professionnel à qui se mesurer. Nan. Du lectorat. Ces femmes affirmant qu'elles aiment. N'importe

comment, mais elles aiment.
Elles m'écrivent qu'elles ne savent comment faire pour être heureuse. Elles ne se l'autorisent pas. Elles s'éprouvent aveugles. Face à un choix à poser, se sentent dénuées.
La porte d'entrée claque. Le gingembre dans la tasse refroidit. Voix d'Hector. Gladys en trombe pénètre dans mon bureau, m'enlace, dit « Tu vas bien maman ? », attend une réponse. « Super », je dis, toute sourire.
Mentir, sauver les apparences, faire leur bonheur.
Qu'est-ce qui coince, chez toi, Mève ?
– J'ai mal à la dent du fond,
dit Gladys.
– Je peux faire quelque chose pour toi ?
– Tu peux tout, maman.
Et s'en va.
Voilà où ça coince, Mève : faudrait que quelqu'un s'occupe de toi.

37.

– Je dois ajouter des tomates,
je dis.
– Ce sera pas bon, dit Balthazar, les tomates.
– Vous devez manger des légumes.
– Nous ne devons rien manger, maman, si ce n'est un truc qui remplisse l'estomac.
– J'ai acheté des tomates cerise pour demain à l'apéro. Tu les couperais en deux ?
– Demain qui vient manger ? Paul ? Sa femme est partie tu savais ?
– Je ne savais pas.
– Voilà vous êtes célibataires.
A ces mots la mer rouge s'ouvre le pharaon cavale sur une terre archi sèche sous un soleil de plomb manque plus que le parasol Martini olives blondes Amalia Rodriguez. Où en étais-je ? La mer s'ouvre. A la place du pharaon, je me méfierais. Plein de mirages, ces trucs-là. Une mer s'ouvre et algues jonchent, cadavres de poisson, failles rocheuses.
Les leurres ont l'aspect du possible.
Aux mots de Balthazar, mettant en évidence que Paul et moi serions désormais disponibles l'un pour l'autre, mon cœur murmure *Flavien*.
– Je prends l'apéro avec moi-même, Balthazar,
je dis.
– Moi et même, ça fait deux,
dit Hector.
Aymeric le copain black de Balthazar est à table. M'a apporté du muguet, trois brins aux clochettes exténuées. Léo est impressionné par Aymeric. C'est réciproque. C'est joli.
Un jour ils se parleront seul à seul, ces deux-là.
Le repas est prêt, la table dressée, on attend le feu vert de la daronne.
La daronne s'ouvre une bière elle attend que l'ivresse-vent soulève son linceul. Qu'on prenne le linceul pour des soieries de fête.

Gladys devant une fenêtre face au jardin est au téléphone malgré qu'en société je l'interdise. *Nous ne devons rien faire ou ne pas faire, maman, si ce n'est un truc qui remplisse l'ennui.* Elle porte un pantalon de velours rouge, un tee-shirt noir. Isadora est en blanc, chemisier de dentelle très collet monté. Hector a enfilé, revenu de l'école, un tee-shirt bleu avec pour insigne un joueur de polo (ce n'est pas une marque, maman, c'est du *vintage*). Léo est sur son trône, à gauche du poêle de faïence crème éteint.
Je bois la bière.
Venant du baffle un saxophone se prend d'amour pour une trompette.
J'avale une gorgée.
L'amour c'est oublier. Les épines, le doute, la cécité.
C'est oublier, consentir, aimer.

38.

Le jet arrose le sec de la peau. J'incline la nuque, prends appui sur le mur de béton lissé, crevasses où s'amalgame la crasse. Une femme de ménage pourrait y pourvoir, dois-je engager une femme de ménage, esprit pas en état de décider. Le jet, je le laisserais couler sans fin sur les cervicales. Un temps c'est ultra délicieux, un temps c'est onéreux, je coupe l'eau.
Il n'y a pas de serviettes éponge disponible, je suis ruisselante, mes gosses les ceignent elles finissent en boule dans leur chambre, humides,
je grelotte, un peu, n'exagère pas Mève,
j'exagère? Moi? Vous voudriez que je m'endorme paisible avec l'image que vous me foutez en tête, une mère qui aurait des agacements, des prises de gueule, des rappels incessants?
J'appelle *exigence*, chers mômes, ce que vous faites passer pour de l'emmerdement. Je réclame que vous soyez exigent vis à vis de vous-même. Vous en valez la peine. Je ne peux pas rester ballante devant votre abdication.
Tu entends ce que tu viens de dire, Mève? A propos d'abdiquer?
Ouais.
Tu les envies, tes mômes?
Ouais.

39.

Gladys actionne son smartphone en vue de l'émission musicale que nous écoutions le soir, Flavien et moi. Avant c'était lui qui s'en occupait. Depuis son départ c'est notre fille.
Nous nous tenons, tous les six, dans la cuisine aux différentes tonalités de blanc, l'air est bleu avec du lilas dedans. La nature expansive, par la porte ouverte, s'introduit. Un merle chante et une chanteuse portugaise.
Gladys se tient mal, à table. Son coude gauche rapplique sans cesse. Isadora est d'exécrable humeur, porte un scratch-top de sa sœur, flotte dedans on dirait de ces bohémiennes montrées du doigt par l'apanage petit-bourgeois. Léo se tient droit comme un piquet, de fil télégraphique, d'où me vient l'image? Balthazar dans un jeans déchiré aux genoux se lave les mains. Hector lit un manga. Tous à table sauf

Flavien. Putain. Manquait que ça. L'absence du mari.
- J'ai mis la table c'est pas moi qui débarrasse,
dit Isadora.
- Baisse ton machin on voit ton nombril,
dit Hector nez dans les japonaiseries.
Gladys lève le menton.
Moi je veux qu'une chose: que la soirée se passe bien. Qu'on soit heureux.
C'est pas littéraire? Allez vous faire foutre.
En raison de la remarque d'Hector, Isadora me regarde. Je lui souris. Je me regarde sourire on dirait une sainte nitouche.
- Hector, dit Gladys ôtant le coude, tu parles comme un macho fais gaffe.
Hector met une lenteur à refermer son bouquin. Léo, regard appuyé au vide, mâche avec circonspection les boulettes de riz. Gladys tire du plat, sur sa droite, une feuille de salade que ses dents déchirent, lèvres retroussées.

– J'estime, dit Hector, qu'une femme ne doit pas suggérer avoir un corps et les hommes pas.
– Ça veux dire quoi?

dit Balthazar il se laisse tomber sur une chaise. L'amour amoureux le rend beau, mon fils.
- Les femmes ne sont pas des poupées, dit Hector. L'industrie de la mode les dénature.
Gladys observe son p'tit frangin. Léo est attentif à la conversation j'en jurerais.
- Les femmes font ce qu'elles veulent, non?
dit Balthazar il se sert un verre de vin raz bord. Isadora de l'index pousse le sien en direction de la bouteille. Balthazar y verse un chouia. Les deux trinquent. Mignon. Attention, ça ne vaut pas les emmerdes, les trajets, les coups de blues de la clique qui un jour trouvera meilleur de vivre hors de la matrice. En attendant, faut être un organe tonique. Un utérus impec. Mignon, pas plus.
Cesse, Mève.
Je peux pas m'en empêcher.
Amuse-toi de leur conversation.
Je me dégoûte, à jouer la mère. Je suis une femme. J'ai du charme. De la fragilité. J'aime jouer ma fragilité. Il me reste quoi? Dix années? Je ne fais que détricoter la frustration accumulée.
Tu allais bien, les deux dernières décennies.
Faut croire que non.

– Nous les hommes pouvons *aussi* faire ce que nous voulons, dit Hector. Si nous voulons rappeler à l'ordre les femmes qui perdent le nord, c'est ok.
– Je peux pas croire ce que j'entends,

dit Gladys.
- Pas envie de devenir une femme,
dit Isadora, très voix-petite-fille.
- D'où tu sors ces idées?
dit Balthazar à son jeune frère.
- Guillaume Alleron,
je dis.
Léo croise mon regard.

– Maman, dit Hector, Alleron est progressiste. Tu prétends qu'un esprit

indépendant attire les foudres que c'est bien. Faut pas s'attendre à ce que le mec aille dans le sens du marché. C'est un esprit indépendant. Quant aux femmes.

– Marié?

je dis.

– Deux enfants, dit Hector, dont un fils de mon âge.
– Tout de même, dit Balthazar, tu devrais faire un effort pour l'école.
– Tu t'en es fait virer,

dit Hector.

- Une femme peut montrer son nombril,

dit Isadora.

– Une femme fait gaffe à ses fesses, dit Gladys (mettant le coude à table). Si tu peux ne pas montrer ton nombril, tu le montres pas.
– Y a du dessert?

dit Isadora.

- Chez maman, jamais de dessert,

dit Hector.

- Parce que chez votre père?

je dis, douloureuse.

- Sa meuf remplit le frigo, je vois pas d'autre explication,

dit Hector.

– Ne dis pas *meuf*, dit Gladys, c'est un terme pour les femmes entre elles.
– Lesbiennes?

dit Hector.

Gladys s'extrait de la chaise. Ça racle, ça clinque, ça cogne. Fin de soirée.

- Maman, dit Isadora, je peux prendre le chocolat aux noisettes?

Je hoche du menton. Que leurs dents pourrissent, que leurs gencives se gâtent.
Moi j'ai envie d'une nouvelle qui soit bonne, fraîche, rigolote.

- On se regarde quoi, Mève?

Leo is speaking. Balthazar lui embrasse le front.

- Avant ça, tu voudras débarrasser la table?

il dit au noir dans son tee-shirt blanc.

Et s'en va. Hector s'essuie la bouche, depuis un mois il glisse une serviette de papier sous l'assiette. Isadora quitte la table, fourmi foulant le sol sans bruit. Hector idem. Léo et moi, seuls. Je vide la bière. Envie de rire.

- Avec Gary Cooper?

dit Léo.

- Le gars extrêmement blond?

je dis.

– Tu sais, plus tard je ferai du cinéma.
– Waouh.
– Tu aurais pu être ma mère. Peut-être même tu aurais du. La mienne s'intéressait qu'au bébé.
– Quel bébé?
– Le naufrage.
– Léo.
– Morte.
– Léo?

- Avant ça, maman a dit si le bébé reste vivant Léo, t'auras une belle vie. Sinon dans ma tombe je te maudirai.

Je me lève.

- Ne me prends pas dans tes bras, Mève.
- Tu veux quoi?
- Gary.
- Et?
- Allons sur cette putain de White. En famille. Avec ton mari.

Tu voulais un truc inattendu, Mève? Maintenant va dormir. Pense à que dalle. Roupille, demain écris pour le journal, évite de penser aux gencives de tes gosses pense à ton clito. D'accord?

40.

- Le destin?

Irma la boss fait les dix pas, triturant un collier de perles noires grosses comme balles de golf. Montures noires de lunette, pull orange de mohair. Je me tiens debout face au bureau ivoire / turquoise de la directrice du journal. Argenté partout : cadres, cendrier, pied de lampe, stylos, poudrier. Ajoutez un canapé trois places jaune, un vert électrique une place pile face au milieu du trois places. Baie vitrée donnant sur la façade d'un ancien couvent de pierres grises maintenant restaurant végétarien à châssis verts les gens y boivent comme des trous et vous éprouverez ce que je ressens de nauséeux quand je pénètre le lieu.

- Le destin tracasse nos lectrices,

je dis.

Je porte un jeans, mes bottillons noirs douze centimètres, un pull léger noir, du noir aux yeux, cheveux hirsutes ne sais qu'en faire, envie d'un café.

- Un café?

propose la patronne.

- Merci, non,

rétorque l'employée.

- Le destin t'y crois toi?

dit Irma.

- Hélas oui,

je dis.

- Il ressemble à quoi ton destin, Mève?
- De quel point de vue?
- Haut-bourgeois.

Je regarde la dame avec sérieux tandis que l'autre moi-même se roule dans le rire.

- Je ne fais pas carrière, je dis. Je n'ai pas d'argent placé. Je ne voyage pas.
- Tu fais que ça, voyager.
- Je pensais à un vagabondage perpétuel.
- Tu confirmes, pour la Scandinavie?
- Je ne suis plus en couple, mes gosses ne feront pas de hautes études, je crois que non Irma.
- Non quoi Mève?
- A cette date j'ai calé Berlin.

Irma me tire la main, me pousse dans le fauteuil une place le vert électrique,

s'assied au centre du trois places jaune, étend la main droite sur laquelle elle ne prend pas appui, croise les jambes, regarde par la fenêtre, verse une larme.
La nuit passée j'ai mal dormi. J'encaisse pas la mise en scène.
- Vire-moi si tu le désires, je dis sautant hors du vert électrique. Le destin sera le dossier de la semaine.
J'envoie un baiser.
Je ne me retourne pas quand Irma prononce mon nom.
Je ne ferme pas derrière moi la porte du bureau.
C'est quoi le problème, Mève?

41.

Cet été-là j'avais dix-sept ans j'étais revenue en Belgique. Dorothée avait fait intervenir sa mère. A qui il avait fallu deux semaines pour attraper l'oreille de mon père. Depuis qu'il était veuf il jouissait d'une aura, dont bénéficiait son agenda. Avec ses airs humble serviteur du Très-haut, il était irrésistible. Même pour moi.
Il avait exigé que je participe aux camp d'été (cathos, organisés par la communauté), dédiés aux ados. Messe et trois offices journaliers. J'avais deux copines dans mon bahut, là-bas dans le Sud-Ouest, dont les parents venaient à la messe le dimanche.
Dans la chapelle du couvent c'était blanc de monde (injonction de se vêtir immaculé). Mon père, passé diacre, donnait l'homélie. Un écran était installé dans une chapelle contiguë tant le lieu était-il couru. A la fin de la messe tout le monde se prenait dans les bras, souriait, discutait, les gamins couraient, les ados s'emmerdaient. Je montais dans ma chambre avant le chant final (que l'Esprit saint gonflait d'une allégresse à laquelle je me sentais étrangère).
J'avais acheté un tissu noir, les coussins à fleurs de ma mère disposés dessus tranchaient, ce qui me restait du temps où elle résistait à mon père qui voulait du blanc partout dans la maison.
Si ma mère me manquait? Je n'avais jamais côtoyé ses bras.
Je me sentais exclue des autres enfants depuis toute petite, que ce soit en Belgique ou dans le Haut Languedoc. Je me sentais fracassée à l'intérieur. Je ne parvenais pas à entrer dans le jeu. Tout le monde y parvenait *naturellement*. Pas moi.
Notre père avait un tas de copains. Notre mère, pas. Avait l'air de s'en foutre. Elle avait un mari. Des gosses-pour-faire-joli. Elle ne m'avait pas rassurée, ma mère, à propos de mon impuissance. De ma différence. De ma culpabilité. Jamais.
Je tissais un lien avec mon frère. Il était plus fragile que moi qui était infichue de me mêler à la masse, mais forte à l'intérieur, hein. Tourmentée mais forte. Tu veux un joint ?
Mon frère ne parlait pas beaucoup. Mon père l'emmenait souvent avec lui. Pas moi. Je restais avec notre mère qui ne me regardait pas. Elle écoutait Jacques Chancel vautrée sur ses coussins à fleurs. Des violets, des rouges, des jaunes.
Mon frère allait mieux. Je veux dire après l'incident, au couvent, des larmes versées sur ma couverture vert pomme.
Après la mort de notre mère, Alec s'était plongé dans les Écritures. A quatorze ans. Il voulait devenir curé. Ça faisait se marrer notre père, qui lui donnait de grandes tapes dans le dos. Il fallait prendre au sérieux Alec. Mon père ne le faisait pas. Il voyageait en Europe où d'autres communautés s'implantaient. Il avait appris

l'italien en trois mois voilà qu'il était reçu à Rome. Nous laissant seuls au couvent. Avec les autres. Les habités de Dieu.
S'il m'arrivait de prier? Je dirai. Plus tard.
J'avais réussi mon bac dans une école catho où je ne m'étais pas fait d'amis, à part les deux filles dont les parents venaient chez nous le dimanche goûter au corps du Christ, le corps du Christ au couvent le dimanche tout le monde en mangeait.

42.

La mère de Dorothée, Janice, avait en ma faveur auprès de mon père inventé que sa fille fêtait son anniversaire en juillet. Elle avait insisté sur les dix-huit ans n'est-ce pas Jean (elle tutoyait mon père, pour qui elle avait un faible) et mon père avait dit Oui. Deux semaines in Belgium.
C'est avec Dorothée, Lydia, Irène que les compteurs furent mis à zéro. Une amitié. Inconditionnelle. Fraudeuse. Rieuse. Colmatait mes plaies. Mon abyssale indécision. Mes idées noires de plomb.
Un jour à table, après la fête de Dorothée où j'avais embrassé mon premier mec (un long garçon aux cheveux noirs), Janice avait demandé ce que je voulais faire plus tard. Dans mon esprit, noir complet. Janice portait un jeans à fleurs, des souliers haut à talons compensés, en liège, du verni aux pieds aux mains et, malgré la maison cossue, malgré les bagnoles clinquantes, le quartier bourgeois, la bonhomie autour de ça, j'avais su que je n'en voulais pas. La réussite qui se montre.
Ma différence, j'y tenais à prix d'or. J'entamai une relation suivie avec le garçon aux cheveux noirs, Carl il s'appelait. Je n'étais pas amoureuse. Touchée ça oui, délassée, joyeuse. C'est de moi que je tombais éprise. Du monde en moi. J'optai pour une formation de journalisme.
Janice effectua pour moi les démarches. Elle trouva des chambres à Bruxelles pour Dorothée, Lydia, Irène, quatre autres filles et moi.
Après Carl il y eut d'autres gars.
Je m'affamais de connaître. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. J'apprenais l'anglais auprès d'une épicière pakistanaise. Je réussissais mes études. Je rencontrais Flavien, en dernière année. Je me sentais prête pour des gosses. Mieux. J'en avais envie.
Bon dieu.

43.

- Maman?
- Quoi mon bonhomme?

(Edgar à qui je n'ai pas parlé depuis deux mois)

- J'ai vingt-quatre ans.
- J'ai appris que tu exposais.
- Tu viens?
- Léo ne veux pas y aller sans moi.
- Léo n'est pas invité.

Vous n'avez pas, à cause de vos gosses, des pincements de cœur? Un cœur qui sismiquerait les tripes? Parce que vos gosses ne répondent pas à votre sollicitude, parce qu'ils tirent la gueule, parce qu'ils ne foutent rien ? Parce que. Non?

Moi, si. Couverte d'épines. Pas depuis longtemps. Depuis que. Quelques mois. Je me battrai. Putain. Putain ce que j'ai mal ah, ne dis pas que la phrase n'est pas littéraire.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire pour Léo, dit Edgar. Il est compliqué, comme gamin. J'ai envie que tout le monde soit bien.
- Je ne voulais pas venir.
- Tu as changé, maman. Tu fais moins femme. Ne deviens pas bobonne, s'il te plaît. Style, n'ayant plus de mari, qui s'occupe de charité chope les cheveux blancs.

J'entre dans le salon anciennement la grange, téléphone en main, à environ quatre-vingt centimètres de mon oreille. Je veux ouvrir la fenêtre du fond. Le gong résiste. Je dépose le téléphone. Il tombe. La fenêtre s'ouvre en grand, Chlak, d'un coup.

Je me baisse. Ramasser le téléphone. Le verni, sur les ongles des pieds, est noir. Bien. Des oiseaux chantent. Un avion passe. J'éteins le téléphone. Voilà. J'enjambe le mur sous la fenêtre. Je marche vers les mélèzes. J'ai laissé sous le tronc une boite de métal, Balthazar l'a offerte afin que j'y stock mes cigares. Sur le couvercle, tête de femme panthère sur vert vif.

L'air est doux que traverse une odeur sucrée. Dans la boite de métal un briquet est rangé contre les cigares. J'allume.

Ma main tremble. *Cheveux blancs*. Salaud. Crapule. J'inhale. Bientôt l'heure de la bière.

Les murs s'écroulent. Guerre totale sans blessures. Que des morts. Des morts sans blessures. Les mille cadavres de la vie que j'aurais pu avoir. Morts-nés de ma folie. Quand j'entends geindre.

Balthazar dans le chalet n'est pas seul. Suis prise d'exultation. Monte jusqu'à la maison, m'allonge sur le lit. Flavien n'y est pas. Ce doit être à cause de sa meuf, Charlize, au téléphone, j'ai pitié. Ou Balthazar étreignant son amoureuse. Je forme le numéro de mon mari.

Quand j'entends sa voix, pas enthousiaste, je coupe le téléphone. Je l'éteins. J'enfonce la tête dans l'oreiller. Dehors des agneaux bêlent. La porte d'entrée claque, quatre ados pénètrent la maison.

Ils partiront, Mève.

Mais alors je serai une femme aux cheveux blancs.

N'est-ce pas *déjà* le cas?

Je suis la même qu'à dix-sept ans, cet été-là chez Janice. Paumée. Indécise. Frustrée, à cause de quelque chose de grand, qui m'habite, dont je ne suis pas à hauteur. Cet été-là, le destin m'avait recueilli. J'avais oublié les plaies.

Là-dessus mon corps bondit hors du matelas mou, les mains me fabriquent un visage (par dessus une fine mousse de fond de teint), ma voix chante, Isadora dit Maman il n'y a plus de pain, mes pieds me dirigent vers le coin cuisine, j'extrais du frigo de la chair de poulet (élevé en plein air) j'en coupe un morceau le fourre en bouche, mâche, produit mille segments, avale, reprends un morceau, allume le gaz, jette de l'huile sur une poêle, y crache le morceau, coupe en lamelles le reste de la chaire, Isadora m'enlace dit Hum ça sent bon.

Trop longtemps enfermée dans une vie *allant de soi*. Mes copains, mes gosses, mon mari. Peut-être dois-je renouer avec l'adolescente que j'ai laissé tomber, là-bas, au couvent. Avec pour mère une femme pendue au bout d'une corde.

44.

Mercredi. Matin.
Derrière mon bureau. Robe de chambre lissée sous le cul. Envie de chier. Deux heures que ça dure. Aller, retour, grand hall humide fresque au plafond tête de Mike Jaeger en place de dieu ce non-mélomane, aller, retour.
Il pleut ça fait du bien aux arbres. Dix jours de sécheresse. En mai. Vingt-sept degrés. En Belgique. Et tu fais rien. Irma dit, à propos de ton travail C'est bien/C'est pas bien, elle décrète Pas d'émotion littéraire, ou C'est touchant.
Tu rêves d'un apéro olives Kalamata. Tu réserves une fois l'an un hôtel aux Pays-Bas. Les arbres crèvent, pendant ce temps-là.

45.

Un cigare se consume dans la coupelle vert sapin bordé d'or (l'or rehausse l'image que j'ai de moi de ce bordel qu'est la maison brodée de toiles arachnéennes, de gosses insatisfaits, de désirs invisibles).
La fenêtre devant mon bureau est ouverte la pluie tombe du ciel écrasé du pied par la masse noire de l'infini et au delà. Un oiseau chante à l'abri d'une feuille vert sapin, ça exulte ça sève ça monte, foutu truc qu'on appelle la vie,
la fumée du cigare m'irrite la narine, j'ai froid.
Je me lève, me saisit de la coupelle, le cigare roule, manque de tomber, je redresse la coupelle le mouvement déséquilibre mon corps qui au sol choit, nom de merde.
Relevée, je me traîne jusqu'à la cuisine aux tonalités de blancs. Allumer le poêle ? Pas l'énergie. Que font les filles mes sœurs qui doivent doivent doivent turbiner qui n'ont pas LA FORCE?
Je bande ma cheville par-dessus l'argile verte, me prépare un café, mon cœur se fripe avant j'avais pas le problème, avant j'étais une jolie femme consciente d'un charme propre, mes enfants allaient bien, j'avais un toit, des yeux verts piqués de cils, un mari.
Du mari, t'en veux plus Mève.
Mug entre les doigts je crapahute jusqu'au bureau, ferme la porte derrière moi, le mug déborde, mon pied nu disperse la mini flaque voilà, ni vu.
La nuit dernière l'angoisse s'est emparée de ma peau. Lors d'une phase éveillée, t'as mal, tes os peut-être demeurent-ils impassibles
-une douleur d'âme, qui creuse son étendue.
Avant je dormais. C'est nouveau, l'assaut de cafards sur mon corps. Me passent dessus se fondent dans la nuit ne reviennent plus.
Devrais-je consulter un thérapeute? Me former au reïki? Trouver un zizi?
Hier en conduisant jusqu'au supermarché le plus proche (quatre kilomètres), je n'avais pas d'œufs pour l'omelette programmée, j'avais le parmesan les tomates les oignons la crème fraîche j'étais partie en chaussettes,
ayant roulé vingt mètres je sortis de la bagnole pas maquillée, à peine, vieille infichue d'improviser un truc avec les ingrédients à disposition, hier donc,
j'avais jeté mes pompes sur le tapis côté passagers, à la radio j'entendis parler *d'asexualité*,
des gens n'auraient aucune envie de sexe, jamais, quatre pour cent de la population à la louche écoute bien, je suis sauvage comme fille, ménopausée tout le bordel

mais je demeure un cul, un vagin, des poils pubiens, un clitoris extrêmement excitable, j'ai une langue, des lèvres, une voix,
Flavien ne me mettait pas en appétit,
il est même une période où je comptais dans ma tête, tenir jusque cent vingt, faire semblant, j'ajoutais dix unités si Flavien ne venait pas,
s'il ne venait toujours pas je me dérobais, honteuse de n'être point, au Graal, parvenue.
Même si le contentement de mon mari valait que je prenne sur la gueule, symboliquement hein,
même si parfois mon corps jouissait, si, si,
même si je ne regrettais pas, une fois arrosée, d'être en état de marche, non-frigidité veux-je dire,
même si quelqu'un en moi proclamait qu'il fallait que ça se fasse,
j'avais pas envie de ces choses-là oh non, il fallait force d'âme pour ouvrir les cuisses, du courage, une des quatre vertus cardinales chères à la grecque antiquité avec la tempérance, la justice (la plus importante), la prudence (ma préférée),
en ce sens, celui de se mettre à disposition pour la baise, Flavien ne me manque pas sauf à considérer que mon corps jouissant est l'air de rien indispensable à l'image que j'ai moi, est-ce cela, Mève, qui fait que ça tourne pas rond?
Un truc fait remonter des choses.
La tendresse de Flavien manque au paysage. Même si avec les gosses il se contentait de faire risette. Même si les corvées éducatives et sanitaires et sociales étaient de mon fait. Même si sa pratique du golf excluait désormais les courses alimentaires. Même s'il n'avait jamais été un maître à penser.
Nous les femmes portons pour les gosses l'exigence. Jusqu'à vomir. L'exigence de se tenir à table bien, de réussir en classe, d'éteindre le GSM en soirée putain de merde.
Les mecs ils disent: cool.
Voilà où j'en suis. Croyait être débarrassée du mari.
Le coup de fil de sa maîtresse me le remet sous le nez j'aime ça.
Ma cheville fait mal. Je dois boucler un article sur la proportion d'ex-pat par pays européen. Pas d'inspi eu égard au un million six cents mille français expatriés, aux trois cent quatre-vingt mille belges, je dois me rencarder sur les autres européens ça fait un paquet, plusieurs millions, à fuir une vie, un territoire, une culture. Pour s'inventer une existence nouvelle. Pour la sensation d'étrangeté. De non-fixité.
Pour parer à l'étouffement.
Cela constituera mon titre. *Respirent-ils ?* Iris aimera. Iris qui me foutra à la porte ça me pend au nez. Est-ce cela qui te perturbe, Mève? Nan. Marre du boulot. Marre de faire ma vie à la place de ma mère.
Qu'as-tu dis, Mève?
Voulant faire de ma vie ce que ma mère n'a pu, j'élargis mes désirs au cercle d'une grandeur postulée. Je souffre de n'être qu'une obscure journaliste. C'est nouveau. Maintenant, il y a béance. Maintenant je pleure. On dirait pas mais je pleure.

- Maman?
- Chérie?

Isadora prend pour elle l'espace de mes genoux. Son torse s'enroule autour du mien. Elle porte un pull de mohair nacre.

- Tu rentres plus tôt, je dis. Comment ça se fait?

Des cheveux de ma petite émane le colorant d'un shampoing. Fausse odeur de fausse vérité.

- Maman, j'en peux plus de l'école.
- Tu décroches?

je dis. Mes bras sont puissants.

La tête de ma gamine de douze ans, femme bientôt, est ruisselante. Salauds. Vous déconsidérez mon enfant, parce qu'elle n'a pas le cerveau qu'il faut pour le gavage. Qu'est-ce que je dis, moi, à ma petite?

- Je rate mon année,

elle dit.

- Je t'aiderai, pour les examens.
- Je comprends rien aux cours. Tania elle travaille presque pas à la maison elle réussit.
- On s'en fout, de Tania. On s'en fout, de l'école.

Isadora regarde par la fenêtre les mélèzes en contrebas. Son expression faciale, de culpabilité, me crucifie. Mes tripes s'enfoncent des aiguilles sous les ongles, rituel faisant de moi une martyre.

Une mère ne soutient pas la douleur de ses enfants ils doivent grandir comme ils le faisaient dans son ventre, grandir et puis mourir dans l'ampleur d'être vivant.

- T'as acheté du choco?

dit l'enfant.

- Non.
- Il y a quoi pour goûter?
- Tu veux qu'on fasse des courses?
- J'ai deux devoirs à faire pour demain.
- Nous les ferons ensemble.

Je me lève ma cheville est douloureuse. Rien, à côté des aiguilles sous l'ongle.

46.

Je traîne la patte au rayon sauces je me trompe chaque fois d'allée, je devrais marcher jusqu'à la suivante, biscuits, thé, café mais non, je m'impose les huiles, le ketchup, les cornichons. Vas pas si vite, dit mon Isadora au milieu de toute cette graisse.

Au rayon ad hoc, la petite dernière sortie de mes entrailles opte pour un truc avec très peu de farine un max de chocolat.

- Prends-en pour tes frères,

je dis.

- Baltha ce soir il n'est pas là.
- Et?
- Ah, tu voulais dire Hector et Léo.
- Tu oubliais Hector?
- Léo n'est pas mon frère, maman.

Je réprimande, merveilleusement, une larme.

- Tu l'aimes à ce point?

dit Isadora, faisant basculer dans le caddie quatre paquets de saloperie, soit au moins deux de trop.

- J'aurais besoin d'un vernis,

elle dit.
Je donne rendez-vous aux caisses. Devant moi dans la file une fille aux cheveux gras regarde vers la gauche alors je regarde aussi. Un enfant prisonnier du siège dans le caddie de sa mère, deux ans, habillé d'un pull bleu ciel d'où sort le col d'une chemise immaculée, regarde fixement la fille aux cheveux gras. Tu voulais quelque chose de grand, Mève? Sous les yeux, tu l'as.

47.

- Cléa, je dis, je suis chargée de paquets, attends, c'est bon. Comment tu vas?
- Ton filleul vient de remporter le prix Atwood.

(Quel filleul?)
- Martin ! Tu réalises? Sa vie, transformée à jamais. Je vais pas faire les mères chiantes, style Voyez mon gamin comme il est intelligent.

(Tu fais mère chiante, Cléa)
- Après-demain nous.
- Après-demain jeudi?
- Mève, aujourd'hui c'est mercredi.
- Donc chez toi vendredi?
- Je donne un pot. Trop contente. Viens avec Gladys.

Cléa n'invite jamais mes autres enfants. Aujourd'hui *mercredi*, ça m'horripile.
- Je ne serai pas des vôtres, je dis. J'enverrai un message à Martin.
- Même pas cinq minutes?
- Je ne serai pas sur Bruxelles.
- Où ?
- Liège.
- T'as une copine à Liège?
- Lesbienne. Poétise par scarification.
- Tu ne m'en as pas parlé.
- J'ai un peu honte.
- Je comprends.
- Je te laisse, Cléa. Isadora rate son année. Hector aussi.
- Pas Gladys?
- Qui sait.

Je pose le téléphone sur la table blanche de la cuisine blanche, quelqu'un a allumé un feu dans le poêle de faïence. Léo. Le seul ayant ramené des points selon la norme. Je range le pot de ketchup extra large dans le frigo qui coule, mare dans le bas, poisseuse, personne n'éponge si ce n'est la mère, la mère qu'on aime bisous bisous.
- Vous avez acheté du ketchup?

dit Hector chemise bleu nœud pape rouge avec étoiles jaunes, le tout donne la gerbe Oui, nous avons acheté.
Le jeune gars passe à ma hauteur, parfumé, si on peut appeler parfum la senteur chewing-gum mondialisée.
- Amoureux?

je dis ajoutant : Aïe (ma cheville).
- Je viens, dit Hectore, de partager un moment avec les jeunesses

hitlériennes.
Je me masse le pied.
- Tu fais allusion aux jeunes qui vénère Alleron?
je dis.
  - Oui mais j'ai dit *hitlérien*.
  - Et?
  - T'as pas réagi.
  - Tu fais de l'ironie, Hector. Signe de haute intelligence. Laisse-moi savourer.

Mon gamin de bientôt quinze ans ne sait que répondre je vois bien il cherche. Ne veut pas désencharmer.
Lasse de toute pitié je dis Tu m'ouvres une bière?

48.

- Dans ma tête on est plusieurs,
dit Isadora. Elle extrait une à une les feuilles d'un ramassis. Cours de math. J'ai proposé d'ordonner (du mot *ordre*, non pas à recevoir mais à effectuer en vue d'une ligne claire de cohérence concernant la vie dans son ensemble).
- Tu vas apprendre un tas de choses, veinarde,
dit ma fillette aux cheveux fous, à propos des fractions numériques.
- J'en ai les bras qui tombent,
je dis, tâchant de superposer chapitre sur chapitre. Dans l'ordre.
- Tu regrettes de n'avoir pas d'enfants qui se débrouillent par eux-mêmes, n'est-ce pas?

Sur les ongles d'Isadora, perfection d'étalement rubis c'est ravissant. Troublant, aussi. Précision d'adulte. Les ongles, pris au sérieux. Longs ce qu'il faut. Limés.
Des femmes. Et on sort pour elles le bic rouge. Échec! Échec! Mon cœur se tord, lavette imbibée d'eau sale. Avant pas. Avant je dormais dans des bras, je courais trois fois la semaine, avant je n'avais pas cet épiderme mousseux entre l'extrémité de la bouche et le menton. Avant, dans ma tête, on n'était pas plusieurs. Enfin si. Mais pas depuis ce jour-là.

49.

Il tombait une grosse pluie d'août je m'étais réveillée tôt, je prenais un thé sous la véranda aux tonalités vert chlorophylle / jaune citron / blanc craie chez Janice mère de Dorothée. Dernier jour avant de repartir pour le Sud-Ouest. Où se trouvait le couvent.
Depuis quarante-huit heures j'étais sujette à un mal de crâne. La présence de Dorothée m'exaspérait, les jeans troués de sa mère, les diamants à ses doigts, heureusement ce matin-là il y avait le bruit de la pluie sur le toit, de verre, il y avait le goût bourgeois, des lieux, ni trop ni trop peu, moi qui rêvais de bordel, bassine sous des trous dans la toiture, de toile d'araignée à contempler au petit-déjeuner, vagabondant de pièce en pièce pieds nus sur le plancher, quelqu'un joue du piano, rires, livres, étreintes, rien de plus,
monde en expansion à portée de main,
sans désir de fuir le territoire,

la vie elle-même, la vie elle même serait présence, plus grande que soi dans l'arc-boutant du plus grand que soi, surabondance disent les philosophes, il y adviendrait l'inattendu,
une fragilité efficace comme la lame,
quand le téléphone avait sonné.
Janice ces dernières semaines m'avait poussée à décrocher quand elle était indisponible, cela m'amusait, notre mère nous avait bien élevés, dans le fond. A qui ai-je l'honneur de parler?

- Ton père.
- Papa.
- Ce n'est pas moi qui viendrai te chercher c'est Marianne.
- Qui?
- Je suis accaparé par ton frère.
- Alec.
- Tu as de ses nouvelles?
- Aucune.
- Tu t'es souciée de lui?
- Je me soucie de moi.
- Ça ne va pas aller, Mève, toi et moi.
- Je ne suis pas allée une seule fois à la messe.
- Il est temps que tu reviennes.
- Je ne reviens pas.
- Ton frère est interné, Mève. Il a besoin des prières d'une sœur.

Janice était apparue en chemise de nuit rose bonbon, riant de ses belles dents, pouce en l'air, visage plissé par l'oreiller alors j'avais répété:

- Je ne reviens pas.

J'avais déposé le cornet doucement sur le socle, j'avais marché jusqu'à la chemise de nuit bonbon elle sentait un parfum de fleur délicate. J'avais su que c'est *dans l'instant* que je voudrais vivre dorénavant. Dans le parfum des choses. Le réel et ses floraisons.

50.

- Maman?
- Hum?
- Je serais plus tranquille si Hector n'était pas en échec lui aussi.

Je comprends que dalle aux opérations numériques qu'on s'obstine à enfoncer dans les neurones de ma fille qui, dit-elle, en fait des cauchemars la nuit.

- Il manque le chapitre sept,

je dis.
Isadora sort d'un sac un tas d'où elle extrait des feuilles d'un cours étranger à celui de math (Clovis et ambitions), d'autres encore, bardées de schémas alambiqués (Étude du milieu, dit Isadora dans son pull de mohair nacré qui tressaute dans le haussement d'épaules).

- Si tes frères et sœurs, je dis, étaient brillants en classe tu pourrais te permettre de ne l'être pas.
- Tu peux pas comprendre.

– Je comprends.

Œil jeté sur ma cheville. A doublé de volume. Pus? Crever l'abcès. Qu'il en sorte une matière inaccordée au corps voilà l'image qui me vient.

– Ma mère et mon frère, je dis, étaient hors circuit alors j'ai suppléé.
– Ça veut dire quoi?
– Que je te comprends.
– Et?
– Je n'avais pas le choix.
– Par rapport à quoi?
– Il fallait quelqu'un dans la famille qui ne soit pas un raté.
– Tu aurais fait une splendide ratée, maman.

(Et on balafre de rouge les copies de cette bientôt femme).

- Ah, le chapitre sept,

elle dit.

– Nous ferons un exercice chaque jour,

je dis.

– Tu n'en as pas envie.
– Nous ferons notre possible.
– C'est pas à une mère à s'occuper de la scolarité de ses enfants.
– A qui en reviendrait le privilège?
– A l'école.

Je fais semblant de trier. Foutoir, j'ignorais à quel point.

- Au cours, dit ma fillette, j'arrive pas à me concentrer. A la maison, j'arrive pas à m'y mettre. Je sais pas par où commencer. J'ai envie de dessiner.

Isadora conçoit depuis deux ans des modèles pour vêtement. Des patrons. Sans que depuis j'aie pris le temps de l'inscrire à un cours de coupe et coutume, shame on me, shame on me.

– Et puis, elle dit, j'écoute de la musique et mon esprit s'envole.
– Ton esprit aime voler.
– Il adore.

Regard confus de l'enfant à sa mère, laquelle trie des papiers où figure un programme destiné aux *têtes bien faites*.

- Tu as la vie compliquée, avec Baltha,

dit Isadora, tassant les feuilles à la verticale y en a plein qui dépassent.

J'ai retiré Balthazar d'une école. Où il se plaisait. Chaque jour il en revenait avec mots d'un prof dans le journal de classe. Je l'avais placé, avec son consentement, dans une école de mécanique, truc privé qui formait des ouvriers d'excellence (ancêtres, voitures de rallye).

Balthazar s'y était sabordé. Finalement, avait atterri dans une école de menuiserie. "De la racaille, là-dedans". *Racaille,* dans sa bouche, à lui qui fréquentait que des rebeux, des renois, des tismés, quelques blancs défoncés, le tout en décrochage familiale, scolaire, avec ennuis judiciaires, *racaille* signifiait le bas du bas du panier.

Voilà ce que pour reflet d'eux-même on leur offrait. On veut bien faire quelque chose pour vous, vous sortir du trou où vous vous êtes mis mais, gardez à l'esprit que vous êtes des losers dont l'État daigne s'occuper.

Balthazar n'a pas passé son bac en menuiserie. Avec l'aide de Flavien, s'est muni d'un statut boiteux. Mon fils travaille sans relâche. Une grande partie en black. Fait

des merveilles. Les gens le recommandent.
Il retapa, dans le bas du terrain à droite des mélèzes, puis agrandit la cabane, désormais digne d'un relais princier où Gladys s'installera. Il ne me l'a pas proposé, à moi. J'en aurais fait ma hutte-bureau. Nom de dieu, Mève, cesse de t'infliger des souffrances. Évacue-les de ton sang et le cortège de coupables pensées. Merde! Merde!
- Baltha fait son chemin,
je dis, avisant le tas pantagruélique de feuilles par-dessus quoi il est écrit le mot *Français*, suivi d'une tête de mort portant un chapeau haut de forme.
- Il est amoureux,
dit Isadora.

- Vous serez ensemble sur l'île de White.
- Avec toi et Léo, maman. Avec papa. Sans sa gonzesse. Gladys et moi on boycotte Edgar si la gonzesse est là.
- Charlize.
- Papa paiera le resto les deux soirs. Réclamation de ses filles. Papa craque. Surtout pour moi. Il ne craque pas pour sa pute.
- Charlize n'est pas une pute.
- Qu'est-ce que t'en sais?
- Votre père n'a pas les moyens.
- De faire quoi?
- Rien.
- Papa t'aime.
- Tant mieux.
- Ne reste pas loin, maman.
- Je traverse une sale période ça passera.
- Tu es toujours joyeuse sauf quand tu cries.
- Je ne crie pas.
- Tu cries.
- Pas souvent.
- Si.
- Fait chier.
- Câlin.

Léo nous regarde de son siège à gauche du poêle de faïence, il ne sourit pas. Être en vie ne l'oblige à rien. Il nous doit que dalle. A ses démons. Ses peurs. Ses nœuds. Il partira, comme les autres. Je serai vieille. Ils viendront le dimanche trois fois l'an. Je n'aurai plus ni la souplesse ni l'envie de brûler jusqu'au bout de la nuit.
Léo me regarde. Je lui souris tout en étreignant le pull mohair nacre de mon dernier enfant. Je dois que dalle à Léo. J'ai mes démons. Mes culpabilités. Mes nœuds. Je lui souris. Je me sens femme.
Ce petit d'homme me fait sentir femme.
Au moment de détourner la tête, j'aperçois son bras se lever. Léo fait signe. Comme on saluerait quelqu'un dans la rue. Son regard s'excuse, ses doigts volent.
Tu voulais quelque chose de grand, Mève? Tu l'as.

51.

J'insère le pied bandé dans un bottillon à talons aiguilles. L'argile verte sèche sous le tissu ça craquelle. Le pied, volumineux, ne peut entrer. Hector passant à hauteur me pousse, s'excuse, sorti de la douche il est trempé, se rend dans la buanderie au rez-de-chaussée (où il laissera, à terre, l'essuie dont il est ceinturé).
Je pose le talon au sol, la douleur faiblit, j'avale une gorgée de bière, me débarrasse de la gangue, me rends à la poubelle (ça se lave un bandage, Mève), de temps à autre jeter fait du bien, iconoclaste besoin.
Je reviens à la table blanche de la cuisine. Traces d'eau hectoriennes au sol, faire gaffe, pas glisser. Léo est endormi dans le fauteuil, il ronfle je souris, pour moi-même, de mes nœuds, ils se dénoueront, les vôtres aussi, la lumière guérira les plaies, l'envie de rien, la sensation de mort, paquet d'emmerdes empêchant que nous prenions notre pied bordel de cul,
le voilà, le pied, qui entre dans le soulier, j'enfile l'autre bottillon, rassemble mes cheveux sur le côté, vais au frigo marchant avec prudence entre les micro flaques, hop hop direction mon bureau,
je m'installe dans le fauteuil deux places face à la table de travail qui est face à la fenêtre, le jour se couche j'écoute Robert Wyatt. Ordinaire grevé d'étoiles sans que cela ne coûte le moindre effort. Exister. Consentir à ce qui vient. Dire oui sans se cacher sous la honte de soi. Sous le regret. De quoi, Mève? une carrière? une réputation? un train de vie? Bon dieu qui nous a foutu cela en tête?
C'est que, Mève, dans le fond notre vie est belle le reste est illusion.
C'est bien tu deviens sage. Tu courus après des fantasmes de gloire, tu crus sortir du lot mais non, tu vois, tu n'as ni fortune ni pouvoir, humaine à la solde d'un État prenant soin de toi, de tes gosses qu'il éduque s'ils le veulent, à la manière qu'il propose.
Dans le fond, tu as de la chance.
Je me lève, esquisse trois mouvements de hanche, Isadora devrait étudier je ne m'en occupe pas, culpabilité insecte ça fait zzz, j'ôte le bouchon de liège d'un vin rouge avec les dents, je bois à même le goulot, *Heaps of Sheeps* je fous à fond la caisse, je danse, j'irai jusqu'au bout de la chanson, je me lasse. Je chante les paroles, des bribes. Flavien m'a fait découvrir Wyatt,
ne pas se résigner.
Que serais-tu devenue, Mève, si tu étais restée au couvent, Haut-Languedoc? Si tu n'avais pas décidé d'exister? D'exercer un métier? De fonder une famille? De danser avec des copains bouteille en main? De laisser, au pénis d'un mari, sa liberté?
Isadora passe la tête par la porte elle rit me lance Bonne nuit maman.
Au couvent je serais devenue la même que maintenant,
j'étais trop affamée de liberté,
j'étais trop blessée,
j'avais l'étoffe d'un héros je crois, non, pas un héros, quelqu'un qui.
Quelqu'un qui quoi, Mève?
Robert W. cesse de chanter, un message apparaît sur l'écran de mon téléphone nom de dieu j'imagine que c'est Flavien mon cœur bat.
Pourquoi t'être enfuie, dimanche?
Paul l'instituteur. Deux années de fantasme. M'éloignèrent de Flavien. Deux années où je me mis à écrire.
Première fois que Paul m'envoie un message. D'habitude nous nous croisons. Au

village chez des amis.
Je passai à d'autres fantasmes.
Pardon, j'écris, Alleron je le sens pas.
Moi si. On en parle?
Cela se peut-il que cela fasse remonter la merde? Le politicien qu'adule mon fils?
Je termine la bouteille, verre cognant mes dents, je ferme les lumières du bureau, ausculte les sons de la nuit, ça circule là-haut,
je ne consulte pas l'heure ça me donnerait des sueurs, mauvaise mère, à ne pas donner de cadre à ses enfants,
une fois dans la cuisine je me déchausse, dresse la table du petit-déjeuner, je suis ivre,
fruits secs, eau, compléments alimentaires,
je coupe les lumières, ferme les portes à clé, débranche le Wifi (Maman, on est en pleine game!), traverse le couloir du haut mériterait des aménagements électriques et de la peinture, minable comme couloir.
T'attend d'être quelqu'un qui, quoi, Mève?

52.

- Signe mes interros, Mère.
- Embrasse-moi.

Hector a le baiser mouillé. Mon corps approuve.
- Ce sont les points de qui?

je dis à Hector il est debout derrière moi. Sur la copie, le chiffre seize côtoie celui de vingt.
- Alleron sera fier de moi. Comme je suis intelligent c'est toi qui le dis, je travaille.

Léo à table mange des céréales le dos droit dans son sweet blanc dont ma lessive ne gomme pas les taches. Isadora ausculte ses ongles. Hector lui monte au nez.
Je signe les notes bonnes, satisfaite en mon fors intérieur ce que mon cœur désapprouve.
- Je ne me contenterai pas de réussir, dit Hector. J'excellerai.
- Papa n'a jamais parlé comme ça,

dit Isadora.
  - C'est le problème,

dit son frangin.
Bordel, qu'Hector ne se mêle pas des affaires de la communauté.
- Si papa était exigeant, dit Hector, nous serions compétents.
- Maman, elle compte pas?

dit Isadora. Ses yeux : nucléaires ogives.
- Une mère veille sur ses petits, dit Hector. Pourquoi lui demander *en plus* d'ensemencer les âmes?

Léo se marre. Depuis ma mise en abîme (soyons littéraire), je me sens à même de déceler les vibrations du naufragé. Comme s'il coulait encore. Comme s'il battait des mains et des pieds, que la mer lui mettait un couvercle sur le corps. J'étouffe avec lui.
Isadora boit le lait chocolaté en slurpant, son frère déteste.
- Que signifie *ensemencer*?

dit Léo à Hector.
Hector regarde Léo, Léo impassible, Léo à la bouche merveilleusement dessinée, aux épaules larges, à la voix brute.
- Ça veut dire semer des graines, dit Hector. Faire de quelqu'un de banal une forêt. Pour cela, se mettre à disposition de qui connaît les semences qui donneront un arbre. Une mère, c'est le soleil et la pluie.
- Donc l'essentiel,
dit Isadora et rote.
- Tu seras que des ronces si tu continues,
dit Hector rassemblant les papiers signés par moi.
- Avec la mère que j'ai, dit la jeune sœur, même s'il y a des ronces il ne peut que pousser des arbres.
- Sauf si personne ne les sèment.
- Mais, je sème, Vieux,
dit Isadora.
- Mal barre avec les points que t'as,
lui rétorque le frère.
Léo s'empare de la carafe, se sert un verre d'eau, le porte à la bouche, se lève, jette l'eau sur le visage d'Hector. J'en reçois. De l'eau partout autour, Léo. L'eau de vie.
Isadora se lève, Léo pose le verre, vide, sur la table blanche, Isadora va vers lui. Léo est embêté de l'imminente effusion. Se laisse faire, malhabile.
Nous sommes des malhabiles, Léo. Des errants. Nous envions aux capitaines de vaisseaux le bois de la barre. Nous avons le vent.
- Léo se réveille, on dirait,
dit Hector. Ses propos sont blessants. Davantage que s'il hurlait. Crétin de fils.
Fils qui pose la main sur mon épaule, m'embrasse le front, dit: Ce soir ne m'attendez pas je rencontre en ville *un aîné*. Je serai de retour pour le dessert. Baltha a prévu de nous présenter sa go.
- Connard, dit Isadora. Pour maman c'était une surprise.
- Connard,
dit Léo.
Hector sort de scène. Isadora dit qu'elle n'a pas envie d'aller à l'école. Je dis On est à trois semaines des examens.
- On pourrait réviser toi et moi,
elle dit.
- J'ai du travail.
- Quand on reviendra de l'école je t'expliquerai math,
dit Léo.
- Tu parles, maintenant?
dit Isadora.
- Sur l'île de White il y aura Flavien, dit Léo. Flavien n'est pas Mève. Mève, c'est le soleil et la pluie. Pour le moment, il neige sur son cœur. Je vais pas rajouter des nuages.
Ma fille et moi nous regardons.
Dans ces moments-là avec gratitude je me dis :
ça, c'est ma vie.

53.

Jeudi.
Dans la voiture sept places que m'a laissé Flavien (248.000 kms),
avant nous avions un neuf places, et puis Edgar et Zita disparurent l'un en Angleterre l'autre en Grèce, ne revenant que par à coup,
Balthazar a racheté sa mini à Christa, l'a convaincue de changer de modèle trop de frais sauf que la mini a trente ans, mécanique simple, lors de son passage éclair à l'école des mécaniciens d'élite Balthazar s'est fait des potes,
dans la voiture où nous sommes cinq maintenant, Gladys, Hector, Léo, Isadora et moi en sus des copains à véhiculer,
il y a souvent du monde à la maison, j'aime l'idée d'un bateau ivre chargé de fêtards qui se rendent pas compte comme est terne une mer en plein jour sauf quand le soleil tombe alors grand bruit de couleurs,
toujours le soir qu'ils débarquent les jeunes marins, avant Flavien faisait bolo pour l'équipage, je me contente de mettre à table baguettes et fromages,
dans la voiture sept places gris métal de confection allemande je passe devant l'école du village imbriquée entre deux grosses maisons de pierres grises, l'une avec châssis PVC d'un bleu non cosmique, l'autre avec bois peint de blanc.
Paull l'ingénieur instituteur a fait creuser le trottoir planté des arbres on ne voit pas le bâtiment scolaire quand on passe seul le cri des enfants,
Paul se tient bras étendu sur la barrière il discute avec Étienne le manager dents blanches BMW, je passe avec mon carrosse vous verriez l'intérieur, poubelle à tombe ouverte,
Paul me fait signe d'arrêter la poubelle, de la main droite je jette à terre l'emballage 100 % non dégradable d'un chocolat en barre,
il est resté beau, Paul, surtout il sourit,
souriez, vous serez beau.
- Sans blague, il dit, j'ai envie de te parler.
(De mon charme biodégradé?)
- Bonjour Étienne, je dis au villageois qui jamais ni sa femme ne m'adresse la parole.
- Salut Mève,
dit le gars soupçon de séduire et s'en va.
Paul se penche sur moi bien droite sur le siège auto. Je serre les fesses. Je ne porte pas de petite-culotte. Ma robe remonte haut.
- Ma fille intègre les jeunesses avec Hector, dit Paul. Je voudrais t'en parler.
- Il n'a pas mon accord.
- Demain, 11h, ici à l'école.
J'aurais aimé que tu me parles ainsi il y a deux ans, Trésor. Je n'ai plus le fantasme de tes mains sur mon ventre. Envie d'une main. Pas d'un pénis. De mains aussi habiles qu'un pénis. Plus habiles. Pas difficile, n'est-ce pas.
- Tu te dis quoi?
dit Paul à la fille que je suis.
- Isadora décroche, je dis. Je me sens impuissante.
- Elle était bonne élève, de mon temps.
Le monde avec ses grands tracas n'est pas pour moi, Paul.
- Je peux lui parler, si tu veux.
Il a une haleine fraîche, Paul. Des doigts beaux comme des branches.

– Demain 11h,

je dis. Et je roule. L'âme absente d'elle-même. Contentée par une émission radiophonique. Âme que l'effet du temps dérebellise. Âme qui a envie que tu lui foutes la paix, Mève, avec tes idées de grandeur.
Tu t'es laissée avoir. Par le rêve médiatisé de gens qui ne veulent pas de l'ordinaire. Ont besoin de mondaines félicitations, de papier dans la presse, de regards envieux.
Temps de goûter au réel.

54.

Je dépose ma valise dans le hall du bureau par où transite une centaine d'employés de diverses boîtes.
Le temps d'aller pisser. A mon retour, m'étant longuement regardée dans le miroir (leur éclairage est top, chez moi j'ai pas ça), la valise n'est plus là. Avec mon ordinateur. Avec le cahier où j'écris depuis un an.
Goûter au réel, Mève?

55.

Des mains pas même habiles manquent à mon corps.
Mon corps le dit.

56.

Personne ne ramène la valise. Sonia, dans sa jupe rouge serrée au cul, chemisier de soie tellement mince on voit les tétons sous le soutif, dit, soufflant sur la surface d'un thé : Attends-toi au pire, Mève.
Gronde en moi une bande de hussards mal-propres, dents cariées, on voit des chemins de veines sur le dos de leurs mains. Les hussards ont le soleil pour front. Ils disent, narquois : Nous avons l'espérance.

57.

- Elle réapparaîtra ta valise,

dit Gladys sa main est douce sur mon dos, moi assise, dans la cuisine aux blancs. Cœur en vrac. M'être fait voler. Par négligence. Ce qui nous arrive de merde a pour cause la négligence, pas vrai?

- Ce soir nous avons une surprise,

dit ma fille calée, en âge, au mitan de deux frangins.

- Hector a cafté,

dit Isadora sur son téléphone pas à table, par terr, en tailleur, indienne qui dirait au chef Toi chasser moi rien foutre. Elle a tiré du bout de l'œil un trait noir, vers la tempe, comment n'ai-je eu l'idée pour moi, c'est joli une apache qui dit Merde au chef et le chef sourit.

- Maman tu devrais faire attention aux nouvelles fréquentations d'Hector,

dit Gladys elle boit de la verveine à longueur de journée.

- Jenna la fille de Paul se rend aussi aux réunions on ne peut dire de Jenna

que.

- Ce soit une ratée comme moi?

dit Isadora l'apache et le chef sourit.

Allumer le téléphone, aviser s'il y a des messages, j'ai toujours des messages, la veille au soir je demande à mes amis s'ils vont bien ou autre prétexte, j'éteins avant qu'ils ne répondent, le lendemain j'ai au moins un message. J'écoute d'abord la radio, je fais prolonger le plaisir du fait que quelqu'un se soit adressé à moi.

Un message parfois c'est décevant. Un message ne vient pas toujours de la personne qu'on attend. Ce que je préfère, pas vous ? c'est quand plusieurs messages s'affichent. Alors ma vue se trouble volontairement. J'inhale le bouquet de sigles verts.

– Salut M'man,

dit Balthazar dans mon dos et m'embrasse (doit incliner sa longue carcasse, souple caoutchouc, tandis que dans mon corps il pleut par les os fendillés).

– Tu as fait la sieste ici?

je dis.

– Léo n'est pas en forme.

– Edgar n'a pas envie de nous sur White, ne dis pas que ce sont pas tes affaires, je t'ai mis de côté un pain amène-le chez toi.

– C'est ici, chez moi.

Balthazar s'accroupit ses genoux craquent. D'une main, se tient à ma chaise.

– Ça va pas te faire plaisir. Faut que tu sois courageuse.

Marre qu'on me fasse des procès. Je suis la mère imparfaite par excellence, la nana qui comprend que dalle à quoique ce soit, la fille enfouie au dedans d'elle n'agit pas ou du bout des doigts. Dégâts collatéraux inévitables : gosses qui ont la haine, mari disparu, job basique, cerise sur le gâteau une peau qui parchemine pas seulement sur la gueule mais aux mains, mais aux bras, mais partout.

– Assieds-toi face à moi,

je dis à Balthazar, qui m'en fit voir de toutes les couleurs, qui baise *un master,* qui plus d'une fois me fit sentir coupable de n'avoir pour lui opérer les bons choix.

Gladys a quitté la cuisine, j'aurais préféré qu'elle demeure. Peut-être est-ce pour cela que Balthazar choisit de parler. Gladys ne permet pas que l'on me fasse du mal *inutilement*. Parfois elle a pour sa mère des mots-couteaux. C'est arrivé deux fois. Trois ? Ce qui renforce à mes yeux son autorité. Et mon sentiment de libération, quand elle recale ses frères eu égard aux remontrances qu'ils ont l'outrecuidance de me faire (*outrecuidance* est un mot que Gladys chérit).

Je me tourne sur le poêle de faïence, Léo n'y est pas. Ça sent le pire. Ma tête rotationne vers ma jeune apache. Je l'imagine absorbée par le vernis sur ses pieds mais non. Elle me regarde, intense.

58.

Amoureuse des arbres, la main de mon fils caresse la anse de la tasse. Maîtrise infroissable. Comme la chemise de velours à grosse côtes qu'il porte, brun froncé.

– Accouche,

je dis.

– Edgar ne te veut pas à White.

– Et ?

– Zita est enceinte. Pas du clown. De quelqu'un d'autre.
– Pourquoi ils me le disent pas ?
– C'est douloureux.
– Pour qui, Balthazar ?
– Pour moi parce ce que ça l'est pour toi.
L'apache quitte le sol, s'assied à mes côté, pull jaune pâle. Elle pose la tête sur mon épaule.
– Zita peut avorter, elle dit, c'est permis par la loi.
Je pleure sans effort.
J'apprécie que mon corps compatisse avec moi.
Tout ce gâchis.
Balthazar incline la tasse coincée entre ses lèvres. La tasse est vide, Balthazar. Vide.
– Pour Edgar je suis au courant, je dis. Je l'ai perdu. Avant que papa ne quitte la maison. Un jour il s'est fermé. J'ai mes torts. Edgar a le caractère de votre père.
– Quel caractère ?
dit Isadora elle caresse mes cheveux.
– Edgar est plein de bon sens,
je dis.
– Comme papa,
dit Isadora, se redresse et baille.
– On mange dans cinq minutes,
je dis, anticipant la question qui m'aurait trucidée.
– Toi aussi maman, dit ma fille, tu es pleine de bon sens.
– Tordue à l'intérieur,
je dis très doucement sur le bruit occasionné par raclement de chaise d'Isadora. Suffisamment fort pour que Balthazar m'entende.
– Zita, il dit, ne veut pas te parler du fœtus.
– Pourquoi tu le fais ?
– J'aimerais qu'elle le garde.
– Qui est le père ?
– Médecin de l'île.
– Marié.
– C'est ça.
– Elle sait, je dis, que si elle a besoin de moi je suis là. Quant à Edgar.
– Zita dit qu'elle ne sait pas faire de choix. Que ce n'est pas toi qui l'y aidera.
– Tu as des comptes à régler avec moi, Balthazar ?
Mes larmes sont chaudes c'est doux.
– Je peux te prendre une bière ?
dit le fils.
Je fais oui de la tête.
Nous cognons les bouteilles. Nous buvons, ne nous lâchant pas du regard.
– Léo,
il commence. Pas, non, pas. J'appose la main à dix centimètres de la bouche de Balthazar. Cessez de tirer sur moi. Je suis une peau boursouflée d'air flottant à la dérive, les poissons me boufferont à becquées hystériques peu à peu je prendrai l'eau, dilapidée aux quatre coins de l'océan.
Je suis *déjà* morte, Balthazar. Je dois veiller sur trois enfants. Je ne suis pas sûre que

mes choix valent quelque chose, qu'est-ce que tu crois.
– Je suis infichue d'être la mère qu'il vous faut, je dis, mais Léo ça non. Laissez Léo en dehors des récriminations.
– Tu te montes la tête, maman. Cesse de pleurer s'il te plaît ça me fait de la peine.
– Je ne tourne pas rond, je dis. Ce qui a déclenché ça je ne sais pas.
– Hector ?
– Peut-être.
– A cause de sa chrétienté ?
– Quelle chrétienté ?
dit le tigre en moi.
– Alleron flirte avec l'Église,
dit Balthazar.
Le silence qui passe me salue de la main style Tu ignorais cela ma salope ?
– De quelle Église tu parles ?
je dis.
– Alleron a des valeurs. Ça pue.
– Allusions explicites au christianisme ?
– Oui, maman.
– Bon.
– Zita ne va pas sur White, dit Balthazar. Maud non plus.
– Maud ?
– Elle arrive dans vingt minutes.
– Pourquoi ne pas aller sur White ? Flavien paie.
– Maud estime que l'attitude d'Edgar est zizanique c'est ce qu'elle dit je trouve ça joli.
– Elle ne me connaît pas.
– Je lui ai parlé de toi.
La main de mon fils charpentier triture la mienne de papier. Je tchoule, comme on dit en Wallonie.
– Quant à Zita je la connais maman, il dit. Moins sensible que Gladys, belle mais empotée. Elle t'appellera. Tu n'es pas empotée. Tu es la mère que je rêvais d'avoir.
Je tchoule. Ça vous arrive, à vous ? Donnez-moi votre main. Allez. Voilà. Respirez. Quand on pleure, on se sent vulnérable perdu fragile. En incapacité de s'en vouloir c'est ça qui est bien. La vulnérabilité, quand son émotion vous assiège, que vous n'avez nulle part où vous retrancher, que vous lâchez les armes, il n'y a plus ni mal ni bien ni fierté ni culpabilité. Il n'y a plus qu'un arbre, cet arbre c'est vous, frôlé par le vent.
Quand vous êtes vulnérable, vous sentez la vie vous passer dessus.
– J'espère, dit Balthazar, que tu aimeras Maud.
Ta main, Balthazar, ne se dégage pas de la mienne.
– Tu voulais dire quoi, de Léo ?
je dis.
– Il sort de la chrysalide. Je ne serai pas là.
– Ce n'est pas à toi de veiller sur lui.
– A toi non plus, maman. Tu as à t'occuper de toi.

– Je vais mal ?
Ta main ne me quitte pas, Balthazar. Je la sens, chaude. Quoi, mon fils ? Je t'en supplie.
– Je ne voulais pas te le dire mais tant qu'on y est. Ton père est en train de mourir. Il a pris contact avec moi.

59.

Vendredi.
J'actionne l'essuie-glace. Je roule lentement, un kilomètre jusqu'à l'école, rendez-vous avec Paul. Un insecte s'écrase sur le pare-brise, je presse sur le bouton pour que l'eau gicle, l'essuie-glace étale la chair de l'animal, striant la vitre de blanchâtre, pile à hauteur de mes yeux : pas d'eau dans le réservoir. Je m'arrête sur le bas côté, récupère un morceau de papier crache dessus, sors de la voiture, frotte, le cadavre se dissout.
Je tire sur ma robe noire, j'ai mis des talons, noirs, du noir sous les yeux. Depuis trois semaines j'ai le ventre rond, ce doit être la bière. Je sais il ne faut pas s'accommoder de son poids, c'est dangereux, j'ai pas la force alors je me dis : Mève, tu es belle.
Une fois garée devant l'église, une fois l'escarpin posé sur le tarmac, une fois les clés introduites dans le sac à main, clés que je devrai, à l'extérieur, ressortir pour fermer la voiture,
mes nerfs se foutent en boule.
Impression de ne pas faire les choses comme je dois les faire. Je perds la mémoire. Ce doit être la bière.
*Mève, ton article il vient ?*
Irma.
Je sors la clé du sac, l'entre dans le contact, tapote des mots d'excuses, *Le texte était dans l'ordinateur nom de merde.*
Ma grossièreté impressionne Irma j'en joue de temps à autre.
*L'article sur le destin sera le dernier signé par toi. Prends le temps d'être inoubliable. Là, je veux celui consacré aux expats. Dans trois heures.*
Il ne fallait pas regarder à gauche je regarde à gauche, en vrac sur et sous le siège avant. Deux cannettes vides, un emballage de Chocotoff, un toute-boîte vantant des machines à laver, un mouchoir usagé.
Sur ma droite, une rue de village. Personne.
Quand j'étais petite, du temps de la maison dont les murs par mon père étaient badigeonnés de blanc, avant que ma famille ne passe à la pureté-même je parle du couvent,
du temps de mon enfance,
les enfants jouaient dans la rue, les vieux les regardaient, les vieilles dans leur tablier un nylon dans les bleus,
les tabliers prenaient l'entièreté du corps sauf les bras, un jour on ne sortira plus de chez soi, sauf Zita,
Zita, culbutée sous un grand ciel de liquide bleu.

60.

Paul m'accueille dans un velours vert anis, chemise blanche, barbe de trois jours, sourcils épais, cheveux noirs, grands pieds grandes mains grande bite je suppose. Notre premier tête-à-tête. En douze ans que nous nous connaissons. Dites donc. Mon téléphone reçoit des messages, probable Irma. Edgar ne me veut pas dans les pieds de son succès. Mon sauvage de barakis de Balthazar, énamouré devant une perle. Zita fornique avec un marié pas le sien.
T'as des emmerdes ? Écoute bien. Sur le coup tu te dis que t'as foiré, tout ça c'est de ta faute, manque d'audace, de réaction-en-temps-voulu, d'ambition. Avec le temps tu réalises que *ça* devait merder, que *ça* suit son chemin comme le ruisseau le creux de la terre, l'eau coule et forge son sillon.
Simone Weil appelle cela Loi de la nécessité,
consentir est le plus dur,
cesser de prendre sur soi, de craindre sans fin, de penser que nous sommes sensés être maîtres du contrôle.
Parfois tu te dis, mais il y a l'irrémédiable, nom d'un chien. La perte d'un enfant, d'une jambe, d'une fortune,
la mort par pendaison d'une mère, l'internement d'un frère, l'arrogance sans aspérités d'une indifférence paternelle. Tu dois te faire à ça, hein. Rouler dans une voiture pourrie alors que tu pourrais avoir le cul dans une BM.
– Thé, café ?
dit Paul il ne lâche pas mon coude, me fait passer près de sa statue de chair dans une pièce minuscule, baie vitrée donnant sur un feuillage très vert.
– Café,
je dis, cerveau ankylosé.
Large dos du type, qui se retourne, j'entends le glouglou d'un liquide versé dans une tasse à flux réduit.
Il est devant moi le gredin, me tend la tasse et un sourire je pense Jérôme Garçin, croise les jambes, porte la tasse aux lèvres.
– Ouille,
je dis, dans le *ouille* le bras éloigne la tasse de mon torse ça déborde, me brûle les cuisses. Putain, je dis. Sourire du gars, qui s'estompe, quoique.
– Ça va ?
– Pas trop, non.
Paul l'instituteur mon ex-fantasme me sort la anse du doigt, je pense à Balthazar, Balthazar qui m'a donné le plus de soucis, Balthazar va bien, Assieds-toi dit Paul je reviens avec une serviette-éponge, sa main est dans la mienne, sèche comme du tabac. Paul qui me presse la main, la porte à la bouche. Ça ira, je dis.
– Sûr ?
– Je suis cruche cruche à mes propres yeux.
– Sucre, dans le café ?
– Noir.
– Je peux te laisser ?
Pour réponse je marche jusqu'à la baie vitrée donnant sur le feuillage très vert, j'ai pris quatre kilos, ne me sens pas belle, enceinte + trente kilos je m'éprouvais irrésistible, qu'est-ce qui s'est éteint en moi ? Le vent emportera-t-il les pierres de la maison que je suis ? Jusqu'à la ruine ?
Ça bouge dans la pièce à côté, odeur de caféine, un acide qui aurait des rondeurs, Cling d'une tasse posée sur l'assiette.

Instantané de la maison délabrée, il reste un muret, cliché on ne voit pas le vent. Le vent est transparent, comme le temps, comme la mort.

– Hector m'a dit qu'il redressait la barre,

dit l'homme devant moi dans des côtes de velours vert anis. Il pose ma tasse sur un bureau de bois épais, sort de la poche du veston trois sucres qu'il jette dans le breuvage, ce sourire.

– Isadora me fait de la peine,

je dis.

– Tu la vois étudier ?

– Non.

– Pourquoi de la peine, Mève ?

– Je dois me rendre au travail j'ai peu de temps. On a volé mon ordinateur.

– Quoi d'autre ?

– L'école estropie l'adolescence de mes gosses.

– Tu n'es pas brûlée ?

Je ne comprends pas le rapport. Paul mime le renversement du café il y quelques minutes.

Quelques minutes sont transparentes.

– Si tu es pressée, dit Paul, je vais droit au but.

Voix de femmes prononçant son nom. Paul, Paul.

– J'arrive,

dit le côtelé d'anis.

Tu t'es fait une parade d'un type pas capable d'écouter, Mève. C'est ce que tu ressens, non ? Il ne t'écoute pas. Bois le café, va pisser, tire-toi.

Je transpire sous les aisselles. Pas la force de coulisser la baie.

Paul ferme derrière lui, avec volupté d'autoritaire, la porte d'un bureau de classe communale.

– Alleron, il dit, je connais son cousin j'ai fait l'unif avec lui. Assieds-toi.

Ma langue fait connaissance avec l'acide aux rondeurs savoureuses j'adore le café.

Alleron tourne la cuillère dans la tasse, debout, cul sur le bureau, jambes croisées. Nonchalance de la posture je me sens minable.

– Tu te sens bien, Mève ?

– Tu m'as déjà posé la question.

Le type pose la tasse sur le bureau de bois épais, tre à lui une chaise, y prend place, écarte les jambes, pose les coudes sur les cuisses, croise les mains, me regarde.

– Tu es belle.

– Alleron ?

je dis.

Paul a l'air de regrette que je n'embraye pas ironiquement. Paul suscite en moi une mauvaise ironie j'avais envie de ses mains parcourant son corps mais non, il avait le mariage autour du cou.

Pauvre Flavien je me dis. Je t'avais autour du cou. Ça m'oppressait le plexus. Mon clito pour un autre suintait l'ardeur. J'aurais couché avec Paul. Il m'affolait. Le velours côtelé, tout. D'une race supérieure à toi. Qui, brave, te mettais au golf. Une balle toute petite.

– Alleron auditionne, dit Paul. Il veut des jeunes autour de lui pendant sa campagne.

– Quelle campagne ?

– Les élections.
– Il n'aura pas Hector.
– Guillaume Alleron attend de moi que je te convainque.
– Il y a des conditions.
– Cela va de soi.
Paul allonge les jambes, croise les bras.
– Quelles conditions, Mève ?
– Tu m'invites au restaurant après les examens.
(Je me sens minable)
– Nous pouvons, dit Paul, dîner un de ces jours si tu le désires. Nous sommes célibataires toi et moi. Une semaine sur deux je n'ai pas la garde de Jenna.
Paul caresse les veinure de velours sur le devant des cuisses.
– Nous pourrions, il dit, passer la nuit ensemble.
(Allez Mève, sors-les tes yeux d'Ava Gardner).
– Tu me regardes, dit Paul, comme un poisson dans son bocal. Je ne suis pas un pêcheur. Vraiment, tu m'as l'air terrorisé.
– J'ai fantasmé sur toi, je dis. Maintenant, plus.
– Tu as quelqu'un ?
– Plusieurs.
(Ne relève pas, qu'il s'agit de tes enfants).
– Je ne veux pas, je dis, qu'Hector figure sur une photo, sur le net, à la télévision.
– Inenvisageable condition.
Paul reprend la posture précédente, coudes aux genoux. Mon téléphone dans la poche vibre.
– Hector, dit Paul, me supplie de te parler.
– Sans cela tu ne l'aurais pas fait ?
– Depuis le départ de ma femme, moi aussi j'en ai *plusieurs*.
Et d'une voix de chou-fleur crevant sous la sauce blanche :
– Toi tu es toujours mariée à Flavien.
La porte s'ouvre, synchro, une bonne femme apparaît comme si elle avait écouté à la porte je me lève d'un trait, récupère mon sac, dis dans un bon sourire Merci pour le café. La bonne femme s'adresse à Paul il va m'attraper la manche mais non. Mais non.
Je démarre le moteur, mets la ceinture, le clignoteur, tourne le volant, un gars passe, suis à deux doigts de l'emboutir. Le gars opère des gestes énervés, s'arrêtera-t-il, descendra-t-il de la voiture, m'humiliera-t-il devant l'école tout le monde se foutra aux fenêtres, Paul dans l'anis rira en vingt-six dents, j'entrerai la tête entre les épaules, reprendrai, tremblante, le volant.
Ma voiture s'éloigne, moi dedans.

61.

Au bureau les filles sont détendues, une guirlande pailletée pendouille au dessus de ma table, quelqu'un a mis du Léonard Cohen.
– Vous fêtez mon exclusion ?
je dis à Justine, collègue à mèche rousse.

– Arrête de te sous-estimer, Mève.
– Anniversaire ?
– Irma veut te voir.
– Qu'on me foute la paix.
– Vas-y *maintenant*.
Dans mon fors plus qu'intérieur je me dis Mon ordinateur est retrouvé. Empruntant le couloir à moquette bleue tachetée d'edelweiss (Irma la fait remplacer chaque année), mal à la cheville. Je m'appuie au mur. Goût dégeu en bouche.
Dans le bureau d'Irma, elles sont deux debout, fines, fluctuantes, propres comme tout. L'une, très blonde, s'exprimant en anglais. Tend la main.
– Birgitt Suskland, lâche ma boss. Ministre suédoise de la culture.

62.

Janice cet été-là faisait savoir à mon père que j'avais réussi mon année à université.
J'avais des amis, une curiosité jouissant de ce qu'on lui donnât à connaître, un corps qui exulte quand on le touche.
A la rentrée précédente je faisais des cauchemars. Janice avait multiplié en ma faveur les rendez-vous psy et autres sophrologues. Je suppose qu'elle envoyait la facture à mon paternel, qui n'osait se dérober. J'avais parlé de cela à Dorothée. Tu crois que ta mère paie pour moi ? Tu n'es pas sa fille, Mève.
Dans le rêve mauvais, une femme se balançait en bout de corde. J'étais dans la pièce. Je fermais les fenêtres, l'une après l'autre. Je calais ma gueule à raz de sol, sous la porte. Je tendais la joue, guettant le moindre courant d'air. Si la femme dans une robe rouge se balançait c'était de la faute des courants d'air je voulais que cela cesse, ce balancement.
Je geignais dans mon sommeil. Les filles m'entendaient à travers les cloisons dans notre appartement bruxellois. La femme se balançait.
J'avais vu un monsieur Dethée. Un jour d'automne, sale. La salle d'attente était nulle, elle n'était pas pour moi, pas pour celle que j'étais, diffuse, approximative, gourmande. Il y avait trois chaises bleues d'enfant j'eus envie de repartir et puis Dethée avait posé les pouces sur mes tempes, il avait dit des choses après que je lui aie dit des choses, les cauchemars avaient disparus.
– Ton père débarque dans deux jours, avait dit Janice. Rendez-vous avec un archevêque.
J'avais, avec attention, regardé Janice ce matin-là. Elle était ma tantine, ma grande sœur, ma fée marraine. Au début j'étais terrorisée qu'elle me lâche. Et puis, l'habitude avait rogné les dents vampiriques. La peur, disent les orientaux, est votre pire ennemi.
A présent je sais que non seulement il y a un ennemi en nous, mais que l'ennemi *c'est nous*.
– Comment tu sais, pour l'archevêque ?
j'avais demandé, grignotant, sur un trognon de pomme, les rebuts de chair.
– Tu vois, tu t'intéresses à ton père.
– Je ne veux pas le voir.
– Un an a passé, Mève.
Janice avait maigri. Elle portait des corsaires bleu marine. S'était coupé les

cheveux, les avait blondi, endossait des chemisiers blancs, un rouge aux lèvres que je n'aimais pas. Certes Janice avait-elle une jolie bouche. Mais son revirement *strict* m'inquiétait. J'avais besoin de fouillis. J'étais heureuse, remplie d'énergie, je flirtais, je riais, je buvais. Je réussissais mes études. Ma mère avait été gobée par les pouces de Monsieur Dethée.

Mais, Janice, il y avait cette ligne de flou, qui partait de je ne sais où en moi, *gobée* par l'horizon. Je n'avais pas besoin du pli impec d'un corsaire marine sur toi. C'était trop tôt. J'avais dix-neuf ans.

J'avais besoin de toi.

– Tu es invité chez l'archevêque, Janice ?

– Je n'aime pas l'homme qu'est devenu ton père.

– Mais il te plaît.

– Tu tiens de lui.

– Pour ne pas dire que je tiens de ma mère ?

Soupir de la seule adulte sur qui j'avais, dans ma vie, pu compter. Je la suivais dans la véranda aux tons verts, du vert partout, plantes et coussins.

– Arnold et moi partons pour le Sri Lanka. Deux années.

Je m'étais laissé tomber sur un siège en rotin. Rotin avec du bois incrusté dans les accoudoirs. Plutôt jolis. Les coussins manquaient de moelleux. Je me souviens du moment.

Inconfortable.

Janice lissait son corsaire marine du bout des ongles qu'elle avait laqués orange sanguine. Ce n'était pas l'époque des ongles en gel.

De vrais ongles de corne. Cette femme était un roc.

– Qui va s'occuper de moi ?

j'avais dit.

Ce n'était pas l'époque des mails ni des réseaux.

Ce n'était l'époque de rien qui soit bon pour mon chagrin.

Janice m'avait attrapé la main. La sienne était froide. Comme à l'intérieur d'un tombeau.

J'avais su. Qu'il faudrait que la vie m'accorde davantage que ce que j'avais à lui donner.

Chaque soucis de moi, chaque protection, chaque poésie, je la devrais à la Vie. Par la suite, je m'adresserais en ces mots à Elle, à Lui, à je ne sais Qui ou Quoi : Tu es bienveillant avec moi, ce dont je te remercie, nom de merde qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Je ne veux pas être ta débitrice. J'ai envie de te rendre heureux. Est-ce mon bonheur qui t'agrée ?

Conneries.

– J'aimerais que tu revoies ton père, Mève.

– Je te reverrai toi. Au Sri Lanka.

– Dorothée y sera à Noël. Besoin d'être en famille.

– J'en ai pas, de famille.

– Tu as ton père.

Janice ne me voulait pas dans leurs pieds, à Noël, au Sri Lanka. Je me sentis *rejetée*. Je savais qu'il ne fallait pas le prendre comme ça. Que des gens se torturent à se penser abandonnés. Dorothée m'aimait, et Irène, et Lydia. Dorothée irait bouffer du champagne de l'autre côté de la terre. Nous lui manquerions. Et Janice avait fait pour moi plus que ce que personne ne ferait désormais. A part Flavien.

A part Flavien, Mève.
J'avais accompagné mon père chez l'archevêque.
Le lendemain de la scène dans la véranda verte, plantes et coussins, Janice m'avait laissé un mot contre une bouteille en verre pleine de jus d'orange. Tu viendras l'été prochain au Sri Lanka. Mève je t'aime.
Ne jamais douter de ceux qui nous ont montré qu'ils nous aimaient. Même quand leur attitude n'est pas celle que nous attendons d'eux. Putain de bordel de cul.
Pour l'archevêque, Janice m'avait filé son corsaire marine, son chemisier blanc. Avait fait venir sa coiffeuse, qui m'avait blondi les cheveux. Janice avait laqué mes ongles d'orange sanguine. M'avait filé des escarpins, trop grands. Dans le bout j'avais foutu du papier de toilette. Non, non, tu ne peux nager dans des chaussures devant un archevêque, Janice avait dit. Je porterais donc des espadrilles à talon compensé aux lanières dorées.
La coiffeuse m'avait fait des crans. Rouge aux lèvres, un discret, de Dorothée, framboise. Rien aux yeux, avait dit Janice elle avait appelé sa fille, elles m'avaient prise en photo, époque où le digital n'existait pas. Bonheur que je voulais coûte que coûte. Malgré la ligne floue. Malgré mon appétit d'amour démesuré. Malgré ma solitude au dedans.
– Tu effaceras le rouge sur tes lèvres,
avait dit mon père m'ouvrant la portière, loin de Janice et Dorothée qui nous saluaient du perron.

63.

– Votre boss dit que vous ne viendrez pas à Stockholm, dit la très blonde ministre suédoise. Et comme j'étais de passage à Bruxelles.
Quadragénaire, pantalon blanc, tee-shirt blanc, sandales plates aux lanières de cuir où sont alignés cinq doigts de pied parfaits aux ongles dorés. Elle m'attire dans un coin du canapé jaune.
L'autre femme s'adresse à ma *boss*, à quatre mètres de là. La blancheur ricane sur chacune de ses dents dont l'arc est fabuleux.
Dire que je suis de noir vêtue, que mes dents sont de travers, que mon ordinateur a disparu, que Paul couche avec plusieurs femmes pourquoi pas moi vas te faire enculer, dire que ma fille est enceinte, que Léo s'éveille à la vie Balthazar ne sera pas là,
Balthazar qui devient l'homme que je supputais qu'il deviendrait, sur qui l'on puisse compter, après tant de déceptions infligées les fallait-il vraiment,
dire qu'Isadora, bien nommée en hommage à Duncan, danseuse dont la liberté ne fut pas entrave mais fulgurance,
que mon Isadora est en échec scolaire,
qu'Hector est embarqué sur une mouvance politique,
en parler à Flavien, qu'il se renseigne j'en peux plus, là,
et la blonde Birgitt qui parle dans un anglais victorien suave bienveillant,
cascades de pureté lui sortant du regard, âpreté de granit, excès d'ensoleillade à quoi sans doute suis-je capable de réceptivité,
il y a l'orthodontiste, le neuropsy, les stages d'été,
les attestations à envoyer par mail à la mutualité pour cela il faut introduire la carte d'identité dans un appareil orange, ça marche une fois sur deux il faut

recommencer, recommencer,
appeler l'électricien on a failli dans la salle de bain se faire électrocuter, il faut.
Une main douce est posée sur mon genoux envolée aussitôt légère comme un paquet de plumes.
- J'adore votre papier sur les prisons, dit Birgitt la très blonde. L'exercice d'écriture des détenus, les concerts organisés, cela vous a échappé n'est-ce pas, je veux dire, que cela aurait du succès ?
L'autre femme suédoise, je l'entends demander du thé à Irma. Je me tourne sur elle, sur la femme,
des éclairs sortent du regard de ma boss,
la femme l'entraîne hors du bureau on ne refuse pas un thé au ministère.
– Cela fait des années, dit Birgitt, que vous travaillez ici.
Le verni doré aux pieds m'hypnotise. Un coussin se glisse entre mon dos et le dossier. Pile à l'endroit idéal. Je m'accorde à celle que je suis. L'éphémère a du bon.
– Je voudrais, dit la ministre, renouveler l'expérience dans mon pays. Je sais qu'il est nécessaire de partir de la source. Vous êtes la source, Mève.
Orthodontiste, électricien, Flavien pour Hector, qu'il tape une bonne fois du poing sur la table.
– Vous voulez du thé ?
dit la personne blanche aux ongles de pieds dorés.
– Je veux la paix,
je dis et putain deux larmes coulent. La femme se lève, ouvre la fenêtre, un merle chante dans la cour arrière. Je me mords la lèvre inférieure.
– Votre patronne vous paie combien ?
elle dit.
– Deux mille deux cents euros,
je dis.
– Damn shit,
dit la scandinave en camionneuse j'aime.
– Je vous propose, elle dit, six mille euros plus les frais, déplacements, hôtels, repas. Si vous avez besoin d'une voiture, je vous trouve voiture et carte essence. Contrat d'un an. Cet été vous travaillez trois semaines à l'ambassade de Suède, ici, à Bruxelles, avec une dizaine d'acteurs sociaux et des artistes suédois. Ensuite dix jours par mois dans les différentes villes de mon pays où il y a du carcéral.
– Quelqu'un d'important pour vous, je dis, a-t-il fait de la prison ?
Birgitt la blonde se gratte le nez, les ongles de la main ne sont pas manucurés.
– La réponse est non, elle dit. Enfin, c'est compliqué. Vous êtes la seule à me poser la question. Mon père a fait de la prison. Dix jours. Un malentendu. Reconnu coupable.
Je n'ai pas à demander ce que le père de Birgitt est devenu. Je le vois dans le regard de cascades il vomit du sang noir.

64.

Samedi.
– Ça fait cinquante mille en dix mois,
dit Hector je le trouve fatigué. Il porte un épais peignoir marine.
Un jour Flavien, qui en portait le matin, a dit Nous sommes la famille des

peignoirs.
Je n'en porte jamais.
Je flotte dans une robe vieux rose, elle cache mon épaisseur. Mes pieds, nus, sont glissés dans des escarpins haut talonnés. La vie ça tient à quoi. Une illusion de hauteur. Une illusion qui *fonctionne*.
– Je n'aurais pas du parler de ça,
je dis, me versant un café.
Sur l'écran du smartphone mon index droit touche le pictogramme en forme d'enveloppe, je porte la tasse aux lèvres, le café produit sur mon corps l'effet d'une sensuelle rumeur, je cabre les reins, Paul m'a écrit. Sensuelle n'est pas le mot. Mon corps est habitué au café. Premier élément, à l'aube, qu'il ingurgite. Mon corps se réjouit du rituel.
L'index hésite. Ou Paul revient avec ses histoires d'Alleron. Ou il affirme que, des *plusieurs,* je constitue le nec plus ultra.
Mon cul.
– Avec ton fric, dit Hector, on s'offrira une nouvelle cuisine je fantasme sur les tiroirs coulissants.
Mon fils étale sur la tranche de pain quatre millimètre de pâte à tartiner. Chaque fois je rachète cette saloperie. Mes gosses eux-mêmes le disent, Arrêtons de manger du choco. J'en rachète. Sans huile de palme. Bio, quand mon compte bancaire est à flot. Hector étale.
– Tu fantasmes sur quoi d'autre ?
je dis.
Ce soir je suis invitée aux cinquante ans de Noé. Sa femme est une bonne copine. Je dormirai chez Lydia. A Bruxelles. J'abandonne le navire. Cela ne me plaît pas tant que ça. J'aime me réveiller le dimanche quand la maison dort. J'écoute France culture, un podcast. J'écris. Je tends la main le café est là.
– Je fantasme sur une société meilleure, dit Hector. Un société comme la veut Guillaume.
– Un pote de l'école ?
– Tu es sardonique, maman.
– De qui tiens-tu le mot ?
– De Guillaume.
– Un pote ?
Hector pose la tranche de pain sur la table, pas sur une planche à tartiner comme je le préconise, ils s'en foutent, mangent direct sur la table, pourquoi ça ne marche pas comme je l'entends c'est pourtant simple.
Non ?
- Plus ton aversion pour Guillaume Alleron est forte, Mère, plus elle m'est bénéfique.
– Tu fais allusion à tes notes scolaires ?
– A mon épanouissement.
– Tu n'étais pas épanoui ?
– On ne l'est jamais assez.
– Je suis épanouie.
– N'importe quoi.
Gladys descend elle est maussade ou mal réveillée mieux vaut pas demander. Quelqu'un l'a déposée en voiture au milieu de la nuit. Mieux vaut pas demander.

A table, elle repousse le pot de choco.
– Myrtille bio ?
lui demande le frangin il se met debout.
– Bonjour, toi,
dit la sœur à son petit.
– Fromage ?
il demande, énamouré.
– Bonne idée,
elle dit et me regarde. Un sourire naît.
Je me sens de trop.
Le grand salon est humide. Mon bureau idem. Il pleuvine, ce matin.
– Isadora, elle est où ?
demande Gladys.
– Au lit avec son tél,
dit Hector. Il pose devant sa grande sœur trois fromages j'en gardais un pour moi.
– Maman, dit Gladys, Isadora ne va pas bien.
– Échec scolaire,
dit Hector. Il redresse la nuque j'en jurerais.
– Où est Léo ?
je dis.
– Chez Balthazar,
dit Gladys.
– Mais, l'amoureuse ?
– Mariée,
dit Gladys. Elle tranche un morceau *énorme* de *mon* fromage.
Je prends place dans le fauteuil de Léo. Le poêle a du mal à prendre. Je consulte mon smartphone. Deux messages de copines qui se rendent à la fête ce soir. Louise en sera. Elle m'aime d'une constance approbation, Louise.
– Ne te fais pas de soucis pour Isadora, dit Gladys. J'ai parlé avec elle. Son apprentissage a calé pendant la crise sanitaire.
– Toujours sur son smartphone,
dit Hector il boit un thé. Ce qu'il ne fait jamais.
– Nous étions tous sur nos écrans,
rectifie Gladys, je la vois de dos.
– Moi les filles, dit Hector, j'ai décidé de remettre à flot ma capitainerie. J'ai parlé à ma titulaire. Elle aime bien Alleron. Elle dit Tu es intelligent Hector. Ce qui est une redondance, mais soit.
– Redondance ?
dit Gladys sa voix traîne.
– Tu es + intelligent + Hector, trois fois la même chose.
– Maman, tu es où ?
dit Gladys elle se retourne, se lève, se pelotonne sur mes genoux.
– Ça va, toi ?
je glisse dans l'oreille tendre.
– J'ai du mal avec le départ de Balthazar, elle dit. Papa me manque. Je me fais du soucis pour ma petite sœur et aussi pour la grande.
– Tu as des nouvelles ?

– J'étais chez Aline et Zoé, hier. Zita nous a parlé par vidéoconférence.
– C'est Aline qui t'a ramenée ?
– Elle ne fume pas ne boit pas.
– Sauf beaucoup de temps en temps.
– Elle vit à huit kilomètres.
Le corps de ma Gladys, boulonné au mien.
- C'est chouette, je dis, que ta sœur t'associe à son épreuve.
– Normal, elle me choisit pour marraine.
Un vertige de clous m'arrache à l'artificieuse quiétude. C'est quoi le problème, Mève ?
– Zita t'appellera, maman, ne t'inquiète pas.
Puis, se dégageant de l'étau ce qui me permet de respirer, les clous tombent sur la terre battue, insignifiants :
– Tu es engagée par la Suède ?
elle dit.
Je repousse ma fille en or, conciliatrice, déterminée. La seule à me parler avec tact de ce que, à propos de moi, je n'ai pas envie d'entendre.
Gladys embrasse son frère, le chatouille, ça rit.
Ils se réjouiront que leur mère ait *un vrai job*. La Suède. Le fric.
Pas ce que je veux.
Pardon ?
Je veux qu'on me foute la paix. Je veux être *chamboulée*. Je ne veux pas des perspectives rectilignes faisant fis de ma féminité. Je veux la foutre quelque part, ma féminité. La partager. Que ça vibre.
– On va être tontons,
dit Balthazar il entre avec fracas dans la cuisine suivi de Léo souriant.
Ça check. Ça crie. Ça bouffe.
Léo se plante devant moi. Je me lève, lui cède le fauteuil près du poêle.
– Reste, Mève, il dit. Je voulais te dire. Je vais bien. Je vais être tonton.
Silence à l'entour. Gladys se lève. Pose la main sur l'épaule du frère noir.
– Déso, fait Hector, j'ai rendez-vous by phone avec un gars de Guillaume. Mesdames, Messieurs.
– Maud ne veut pas divorcer, pas pour le moment,
dit Balthazar devant la cuisinière au gaz il casse deux œufs dans une olive en huile. L'olive frétille. Les œufs s'étalent. La vie, c'est pas que des emmerdes.

65.

Louise danse seule, elle rit, s'adresse par bribes à deux gars que je ne connais pas la trentaine pendouillant vers le quarante. Louise s'agite, haute-bourgeoise, dans une robe jaune de taffetas courte, épaules dénudées. Cheveux mi-longs acajou tirant sur le blond. Hâlée. D'une sophistication *naturelle*.
La pièce est bas de plafond, dix mètres sur dix, poutres de bois. La mère de Noé prête sa maison. Les meubles sont poussés contre les murs. Sur une table large et longue vêtue de coton blanc sont allongés des plats aguicheurs. Jeunes pousses/pignons/lamelles de betteraves. Saumon fumés/brins d'aneth/blinis. Quinoa aux orties/citron confit/myrtilles. Fromages dégoulinant celui-là me mettent en appétit.

– Chérie, dit Louise, il était temps que tu rappliques.
Je porte aux lèvres le verre de pinot gris. Une idée à moi, le pinot gris. Plutôt que le crémant. Raison pour laquelle, peut-être, Noé m'invite-t-il chaque année. Malgré que Flavien n'en soit pas. Noé, Flavien : les messieurs de ces dames. Manches retroussées, sympathie osseuse je veux dire solide, on parle de rien en ayant l'air de rien, pendant que ces dames plongent leurs fébriles mains dans les moraines de l'âme.
– Tu te sens belle, Mève ?
dit Louise.
– Ça va,
je réponds.
L'ivresse fond en moi mieux que la banquise sous le soleil.
– T'es sûre ?
– Parce que je suis en noir ?
– Elle te va bien, cette minirobe.
– Accouche.
– La dentelle, tout,
elle dit me palpant.
– Il se passe quoi?
– Dorothée.
– Joyeuse ?
– Bourrée.
– Il est là, ton amant ?
Louise baisse les yeux. Taille de mannequin. Cinquante ans. Maquillée à peine. Botoxée. Cheveux satin.
– Qu'est-ce qu'on fait, elle dit, pour Dorothée ?
– On s'inquiète.
Je cogne mon verre contre le sien. Furtivement je suis enlacée par une copine (c'est fou ce qu'on s'enlace, entre filles), contourne le buffet, mes doigts sont happés par une salade de calamars morts, cuits, comestibles ô combien, je déglutis, franchis la porte du bureau. Noé, au téléphone.
– Elle ne va pas bien,
dit Lydia elle m'embrasse avec ennui.
– James arrive, dit Noé. Il était dans son bain, le con.
– Il a droit.
Ces deux-là ne s'entendent pas.
J'aime bien Noé. Le matin il presse un demi-citron dans son café.
– James est invité, Lydia. C'est mon anniversaire. Je le connais depuis la fac.
– Si tu le dis,
fait Lydia qui n'insiste pas sur le fait que tout le monde sait. Noé est avocat et non médecin comme l'était son père ; qu'alors, première année de médecine, il fit son Rocambole (voiture volée à une voisine de ses parents, au milieu de la nuit, sur la côte d'Azur) avant de se ranger ; mère très catholique, Noé lui doit de nous y trouver ce soir, la mère est dans son lit, là-haut, avec un bréviaire qu'elle tient d'une grand-mère, baronne pluricocue.
Lydia allume une clope ouvre la fenêtre du bureau se glisse sur le balcon on ne la voit plus.

Noé m'embrasse. Lèvres ventouses.
– Dorothée, je dis, n'a pas besoin de James.
– Je ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose, dit Noé. Elle n'ouvre pas les yeux.
– Elle ronfle, imbécile,
dit la voix du balcon.
– Joyeux anniversaire,
je dis à Noé, dans un sourire large comme la ceinture du peignoir de mon fils cadet qui sera député. Je file à notre hôte mon propre verre auquel il s'abreuve cul sec, anus dilaté.
– Désiste James,
je dis.
– Elle ronfle,
lance Lydia du balcon.
– T'inquiète,
je dis, posant une main distraite sur Dorothée derrière moi affalée.
– Ciao, Noé,
dit Lydia sa main agrippe un pan de velours rouge foncé.
Trois mecs, pantalon, chemise, pas tee-shirt, débarquent bon enfant, harponnent l'avocat, ta mère peut mourir en paix Noé.
– Il me gonfle mais il me gonfle,
dit Lydia.
– Un truc que j'aurais pas suivi ?
je dis à Lydia je la connais depuis trente ans.
Louise qui rapplique dit On va pas laisser Dorothée comme ça. Lydia répond à cela, assez sèchement je dois dire : On lui fout la paix.
Louise s'en va.
– Je crois, dit Lydia à propos de notre Dorothée, qu'elle a dans l'idée de se marier.
– Avec un type non divorcé ?
– Ça fait cinq ans, Mève. Ils s'aiment.
– Pourquoi boit-elle ?
– Toi-même tu picoles.
– Tu me dis ça, à moi ?
Mon verre me manque. Noé est parti avec.
– Tu fais gaffe, dit Lydia, parce qu'il y a tes mômes. Dorothée n'en a pas.
– Si tu le dis,
je lâche, n'insistant pas sur le fait que tout le monde sait. Dorothée rêvait avoir des gosses, comme sa mère, quatre, qui, militante communiste, vendait des antiquités dans le quartier chic du Sablon.
Une coupe est glissée dans ma main, c'est Guibert le frère de Noé. Avec Guibert j'ai dansé, oh, il y a dix ans. Mon corps se souvient.
– Tu vas bien ?
il demande. Sourire inodore. Je veux dire, pas sexy pour un clou.
Cesse Mève, avec les clous.
– Toi tu vas comment ?
je dis à Guibert ce seront nos seuls mots pour les dix années à venir je regarde

Dorothée. Une bave s'écoule du pli de la bouche. Le Christ tombe face la première les clous s'incrustent dans la terre, on ne parvient pas à relever la croix. On laisse tomber. De toute façon c'est mort, pas vrai ?

– On va la perdre,

dit Lydia elle s'assied sur le bout de canapé qu'octroie le corps inerte de Dorothée. Lydia est vêtue d'une jupe, veste d'un vert bleu je dirais franc, une horreur sur quelqu'un d'autre qu'elle. Lydia est belle, c'est injuste, c'est mon amie.

– On ne la perdra pas,

je dis au Christ réclamant qu'on redresse la croix.

Je bois le contenu du verre tant qu'il est frais, Noé m'a pris au mot. Pinot gris. Top qualité. Il y en aura toute la soirée sauf que les gens ils passent au rouge moi non. Je mélange pas.

Mon erreur est de l'avoir fait, sur le tard : mélanger un fantasme avec la vraie vie. Regarder les épaules jolies de Flavien avec une cérébrale fougue non venue de lui. Caramba.

Je m'installe cul au sol, dos contre le canapé où gît ma Dorothée, à qui Lydia caresse le front. Lydia qui ne boit pas, même quand en Ardèche chacune avait mal aux pieds.

Irène n'était pas dispo ce soir. C'est une ex de Noé. Il la pelote, en société. J'aime la tonalité fausse que produit à mes yeux leur dissociation.

J'étends les jambes, ouvre mon sac, consulte le message de Paul. A toute déconvenue je me tiens prête. Je scanne, rapidos. Phrase unique. Mon cœur se serre j'aurais aimé du texte. Courage, ma fille. Reviens en arrière. Ouvre les écoutilles.

*Je crois que j'aime tout de toi, Mève.*

Mève sait que les mots sont des outils. Un outil, tu le laisses là et tu l'oublies.

– Si on dansait ?

je dis à Lydia. Je vois à son sourire qu'elle a envie. Moi qui n'aguiche plus comme il m'est arrivé, de le faire, je traverse la pièce d'un pas victorieux (le cow-boy vise le cœur avec une telle facilité),

j'attrape trois cadavres de calamars leur jus tapisse mes lèvres ma langue s'endélice,

je me penche vers la console audio augmente le son, hisse les bras saute crie vomis les clous sur quoi dansent avec moi des Marie sans hymen, alléluia.

66.

– Signe-toi,

mon père avait dit. J'avais doublé sur la gauche le bénitier, dont j'avais effleuré le rebord de pierre luisante, tant de mains, tant de mains, sans avoir plongé la mienne.

Avec nonchalance. Mon père aurait dit *arrogance* mais il était en obligation de sourire nous nous trouvions à l'orée d'un édifie religieux, catholique pour être précis, noces de la fille d'un de ses potes comme lui amoureux de Jésus (chercher l'origine homophobe en la pastille de pain sucée par la langue du mâle chrétien).

– Je veux t'entendre prononcer le mot *amen*.

J'avais dit amen à forte voix. Deux femmes vieilles à large chapeau s'étaient sur moi retournées, l'une vers l'autre vers l'autre, fronts à se toucher. La première était revenue à la croix devant elle cesse Mève, l'autre m'avait adressé un sourire, peau

fripée comme une nappe de fin de bal.
Pourquoi je te parle du mariage, lendemain de la visite paternelle à l'archevêque?
J'avais alors enterré mon père. L'idée d'avoir un père. Dans quelles circonstances ? Oh, broutilles.
C'était la nuit des noces. J'avais bu, ce qu'il ne m'arrivait pas. Pas à ce point. Je chancelais sur des talons aiguilles ceux de Janice non pas du papier de toilette dans le bout mais coton bio de Dorothée moi je me démaquille au savon avec les mains.
La mini-robe noire non moulante (culotte de cheval, celui de Zorro) me rendait forte d'un évasif dont j'aimais draper la zone Tornado, ourlet (bien) au-dessus du genoux.
J'étais en colère, à cause de la meringue qui servait de tente au corps de la mariée. En colère contre mon père qui souriait n'arrêtait pas de sourire. Un convive assez beau s'était retrouvé face à votre servante, je l'avais repéré dans l'église,
je connaissais le goût de la chasse, question hormones, ainsi la vie m'avait-elle fabriquée,
chasser me plaisait mieux que faire connaissance avec mon cerveau puissant saloperie d'hormones,
maintenant c'est trop tard,
Flavien ne reviendra pas, Zita devient mère, Dorothée se noie,
j'avais attiré le type dehors, l'avais appuyé contre la voiture américaine louée à la journée (pour le cul de la mariée et celui du marié obligés de sourire toute la sainte journée), un coin obscur, on entendait la musique ils avaient opté pour une playlist années quatre-vingt, j'avais ôté ma petite-culotte, baissé le froc du type il s'était laissé faire, Vincent un truc du genre, je m'étais assise sur le chrome du capot,
empoigné la bite de Vincent,
ivre de viol, d'altitude en plein air, de plaisir aigu comme le couteau du boucher.
Ma plus rugissante envie de me faire pénétrer. Jamais, depuis, égalée.
Mon père avait dit Viens. Vincent ou André ou Bertrand avait déguerpi.
Plaisir taillé pour durer jusqu'à plus soif. Tel est le désir. Recelant d'inattendues prolongations. Comblant le corps-son-frère d'une si forte victoire (le cow-boy baise la pute dont la voix est celle de Maria Callas),
si forte victoire que le corps grandit hors de la sphère où la nature l'assigna.
Le corps *théophanise*.
Dans la voiture de mon père je m'étais tue. Nous logions dans un gîte avec d'autres convives. Mon corps-mon-frère était ivre de fatigue. Malgré cela, malgré la rase campagne, malgré la courte robe et pas de tong dans un sac, j'étais sortie de la voiture, j'avais marché dans la nuit à la recherche d'une aurore.
Je n'avais pas revu mon père.

67.

Mais j'avais un frère.

68.

– Pourrais-je parler à Alec je suis sa sœur ?
– Impossible.

69.

A deux ou trois reprises, j'avais tenté de le joindre. J'avais contacté Marianne, la meuf à laquelle mon père faisait de temps à autre allusion. Marianne m'avait dit, au téléphone, d'une voix cristalline belle comme un jour tiède :
– Alec refuse de voir quiconque. Il saute à la gorge de ton père. Ne t'en approche pas, Mève.
J'avais pris au mot la Marianne.

70.

Flavien lâchait un soir à deux heures trente du matin devant les copains qu'il se verrait père de mes enfants, nous trouvions une maison, y plantions des mélèzes, placions des bassines de métal sous les fuites du toit, sautions dedans avec Edgar puis avec Zita, Flavien nous réchauffait avec des crêpes au Grand-Marnier même pour les gosses, nous nous endormions devant un épisode de Flipper le dauphin, le bonheur même recommencé n'avait pas de fin.

71.

Huit années passèrent.
Un matin au bout du fil j'eus mon frère.

72.

Dimanche.
Je tire les rideaux de velours bleu gris, le soleil entre, exquis voyageur, dans l'antre qu'est la grange, vaste salon où jamais nous ne mettons les pieds. Murs de briques anciennes, non plâtrés, plancher de lattes dures, filets d'araignées.
Je m'y trouve dans une robe bleue électrique, vaporeuse, aux manches évasées. Trop tôt pour l'alcool. Maudite discipline.
Je devrais m'inscrire dans une troupe de cyclistes. Ils acceptent les femmes, ces gens ? Assister une couturière dans la réalisation de patrons que je lui aurais soumis. Ça m'arrive de visionner des robes que j'adorerais porter. La couturière mâcherait du chewing-gum je lui tournerais le dos. J'entendrais les bruits de machine, le fils qu'on casse, le frissonnement de l'étoffe. J'écrirais.
Je pourrais en faire, des choses.
Vous vous dites parfois cela ?
J'allume un feu dans la cheminée pour cela je gratte quatre allumettes la défaite n'est pas loin. Un baffle m'attend sur le meuble blanc de la cuisine blanche, il est chargé, miracle. Deux mètres plus loin se trouve mon téléphone, il est chargé, miracle. J'écoute Montand devant le feu et le soleil vient.
J'ouvre un livre en langue anglaise.
Ça m'ennuie, la perspective de causer dans cette langue avec les scandinaves. De paraître plus bête que je ne suis. La langue française c'est mon taf. Les mots viennent, sans que je réfléchisse. Par instinct. Pénètrent mon attention un bleu lapis-lazuli, un thé vert à la menthe, un rouge à lèvre qui déborde. J'ajoute une honte pic à glace, une espérance gruyère, une jouissance d'enfant.

Mes lectrices en veulent encore. Elles m'écrivent des mercis. Leurs lettres font paraître fades mes ambitions qui sont d'en foutre plein la vue d'une manière singulière n'est-ce pas.
Le livre en anglais dégringole de ma robe vaporeuse bleu électrique aux manches évasées. La cheminée refoule. Brouillard. La maison dort.
Que fait Flavien ? 1. Il joue au golf 2. Il consulte ses mails 3. Il en est au brunch, croissant plein la bouche Flavien adore les croissants pas les pains au chocolat.
S'il en est au croissant, non, au mail, je lui fais une proposition indécence.
Je compose le numéro de l'ex-mari sur le torse duquel ma tête reposa des années. J'étais la première, devant Flipper le dauphin, à m'endormir.
– Salut Mève tu vas comment ?
– Tu fais quoi ?
– Je check ma boîte mails.
– Merde.
– Comment vont les enfants ?
– Vraiment, je ne trouve pas.
– Mève ?
– Je ne trouve pas de proposition indécente.
– Ce ne l'est pas de demander des nouvelles des gosses. Tu es leur mère. C'est chouette d'entendre ton son de cloches.
– *Chouette* n'est pas sexy.
– Les cloches non.
– Tu vas comment, Flavien ?
Une bûche quitte l'amas approche du bord ce qui enfume davantage je me lève, téléphone collé à l'oreille que je coince sous un haussement d'épaule, je repousse la bûche je me brûle, la bûche tombe.
– Mève ?
– Une bûche est tombée je me suis brûlée je suis seule avec la fumée.
– J'arrive.
Idiote, je me tourne sur la porte menant à la cuisine.
– Tu voulais une proposition indécente,
il dit.
Je pose le téléphone, prend le risque de blesser les deux paumes, jette la bûche aux flammes. La bûche y demeure clouée. Shup up Mève.
Je m'assieds dans ma robe électrique vaporeuse, Isadora débarque, Maman t'es folle ou quoi t'as vu la fumée ? Ton père au téléphone, je dis. Elle file vers la cuisine blanche, ma fillette, avec son papa dans le creux de l'oreille.
Montand chante Les partisans, la fumée se dissipe.
– Papa veut te parler,
dit Isadora me tendant le téléphone.
– Mève ?
– Ça fait du bien d'entendre ta voix.
– Écoute, je.
– Tu vas me demander un bête truc, j'ai pas l'âme à ça.
– *L'âme à ça*, personne d'autre ne le dit que toi.
– J'ai envie d'une salade de pissenlits.
– Chiche.

– Tu arrives, c'est ça ?
– J'arrive.
– Elle va bien, Charlize ?
– J'arrive, Mève. Envoie Baltha m'acheter une trappiste.
– Une seule ?
– Je t'aurai toi.
– Papa veut te parler,
dit Isadora me tendant le téléphone.
– Mève ?
– Oui.
– Tu peux me trouver les coordonnées du mec d'Irène ? J'ai besoin d'un juriste.
Je jette au feu le téléphone.

73.

– Maman, dit Gladys m'immobilisant par la manche. Appelle-la.
Hector et Balthazar nous suivent, nous randonnons. Fait radieux, dans les sous-bois.
– Où sont Maud et les enfants ?
je dis.
– Ça fait bizarre que tu dises ça,
dit Balthazar.
– T'en veux, des enfants ?
dit Hector dans un pantalon de velours tu parles il fait chaud comme tout.
– Sors ton téléphone,
dit Gladys à sa mère c'est moi.
La forêt pullule d'oiseaux.
– Je n'ai pas de téléphone,
je dis, avisant Maud en conversation avec Isadora. Léo n'écoute pas. Comme il est dans mes habitudes, je cherche son regard. Léo me le donne. Tout est bien.
– Tiens,
dit Gladys me tendant un téléphone je suppose le sien.
– Maman ?
est dit par la voix de Zita.
J'écarquille les yeux style *Gladys !* et Gladys s'éloigne elle sourit. Balthazar et Hector poursuivent le chemin. Maud apostrophe l'amoureux, il entoure l'aimée de ses bras. La bite qu'il avait dans le cerveau lui est tombée dans la culotte.
– Maman je garde le bébé tu es au courant.
Je réponds par un silence.
– Tu sais que tu es importante pour moi,
dit la seconde de mes enfants.
Marre de leurs revirements. Chaud-froid. Chaud-froid.
– Je dois quitter l'île, dit Zita. Tu m'hébergerais ?
Ils sont cinq à me regarder. Quand je m'en aperçois, ça rit. Ça éclate de rire. Gladys lève le pouce, l'œil incertain. Elle seule sait que je pourrais dire non.
A cause de la liberté que je vois dans l'œil de ma fille, je dis, à voix distincte de

celle des oiseaux : Et bien Zita, tu arrives quand ?
Balthazar et Hector de leurs mains effectuent un truc tarabiscoté, Isadora saute, Maud me regarde plaisante.
Léo s'appuie contre un arbre. A l'écart de la famille. Rien n'est joué.
Pourtant.
Dans mon âme incarrossable, je sens pousser des chevaux.

74.

Lundi 6h55.
Nus pieds au sol de lattes jamais vernies, café devant moi, la pluie tombe ce qui me fiche l'âme en berne, ce gris de moi hors de moi,
Hector et Isadora s'écharpent en raison d'une paire de chaussettes,
j'ai l'âme fraîche.
8h50. J'attends Irène dans un snack bio il y a un tas de gens en compagnie d'ordinateur à la pomme (une pomme qui *n'existe pas*).
Je porte une robe beige je me croise dans un miroir au dessus du boulgour bio pourquoi en foutent-ils sachant que leur clientèle a, de moyenne, quarante ans ?
Il y aura un problème, Mève, si la vision de toi, réelle, ne correspond pas à te sentir belle. Enfile du noir, maigris, du noir aux yeux davantage. Exècre l'imbécile sensation ne pas te reconnaître dans un miroir.
Bannis les miroirs.
– Tu as pris quoi, un café ?
– Cognac,
j'ironise.
– Salut Mève.
Irène n'embrasse pas. Au contraire des deux autres membres du quatuor que sont Lydia et Dorothée. Irène laisse sur la table très au bord il va tomber mais non, son mini sac verni noir qu'elle a payé une fortune j'achète que du toc.
Je suis une fille de toc.
– Il est beau ton sac,
je dis.
– Seconde-main.
Suis nulle pour deviner. Faut que les êtres veuillent me donner, à propos d'eux, des indices. Un sac n'est pas volontaire.
– C'est quoi ce dépit, que je lis sur ton visage Mève ?
Irène est une ronde à peau ferme, voire boulotte, cheveux blonds d'angelot, bouche en pulpe, œil bleu de sirène. Mariée, deux enfants. Yvon l'épousé est garagiste. Il ne parle pas beaucoup. Irène parle d'alchimie entre leurs corps. Sans ça je me serais barrée, elle dit.
Eut-il une alchimie entre le corps de Flavien et le mien ? Pas de passion. Pas de rugissant désir. Pas de dialogues à faire jouir l'âme. Alors quoi, Mève ?
Une habitude. Belle comme les collines de mon enfance.
Je bois le fond de la tasse, les ongles d'Irène sont parfaits, nature, tout est beau chez Irène ça déborde. De ce *trop*, j'ai mal pour elle.
– Pour le moment, je dis, je bois une bouteille de vin le soir, ça me coûte cent cinquante euros par mois, et les bières que je bois avant le vin, disons deux cents.

– Tu sais ce que j'en pense.
– Ton père est alcoolique. M'emmerde pas.
– Dorothée est,
dit Irène, tassant son corps de presqu'obèse.
– Dorothée, dis-je, traîne son deuil d'enfant comme une heureuse maladie. L'alcoolisme n'est pas une heureuse maladie.
– T'as vraiment pris un cognac ?
– Il y a quelque chose d'autre pour Dorothée, je dis. Incompatibilité avec un médoc. Un truc comme ça.
– Tu l'as eue au téléphone ?
Sans Dorothée, son amitié vertébrale, je serai une voile fantôme que le vent dédaignera.
– A part ça ?
dit Irène, de sa plastique irréprochable même le nez.
– Zita revient elle est enceinte,
je dis.
Irène crache, le café va de sa bouche à ma robe, je souris. Foutue robe. Ira au bac. Jetée aux flammes du sale regard dans le miroir par un matin de printemps.
– Pardon,
dit Irène dans un sourire il crée le mien. Cela d'unique, entre Irène et moi. Ça joie déclenche la mienne.
– C'est génial,
elle ajoute.
– Sauf que Zita a dans la peau son gourou, visiblement pas le père.
– Qu'en sais-tu ?
– Le gourou, ne voulant pas d'enfants, se met en capote.
– Ah.
– Elle y retournera,
je dis.
– S'il veut d'elle.
– Il voudra.
– Tu anticipes, Mève.
– Je suis journaliste.
– Un journaliste laisse s'exprimer le réel, dit Irène. Si le réel ne s'exprime pas, le journaliste fout des coups de pieds. La matière en apparence endormie ne dort pas. Le journaliste prend note de ce qu'il voit.
– Ce qu'en d'autres temps le réel ne montre pas.
Un homme pas si vieux passe dans le dos d'Irène il me jette un œil ça flamboie. Ma vie, une succession de lumières.
Ma vie est une guirlande dont la prise est le soleil. Je me comprends.
Une guirlande qui ne sert pas à voir dans la nuit.
Une guirlande qui s'allume pour le plaisir d'être allumée.
– A part ça ?
– Edgar expose.
– Toujours pas de nouvelles ?
– Il est dur, mon fils.
– Crise d'adolescence.

– Il crée, plus que jamais.
– Jalouse ?
Un enfant passe dans le dos d'Irène, sexe mâle, quelconque. Il dit Grand-père ! Grand-père ! en direction de l'homme pas si vieux.
– Je serais envieuse d'Edgar, je dis, si moi-même j'étais une artiste.
– Nous sommes criblés de démons. Nous sommes des artistes.
Irène dirige une école supérieure de formation en cours du soir.
– Tu écris toujours ?
elle dit de sa voix douce.
Ce que j'aime l'amitié.
– Tout le monde devrait écrire, je dis. Même toi.
– C'est toi l'écrivain de la bande, Mève. Deviens-le *vraiment*.
Envie de vomir nom de merde.
Cesser avec le vin. Cesser avec les clous.
– Fais-toi publier,
dit Irène.
– Je me fais publier. Trois mille lectrices.
– Irma te jette ?
– Tu anticipes.
– La matière en apparence endormie ne dort pas. Le journaliste prend note de ce qu'il voit.
Comment Irène peut-elle se contenter *du seul corps* d'Yvon ?
– J'écris pour d'autres quotidiens, je dis. Je trouverai de quoi vivre.
– Et ?
– Je dis non à la Suède.
A une table voisine, le pas si vieux discute d'un air entendu avec le petit-fils.
– Je ne te comprends pas,
dit Irène.
– C'est ce que tu aimes chez moi,
je dis.
Je me sens *détériorée*. Je regarde le Pas si vieux joyeux.
Ça marche.
La joie *se transfère*.
Je frotte la tache de café avec serviette de papier elle s'émiette.
– Je préfère travailler dans l'intimé, je dis. Toi tes gosses sont grands. Ils chopent leur vitesse de croisière. Les miens m'emmerdent.
Irène a l'élégance de se taire.
– J'ai besoin que les choses soient comment dire, *emportées*, je dis. Quand je travaille dans le sens de mon intimité, ça circule. Ça raconte. Ça fluide. Mes gosses, ils contestent la mère que je suis. La mère n'est pas plébiscitée. Elle fait chier, la mère. J'ai besoin de renouer avec la femme en moi.
– Tes enfants te déçoivent ?
– Oui.
Ce *oui* encule les conventions. Comme chez chacun de nous, il y a en a. De la foutue bienséance.
Ne dis pas le contraire.
– Faut que j'y aille, dit Irène consultant ses messages. On devrait faire ça plus

souvent toi et moi, se voir le matin. Tu devrais écrire sur ça.
D'une moue faciale j'interroge mon vis à vis.
– Sur la femme en nous,
dit Irène bouclant le sac de verni noir acheté trois balles en seconde-main.

75.

– T'as retrouvé ton ordi ?
lance Pénélope une collègue jeune, mince, jolie, pas de maquillage. Fine chaîne au cou, une seule boucle d'oreille un sphinx on dirait.
La fille au sphinx ne se battra pas pour que je garde ma place.
Ne comptez pas sur vos collègues. Ils se tasseront, désireux qu'ils sont de conserver le poste.
– C'était l'ordinateur d'Hector, je dis. Un vieux truc.
Qu'ils ne croient pas que tout soit réglé. Trop facile, hein.
– Irma n'est pas là,
dit Pénélope. Quadrilingue. A visité le monde sac au dos (pas comme moi suivant aveuglément Dorothée). Experte en art contemporain. Ce qu'elle fait dans la boîte d'Irma ? Salaire fixe. Pénélope veut dominer le monde. Des articles de presse la présentent, aussi belle que Lee Miller. Elle a vingt-sept ans.
Oui mais. Dominer le monde signifie-t-il dominer les autres ? Sortir du troupeau, n'est-ce pas cela ? Écraser pour faire sa place?
Quand quelqu'un réussit quelque part, les autres n'y réussissent pas.
Si tu voyais autrement la vie, Mève ? Une vie qui ne partage pas l'altitude des vainqueurs. Si c'était une question de regard ?
Quand tu étais enfant, étais-tu ambitieuse, Mève ? Nenni. Vas vers l'enfance. Elle ôtera le poids de tes épaules. L'enfance est une grand-mère bienveillante.

76.

– Mève c'est Alec. Ton frère. Le petit.
– Je n'ai qu'un frère c'est toi.
– Oh, tu sais.
– Comment tu vas ?
– Oh, tu sais.
– Alec, nom de dieu.
– N'insulte pas le Seigneur, Mève.
Je ne savais s'il y avait là de l'ironie, je ne reconnaissais pas la voix de mon frère, alors j'avais répété On n'insulte pas le seigneur.
A l'époque Flavien était un mari épanoui qui disait à qui voulait l'entendre J'ai trois fils et trois filles la vie est bien faite. Chaque fois ça me lançait des pics au cœur cette assertion. Il y a des gens qui n'ont pas de fils Flavien alors qu'ils en rêvaient. D'autres qui n'ont pas d'enfants alors qu'ils en voulaient, la vie est bien faite *pour toi* il faut taire ces choses-là, par délicatesse. La souffrance rôde.
Tu disais, Flavien, Mes enfants ont foule de copains, devant des gens dont les leurs n'en avaient pas putain, On n'injurie pas le seigneur.
Alec m'avait passé quelqu'un, un homme à la voix mélodieuse, style Jésus est vivant dans chacun des cœurs,

va te faire voir, chéri, avec la bondieuserie,
la bondieuserie a tué ma mère,
la bondieuserie m'a confisqué un père,
la bondieuserie a rendu fou mon frère.
– Alec désire vous voir,
avait dit l'homme avec une croix autour du cou j'allais dire autour du clou,
cesse, Mève.
Bah on peut se marrer. Surtout quand l'image que nous avons de nous est insupportable à nos propres yeux. Non ?
J'avais débarqué avec des bottes de cuir, un pantalon moulant, un pull de mohair gris perle, sur le quai d'une gare quelque part en France, traversé, avec un chauffeur noir de peau, des zonings criards, emprunté une départementale criblées de pavillons moches, une seconde départementale avalée par des chênaies. Dans un creux, entre deux flancs de verdure inouïe, la voiture avait accédé à un couvent de pierres jaunes, le chauffeur ouvert la portière, une brise de chèvre-feuilles choyé mon angoisse, alléluia.
Le chant d'une cloche me sortait du voyage. Comme si j'avais quitté le couvent de mon père la veille seulement.
Cela faisait des années que je n'avais plus de père.
J'avais Flavien. Des enfants petits dociles et rêveurs, tendres, aux objectifs simples comme un cake aux amandes.
– Nous prenons soin de votre frère,
avait dit un homme à bure. Un curé. Ongles propres.
– Je peux déposer ma valise ?
j'avais demandé, vu que m'était proposé le logement.
– Il ne faudra pas rester longtemps.
– Une nuit. J'ai des enfants.
J'avais suivi l'homme à la bure dans un large escalier, le bas de sa robe faisait Blop, les sandales de cuir chuintaient, ça sentait l'encens. Ça aurait pu s'énerver, à l'intérieur de moi. J'avais tourné la page. Je me sentais calme. Indifférente. Je m'attendais à ce qu'Alec mon petit frangin soit devenu une ombre.
J'avais eu raison.
– Bonjour Mève,
m'avait lancé un beau jeune homme. J'avais trente-cinq ans, lui trente-trois. L'âge du Christ mort en croix.
S'il n'y avait pas eu de croix mais un diabète ou le choléra, notre occident serait allé à l'hédoniste consumérisme plus tôt, ne vouerait point de culte à la souffrance, la souffrance ne serait pas marchandisée, nous baiserions avec qui nous le voudrions sans que cela n'attriste personne, nous serions libre des clous. Et ne me dis pas Cesse.
Nous avions pris un thé, le chèvrefeuille s'installait autour de la table, repartait par la fenêtre ouverte, revenait les bras chargés, c'était la chambre que j'occuperais. Alec s'y trouvait enfermé, avant que je n'arrive, ses ongles étaient rongés, il était habillé de blanc merde et merde j'aurais mieux fait de lui fourguer le tee-shirt de Flavien où est écrit *Ma femme a du vagin*, ou celui où Superman est allongé sur le drapeau américain, mains derrière la nuque, ou une de ces foutaises qui allaient bien à Flavien.
Pas à ton frère, Mève. Sur ton frère, ça aurait fait tragique.

– Je vais mieux,
il disait. La tasse tremblait.
– Ils t'ont fait quoi ?
– Notre mère est morte. Papa ne m'a dit de quoi.
– Maman a été trouvée dans une chambre d'hôtel, point.
– De quoi est-elle morte, Mève ?
Les yeux enjoués de mon frère étaient malaise, style Ils me prennent pour un con j'ai fait quoi pour ça ?
– Arrêt cardiaque,
j'avais dit.
Le thé était tiède. Et cette maudite cloche qui n'en finissait pas de gueuler.
Alec tournait la cuillère dans le breuvage. Il ne me regardait pas.
– Je suis touché, il avait dit, que tu viennes à moi.
– J'ai cherché à te joindre plusieurs fois.
– Mais tu n'es pas venue.
– Tu ne voulais pas de moi, tu le disais au téléphone.
– Quinze ans plus tard tu es là.
– Quinze ans après quoi, Alec ?
– Maman.
– Maman est morte je vais bien.
– Papa savait.
– Quoi ?
– Que je voulais être prêtre.
– Et ?
– Il a dit Un enfant abusé abusera à son tour. Tu ne peut pas le devenir.
Alec m'avait regardé. Il avait tendu les bras vers moi. Je m'étais approchée de lui, genoux au sol. J'avais pris son grand corps contre le mien. Il s'était glissé hors du fauteuil en osier vers le sol, s'était tapi contre mes entrailles, pleurant avec voix de geignant.
C'est quelques jours après mon retour que Dorothée nous avait fait marcher dans les Cévennes. Comme j'avais mal aux pieds, j'avais picolé chaque soir. J'avais continué de boire. Quelques années plus tard Flavien se mettait au golf. Quelques années plus tard Hector rencontrait un homme politique aux valeurs vernissées. Je ne voulais pas de la Suède. Je voulais écrire. Mes démons le réclamaient. D'urgence.
– Il se figure avoir été abusé,
avait dit le père prieur, me raccompagnant, le lendemain à mon taxi.
– Son désir de prêtrise est intact.
– Nous l'avons revêtu de la bure. Vous l'avez vu hier soir, aux complies ?
– Je n'y étais pas.
– D'après votre père Alec a toujours été fragile. La mort de votre mère l'a dévasté. Le Christ recollera les morceaux.
– Votre Christ est mort. Il ne peut rien pour nous. Encore moins pour mon frère.
– Dieu vous garde,
avait dit le prieur dans un sourire de miel augmenté de sucre.
Il me fallut un an pour y retourner.

J'écrivais à Alec chaque mois. Peu à peu, ses lettres s'étaient faites bavardes. Et puis un jour, je me souviens c'était l'été, je venais de passer un mois dans ce que j'appelais *l'engourdissement des temps heureux*, je reçus d'Alec une confession détaillée.
J'avais bu du pinot gris et bouffé de la pastèque.
Je vomis la pastèque dans un bosquet de myrtillier.

77.

Lundi, 13h30. Irma triture un collier d'or martelé. Chemisier vert fluo à large col, comme on faisait dans les années 70'. Front botoxé.
Je refusai, il y a trois mois, quand Irma me demanda un papier sur le botox.
– Il sont pas mal, tes expats, elle dit. Faut toujours que tu la ramènes question philosophique, mais soit. J'attends ton article sur le destin. Combien de femmes comptes-tu interviewer ?
– Trois.
– Pas assez.
J'ai *cinq* splendides interviews, transcrites dans mon ordinateur volé. Les voix sont dans mon téléphone.
*Recommencer*.
Octroie-toi les services de quelqu'un qui tape vite. Cerise, la copine de Gladys. Tout problème recèle une solution, fous-toi ça dans le crâne.
– Ça dit quoi, du côté de la Suède ?
dit Irma, parfum odorant la réglisse.
– J'y réfléchis,
je dis.
– Tu quoi ?
– Pourquoi tu me fous à la porte ?
– Ton succès avec les prisons arrive après des années de tournage en rond. Je préfère te dire merci dans ces conditions. Pénélope te remplace. Café ?
Le dos vert fluo d'Irma s'éloigne. Nuque rasée, à la façon des girls. Je ne peux empêcher une émotion de me parcourir.
Je reviens à mon bureau. Par une fenêtre donnant sur la cour, à l'arrière du bâtiment, une vieille secoue un drap. J'aime cet endroit. J'y ai deux copines. Deux midis par semaine, les midis où je suis présente au bureau, nous faisons du stretching à trois pas de là. Au stretching je me suis faite d'autres copines.
*Recommencer*.
Tu sais quoi ? J'aimerais être amoureuse. Ça me passera. Mes enfants tirent la gueule. Ils n'ont pas le cadre que je devrais leur imposer. Flavien ne le faisait pas, c'était moi le gendarme, j'ai plus la force. C'est ingrat. T'es jamais assurée de prendre la bonne décision.
Ils ont en eux, ces bougres, des envies qui leur correspondent.
Ouais, et des non-envies.
Balthazar a raison. A force de vouloir foutre un cadre autour de tes gosses, ils omettent de t'en fabriquer un. Il n'y a que Léo qui n'aie pas besoin de cadre.
Ah ce que j'aimerais que quelqu'un offre du cadre.
On appelle ça un père, Mève.
Le tien est en train de mourir, il te le fait savoir.

Gladys réussit son année scolaire. Je la sens floue. Comme moi ce jour-là dans le centre de la France devant un bâtiment de pierres jaunes où mon frère pleurait de n'être pas curé.
Son père l'en jugeait indigne.

78.

Mardi.
De l'ongle de l'index, je racle le fond du tube. Beurre de cacao. Lèvres sèches en permanence. Hiver, été. Y a-t-il une cause ? Irma appelle cela mon côté *philosophique*. Ne pas réfléchir aux causes. S'armer de pragmatisme. Consommer.
– Je comprends rien,
dit Isadora.
On est la veille d'un contrôle de math. Elle erre dans la maison.
– Tu fais quoi, là ?
je demande, inquisition dans les narines.
– Je vagabonde sur les chemins de ma propre liberté,
répond ma fille de douze ans.
Tu veux répliquer quoi, à ça ? Et bien tu déploies tes plumes de mère, tu es un paon. Fière.
– Lave les tomates, tu veux bien ?
je dis, guillerette.
– Je dois appeler Macha c'est pour les maths.
Isadora disparaît.
Si je pleure ? Je me sers une bière.
Léo est enfoncé dans son fauteuil, quelqu'un y a posé une peau de mouton, il fait chaud on est en mai, bon dieu ça carbure à fond.
– Léo, s'il te plaît n'allume pas le poêle. La réserve de bois diminue.
Yeux d'ébène levés sur moi qui suis en noir, robe courte, manches longues à cacher mes pendouilleries, talons hauts, bière blonde extra fraîche en main. Bonga chante dans un baffle, ce soir Balthazar est des nôtres, il revient de l'aéroport avec Zita. Maud sera là. J'étale sur la table le drap blanc que j'achète deux sous chez Emmaüs, par caisses, j'ai volé des roses chez Christa sa voiture n'était pas là je les fiche dans une cruche de métal tout va bien, non ?
– Fait étouffant,
je dis.
J'ouvre la porte de la cuisine blanche comme l'avait rêvé mon père avant moi sauf qu'ici il y a une multitude de blancs.
Dans la cuisine de tes parents, Mève, un blanc uniforme, tu croiras en un seul blanc, amen.
– Tu ressasses, Mève,
dit le black enfoncé dans la peau de mouton il hausse les épaules.
Un début de mal au crâne me bousille la gaieté.
– Qui t'apprend à t'exprimer si bien ? je lance à Léo.Tes profs ?
J'absorbe une gorgée XXL de houblon.
– Où sont les tomates, que je les lave ?
dit l'ange noir.
– Tu devrais écrire ce qu'il y a dans ta tête, Léo,

je dis, cherchant où j'ai posé les tomates je perds la mémoire immédiate, déjà Léo les passe sous l'eau.
– Ce qui existe n'est pas écrit,
dit Léo dans son éternel tee-shirt celui du naufrage.
– Tu veux dire, je fais, qu'on écrit après coup ce qui a existé ? L'existence serait prééminente à l'écrit ?
– Que signifie *prééminent* ?
dit l'enfant répétant correctement le mot.
– Cela veut dire de quelque chose qu'il est supérieur, non par nature, mais parce qu'il est placé *au-dessus*.
– C'est toi, Mève, qui m'apprend à bien parler.
– C'est toi, Léo, le philosophe.
– Les tomates, tu les coupes en rondelles ?

79.

Une joie vient quand, de ce que nous accomplissons, nous avons le sentiment qu'il devait être accompli.

80.

– Igor.
– Natacha.
– Si c'est des jumeaux ?
– Moïse. Mohammed.
– Adolf et Mao, tant qu'on y est.
– Bravo les gars. Deux à la fois ne peuvent qu'être des bites.
Gladys is speaking. Vénère, quand on lui chatouille le genre.
– Je ne suis enceinte que de six semaines,
dit Zita.
Le corps de ma fille aînée est emballé de rouge, façon sac. Ça bouffante.
Le trait précis sur le bord de la paupière, à l'orée des cils, lui fait le regard Maryline. Elle et Isadora ont les traits du visage si réguliers on pourrait s'y endormir. Comme sur un drap bien tendu. Si Gladys a quelque chose de rocailleux dans l'agencement facial, son corps a les proportions avenantes. Zita fait un mètre soixante-deux elle le déplore.
Perdue dans le sac rouge, envie de l'attirer contre moi. Zita est moins affectueuse que Gladys.
– Maman, dit la sœur aînée. Tu me files ta bière ? J'ai la nausée.
Silence des six convives.
– C'est que le bébé est vivant,
je dis, versant le fond de ma bouteille dans le verre devant Zita.
– Une femme enceinte ne boit pas d'alcool,
dit Hector. Veston bleu marine, chemise blanche, cravate bleu ciel.
Je lis dans le regard de Gladys que cela manque de fantaisie. Les propos d'Hector, je veux dire.
– On n'a pas à signifier à une femme ce qu'elle doit faire de son corps,
je dis, servant le quinoa à Isadora elle n'a pris que les tomates et les beignets de

choux.
– Maman, dit Zita, ton morveux de fils aura sa sœur quelques mois pour lui redresser le savoir-vivre.
– Tu restes ici, dit Gladys, jusqu'à la fin de ta grossesse ?
Gladys cède à sa sœur la cabane de Balthazar sensé alors se trouver au Vietnam avec Maud. Je crois qu'elle ne mesurait pas les *quelques mois*. Se sert une quantité incroyable de quinoa. Se tait. Balthazar sert contre lui Maud, il se tait. Isadora, renfrognée, subit les caresses de Zita, elle se tait.
– Il manque que Edgar,
dit Hector.
– Et papa,
dit Isadora.
Balthazar se lève, revient avec une bouteille de cidre, qu'il fait péter.
– Jus de pomme pour le bébé,
il dit.
Ces deux-là ne s'entendaient guère, petits. Zita adore son frère, l'aîné. Edgar. Qui vend des bol de grès à figurines coquines sur les marchés de Portsmouth.
Où des James et des Mary regardent leurs enfants grandir en espérant qu'ils ne seront pas des chiens.
– Mon départ est remis en question,
dit Balthazar.
Il revient avec une seconde bouteille. J'avise qu'il ne s'agit pas de cidre doux mais brut. Cinq degrés d'alcool. Comme ma bière. Moins l'amertume.
J'aime pas le sucre en bouche. L'hostie est sucrée. L'histoire de la vierge est sucrée. Leurs statues de saints et de saintes.
J'éprouve en cet instant la nausée de Zita, le désappointement de Gladys, la terreur scolaire d'Isadora, le machisme pédant d'Hector mon petit, le dédain d'Edgar, l'abandon de Flavien, le silence de Maud, le regard de Léo sur moi posé.
– Comment tu vas, Léo ?
dit Zita elle se débarrasse d'une couche rouge, faisant apparaître deux mamelons sous un marcel tendu à bloc. Rouge, le marcel.
– Léo va bien quand Hector ne l'emmerde pas,
dit Isadora, elle repousse le quinoa vers la face nord de l'assiette.
– Tu ne devais pas partir en juin ?
dit Gladys à Balthazar.
Le visage de Gladys jouit. L'égoïsme de cette parure me plaît. Gladys, heureuse que Balthazar demeure avec elle cependant que Balthazar le déplore, je le vois au silence de Maud et moi, je.
– Nous avons décidé, dit Maud, de nous séparer. Enfin, Balthazar a décidé.
Mon nid penche dangereusement. Je ne pourrai m'agripper à l'écorce, je n'ai plus d'ongles.
Maud se lève, glisse sous la table la chaise, du mieux qu'elle peut, Balthazar lui tenant la main, elle, lui embrassant le front. Balthazar serre les deux mains de Maud, Hector racle son assiette, Zita prend Isadora dans les bras, mon fils Balthazar, dix-neuf ans, pleure, Maud opère une tentative de repli, Léo me regarde, Gladys se lève, confisque Balthazar à Maud,
mon corps lourd de cinquante années de guerres et de rires se lève à son tour, va vers la jeune femme mariée qu'est l'amoureuse de mon fils, l'attire dans les bras.

Rideau.
Le reste ne vous regarde pas.

81.

Gladys :
– Ce que tu es péremptoire, maman.

82.

Le réel est plus fort que la fiction.
Pourquoi faire du réel une fiction ?

83.

Mercredi.
La porte claque c'est Hector. Le matin, il claque. Isadora dit Grouille ! Elle répète Grouille ! Léo est à l'arrêt de bus. Le matin il se lève, empoigne son sac, marche vers le bas de la rue. Il se lave et se brosse les dents la veille. Nous avons passé un pacte.
Le matin, Léo est aux aguets. Pas de temps pour le savon à la glycine, la menthe dans le dentifrice, la brosse à cheveux, les céréales d'avoine dans un bol de lait frais. Léo est un lion auscultant le jour. Rien à foutre de sa crinière. Je m'enfonce sous les draps.
Je n'ai rien à dire sur le destin, objet supposé de mon dernier papier pour le compte du journal. Je suppute que les femmes interviewées me diront des choses *sucrées*. Les choses sucrées, j'aime pas.
A propos, pardon. Pour le *ça ne vous regarde pas*. Il m'arrive d'être péremptoire. Une colère en moi, comme un soleil.
Le soleil ne vit pas. Il *est*.
Manque de flexibilité. Déficience côté cerveau frontal, exécutif, siège de l'inhibition. J'ai en horreur la rétention d'informations. Je hais servir de coffre-fort aux secrets. Cet inconvénient de ma nature *ne vit pas* en moi. On peut dévier la vie, comme un tuteur sur l'arbrisseau. Cet inconvénient en moi, cette faiblesse, cet handicap, *est*. Lâcheté ? C'est ce que vous pensez ? Je serais non désireuse de contrôler ? Je ne suis pas lâche. Je suis *impuissante*.
Je descends au rez-de-chaussée, attentive au calme. Quatre gosses en moins dans la maison. Un Balthazar que des copains ont rejoint cette nuit à la cabane, à minuit passé. Gladys me l'a dit. J'empilais des assiettes pas le courage de les mettre dans le lave-vaisselle. Gladys s'y collait. Zita dort dans mon bureau avec le bébé sous la peau. Flavien bouffe un croissant ou lit ses mails. S'il bouffe un croissant je lui fait une proposition.
– Tu fais quoi ?
– Bonjour, Mève.
– Elle est là ?
– Laquelle ?
– Ah.
– Je suis seul.

– Veinard.
– T'as les gosses avec toi?
– Sauf Edgar. Toi non plus, tu n'es pas là.
– Reproche ?
Je me sers un café. Je suis dans ton gros gilet de laine que tu as omis de prendre avec toi à Paris, Flavien. J'ai aux pieds tes chaussons. Le soleil *est*.
– Qu'est-ce que tu fais ce week-end ?
je dis.
– Nous avons programmé de nous voir dans trois semaines.
– Ce week-end, tu fais quoi ?
– Ça sert à rien, Mève. On a déjà essayé.
– Si je fais une paella ? Aux poulpes ?
– Tu me prends par le ventre.
– A défaut de la bite.
– Mève.
– Quand ça ne tourne pas rond du côté de l'appétit, le désespoir te tombe dessus comme quatre kilos de pain rassis. Tu fais quoi, là ?
– Je m'assieds.
– Tu ne mangeais pas un croissant ?
– Je me curais les pieds.
– Mon père meurt il demande à me voir.
– Tu n'as pas de père, chérie.
– Ne dis pas *chérie*. Tu leur dit *chérie*. Je suis unique.
– Je destine le mot à ma seule femme. Ma femme c'est toi.
– Merci de préciser.
– Mève ?
– Tu me parles pour du vrai, Flavien ? Tu te cures les pieds ?
– Je mange un croissant.
– La dernière fois au téléphone tu étais froid. Tu étais quelconque.
– J'étale une crème aux amandes, je l'ai trouvée chez un turc. Mon appétit fonctionne. Le tien ?
– Hector et Isadora, ça ne va pas à l'école. Irma me fiche à la porte. Balthazar, chagrin d'amour. Edgar, mépris. Gladys est un peu perdue je crois. Zita n'a pas de père mais garde l'enfant. J'ai oublié quelqu'un.
– Léo va bien.
– Ce week-end tu viens ?
– Régate en Normandie. Les gars comptent sur moi.
J'allais lui demander, à l'homme avec qui nous sautions dans les bassines remplies de l'eau qui passait par les tuiles et crêpes au Grand-Marnier pour tout le monde même les enfants puis Flipper le dauphin j'étais la première à m'endormir dans tes bras, Flavien,
j'allais te demander Tu abandonnes le golf pour la voile ? mais voilà qu'Isadora remonte le chemin elle n'a pas pris le bus pour l'école. Elle vient de dire, longeant mon corps que réchauffe ton gilet de grosse laine, Je croyais maman que tu étais à Bruxelles.
– Mève ?
– Bon vent, Flavien.

– Mève ?
– Rien à foutre de tes régates. Tu devrais être là. Pas loin de moi. Pas loin des gosses. Bon vent. Sois heureux. C'est toujours mieux, un père heureux.
Un père heureux, comme était le mien.

84.

Vous arrive-t-il la sensation de poignard dans les poumons ?
Effet, que cette dernière phrase dite à mon mari, produit sur les miens.
Mon père à moi était heureux.
Je fendis la campagne, cette nuit-là des noces de la fille d'un de ses amis, bois humides c'était l'époque des champignons, même les animaux dormaient, bientôt un village se profilait, six heures du mat j'avais attendu une heure sur un banc, une boulangerie s'était manifestée à l'odorat, j'avais adoré entendre le craquement du feuilleté entre mes dents, bas collants fléchés, pieds dans des escarpins pas trop hauts mon père ne supportait pas ni l'amertume ni le contre-sucré, à lui ce qu'il fallait sur moi c'était le blanc uniforme que réclame la Vierge, les cohortes de prêtres à la sexualité dérangée,
quand je fendis la campagne cette nuit-là avant de monter dans un bus, de m'endormir dans le velours rouge tacheté de jaune de la compagnie wallonne, nul doute dans mon esprit que mon père était dur à ce point qu'il se sentait dans le bon droit.
Sa fille reviendrait.

85.

Dans la cuisine Zita débarque. Elle a dormi dans la robe-sac rouge. L'expression de son visage est bouleversante. Si *vraie*. Je me lève, abrupte, pour l'accueillir. Je porte une longue robe d'intérieur, vert anis, filet argent sur l'échancré. Le corps est brûlant, de ma fille aînée. Longtemps que je ne l'avais serré ainsi. Mon petit.
– Café ?
je dis, engageante.
– Envie de vomir,
dit ma Zita.
J'eus, à six périodes de ma vie, envie de tisane le matin, Zita.
– Tu prendras une tisane ?
je dis.
J'enclenche la bouilloire électrique.
– Fait dégueu dans ce pays,
elle dit.
– Quel pays ?
– La Belgique.
– Bénéficie d'un climat océanique, qui rare, ne concerne que la façade atlantique de l'Europe occidentale, une mince portion du Nord-Ouest canadien, du sud chilien, la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie. Les plus belles forêts au monde.
– Sûr qu'en Grèce, ça manque de Tasmanie.
Zita se laisse tomber dos au poêle de faïence blanc crème. Le poêle carbure.
– J'ai croisé Isadora, elle dit. Normal qu'elle soit pas à l'école ?

– Hector décroche aussi,
je dis prenant place à table face à ma fille chérie.
– Hector, lui, côtoie Guillaume Alleron.
– Comment tu sais ?
– Nous communiquons.
– Alors ?
– Dangereux. Edgar l'admire.
Je mets aux lèvres la tasse. Ô ami café, mon soutien, mon allié.
– Ne fais pas cette tête, maman.
– Trop bossé. Pas accordé à Hector l'attention qu'il requiert. Je vais baisser la cadence.
– Ta grimace n'a rien à voir avec Hector.
– Irma me fout à la porte j'ai droit à des émoluments. Je prends l'été pour réfléchir.
– Maman, dit Zita elle se penche sur moi, creux des seins grand-canyon de part et d'autre du marcel rouge, maman ton inconscient communique avec moi. Depuis que papa est parti, ça merde. Reconnais-le. Tu as quoi, comme tisane ?
– Derrière moi, porte de droite.
Le sac rouge contenant deux individualités se meut avec dédain.
– L'eau est chaude,
je dis, m'affaissant sur la chaise, histoire que l'inconscient de Zita le perçoive.
Marre d'être bonniche. Marre de l'instinct de mère agissant en moi tel un chien derrière son maître. Marre de prendre soin d'eux leurs brusqueries me cinglent. Je me sens coupable, Zita, de n'être pas la mère qu'il vous faut. Je ne peux pas te dire ça. Plus tard. Quand dans ta bouche gesticulera, à son tour, le mot *marre*.
– Tes amours ?
elle demande, plongeant la verveine dans une minuscropique tasse.
– Quatre kilos à perdre,
je dis.
– Tu es très bien comme ça.
– Je picole, mon enfant.
– Fais du sport, médite, mange vegan.
Non, Zita.
– Tu me racontes, pour le bébé ?
– Pourquoi tu ne méditerais pas ?
– J'écris. Je vois mes amies. Je picole. Mon âme lévite.
– Pas avec nous ?
– On ne peut à la fois méditer et imposer aux sucs gastriques l'âme d'une escalope de veau. Ton bébé, Zita, Comment il est arrivé là ?
– Où est le pain ?
Je me lève et avec moi un mètre cinquante de tissu vert anis. Je marche nus pieds sur le plancher Gobertange de bois. Je scie le pain, le glisse dans le toaster.
– Merci, non, dit Zita. Le grille-pain tue les vitamines.
Je presse le bouton *expulser*, attrape au vol le froment qui n'a rien demandé, sinon de boire le soleil par un matin d'été, je le dépose devant qui, de son estomac, lui fendillera la monade.
Tout est vivant, bordel. Les fruits, les poireaux, le blé. Agenouillez-vous.

Psalmodiez de reconnaissance. Cessez, avec vos recommandations.
– Harold n'est pas le père si j'ai bien saisi ?
– J'aime beaucoup Harold, dit Zita. Il se demande ce qui lui arrive.
– Le maître de la résilience devrait s'en sortir.
– Tu ricanes, maman.
– J'adore ricaner.
– Harold ne veut pas d'enfants.
– Tu attends son verdict?
Je suis lucide, tu sais. Une bonne mère ne joue pas à la gamine. Elle écoute, elle rassure, elle oublie la femme en elle.
Je suis une femme narquoise à qui la vie sourit.
Oui mais, *la mère* ?
Pas douée.
Pourquoi t'en as fait six?
Pour l'amour je suis douée. Pas pour éduquer. Je ne suis pas, moi-même, éduquée. Une jument sauvage sans lois. Pauvres poulains.
C'est quoi ta loi, Mève ?
Je n'ai pas reçu de mes parents l'amour. J'étais faite pour ça. Je déborde d'amour. Tellement fort qu'il ne supporte pas la faiblesse, la tentation, les dérobades. Un amour puissant comme celui de dieu. On m'a mis ça dans le corps. La surabondance. L'infini créateur. Fous-moi la paix.
– Ça va, maman ?
Main de Zita se portant à mon visage. Je me laisse faire. Je baisse les paupières. Je prends la main de l'enfant. Relève les paupières. Souris.
Tu vois, quand tu veux.
Je vais au grille-main, y fourre une tranche de pain, baisse le levier. Je demeure là pour deux minutes. Toujours long, le temps d'attente, pour obtenir un pain grillé. Vous ne trouvez pas ?
– C'est une longue histoire,
dit Zita, mettant la tartine en bouche, la reposant sur la planche de bois.
Un amour considérable qu'aujourd'hui je sens revenir. Celui d'une Intelligence indéchiffrable. Frappe aux portes de mon âme. Je lui fous le pied au cul. Plus jamais. Plus jamais.
– Tu veux qu'on aille dans mon bureau, je dis, où tu pourrais t'allonger ?
L'enfant acquiesce. Je lui tends le bras. Notre duo quitte la cuisine. Pénètre dans mon bureau. La mère que je suis étend sa fille sur le canapé, dépose sur son corps un plaid, s'accroupit devant le poêle, craque une allumette, se relève, ferme les rideaux,
allume la lampe au pied de cuivre, deux cigognes entrelacées, abat-jour jaune curry,
lumière tamisée comme on dit dans les magasines vendant des intérieurs à ceux qui ne feront qu'en rêver.
– Merci, maman, d'être là pour moi.
Si mon père et ma mère m'avaient aimée d'amour humain, s'ils n'avaient pas fourré dans mon crâne que Dieu seul est père, un père m'aimant d'un inconditionnel amour, me connaissant avant que je ne prenne conscience de qui je suis,
s'il ne m'avaient branchée sur cette idéologie mortifère, d'ordre, d'embaumement, j'aurais eu l'intelligence de l'amour.

Aujourd'hui, je n'en ai que *l'instinct*.
Depuis que j'ai lâché Dieu le père, j'en en moi la peur d'être abandonnée.
Instinct des âmes inutiles.
Instinct de survie.
Instinct de femme.
– Je t'ai parlé du médecin d'Hydra, dit Zita. Américain. Sur l'île, à l'année, il n'y a que lui. C'était un soir. La mer était violette. Sur la terrasse de son cabinet, il m'a offert un l'ouzo. Je suis sur l'île, même l'été, une des rares femme non grecque à en boire. Je suis sage-femme et cetera, j'ai dit. Le gars excitait mes hormones juste avec le regard. J'ai bu l'Ouzo d'un trait. Il a dit J'ai besoin d'une sage-femme à partir de quand vous êtes disponible ? J'avais mis six mois à faire la démarche. On disait le gars hautain. Harold m'entretient, comme tu sais. Je continue les bracelets.
– Que tu vends par dizaines aux touristes l'été.
– Porte-bonheurs.
– Il y en a un à mon poignet.
Zita, se redressant sur le coude, dessille les paupières.
– Oh, dit-elle, j'avais pas vu.
Appui du coude supprimé. Soupir. Regard au plafond.
– J'ai confié à Jack que.
– Le médecin ?
– Le père de l'enfant.
Je t'ai emmenée, Zita, chez ma gynécologue tu avais quatorze ans. Pour qu'elle t'explique. Que tu n'aies pas peur de l'appareil sexuel greffé sur toi. Tu as pris la pilule à dix-huit ans. *Le père de mon enfant*. Je me tais. Belle association de mots.
– Jack prononce mon nom Dzita. Comme j'aime. Harold s'obstine au *Z* de Zavatta.
– Tu as confié à ce Jack que tu avais une envie d'enfant, que ton mec, pas. Vous êtes ensemble depuis cinq ans, Harold et toi.
– Jack m'a signé des ordonnances. Six mois de contraception.
– Le bébé a voulu être là.
– Je ne comprends pas je t'assure.
Mon enfant pleure. Mon corps tassé au sol contre le canapé aime, mes mains sur l'épaule de Zita aiment, mon silence aime.
– On a fait l'amour. Sur Hydra tout le monde fait l'amour.
L'enfant renifle. S'essuie le nez au plaid. J'en suis contrariée. Rien qu'un plaid. Je lève mon cul deux tonnes, revient avec mouchoirs de papier. Ma fille trombone. Me tend le mouchoir maculé, cernes aux yeux.
Je jette le mouchoir au feu. Reprends place dans le fauteuil brun tabac face au canapé. Porte la tasse aux lèvres. Sors du fauteuil. Ouvre la fenêtre. Par la quelle je jette le café froid. Un merle chante. Tentée de laisser la fenêtre ouverte. La referme.
– Laisse ouvert, maman, tu veux bien ?

86.

Jeudi. 18h. Gorgée d'ivresse. Une bière. Légère.
*Mève, je crois que j'aime tout de toi.*
Un quart d'heure d'écriture. Un mail, en réponse à Paul. J'y vais franco. Je parle de

folie, de démesure, de baise.
Pendant trente ans je n'ai pas été cette femme-là.
C'est comme si surgissait l'ombre de celle que j'aurais pu être, si je n'avais été recueillie par Janice, Dorothée, le quatuor, Flavien, mes amis.
J'écris. Je ne sais d'où cela me vient. J'écrivais la vie des autres. A présent j'éprouve de dévoiler, à mes propres yeux, la femme ensevelie. Dont le corps pendouille au bout d'une corde. Elle frémit, la femme. Droite comme point d'exclamation. Le point gigote.
Il est temps de dépendre.

87.

Celles et ceux qui écrivent disent *éprouver du plaisir*. Ils jouent d'un instrument. Dansent. Jardinent. Cousent. Fabriquent. Chantent. Peignent. Décorent.
Créer te vaut d'être Dieu.
Quand tu cesses de créer, tu cesses d'être Dieu.
Tu retombes dans l'enveloppe commune du genre humain.
On est tous les mêmes. Produits de série.
Ce qui nous différencie, c'est la création. Nous créons avec nos démons. Nos démons sont les mêmes. Jamais la façon dont nous les mettons au monde.
Dieu avait-il des démons ?
J'émince des petits oignons blancs. Je m'obstine à cuire le poisson en papillote, au four. Où ai-je vu cela ? Sel, jus de citron, huile d'olive, je replie l'alu sur le cadavre sans os du sous-marin en cela supérieur à l'être sur-terrien, je cuis, je ne sais combien de temps au juste, le résultat est toujours dégeu, le poisson a un goût de chair avariée, les enfants n'osent pas réclamer, ils connaissent le prix des denrées, ils sont sympas mes enfants. Parfois.
– Maman, dit Hector, vendredi je passe à l'anniversaire de Lucie.
– Tu revois Lucie?
(Lucie est une amie d'école primaire, alors sa meilleure amie)
– Hello Lucie c'est Hector, dit-il au téléphone, joyeux anniversaire aujourd'hui le vrai jour. Vendredi tu fais quelque chose j'ai appris. Ah. Vous serez quatorze. Déjà trop nombreux. Pas de place pour loger. Ok.
Hector raccroche.
– Lucie ne veut pas de toi ?
je dis.
– Ils sont déjà plus que prévu.
Un sioux peu engageant passe par là, je ne me méfie pas. On a le droit d'avoir une sale gueule. Je reçois la hache dans les côtes.
J'ai mal de l'insuccès de mes enfants. Quand ils semblent n'être pas conviés. Quand je les ressens exclus. Hector en particulier. Il s'impose, dans les groupes. N'a pas d'amis fidèles.
Ma tendresse triple. Hector fait semblant de rien. Se plonge dans l'interaction avec son smartphone.
Un smartphone ne vous rejette pas.
– Il fait chaud ce soir putain, dit Isadora. J'ai faim je peux manger des corn-flakes ?
– On passe à table dans une demi-heure.

– Mais j'ai faim.
Zita et Gladys débarquent dans la cuisine main dans la main. Gladys m'embrasse.
– C'était comment, à l'école ?
je demande.
– C'était l'école.
– Pour rien au monde, dit Zita, je ne voudrais repasser par là.
– Sauf pour les copains,
dit Isadora. Elle mange une pomme délaisse le trognon sur le buffet que j'ai pris le temps de récurer, je sens bouillir le sang dans mon corps qui affiche, imperturbable, trente-sept degrés.
– C'est vrai, dit Zita s'affalant sur une chaise blanc nacré. C'est vrai que les bandes de copains, ça me manque. N'empêche. Le cul collé au banc toute la sainte journée, j'appelle ça de la torture. L'esprit européen en pâtit. Les jeunes ne lisent plus. Quelqu'un lit, autour de cette table ?
– Maman lit,
dit Isadora récupérant le trognon, le jetant dans le bac à composte.
– Pourquoi, je lui dis, tu ne finis pas la pomme ?
– Il y a des tâches brunes.
– Vous êtes ses sœurs, je dis à mes deux aînées. Vous pourriez réagir.
*Vous êtes ses sœurs.*
Je le répéterais volontiers.
– Dans cette maison vous vivez bourgeoisement, dit Zita. L'abondance vous coupe du désir.
– Harold ne te donne rien à manger, dit Isadora. On a vu ça l'été dernier.
– L'argent, dit Zita, fait de toi un imbécile heureux. Je déteste les imbéciles.
Zita a raison. T'as l'argent, tu ne te soucies pas de consulter le compte courant avant de te rendre au supermarché, t'en verses à tes enfants, pour leurs activités, tu t'offres un resto, un complément alimentaire hors de prix, un billet d'avion. Il y a une sorte de bonheur, dans la présence de pognon sur ton compte en banque. Un appui. L'accès au contentement.
Un apaisement.
– Papa s'en veut de ne pas donner assez d'argent,
dit Gladys.
Flavien banque, l'air de rien. Me verse de manière ponctuelle une juste pension alimentaire. Ne rechigne pas devant des extra-dépenses (chaussures, voyages scolaires, orthodontie, abonnements de trains, cotisations sportives). Met à ma disposition les allocations familiales. La maison est payée. Me laisse la voiture.
En plus de mes propres revenus.
La séparation ne m'a pas, comme c'est le cas pour la majorité des femmes, foutue gueule au tapis.
Sauf qu'on est en période de récession. Qu'Irma me fout à la porte. Que j'ai une bouche de plus à nourrir : Zita. Si ça tombe, la bouche prochaine du fils ou fille de Jack le médecin.
Je pose le couvercle sur les artichauts pris en vapeur. Je souris face au mur de briques maculées de blanc. Mon père meurt, je souris. Jack est plus sympa qu'Harold. Jack est marié. Mon père n'est pas mon père.
La vie est, comme qui dirait, pleine de courants d'air.

88.

Ce ne sont pas mes parents. C'est le système. Il te greffe au cerveau la loi selon laquelle tu dois pratiquer le bien.
Non pas faire bien ce que tu entreprends. Ce serait héliocentriste. L'Église a brûlé Giordano Bruno pour ces conneries. En 1600, putain. Trois cent ans après Marguerite Porete, écrivain, brûlée en place de Grève sur décision de ces Messieurs de la Sorbonne. Trois cents longues années d'obscurantisme voulu par Sainte Mère l'Église.
Une mère qui veut que ses enfants restent des enfants. Sinon, ils foutent le camp. Ils n'ont plus besoin d'une mère. Ils ont besoin d'une femme bien dans sa peau.
L'Église n'a jamais été une femme bien dans sa peau.
Mais une mère martelant Pratique le bien sinon tu n'es pas une femme digne de ce nom.
Pratiquer le bien est une injonction délétère.
T'éloigne du toi mis en lumière par son propre soleil.
L'Église très tôt eut un génie. Afin de dominer les masses. Le génie respira d'aise jusqu'au vingtième siècle. Son nom : Culpabilité.
Mève ressent le désir d'éclore. Jusqu'à il n'y a pas longtemps, deux ans à peine avant le départ de Flavien, Mève ne vivait pas. Elle survivait. Agréablement. Pratiquait le bien du mieux qu'elle pouvait. Dans le cercle familial, amical, professionnel. Dans la rue il lui arrivait d'offrir un sourire à des inconnus. Elle n'attirait pas sur elle l'attention. A l'âge de vingt ans, avait écarté Dionysos. Chouette fe-femme à son mari. Bonne copine. Mère idéale avait-elle cru toutes ces années.
Bon dieu. Il se passe quoi ?

89.

Vendredi.
– Tu ne peux pas dire ça, Mève.
Irène soulève un poids de deux kilos avec, dans l'oreille, Bob Marley. Le temps d'une chanson bras droit, d'une autre bras gauche. Comment fait-elle, casque à l'oreille, pour entendre les mots prononcés par ma gorge.
Marre des gosses, j'ai simplement dit.
Je rejoins Dorothée, Lydia, Irène une fois le mois, à Bruxelles dans leur Spa. Pour lesquelles elle paient le prix fort (Yvon participe, pour Irène). Elles ont droit à une invitée par mois. Je suis invitée.
Ce que j'aime le plus, c'est nager. La dernière dans l'eau. Les filles m'en font sortir avec la tendresse d'une mère pour l'enfant incapable de faire les choses au bon moment.
Dorothée effectue des séries de dix abdominaux. Pas une sueur. Visage pouponné comme porcelaine. Lydia me fusille du regard. Ah, ça.
– Quoi ?
je dis, haletante.
Je n'aime pas le haletant. Besoin de respirer. Besoin de langueur. Condition pour que mon esprit jouisse.
– T'arrêtes pas en ce moment, me dit Lydia, de critiquer tes enfants. Ça te

monte à la tête.
Étant donné que, allongée sur le dos, j'effectue des manœuvres avec les jambes, tendues qui plus est, mon esprit ne jouit pas. Il vagabonde. Ce n'est pas la même chose. Un enfant vagabonde. Un enfant ne jouit pas.
Huit, neuf, dix. Je laisse tomber la jambe.
Lydia, debout, domine. Je me sens bête.
Je me retourne, Hop dix de chaque côté, jambes tendues.
– Je dois arrêter de boire, je dis. Je supporte pas le gonflé du ventre.
– Ça aussi tu ne cesses de le répéter,
dit Lydia.
– Qu'est-ce que t'as ?
lui dit Irène, ruisselante.
– Je ne serai pas avec vous à Berlin.
– Quoi ?
dit Irène rouge comme une pivoine gorgée d'un ciel orangé.
– Tu nous fais pas ça,
dit Dorothée, verte comme la tige d'une pivoine gorgée d'une pluie glacée.
– C'est Louise, dit Lydia. Elle fête ses cinquante ans. Ça tombe ce week-end-là.
– Mais, dit Dorothée, nous ne sommes pas *toutes* invitées ?
– Elle fait ça à Venise. Nous somme déjà huit.
Réminiscence de mon Hector écarté des agapes.
– C'est malin, dit Irène s'essuyant le front avec un linge de coton lilas. Dorothée n'a pas besoin de ça en ce moment.
– De quoi tu parles?
dit Dorothée.
– Tu ne vas pas bien, dit Lydia. Ça fait chier tout le monde.
– J'ai pas bien entendu,
dit Dorothée. Elle n'est plus verte. Mais blanche. Comme un marbre. Le marbre, c'est dur. C'est de la dolomite.
Elle se met debout, ma Dorothée.
– Ne vas pas à Venise, elle dit à Lydia. Tu m'as promis Berlin. Venise est pleine de rats.
– Pour une fois que je fais défection, vous n'allez pas me chercher des poux. J'ai d'autres amis que vous.
– Moi aussi, je dis mais sur le ventre. Moi aussi, et Dorothée, et Irène, nous avons des amis. Mais l'amitié à quatre nous va bien.
– Ça m'étonne de toi, me dit Irène, ce consensuel.
– Je suis, je dis, épanouie grâce à vous.
– Ça nous rendra pas Berlin,
dit Dorothée.
Elles sont devant moi toutes trois. Tête au raz du sol, je n'aperçois que leur torse. Une fille dont la transpiration est mêlée de déodorant passe à notre hauteur, elle est au téléphone, elle dit Tant pis pour le poulet.
Lydia enfante le geste de prendre Dorothée dans les bras, Dorothée s'y dérobe. Lydia se baisse, empoigne son sac, me donne un regard triste, part.
Je demeure au sol, mains sur le ventre. Ma tête pèse six tonnes.

– Remettons Berlin à plus tard,
dit Irène.
– C'est payé,
dit Dorothée.
La fille au téléphone repasse, derrière moi, elle dit Oh c'est gentil de me dire ça.
– Proposons à quelqu'un d'autre, dit Irène. Zita, par exemple. Ou Caro. Ou Isabelle.
– Quelle Isabelle ? dit Dorothée. Je fréquente au moins dix Isabelle.
– On en reparle à froid ?
dit Irène. Elle pose la main sur Dorothée. Dorothée aime ça. Irène lui baise le front et s'en va.
Dorothée s'allonge contre moi. Me prend la main.
– Tu accepterais qu'on parte toutes les deux ?
– Oui,
je dis. Je me tourne sur le côté, respire les cheveux de mon amie, lui pose la main sur le ventre qu'elle a dodu comme moi.
– D'ici-là, je dis, je vais essayer de ne pas boire. Mon corps est saturé. Je boirai mon premier verre avec toi dans l'underground nous danserons nous oublierons la vieillesse, la petitesse de la vie, la désespérance du vagin.
Dorothée se tourne vers moi. Nos visages se touchent. Elle m'embrasse la joue. Près de la bouche. Je me replace sur le dos. Mes mains auscultent le sol. Caoutchouteux.
– Je dois voir mon père, je dis. A Berlin ce n'est pas un verre que je prendrai avec toi. C'est toute une escadrille.
Dorothée lève le torse mains en avant, elle dit Allez viens.
Je me sens vide comme un grenier inutile.
Ma première pensée, une fois douchée, habillée, maquillée, c'est : besoin d'une bière.

90.

Pierre, tu t'en souviens, Mève ? Nous jouions au scrabble, en hiver, au couvent. Pierre était moine. Pas prêtre. Il voulait être prêtre, mais l'idée des études lui pesait. Il disait On est vicaire de dieu non avec la tête mais avec le cœur. Il sautillait tout le temps. Il racontait des blagues. Il n'aimait pas maman. Il disait Ta mère est trop un corps, elle ne réfléchit qu'avec le corps, ici, c'est le cœur qui réfléchit. Le cœur, Alec. Il me caressait la joue. J'avais douze ans.
J'ai pris l'habitude de parler avec Pierre. D'abord à la cuisine. On se coltinait la vaisselle, ça durait longtemps. On s'y retrouvait seul, lui et moi. Un jour il m'a proposé un chocolat chaud. Dans sa chambre. Je sais ce que tu penses, Mève. Le début des emmerdes. Ce n'est pas ça. Pierre n'était que bonté. Papa ne s'occupait pas de nous. Sur toi papa avait des espoirs je le voyais. Tu réussissais en classe. Moi, pas. J'étais dyslexique. Personne à l'époque ne tenait compte de la dyslexie. Je me croyais déficient mental. Mais j'avais le cœur. Et le cœur, Pierre était capable d'en prendre la mesure.
Dieu lui avait donné ce don.
Tout le monde l'adorait. Sauf maman. Maman m'empêchait d'aller dans la chambre de Pierre boire le chocolat chaud lyophilisé qu'il préparait pour moi avec sa

bouilloire électrique, il coupait le contact trop tôt le chocolat était tiède je m'y suis fait.
Maman ne nous préparait jamais de chocolat chaud même tiède.
Nous priions, Pierre et moi. Nous nous donnions la main.
Je t'entends chuchoter, Mève.
Tais-toi.
J'ai pris l'habitude de dormir chez lui. Il me laissait son lit. Il dormait au sol, près de moi, sur un futon. Pour que je m'endorme, il me racontait des souvenirs.
La journée, j'étais jaloux quand il prenait dans les bras d'autres mômes que moi. C'était toujours moi qu'il choisissait pour passer la nuit chez lui. Au couvent, maman ne passait pas le soir, dans notre chambre. Elle cuvait son vin. Pas un baiser.
Le premier baiser de Pierre sur mes lèvres, je l'ai bien vécu. J'avais treize ans. Une année de complicité spirituelle m'avait élevé dans le désir de la prêtrise. Je faisais des efforts surhumains pour réussir en classe. Ce n'était jamais assez pour papa.
Maman s'absentait de plus en plus. Papa voyageait. Rome, Paris, Jérusalem.
Le baiser sur les lèvres c'était un soir d'été. Pendant un camp d'ados. Pierre ne m'avait pas invité dans sa chambre. Il passait la soirée avec le groupe des dix-sept ans. Il n'aimait pas les grands, il disait. Il préférait les petits. Laissez venir à moi les petits enfants il disait, écartant les bras, son sourire était radieux. Ce soir-là, derrière le trio de figuiers près du puits, je l'ai entendu rire avec les grands. Je me sentais abandonné, Mève. Je l'ai attendu, couché devant la porte de sa chambre. Il m'a donné un coup de pied. Je me suis levé. Il m'a poussé dans sa chambre. A refermé la porte. J'avais besoin de calme. Je dormais debout. Il m'a tiré le bras, poussé contre le mur, sa main a trouvé la peau de mon sexe, il m'a embrassé la bouche avec la langue. Je t'aime, il répétait. Je t'aime.
Il a retiré sa bure, son sexe était dur, il m'a souri. Je me suis mis nu, à mon tour. Pierre ne cessait de me sourire. Il disait Je n'aime que toi. Sur le lit, il a demandé que je me retourne. Il a dit Je n'aime que ton corps à toi. Il embrassait mon dos. Son doigt m'est entré dans l'anus. Un doigt humide. Je guettais l'instant d'après, Mève. Je n'avais pas peur. Je guettais. Son doigt m'élargissait l'anus. Pierre disait J'espère que tu ne chiera pas. C'est là que j'ai eu peur. Pendant qu'il enfonçait son sexe dans mon cul, je me disais Ne chie pas, Alec, ne chie pas. Après un temps, Pierre s'est glissé contre moi. Il a dit Merde. Il a dit Merde c'était bon. Il me caressait. Il riait. Il disait Tu es un type merveilleux.
J'étais content. Je n'avais pas chié.
Un soir sur deux je dormais avec lui sauf le week-end. Trois jours par semaine à partir du lundi. Avant qu'il ne soit l'heure de se lever, moi du futon, Pierre de son lit, nous nous agenouillions dans le coin prière. Pierre avait pris sa douche. Il sentait propre. Dieu t'aime à travers moi, il disait, pour te guérir de n'avoir pas le père qu'il faut. Pour réparer les années d'absence du père. Bientôt tu seras neuf. Bientôt Dieu lui-même fera de toi celui qui le représentera parmi les hommes.
Ça a duré deux ans.
Pierre m'a délaissé.
Il enregistrait à Rome avec la chorale de l'église San Sebastian. En présence du pape. Il tardait à revenir. Quand le téléphone sonnait, j'accourais. C'était jamais pour moi. Une fois Marianne a dit Ton père a passé la soirée avec Pierre. Ce jour-là, j'ai découvert que dans le mot Pierre il y avait toutes les lettres du mot père.

Une fois revenu, c'était l'été, les camps d'ados, j'avais réussi ma troisième à l'arrache, personne ne m'avait félicité, toi tu m'avais félicité, mais toi, Mève, c'était pas la même chose.
Pierre animait le groupe des douze ans. Un jour, j'ai frappé à sa porte, je suis entré, il y a avait deux gamins torse nu assis sur son lit et lui assis par terre. Les garçons riaient. J'étais parti.
Laissant la porte ouverte.
J'avais entendu derrière moi la porte se refermer.
J'étais entré chez maman. Sans frapper. Elle embrassait un type. Pas quelqu'un de la communauté. Papa était en voyage. Je suis parti.
Fermant la porte.
J'avais entendu la porte s'ouvrir.
Où tu vas ? avait dit maman. J'avais répondu, calme comme une roche : Pierre était mon amant, il ne veut plus de moi, je suis malheureux.
Comme maman était livide, comme elle ne réagissait pas, belle comme tout dans sa robe rouge, ses pieds parfaits, sa voix de reine, je suis entrée dans ta chambre, tu étais là.
J'ai pleuré sur ton lit.

91.

Steven Spielberg convoque, pour la dernière scène de *Rencontre du Troisième type*, une centaine de figurants en plus des acteurs principaux. Parmi eux, à peine deux femmes, qu'on ne voit pas distinctement. En 1977. Il y a pas même cinquante ans. Pas une femme scientifique. Pas une femelle qui soit autre chose que mère. Cela m'offense.
C'était l'époque, Mève.
Bon, dieu. 1977 !
Dans quarante ans on trouvera rétrograde notre époque, Mève. Mœurs, us, idéologies.
Tu veux dire : le progrès sera passé par là ? Nous aurons progressé dans le sens de plus de liberté, d'égalité, de fraternité ?
...
Tu te dégonfles.
Tu as vu *L'arbre aux sabots* ? Le film sort un an après celui de Spielberg. Relate, entre autre, la dure condition du monde rural.
Tu fais référence au privilège de disposer d'une machine à laver ?
Mève, quand nous gagnons quelque chose sur le terrain du confort, nous perdons du coté du combat.
Pouah !
Tu dis à Dorothée Je vais voir mon père mourant, comme Barbara le fait dans *Nantes*.
C'est ça, c'est ça.
Un père mis au courant des actes pédophiles de son ami Pierre. Ayant soutenu son ami. Le nombre de plaintes grandissant, un père qui se mura dans le silence. Ne voulant en parler avec ton frère. Ton frère coupable.
Dorothée va mal, j'ai le ventre gonflé, Zita est resplendissante elle me rappelle le temps de l'insouciance, qu'avons-nous fait de notre vie? Nous fûmes heureuses. Ça

a servi à quoi ? A quoi je sers, à la fin ? Je vais te dire. A mes gosses.
L'an passé j'ai accepté d'écrire des articles pour des revues, et pour un site européen. Je me suis rendue plusieurs fois en prison j'ai fait écrire des gars, résultat trois de mes gosses à l'école dévissent.
Gladys passera de justesse. Mais les deux petits ? Preuve qu'il fallait que je sois là. Pour le cadre. Les enfants ont besoin d'être tirés vers le haut. Moi j'ai besoin d'air. De sensations. De déséquilibre. D'honneurs. Ouais. J'ai besoin qu'on reconnaisse que je vaux quelque chose d'autre qu'une mère. Tu te tais, bordel. Tu te tais parce qu'il n'y a rien à dire. J'ai cinquante balais, des bouées autour du bide comme si j'étais inepte à nager. Je fais quoi de moi, maintenant ?
Va voir ton père.

92.

Paul m'a pondu un long mail. Je referme aussitôt. Je préfère imaginer que Paul s'épanche dans le sens de mon risque.
S'il vous plaît que me soit ouverte une porte autre que celle d'un mort.

93.

– Tu ne devais pas dîner chez Rachel ?
dit Gladys quand elle débarque je suis affalée devant une tonne de flammes dans le salon anciennement la grange. Longue robe rouge laqué Chine. Yeux maquillés de noir. J'ai mouillé les cheveux. Comme ma bedaine ont tendance à gonfler. Tino Rossi. Talons hauts. Crémant glacé.
– Je croyais que la maison serait vide, je dis à Gladys. Balthazar n'organise pas une fiesta ?
– Il a le cœur en berne.
– Tu veux un verre?
– Oui,
dit Gladys elle tire le second fauteuil solo, violet, au bas duquel j'ai agrafé des franges dorées.
– Pourquoi tu ne vas pas chez Rachel ?
dit Gladys.
– Tu vas te chercher un verre ?
– Flemme.
Je tends mon verre à la gamine de seize ans elle le termine. Ma main pend sur le côté gauche du fauteuil, sur goulot froid du verre, crémant, mousse légère. L'alcool empaquette mes douleurs, il part avec, sur quelles immondices il se décharge c'est pas mon problème. Je paie pour le service. Dix euro l'unité.
– J'avais vingt ans, je dis. Avec Dorothée tout était bon. Un rien lui mettait l'étincelle, à Dorothée. Peu à peu, ça m'a contaminée. J'étais retranchée.
– Tu n'es pas une femme retranchée maman.
– A la mort de ma mère.
– De quoi elle morte, déjà ?
– Un courant d'air.
– Bêtement.
– Je n'étais pas proche d'elle.

– Qu'on soit pas proche de sa mère quand on est une fille, j'ai du mal à imaginer,
dit la femme de seize ans me tendant son verre qui est le mien.
Sur la pointe des fesses je verse un contenu de bulles m'enfonce dans le fauteuil c'est mon verre à moi. Résiste, Mève. Ne te lève pas.
Gladys s'en va.
Mon cœur se sert pas besoin de dessin t'as vécu ça. Plus d'une fois. Toi qui a des gosses.
– Tu n'as plus envie de t'amuser ?
dit-elle revenue se laissant tomber sur une chaise. Elle tend un verre, je me redresse à peine, je remplis.
– A cause du départ de papa ? elle dit. Avant il y avait du monde à la maison. Tu sortais, même sans ton mari. Si tu ralentis, ce doit être pour une bonne raison maman. Sinon, sois vigilante. Les autres nous filent l'énergie de vivre, tu sais. D'où vient le mot *énergie,* tu le sais ?
– En grec signifie le vent, le souffle, l'énergie vitale.
– Je ne suis pas une intello mais quand même. Bravo Gladys. Ce doit être l'instinct. Ma mère est forte en instinct. Les gènes font le reste.
Je place une bûche dans le feu. Gladys porte un top blanc à bretelles, un jeans avec broderies. Des baskets poisseuses à quand remontent-elles ? Suis-je assez attentive aux besoins de mes gosses ?
– Avec Baltha et Zita on a un projet, dit Gladys.
– C'est pour ça que tu viens ?
– Et parce que je t'aime.
Gladys, en d'autres temps, se serait excusée. Là, elle s'affirme. Je me sens toute petite. Je sais pas vous : ça me donne des frissons, leur autonomie.
– Et parce que demain soir nous voudrions que tu réserves ta soirée.
– Je suis chez Manu et Rachel.
– Tu seras avec nous.
– Edgar ?
– Edgar fait sa crise d'adolescence. Il coupe le lien avec toi. Il en a besoin.
– Je suis la cause de bien des maux,
je dis dans un plaisir d'ironie.
– N'importe quoi. Délicieux ce crémant. Edgar cherche à connecter avec son intimité. Nous en avons besoin d'un minimum. Tu prends beaucoup de place, tu sais.
– Celle que je fus était sombre comme la nuit. Tu ne peux rien, contre la nuit. Dorothée puis votre père m'ont ramenée à la vie.
– T'as fait quoi de ta nuit ?
– J'ai préféré la lumière.
– Edgar t'aime.
– Je ne fais pas d'ombre à mon fils. Je suis une journaliste de rien du tout.
Gladys me contourne, se sert un verre, où a-t-elle déniché ce jeans superbe ?
– Tu écartes ta nuit depuis trop longtemps, maman. Je suis sûre qu'elle te va bien, la nuit.
– Mais alors nous serions aveugles.
– Ce qui permet de développer un regard.

– Comme celui des chats.
– C'est donné à peu d'humains.
– A toi ?
– Sauf que je me sens plus légère que toi, maman. T'as pas un peu chaud ?
dit ma fille s'aidant des pieds pour éloigner le fauteuil du feu, arrachant la frange dorée apposée au bas, Gladys ne réalise pas. Baskets à plat, bien au sol, elle se penche, incline le verre, boit Dionysos. Un geste que, jusqu'alors, je me réservais. Depuis que Dorothée nous emmena dans les Cévennes nous avions mal aux pieds. Depuis que je commençai à boire.
Ma nuit revenait. Flavien partait.
J'avais de la tendresse pour Flavien.
N'en supportais plus les transports sexuello-amoureux.
– En quoi, je dis, je ferais de l'ombre à Edgar ? Il est peintre. Je ne suis pas peintre.
– Demande à Baltha. Ils se parlent pas mal. A cause de Maud qui est mariée. Baltha en est fou.
– J'avais des connivences avec Edgar.
– Il te ressemble, maman.
– Pas du tout. A Flavien.
– Edgar a ta nuit.
– Raison pour me mépriser ?
– Ne cherche pas à être la cause de nos agissements. T'es une super maman. Tu assures. Papa est la poule, toi le coq. C'est pas facile. Quand on est viscéralement une poule.
Envie de pouffer.
– Tu bloques, elle dit, ta journée de demain ?
Sourire de la fille à sa mère.
– Tu sais, elle enchaîne, tu n'as jamais été aussi belle.
J'étais venue ici, joie sous la peau. Des rafales de verre pilé s'engouffrent dans mes tripes. Faire l'automate. Prendre le courage de n'en rien montrer. Agir pour qu'elle reste belle, la vie que je me suis inventée. Laisser couler le pus. Refuser la contention.
Ils m'ont salie. Leur Dieu, leur mort, leurs saloperies de déviance.
Je suis un mammifère à l'orée du terrier. Edgar, lui, ose. Méprise l'animalité recluse. Il a raison. Il a raison d'adouber en lui la liberté. De se placer sous la violente lumière. Quitte à ce qu'on le taxe de narcissique, d'ambitieux, de vaniteux. Parfois, Edgar, j'en envie de te jeter à la gueule Mais pour qui tu te prends? Mais non. Laisse-toi chérir par la liberté. Qu'elle dévore tout. Elle s'endormira, repue, sur le côté de la route. Alors, tu iras.
Libre d'elle.

94.

Je passe la nuit en bébé éreinté par la vie.

95.

Il n'y a pas de soirée chez Manu et Rachel. Ou bien je n'ai pas été invitée. Depuis

que je vis en solo, les couples, pour être précise les femmes dans les couples me contactent moins souvent.
Flavien avait un don. Le week-end, quand faute d'occasion d'en sortir nous étions rivés à la maison, il organisait du divertissement. Seuls moments où lui et moi picolions. Même avec les potes, nous ne buvions pas vraiment.
*Les soirées-maison*, comme Flavien les appelait, c'était magique. Je n'avais qu'à laissé faire. Un jour par exemple, il installa l'écran dans le salon. Au programme : La grande vadrouille. A l'entracte, avait cuisiné des pop-corn au caramel salé. Je revois les visages éclairés par les tubes cathodiques, mains aux plats de maïs boursouflé, *Scrotch* opérés par les dents, regards ne quittant pas l'écran.
Époque où je me sentais *pleine*.
Pas de fêlures en vue. Pas le goût d'absurde. Pas de lieu vide si ce n'est la ronce de l'autre vie.

96.

*Parle-moi de tes seins, Mève. J'aime ce mot « tes seins, tes seins » au fond rien ne change. Je reste un personnage de Fellini qui veut regarder sous les jupes des filles, toucher leurs seins, et, sommet des sommets si rarement accordé, qui veut ce moment où elle se déshabille au ralenti sous tes yeux et tu sens que tu as le souffle court, tu regardes pétrifié, tu es si fort tout d'un coup et si heureux, tu sens des larmes qui montent. C'est beau, c'est beau, c'est beau. Elle se caresse à présent, sous tes yeux, elle te fait le cadeau de se donner du plaisir pour toi, comme tout est compliqué et simple à la fois. Et comme tu éprouves à ce moment que tu pleures de joie, que tout ton corps te dit que tu as raison d'être là.*

*Écris-moi,*

*Paul*

97.

Samedi.
Je pousse la porte, bras lent, tête ajourée. Je descends les escaliers de bois aux arrêtes vermoulues (les traiter, les traiter bon dieu). Sur la table blanche de l'immense cuisine blanche où ronronne le poêle de faïence, est posé un thermos de café.
La table est dressée. Planches de bois, couteaux, kiwis les jaunes ceux que j'aime, deux poires, des noix du Brésil dans un bol bleu sombre.
Ma main tient le thermos en vue de soupeser. Il est plein. Je verse le contenu dans une tasse, augurant le tiède. Mais non. Ça fume, c'est brûlant, c'est comme j'aime.

Je revisse le couvercle, serré, pour que ne s'échappe pas la chaleur. Les mélèzes, en bas, secouent leur gracile chevelure. La lumière est teinte de soleil.
Une énergie en moi se pointe.
Je chéris plus que tout *l*a sensation de cette énergie elle fait de moi une vivante.
Hector le premier descend. S'installe dans le fauteuil de Léo qui n'est le fauteuil de personne mais soit.
L'accaparement du royaume de Léo m'agace.
– Bonjour, mon fils.
– Salut M'man.
– C'est quoi cette tête ?
– Oh, je suis content.
– Et?
– Le week-end on peut rien foutre. Le rôle des enfants c'est de laisser pousser le corps. Grandir, rien foutre.
– Et ?
– J'arrive pas à m'intéresser aux cours. En classe je rêve. Du coup je ne comprends rien.
– Cesse de dire *du coup*.
– Le club d'Alleron est plein de singes savants.
Absorbant mon café noir, je bois du petit lait.
– Tu es savant, mon fils. Intelligent. Brutal parfois mais ça.
– *Ça*, je le tiens de ma mère.
– J'ai fait chauffer l'eau pour du thé. Tu en veux ?
– Flemme.
– Tu n'es pas un singe.
– Guillaume Alleron veut que nous travaillions en classe. Il dit que le système ne changera pas pour nous. Que nous devons en passer par là pour inventer, plus tard, une autre forme de scolarité.
– Sauf que toi, tu n'y arrives pas.
Tête inclinée de mon fils chéri. Petit, il n'avait peur de rien. Il tombait, se relevait. Pas une larme, pas un pleur.
– Je voudrais la joie sur ton visage, Hector.
– Facile à dire. T'as fait l'unif. Tu te souviens pas comme c'est dur d'être assis derrière un bureau, de fermer sa gueule, d'être puni pour avoir fait des plaisanteries.
La porte du grand hall s'ouvre, est refermé, celui à la fresque Sixtine, Mick Jagger en place de Dieu.
– C'est donc ça, je dis. Tu as un mot dans le journal de classe.
– Mes notes sont déplorables. Je fais les frais de ma propre impuissance.
Il s'exprime bien, mon enfant.
Je me lève, vais au poêle, m'accroupis, lui fourre une bûche dans la gueule, au poêle, offre un baiser à mon enfant, qui se laisse faire, corps relâché.
– On en parle plus tard,
je dis, me levant.
– Pas besoin, dit Hector. Je m'enferme dans ma chambre. Je travaille.
– Tu peux pas continuer comme ça.
Gros bruit sous la fresque Mick Jagger.

– Balthazar ?
je dis.
La porte s'ouvre.

98.

Flavien sourire aux lèvres entre bras chargés de paquets. Il porte un tee-shirt noir. Flavien ne porte jamais de noir. Cela lui va bien.
Tintamarre dans l'escalier aux arrêtes vermoulues. Ça dégringole. Ça crie.
Visage souple d'Hector heureux de voir son papa. Il était au courant.
Bras autour de ma taille, Gladys. Ne peut être que Gladys.
Isadora dans les bras de son père.
Puis Zita, longuement.
– Elle est belle notre surprise, chuchote Gladys. Tu trouves pas ?
Déjà son père lui ouvre les bras.
Mes trois filles s'agglutinent autour du papa. Le papa me regarde.
– Salut Flavien,
je dis, mettant en place mes cheveux.
– Viens, il dit. Il y a de la place pour toi.
Bruit dans le couloir où Jagger réclame qu'on en finisse avec les courants d'air sa gorge ne porte pas d'écharpe nom de merde il n'est pas dieu.
– Hello mon père,
dit Balthazar, radieux.
Il a des cernes. Où ? Sous les yeux.
Mes filles me laissent un passage de mer rouge. Je traverse, observant du bout de l'œil un vol de poissons. Surréaliste, l'effusion famille du bonheur.
Baiser mouillé de Flavien sur mes lèvres. Dans un bref miaulement commun, nous nous en excusons. Les corps n'ont plus l'habitude.
Je me retourne sur la pièce blanche que gonfle de vie de solaires rayons, le mouvement m'occasionne une douleur à la nuque. Léo est là. De l'autre côté de la table. Du côté de l'escalier, qu'il vient de descendre. Dans le pyjama vert grenouille que je lui achetai il y a trois mois. Qu'il met pour la première fois. Lui aussi était au jus. De la venue surprise de Flavien.
Zita s'arrache à l'essaim que nous formons, son père ses sœurs et moi, prend Léo par la main. Les filles tournent la tête vers Zita, nous sommes maintenant trois à regarder vers la fenêtre large donnant sur les mélèzes en contrebas. Sur le côté un cinquantenaire de pâle peau soulève un enfant noir au sourire d'une blancheur inouïe.

99.

*L'énergie.* Là est la question. Source de vie. Comme l'eau avec laquelle tu arroses les hortensias. Pas d'eau, pas d'hortensias. Si l'hortensia boit, il développe son intrinsèque programme. Qui n'est pas de vivre. Qui est de devenir l'hortensia qu'il porte en lui.
L'énergie qu'est la vie recèle-t-elle une intelligence propre ? Alors nous parlerions de spiritualité. *Spiritus* en latin, le vent, le souffle, ce qui permet de vivre. L'énergie.

Qu'est-ce qui fait que parfois pour certains, souvent pour d'autres, nous nous sentions désertés par l'énergie de vivre. Nous réalisons bel et bien être *désertés*. Notre mémoire contient la trace d'un passé d'énergie. La joie, l'insouciance, l'espoir dont cette énergie était emprunte. Flammèches actives n'éclairant point le présent Pouf d'un coup tu te traînes, rien n'a de goût, pas de désir, on connaît ça depuis Sigmund. Les humeurs dépressives.
Avant, les humains nos frères et sœurs ne pouvaient mettre de mots sur la dépression. Ils avaient d'autres mots. Nous savons à présent que la dépression est une maladie. Un dysfonctionnement du cerveau. Qu'elle est inscrite dans nos gènes. Que ces gènes se perpétuent de génération en génération. Que nous sommes victimes plutôt que responsables. So what ?
Je laissai Flavien quitter la maison le jour où je partis dans les Cévennes en quatuor -Lydia, Irène, Dorothée et moi. Nous avions mal au pieds, nous buvions chaque soir plus que de raison (jusqu'à présent j'avais été raisonnable, ce que je découvris, déconcertée, *à posteriori*),
je laissé filer mon mari, trouvant en Dionysos le réconfort contre une vie de couple effritée,
contre l'étouffement procuré par le corps de Flavien sur le mien,
contre ma colère contre l'incapacité du père à la fermeté dans l'éducation, à me sortir de la maison pour de surprenantes destinations pas Bali plutôt une cabane perchée le long d'une rivière avec des croissants le matin un café chaud la perspective d'un bon dîner,
Dionysos contre ma lassitude d'assister au désenchantement de Flavien,
contre son engouement pour le golf qu'il ne suggéra pas que nous puissions partager,
contre la culpabilité d'imaginer Flavien emporté par le vent,
et le vent fut Paris, de nouveaux collègues, une fille nommée Charlize.
Du jour où je décidai de me prostituer au dieu des vendanges, avalant gueule ouverte le sperme qu'il m'enfonçait dans la gorge, je perdis le fil de l'énergie de vie oh (tu remarques, je ne passe pas à la ligne), la désespérance était en moi dans l'enfance déjà, dans l'adolescence, mais l'amitié du quatuor, l'amour de Flavien puis des enfants m'en avaient affranchie.
Tu sais quoi ? Je me croyais libérée de la désespérance.
Je ne la ressentais plus.
Désespérée à nouveau, confortablement désespérée, du temps où Flavien golfait, je recommençai à draguer. Il y avait en mon creux une sensualité qui remontait, étourdie d'avoir séjourné dans une cave toutes ces années. Je draguais, je couchais, emballée par la force des attirances.
La ménopause s'était pointée. Dionysos consentait à la vieille pute que j'étais. Je régissais la maison aux mélèzes, au poêle de faïence, au grand hall Sixtine, je travaillais pour le journal, je prenais de l'assurance, je baisais moins, pour tout dire j'arrêtais la baise,
je portais des robes courtes, plus courtes que du temps de Flavien, des talons hauts, plus hauts que du temps de Flavien, me maquillais, buvais, voyais mes amis,
sauf que, hein,
mes enfants me gavent. Être mère me gave.
Je suis la canarde dont le foie est dénaturé. Ne hausse pas les épaules. Il n'est pas dans ma nature d'être une mère avec ce que ça implique de responsabilité. Une

mère aime. L'éducation, elle est à hauteur. Certes. Mais elle a besoin d'appui. Enfin, la plupart d'entre nous. S'épanouir au travail, veiller à sa propre dentition (le parodontologue coûte une fortune, ça fait six ans que je m'esquive), prendre soin de ses cheveux, de son corps, s'occuper de vider le tiroir de la paperasserie s'y accumulant, prendre rendez-vous chez le réparateur de pneu l'avant droit se dégonfle, décider de faire le tri dans l'armoire à pharmacie pleine de compléments alimentaires périmés, arracher les mauvaises herbes dans l'allée, écrire à la belle-mère pour son anniversaire, commander un sac à dos celui d'Hector est troué, teindre les rideaux de la chambre d'Isadora la couleur mon dieu elle ne la supporte pas, régler l'abonnement de tennis, apprendre la confection des sushis j'ai promis, passer au guichet des bus sa carte iGladys l'a perdue.
Plaisir d'écrire. Pas toujours majestueux parfois minimal plaisir néanmoins.
Sauf qu'il me faut piloter l'avion.
Je suis submergée.
Si seulement je pouvais me noyer.
Je finis toujours par remonter.
– J'ai des cadeaux pour vous,
dit Flavien, ravi d'être là. On dirait, en tout cas.

100.

La main d'Anna est sèche mais douce. Son mari et Flavien, ils sont frères, se marrent en désignant du doigt un truc, Anna et moi regardons.
– Héron,
je dis, morne.
– A cause d'un héron ils s'esclaffent,
dit Anna, morne pire que moi.
Nous marchons le long de l'Ourthe dans une prairie vaste que borde sur la droite une colline vert été. Il fait outrageusement chaud pour la saison, le vert des feuillages tire la langue, sois légère Mève. Compliqué, avec Anna. Amère épouse, dévote mère. Le contraire de moi.
Je suis contente que Flavien soit là. Même si son passage coïncide avec le retour d'Afrique du Sud de son frangin. Flavien n'est pas venu *que* pour moi.
– Comment va la vie, Mève ?
Je me tourne sur le reste de la troupe quand Anna me pose la question, œil épinglé sur mon fils Balthazar beau comme tout, visage triste à bouffer des pierres, heureusement sa cousine Nelly, qu'il aime bien, ultra labile marche à ses côtés.
– Edgar me manque,
je lâche.
– Tu as vu j'imagine le port-folio dont il agrémente son expo.
– Tu imagines à côté de la plaque.
– Oh.
Edgar méprise Anna.
– Ton fils écrit rudement bien, dit ma belle-sœur. Ça m'a étonné. Parce qu'il est peintre, *n'est-ce pas*.
– Tu veux dire qu'écrire est à la portée de tout le monde ?
– Bien sûr.
Anna est tout en blanc, pantalon de lin, débardeur sans manches le muscle fin, salle de sport Pretoria, pendant que Dana cuisine, que Nelson véhicule les deux

enfants inscrits dans la meilleure unif qui soit.
– Je suis d'accord,
je dis dans ma robe longue fendue sur le côté. J'ai hésité à porter un soutif j'ai pas osé les enfants auraient soupçonné que j'aguiche leur père mais non, je reprends souffle, penser me grille l'alvéole ici l'air est pur respire Mève,
je suis d'accord, je dis à Anna, que la plupart de nous sommes outillés pour l'écriture sauf les dix pour cent démissionnaires en matière d'alphabet, pas les oublier, pas les oublier,
(Anna gratte, sur le ventre qu'elle a plat, une tâche que ses ongles redoutables font disparaître en une micro seconde),
je suis d'accord, Anna, qu'un artiste ait intérêt à manier le pinceau ou jouer la comédie ou être musicien, l'écriture n'est pas un art elle est une habitude, cependant que l'art soit une question de démons, pendant des siècles et des siècles les gens se passèrent de Malher de Billie Ellish de Niemeyer, l'artiste produit de l'art pour se faire du bien.
– Edgar, des démons ?
dit ma belle-sœur.
Merde, je débutais la congruence d'une hypothèse.
– Chérie, dit Flavien il a enfilé une chemise bleu ciel je préférais son tee-shirt noir mais bon les manches sont retroussées le jeans n'est pas mal, on pique-nique là tu es d'accord ?
Isadora et Gladys portent le brasero, Flavien lancera la chasse au bois mort, nous mangerons des saucisses grillées, les baffles ont la batterie pleine à diffuser, nos âmes sont en passe de sombrer dans un ennui sec comme la main d'Anna tiens, elle l'ôte de la mienne, que je plonge dans mes cheveux, je me sens belle nom de dieu.

101.

Cette nuit je pensais à Edgar. Notre connivence me manque. Son rire, ses questions, sa manière singulière de recourir à la tendresse. Edgar me hait.
Dans la prairie aux boutons d'or au bord de l'eau, Chet Baker chante *My ideal* c'est délicat.
Je voudrais un coup de fil d'Edgar Maman tu me manques. Mais las. Edgar n'appellera pas.
Il *doit* me rejeter. Colère en lui. Comme en moi.
Je ne hais pas ma mère. Je ne hais pas mon père.
Ils ne m'était pas nécessaires.
Avec Edgar je suis prête à fermer ma gueule jusqu'à ce qu'il me dise un jour Bien sûr que tu es importante pour moi.

102.

Hier soir Flavien poussait la porte de ma chambre il tenait la main d'Isadora, ça m'avait rassuré il ne dégainerait pas,
il ne refermerait pas la porte, ne ramperait pas sur le matelas,
j'aurais pas pu,
j'avais l'Internationale dans les oreilles, écouteurs à trois balles dont Hector ne voulait plus,

un envoi effectué à mon attention par Dorothée morte bourrée, version ouvrière avec des Grrr au vinyle,
Flavien dans son tee-shirt noir faisait son apparition, dans notre ex-chambre commune, lieu qu'après son départ je ne maquillai d'aucune façon, pas une guirlande, par un miroir, pas un livre.
– Nous sommes passés te souhaiter bonne nuit,
Flavien avait dit, rampant sur le lit.
Isadora avait refermé la porte nous laissant seuls lui et moi. Je lui avais dit Pas ce soir peut-être jamais. Il m'avait demandé la joie de s'endormir contre moi. Les enfants penseront que nous sommes réparés, j'avais dit, alors barre-toi.
Flavien m'avait embrassé les lèvres, le meilleur baiser depuis des années. Il m'avait caressé le visage, œil glauque d'adoration, bordel.
J'avais roupillé comme un bébé sevré de vie.

103.

Gladys dans une robe courte moulante mouline des bras dans la direction dont nous venons, Ouh Ouh elle crie. Elle est belle. Zita est en mini short, body, soutif à dentelle, le tout blanc, comme Anna. Je suis en noir, ventre bedonnant, que je rentre il se pourrait que Gladys soit en train de saluer Paul ils l'ont invité mais, ce sont les voix de Dorothée, d'Irène et de Jeanne que j'entends, Jeanne qui elle aussi rentre de l'étranger, j'ai fait journalisme sur le même banc qu'elle, Dorothée s'entend bien avec Jeanne c'est elle qui a du la convier,
je soupire une jalousie.
Tout va bien, Mève. Prends une bière.
Je me tourne sur le groupe, le soleil berne mes paupières. Un parfum de je ne quelle botanique substance tourne autour de moi, la fragrance veut jouer, Mève, laisse-toi attraper. Je respire profond. Ça ne me fait rien.
Putain c'en est risible, ton désespoir.
Je fais quoi pour l'enterrement ?
De quoi tu causes ?
L'homme dont on dit qu'il est mon père, j'en fais quoi ?
– J'avais envie de toi, dit Dorothée me serrant dans les bras. Ajoutant : Jeanne est ennuyeuse faisons la picoler.
Jusqu'à présent je fis montre de tolérance à mon égard. Pour la femme que je suis, je veux dire. Désirable avant Flavien, pendant Flavien, après Flavien.
Je réussissais ma vie de femme.
Mais là. Le ventre à bourrelets. Les gosses qui ne se trouvent pas. Moi qui ne me trouve pas. Mon père à foutre en terre.
Buvons.
– Paul ne viendra pas, dit Hector. Dommage.
Regard de Léo croisant le mien. Il sait. Je lui envoie un baiser. Léo sourit maigrement. Il va bien, lui. Repaissons-nous de cela.
Léo va bien.
Il ne quitte pas Zita. Ou est-ce Zita. Je suis un peu envieuse. Et de la femme d'Émile, le meilleur pote de Flavien, Lætitia, vingt kilos de moins, bouche magnifique, Flavien avec elle extrêmement aimable.
Plus loin, une horde d'enfants enjambe les herbes hautes, rejoint les ados qui se

baignent. Zita se lève, main dans celle de Léo, déserte le clan des vieux.
Je me sens *dépareillée*.
– Les filles, dit Irène à Dorothée et moi, Yvan m'emmerde. La nuit j'insomnise, j'ouvre la lumière pour bouquiner, Yvan se fâche, pas le courage d'un lit à part qu'en penseraient les enfants.
– C'est toi qui dit ça ?
fait Dorothée, cannette de thé en main.
– Nous préservons les mômes ce qu'ils pourraient s'imaginer,
je dit, pleutre.
– Je ne rebondis pas,
fait Dorothée.
Redoutant qu'elle enchaîne sur un Après tout j'en n'ai pas, de mômes, je demande à Irène si elle nous accompagne à Berlin.
– Cela va de soi.
Irène porte un orange supportable, robe sac d'où émerge le cou et sur le cou le resplendissant visage. Dorothée, elle, est en jeans avec top à bretelles ligné blanc et bleu, elle est classe comme Janice sa mère l'était.
– J'ai appelé Lydia,
dit Irène.
– Qu'elle aille au diable,
dit Dorothée.
– Tu aimes Lydia,
dit Irène, lui soulevant avec douceur les cheveux.
Sur notre droite à dix mètres, à l'opposer du soleil sombrant vers l'apéro et après le dîner et après il ira se coucher, les hommes ne débouchent pas les boissons alcoolisées. Quand Dionysos me pissera dans le cerveau, il y aura du flux. De l'élan vital, comme écrit Bergson.
Tout en moi se tasse. Non point que l'immobilisme me terrorise ce n'est pas ça. Il s'agit d'une tristesse. Voilà. Tu sais tout ne sachant rien, si ce n'est ta propre tristesse qui nous tient lieu de point commun.
Lætitia se laisse tomber parmi nous sur l'herbe affolante de verdeur. Irène n'y prête pas attention, elle caresse les cheveux de Dorothée. Dorothée se laisse faire. Lætitia bazarde l'équilibre. Je vaguelette.
– Comment va la vie ?
je dis, dans un sourire poussif.
– Nous venons d'acheter la ferme dans les Cévennes,
dit Lætitia.
– Il y avait une ferme ?
dit Dorothée, qui n'aime guère Lætitia faut dire que Dorothée n'est pas enthousiaste du genre humain.
Plus loin les ados se marrent crient sautent à l'eau. J'irais bien me noyer sous la surface. Quelques minutes.
Je ne veux pas mourir scandaleusement. Je veux mourir sans y penser. Dans mon sommeil serait idéal. Un lendemain de fête où j'aurais dansé, entouré de ceux que j'aime. Par exemple.
– Toi, Mève, tu vas comment ?
dit la double propriétaire terrienne.
– Mève, dit Dorothée, doit rendre visite à son père mourant, ça lui destop le

cul.
M'arrache un sourire, comme serait désherbée l'ortie. Mon sourire colporte le maussade pour le jeter aux boutons d'or. Je me sens mieux. D'autant que Flavien, que je fixe, opère en ma faveur le V de la victoire.
– Flavien, dit Lætitia, a l'air amoureux.
– Il l'a toujours été,
dit Dorothée.
– Pour mon père, je dis à Dorothée, je pensais te demander de m'accompagner.
– Requête octroyée.
– Auprès de ce type ?
– Qui mieux que moi comprendrais ?
dit Dorothée, cul à terre, nous aussi. Elle enserre Irène et moi de ses bras, deux au total, pas un pour Lætitia.
Un craquement de genoux m'informe d'une présence. Flavien me tend une bière. Me regarde sans emprise. Sans obligation de prendre, je veux dire. J'incline la tête sur sa cuisse. Il place une main sur mon épaule tout en conversant avec le trio qui n'en pense pas moins. Je pousse Flavien il tombe sur le côté m'entraînant avec lui il rit ce rire me manquait.
Je voudrais ce rire, quand j'aurai quitté mon père.

104.

Le reste de la soirée est tranquille je ne peux le formuler autrement, douceur du drap sur le jeune enfant accompli par le jour.
Les ados se joignent à nous pour le repas, Zita me colle, Balthazar consulte régulièrement son téléphone son histoire d'amour n'est pas clôturée, Gladys s'entend bien avec Nelly plus âgée qu'elle de quatre ans. Hector joue au foot avec les autres gars ça me plaît de le voir réfléchir au ballon et le faire bien (il marque deux goals). Isadora joue avec le chien d'Irène. Flavien ne parle pas boulot ce dont je lui sais gré. Le ciel se couche. Quelqu'un fout la musique à fond, nous dansons, bourgeois que nous sommes, humains en bord de rivière, ivres d'amitié.

105.

Je passe la nuit avec Flavien. Il titille mon clitoris. Ça me charge électriquement. J'ai trop bu je ne baiserai pas.
Je fais semblant de roupiller.

106.

Ce matin au lit Flavien me prend dans les bras j'étouffe. La queue aux abois j'en jurerais. Pense au café, Mève. Aux rires dominicaux. Au soleil qui te fait l'hommage de paraître. Cette flaque au pied du bureau. C'est le soleil. Ouvre les jambes. Fous-toi les doigts en bouche Flavien a l'impression que tu suces quelqu'un tandis qu'il te pénètre, ça l'excite, ça le fait venir.
Flavien vient.

– Tu peux comprendre, dit Hector dans son peignoir marine, qu'on soit participatif même si on est pas citoyen à part entière. Nous devrions être citoyens.
La pâte choco occasionne à mon bout d'homme une moustache. Flavien ne me quitte pas des yeux. A repêché le peignoir d'antan. Satiné. Ne porte pas de lunettes, ce qui lui fiche une jouvence. Je me laisse envahir. D'ordinaire je suis tellement pleine de vide qu'une aile arrachée à l'abeille ne pourrait le traverser.
– A quel titre serais-tu citoyen ?
dit Flavien, peignoir entrouvert sur un torse gazon. A noter que son bras repose sur le dossier de ma chaise sans me toucher ce dont, à nouveau, je me sens redevable.
– Nous ne sommes pas, dit Hector, des vaches à brouter de l'herbe, à faire caca et encore, les vaches donnent du lait.
– Et ?
je risque, affolée que Flavien ne se mette longuement à pérorer.
– Nous nous donnons du mal pour devenir des adultes, dit Hector. Ce qui ne nous est pas naturel.
– Nous broutons,
dit Isadora, concentrée sur le croissant acheté par Flavien après le coït qui d'ordinaire le fout à plat.
Hector sur la chaise se redresse.
– Et nous ne donnons pas de lait, il dit. Nous sommes inutiles. Nous faisons du bruit, nous n'obéissons pas, nous réclamons sans cesse tout et n'importe quoi.
Je soupçonne Hector d'avoir un faible pour la rime.
– Il faudrait, il dit, nous donner un encouragement.
Flavien décroche, je le vois bien. Je me lance.
– Tu réclamerais pour ton âge le statut de citoyen ?
Léo sans bruit prend place à table. Flavien pousse vers lui le monticule de viennoiseries.
– Au titre que nous ne sommes pas des vaches,
dit Hector.
– Les vaches sont des citoyennes, dit Isadora. Elles participent à l'effort alimentaire.
– T'as quel âge, toi ?
dit en chatouillant Flavien à sa petite chérie (qui est aussi la mienne sauf que je ressens l'abandon d'Hector par son père comme un crissement de freins).
– Raconte à papa combien l'école te soûle,
je dis à mon petit chéri.
Flavien chatouille, Isadora rit.
– Je vais m'en sortir,
dit Hector. Se levant de table son père l'alpague.
– Allons faire un tour toi et moi.
Flavien me couve du regard. Il prolongerait volontiers l'idyllique petit-déjeuner.
– Maintenant,
dit le père.
Alors je jure, en mon fors de lagune, que nulle tempête aujourd'hui ne n'éventrera.
– Zita a choisi Gladys pour marraine pourquoi pas moi ?
dit Isadora, se tournicotant le cheveux.

– Tu seras choisie pour le deuxième,
je dis.
– Avec quel père je me demande,
dit ma lumineuse gamine.
Une poignée de secondes plus tard Zita apparaît. Avec Léo. Elle s'active dans la cuisine blanche. Le poêle, allumé par Flavien ce matin malgré le soleil, apaise mon corps. Balthazar débarque, détendu, avec dans le sillage une jeune fille rousse aux épaules robustes.
– Valentine,
il dit.
– Salut Valentine, jus d'orange ?
fait Zita.
Je pense, en mon fors de lagune qu'assaille une pré-tempête, que ces oranges je les ai achetées avec *mon* fric. Pas pour des étrangers. Le regard de Balthazar m'implore de ne pas m'ouvrir à la bourrasque. C'était qu'un coup de vent, mon fils. Je suis un ventre amniotique. Un rempart contre l'effroi. Ainsi soit-il.

108.

Je me sens cruche dans le peignoir à dentelle noire qu'a ramené Flavien de Paris, qu'il a dégoté dans une boutique vintage, Charlize était-elle addict au vintage ?
Je l'ai endossé de bonne grâce, il me va à merveille par-dessus la combinaison noire à bretelles que je garde dans un bac sous la penderie depuis des années au cas où.
– Ne fais pas la vaisselle maman,
dit Balthazar il a les yeux rouges, Gladys aussi, ils fument des joints. Je suis cette mère-là. Les vôtres font du vélo, du scrabble, étudient le chinois. Heureuses que vous êtes. Vos enfants vont bien.
Les miens aussi.
Je verse un café bouillant, quitte la cuisine blanche dans mes habits noirs, ferme derrière moi, à clé, la porte du bureau au sol de larges planches, j'ouvre la fenêtre, pose la tasse, allume un cigare, m'assieds, reprends le cigare, avale le café presque tiède je suis emmerdante eu égard à la chaleur du café Flavien le sait, toujours il se levait, vidait ma tasse dans l'évier, me resservait, oui, Flavien.
Tu feras quoi de lui, Mève ?
Fumer le matin je fais ça que le dimanche.
On frappe à ma porte. Besoin d'une douche brûlante, brûler, m'entourer de torride : regards, café, douche d'eau sur ma peau de femme jeune.
– Je fume,
je crie, plutôt que J'ai besoin d'être seule ! Cela paraîtrait suspect. J'ai dit qu'il n'y aurait pas de tempête, il n'y en aura pas. Alizée, sable blanc, bleu léger. Alléluia.
– Mève, c'est moi.
Flavien.
T'en as déjà fini avec Hector qui a besoin de toi, j'ai envie de répondre. Je suis une garce brutale, pas du genre ô pas du tout à tourner la langue avant de parler. J'ouvre la porte, sourire aux dents.
– Il fait irrespirable,
je dis agitant la main.
– Ok je te laisse. Après quoi, nous parlerons. Tu veux bien ?

– Je veux bien.
On se croirait dans un film tourné par Netflix pour les quadra usées par la journée.
Je ferme avec miellerie la porte, Flavien y met un pied.
– Donne-moi ta tasse,
il dit.
Je sais ce qui arrivera.
– Voilà,
je dis.
– Voilà,
il dit me tendant une tasse de café brûlant. Et pouffe. Comme quand nous sautions dans les bassines placées sous les trous dans la toiture et après crêpes au Grand-Marnier pour tout le monde même pour les enfants.
J'attrape mon mari par le col, comme dans un film, l'attire à moi, l'embrasse.
– Ce que je vais te dire ne va pas te plaire,
il dit.
– Quoi ?
– Bois ton café.
– Entre.

109.

Dix-huit heures trente. Dans ce même bureau, avec cigare, bière à même la bouteille, 33 cl. Le reste du troupeau s'active aux fourneaux. Flavien compris.
Je pense aux femmes et hommes debout mains le long du corps devant le mur qu'est leur existence. Ils voudraient une porte. Un horizon derrière cette porte. Une cheville légère entraînant le corps sur un chemin bordé de mimosas. Une envie folle tournant sur elle-même simultanément autour d'une envie plus grande, comme la terre sur elle-même autour du soleil.
Il n'y a pas de porte. Mais un mur à longer.
Je pense aux femmes et hommes qui, à un moment de leur vie, comprennent, sans se voiler la face, que c'est l'espoir d'une autre vie qui, jusqu'ici, les tira du désespoir. Ils savent que demain et le jour d'après, ils auront une petite vie, une vie qui leur ressemble finalement, une vie de boulot, de satisfactions minuscules, d'abnégation, de répétition,
qu'il s'agit de ne pas perdre le fil de la joie au risque de la reddition.
Je pense aux femmes et aux hommes qui rêveraient de murs doté de portes et d'horizons si beaux que leurs chevilles entraînerait le corps, cela plairait au corps nom de dieu.
Si le sort a voulu vous faire naître le dos dans le beurre et le cul avec, vous bougerez, il faut bouger pour ne pas crever. Vous ferez de la voile, du trek, du golf, vous mangerez du bout des dents de subtils mets, vous dormirez davantage que les pauvres, ou dans de meilleurs draps, ou dans des chambres plus silencieuses. Vous rendrez grâce de cela.
L'absurde, l'absence de désir, la douleur ne vous seront pas épargnés.
Alors vous bougerez, enfants gâtés. Vous ferez du vélo en Écosse, vous passerez la nuit dans des auberges ravissantes. Vous assisterez à Carmina Burana à vous en fouetter les globules, le soir vous vous bourrerez la gueule dans un resto moelleux entouré de gens qui comme vous font semblants, vous vous réveillerez dans des

chambres calmes, dans des draps lisses, et parce que vous serez nés dans un milieu qui chérit la loyauté, qu'elle soit familiale, sociale, professionnelle, vous ne serez jamais seuls.
Vous rendrez grâce.
Si le sort a voulu vous faire naître dans la bourgeoisie dite moyenne vous bosserez dur, vous vous adonnerez à vos petits sports, vos petits voyages, vos petites camaraderies (vous ne vivrez que peu de choses avec vos amis si ce n'est autour d'une table).
Vous rendrez grâce du toit au-dessus de vos têtes, du saumon haricots verts, du Bourgogne à huit euros. Si vous êtes quelqu'un de têtu dans la gaieté, il vous arrivera, de temps à autre, des choses extravagantes. Vous serez créatifs. Certains parmi vous déclareront se contenter de peu vraiment peu pour être heureux. Avec quatre mille euros sur un compte.
Si le sort a voulu vous faire naître au bas de l'échelle entouré de gens aux chevilles de plomb, vous n'aurez pas envie de plus de ciel ni d'horizon. Vous aurez besoin d'air. Vous aurez besoin d'attention. Vous aurez besoin de respect.
Je pense aux femmes et aux hommes qui, comme moi, en ce moment, désespèrent de la vie.
– Cancer au premier, second, total degré ?
ai-je dit à Flavien, écrasant le bout du cigare.
– Je perds mon job.
– Tu seras indemnisé.
– Je ne travaillais pas dans une banque, Mève. Bois ta bière tant qu'elle est fraîche.
C'est foutu pour le brûlant du café mais j'admets une gorgée, par bienveillance pour Flavien.
– Je n'étais pas sûre pour la Suède, je dis. Irma ne me veut plus au journal. Je pensais pouvoir m'appuyer sur toi.
– Laisse-moi l'été.
– Où vivras-tu ?
– Avec Baltha.
– D'accord.
– Quand Baltha sera absent, je t'inviterai à dîner.
– Avec quels sous ?
– J'en ai de côté.
– Pas beaucoup.
– Je cultiverai du basilique, je fabriquerai mon pesto, j'irai chez ce viticulteur alsacien j'en ramènerai des tonneaux.
– Nous deux ?
– Prenons le temps.
– Tu ne m'en veux pas ?
– Christa consent à me vendre la parcelle contre les mélèzes. Baltha accepte d'y fabriquer un chalet. Ça le distraira du chagrin.
– Tu en as, toi?
– Je vais bien. Toi ?
– Pas trop.
– Donne-moi ton verre. Viens. Je peux te serrer ?

Je pense aux femmes dont les compagnons sont absents, inopérants, chiants.
Je pense aux femmes qui voudraient que leurs gosses soient autonomes joliment.
Je pense aux femmes qui voudraient pour leur vie de l'émerveillement.

110.

Trois poulets, des frites, pommes en carré cuites à point. Flavien déclare que je suis belle. De notre temps, ne le faisait pas.
A table Flavien est face à moi. A voulu Léo à ses côtés. Léo a évité de justesse qu'Hector, par inadvertance, prenne place à sa gauche. Isadora s'est glissée sur la chaise comme de si rien n'était. Il arrive que j'éprouve à l'endroit de mes gosses une tendresse poignante. Le poignard, aiguisé, fend. Se retire. Avec vélocité.
Flavien verse du vin aux grands, un fond aux plus jeunes, veille à ce que mon verre soit plein. Je lui suis reconnaissante de ne pas orchestrer, ce soir, l'ardeur d'une mascarade. Il fait calme, nous plaisantons, les enfants ont le bon goût de rire. Le dîner prend fin plus tôt que je ne le souhaiterais. Flavien se met devant un match de foot avec ses fils, Léo lit un manga, je prends une tisane avec Zita.
– Harold m'a appelée,
elle dit.
Je crois que je soupire.
– Je ne lui ai pas dit, pour le bébé.
– Non plus au médecin ?
– Pardon maman de n'en parler avec toi que maintenant.
– Ça fait drôle que tu m'appelles maman. T'apprêtes à l'être.
– Je le suis déjà.
– Hydra te manque ?
– Harold peste contre Hydra. Moi j'adore.
– Tu y retourneras ?
– Ça te contrarie ?
– Si une passion passe, suis-la. C'est de qui, déjà ?
– De toi, maman.
Impression de n'avoir jamais eu de rêves.
– Je ne suis plus folle d'Harold.
– Le médecin ?
– Bof.
– C'est à dire ?
– Entre le un peu et le beaucoup.
– Jeunes enfants ?
– C'est pas ça.
– Quoi ?
– Fils handicapé. Onze ans. Mère fragile. Tous les deux inabandonnables. La culture, le patriarcat, les religions jettent le désir du côté de l'opprobre. J'ai beau me figurer le visage angélique de mon enfant, je me sens salie par ce que je n'aurais pas du faire, suivre l'appétit de ma chatte.
Zita éclate de rire, par réflexe je me tourne sur Léo. Léo ne tressaille pas le moins du monde. Il avait sous les pieds trois mille mètres d'eau vous comprenez.
– J'ai lu ton enquête, dit Zita elle amène les genoux contre elle, ton enquête

sur les jouets du désir féminin, c'est comme ça que tu intitulais.
– Comment tu te l'es procuré ?
– Le journal met en ligne tes articles, deux mois après leur parution. Tu l'ignorais ?
J'ignorais.
– Georgette et Rosa, j'adore.
Divagations d'ordre littéraire. J'y aborde des utopies, références à l'appui. Le monde de demain. Je me fais futurologue j'aime ça. Ça vire, le plus souvent, à la dystopie.
J'ignorais que Zita me lisait. Elle aurait pu me l'écrire. Un commentaire. Un smiley. Un Je t'ai lu, j'aime. N'est-on pas en droit d'attendre que nos gosses, devenus adultes, s'intéressent à ce que nous avons dans la tête ? Nous pourrions échanger. Non ?
Une mère doit rester une mère, vous dites ? Être dispo pour cajoler, remonter le morale, filer des sous ?
Edgar s'est mis en tête que mes mots étaient des obus, il se bouche les oreilles, peut-être suis-je vipérine, de temps à autre, par agacement, colère, déception, je ne suis pas *que ça*,
peut-être suis-je trop franche, directe, désinhibée,
non mais, t'imagine que chaque mère procéderait à son procès, à longueur de temps, parce qu'un de ses mômes décrète qu'il n'a plus rien à faire avec elle au revoir merci ?
Tu n'es pas la cause de ce qui arrive, Mève. Fiche-toi ça dans le crâne.
– J'ignore si, dit Zita, je pourrais reproduire le schéma marital de papa et toi. Je me sentirais prisonnière. Je veux pouvoir baiser quand ça me semble bon je te choque ?
Je me tourne sur Léo, il me regarde, non sans gravité. Je hoche la tête, le tenant par les yeux. Il se lève et part.
– Pardon, je dis à ma fille, de te paraître pragmatique. Dans un premier temps tu élèveras où l'enfant ?
– Sur Hydra.
– Explique.
– Le médecin me prend comme sage-femme.
– Avoue l'ironie de la formule.
– Maman.
– Je t'écoute.
– Tu souris.
– Je t'écoute.
– Il me paie à l'accouchement, y compris sur le continent. Je loue la partie Est de la villa d'Harold, j'y élève mon enfant. Dispo pour qui a l'envie de me baiser.
Je camoufle le rire derrière une main, ma main est trop petite, elle sert à écrire, à cuisiner, à conduire, pas à exterminer l'apparence d'un rire orgiaque nom de merde ça fait du bien.
– Sers-moi un fond de rouge,
dit Zita faisant glisser le verre.
Mais je ris. Je pleure de rire.
– Maman !
Je m'empare du verre de ma fille. Le bois cul sec.

C'est un bon départ, je m'apprête à dire, d'envisager ton autonomie financière. Mais las. Zita est en harmonie avec sa chatte. Une chatte se fout du fric.

– Toi, avec papa ?
– Positions classiques.
– Pas de gode, rien ?
– Tout de même il en est sorti six enfants.
– Tu as du plaisir ?
– Mon corps jouit, merci de demander.

Comment dire à ma fille que parfois je prononce, en ma lagune intérieure, Baise-moi. Même s'il n'y a pas de physiologie en bout de flèche. Comment lui dire que j'étais dans l'érotisme, toutes ces années, pas dans la chaudasserie. Que j'aurais aimé être chaudasse, baiser à quatre, me faire battre, être affamée de cul, mais non, lui dire que l'érotisme Flavien était à hauteur, jusqu'à ce qu'Isadora entre en classe maternelle, qu'il s'inscrive au golf, que Paul m'agite la tête.

Je ne peux dire cela à ma fille. Tu as raison. Pas d'échange possible. Ta fille n'est pas ton amie. Quoique. Ton éducation judéo-crispée te file des scrupules selon quelle loi, Mève.

Selon la loi d'un Dieu propriétaire de ton corps ?

111.

Comment dire à Zita l'offense procurée par la lettre de Paul,
mots que Zita ou vous-même auriez sans doute trouvée jouissifs,
Zita aurait tiré sur le fil, envoyant une photo de ses seins qui sait, écrivant des grivoiseries radicales, gorgées d'un rire moins cristallin que le mien,
rire ange-démon,
la vie pure se fiche du mal et du bien,
l'interdit fait se fâcher la vie,
en matière de cul la pédophilie est sur quoi les esprits cultivés s'accordent comme un pont à ne pas franchir,
ceux qui foulent le pont dénigrent l'avoir fait ou en ont honte,
chez ceux qui baisent *entre adultes consentants* il y a comme une souplesse, une hilarité, une liberté, je crois,
je regarde ça de loin, mon corps chasse le scabreux, je m'y sens mal à l'aise,
longtemps j'ai pensé que c'était du à ma mère, à ses secrets, à la pendaison,
à la religion,
je suis cette femme-là,
bouche-toi les yeux une femme pure,
aimant aguicher, qu'on la désire, désirant troubler,
folle d'amour, de peaux à peaux, de baisers,
de caresses, de cavalcades verbales, de poésie,
je n'ose pas dire cela à Zita.

Je ne lui dirai pas que le lendemain de la lettre de Paul, je rédigeai une réponse tranchante d'amertume, violente de dégoût, intelligente, piquante, rédhibitoire.

Depuis, pas de réponse.

Si j'aimerais qu'il s'amende ?

Paul fourrerait un doigt dans ma chatte par un soir de ciel doré. Dans un verre de raisin blanc des bulles joueraient à Attrappe-moi. Il y aurait un regard, un son de

voix, l'inexorable désir.
Il y aurait Flavien vivant à Paris.
Il y aurait le début d'une histoire, deux chevilles légères, un chemin bordé de jasmin. Émerveillement. Regain. Palpitations de petite fille riant sous la couette. Faim viscérale d'un dos étendu, d'une glorieuse queue, sauvagerie qui me prendrait de cours. Elle me surprendrait, la sauvagerie de mon corps. Quelque chose serait *libéré*.
Serait-ce cela, Zita, qu'un jour toi aussi tu demanderas à la vie ? Que quelque chose en toi, qui attend derrière la porte, éprouve les bouffées d'air frais d'un chemin que le corps prendra sans la boussole imposée par la tête.
Mais non. Tu cherches *déjà* à défoncer en toi les portes verrouillées.
Je t'envie.
Je ne me suis pas accordée d'emblée cette liberté. Au contraire, l'ai-je maltraitée. J'étais assaillie par le fantasme. Même du temps de Flavien. Sauf que j'allais bien. Je ne vivais pas le contrôle de soi en contrainte.
La vieillesse me laisse pantoise. Flétrie. Calme.
Il y a toujours en moi une fille aux cheveux de corde, qui passe d'un homme à l'autre dans le désordre,
attachant, se faisant attacher, libre de ne pas aimer.
Le malheur vient de là.
Que l'amour soit la grande affaire de l'homme.
Ce qui fait que l'animal soit noble, l'humain pas.
L'amour est une arme capable de ne point faire couler le sang.

112.

– Je tombe de fatigue,
dit Zita.
Une joie me tend la joue j'y accole la mienne.
– Tu crois, dit ma fille se levant, qu'on peux toi et moi se parler *vraiment* ?
J'esquisse un approximatif geste de la main, façon Tu veux répéter ? Zita vient à moi cul sur la chaise, emportée par la bourrasque mauvaise de l'alcool de trop, je souris, le ventre de Zita contre l'oreille, je souris qu'elle vienne à moi sans mots à la bouche si ce n'est Bonne nuit ma femelle adorée.

113.

Mardi.
Je marche sur les trottoirs bruxellois haut talonnée, bas noirs, le ciel est gris malgré la date, début juin. Il fait moite, je porte une gabardine noire courte, j'ai foutu de la cire sur les cheveux, qu'ils cessent de gonfler bon dieu. Je marche femelle comme dit Zita. Ce matin j'ai quitté le mâle alpha, il ronflait, *En attendant que soit fabriqué le chalet*.
Comme Flavien avait joui dans la journée, il n'avait pas envie de remettre le couvert. Je pouvais m'accorder une affection de bout de doigts, aucun bout sur aucun trou, nulle turgescence, un bête câlin,
*bête* dis-tu fantasque créature, égoïste nana, bourgeoise madone.
Que ne donneraient des centaines de milliers de filles la nuit pour un bras autour

de la taille.
Je marche, ceinture de gabardine me garrottant le replet,
cependant que je m'astreigne au régime dissocié.
– Dis-moi, chérie,
dit Lydia au téléphone.
– Tu n'as pas besoin de maigrir,
je dis.
– L'amour me fait fondre, elle dit. J'apprécierais que tu ne commentes pas. J'ai été bête, pour Berlin. Je viens avec vous. Régime dissocié : je t'écoute.
Un amour ? Autant Irène et Yvan incarnent-ils le couple de la jeunesse, liens qui plient mais ne rompent point, entente complice, autant Lydia à trente-deux ans rencontre le type pedigree compris, dont l'esprit alerte la rend cinglée, couple compliqué tenant depuis bientôt vingt ans et deux enfants destinés à l'université, font du vélo, du scrabble, étudient le chinois.
– Mève ?
– Une femme ?
– Je t'accorde une seule réponse.
– Une femme ?
– Oui.
– Tu bouffes, je dis, des protéines une fois sur la journée (mon cœur chamade, à cause du oui de Lydia concernant une vulve sous ses doigts), lentilles, soja, œufs, poissons (une vulve aux lèvres trempées), viande blanche, viande rouge, volaille.
– Nous sommes, elle et moi, végétariennes.
– Tu vas quitter Guibert ?
– Protéines une fois sur la journée, dit Lydia, accompagnées de légumes à volonté. Féculents éventuels, également une fois, non accommodés de protéines. Repas de fruits vers 11h, vers 17h. Légumineuses à gogo, sans oublier les huiles pressées à froid, les fruits sec, j'oublie quelque chose.
– La tendresse.
– L'abstinence d'alcool.
Sur ma gauche une femme mendie, elle cache derrière un panneau où est écrit qu'elle a faim un smartphone dernier cri. Je médis, me morigène de médire, sourit de morigéner, regarde la femme dans les yeux. Elle porte un ciré jaune de pêcheur, l'iris est d'un vert végétal.
Née dans une famille à l'oseille foisonnant la femme tournerait la tête aux clients de son père, leur écraserait le cul sur le visage, tapoterait un smartphone dernier cri faisant fi de leur présence d'arc tendu, se lèverait, royale, passerait une main sous la robe pour remonter ses bas en dessous desquels pas de culotte, elle ne porterait pas de ciré jaune mais aurait dans le sang, comme l'évidence de la stellaire expansion, la sensation que *jamais* elle aurait à mendier quoique ce soit.
Dans le miroir de l'ascenseur je m'ausculte. J'ai perdu du poids. Je suis pas mal foutue (le miroir est fumé). Mon téléphone vibre, je pense à Paul, c'est Flavien.
Quand rend-on visite à ton paternel ?
Paul ne répondra pas à mon dégoût. J'ai pris le parti du cynisme. Nous aurions fini pas flirter.
Mève, il voulait tes seins.
Ils sont beaux, mes seins.

Ce mec *ne* t'aurait aimée *qu'*avec la queue.
Sa lettre me décrivait joliment. Il est fort avec les mots, Paul. Sans l'histoire des seins, j'aurais été séduite. A manqué de tactique.
S'est exprimé avec la queue.
Mercredi, **je réponds à Flavien,** je compte ne pas travailler c'est bon pour toi ?
Avion (neuf euros), location d'une voiture, deux cents kilomètres, une nuit à l'auberge.
Je m'occupe de réserver. Je règle le tout.
Je voudrais une jolie auberge.
C'est dit,
est-il affiché sur l'écran de mon téléphone.
Dans *jolie* il y a *joie*.
A l'étage trois de l'immeuble bruxellois, mes talons enfoncent l'aiguille dans la moquette aux edelweiss.
Irma se tient, défaite, devant moi. Mains aux hanches, larmes aux joues.
Je referme sur nous la porte de son bureau.
Quand bien même ma future ex-boss voudrait se l'ordonner, aucun son ne sortirait de son nez.

114.

– Assieds-toi,
je dis.
J'attrape un mouchoir coincé dans une boite genre fabriqué aux écoles primaires, Irma a un unique fils, Marc-Antoine, qu'elle vénère, photos de lui partout, une grande en noir et blanc le montrant chapeauté à Princeton, rouleau à la main c'est un diplôme,
cette meuf a tout pour être heureuse sauf l'âge, jusqu'à présent le botox tient,
elle me fout à la porte nom de merde.
Je lui tends le mouchoir comme un reste de sandwich jeté aux pigeons.
– C'est François,
dit Irma, soufflant comme un gosse de huit ans n'ayant pas fait Princeton.
Elle sied sur le canapé trois places, vert anis.
François est le mari d'Irma depuis cinq ans. Il a trois filles d'une précédente union, dont il se préoccupe davantage que de son épouse. L'épouse étant fille d'un capitaine d'industrie, l'un des plus fortunés du royaume.
Je n'ose défaire ma gabardine. Irma reprendrait le dessus.
– Laisse-toi aller, je dis, profère des monstruosités, je travailles avec toi depuis douze années.
– Mève si je me passe de tes services, c'est par respect pour toi.
– Donc, François ?
– Tu tournes en rond, ici. Tu es sous-payée, rapport à ton envergure.
– Mouche-toi.
– Il est plein,
elle dit désignant le mouchoir.
Non sans autorité j'en attrape quatre au total, les tends à l'éplorée, me débarrasse de la gabardine, la jette sur l'un des fauteuils une place jaune safran, je répète François, donc? enclenchant la machine à café dernier cri comme le smartphone

de la femme dans la rue j'ai pour ma part en matière de téléphone un machin chinois à l'écran fêlé.

– Merci pour le café, Mève. Je veux ton bien tu sais.

J'enclenche la machine pour un second café, Irma se mouche, le second café, plus chaud, sera pour moi. Je plonge un carré de stévia dans la tasse destinée à Irma, que je lui tends, son index est couvert de morve.

– Essuie-toi,

je dis, présentant la boite. Irma pioche.

– Prends la boîte, je dis. Pour une fois que tu pleures.

– C'était aux septante ans du baron de Mour.

– Mour c'est oriental non ?

Café succulent.

– Dix-neuvième siècle, peu de quartiers de noblesse, banquier suisse.

– Château ?

– Vient de l'acquérir, côté flamand. Le rénove à grand frais.

– Combien d'invités ?

– Deux cents. Peut-être plus.

– Quelle robe ?

– Noblesse ni de robe ni d'épée. Moins que rien.

– Quelle robe tu portais, Irma ?

– Une comme il faut sauf qu'à l'apéro. Une cinglée a renversé son vin. Il n'y a qu'ici que je puisse jurer. J'ai rien dit.

– Ton aristocrate de mari connaissait la plupart des convives, il t'a snobée, peut-être même s'est-il intéressé à une fille jeune à l'iris d'un vert végétal.

– Comment tu sais ?

– Ton café refroidit.

Irma se penche sur la table basse. Son dos est celui d'une vieille.

– Le pire dans l'histoire, je dis, serait que la fille l'ait snobé, *lui*.

– Tu devrais écrire un roman.

– Le réel est plus fort que la fiction.

– Il la dévorait des yeux, dit Irma. Elle portait un bustier orange. Personne ne sait porter le orange. Elle oui. Pas de flasque au gras, comme moi. Placée en face de François, amie de la fille de Mour dont il est le parrain. Tu allais dire quelque chose.

– Pas du tout.

– Tu te moques.

– Pas du tout.

– Tu te marres.

– François, donc ?

– Il y avait des chanteuses d'opéra. Au cocktail. Après on leur a demandé de servir. Manque de personnel. Je me suis levée pour le dire à François. Elles chantaient si bien.

– Tu t'es déplacée, en plein dîner ?

– François avait le bras derrière la fille. La tripotait-il, ça me rendait malade j'ai voulu le surprendre.

– Il t'a recalée.

Irma pleure.

– Ce n'est pas, je dis, la première fois qu'il bave devant une nana.
– Oui mais, à une soirée qui coûte un million ?
– Certes.
– J'ai peur, Mève.
– Quitte-le.
– Il me jure qu'il m'aime, que c'est juste, chez lui, un défaut, rien d'autre qu'une gourmandise passagère, que ça ne lui prend pas souvent, rarement même.
– Ça lui prend chaque fois que t'es avec lui. T'es pas avec lui souvent.
– C'est ça.
– Vu que tu me fiches à la porte, je ne vais pas cloîtrer ma langue. François ton baron de mari est un type répugnant. Même si je te trouve ingrate, mal dans ta peau, fascinée par le fric ; tu es une bonne patronne de presse. Tu as tenu ce journal contre vents et marées, y compris les jours de grande lune. Tu vaux davantage qu'un gars qui a besoin de sentir son slip bouger devant une femme étrangère à la sienne. Ici, nous connaissons ton histoire. Depuis cinq ans tes humeurs despotiques sont liées à celle, érotiques, de François. Tu n'es pas heureuse, Irma. Réfléchis à ça. Pour ce qui me concerne, je dis ramassant sa tasse l'empilant sur la mienne, j'ai terminé le dossier sur le destin.
– On m'a ramené ton ordinateur.
– Quoi ?
– La semaine dernière. Jeudi. Ou mercredi. J'ai oublié de te le dire.
Marc-Antoine le fils d'Irma depuis son cadre me toise. J'attrape ma gabardine payée quatre euros dans une friperie, quitte Irma qui en a pour trois mille sur la peau, je piétine les edelweiss jusqu'au coin cuisine, bon dieu il n'y a personne,
je presse le bouton de la machine à café elle broie les grains, je me poste devant la fenêtre elle donne sur les toits, Palais de justice au loin, rosiers en bas dans le jardin. Immuables, ils ne méprisent pas. Les objets de pierre, d'ardoise, de charpente, de feuillage, de nuage, se foutent des humains.
Soirée à un million d'euros. Ordinateur dont on *oublie* de mentionner qu'il est trouvé. Caste au patrimoine solide comme le Palais de justice plus solide encore. Une caste qui achète nos bois, nos médias, nos lois. Quelqu'un s'y oppose, on le met de côté. Bientôt, on assassinera.
Tu sais quoi ?
Je me réfugie sous les draps de la jolie auberge que Flavien trouvera.

115.

– Mes mains ne tremblent pas, je te dis,
fait Dorothée.
Je suggère le geste d'allonger le bras, main à plat. Dorothée consent à l'injonction.
– Elle tremble,
elle dit. Ajoute :
– C'est moche.
La place est ombragée il coule un vent léger, d'ordinaire je serais relâchée. La lumière fait de mon corps un havre de paix. L'endroit n'est pas olé olé, pas sexy mais statu quo. Les épines y portent des gants de coton.
Je vois bien que cette histoire de père fait que je me sente paumée.
– Je me sens paumée,

je dis à Dorothée. Cette après-midi elle n'a pas son visage d'alcoolique. Veste de cuir brun, jeans denim, chemisier blanc, dents immaculées comme le ventre de la Vierge.
Dorothée s'accroupit, palpe une chinoiserie en porcelaine. Une maison de retraite met la clé sous le paillasson, trop de scandales, chute des revenus, on a trouvé dans les caves des monceaux de trucs dont les familles ne veulent pas. Le tout est étalé sous nos yeux dont le fruit de la vente ira aux enfants autistes. Je ne vois pas le lien. Entre un vieux maltraité et un enfant que les parents ont parfois envie de frapper.
– Tu disais quoi ?
fait Dorothée elle montre l'objet à un vieux il fume la pipe elle lève trois doigts, il en lève quatre adjugé.
– Ça vaut pas un clou,
je dis, passant le bras sous le sien.
– Détrompe-toi.
Comment Dorothée peut-elle être assurée en affaire // déconcertée en amour ?
– John m'amène avec lui à un colloque. Sydney.
– Il se saigne dis donc.
– Je paie mon billet.
Dorothée s'exclame Que c'est joli ! se rue sur un tapis au sol, s'abaisse, me tire par le bas de la robe, me répète à voix basse C'est joli, je me relève avec difficulté, une femme jeune me bouscule, se retourne sur moi rit dans un téléphone, me fait savoir gestuellement qu'elle est navrée, je me tiens à Dorothée, j'ai mille ans sauf que dans la chanson de Brel elle aime et lui aussi. Flavien aime-t-il ? Est-ce que j'aime Flavien ?
– T'es paumée, Mève, parce que tu donnes place à ta colère.
– Mon père ne m'inspire pas même de la colère.
– Je faisais allusion à Paul,
dit Dorothée enfournant dans un cabas d'osier une lampe petite au pied d'opaline maintenant nous marchons.
– Tu l'as volée ?
je dis.
– Personne pour me la vendre.
– Je t'aime.
– Je t'offre un café. Pour moi, un kir. Ne te raidis pas.
– Tu me trouves raide ?
– J'ai pris une décision, dit Dorothée. Tu devrais en faire autant.
– Boire me file des idées blanches, je dis, c'est mieux que rien.
– Tu devrais en faire autant je faisais allusion à Flavien.
– Avoue, je dis, que t'as envie d'un truc alcoolisé.
– Toi ?
– Paul.
– Garçon ! Dorothée dit et ensuite Deux cafés ! et ensuite Pour la première fois John a parlé *divorce*.
– Tu lui faisais la gueule depuis dix jours.
J'ai mille ans, je pèse trois tonnes, j'ai envie de vomir. Dorothée dit :
– Tu fumes une clope avec moi ?

Je fais non de la tête. Dorothée, debout cul en arrière m'embrasse le front, me chuchote On les aura les pieds gelés (cri de ralliement quand l'une de nous est désespérée).
La brasserie n'a aucun charme, standardisée, le taupe du skaï sur les sièges, le carrelage faux parquet, les lampes fabriquées par les chinois par une marque bobo, la teinte de la lumière. Standardisé d*e mon point de vue*, je suis journaliste n'est-ce pas, les faits sont à énoncer avec objectivité, je crois que c'est ce qui, en moi, coince : l'objectivité.
Ma subjectivité est comme un verre rempli à raz qui serait bousculé. Qu'est-ce qu'il se passe, Mève, ai-je beau me répété, nulle réponse ne vient.
J'ai chassé les origines de ce qu'il se passe par ordre d'importance la première étant l'hypothèse d'une dépression.
La seconde le boulot. Mon boulot j'en avais assez, Irma est balourde question sentimentalité mais fine journaliste elle a détecté *objectivement* que j'avais assez donné.
La troisième, l'amour amoureux. Paul est tordu et Flavien est revenu.
La quatrième, mon père bientôt mort. Pas envie de lui parler. Ma fuite une nuit de noces pieds nus sur un chemin de campagne à bouffer un croissant chaud sur un banc était une conclusion logique. Esthétiquement rigolote. L'humour valant son pesant d'or, dans un monde où des imbéciles s'inclinent devant le Christ en croix. Les partis de la droite extrême sont copains avec les curés, popes, pasteurs, même Alleron que, dans la voiture ce matin, j'entendais parler d'orthodoxie. J'ai klaxonné. Pour le principe. La route était déserte. Mettons le mal-être qui me zèbre sur le dos d'Alleron. Investiguons. Rencontrons-le.
– On dirait que le café te remet d'aplomb,
dit Dorothée revenue.
– Quelle décision dis-tu avoir prise ?
je fais.
– Tu n'as pas deviné ?
– Te faire manucurer les doigts de pieds ?
– Ma décision est que j'arrête de boire avant huit heures du soir.
– Je tiens jusqu'à sept heures.
– Regarde la tête que t'as.
– Tu te sentiras mieux.
– D'autant que John a un cancer de la prostate. Sa femme s'entiche de son prof de méditation, John n'en mène pas large, je l'épaulerai.
Je regarde par la fenêtre afin que mon amie, ma sœur, mon ange gardien ne lise pas, entre les sept orifices de mon visage, la déception mienne de ne pouvoir ironiser salement.
– Pauvre John,
dit Dorothée, déchiquetant un carton à bière.
Je prends la main de mon amie. Vous voudriez-vous que je fasse quoi?

116.

– Qui est de corvée vaisselle ?
je crie.
– Pas moi,

dit Léo enfoncé dans le siège contre le poêle.
– Je ne t'avais pas vu Léo.
– Tu vas bien Mève ?
– Ce soir, pizza quatre fromages.
– On regardera toujours des films toi et moi, en version originale ? Flavien préfère la version doublée.
J'ai dans la main un saumon sous vide. Je le pose sur un paquet de thé. Il va tomber. Ne tombe pas. Léo a prononcé trois phrases. Sa voix mue. J'ai aussi acheté des poivrons, un max de fruits, des olives pour l'apéro. Ça et le fromage : soixante-sept euros. Et six bières.
– Je crois que ça te fera du bien que Flavien soit là, dit Léo me regardant avec concentration, mais pour les films non. Faut résister Mève. Je serai là.
Léo n'en revient pas de ses propres mots. Il retourne à son manga. Sa nuque ne plonge pas. Je tends l'oreille en vue de capter une décompression pulmonaire, rien. Je range le saumon au frigo. Deux centimètres d'eau dans le bas. Je ferme la porte.
Je réponds à une seule question, Mève.
Et si j'avais de l'amour pour mon père ?
Éponge le frigo.

117.

- J'essaie de te joindre depuis une semaine,
dit Alec mon frère.
– Ton numéro n'apparaît pas sur mon portable.
– Je n'ai accès qu'à votre téléphone fixe.
– Personne à la maison ne décroche jamais, je dis, à cause de la pub.
– Chez vous tout le monde a son propre téléphone, c'est ça ?
Je crois entendre mon père. Railler. Ma mère n'était pas comme ça. Elle se foutait de tout.
De tout, de nous. Pas du mari.
A cause de lui elle est morte. Sans que j'aie le temps de lui dire. Combien son amour me manquait.
– C'est arrivé comme ça, dit Alec. Papa est tombé en pleine eucharistie. Toutes les nuit je mets mon réveil à sonner à trois heures du matin, je récite le rosaire en communion avec nos frères du Vietnam.
– Et rien n'y fait.
– C'est la volonté de dieu.
– J'arrive demain. Tu es où ?
– Dans mon asile.
– Un monastère.
– Pour les rebuts.
– Tu n'es pas un rebut.
– J'ai péché, Mève. Je suis un rebut.
– Je ne peux pas passer te chercher. Et tu n'es pas sur mon chemin.
– Je ne l'ai jamais été.
Merde j'ai foutu du vernis sur la chair de mon gros doigt de pied. Je pose le téléphone sur le bord de la baignoire où je suis assise. Le téléphone glisse dedans.

Me baissant pour le rattraper, ma chemise de nuit flirte avec la surface du vernis sur mon ongle. Triple merde.
– Passe-moi ton Supérieur, je dis. Je vais demander qu'on te mette dans un train.
– Je peux le faire moi-même.
– Je prévoie une chambre pour toi à l'auberge où j'ai réservé.
– Tu n'es pas logée par Marianne ?
– Elle l'aurait proposé, j'aurais décliné.
– J'aime bien Marianne. Elle a rendu papa heureux, tu sais.
Balthazar entre dans la cuisine suivie de la rousse aux épaules robustes. La fille chique. Ne me salue pas. Balthazar sort du placard un paquet de biscuits. A 18h30. Soit une heure avant le repas. La fille chique. Me regarde. Sourire flou.
Je fais signe à Balthazar qu'il se tire. Je suis assise à table devant une bière dans une robe longue à fleurs colorées (les fleurs ne sont pas noires). Mon ventre est celui d'une meuf enceinte, foie boursouflé je ne vois pas d'autres explications. Pourtant pas de fromages, beurre, sauces, friture, sucre.
Si ce n'est la bière, le soir.
– Mève ?
dit Alec au téléphone.
Balthazar quitte la pièce en direction du salon, hausse les épaules, la fille sur les talons, où il y a de la musique, faiblement, Flavien médite, ou il rédige un message à une fille, j'essaie de me passer de bière, mais. Marre, ouais, marre des gosses, marre de me gourmander avec impuissance à résister,
résistons, Léo, d'accord, contre la tentation de la facilité,
un film en japonais c'est plus facile dans la version doublée, mais non, c'est moche le doublage,
et c'est facile de boire.
Tu vois, Alec, si tu étais resté un frère pour moi, toutes ces années, j'aurais pu te parler de ma souffrance d'alcool. Cinq ans que je bois. J'arrive pas à m'en dépêtrer. J'ai honte. Je m'imagine une vie autre, sans Dionysos. Plus sereine. Comme quand les enfants étaient petits, que nous regardions ensemble Flipper le dauphin. Je me sentais belle, je me sentais femme, Flavien était amoureux de moi.
– Va falloir laisser tranquille Marianne, dit Alec. Pour la maison. Si papa meurt. C'est son vœux.
– Elle est sa femme. C'est normal.
– Je croyais que tu chipoterais.
Des rires émergent de mon salon. Je me sens exclue. C'est con.
– On se voit pour le dîner, je dis, après-demain ?
– C'est mieux qu'on se donne rendez-vous avant. Pas sûr que Marianne aura la force de préparer pour tout le monde.
Mon frère a quarante-neuf ans. Il y a un gosse dans sa voix.
– Alec ça va mon chéri ?
– ...
– Je tâcherai d'amener des pralines aux noix. Celles que tu aimes.
– ...
– Je serai avec Flavien. Il vit depuis deux ans à Paris. Même les vacances, on ne les passe pas ensemble.
– Devant papa, Flavien sera gentil avec toi ?

– Tu pleures ?
– Tu me manques.
– Tu veux que je vienne sans Flavien ?
– S'il amène sa bière aux cerises, je serai content.
– On soûlera Marianne.
– Oh.
– Je sais, elle ne boit pas.
– Maman au début, à la communauté, elle avait arrêté. Je crois que Jésus la Vierge les saints c'était pas son truc, à maman.
Je m'approche du poêle en faïence crème, Léo fait signe que je peux prendre sa place, j'accepte, me laisse tomber dans le fauteuil, c'est chaud de l'empreinte vivante de mon fils noir de peau.
– Maman a recommencé à boire, dit Alec. Elle traversait les couloirs comme une morte-vivante. Tout le monde chuchotait. Même Marianne. J'avais honte. Pierre priait pour elle. Elle est partie le jour où j'ai pleuré devant elle à cause de lui. Il ne m'aimait plus. Il m'envoie toujours des lettres, tu sais ?
Je me lève comme un jet, attrape la bière, bois, goulue, vais au frigo, je suis la pierre catapultée par Goliath, je frapperai David aux yeux, sa langue sera tranchée, son cerveau liquéfié,
il n'est pas vrai que les faibles supplantent les forts.
Pas vrai.
Je décapsule.
– Papa, poursuit Alec, dit que maman est morte à cause du cœur, elle avait une malformation, elle aurait du mourir depuis longtemps.
Salaud.
– Mais moi, dit Alec, je me suis toujours demandé, je me demande encore, si maman n'est pas morte parce que Pierre ne m'aimait plus.
Le jour où tu lui as confessé ton désarroi de ne plus être pénétré, tu avais quinze ans, notre mère a pris une chambre d'hôtel. S'y est pendue. Le soir-même.
– Toi, tu le sais, Mève, ce qui est arrivé à maman ?
– Malformation du cœur.
– Ah.
Notre mère n'était pas faite pour être étranglée par les mains de Dieu. Elle a voulu lui montrer, à Dieu, qu'elle était capable de mourir par elle-même.
– On ne fera pas boire Marianne, dit Alec. Marianne est une sainte. Les saints ne boivent pas.
Balthazar se tient avec nonchalance sur le chambrant de porte.
– On mange ?
il dit.
– Va te faire foutre,
je dis.

118.

Dans les draps blancs de mon lit où sue Flavien depuis trois nuits, tandis qu'il joue deux pièces plus loin à un jeu en ligne avec Hector et Léo, je fais front aux hyènes. Enfermées avec moi les bêtes sont sur le qui-vive. Je ne parviens pas à joindre la porte d'entrée. Les fenêtres sont fermées. L'un des bêtes plante les crocs dans le

pantalon que je porte. Le sang coule le long de ma jambe.
J'étais comme cela, enfant, adolescente. Je subissais l'assaut de mes propres hurlements. Puis il y eut Dorothée, Janice, les filles, Flavien, les enfants. J'apprenais à ne pas fermer les portes. Quand il faisait glacial je me réfugiais dans des maisons hyènes non admises. Moi j'étais née avec leurs ovules dans le sang.
Les choses qui me sauvèrent du désamour des parents puis de la communauté dont mon père était le berger, furent les livres *et* l'amour.
Le livre jamais ne me déçut.
L'amour était mon unique rêve. J'étais taillée pour un prince. Je lui donnerais ma virginité. Ma virginité incarnait mon âme.
L'amour ne se présenta pas. Alors je m'assouvis au fiel des fantasmes. Je me tapai des bites comme d'autres marquent des points au tennis.
Enfin parut Flavien, lunettes, pull aux épaules. Je me donnai à lui dans un dégoût d'esthète. Je m'entêtai à le chérir.
L'enfance de mes mômes me bouleversa. Le regard de Flavien sur moi. Aussi.
Adolescente j'avais un rêve. Il avait tout à faire avec Dieu. J'ignorais que Dieu est un mot relié à rien. A l'époque, je le ressentais entre les côtes, Dieu. Convaincue qu'Il m'enverrait celui qu'Il aurait choisi pour moi. La force de ce choix aurait signifié Son amour de moi.
Ma mère s'était pendue. La foi puis la communauté lui avait confisqué son aimé. Elle traînait sa dépression, désormais, dans le litron de rouge que mon père faisait fis de ne pas voir. Je l'avais vue, la bouteille, dans la garde-robe, en bas à droite, un jour que je cherchais une paire de bas. J'y étais retournée la semaine suivante et la semaine d'après. Comment mon père aurait-il ignoré ?
Sa femme flirtait. Ça commençait à faire tâche. Ma mère buvait en bourgeoise. Sauvegardant les apparences. Un jour elle appela un médecin de garde. Pas celui qui venait à la messe le dimanche, femme à perles pêchées par des gueux et mômes en short bleu. Mais le communiste. Qui s'était permis un jour, dans un couloir du couvent, de retourner la croix. Christ tête en bas. Un enfant l'avait vu.
Avec elle dans les bras je suis sûre Alec l'avait vu le jour de son chagrin.
J'étais dans ma chambre, le nez dans Henri Bordeaux ou Pierre Benoît ou Barjavel ou Mauriac ou Loti ou Balzac, une plume d'aigle qu'on nomme écrivain.
Tous des hommes. Traversés par le flux d'amour.
A l'époque, les femmes n'aimaient pas. Elles bovarysaient.
Si elles aimaient c'était à côté de la plaque.
Pas assez fort pour être écrit.

119.

Maman je ne sais pas qu'elle femme tu étais.
Ton enfance, tes peurs, tes envies.
Ce que je ne donnerais pas pour t'avoir au bout du fil.
Tu dirais Allons au théâtre nom de dieu, Mève, faut pas que tu restes dans cet état.

120.

Au théâtre, ça fait cinq ans que j'ai pas mis les pieds.

121.

Si j'avais eu d'autres rêves que celui d'*être aimé*, j'aurais une autre vie. Sans coup de fils à donner, formalités, garage, mutualités, profs, ménage, kilos au cul, idées noires par colliers.
Ils sont morts dans l'œuf, mes autres rêves. Ceux dont j'aurais pu être à hauteur.
Je ne les connaîtrai jamais.

122.

Mercredi.
– C'est pas Sainte-Anne,
je dis.
– Je t'assure que oui,
dit Flavien.
– T'as encodé ?
– C'est fait.
– Ce n'est pas la clinique Sainte-Anne.
– Relax, Mève. J'ai même pas allumé le moteur. On a deux heures devant nous.
Je suis nerveuse, il fait humide, j'ai pas envie.
– Pense à l'auberge, ce soir, le resto, la baise.
Flavien, tu n'aurais pas du. Mentionner la baise.
– Si tu n'as pas le cœur à baguenauder, je te ferai couler un bain.
– On regardera un film d'Anne Fontaine.
– Connais pas.
– On aura prévu des pop-corn.
– Si on regardais un épisode de Flipper le dauphin ?
– Oh, j'ai eu la même idée.
je dis posant la tête sur l'épaule du chauffeur mon mari. Nulle petite musique ne grésille dans le creux de mon bide. Je dois avoir un cœur de pierre. La pierre ne baise pas. Elle se fait lécher par la pluie, caresser par le vent, inonder par le soleil.
– Tu crois, je dis, que les enfants se débrouilleront ?
– Il y a deux ans tu n'aurais pas poser la question.
– Il y a deux ans, tu n'étais pas parti. Prends à droite. Actionne les essuie-glaces je vois que dalle.
– Tu veux conduire ?
– Pardon.
– Encode le nom de la clinique. Marianne l'a envoyé. Regarde sur mon portable.
Que Flavien me tend. Je l'ouvre. Code inchangé. Je pose l'index sur l'icône correspondant à la messagerie/textos. Mes yeux fouillent la boite de réception. Une dizaine de noms y apparaissent. Dont celui de deux femmes.
– Ma cheffe Tania et Charlize,
dit Flavien.
– Tu maltraites Charlize.
– Tu ne la connais pas. Je suppose que je prends à gauche.

– Attention !
– Je l'avais vu.
– Tu roules trop vite.
Bruit des essuies-glaces.
Au resto ce soir je commanderai des frites, ce soir. Entorse au régime dissocié. Quoique. Si je les mange avec un bol de légumes. Ou une salade. Envie d'un steak. Sauce poivre vert. Une vraie sauce, avec whisky. J'espère que l'auberge réservée par Flavien est à hauteur. Qu'il fait chaud dans la salle. Que les nappes ne sont pas en papier. Que le vin est bon. Le vin au pichet. Que je n'aurai pas de brûlure d'estomac. Ces temps-ci c'est le cas. J'absorbe un produit blanc une heure après les repas. Ça va mieux. Pas trop. Je tiendrai pas, avec les gosses. Peut-être qu'au resto ils auront de l'autruche. Jamais mangé. J'ai pas la force. Trop trop trop. Les autres mères disent *Trop* et elles le font. Je prendrai une glace vanille avec du chocolat fondu. Universel. Tiennent toujours, les mères.
Main de Flavien sur ma cuisse. Par automatisme je la prends. Les kilomètres s'enchaînent. Flavien récupère sa main, me tend un sourire. Que je prends.
– Ça va aller,
il dit.
– Je ne crois pas, non.
Bruit des essuies-glaces. Les mères tiennent. N'ont pas le choix. Mieux vaut ne pas anticiper. Mettre un pied devant l'autre.
Si tu n'acceptes pas la Suède, ton niveau de vie chutera. Finis les auberges, les autruches, Flipper dans un lit où des couples auront baisé pour de vrai.
Flavien la veille a loué un gros modèle de voiture, il a dit Nous partons de la maison, pas besoin d'avion. Il écoute un mix de cuivre et de tango. Je finis par trouver la pluie cinématographique.
Il est parti la veille, louer la voiture. J'ai négligé l'entretien de la nôtre. Flavien a dit On se paie un truc qui tient la route. Hector, Isadora, Zita ont exigé de faire un tour dans le modèle luxe teuton. Flavien s'est parqué devant pile la porte de notre supermarché, ils ont acheté des crèmes glacées, sont revenus, ont distribué les glaces,
une également pour Épaules robustes, qui suit Balthazar, jolie, cette fille, ses yeux sont clairs, elle a de la tenue. Qu'est-ce que tu fous avec un cœur déchiqueté, j'ai envie de lui dire Tire-toi !
Tout ce que j'ai trouvé à faire c'est rouspéter. Moins d'une heure avant de passer à table et bouffer du sucre putain.
– Maman est nerveuse,
avait dit Flavien, il rassemblait les déchets entourant les cônes glacés, on dit *déchet* après, pas avant de manger ce qu'il y a dedans. Avant de manger on dit *emballage*. Le monde est plein de références falsifiées.
Et puis nom de Zeus, Flavien s'en tire toujours, bon père comprenant la mère névrosée. Complice avec ses mômes, prônant la familiale harmonie.
Quand même, à table, on avait bien ri. Balthazar avait eu le chic de se débarrasser de Valentine aux épaules robustes.
– C'est fou qu'on ait un grand-père et qu'on l'ait jamais rencontré,
avait dit Hector. Ajoutant : je vous accompagnerais bien.
J'avais trouvé, en ma lagune intérieure, que ce serait une bonne idée.
– Tu ne rates pas l'école, Hector, avait dit Flavien. Tu as des examens. Tu

dois réussir ton année.
Hector avait penché la tête. Balthazar avait sorti une blague inconvenance. Zita avait pris la main de son petit frère. J'avais regardé Léo, comme d'habitude. Léo est mon pendule. Je suis qu'un gros tas de métal. Le fil tenu par Léo me stabilise, je danse du bout des pieds sur l'équilibre.
Léo qui réussira son année haut la main.
Flavien évitait de parler de Paris, de son boulot, comme il l'avait fait la veille. Ses enfants étaient heureux. Même Hector. Qui, sur sa chaise, se tenait exceptionnellement droit. Avec moi il ne le fait pas.
J'avais bu une énième bière. Savouré du bout de l'âme les échanges animés.
Hector ne réussira pas son année. Il me l'a dit ce week-end. Il décroche. Il étouffe. Il m'a dit cela. *Je manque de liberté*. Moi je cherchais les mots que je dirais à mon père. Que j'allais voir pour quoi, au fond ?
– Dans la chambre à l'auberge il y a une baignoire ?
je dis dans la voiture sur laquelle il pleut.
– Nous allons vers le soleil, chérie.
Cessation du balai chiant sur le pare-brise.
– Parce qu'une douche, je dis, sera au dessus de mes forces.
Flavien pose sur ma cuisse la main. C'est chaud. Je m'endors.
Sur mes paupières bondit le soleil.

123.

– Je ne peux pas,
je dis.
– Tu veux que d'abord on aille voir l'auberge?
Parking de l'hôpital Sainte-Véronique, baigné de lumière jaune.
– C'est l'été, ici,
je dis.
– On fait quoi ?
– Je peux pas.
Flavien sort de l'habitacle, enfile un veston gris. Par dessous, porte une chemise de velours finement côtelée, brun tabac. A troqué ses lunettes contre des lentilles. Ce n'est pas le même homme. J'en avais marre du précédent.
Quand il est parti, le chat précédent, j'ai souris-dansé.
Je comprenais pas en quoi la plupart de mes copines avaient du mal à se trouver un type. Je papillonnais dans la gaieté. J'ouvrais les cuisses, on me pénétrait. Je ne suçais pas. Les rencontres se clôturaient par une tristesse éphémère. Même topo qu'avant ma rencontre avec Flavien. Cinq types au total. Dont un prêtre dominicain.
Pendant ce temps, à Paris, le chat souris-dansait. Aussi. Maintenant on en est là. Devant un hôpital où un homme que je hais est en train de crever.
Je sors de mon sac noir à chaîne dorée (années soixante-dix, acheté chez Emmaüs), Mohammed Khaïr-Eddine dans l'édition poésie/Gallimard,
Mais gaffe je porte les tricots d'un âge de rouille les chimie d'audace ont ruiné l'ambre d'où je tombais comme des arganiers tuant ainsi les têtards du sexe vole et dénude mon aile, la cosmogonie d'une parole vivre et meurtrir la rivale la pilleuse mère qui te jeta dans cette aire de carnage.

Toc toc fais l'index recroquevillé de Flavien sur la vitre passager.
Mais invisible te voilà ferme et vénéneux sûr de leur verser dans l'œil ta fièvre noire et puisque la nuit voulait que je fusse son eau m'y baignant homme que déplument des doigts d'amour.
– Qu'est-ce qu'il y a ?
je jette, méprisante, par la vitre électriquement baissée.
Et puisque le rocher parlait à la douce la périssable nageuse me prenant à contrecœur dans cette eau intruse j'arme et m'exclus de chaque bronche du chant oxygène qui par trop de vie assassine.
– Viens,
dit Flavien.
Dans ses yeux je lis que lui obéir n'est pas dénué de sens.

124.

Mon frère porte un jeans trop large, un pull marine avec col par-dessous on dirait le curé qu'il rêve d'être sauf que lui ne déculottera pas de petits garçons au nom du Christ, de l'Esprit saint, de la Bite amen.
– Je suggère, dit Flavien dont l'autorité me séduit, qu'on prenne un moment ton frère, toi et moi, à la cafeteria. J'ai envie de pisser.
– Il y a des toilettes à l'étage de papa, dit Alec. Qui ajoute : Marianne ne va pas tarder.
– Primo, dit Flavien nous n'avons pas besoin de Marianne pour rendre visite à votre père, deuzio Mève est fragile en ce moment, elle ne t'a pas vu, Alec, depuis un bout de temps, tertio j'ai besoin d'un café, zou.
Mon mari me tend le bras, je tends le mien à Alec, il y glisse le sien.
Sur le mur de la cafet il y a un écran géant, non allumé quand nous y entrons, eu égard à quoi une gratitude produit en moi des pousses de printemps.
Je me sens guillerette. Merci Khaïr-Eddine. Suis assise dos à l'écran (au cas où quelqu'un actionnerait une saloperie de télécommande). A la caisse plus loin, Flavien repousse Alec qui veut payer café et croissants. Grosse tape de mon mec sur le dos de mon frère qui plonge dans les bras ouverts, olala.
– Qu'est-ce qu'on fera, sans papa ?
dit Alec à table devant moi, chipotant du bout de l'ongle mon endroit préféré du croissant. Le bout.
Alec mesure un mètre quatre-vingt-sept (quinze de plus que Flavien), large d'épaules, yeux marrons d'une affolante splendeur, lèvres de pulpe, dents franches, cheveux châtains en nombre (cent fois plus élevé que celui des cheveux de Flavien). Beau comme tout, mon petit frangin.
– Mange,
lui indique Flavien.
– On a un mort à saluer,
je dis.
– Alec quand as-tu vu ton père pour la dernière fois ?
riposte à mon insolence, Flavien.
– Je ne l'ai plus jamais vu,
dit Alec, enfournant le bout du croissant.
Quand nous étions petits, nous faisions des concours de croquage. A celui qui ferait

le plus de bruit. Pour cela il fallait mâcher bouche ouverte.
Alec ne précise pas à quoi fait référence ce *jamais*. Il mâche. Bouche fermée.
– Moi je ne l'ai jamais vu, dit Flavien à mon frère. Mais toi ?
– Alec a séjourné plusieurs fois en clinique,
je dis.
In petto je pense à une baignoire y en aura-t-il une dans la chambre de l'auberge ?
– Marianne venait me voir,
dit Alec.
Il est assis, du bout des fesses, sur la chaise ergonomique de couleur rouge. On dirait *réellement* un curé.
– Papa, il dit, avait d'autres choses à faire. Je n'avais pas le droit de me comporter comme ça.
Flavien allonge les jambes, dépose le bras sur ma chaise, ses doigts me pianotent l'épaule.
– Tu es sûr que tu veux voir ton père, Alec ?
– C'est pour ça, dit Alec, que Marianne doit être là. Marianne me rassure.
– Moi pas ?
je dis.
– Il est fini ce temps-là,
dit Alec.
Flavien se redresse sur la chaise, joint les mains, avant-bras à même la table.
– Voilà ce que je te propose, il dit à mon frère. Je t'offre un sandwich, tu attends Marianne. Je monte voir ton père avec Mève. On se retrouve là-haut.
Alec me regarde. Il n'a rien dans l'œil.
– Tu es belle,
dit Flavien dans le couloir, endossant le veston. Et me tire la main.
– J'ai pas envie,
je dis.
– Tu es là chérie, parce que ton père a demandé à te voir. Tu ne te serais pas déplacée. Tu es curieuse. Attends-toi au pire. Je sais, tu n'aimes pas que je parle comme ça. Tu as soif d'inattendu. Tu es faite pour la joie. Rien ne peut sortir de cet homme. Pas même l'inattendu. Je t'en prie ne sois pas déçue. Pense à l'excellent vin que nous boirons ce soir. Tu t'endormiras devant Flipper le dauphin. Nous ne baiserons pas. Demain nous repartons chez toi.
– Chez nous.
– Respire un bon coup.
– L'air est infect.
L'ascenseur s'ouvre. Pas de Marianne en vue.
– Mève,
dit Flavien.
Je pose l'index sur ses lèvres. Assez de mots. Je veux la vie brute.
Dusse-t-elle être celle d'un mourant.

125.

Marianne est à son chevet. Elle m'accueille dans un angélique sourire. Pantalon beige, chemisier blanc collet monté. Mon père dort. Flavien, qui ne l'avait jamais rencontrée, dit à Marianne Alec est seul à la cafet il vous attend.

Marianne me regarde. Elle est toujours aussi belle. Beauté lisse. Maman avait la beauté d'un vase de valeur. Cassé, recollé avec soin.
Ce qui fait que, quand elle décida de se recasser, la colle ne tint pas.
– Ne lui parle pas du passé,
me chuchote la deuxième épouse de mon père. Le pincement de sa main sur mon épaule me fait mal. Enfin. Presque.
Mon père ouvre les yeux. Visage creux. Grand corps dont par dessous le drap on devine les os. Bip d'une machine. Trois poches de liquide par une aiguille reliée au bras.
– Bonjour, ma fille.
– Bonjour, mon père,
je dis, me débarrassant de la gabardine noire sous laquelle je porte une robe courte de lainage noire, des bas noirs 10 DEN s'il vous plaît (les plus transparents que j'aie trouvé), des bottillons GUESS achetés sur un site d'occas,
je me sens belle, cassée, recollée, sur le bord de mourir mais debout, de l'autre côté de la vitre, et ce soleil.
Mon père tend le bras de mon côté. Je me réfugie près de Flavien.
– Tu voulais me dire quoi ?
je dis à l'homme étendu sous un drap.
Flavien m'enveloppe. Flavien est très bien, pour le rôle. Ça m'avait manqué. Enfin. Peut-être. Je ne sais pas.
Bruit d'une porte. Je ne veux pas de Marianne dans cette chambre. Je ne veux pas d'Alec.
J'ai la tragédie dans le sang. La tragédie de ma mère. Depuis quelques mois, me pète à la gueule. Me tire en laisse. Je ne peux suivre mon désir. Être tirée en laisse assassine mes désirs. *J'arme et m'exclus de chaque bronche du chant oxygène.*
– Approche,
dit mon père.
Flavien se précipite dans l'entrée de la chambre, je l'entends disconvenir, hop hop, pousse les assaillants hors du territoire, j'arme.
– Je m'en fous, je dis demeurant hors de portée des doigts allongés, j'ai Janice, Flavien, des amis, des enfants.
Dans ma bouche, tellement banal. Devant moi l'adversaire, si puissant.
– J'avais dans le sang, je dis, une dégueulasserie qu'est la foi, la foi en un dieu exigeant, jamais content de toi, qui pète pas un mot. Peu à peu cette croyance s'est desséchée, même si mon cerveau s'y accroche quand le vertige le rend captif. De toute façon c'est foutu. Éternellement je serai sous emprise. Tournée vers une altérité non-humaine. Échappant à l'humain comme la fourmi ne comprend rien aux hommes. Le pire est que les hommes connaissent la fourmi, l'étudient, ses instincts, tout. Mais ne peut communiquer avec elle.
Un pigeon gras se pose sur le rebord de la fenêtre. Son œil gris est vide. Comme celui d'Alec.
Comme le mien ?
– Il a fallu du temps, je dis, pour m'affranchir de l'idée *d'un amour absolu*. Aucun homme n'est à hauteur. Toi le premier. Il m'arrive de solliciter des grâces, comme suggéré par le Christ. Demandez et vous recevrez. J'ai demandé un père qui soit fier de moi. Tu n'en avais que pour maman. Et puis ce ne fut que pour ton dieu. Et puis que pour le pouvoir. Ton fils s'est fait sexuellement abuser. Le

fondateur de ta communauté s'offrait des nuits mystiques avec de jeunes religieuses. Il s'engraissait financièrement. Vos ouailles faisaient les fins de marché, les banques alimentaires, ô démarche évangélique. Pendant ce temps, cet imbécile délirant empochait les salaires, les allocations, les héritages.
Mon père pose sur moi des yeux de faucon.
– Tu as fini ?
il demande actionnant un boîtier le voilà assis, bassin solide, nuque raide, bouche biblique.
– Je n'ai pas fini, je dis mes jambes tremblent je vais chuter. Ma mère est morte par ta faute. Elle était en danger, au couvent. Un milieu à l'encontre la femme qu'elle était, sophistiquée, sauvage, suave, comme tu l'avais aimée. Entre temps tu prenais la mesure de ton ascendant sur les âmes floues. Il y avait pour toi à se faire une place au sein de cette mafia bourgeoise revenue aux valeurs d'une société solide, solidaire, désencombrée du vice tu parles. Ton ami Pierre éjaculait dans le cul de ton fils. A deux chambres de la tienne.
– Assez, Mève.
Ce *Mève,* je le connais. Il traîne dans mes souvenirs d'enfance. Au lieu de m'agresser, il me plaît. L'enfant en moi n'est pas morte.
Mes jambes se ragaillardissent.
L'enfant en moi avait l'habitude que son père ne la regarde pas. L'enfant aimait ce père-là. Il ne lui causait pas de tort.
Croyait-elle.
– Tu as, je dis, sur la conscience le suicide de maman. La destruction de ton fils, celle de dizaines de mômes âgés de cinq à treize ans, abîmés par ton ami, celle des centaines de vies abusées dans leur crédulité pour l'espérance. Il est honteux que tu ais survécu. Mais je t'écoute. Je te hais mais je t'écoute.
Les doigts du vieux empoignent le drap de part et d'autre du corps osseux. Une lumière vive sort des yeux, comme dans ces mangas des années quatre-vingt comment ça s'appelait déjà ?
– Marianne, il dit, appelait régulièrement ton domicile. Je mettais le haut parleur. Elle prétextait une enquête je la trouvais affriolante ces jours-là. Tu vois de quoi je veux parler, Mève ?
Power rangers.
– C'est ainsi, il poursuit, qu'elle a appris par un enfant trop bavard que ton mari avait quitté le domicile. Six gosses. Pas joli-joli. Tu n'as pas vraiment de métier, non plus. Tu oses me balancer ta morale ? Tu es faible comme ta mère. Ton frère et toi lui ressemblez. Pierre, remarquable intellectuel par ailleurs, que je n'ai pas été le seul à soutenir figure-toi, Pierre me l'a tout de suite dit. J'avais mieux à faire que d'éduquer des plantes qui ne donneraient pas de fruits.
Le vieux reprend son souffle. Qu'il crève.
– Pas fichue de garder ton mari, il ajoute. Avec six gosses.
Flavien m'entoure de ses bras. Me serre fort contre lui.
– Vous disiez ?
il lance à l'homme dans le lit.
L'homme dans le lit abaisse la couche, tire sur lui le drap ça n'en finit pas, la descente du matelas.
– Que dieu te bénisse,
il dit et regarde le pigeon sur le rebord de la fenêtre.

Je fais trois pas, ma main droite entortille le col du pyjama, j'entends derrière moi Flavien jeter mon nom, je tire à moi le buste de l'homme en pyjama, ma main gauche le contraint aux omoplates.

– Je te renie au nom du père,

je dis.

Je jette l'homme sans un œil pour le visage, je le sais rapide, l'homme sous le drap, vif comme vipère.

Je me rue dans le couloir.

– Ça va, chérie ?

dit Flavien il referme derrière lui, avec maîtrise, la porte de la chambre.

– Je suis sûre, je dis, que dans la chambre de l'auberge il y a une baignoire.

– Comment t'as deviné ?

– C'est oui ?

– Je voulais te surprendre.

– Elle était bien ma réplique ? Au nom du père ?

Nous marchons côté à côte vers l'ascenseur. Le bras de Flavien enlace ma taille.

– Je suis fière de moi,

je dis.

– Mève ?

dit Flavien.

Il s'arrête derrière un chariot où attendent d'être déposés au chevet des malades des épinards de conserve de la viande pâle.

– Foutons le camp d'ici,

je dis.

Flavien m'attire à lui. Deux infirmières passent, elles récriminent. Leurs semelles chuintent.

C'est la dernière chose dont je me souvienne. Ensuite, je tombe dans les vapes, on m'allonge sur une table de massage, je me jette sur la fenêtre, que j'essaie, avec nervosité, d'ouvrir, l'infirmière dit Calmez-vous. Flavien ouvre la fenêtre, un oscillant battant permettant un écart de dix centimètres, je glisse le visage dans la fente,

respirer à pleins poumons,

maintenant je suis dans mon bain.

126.

Charles Trenet me réveille, m'embrasse sous l'oreille.

– Je suis rentré, dit Flavien. Nous pouvons dîner.

Je ferme les paupières. Vaguement mal au crâne. C'est cotonneux. Pas désagréable.

– Ils ont de l'onglet,

il dit.

Je souris. Je sais que Flavien voit ce sourire.

– Lève-toi ou je me mets à poil.

Le lit régurgite mon corps. Je me tiens nue contre mon mari. Mon visage est ensalé de larmes. Ça tire la peau. Flavien émettant des sons caractéristiques (équivalent au brame du cerf en moins beau), je file à la salle de bain, me passe la gueule sous l'eau.

Je ne me regarde pas dans le miroir. J'empaquette joues et front et cou dans une

serviette éponge, longuement, pressant fort.
Revenue dans la chambre (le cerf pianote son téléphone), je m'assieds sur le lit, fouille ma valise, en sors une robe courte, des bas, des talons hauts. Trop sophistiqué pour un hôtel champêtre ?
Sophistiqué. Bordel.

127.

– Je ressemble à ma mère ?
je dis à Flavien.
Le restaurant de l'auberge est à moitié plein, il y a du tissu rouge aux murs, des appliques à abat-jour jaune, du jazz. Les olives Kalamatas sont parfaites. Les assiettes manquent de fantaisie. La fille qui prend commande ne sourit pas. La vie dans tous ses états. Ambivalente. A hauteur de nos doutes.
– Je n'ai pas connu ta mère, Mève.
La réponse me déçoit.
– Des nouvelles de Charlize ?
je dis, ne lâchant pas le pied du verre où se donne à moi un exquis vin portugais.
– C'était une proposition de job.
– C'est quoi, cette étincelle dans tes yeux ?
– Un nouveau job.
– Paris ?
– Buenos Aires trois mois ensuite Paris.
– Pourquoi une étincelle dans tes yeux ?
– Je suis heureux d'être ici.
– Tu ne réponds pas à ma question.
– Tu as peur, Mève ?
Un garçon dépose un panier de pain des mini paquets de beurre.
– L'onglet, je le voudrais saignant,
je lui dis.
– Vous avez déjà passé commande ?
Il dit, d'un calme assez joli.
– Non, dit Flavien. Mais nous le pouvons.
– Je vous envoie ma collègue.
Flavien se tartine un bout de pain. Buenos Aires ?
– Tu as dit oui ?
je m'enquiers.
– Il y a trente ans.
– De quoi tu parles ?
– A la femme que tu es.
– Tu l'abandonnes pour des nanas dansant le tango.
– Ce que tu peux être simpliste.
– Je suis fragile. Dis pas de conneries.
– Tu es tout le temps fragile, Mève.
Putain.
J'avale une goulée du sang de la terre. L'ivresse m'assouplit.
– J'ai toujours été forte, je dis. C'est vrai, en partie grâce à toi. Pas que.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire,
dit l'homme que j'épousai jadis. Il pose la main sur celle des miennes qui n'est pas agrippée au pied du verre.
– Je refuge le job, il dit. Mais je me réjouis qu'on pense à moi.
J'aurais du dire Moi aussi je me réjouis. Je ne peux pas m'empêcher de faire valoir mes émotions. Elles ne peuvent pas attendre, mes émotions. C'est dommage.
– J'ai parlé, dit Flavien, à ton frère.
La serveuse prend les commandes, elle a les ongles rongés. J'ai de l'empathie, pas du dédain.
– Marianne, dit Flavien, propose que demain nous passions déjeuner.
Flavien me sert un verre.
– Tu lui as dit quoi ?
je demande.
Grimace du mari. Style smiley représentant le soleil avec un sourire en arc sauf ici l'arc est un dôme à l'envers.
– T'en penses quoi, toi ?
je dis.
– Que nous avons besoin d'enthousiasme.
– Marianne n'est pas la bonne adresse, pour l'enthousiasme.
– Buvons à la reprise des temps heureux.
– Sauf, je dis, que toi et moi pour le moment on est sans boulot. J'ai foutrement envie de me faire plaisir, de me rouler dans les facilités qu'offre, contre rémunération, la société de consommation. Je veux bouger, pas seulement avec le quatuor. Je veux retaper la maison. Je veux une autre voiture. Le restaurant de temps en temps. Ne fais pas cette tête.
L'onglet est servi comme il se doit avec sauce à l'échalote. Les frites sont croustillantes.
– Vous auriez de la sauce poivre vert ?
je demande à la fille dans un sourire.
– Je vais voir en cuisine,
elle répond, atone.
– Je rêve, je dis, de trouver un job où les gens soient contents de moi.
– Mève.
– Tu veux que je parle de mon père ?
– Parle-moi de ce que tu veux.
– Ce n'est pas ton genre, t'intéresser à mes états d'âme.
– Les gens sont contents de ton boulot. Tu ne cesses d'avoir des retours positifs.
– Pardon. Pour les reproches. Il y a entre nous de l'inexpliqué. Ça fait un an et demi, Flavien.
– Dix-sept mois.
– Tu m'as trouvée injurieuse, avec mon géniteur ?
– Merveilleuse.
– Tu m'as toujours trouvée merveilleuse.
Flavien sourit, le bougre. Se beurre un fragment de pain.
– Mon problème c'est Alec, je dis. Je ne peux pas le voir. Pas maintenant. Tu veux bien t'en occuper ?

– Déjà fait.
– Tu lui as dit quoi ?
– Que tu était fâchée contre le géniteur.
*Géniteur*.
J'apprécie, Flavien. Flattée de ta finesse. Je veux dire, elle m'honore.
– Pendant que tu dormais à l'auberge, il dit, je suis retournée à l'hôpital. Alec était assis dans le couloir, chapelet en main. Je lui ai demandé d'aller chercher Marianne. Elle et moi avons laissé ton frère sur place yeux clos.
– Tu as parlé à ma belle-mère ?
– Première fois que j'entends le mot dans ta bouche.
– Elle incarne ce que je vomis.
– La religiosité ?
– Tu la trouves comment Marianne ?
– Elle m'a demandé si vous aviez fait la paix.
– Tu as dit oui ?
– J'ai dit Oui avec des roses dans les yeux.
– Tu n'as pas oublié les épines?
– Il n'y a qu'une sorte d'épines qu'une femme comme Marianne soit capable de voir. Celle de la couronne sur le Christ.
– Pauvre Marianne.
– Après la mort du géniteur...
dit Flavien.
Dans géniteur il y a *génie*.
– ... Marianne, il dit, s'engage à faire venir Alec dans la région. Avec son mari, ce n'était pas possible. Elle m'a dit cela. *Pas possible*. Alec, la première fois que son père. Je peux dire *son père* ?
– Tu me baiseras avant de dormir ?
– Pourquoi pas.
– Même si je ne fais pas d'efforts ?
– Même si tu as trop mangé ?
– Tu me prendras doucement. Par l'arrière.
– Je viens vite en ce moment.
– C'est ça qui est bien.
– Mève ?
– La première fois que l'ogre lui a rendu du visite en psychiatrie, Alec lui a cassé le nez. Et, non, Alec n'a pas de père. Ce type aimait son nez. Il est pas mal, son nez. Ils lui ont remis en place comme de si rien n'était.
– Tu savais que Marianne voulait des enfants ?
– Ça ne me concerne pas.
La viande fond sur la langue. Je remercie le bœuf. Itadakimasu.
– Ton géniteur ne voulait pas d'enfant ?
– Tout est dit.
– Marianne s'occupera d'Alec.
Les frites, croustillantes.
– L'histoire n'est pas terminée, je dis. Le type n'est pas mort. J'attends de voir. Tu commandes une bouteille ?

128.

Je tenais mon manteau sous le bras. Je l'avais, avec décontraction, laissé choir hors de mon corps apaisé. Lola me le prend des mains.

– La collapsologie à côté, c'est pipi de chat.

– Depuis quand ?

– Hier soir, comptabilité, Irma insupportable. Jonas et elle se sont pris la gueule.

Irma m'accueille rouge aux lèvres impec, jupe tailleur pas un pli, sourire chaleureux comme de sa part je n'ai pas reçu depuis les calendes grecques.

Quelques décennies avant JC, les calendes, dans le calendrier romain, faisaient référence au premier jour du mois où les débiteurs avaient à rembourser leurs dettes les grecs, eux, n'avaient pas de calendes, d'où l'expression un jour qui n'existe pas. Irma ne t'aurait *jamais* souri, Mève?

– Toi tu souffres,

je dis, prenant ma boss dans les bras je la serre contre moi, m'en détache, le corps de l'autre tombe, je me penche voulant la rattraper, chutant je sais qu'il est trop tard apesanteur inexorable je chute aussi, Bam. Déchirement d'ourlet, bruit d'une masse qu'absorbent deux centimètres de moquette, Bam fait ma tête contre le bureau dictatorial d'Irma, on ne peut rien contre la dictature faut juste qu'elle n'arrive pas au pouvoir. Pourquoi avoir laissé Irma décider pour nous ?

– Elle saigne,

dit Lola à propos d'Irma.

J'ai le crâne fendu. Le Très-Haut y plantera sa verge, sperme muni d'hélices au métal tranchant. Je serai réduite à néant.

– Toi, Mève, tu vas bien ?

je dis, sardonique.

Mes doigts, passés sur le crâne, me reviennent tâchés de sang.

– Merde, dit Lola à propos d'Irma, elle se réveille pas.

Je vois flou.

– Mève, fais quelque chose.

Pénélope est là qui s'affaire autour du dictateur. Malgré mes efforts pour être quelqu'un, on me dédaigne. Je m'essuie la main sur la moquette. Dos au bureau, j'allonge les jambes.

– J'appelle le 117,

dit Lola.

– Putain non, dit Pénélope, pas le 117 .

– 112 ?

– Donne-moi ce téléphone.

– 112,

je confirme.

Mes yeux voient. Les jambes enlynonées d'Irma, pieds incrustés dans de l'escarpin. Je me penche, les lui ôte. Je voudrais quitter ce lieu où s'agglutine, à présent, la totalité du personnel. Je rampe mais non. Je m'allonge au sol.

– Mève, ça va ?

Je ne sais qui dit cela. Je ne veux pas qu'on m'embarque avec la patronne dont le mari se fout. Moi, j'ai un brave mari.

Telles sont mes dernières pensées. Je me réveille, inconfortable, dans un siège

d'auto devant notre maison de briques, Baltha me prend la main, Flavien me tire par l'autre main, combien en ai-je ? Je pose un pied au sol. Le grand air me rentre dedans avec ses gants doux, redresse mon dos, allège mes hargneuses pensées. Une gaieté dégringole dans mon œsophage. Je l'entends rire. De loin.

– Mettons-la dans notre chambre,

dit Flavien.

Le *notre* précédent le mot *chambre* m'agace un chouia. La petite gaieté m'engueule, soudain proche. Fais pas chier, Mève.

Gourmandée, je baisse les yeux. Allons, dit la petite gaieté, laissons-nous être bichonné.

Ensuite, je n'entends pas son rire mais la voix d'Alberta Hunter dans la cuisine blanche comme était blanche la cuisine de mon enfance.

– Laissez-moi faire,

dit la voix de Zita.

Au son de cette voix mon corps trouve une souplesse.

– Viens, maman,

dit celle qui bientôt le sera.

Tu sais quoi ? Je me laisse faire. La petite gaieté l'a dit. Cessons d'être au devant du désir des autres. Laissons le désir des autres arriver jusqu'à nous.

Je m'endors, rêvant de bonbons à la réglisse.

129.

Le poêle ronronne, Zita m'a fichu un peignoir de son père sur le dos, je flotte dedans, je suis faible, mes globules rouges, mes muscles, la nomenclature de ma charpente sont à nu sous les eaux, saturés, incapables de servir à quoique ce soit. Mais si. L'apesanteur ne les emporte pas.

Je suis lestée sur le fauteuil de Léo. Taratata, dit la petite gaieté, laissons-nous faire par le désir des autres. On me tend un thé, je l'accepte. Je bois. Pas de goût. Je voudrais une meringue avec de la crème fraîche, des copeaux de chocolat. Dans mon pays, la Belgique, on appelle ça *un merveilleux*.

– On lui dira plus tard pas maintenant,

dit Zita très bas afin que je n'entende pas. J'ai l'ouïe agressive. Détecte, dans un persiflage d'invective, ce que d'autres n'entendent pas.

– Maman, bois.

– C'est pas bon.

– C'est détox.

Je vide la tasse.

– Il est mort ?

je dis, pâlotte.

– Chérie, dit Flavien accroupi à mes pieds, je dois me rendre à Paris. Je serai de retour samedi. J'ai appelé Dorothée. Samedi soir elle donne une fête. J'ignorais.

– J'y vais, dit Zita. Maman a besoin d'une infirmière qui l'accompagne. Toi, papa ?

dit l'aînée de mes filles, me tendant à nouveau un truc dans une tasse je détourne la tête.

– Artichaut chardon marie,

elle dit.

– Je suis pleine,
je dis.
– Dorothée m'invite si Mève est ok,
dit Flavien.
– Va à Paris, dit Zita. On te tient au courant.
– Absent si longtemps ?
je dis à Flavien.
– C'est bon, dit Zita à Flavien. Maman est ok pour la soirée.
– Qui est mort ? je dis par retour de mémoire. Mon père ?
– Irma. Suicidée.
– Mon père pendant ce temps, je dis, est toujours vivant.
– Marianne a appelé, dit Flavien. Pour s'assurer que nous étions bien rentrés.
– On l'invite, je dis, à la soirée de Dorothée ?
– Ton père a fait un infar,
dit Flavien.
– Bonne nouvelle,
je dis, me levant. La petite gaieté se donne un mal fou pour me hisser vers le haut j'ai pitié. J'ai envie qu'elle se sente bien tout comme moi, la petite gaieté.
Je reçois au front, de Flavien, un baiser. Le baiser est chaud. Flavien me sourit.
Étant vulnérable, aucune voix en moi ne trouve à redire.
Nous devrions nous laisser aller à la vulnérabilité. Mais nous tenons, n'est-ce pas ? Tenir nous permet d'échapper au vide. Alors qu'il suffit d'y consentir.
Nous avons peur du siphon.
D'être, par lui, avalés.
– On mange quoi ce soir ?
je dis, me débarrassant du peignoir. La porte se referme sur Flavien. Derrière la fenêtre, Zita fait signe à son père.
– Il prend ma voiture ?
je dis.
– Nous sommes jeudi, maman. Tu n'es pas en état de conduire ni aujourd'hui ni demain.
– C'est vrai, j'attends la mort de mon père.
– Arrête.
– Tu écosses des petits pois ?
– Ça ne te plaît pas ?
– J'ai envie de la perspective d'une lasagne.
– Je ne sais pas cuisiner la lasagne.
– Moi si,
dit la voix de Balthazar. Il est devant moi, beau comme tout dans son sourire douloureux.
– Ça va, toi ?
je dis.
– Nous sommes tous un peu cassés,
il dit.
– Par quoi ?
– L'amour est une duperie.
Je suis d'accord avec mon fils alors je la boucle.

130.

Vendredi.
Ciel gris. Courant, en Belgique. Nos forêts crèvent, faute de pluie. Les chênes, surtout. Lors des sécheresses précédentes, ont contracté début des années deux mille une maladie qu'est la pré-mort. C'est seulement maintenant que les chênes montrent leurs moignons. Branches hautes, tendues vers le ciel qui ne les allaite pas. La mort est là, dans leur corps vivant.
Silence dans la maison. A quatorze heures je rendrai chez eux visite à François le mari bienheureux d'Irma. Pauvres enfants. Devront attendre que le beau-père crève pour hériter de l'hôtel particulier, de la maison au Zoute. Une petite maison, bien placée. Irma l'avait offerte à son jeune marié. Vaut une fortune. Les plus belles journées, je crois de ce couple malheureux : lui et elle s'adonnant à la décoration, chinant, visitant les biennales d'art contemporain, se disputant, non, celui-là (parlant d'un peintre hongrois), non, celui-ci, disait François (une jeune anglaise lui tapait dans l'œil),
à Venise l'artiste anglaise portait une microrobe rouge cerise une énorme fleur de coton au cou, François n'avait de cesse de respirer cette fleur, l'anglaise n'avait de cesse de repousser François, Irma n'avait de cesse de me harceler pour un article sur les animaux domestiques. Supputant la situation qu'elle subissait, je répondais à chacun des appels venant de Venise, pas le soir, le soir Irma prenait un bain mousse avec François, elle l'avait pour elle seule et le champagne qui te fait oublier combien tu es interchangeable sauf pour des gars comme Flavien mais bon.
Pendant treize ans, je tins tête à Irma. Avec les autres pouvait être sadique. Perverse-narcissique. Genre à t'humilier devant public, te rabaisser, te parler comme si tu étais moins qu'un gosse. Le lendemain à t'offrir un livre, des fleurs, un baiser. En général les pervers ne sont pas sûrs d'eux. Ils ont du charme. Un putain de charme. Une contre-vie. Une haute familiarité avec la mort. Ça fascine. Je l'avoue, je n'y étais pas insensible, chez Irma. Dès le départ, je fus vigilante. A cause de mon père.
Et puis. Irma était journaliste. Elle était cultivée mais davantage. Elle avait le sens de l'enquête. Un sens impartial. Irma était née dans le conformisme de caste. Elle était pour le genre, la hiérarchie, le patrimoine. Mais il y avait en elle quelque chose de révolté. Née dans une famille de gauche, elle aurait fait une pétroleuse hors pair.
Sa révolte endossa le féminisme. Une idée du beau, non coopté comme cette idée l'était dans la plupart des magazines féminins. Il s'agissait, chez Irma, de curiosité. Elle n'affirmait pas. Elle questionnait.
J'adorais.
Je la savais ferrée par son milieu, les gens de sa famille, son entourage ultra-friqué. Elle était respectée par ces gens. Vilipendée, parfois. Pas assez à mon goût ça l'aurait fait réagir. On tolérait que Madame s'exprime, on était libéral.
Je l'avais emmenée, il y a huit ou neuf ans, dans les forêts que je chéris, dans le sud du pays. Irma était en plein divorce. C'était avant la rencontre avec François. Son mari n'en voulait plus. Il le lui avait dit gentiment. Ça fait vingt-cinq ans qu'on vit ensemble, Irma, on ne va pas faire semblant. Restons amis.
Le hic, c'était qu'Irma n'avait *pas même de l'amitié* pour son mari.

Nous avions marché dans le froid, sa voix était douce, à Irma, nous avions rit. Je lui désignais les arbres morts. Nous avions lancé une enquête. Soulevé le scandale des parcelles achetée par des consortiums privés. L'État liquidait ses forêts. Irma était sur la touche. Je l'avais rarement vue, à l'époque, si concernée. Nous débarquions elle et moi dans les ministères, interrogeant des haut-fonctionnaires qui se renvoyaient la balle. Certains étaient au fait de bien des choses. Mais résignés.
Notre enquête placée à la une avait fait un flop.
Les gens préfèrent les tremblements de terre à Bali.

131.

Treize années à faire à ma façon le métier que l'on m'a enseigné. A tendre l'oreille au monde. A recevoir des lecteurs de beaux courriers. Je te remercie, Irma.
Depuis deux ans, nous étions malheureuses toi et moi. Je couchais, j'oubliais Flavien, je buvais, je voyageais,
un truc me remontait à la gueule.
Je ne l'avais pas vu venir.
Toi, tu voyais la tragédie de ta vie te mettre la main dessus. Tu ne voulais pas de ça pour moi. Tu programmais ta mort quelque temps faut croire. Raison pour laquelle tu me virais, avec indemnité, de la rédaction.
Je n'étais pas faite, comme tu l'étais, pour l'administration. Je n'en avais ni la prétention ni les épaules.
Avec moi pour commandant l'aventure au journal aurait fini comme le pot de confiture qu'on ne met pas au frigo. Elle aurait pourrit.
Tu ne voulais pas de ça pour moi.
Je ne pleure pas, tu vois. Dans ma cuisine j'ai allumé un feu, intense, pour que le torrent de larmes s'assèche. Pardonne-moi. Je ne veux en verser à la mort de mon père. Des larmes.
Mon père comme tu disais, à propos de François, *mon mari*.
Merci, belle Irma.
Le sujet de mon dernier reportage, ce sera la femme que tu es. Je te le dois.
Avec joie.

132.

– Aucun ne me plaît,
dit Isadora.
– Tu es sûre ?
je dis.
– J'en trouverai un sur le net.
Isadora boit un chocolat chaud dans une brasserie commercéquitable. Ma fille manquant de pantalon, je lui donnai rendez-vous en ville. Nous fîmes les magasins. Rien ne lui plaisait.
– Elle est enterrée quand, Irma ?
dit Isadora.
– Tu viendras avec moi ?
– Si je peux rater l'école : oui.
– C'est vrai. Les examens.

– J'ai pas la force. Pour les exams.
Alors je dis un truc horrible :
– Hector plante son année, tu veux bien sauver la mise ?
– Sauver *la mise* veut dire quoi ?
– Rien.
– Je peux réussir.
– Tu es intelligente.
– Ça n'a pas de sens pour moi.
– Tu as des copines à l'école, non ?
Je voudrais tant que mes petits étudient, recrachent sagement la matière, avec beaucoup de salive, C'est bien continue comme ça.
– Je vais t'épauler, je dis. Tu réussiras ton année.
– Merci, maman. J'ai pas la force.
– On la trouvera.
– Ce serait grave, pour toi, que je me plante ? Aussi grave que la mort d'Irma ?
Ma benjamine pleure je ne sais quoi, le retour hypothétique de son papa, la grossesse de la sœur aînée, l'absence d'Edgar, la tristesse de Balthazar, le désarroi d'Hector.
– Je suis triste pour Irma,
elle dit.
Ah, Irma.
– Toi, tu pleures pas ?
dit Isadora.
– J'ai d'autres soucis.
– Par exemple ?
Ma peau se fripe entre la bouche, le bas de la joue, le menton // l'argent viendra sous peu à manquer // mes désirs d'amour intarris / même avec le retour, touchant n'est-ce pas, de Flavien // mes enfants qui ne vont pas bien en tout cas pas comme ils devraient aller bien c'est à dire réussir leurs études / leurs amours // Paul qui veut palper mes seins bordel de cul ont allaités six enfants // un type crève sur un lit d'hôpital dont mon corps a chopé les gènes // gâteau sur la cerise professionnellement Mève n'est nulle part, personne ne réclame son expertise, pas une offre d'emploi marquée par l'admiration quoique ce soit d'élogieux putain, trente ans à écrire pourquoi,
rien.
Comme dit Agnès Jaoui, le succès ne rend pas heureux. Ce qui rend heureux, c'est de persévérer dans son art.
Tout le reste est secondaire, écrit Steve Jobs. Il faut que vous trouviez ce que vous aimez.
- A quoi tu penses, maman ?
– On se mangerait un gâteau ?
Le regard de ma petite s'émerveille.
Nous dirigeant vers le buffet réfrigéré, me tient la main.
– Je t'aime,
elle dit.
Me lâche, subitement, étreint une copine. Je salue bourgeoisement la mère, pantalon faux cuir, veste marine, kyrielle de chaînes plaquée or.

– Je peux aller chez Camille ?
– Et le gâteau ?
– Je le mangerai avec ma copine.
Elles font des bons, toutes les deux. Je souris, bourgeoise, à la mère, qui sourit, lasse, portant à bout de bras les désirs de sa fille, comme moi, comme moi.
Peu importe que nous soyons de bonnes personnes ou pas, nous sommes des mamans.
Je règle le gâteau d'Isadora. Le ciel est gris. A l'intérieur de l'espace pour bobos, la lumière est jaune. Parait que je devrais m'acheter des luminettes. Ou une lampe. Pour booster ma dopamine. L'hormone du bonheur. Le bonheur viendrait à moi, excité par la lumière. Comme les insectes de nuit. Le bonheur ne se brûlerait-il pas les ailes ?
Mon téléphone bipe.
*Quand nous voyons-nous ?*
Paul.
*Pas pour le moment,*
je réponds.
J'abandonne ma fille à l'amitié. Je m'assieds sur le bord d'une fontaine. J'écris un mot au fils d'Irma, Marc-Antoine, que tout à l'heure j'ai pris, longuement, dans les bras.
*Ta mère est quelqu'un de bien. Elle t'aimait. N'en doute jamais.*
Je fous le téléphone dans mon sac, marche, croise mon reflet dans une vitrine, me trouve belle. La petite gaieté se donne un mal fout pour remonter mon œsophage alors je lui tends la main.

133.

Vendredi soir.
- Dorothée me fait chier. Je ne vais pas à sa soirée.
– Lydia je suis aux toilettes, là.
– Si ça continue, Berlin, je boycotte.
– Comment va ta femme ?
– Je n'ai pas de femme, Mève.
– Je t'emmerde, Lydia.
Je raccroche et je chie.

134.

J'envoie à Lola, du bureau, un message vocal pas piqué des vers.
Me suis mise à dos Zita, il y a une demi-heure. Elle buvait un whisky coca. J'ai sarcasmé. Elle m'a dit Avec moi tu n'es pas bienveillante. Ça me rappelle quelqu'un, qui ?
Je me sers deux doigts de gin (trois doigts), deux glaçons, je rentre le ventre, ferme la porte du frigo, décapsule un petite bouteille de soda parfumé au gingembre prévu pour la fête demain soir. J'avale la moitié du verre, coincée entre le frigo et la table blanche.
Edgar. *Tu n'es pas bienveillante avec moi.*

Edgar m'écrira-t-il un mot pour Irma ? Elle l'a pistonné pour une expo, du temps de la Cambre, son école d'art. Plusieurs expos. Edgar ne se manifestera pas. Absorbé qu'il est par sa destinée. A Londres, fait un tabac. Zita m'a mis sous les yeux le compte insta de son frère. Il est beau, mon fils. Demeurait des heures dans mes bras, petit. Ne me lâchait pas. Quand Zita est arrivée, ça a été la cata. On avait pris le temps, Flavien et moi, pour Balthazar. Six ans.
La destinée d'Edgar est de devenir quelqu'un. Invité à des fêtes, des performances, des célébrations.
Sa venue au monde me permettait de bazarder un cauchemar. Celui de mes parents.
Je fus immédiatement prise d'amour pour l'enfant. J'échappais au destin.
Le destin d'Edgar est de se manifester. Je veux dire : qu'on le voie. Qu'on l'applaudisse. Qu'on l'envie.
Moi ? Je reste engluée dans une maison que bordent des mélèzes, pas foutue d'élever mes gosses en vue d'une intellectuelle étincelance (m'emmerde pas, j'invente des mots *si je veux*), j'écris des trucs que peu de gens lisent et puis oublient, je suis baisée par un gars que ça n'égratigne pas de vivre petites satisfactions, petits plaisirs, petites accommodations, vie rectiligne non percluse de doutes comme on te passerait sur la peau du papier de verre, un gars à l'âme vigoureuse s'étant amusé avec un pubis, l'ayant délaissé, revenant au bercail, oubliant le golf, s'inscrivant à l'aviron, portant des tee-shirts noirs, bienveillant avec ses mômes, gentil comme tout avec sa fafemme, n'ayant pas d'ambition, pas de projets, pas de cris,
il m'a même écrit, Flavien, il y a dix minutes, un truc suivi de smileys.
Colère.
Tu n'es pas bienveillante, Mève, tu parles mal aux gens, tu sais pas faire de nœuds dans ta langue, pas capable d'être une fille pour ton père, si Paul t'avait dit Oui il y a quelques années tu te serais tirée de chez toi,
radeau de merde à t'écorcher les ongles, volonté de plébéienne à subir le bas panier, rêves à gueule de boire, érotisme de chien dans les pattes.
Colère.

135.

– A la mort de ton père, dit Hector, tu toucheras un héritage ?
J'hésitais à ouvrir une deuxième bouteille de ce truc aromatisé prévu pour la soirée de Dorothée où Lydia ne sera pas. J'envisageais le gin pour Lydia et moi. Je décapsule.
– C'est vrai, ça, je dis. Le mec n'est pas pauvre.
Hector ouvre le robinet, il se penche, boit à même le jet.
– Tu ne devais pas sortir ce soir ?
je dis.
– Les copains font chier.
– Tout le monde est parti sauf Léo.
– Tu veux l'exclusivité de Léo ?
– J'ai pas prévu de cuisiner.
– Même pour Léo ?
– Nouilles chinoises.

– Ben c'est ok.
J'ai acheté *un* paquet de nouilles.
– Je te déçois,
dit mon fiston de quatorze ans.
– Une bière ?
je propose.
– Guillaume Alleron est contre.
– Toujours là, lui ?
– Maman assieds-toi. J'ai à te parler.
Nom de dieu. Marianne rapatriera mon frère auprès d'elle parce que mon père le lui demande. Avec son fric à lui.
– Ça te va, des pâtes ?
je dis.
– Y a encore la bonne huile ?
– Je crois pas.
– Pesto ?
– Nan.
– Il mange quoi, Léo ?
– La même chose que nous.
– Ça, c'est la bonne huile ?
– Zut alors, tu l'as trouvée où ?
– Dans ton bordel.
– Il me faudrait une femme de ménage.
– Pourquoi pas ?
– J'aurais des scrupules.
– Cette maison a besoin de toi, dit mon gamin. Il y a les vitres cassées, les radiateurs défectueux (Hector remplit une casserole d'eau), les murs à peindre, un boiler à réparer (Hector sale l'eau, allume le gaz, pose le couvercle sur la casserole), je peux te parler ? (se tourne vers moi, flamboyant d'insouciance) Tu veux une bière ?
– Je suis heureuse, mon fils, de passer la soirée avec toi.
– Il est où, Léo ?
– Crée un jeu vidéo en ligne avec un ado de Chicago.
– Je te la décapsule ?
– J'en voudrais une forte.
– T'es en colère ?
– Triple Westmael.
– Ça se voit t'es en colère.
– Accouche.
– Assieds-toi.
– Tu veux changer d'école ?
– C'est ça.
– L'an prochain ?
– Pensionnat.
– Mets-nous de la musique.
– Tu serais d'accord pour le pensionnat ?
– Beirut. C'est le nom du groupe.

– Comment ça s'écrit ?
– Laisse tomber.
– Léonard Cohen ?
– Pas le cœur.
Zach Condon, de Beirut, chante *Elephant gun*. Je bois. Merci, je dis à Hector.
Demander à mon toubib un antidépresseur. Je ne sais pas vous, je supporte pas ces trucs-là. Me rendent malade. M'est arrivé de tenir quinze jours. A vomir comme une borne de pompier par orage constant.
– Je t'écoute, mon fils.
– Ne sois pas bouleversée, maman. Je te verrai pendant les vacances.
– Qui t'a parlé d'un internat ?
– Les potes de la team d'Alleron.
– Tu n'es pas allé à la dernière réunion.
– Guillaume dit que j'ai tout pour être un porte-flambeau.
– Mais tu rates ton année.
– La plupart des jeunes qui le soutiennent, comme moi, ils sont dans une école de jésuites.
– C'est super dur, les jésuites. Faut te foutre de la glu sous le cul, sûr de pas tomber de la chaise dix heures sur la journée.
Hector fait une chose que mes émotions maternelles tolèrent difficilement. Il baisse les yeux.
– Met Léonard, je dis. C'est plus calme.
– C'est pas jésuite.
Je tends la main vers mon fils. Les siennes cherchent sur l'écran Léonard qui ne cachait pas sa dépression, lui. *Rien ne va jamais vraiment, tout ce que l'on espère s'écroule toujours,* il disait à des journalistes.
Les gens dépressifs devraient l'énoncer. *Je suis dépressif.* Les cafards pondent leurs œufs dans la matrice qu'est mon cerveau. Je peux rien contre ça. Aimez-moi. Je lutte. Soutenez-moi. J'ai du charme. Je suis créatif. Je suis érotique. Tout ça vous l'aurez si vous ne me bousculez pas. Si vous me faites rire. Je suis dépressif, ok ?
– Je veux faire partie de la team d'Alleron, dit Hector. Il est notre prochain président.
– Tu brigues, je dis, la direction de cabinet ?
– Ouais. La porte des chiottes.
Hector sourit, disant cela. Hector est intelligent. Trop, parfois, pour son âge. Hector n'aime pas étudier. Hector rêve en classe. Hector est révolté.
– Comment, je dis, t'as eu envie de contacter Alleron ?
– C'est toi qui m'a dit de télécharger l'application de la radio belge francophone, La Première.
– Et France Inter, France Culture, Radio Suisse Romande.
– J'écoute tout ça.
– France culture ?
– Le matin avec toi.
– Alleron ?
– Sur la Première.
– Disait quoi ?
– Un truc qui m'a touché.

– Sur l'école, si je me souviens.
– L'école de demain.
– En attendant, cautionne de formatés petits soldats.
– Je ne comprends pas ce que tu dis.
– L'eau bout.
– Guillaume s'exprimait à la radio ce jour-là avec une voix qui ressemblait à celle de papa. Comme papa n'était pas là, j'ai pleuré.
L'eau bout. Je me lève. Les épaules d'Hector montent/descendent il pleure. Il enfouit la tête entre les bras. Je quitte ma chaise. Coupe le gaz. Prends place à côté de mon petit. Pose la main sur le dos du peignoir. Le dos se fait droit. De la morve torrentièle du nez. Hector pose le front sur la paume de ses mains elles-mêmes soutenues par les coudes posés à table. Léonard chante *Halleluiah*. C'est malin.
– De toute façon, dit Hector, le pensionnat c'est pour les gosses de riches. Je doublerai mon année tant pis. Je m'inscrirai au foot.
– Tu porteras une casquette.
– Une chaîne autour du cou.
– Nous reparlerons de l'internat, Hector. Même si je suis convaincue que ça ne t'ira pas.
– D'être éloigné de toi ?
– De faire le singe savant.
Du bout des doigts plaqués les uns aux autres Hector essuie ses larmes.
– A l'école je me fais des potes pas des amis. Avec la team c'est pas pareil.
– Tu discutes avec Alleron ?
– Il est rabrasadi.
– Abasourdi ?
– Par la qualité de ma pensée.
– Ça ne m'étonne pas.
– Si je parle avec une casquette, Alleron verra que ma casquette.
– J'ai envie de l'interviewer.
– Tu ferais ça ?
Yeux écarquillés de mon tout petit.
– Seule, Hector. Lui et moi.
– Il sera sous ton charme.
– On rallume le gaz ?
– A ta place, je ne me laisserais pas faire.
– J'en ai bien l'intention.
– Pour l'héritage de ton père.
– Le type donnera à sa communauté catho.
– J'en suis pas persuadé,
dit Hector.
Mon jeune fis resserre la ceinture du peignoir, allume le gaz sous la casserole d'eau, dévisse la bouteille sans étiquette contenant l'huile d'olive qu'il respire, nez au goulot, dépose le bouchon, dépose la bouteille, ouvre le placard blanc nacré, en sort un paquet de spaghetti, referme le placard.
– Comment tu as fait, il dit, pour vivre sans un papa ?
– J'en avais un.
– Je te sers une bière ?

Hector va au frigo, ouvre la porte, prend une bouteille, elle cogne contre une autre bouteille, il referme la porte du frigo, bruit sourd du caoutchouc absorbant une autre matière en caoutchouc.
Mon corps tout entier est paré de larmes. Mes ongles de doigt de pieds se lient avec ma rate. Les os du poignet croisent le regard des trompes de Fallope c'est réciproque.
Hector vient derrière moi, glisse la joue contre mon cou.
– Tu me chatouilles,
je dis, réprimant un enlacement.
– On se ressemble toi et moi, dit Hector. On a les émotions tellement peu vivantes. Si ce n'est la colère. Je te l'ai jamais dit, maman. Quand tu es en colère, je t'aime tellement.
Je ne réprime pas un enlacement, j'attire le corps de mon enfant sur mes genoux. La pluie crachée par mon équilibre météo s'en va en d'autres contrées. Il fait moite. Pas de vent. Odeurs de feuilles tombées au sol. Vert électrique surgissant des prés. Je serre mon petit.
– Quand j'étais enfant, je dis, je ne savais pas qu'un papa ou une maman puissent dire *Je t'aime* à son enfant. Pour moi, des parents c'était des gens qui veillaient sur vous. Qui réprimandaient quand on ne jouait pas bien le rôle d'enfant. Ils s'adoraient l'un l'autre, tes grand-parents. Je me disais que plus tard je voudrais ça pour moi.
– Des enfants ?
– Un mari que j'aime.
– Ah.
– Quoi ?
– Tu n'aimes plus papa.
– Je vous aime, vous.
– Pas comme tes parents vous aimaient. Tu nous aimes mieux.
– J'aime papa d'un amour définitif.
– Vous ne faites plus l'amour.
– L'eau bout.
Hector s'extrait de notre étreinte sans un regard pour mon corps dans sa robe longue mes cheveux mi-longs aplatis par une huile on dirait Bo Derek sortant des flots trente ans de plus, j'ai les yeux noirs je me sens belle, Bo femme encore, Bo femme toujours et l'ivresse est là.
Le plastique de l'emballage des spaghetti craque sous les doigts de mon petit. Bong de la cuillère de bois dissociant les éléments de pâte durcie.
– Celui qui me servait de père, je dis, a fait souffrir ma mère je lui en veux.
– Et pas parce qu'il ne vous aimait pas ?
– Il nous aimait à sa façon.
– Ta maman, il l'a aimée et puis plus.
Hector a la finesse d'ôter son peignoir. Ça fait diversion.
Je vide dans mon verre à pied le fond de la bouteille (à chaque bière belge correspond un verre, j'en ai un tas, je change chaque soir // la pils, cinq degrés au plus, dans un verre à fond plat // six degrés et davantage dans un verre sur pied).
– Tu sais, je dis, adolescente j'avais pas beaucoup d'amis. Après j'en ai eu plein.

– Je suis bizarre, toi tu l'es pas.
– Vraiment ?
– Je veux pas t'insulter, mais t'est une mère normale. Tu veux qu'on réussisse à l'école.
Touché-coulé.
– Quand mon père est devenu un gourou, je dis, à cause de gourous qui lui disaient quoi penser, il s'est senti plein d'alliés. Il gonflait, mon père, d'amour pour la vie. Plus il ouvrait son cœur à Jésus, plus on lui donnait le pouvoir de diriger. Plus il prenait son pied à diriger, plus ma mère s'étiolait.
J'admets. J'insuffle à ma sentence le parallèle avec Alleron.
– Mon père fascinait les gens, je dis. A cause de ça, il ne regardait plus maman.
La peau de mon dos frémit. *Maman*. Et quoi encore ?
– Ma mère était habituée à un mari pour elle toute seule.
Hector est dans ses pensées. Le col de son tee-shirt est déchiré. Culpabilité de la mère ne s'intéressant pas à la garde-robe de ses enfants. Pauvres enfants.
– Moi, dit Hector, ça m'aurait plu de vivre avec un mari populaire.
– A quoi tu penses ?
– Je ne sais pas si ça fait deux ou trois minutes que j'ai plongé les spaghettis dans l'eau.
– Trois, je dirais.
– T'appelles Léo ?
Fin de conversation. J'ai comme un goût jaunâtre dans la bouche. Hector se lève.
– T'inquiète pas pour mes copains, il dit. J'ai la chance d'avoir des parents. Et puis, j'ai Léo. C'est déjà ça.
Je me lève, je tangue, le feu dans le poêle s'assoupit, Beirut m'emmerde, léonard m'emmerde, Dieu m'emmerde, les gourous, les mômes.
– Léo !
j'hurle.
– Le pauvre,
dit Hector posant la casserole à table.
– Ne dis pas, il fait, qu'il faut mettre les spaghetti dans un plat. On n'est que nous trois.
Je ramène la casserole sur le gaz éteint.
– Chacun se sert,
je dis.
– Tu vas pleurer ? A cause de moi ?
– Mangez tous les deux, j'ai pas faim.
J'embarque une bouteille du frigo, monte dans ma chambre, ferme à clé, me jette sur le lit.
On m'enfonce des aiguilles par l'oreille. Un rire de dents avariées me tonne par l'ouïe elle est en sang. Vivre est une plaie. Crucifiée, on me fout du vinaigre dans le vagin qui est tout écorché. Les dents rient. Figée sur le morceau de bois, je ne vois pas les visages. Les visages rient de vie. Je suis morte, dedans. Vivante, dehors. Ma bouche se tord. Une éponge chaude m'éponge le front. Ma respiration aspire. Je marche sur un sentier mauve le ciel est orange il fait si doux on entend un oiseau chanter.
Un individu sur le lit me côtoie. Hector.

– Léo, il dit, fabrique une sauce avec des poivrons rouges et de l'ail. T'inquiète pas maman, dit Hector. On t'appelle quand c'est prêt. Après le repas on te mettra un film, une couverture, papa t'appellera. Avant le film. Dites-moi quand elle aura la couverture sur elle, il a dit au téléphone. T'es d'accord ? Avec le programme ?
Je me retourne et serre serre l'éponge chaude qu'est le corps de mon fils.
– D'accord,
je dis.
– Léo a chargé le poêle.
Hector tire par la main mon corps de bois mort imbibé de pluie.
– Viens près de nous. Ne pleure pas, d'accord ?
– D'accord,
je dis.
Devant le miroir de la chambre tandis qu'Hector descend l'escalier de bois mort imbibé de notre vie, je me sens belle d'être fragile.
Fragile à ce point que devant un enfant de treize ans j'en fis tout un foin.

136.

La dépression c'est une meute de loups ils hurlent devant ta porte. Ce n'est pas que tu sois sur le qui-vive. Tu guettes, dans la peur, le moment où l'un d'entre eux entrera pour te mettre en pièce. La peur sait que les risques sont élevés. La peur redouble ta paralysie.
Ainsi suis-je depuis des mois.
Décrochée de moi-même. Engluée en mes nœuds.
Pendant vingt-cinq ans je vécus désinvolte. Nul besoin d'un Dionysos.
L'ivresse venait de ma clarté.
Je me sentais légère.
A présent je suis ligotée au pilori. Je n'ai pas d'endroits où aller. Tout est morne, de toute façon. Rien n'a d'attrait.
Le pire : quelque chose en moi confisque le désir. Pas celui, érotique, de mes jeunes années. Un désir *pour ma propre vie*.
Adolescente, rien n'avait de sens sinon l'amour. Il n'y avait pas d'amour. Seulement l'espérance de l'amour. Tu me diras : leur nettoyage de cerveau fonctionnait. Dieu était tout cela. Le reste on s'en foutait.
Je désappris à vouloir quelque chose pour moi.
Le *pour moi*, aujourd'hui encore, m'est énigme.
Vouloir quoi pour soi si ce n'est la matrice du grand Tout ?
Hors la foi point de salut, les salauds ils m'ont perfusé ça.

137.

Pourquoi, dites, j'aime tant danser ?

138.

Samedi
Le soleil glisse la main sous mon drap. L'autre main soulève ma paupière.

Il glisse contre mon corps chaud sa paume j'en profite pour refermer l'œil.
Ce soir je danserai.
Mon corps, aspirant à la consolation qu'est le café, se cabre à la verticale, hop. Nous marchons lui et moi dans le couloir desservant cinq chambres (deux sous les toits). Nous descendons l'escalier de bois.
Le soleil à ma table croise les jambes. Chic. Nous faisons bouillir l'eau, mon corps et moi. Il porte une robe longue d'acrylique mauve. Je chausse des talons. La lumière venue de l'astre l'abreuve.
Mon corps est une plante satisfaite de boire la lumière.
Le matin, lui et moi allons toujours bien.
Surtout quand le soleil est là, à nous frotter la moelle de son allégresse.
Comme il est dans mes habitudes, j'ai dressé la veille la table du petit-déjeuner. Au cas où l'un des miens, avant moi, viendrait à se lever. Les ados ne connaissent l'aube que dans les animés.
Menu ce matin : pain bio, fromage de chèvre, café, café, café.
La cuisine de blanc vêtue, des blancs très crème aux blancs glaciers, fait la longueur du bâtiment qu'est l'ancienne ferme, étroite, donc la table douze couverts est perpendiculaire aux deux fenêtres donnant sur les mélèzes en contrebas et ce silence. Je déplace une chaise je la colle au radiateur de fonte ceignant par le bas la fenêtre à côté de celle voisinant la porte, elle-même vitrée.
Je pose la tasse de café, le thermos, l'assiette avec deux morceaux de fromage, le pain grillé, sur l'appui de fenêtre en marbre gris.
Le matin c'est répit dans ma tête. Le matin c'est paradis.
Après viennent les ronces. Mes pensées s'y prennent les pieds. Ça fout des doutes sous le cutané. Des hontes. Des inachèvements. La détestation d'un aveuglement qui a que ses yeux pour pleurer.
Le matin je suis simplement une femme. Pas même Mève. C'est ça qui est bien.
Il est plus aisé de parler des ronces que d'une caresse de plume. Tu te relâches, quand t'es caressé. Tu te hargnes, quand tu te sens griffé alors les sensations sont aiguisées, les pensées se jettent dessus, sucent l'aigu, ça passe dans leurs veines, aux pensées, et Bam. T'as un juge dans la tête, très instruit sur le dossier, pour le reste de la journée.
Ce soir je danserai.
Balthazar entre. Il s'essuie les pieds. Bonjour maman, il dit. Avance une chaise contre la mienne. Écarte les jambes, pose le coude sur les genoux.
– Écoute, il dit, j'ai l'opportunité d'un colocation à Bruxelles. Zita est partante. Ici on est loin de tout. Le truc, c'est Gladys. Elle voudrait vivre avec nous.
Mon fils porte un pantalon de velours Kamel, une chemise sans forme, vaguement blanche dont un pan échappe au ceinturage.
– C'est pas pour demain, il dit. On passe l'été ici. Papa est revenu. Je lui laisse ma cabane et en septembre, zou.
Balthazar se redresse, étend les jambes sous ma chaise. Le tissu souple mauve moiré de ma robe lui tombe sur le mollet. Il écarte les coudes, joint les mains dans la nuque. Beau comme tout, nom de merde.
Il sourit.
– Je sais, il dit, ton cœur se brise.
Dans ma tête, ronces aux épines triples. Mes pensées sont déchirées comme sous l'effet d'une lame de rasoir si elle s'enfonce je serai sans raison, ma chère raison

capable de dédramatiser. Je croise les jambes. Celles de Balthazar se replient.
– Maman, j'ai dit que nous avions *l'opportunité*.
– La famille de la gamine qui te suit comme un chien ?
Balthazar me regarde, pas surpris.
– Ton boulot ?
je dis.
– Je bifurque vers l'Horeca. C'est bien payé. Ne me regarde pas comme ça. J'ai envie de gagner du fric.
– Mais, pourquoi ?
– Comment ça, pourquoi ?
Balthazar sourit. Comment me passer de cela ?
– Tu me voles ton sourire,
je dis.
– J'ai besoin d'une voiture, il dit. J'ai envie de voyager, de m'acheter de bonnes chaussures, une installation high-tech, j'ai envie de t'emmener au restaurant ne fais pas Pfff, ok ?
Balthazar est debout, mains aux poches, velours côtelé. Le pan de la chemise respire sur la hanche, elle vole.
Ce soir je danserai.
Je volerai de mes six ailes d'archange à ne pas me souvenir que d'autres mangent la vie à pleines incisives tandis que l'automne en moi brunit.
– Tu as, je dis, un talent pour le bois.
– Je ne peux pas m'installer comme indépendant.
– Comment ça ?
– J'ai pas le diplôme figure-toi. Je vais pas travailler au noir toute ma putain de vie.
Hector est là, dans son peignoir marine, raie impec, cheveux retranchés en masse d'un côté de la tête il a pris une douche.
– Hector tu portes mon pantalon, dit Balthazar. Je t'ai dit de me demander.
– T'as dix-neuf ans j'en ai quatorze.
– Treize.
– Tu sais plus le mettre, ce pantalon.
– Demande ou je l'arrache.
Je sors, dans l'air doux du jardin, mon corps communique que c'est doux. Mève c'est doux.
Rien ne se déclenche en moi qu'une faible approbation. Je suis éteinte. Comme le volcan qui veille. Ça peut dormir des siècles un volcan.
Ma tasse est vide. Sans café à me mettre aux lèvres je m'ennuie. Sans le silence et sans France Culture. Sans mon téléphone, avec la voix de l'animateur qui est un ami il vous lâche pas là chaque matin que t'aies de la brume dans l'ciboulot ou la fortune de Picasso. Mon téléphone est sur la table blanche de la cuisine, où n'apparaît nul message. Personne, à te dire quelque chose, Mève.
Mes prochains week-end sont libres d'invitations. Je resterai là, le samedi, à ne pas me foutre devant un film de crainte que les gosses jugent leur mère *finie*. Ta solitude aura de la gueule, Mève. Tu allumeras des bougies, tu erreras dans la maison, longue de robe, haute en talon, maquillée, ivre. Tu allumeras un feu dans le salon. Tu feras semblant de lire. Tu liras peut-être. Va en librairie. Je sais pas, moi. Au théâtre ? Avec Flavien ? Flavien s'endort, au théâtre. Au cinéma ? Un

samedi tu veux rire. C'est pour les gens qui n'ont pas d'amis, le cinéma un samedi. Je veux danser, je te dis. Que la musique frappe mon corps et alors mon corps se défend il sort les muscles,
voilà ce que j'ambitionne, la facilité, une vie de pas à pas, une vie réussie de communion à soi.
Sans blague, ça ne t'était jamais venu, comme idée ?
J'avais envie d'un destin grand,
Ça veut dire quoi nom de dieu ?
Hors des sentiers battus.
TU ES hors sentiers battus. Tu vis dans le secret. Tu connais la joie.
– J'ai une de ces envies de pisser,
dit Balthazar. A brusques enjambées il s'éloigne. Il urine dans l'herbe. Zip de la tirette.
– Cet été, je demande, tu n'isoleras pas la toiture du salon et du hall.
– C'est prévu.
Je fais semblant de ne pas entendre, main en cornet autour de l'oreille. Besoin du corps de mon fils tout près, tout près.
– C'est prévu, dit Balthazar. J'ai besoin de fric.
– Papa te paie ?
– On travaille ensemble.
– Tu finis en beauté.
Balthazar s'allume une clope. Il expire, regarde loin l'horizon.
– Ne sois pas aigre, maman.
– Je peux t'en donner, du fric.
– Ce dont j'ai besoin c'est d'une plage avec cocotiers. Tu ne me fileras pas de fric pour un bonheur turquoise.
– Quel rapport ?
– Ce qu'il te faut à toi, dit Balthazar dont le corps recule à pas de velours jusqu'à l'appui sur le mur de la maison, c'est une vie intérieure, j'en n'ai pas, moi, de vie intérieure. Il me faut du sable sous le pied.
– Quelque soit le voyage, c'est toujours soi que l'on trimballe.
– Encore faut-il un *soi*.
– Voltaire.
– Je reviendrai.
– C'est pas ça.
Balthazar m'embrasse le front, haleine nicotinée. Je respire son sillage, alvéoles dilatées.
– Je t'apporte un café,
il dit.
L'extrémité des doigts glacée, je marche derrière Baltazar jusqu'au saule pleureur à gauche de la maison, où quelqu'un un jour installa une table de bistro blanche, deux chaises inconfortables blanches je te déteste Père.
– C'est parce que Flavien revient à la maison ? je dis. Ça te soulage du rôle de fils aîné ?
Et pourtant le café dans mon corps suspend la nécessité de penser.
– Zita veut accoucher en Belgique, dit Balthazar. Pas demain qu'elle retournera sur l'île.

Tu me confisqueras ton sourire, Balthazar.
– J'affirme pas que je resterai avec Zita quand le bébé sera né.
– Gladys ?
– Gladys va bien, maman. Elle en a marre, de passer des heures dans les transports en commun. Avec toi depuis quelques années je peux communiquer, ne souris pas, quand j'étais ado c'était pas évident.
Quand t'étais ado enfer de cris, d'agressives sentences, de portes jetées au gond.
– Gladys n'a pas pris de décision, dit Balthazar. C'est juste une envie, qu'on partage tous les trois. Si tu veux un coupable, prends-t'en à Zita. Elle a parlé à Valentine. Ma nouvelle copine. Zita a suggéré. Tu sais comme elle est. Moi j'aurais mis des années à partir.
– C'est Zita qui t'a proposé ?
– Maman.
– Redis.
– Maman.
Balthazar tombe de la chaise blanche voulant me prendre dans les bras.
Il m'entraîne dans une chute molle parfumée de lilas.

139.

Ma sieste fut sereine (rêves de mariée au sein d'ivoire dont le voile-mousse blesse en douceur l'épiderme des pensées). Quand je descends au rez de chaussée, toute embaillée (comme une carpe j'ouvre largement la bouche *par une contraction involontaire des muscles*), il règne une senteur de quatre-quart et pointe de cannelle (quatre œufs, 250 gr de farine, 250 gr de beurre, 250 gr de sucre).
Hector, l'auteur du fait culinaire j'en jurerais, ajoute usuellement un sachet de levure, de sucre vanillé, des pommes sa spécialité et copeaux d'amandes, laissant la cuisine démembrée. Stalingrad en 44.
Il fait chaud.
J'ai envie de pisser.
– Paul tu veux un café ?
j'entends.
Putain.
Je remonte tachant de ne pas fendiller, de mon poids, les marches de bois. Moi qui, dans le hall Sixtine, voulait soulager ma vessie. Tandis qu'à l'étage j'évacue l'urine, assise et bien-pensante, une puanteur d'émotion me tortille le cervelet. De grâce, pas Paul, je suis démaquillée, courte chemise de nuit à pois dorés sur fond noir, jambes non rasées.
– Maman, c'est toi ? Paul est là.
Des oiseaux chantent ça arrive jusqu'à moi tapissé d'un bruit d'avion à l'épaisseur de glu. Je me torche le vagin, fais trois pas, prend appui sur la planche non fixée servant de passage entre le couloir et la micro salle de bain aux carrelages turquoise où j'ai inscrivis *nos plus belles qualités sont celles que nous faisons de nos défauts*.
Je fais demi-tour croisant Mève dans le miroir, je la trouve pas si moche.
Je lève ma courte chemise de nuit, mes poils pubiens ne sont plus ce qu'ils étaient, je rabaisse, ma féminité tremblotte, ma féminité de pacotille, de vieille sympa, de toute ennuagée je ris, je ris devant le miroir je crie J'arriiiive ! lisant la sentence dorée sur les carrelages turquoise. Quels sont les défauts, Mève, dont tu pourrais

faire des qualités ?
Je souris à destination de la fille dans la glace.
De cette réponse elle se contente.

140.

– Salut, je dis,
embrassant Paul.
– Maman, tu es à moitié nue,
dit Hector dans un désordre de casserole, plat maculé de beurre, farine éparpillée.
Je file dans le hall Sixtine, il y fait divin, notre maison devrait être sise dans la Drôme, pas au pays le plus pluvieux au monde.
Je décroche une fourrure de lapin gris, fourre les jambes dans un legging noir gisant au sol, glisse les pieds dans des bottes de caoutchouc. On dirait une pouffe russe ensorcelée par l'idée de sortir du lot.
– Mais, maman,
dit Hector, le quatre-quart disposé sur un plat rond dans les tons roses j'adore.
– Tu ranges et tu nous rejoins,
je dis à mon fils cadet.
J'ajoute, parce qu'Hector n'est pas un mafieux russe :
– J'aimerais que tu te joignes à nous on parlera d'Alleron. Mais avant je voudrais que tu ranges la cuisine, d'accord ?
J'empoigne le thermos aux fleurs gueules ouvertes (couleurs pimpantes comme sur un foulard de babouchka, cadeau de Flavien), j'ouvre le placard, des lilas furent cueillis, occupent la table blanche dans un vase art déco ringard j'adore, Clinck font les tasses je les dérobe par les anses et là, face à un Paul déconfit, je réalise que *peut-être* il n'est pas venu pour moi.
– Ah, je dis, assumant l'engouement de mes hormones, tu n'es pas venu prendre un café.
– Si,
dit l'homme il porte une barbe naissante.
Paul endosse le sempiternel complet de velours côtelé, celui-ci est à fines rayures dans les orangés, et cette voix.
Passant à hauteur du lilas mauve sur la table blanche dans le vase art déco (poignées ridicules ultra dorées, carrés mauves se mêlant à du vert et du bleu sur fond crème), un parfum bienveillant (eau de toilette d'un pinson?) me ronge les abysses, Mève va bien, merci.
Assise à la table bistro sous le saule pleureur où ce matin Balthazar m'annonçait son envie de lever le camp avec lui ma Gladys,
je nous verse une tasse de café et dis, stupide que je suis, Je suis heureuse de te voir Paul.
L'abruti ne dit pas mot, repousse sa chaise, trop proche de la mienne faut croire, humiliation. Comment sa femme prit-elle le souffle de le quitter, je ne sais pas. Je n'étais pas proche d'elle. Pour cause. Paul me faisait vibrer. A en être malade.
– Tu t'éloignes,
je dis, croisant les jambes, main glissée dedans à peine plus bas que le pubis.
Paul avance la chaise, écarte les jambes y pose les coudes, le regard *flamboie*, un verbe du genre. Vous voyez, quoi. Ça ne vous est pas arrivé depuis longtemps, ce

truc du regard ? Moi pareil. Mon âme plonge, insoucieuse, dans le torrent. Oufti. Frais. Je grelotte.
Paul poursuit le regard. Le corps dans l'eau, je tends la main vers un essuie. Sur le roc à trois mètres, une femme porte une fourrure je l'envie. La femme est Mève.
Le soleil réchauffe mes os. C'est lent. C'est douloureux. J'ôte la main de mon entre-jambes. Je m'assieds mieux. Dos raide. Je me régale du quatre-quart qu'apportera Hector, pommes caramélisés fondant-croquant sous le palais.
Nous devrions être cela. Un continuum de sensorialités. Pas une somme. Le plaisir avalerait le précédent. Il n'y aurait pas de passé.
– Mève ce que je voulais dire avec tes fesses. Elles me plaisent.
Paul rit aux éclats pour ce faire coule son corps dans la chaise, les chaussures de cuir sont comme j'aime bref, ça sent le lilas.
– Mais, je dis, tu n'es pas là pour ça.
– Nous avons un problème avec Hector.
La mère en moi fait la louve. Elle sort les crocs. Je tournicote, du doigt, une mèche soyeuse.
– Quand tu dis *nous* il s'agit de qui, Paul ?
– Oh, tu penses à Guillaume ?
– Qui est Guillaume ?
je dis jetant le café il est tiède. Je dévisse le bouchon du thermos, ça grogne, pression effectuée par la vapeur emprisonnée, tous nous sommes emprisonnés, dans nos peurs, ah ah.
– J'aime bien Hector, dit Paul. Jenna, ma fille.
– Je sais que Nadia est ta fille.
– Mais tu oublies le prénom d'Alleron ?
– Guillaume.
– Mève.
– Tu aimes mes fesses mais il ne s'agit pas d'elles, tu aimes Hector mais il ne s'agit pas d'Alleron, Hector rame scolairement quel rapport avec Nadia ?
– J'en reviens pas,
il dit.
– Quoi ?
je dis, lui tendant une tasse.
– Non merci,
il dit.
Franchement, aurait pu accepter. Pour le principe.
Putain, Mève !
Que veux-tu, me sens jouette.
Il s'agit de ton fils.
Mes trois derniers décrochent. Vivent pour leur smartphone et leurs copains. Gladys, Isadora. Rivées à l'écran quand elles ne sont pas en bande. Isadora plus sociable que Gladys. Gladys vissée à trois copines.
– Que dit ta fille à propose de mon fils ?
je susurre balançant, en vue d'abreuver, l'herbe le contenu de la tasse destiné à Paul.
– Tu es sur la défensive, Mève.
– Je m'inquiète.

– On ne dirait pas.
Venant d'un instituteur, ça cingle.
– Jenna trouve Hector trop investi pour Alleron. Elle est dans le staff. Alleron emmène ma fille cet été, avec trois autres ados, dans sa tournée européenne. Hector était candidat.
– Recalé ?
– Le problème est qu'il harcèle la team. Garde un œil.
Paul rassemble les pieds sous la chaise.
– Tu t'en vas ?
je dis.
– A défaut de te toucher les fesses.
– Il y a trois ans tu ne m'aurais pas parlé ainsi.
– Il y a trois ans tu ne m'intéressais pas.
Il y a trois ans je buvais moins, je déprimais moins, mon père n'était pas à l'agonie.
– Hector est exclu de la team?
je dis, me mettant debout.
– Tu pars déjà ?
dit Paul.
Je me ressers un café, pose le cul sur la chaise. Un nuage passe, éclipsant la lumière. Je respire à poumons pleins, ne décelant qu'une odeur de bruyère. Pas de lilas. Dans ma tête le sourire de Dorothée me happe. Ce soir je serai ivre d'aimer. L'amitié est amour, non ? Pour le bousculement des désirs, repassez. Je suis collée à Flavien, vous voyez pas ? Mes gosses ne vont pas bien, vous voyez pas ? Ils me fuient. Ceux qui restent sont paumés. Zita accouche d'un bébé sans père.
Il fout quoi, Flavien pour ses gosses ?
Ce qu'il peut, Mève. Avec ce qu'il est. Si tu étouffes c'est ton problème. Tu vois des murs où il y a de la peur.
D'où elle vient, cette foutue peur ?
L'enfance.
La peur n'est pas clairvoyante. Se trompe de cible. Chaque fois que je redoute quelque chose, il n'y a pas de raison à se barricader. La vie n'est pas comme ça.
Pas comment ?
Malveillante.
– Mon père est en train de mourir, je dis. Si tu veux bien être vertueux.
Le mot m'échappe.
– Attentionné,
je rectifie.
– J'adore te lire,
dit Paul.
– J'ai adoré t'écrire.
– Jusqu'aux seins ?
– Jusqu'au retour de Flavien.
Soupir de Paul. Replie les bras, on dirait un papillon, mains à la nuque. Étale ses longues jambes.
– Il te reste du café ?
il dit.
Je regarde d'un beau regard je crois. Vide d'emprise. Laissant à l'autre place pour advenir. En moi est éteinte la rage-désir. Je n'ai plus le corps à ça.

Ô corps, pourquoi si tard dans ma vie ? Moi qui nourrissais l'instant de fantasmes. Les fantasmes se nourrissaient de moi. Jusqu'à la moelle. Ils bouffaient tout, les fantasmes tantôt je me trouvais devant le rouge vitrail d'une cathédrale par extrême jour d'été. Tantôt j'étais statue de sainte au manteau noir au voile au chapelet, pesaient une tonne j'étais là cœur de plâtre. Tantôt l'ardeur tantôt le dépit.

– Je fais vertueux, dit Paul tendant la main vers la tasse que je lui offre. Ce n'est pas dans ma nature.

– Tu ne t'attendais pas à ce qu'Hélène te quitte. Hum ?

– Pourquoi remonter le temps ?

– Je me sens plus à l'aise avec le passé qu'avec l'avenir.

– J'ai une sœur, dit Paul, qui s'initie au tarot. Sur une carte, la gauche représente le passé, la droite l'avenir. Au volant de ma voiture j'observe les oiseaux, dans quelle direction ils sont posés, dans laquelle ils s'envolent, la droite, la gauche.

J'écoute Paul avec attention. Ça doit se voir, il me sourit. Je fraternalise, avec ce sourire. Je ne lui montrerai pas mon cul, à ce sourire.

– S'ils volent vers la droite, dit Paul, c'est que je suis dans l'avenir.

– Ne sommes-nous pas *toujours* dans l'avenir ?

– Certains restent coincées dans le passé.

Sur ma chaise je change de position. Je rabats la jambe droite sur la gauche. Précédemment c'était le contraire. La gauche sur la droite. La gauche toute-puissante. Écrasant la droite, l'avenir, où tout est possible. La liberté d'être soi. Hors de ce qu'on t'a mis dans la tête, Mève. Les entraves, sous apparence de justice céleste.

– Mève je ne te cache pas qu'interviewer Guillaume, Guillaume Alleron soit une bonne chose (la main de Paul effleure mon visage et Paul ne tombe pas et ne roule pas dans l'herbe  en riant comme Balthazar ce matin avec moi). Guillaume est fusillé de toute part. Les sondages sont en sa faveur.

– Comment es-tu au courant, pour l'interview ?

– Il n'a pu s'en empêcher. Fier de sa mère.

– Donc vous l'embarquez dans la tournée européenne ?

– Si tu veux une interview exclusive de Guillaume Alleron, c'est à prendre ou à laisser.

– Quelque chose sur ton visage m'indique quelque chose sur la droite.

– Je propose à Guillaume d'embarquer Hector une semaine pour le Danemark.

– Et voilà.

– Si tu t'arranges pour placer sa photo en une du papier.

– Deux cent cinquante mille abonnés.

– Tu ne seras pas déçue.

– Qu'est-ce qui te plaît, chez ce type?

– Il est franc, connaît ses dossiers, tient des propos novateurs.

Flavien fait, en ma direction, deux pas sur la pelouse, sur la droite, avant d'aviser la présence de Paul et d'opérer un demi-tour. Vers la gauche.

– Flavien !

je dis sautant sur mes pieds joints on dirait une fillette. Flavien rapplique.

Œil à la dérobade sur Paul : position des coudes aux genoux, visage au sol. Monsieur se dresse, enduit sa gueule d'un sourire velours côtelé, Hello Flavien, poignée de main sexy, engageante, masculine.

– Salut chérie,

dit le père prodigue. Sa main recueille mon visage, il pose un baiser sur ma joue, me regarde avec de la gaieté dans l'intention, c'est bien. Moi qui suis de béton, c'est bien.

– Paul me parlait d'Hector,

je fais.

– C'est à dire que,

fait Paul.

– C'est à dire que Paul est le copain d'un type qui s'appelle Guillaume Alleron.

– J'ai entendu parler,

dit Flavien debout bras croisés tu parles depuis deux ans il n'écoute que France Inter. Je suis là ! il crie en direction de Balthazar sur le perron. Il salue Paul d'un geste masculin et cetera.

Mon corps se dirige vers la gauche, vers ma maison, vers mes enfants. Quelque chose en Paul ne me retient pas. Comme Flavien je croise les bras, sur ma fourrure de gris lapin douce à crever. Paul marche à mes côtés. Isadora pointe, dehors, le bout du nez. Entre son index et le majeur est coincée une cigarette. Me voyant, ma fille insuffle. La clope n'est pas allumée.

– Ben dis donc,

dit Paul.

Isadora vient à lui. Elle l'adorait, comme instit.

– C'est chouette de fumer ?

il dit.

– C'est à Gladys,

dit ma petite.

Paul se tourne sur moi.

Gladys a seize et alors ? Je suis pas une mère tupperwere. Une mère qui tricote. Une mère qui sort les photos version papier. Une mère à inspecter les coins // pas de poussière. Une mère à confisquer le téléphone à 20h.

Je suis une femme abîmée qui trime pour exister. Elle lui coûte, à cette femme, l'énergie dont elle ne dispose pas. Elle aime ses gosses. Pouilleuse journaliste mais Dieu qu'elle se sent belle sous son lapin dans l'air d'été fraîcheur lilas et Flavien,

qui me regarde derrière la fenêtre, m'envoie un baiser.

141.

*Euphoria*. Énergie de joie. Deux fois sept lettres. Ce qui existe ne s'écrit pas, dit Hector. Cependant que, j'ai envie d'énoncer.

*Échanger*, huit lettres, hier à la soirée de Dorothée me gonfle de vie.

*Rire*, quatre lettres,

*partager*, *étreindre*, *danser*, *écouter*, trente lettres.

La fête, l'inattendu, l'attention, nous propulsent au delà de nous. Nous nous quittons nous-mêmes le temps d'un soir, d'un matin, d'une heure, d'une poignée de secondes.

Ça retombera. Il y aura des fadeurs. Des trous vides où ne pas déposer l'âme.
Mais de cela, de l'euphoria où je me trouve, je désire témoigner. Du phénoménal souffle s'emparant des corps, quand un être humain, plusieurs, décident de passer du temps ensemble.
Hier chez Dorothée j'ai rencontré deux nanas, je ne les connaissais pas. Longtemps discuté avec elle. Avec d'autres.
Ce matin, tandis que le corps chaud de Flavien m'enlace, je me sens *pétiller*. Huit lettres.
Rencontrons-nous les uns les autres. Décentrons-nous. Ne pensons guère à ce qui nous rendrait heureux. *Recevons*. Huit lettres. Ce que je ressens : indescriptible. Non mathématique. C'est pour toi que je le dis. J'ignore si tu te sens seul.e. Délaissé.e. Si tu t'inventes des excuses. Des subterfuges pour ne point paraître isolé.e.
A moi ça arrive. Tout le temps. Désirer être entourée. La fête nous va bien. La fête est énergie. Le Christ dit Là où deux ou trois sont réunis en mon nom qui est Amour, je serai parmi eux. Ce type aimait la fête, les noces, le vin, la présence des femmes. Il avait des amis. Choyait la présence des enfants. De la foule. Des romains. Des impies. Tout était bon à prendre. Pour vibrer. Pour ne pas toucher de l'ongle la mort en soi.
Abandonné il en creva.
Le Christ ne se trouve pas au chevet néonisé de mon père. Mon père prie quelqu'un d'autre que le Christ. Le Christ vrai ne jugeait pas. Mort et enterré. Mon père porte une croix sur la poitrine en médaillon. Le Christ n'est pas cet être souffrant, deux femmes à ses pieds pleurnichant. Le Christ buvait, dansait, baisait. Avait des potes. Était libre. Honnissait les dogmes. Se défiait de la religion psychorigide, qu'on lui avait foutu dans le crâne. Se démena comme il put pour s'en débarrasser. Il lui resta des séquelles. Dans le combat nul n'est parfait. C'est ce qui nous rend victorieux. L'hyper lucidité. La révolte. L'impuissance.
Mort sur une croix. Lâché par les potes avec qui un mois plus tôt il riait, buvait, marchait.
Mon père n'a pas vu cela. Que le Christ, sage parmi les sages, ne se prenait pas au sérieux. Détestait honneurs, prosternations, flatteries. Aimait l'abrupt, le nerf à vif, l'enchantement.
Mort au poète.
Ce matin, tandis que la main de Flavien fouille mon dos à la recherche d'une branche, la vie de mon père est semée de cadavres, une branche où se poser, mon cadavre est celui d'un poète, se posera-t-il l'homme qui s'est envolé, un poète échappe à soi, Flavien s'envolera-t-il à nouveau je crois que non, je cours derrière moi-même avec la hantise de m'attraper, Flavien s'arrêtera, et moi.
Je continuerai de voler.

142.

J'émerge du lit, body de dentelle noir collé au buste, celui que je portais hier à la soirée.
Le soleil éblouit l'unique meuble de la chambre, commode à trois tiroirs, lampe dessus, châssis de cuivre mat, abat jour où je plantai des hortensias, boa mauve ceinturant l'encolure du bas,

quelques photos en cadre, un oiseau de bronze sur une branche de bois mort.
Les chiffres dans ma tête coïncident avec mes pensées. Les chiffres et les lettres *épousant le flux*.
Le flux s'autocrée. Fuit le programme. Ça me va. Je suis pas habituée. D'ordinaire c'est le contrôle. Je ne suis pas à vif comme l'était le Christ. Comment tu fis, Christ, embobiné par la religion?
Tout faire péter. Me livrer à la grâce. Me savoir désincarcérée.
Produire l'objet de mes désirs.
N'être pas une tombe d'espace infini à recevoir un amour couturé.
Le destin ne veut rien pour moi. Il n'attend rien. Il n'est pas un Père. Ô non.
– Ne t'en vas pas,
dit Flavien.
Ce matin les yeux de Flavien sont très bleus. Ils se marrent, ses yeux.
– Je dois pisser,
je dis.
– Il s'est passé quelque chose.
– Quoi ?
je dis un chouia sur la défensive.
– Ici, à la maison. Tu étais à la fête chez Dorothée.
– Vous avez cassé un truc ? Il est arrivé quelque chose à un gosse ? Edgar ?
Flavien se lève, nu, enfile une culotte de pyjama jamais je ne l'ai vu faire à telle vitesse, il est devant moi, ses genoux craquent tandis qu'il s'agenouille, sa main, effroyablement douce-chaude, cajole l'oiseau libre qu'est la mienne.
Ma main échappant à l'emprise, prend l'automatisme des gens heureux : elle atterrit sur le visage du mari, qu'elle caresse, confiante. Les yeux sont très bleus. Ils rient, ces yeux.
– Charlize a débarqué.
Un sourire s'oblige sur mes lèvres. Je me lève. Les mains de Flavien me caressent les mollets. Le soleil est là. Il ne peut rien nous arriver.
Je me dérobe au baiser que mon mari du moment s'apprête à foutre sur mon pubis, j'enfile un legging, je perds l'équilibre, échoit sur le lit, m'y déplie, rabat une jambe, écarte les bras.
– Vous regardiez quoi ?
– Dead Evil 2.
– Film d'horreur ?
– 87.
– Vous aviez vu le premier ?
– Une heure plus tôt.
– Avec du pop-corn ?
– Tout le tralala, Mève. J'étais heureux.
Flavien rampe sur le lit. Je redresse le dos. Échapper aux baisers. Ces baisers qui veulent de moi après avoir voulu d'une autre. Beurk.
– Elle est partie ?
je dis, j'ai envie d'un café, qu'on me laisse avec moi-même avant que les gosses ne débarquent harnachés du lot d'insatisfactions qu'ils oublieront, plus tard, moi elles m'emmerdent leurs insatisfactions, leur tirage de gueule, enfin, vous savez.
Flavien s'étend sur le lit, même posture que moi précédemment, jambe repliée, bras en croix.

Cela m'agace.
– Charlize passe la nuit chez Christa,
dit Flavien. Il sort de la chambre.
– Je prépare ton café,
il dit, dans le couloir.
Une joie s'empare de moi.
Je me sens *choisie*.

143.

Les voix me parviennent tandis que je descends les escaliers. Je me sens belle dans la dentelle, pour ne rien vous cacher après avoir pissé dans la salle de bain je m'adonnai à la femme dans le miroir. J'estampillai. Bonne pour l'envoi.
Vers quoi ? je me dis descendant, ouïe aux aguets.
Zita est là, Gladys, un de mes fils, Hector je crois. Bruit d'eau c'est Flavien, en vue de café. Je débarque, dûment timbrée, dans la cuisine aux multiples blancs, une femme est assise entre Gladys nez sur son téléphone et Zita, elle se beurre une tartine trop grillée friable comme le contenu d'un sablier.
– Vous avez bien dormi ?
je dis à la femme elle a les yeux cernés. Sur elle il y a un pull de mohair rouge, des anneaux en or, des cheveux noirs luisant comme un plumage de corbeau on les clouait aux portes des granges, ces bêtes-là.
Ne nous le cachons pas : le corbeau est belle.
– Maman, dit Zita se tournant vers moi, Charlize est une collègue de papa.
Ma fille opère un clin d'œil, revient à la tartine, la met en bouche, ça croque.
– Je vais prendre un bain,
dit Hector il est maigrichon dans un sous-pull bleu, je le préfère dans le peignoir de son père. Hector grandit. Mega beau sans ses lunettes. Je fais le tour de la table, voulant le prendre dans les bras. La femme se lève, déploie ses ailes, me dit Bonjour Mève, recule bousculant Hector qui voit pas grand-chose sans ses lorgnons bordel fais chier.
Je récupère l'enfant, le cajole, il allonge ses bras en vue de m'enserrer la taille, je gagne la bataille.
Ce dimanche est jour de gloire.
Fallait pas me déclarer la guerre.
– Bien dormi ?
je dis à Zita.
– Comme un bébé.
– Toi, Gladys ?
– Les films d'horreur c'est pas pour moi.
– Hector?
je dis tachant de me dégager du fils cadet il me colle.
– J'ai eu très peur,
il dit.
– Génial,
je dis.
– J'aime ça,
il dit.

– Quand même, on a rit,
dit Charlize. Elle nous contourne, Hector et moi, parfume l'air d'une senteur si fugace elle en est attachante, putain elle se dirige vers Flavien.
– Toi, chérie, dit ce dernier en ma faveur, tu as passé une belle soirée ?
– Quand partez-vous ?
je dis à Charlize.
– Bon, dit Hector, je vais prendre un bain.
– Grouille, dit Gladys. Après c'est moi.
– Flavien doit me conduire à Bruxelles, dit Charlize. Avant cela, Christa insiste pour m'offrir le déjeuner.
Puis s'adressant à celui qui, il y a cinq minutes, couvrait de baisers ma main :
– Le train est à seize heures, ça va pour toi ?
– Irène et Yvan viennent pour une balade, je dis. J'ai invité ton frère il veut parler à Hector. Peut-être Lydia se pointera. Elle est amoureuse d'une femme.
– Je vais me recoucher,
dit Zita.
Je la voudrais contre moi à me choyer, histoire de lui montrer, à l'autre, que je suis mère-femme, la totale, mais Zita fuit elle n'est plus là quand je dis, en direction de Charlize :
– Christa vous accompagnera à la gare. Elle ne refuse rien à Flavien.
– Hector je sens, il va mettre des plombes dans le bain,
dit Gladys, cul sur la chaise face au smartphone.
Flavien vient à moi, thermos en main.
– Je voudrais, je dis à Charlize, que vous quittiez ma maison.
– Je t'attends chez Christa,
elle dit à Flavien.
Elle enfile une gabardine noire, lui va comme le gant à la patte griffue d'oiseau à clouer sur le bois d'une porte, impossible de voler hé hé, crève et saigne, expie ton péché d'être roulure en ma demeure de planche et d'os et de sentiments figure-toi.
Gladys se lève, ne replace pas sa chaise comme je l'enseigne, part sans un mot. Les mélèzes au loin affichent une indifférence chlorophylle. Des bras m'entourent, voix de Gladys me chuchotant Je t'aime maman, ah ! de façon à ce que la cuisine entière l'entende.
L'inattendu a une saveur, mon vieux, une saveur.
Charlize s'en va dans la gabardine que j'envie,
je suis une femme de mélèzes,
elle, une femme de grands boulevards,
je n'ai que le vent pour parure,
elle, cent étages à disposition pour se jeter du vide sans les ailes que je lui coupai,
je supportais plus de la vouloir clouée sur du bois comme le Christ.
– Je suis désolée,
je dis.
– Flavien et moi, dit Charlize, avons vécu une histoire d'amour hors du commun.
Je me dégage de Gladys, à qui je dis Va-t'en, et Gladys traîne le pas bordel, Va-t'en, je crie, et là Léo se pointe.
– Flavien et moi, dit Charlize, nous avons fait l'amour des nuits entières, nous avons rit, un jour vous étiez malade vos enfants ont demandé à ce qu'il

revienne nous étions à Bali.
Flavien ne m'a jamais emmenée nulle part.
– Léo, je dis, allons réveiller Baltha.
Je m'empare de la main de l'enfant, corps mou en dormition,
j'anoblis mon rythme,
je suis une femme pas une fusée,
je ne vole pas, moi,
pas d'ailes,
pas d'aise, à travailler dans la finance mais,
deux pieds sur talons hauts, à fouler mon domaine famille de guingois, prête à tomber, n'ayant de cesse de se relever,
je suis une femme d'alcool,
ce jour-là Flavien je me souviens j'avais pris une cuite, mes gosses étaient inquiets, pourquoi être inquiet, de l'alcool on se remet ensuite on recommence, c'est la dernière fois que je bus autant, Bali et ses plages je m'en fous, jamais rêvé de Bali, je pars pour Berlin, t'as des amies toi Charlize pauvre conne ?
– Dis-le, Flavien, dit Charlize. Que tu te sens coupable pour tes gosses. Que c'est pour ça que tu renonces à nous.
Je mets le plat des mains sur les oreilles de Léo, il se dégage, il dit Je ne suis pas le gosse de Flavien, Mève.
Charlize occupe l'espace par lequel je veux sortir, mon corps veut sortir, mon corps veut bouffer du mouvement, des kilomètres de mouvement, mon corps veut jeter aux baleines les mots-poison.
– Mève, dit Flavien, reste ici.
Léo se jette sur un morceau de pain. Charlize sort de la maison. Flavien effectue un pas en avant, vers elle. Je regarde Léo foutre du choco sur la tartine.
– Charlize a raison, dit Flavien. J'ai manifesté de l'engouement. J'ai mis de côté ce que nous avions construit toi et moi. J'inaugurais une vie nouvelle.
– Jusqu'à ce que, je dis, tu perdes ton job.
– Ils insistent pour l'Argentine, dit Flavien. Charlize est du voyage.
Léo engloutit un verre de lait.
– Qu'est-ce que tu attends ?
je dis à Flavien, ne sachant où foutre mon corps qui aimerait jeter le corbeau ailes arrachées destination ventre d'une baleine et qu'il y reste, pas comme Pinocchio qui s'en sort et devient vivant ça non.
Flavien sort de la maison.

144.

– Edgar m'emmène voir un match de foot,
dit Léo. Qu'est-ce qu'il se tient bien à table.
Je m'assieds face à lui. Le soleil me frappe au visage.
– Edgar revient à Bruxelles ?
je dis.
– Il repart demain pour l'île de White.
– Il ne vient pas ici ?
– Dans trois semaines il doit être à Bruxelles alors il m'emmène voir un match.

– Il est chez qui, à Bruxelles ?
– Je sais pas.
L'enfant noir porte des moustaches de lait.
Il a proféré son quotta de mots.
Si mon cœur saigne ? Allez vous faire foutre.
Ce qui existe ne s'écrit pas.

145.

Dans la vie de un : ta météo intérieure est douce tu affrontes, l'échine plie mais ne rompt pas, tu encaisses, tu passes à autre chose.
De deux : tes boyaux effectuent un triple salto, raté, tu es ratée toute entière, tout faux, erreur sur erreur, tu sors pas du cycle, tu tombes.
Tu me crois ou pas, je bois un café. Le soleil veut de moi. Il ricoche sur ma peau. Un fils refuse de me voir, je l'ai pas croisé depuis un an, il lui faut une mère gentille, Mève n'est pas gentille, Mève est Mève. Un mari revient on sait pas pourquoi, il amène avec lui, dans le sillage, un fille vraiment jolie, qu'il a baisée par devant par derrière je t'aime je t'aime et des caresses et des cœurs dans les yeux, là il fait quoi, Christa pour témoin, Christa jubile,
et moi je savoure un café dans un faisceau solaire près d'un gamin aux moustaches de lait.
– Cette nana je l'aime pas,
dit Léo, retenant un rot.
Ce que je peux être fière de lui, à qui je n'enseignai pas. Léo échappe à mon contrôle. Cette liberté se déploie dans ce que le gamin est. Un prince.
A l'étage une de mes filles fait chanter Billie Holiday. C'est pour moi qu'elle le fait. Pour elle aussi. Pour nous.
– Tu sais, je dis à Léo, qui est *cette nana* ?
– La femme que Flavien a prise après t'avoir quittée.
– Tu n'as jamais vu Flavien avec moi.
– Avec lui j'ai fait des courses hier. J'ai pensé à la confiture de framboises celle que tu aimes.
Léo se lève, se cale dans le fauteuil près du poêle de faïence crème. Il me regarde. Je lui tends un sourire pâlot. T'es lâche, Mève. Il a rien à voir avec ça, ce gosse.
– Merci d'avoir pensé aux framboises,
je dis, et Léo a un manga sur les genoux il est absorbé je le contourne sans le toucher. Nous valsons lui et moi, gracieux, dans une harmonie factice tellement huilée c'en est satisfaisant.
Je mets la main sur un paquet de biscuits, ceux que je préfère, sans sel sans sucres ajoutés mais noix et raisins, le paquet est plein, satisfaction, il aurait pu ne pas l'être, mes filles aiment bien ces biscuits parfois le paquet est-il vide mais là non et le soleil sautille dans l'espace blanc de la cuisine, comme un petit d'homme que l'enfance traverse sans idée de sexe, putain, un enfant libre d'aimer, tel est le soleil.
J'allume France culture, sur mon téléphone. Trois messages Whatsapp. Un de Dorothée, un de numéro inconnu, un de Paul.
J'allonge les jambes sous la table, me sert un café, éteint France culture.
Spotify, Brassens, soleil sautille.
– Il est bon ce café ?

dit Flavien il s'assied à côté de moi me tend sa tasse je verse.
Quand notre météo intérieure ouvre la porte aux vents, il arrive que des parfums entrent aussi, des gâteaux à crème subtile, des chants mutins pour mutines, des brises à vous décoiffer un chauve, des baisers de lapins au poil doux, bref,
la simplicité de la posture de Flavien ne m'étonne pas, il boit, allonge le bras, derrière ma chaise, dit Ce soir je nous prépare des cannellonis, hier avec Léo on a fait des courses, j'adore ce type, ce Léo,
(Léo contre le poêle fait semblant de rien mais je vois, je suis la seule à voir),
à propos je suis libre pour faire le tri des godasses de marche, elles encombrent la Sixtine, on marche cet aprem ?
Billie chante. Mes boyaux triplent salto, se rétament la gueule. Main de Flavien sur la mienne. Je pleure. Depuis l'hôpital avec un père allongé sur un matelas télécommandé je pleure *naturellement*. Comme je boirais un café.
Dans ma tasse, il est tiède, le café.
La baleine rote elle a bouffé le corbeau que j'ai balancé à sa gueule. De ma paume jaillissent des plumes noires.
J'écrirai.
Je me lève, plombée par un amas à qui je donnerai des ailes, je dessinerai un bec, je fabriquerai des pattes,
je le pousserai dans le vide, dans ce qui n'est pas moi, dans l'inconnu libre de mes saignements.
Dans un grand ciel de vent clair, l'oiseau s'envolera.

146.

La main de Flavien ne quitte pas le pull vaste de mohair noir que je porte avec des bottes de caoutchouc vertes, un vague legging. Me suis-je douchée ce matin ? La nature se tient droite, elle pousse vers la lumière, n'a pas besoin d'affection, la nature, seule la vie lui convient, la vie traçant en elle son mouvement. La nature est adonnée à la vie, la nature sans état d'âme, sans tracasserie, sans calcul ni peur oh comme elle je voudrais avoir l'âme jouvence, l'âme à rafler la mise as de cœur, l'âme versant dans le creuset du corps une séduction pure,
je me sens vieille.
– Ça va, maman ?
Gladys demande.
– Ta mère va bien,
dit Flavien.
– Papa, je ne te parlais pas.
Le père me lâche la main. Son frère, débarqué à l'instant, est en discussion avec Hector, je suppose à propos des résultats scolaires. Le frère de Flavien est ingénieur, bonheur de conduire une Tesla,
putain Hector ressent un gouffre entre tes moteurs électriques et l'adolescence qui pousse en lui de travers ça fait mal,
Gladys me prend dans ses bras j'aime cette enfant elle me calme, sa présence me comble comme celle d'une amie. J'aime ma fille d'amitié.
– Reste un peu avec moi,
je lui dis, et elle me serre, serre, de quoi me plaindre ? J'ai un monde contre le ventre. Un monde à la robustesse de l'infini.

– Cette conne est partie n'y pense plus,
dit Gladys. Ajoute :
– Dorothée à cause de ça est vénère.
Dorothée, en discussion avec Balthazar, Balthazar qui a reçu un coup d'épée as de pique, le sang gicle intarissable, ce serait pas mieux de crever un bon coup ? L'amour de Maud est absent, la main de Maud, le sourire de Maud bordel, j'ai pas pris le temps d'en parler avec lui.
Oublie-toi, Mève. Laisse la vie se rendre belle *à l'extérieur de toi.*
A l'extérieur de toi, la vie existe que les mots ne disent pas.
C'est pas parce que tu te trouves fripée, que la vie est fripée.
La vie est omnipotente. Elle demande pas mieux que d'abreuver. Oublie ton corps. Cesse les miroirs. Ne guette pas les regards. Tu es au printemps de ta vie. Les gens, ils demandent que ça de créer du lien avec toi. Descends de la tour. Démasque-toi.
– Au lycée je me suis faite deux copains, dit Gladys. Je m'entends bien avec les mecs. Les filles ont envie de rester entre elles. Les mecs m'ont invité à passer une soirée chez un autre type, Tristan. Sur Insta il a l'air cool. Ce soir. Je peux ?
– Bien sûr.
– Je reste avec toi jusque là. Je te lâche pas. Faut qu'on parle à papa. Pas question qu'il recommence, avec sa queue.
Je souris et ne pipe mot.
– Pourquoi, dit Gladys, on vendrait pas la maison ? On irait vivre en ville.
Ma fille lumineuse porte un pull délavé fut bleu marine, un jeans trop large qu'elle porte avec ceinture.
Je rends grâce à la vie, avec qui je suis pas spécialement copine en ce moment, de m'avoir donné Gladys.
– Balthazar m'a dit que tu voulais partir,
je dis, le plus détachée possible, maman cool que rien n'affecte pas même une lame ultra aiguisée par l'adolescence.
– Depuis toute petite, dit Gladys sa main dans la mienne, je rêve de vivre en ville. Ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas, maman. Je t'aime. Je me sens assez grande pour tenter une expérience. On a qu'une vie. Balthazar est inconsolable, il veut se changer les idées. Zita ne veut pas t'encombrer, ici, avec sa grossesse. Le problème c'est qu'on te laisserait les trois petits sur le dos et papa. On ne sait que faire de papa.
– Tu es un déçue, pour Paris ?
– Oui, dit ma fille de seize ans se frottant le museau à mon épaule, j'adorais que mon père vive à Paris. Tu ne sais pas à quel point. Une joie totalement puissante.

147.

Dorothée, impec dans une tenue de vadrouille, so chic, lève les bras au ciel, rit fort, bouscule Balthazar qui aime Dorothée, c'est réciproque. Nous marchons dans les bois. Hector cherche son père du regard. Isadora marche devant avec Cyrielle, une voisine de son âge.
– Scandinavie ?
me demande Dorothée, elle prend le bras qu'occupait Gladys, Gladys est éjectée de moi ce sont les manières de Dorothée, tout le monde incorpore l'amitié de

Dorothée pour la femme que je suis, Dorothée forte, militaire, ancrée. Gladys marche à côté de Zita et des cousins. Il pleuvine une eau tiède. Respire, Mève, te laisse pas engloutir.
Je n'en peux plus de *persister*.
– Bon, je sais que tu vis de drôles de trucs,
dit Dorothée, elle marche vite, j'aime pas.
– Paul ne me lâche pas,
je dis.
– Pour Hector ?
– Pour mes fesses.
– T'a donné rendez-vous ?
– S'enflamme.
– Et ?
– Ça m'active.
– Cueille au passage la proposition scandinave.
– Je suis journaliste. J'enquête. J'écris. Je ne suis pas femme d'un seul créneau. J'ai un papier à faire sur Irma. Et le portrait d'Alleron.
– J'aime pas ce type.
– Tu es minoritaire.
– Ses chemises sont moches.
– Sa mère est flamande, je dis. Son parler flamand est formidable.
– Tu le dis toi-même, les wallons doivent prendre leur autonomie. C'est ce qu'Alleron propose.
– L'Europe s'y opposera. A moins que.
– C'est la langue française, dit Dorothée, qui nous monte à la tête. Si nous avions perpétré le wallon, nous serions un peuple simple, refusant de quémander l'unité nationale qui est artificielle, mensongère, complexe à crever. Nous avons des forêts, des rivières, des villes. Nous aurions un unique gouvernement. Nous aurions une capitale, ce ne serait pas Bruxelles. Bruxelles serait autonome. Nous la partagerions avec les flamands. Moitié-moitié. Aussi simple que ça.
– Cela je l'ai écrit. Dans ma rubrique Georegtte et Rosa. A un détail près.
– Qu'est qui ne va pas, Mève ? A part la visite de ce matin. Ton connard de mari aurait pu ne pas donner son adresse.
– Je vieillis, je dis. J'arrive pas à embrasser la vie, comme les wallons devraient le faire avec la Wallonie.
– Paul ?
– Je réponds pas à ses messages. La baudruche dégonflera.
– Ton père ?
Isadora rouspète, Hector les emmerde sa copine et elle. Flavien écoute son frère. Zita marche entre son père et son oncle.
– Comment va John ?
je dis.
– En famille.
– Le voyage pour Berlin ?
– Oui, oui.
– Quoi ?
– Lydia se tape une fille.

– Et ?
– Rien.
– Dorothée ?
– Nous n'allons pas bien, Mève. Crise de la cinquantaine. On s'en remettra. Tout ce que je peux te dire sans que ça me foute mal au crâne, c'est que j'ai arrêté de boire en journée. Le soir je commence qu'à dix-neuf heures.
– Comme moi.
– Ouais.
– Que t'a dit Balthazar ?
– Le chagrin d'amour est la pire des vermines. La vermine a l'estomac grand comme un terrain de foot. C'est pas demain que Baltha guérira.
– Elle était bien, cette Maud.
– Mariée.
Je ne dis rien. *Marié*. Ce pourquoi, Dorothée, l'homme que tu aimes n'est pas à marcher avec nous. Toi belle, mince, aux dents étincelantes. Si élégante. Si parfaite, en somme. *Marié*.
– Des nouvelles d'Edgar ?
elle dit.
– Il était à Bruxelles.
– Chez ma mère, dont il repeint l'appart contre gîte et couverts. Son troisième séjour.
Putain. Jeanice.
– Il est dur, ton fils, dit Dorothée. C'est pas pour ça que c'est pas quelqu'un de bien. T'as vu des photos de son expo ?
– Non.
– Vaut mieux.
– Moche ?
– Balaise.
– Je l'ai aimé, tu sais.
– Laisse-le valider ses propres choix.
– Il a de la haine pour moi je ne sais pas d'où ça vient. La femme que je suis lui fait honte. Il aurait aimé une autre mère. Plus douce. Plus attentive à ses angoisses.
– Compte sur Jeannice. Elle t'aime.
– Je l'ai eue au téléphone il y a trois jours. Elle ne m'a rien dit, pour Edgar.
– Elle va bien ?
– C'est ta mère, tu l'appelles pas ?
– Oh, tu sais.
– Elle désapprouve, pour John ?
– Comme toi. Comme Lydia.
– Tu es malheureuse. C
– Je ne sais comment me débarrasser de cette histoire foutez-moi la paix.
– J'appelais Jeannice pour mon père.
– Ton père est une crapule.
– Je suis un puzzle auquel il manque des pièces.
– Ton père n'est pas le modèle.
– Je dois lui dire.

– Ta haine ?
– Je dois lui dire.
– Il n'entendra pas.
– Que j'aimais ceux qu'ils étaient avant que la religion ne me les confisque.
– Il est sur un lit de mort et sa mort s'appelle Dieu. De cela ton père est honoré.
– Je dois lui dire.
Flavien me regarde depuis son pull à col rond bleu vert, il y a de la fragilité dans son regard où je voudrais une force (*C'est toi que j'aime Mève)*, alors je détourne les yeux.
Dorothée attrape Hector, Tu vas me dire comment tu vas mon bonhomme ?
Isadora et Cyrielle courent sous la pluie chaude,
je marche seule.
L'odeur de la terre entre dans mon corps. Tu ne peux rien, mon corps. L'âme vole en éclat, de tout fins éclats, j'en ai partout, je me sens perdue, inutile qu'il faille feinter,
peler des patates en faire de la purée, beurre, sel, poivre,
rassurer Hector, sourire à Léo, soutenir Isadora, convaincre Balthazar de n'abandonner pas son boulot, couver Zita, oublier Edgar il me prend pour une vipère,
oublier Paul qui s'échauffe qui passera à autre chose, Paul et ses mots-Éros me font du bien, comme si j'étais une femme que l'on puisse désirer, à quoi ça rime d'être désirée, bah ça me tire de la fange, de la contre-paix, du sentiment champ de bataille où je marche dans la brume parmi des corps calcinés, je marche, vivante,
comme vous qui avez l'âme en berne vous savez pas pourquoi, si, vous savez, mais pourquoi l'âme cette têtue ne s'obstine-t-elle pas au repos, aux petites choses bonnes malgré les morts allongés sous les pieds,
pourquoi notre âme endommagée par les coups ne se contente-t-elle pas des cadeaux que la vie, cette têtue, s'obstine à lui donner ?
Je bute contre Flavien accroupi contre Hector, je dis J'ai failli tomber. Ils entourent un oiseaux mort, mes deux hommes. Je passe le chemin. La voix de Flavien me réclame. Mève ! Mève !
Le soleil brille sur les paillettes de la pluie.

158.

– C'était une bonne idée la promenade, dit Flavien, ça m'a donné envie de border l'allée de lilas. Zita est en forme tu ne trouves pas ? Isadora dort chez Cyrielle, je sais demain elle a école tu détestes ça, aujourd'hui j'avais pas le corps à dire non. Mon corps est pour toi, Mève.
– Je dors avec Zita.
– Tu ne m'en veux pas ?
– De quoi ?
– Mève.
– Tu choisis quoi ?
– Triple Westmael avec toi.
– Je monte dormir.
– Une gorgée.

– Je suis paumée.
– Pas moi.
– Ah.
– Je donne l'air d'être paumé ?
– Je ne veux pas regarder.
– Regarde-moi. Triple Westmael.
– Elles sont au frais ?
– Oui, M'Dame.
– Et après ?
– Tu dormiras. Avec Zita.
– Zita ronfle.
– Tu dormiras avec moi.
– Tu ne me toucheras pas.
– Du bout des doigts.
– Après ?
– Nous réfléchirons. A l'avenir.
– J'aime pas.
– Tu préfères la cascade ?
– La quoi ?
– Quand ça jaillit ?
– Cette femme, tout à l'heure.
– C'est fini, Mève. C'est pas cinématographique comme réponse, mais c'est fini. Mon cœur est avec toi.
– *Mon cœur est avec toi*, c'est beau.
– J'allume un feu dans le salon ?
– Balthazar dit qu'il l'isolera, avec toi, cet été.
– Tu parles d'avenir.
– Ça me rassure.
– Tu es insatiable, chérie.
– Allume un feu.
– Quoi d'autre ?
– Je vais pleurer.
– A cause de Dorothée ?
– Non.
– Dorothée dit que c'est pas une bonne idée, de voir ton père.
– Pourquoi tu te tais, Flavien ?
– Il dira des insanités.
– Ma mère ne s'est pas pendue pour rien.
– Viens là, Mève. Son chagrin était plus fort que la vie.
– C'est moi, ça. Volée en éclats.
– Il fallait que je revienne.
– Et si c'était à cause de toi ?
– Je suis un brave type.
– Allume le feu, ramène les bières.
– Hector n'a pas fait son devoir de math il m'a dit.
– De toute façon il rate son année.
– Mève.

– Soit il lui manque des neurones, soit je suis pas à hauteur. Isadora aussi traîne la patte. C'est pas toi qui dressera le guidon.
– J'allume un feu.
– Amène les bières.
– Je suis heureux.
– On dirait pas.
– Mève.
– Il n'y a plus d'allume-feu. Oublié d'en acheter. Léo réussit brillamment. Irma est morte. J'ai soif.
Après deux bières je consens à être prise dans les bras. Le feu rougeoie.
Le sommeil me montre sa bite. Je bouge du cul. Le sommeil approche.
Demain ils disent qu'il y aura du soleil. Je me lèverai. Le soir je décapsulerai. Une autre bière.
Le rendez-vous est fixé à Bruxelles dans trois jours. Mercredi, 18h. Avec Alleron.
– Ta peau est douce,
dit Flavien au lit avec moi il ronfle déjà, petitement.
Entre les draps je souris.
Nom de dieu faut pas se faire chier non plus.

149.

C'est tellement beau, les enterrements.
François le mari d'Irma avait prévu, avec le café, de la tarte aux prunes.
Quelle bonne idée.

150.

Nous montons dans notre insignifiante voiture allemande, sept places, break n'ayant pas d'gueule, il pleut.
Il pleut tiède, quasi chaud, depuis trois jours. Une pluie molle, volontaire, continue. Jamais auparavant, à cette température. Les gens, devant la salle paroissiale de la tarte aux prunes, qui est coquette comme tout, les gens ils disent C'est le changement climatique, comme ils diraient C'est la guerre ou, C'est la récession. Une pluie chaude à prendre des douches dessous c'est pas des mots, c'est un fait. Arrêtez, avec les mots. Les mots accélèrent la résignation.
*La pluie est chaude*, serait juste. Point. Pas archifoutre des concepts par-dessus.
– Le mari d'Irma avait du chagrin,
dit Flavien il porte une veste de cuir brun nous sommes dans l'habitacle de l'insignifiante voiture allemande, ça sent la vache.
– Tu penses quoi de Pénélope ?
je dis.
– Qui est Pénélope ?
– La grande jolie maigre, cheveux à la garçonne.
– Je pense qu'elle est grande, jolie, maigre.
– C'est elle qui remplace Irma.
– Tu conserves ton espace au bureau ?
– Tourne à droite.
– Le GPS indique la gauche.

– A droite c'est joli.
J'ai dit à Pénélope, après la messe d'enterrement, elle avait entre les mains un mouchoir noir de soie qu'elle n'utilisait pas, moi mon nez fournissait des hectolitres de pleurnicherie, quatre mouchoirs de papier imbibé que je savais pas où fourrer, j'ai dit à la future boss trentenaire qui pleurait des larmes que la peau absorbait aussitôt Je garde mon bureau jusqu'en décembre, c'est le vœu d'Irma quand je lui dis mon intention de ne plus travailler au magazine.
– Tu sais ce qu'elle a répondu, la pouffe ?
je dis à Flavien.
– Mève, c'est un cul de sac.
– Tu aimais comme moi les friches industrielles, là ! il y a un passage, oh, tu fais demi-tour.
Flavien coupe le moteur le long d'un canal, une grue jaune est abandonnée sur le quai à part ça, des herbes mauvaises, je dis Remets le contact on pourrait nous égorger.
Flavien rit. J'ouvre ma portière, sort de l'habitacle l'air est tiède comme est moelleux un coussin, je fais le tour du véhicule, pousse Flavien vers la banquette passager, met en route le moteur hop hop, opère trois cercles sur le parking désaffecté, pour le plaisir de l'inutile, huit cents mètres plus tard j'arrête la voiture devant un café à rideau de vichy rouge et blanc repéré à l'aller, il y a trois hommes à casquette dedans, deux couples jouent aux cartes, on entend Frédéric François qui est un chanteur d'il y a longtemps je crois qu'il n'est pas mort.
Il paraîtrait que Frédéric-François soit le prénom de Chopin.
– Tu prends quoi ?
je dis au type qui est mon mari assis devant moi rigolant.
– Un coca,
il répond. Je sais pas ce qu'il a il se marre.
Je me tourne vers un forte dame blonde cheveux courts laqués, lunettes aux branches de métal fines, Deux Westamael, je dis.
J'éprouve tu peux pas savoir une reconnaissance infinie envers ce lieu où *il n'y a pas* d'écran.
– Elle a répondu quoi, la pouffe ?
dit Flavien. Il joue avec les cartons qu'on place sous le verre.
– Tu dis *pouffe* je pense Charlize, je dis, Charlize n'était pas à l'enterrement d'Irma, Charlize était-elle à l'enterrement ?
– Mève.
– Ah, Pénélope.
– Le bureau à disposition, au journal ?
– Je me vois mal ne pas quitter la maison.
– Elle a dit quoi, la Pénélope, quand tu as sorti le mensonge selon quoi Irma te laissait disposer du bureau ?
– Je suis si prévisible ?
– C'est pas ça.
– Qu'est-ce qui te fait marrer ?
– La tête du mari d'Irma.
– Pénélope a dit Je suis au courant.
– Le mari d'Irma avait l'air soulagé.

– C'est ce qui te fait marrer ?
– Oui.
Un rire trompettise de la table des joueurs de cartes, je trouve ça miraculeux. Tout est trop beau.
– Charlize, dit Flavien, puisqu'il me faut la désigner par son nom, ne fait plus partie de ma vie depuis longtemps.
La forte dame blonde nous sert les bières, chaque verre sur son carton.
– Parce que, je dis, elle a fait partie de ta vie ?
– Je savais que t'allais dire ça.
– Alors pourquoi tu l'as dit ? Tchin.
– Je me sens bien avec toi. Tchin.
– Heureusement tu n'as pas ri à l'enterrement.
– La chasuble du prêtre plongeait à l'avant.
– Oh tu l'as vu ? Tchin.
– Son discours sur le purgatoire. Tchin.
– Une comédie britannique.
– Peut-être écrit-il, sur le côté, des scénarios.
– Je me sens bien avec toi, Flavien.
– Ne va pas voir ton père.
– Tu penses que les gens dans l'église ont cru à l'histoire du purgatoire ?
– Je suis un peu soul.
– Tu penses quoi de Dieu, Flavien ?
– En vingt-sept de vie commune, première fois que tu me poses la question.
– Je voudrais que Dieu continue de m'aimer, je dis. De me préférer. De me chouchouter.
– Et bien tu vois, je suis revenu.
– Poil au cul.
Je me sens bien. Comme en phase avec moi-même. Un arbre est un arbre. Il n'est pas dédoublé.
– Je te demande pardon, Mève.
– Je ne voulais plus de toi, Flavien.
– Nous sommes un peu soûls.
– J'ai envie d'un macaroni jambon fromage, d'un verre de vin, dormir beaucoup.
– Demain tu fais quoi ?
– J'écris.
– Tu écris quoi ?
– Je sais pas.
– De la fiction ?
– Ah ah.
– Les gosses n'auront pas fait la vaisselle.
– M'en fous. Je veux ma cuisine blanche, que je peindrai cet été dans les tons pastels. Avec des tissus couleur électrique. Des grosses fleurs. Bien vives. Et des tableaux.
– Ton bureau, à la maison ?
– Quoi mon bureau ?
– Je veux bien t'aider.

– Pourquoi pas.
– Pour le chauffage.
– Tu fais tomber sur moi un déluge de cadeaux, Flavien. Je fais quoi ? Jusqu'à la gorge te sucer ?
– Entre autres.
– Jouer aux infirmières en résilles et tablier et thermomètre à passer la langue dessus ?
– Comment t'as deviné ?
– Classique.
– J'ai trois cancers, Mève.
– Tchin.
– Je ne partirai pas en Argentine. Je veux passer du temps avec les gosses.
– Avec les macaronis, un flot de crème fraîche. On a de la crème fraîche, à la maison ?
– Première opération le vingt juillet, Mève. Après notre séjour en Sicile avec Dorothée, Lydia, Irène. Mon frère veut se rajouter.
– Tu te fous de moi.
– Si tu veux nous n'embarquons pas mon frère sa femme m'énerve.
– Tu es soûl.
– Je t'accompagnerai, au chevet de ton père. Pour le reste, faudra m'excuser.

151.

J'ai bu pas mal. Trois verres. Un vin rouge espagnol. Avant, je ne buvais pas de vin espagnol.
Le vin avait du goût. Les macaronis jambon-fromage dans ma bouche, pas. Avec croûte dorée à souhait, four à bonne température, temps de gratinage idéal. Pourtant.
Flavien raconta qu'il avait des tumeurs malignes, c'était le début, il avait consulté à Paris. Charlize le trouvait pâle. A l'époque il ne la fréquentait plus, il l'avait croisée au boulot. Il avait appelé un toubib, il ne savait pourquoi, peut-être les nausées qu'il ressentait le matin après le café les douleurs à l'estomac.
Flavien selon ses dires,
je repoussais pour la première fois de ma vie une assiette de macaronis jambon-fromage, dôme excellemment gratiné,
Flavien était paumé,
j'avais ricané en mon fors très intérieur, le pied du verre entre les doigts comme une cigarette compulsive :
Tu te sentais *paumé* à Paris après le diagnostique, Flavien, néanmoins Edgar ne te faisait pas la gueule, Zita n'était pas officiellement enceinte, Hector s'enfonçait dans une mouvance politique, notre Isadora si vive, si jolie, décrochait de l'école comme son frère,
je continuais à ne pas exister *pour moi* cela m'était interdit depuis l'enfance,
nous vivons pour Dieu, nous n'en sommes pas dignes, nous sommes pêcheurs, nous devons nous écraser pour laisser advenir le seul amour qui vaille, le divin, le lumineux, le flamboyant amour,
rien d'autre n'a d'importance alors prends les rendez-vous chez le coiffeur, vérifie le journal de classe, ne loupe pas le neuropsy, fais l'impasse sur les humeurs

mauvaises de tes gosses, pleure sur le fait que le soir tu ne lises plus, que tu ne sortes plus, que tu cuves ton vin et zéro ambition si ce n'est tenir debout et sourire putain, sourire,
Flavien se sentait paumé à Paris, disait-il bouffant les macaronis d'un cœur avivé,
il avait appelé le médecin recommandé par Charlize, un cousin à elle, brillant interniste et voilà, il était sur la route des immondices. Il comptait bien profiter. Tchin.

152.

– Mève ?
– Je suis un peu soûle.
– Nous irons voir ton père. Avant son enterrement, où nous n'irons pas.
– Cela va de soi.
– Mes tumeurs, un drôle de mot je le réalise à l'instant, où en étais-je ?
– Tu meurs.
– Elles seront prises à temps.
– Mais, *trois* cancers ?
– Moins compliqué qu'il n'en parait. J'ai forcé le trait.
– J'ai pas assez sur les épaules, ce doit être ça.
– Tu m'avais fait chié à prendre à gauche. Parce que c'était *joli*.
– Avant tu aimais ça chez moi.
– Je suis fatigué, Mève.
– Dors.
– Fatigué de ma vie. Besoin de résurrection.
– Tu t'es converti ? A Paris ? Avec Charlize ?
– Le truc, c'est l'énergie. Je veux remettre la main dessus. Comme avant mon départ.
– Avant ton départ, tu jouais au golf.
– Tu te lassais de moi.
– Pas dit que tu correspondes à la femme que je suis devenue.
– Succès, avec les hommes ?
– Rien de tel que l'amoureuse intimité.
– Cruelle.
– Je crois, Flavien, être prête pour une relation avec toi. Tu me plais, ces derniers temps. Si tu t'impliques dans la scolarité des trois derniers, si tu veilles sur Zita, si tu secoues Baltha, pourquoi pas.
Flavien se lève, empile nos assiettes (les macaronis sur la mienne, il les fout dans le plat que les enfants ne prendront pas la peine de mettre au four demain, ils les mangeront froid). Mon gentil mari prend appui sur le dossier de la chaise on dirait un vieux.
La pensée qui me vient est Crénom de merde cet été, Flavien ne sera pas en état d'isoler mon salon.

153.

La petite joie elle vient des connexions humaines. Si tu vis retranché chez toi avec

tes réseaux anémiques, l'énergie, comme disait Flavien, ne circule pas.
Comment je sais ? Après l'enterrement, au dessus des tartes aux prunes il y avait un tas de gens sympas que je n'avais pas croisé depuis longtemps. C'est pour cela que j'ai voulu prendre à gauche. J'étais gonflée, tu saisis ? Gonflée de *petite joie. U*n moteur bien huilé.
Si je savais où j'allais ? Nenni. C'est ça qui est bien.

154.

– Tu pourrais dire bonjour, je dis. Tu tires la gueule depuis un quart d'heure.
– Je tire pas la gueule, dit Balthazar, marre que tu dises ça.
Et claque la porte, direction les mélèzes, sa piaule de planches.
T'en penses quoi ?
Que Gladys doit rester à la maison. Jusqu'au bac. Elle s'installera dans le chalet des mélèzes pour compensation de ne pas vivre en ville comme elle en rêve.
La ville. Lieu des humaines connexions, Mève.

145.

Mardi. Journée dédiée à l'enquête préalable à l'interview d'Alleron.
Je sais pas vous, mais quand ça grince entre mes mômes et moi, je me sens pas *légitime*. Comme s'il y avait chez moi quelque chose de raté. D'inadapté. D'incompétent.
Prendre une douche, se maquiller, enfiler des talons. Robe noire, courte, aux manches de dentelle.
Poursuivre le journalisme, j'ai plus envie. Je me force. Aucun élan ne me porte. Je voudrais être l'oiseau sur son vent. Que ça ? Oui Môsieur.
Douchée, haut talonnée, coiffée-huillée (sans cela mes cheveux seraient bouffis), je me place à la table de travail, dans mon bureau, face au bois de mélèzes.
Pourquoi cet été ne pas évacuer les meubles? Flavien se fera opéré, une infirmière passera, j'aurai le prétexte de veiller sur lui tu parles, j'existerai pour moi.
Je viderai mon bureau, le peindrai. Je *changerai* tout.
Ça demandera de l'énergie.
Les bras t'en tombent déjà, Mève. Il est très bien ton bureau. Il y a d'autres choses à faire, pour cette maison. Elle s'écroule, littéralement.
Pour mon bureau, j'ai besoin de fadaises. De légèreté. De pitrerie. Fin de la discussion.
Les bras t'en tombent.
T'as raison. J'aurai pas le temps. J'aurai pas le fric. Je me sentirai coupable. Il y a tant d'autres choses à faire hein.
J'allume le poêle. Il fume. J'ouvre la fenêtre. Une pluie tordue tombe, diagonale. Une chaleur non naturelle pénètre l'espace. La pluie est chaude, nom de merde.
Il se passe quoi ?
Je ferme le clapet du poêle. Je vais en cuisine, la blanche, l'immaculée, me verser un café noir sans nuage de lait. J'aime le bruit de la pluie. Je marche, faisant le moins de bruit possible, sur mes talons. Flavien dort. Qu'il ne se réveille pas. Je suis seule. Ne pas paraître. Me diluer. Cesser de réagir. *Agir*. Envoyer un message à Paul dont le cousin est un copain d'école d'Alleron.

J'envoie. De retour de la cuisine blanche comme mon père le voulait, Paul a répondu. Il passe dans deux heures. J'allonge les jambes. Ce travail me plaît.
Quelque chose m'attire, en Alleron. Une imposture, que mon instinct débusquerait. Mon instinct se fourvoie-il ?
– Tu m'as fait peur,
je dis à Balthazar il frappe, de l'extérieur, à ma fenêtre.
– La pluie est chaude, il dit. Le sol fume. La Flandre est sous eau. État de catastrophe naturelle, c'est ce qu'ils disent. Le premier ministre démissionne et avec lui l'ensemble du gouvernement. Ils annoncent des élections dans deux semaines. État d'urgence.
Mon instinct caquette.
– Je te demande pardon, maman.
– Les cultures crèveront,
je dis.
– On l'isolera, ton salon.
– D'accord,
je dis, tête ailleurs.
– Je t'aime,
dit Balthazar.
Cela me fait chaud au cœur. Une pluie, à ranimer mes feuillages.
Je regarde mon fils il a disparu.
Sur le moteur de recherche, je tape *Guillaume Alleron*.

155.

Sidney avec John ça me fait un bien fou (**message de Dorothée**). T'as beau dire que voyager c'est consommer, je tire des forces de l'inconnu.
John et moi pouvons marcher en nous tenant la main. Je me trouve belle.
Réfléchis pour la Scandinavie. Il nous reste peu de belles années. Il faut rompre le quotidien. Les expériences nous élèvent.
Tu as vécu enfermée pour tes gosses. Tu ne t'es pas permise de vagabonder. Et tu te lierais de nouveau au conjugal ? Allez, allez (**Smiley cœur percé par une flèche**) John revient de son congrès dans une heure. Je vais prendre un bain senteur vanille, ça le fait bander. Faut qu'il décharge avant le repas ou, tranquille, je ne mangerai pas (**smiley œil exorbité tirage de langue**).
Je t'aime, Mève chérie, ma sœur, mon amie.

156.

Gullaume Alleron est âgé de quarante-sept ans. Il en parait, sur les photos, dix de moins. Père wallon, mère flamande. Moyenne bourgeoisie (père haut fonctionnaire pas si haut que ça, mère prof d'histoire).
Ingénieur de gestion, diplôme de droit, cursus universitaire à Bruxelles (Université Libre), Leuven, Flandre (Université Catholique), Philadelphie (côte Est, USA).
CIO dans une start-up. Élu manager de l'année. Gagne un prix européen de financécologie (je me marre). Dans la foulée, organise en fac et dans de gros bahuts (pas celles à discrimination positive) des meetings écologiques mâtinés d'économie. *Car il faut manger*, est l'un de ses slogans.

Ça parle au corps.
Marié, trois enfants.
Autre slogan : *Je lève la tête*.
Le clip qui passe sur Youtube (un rappeur du moment) montre un gars stylo en main, sur une table gsm éteint.
Ça parle aux parents.
Remet en question la violence de l'institution. Ne cite pas une fois Ivan Illich. Discours appropriés sur la vétusté institutionnelle jusque là je dis bravo.
Aborde l'autonomie de la Wallonie. Alleron marque un point. Personne ne fait référence, en Wallonie, à l'impérieuse nécessité de reconnaître aux flamands leur indépendance. Lesquels traînent en boulet un ressentiment justifié. Que les flamands se sentent libres est un souhait wallon, dit Alleron. Au passage, qu'ils reçoivent notre pardon.
Les wallons jusqu'ici ont l'impression que, lâchés du ventre de la mère patrie, ils ramperont tels des vers. Sauf qu'Alleron, qui n'a de francophone que les prénom et nous, s'érige en faveur d'une coupole pré-élections, sorte de lien contractuel. En d'autres mots, il envisage de concéder aux flamands ce qui leur manquerait sans le frère wallon consommateur (les grandes surfaces pourvoyeuses d'alimentaire, les brasseries, le tourisme côtier, etc).
La Wallonie diffère-t-elle de la Flandre ? A vue d'œil, comme ça, tu dirais quoi ?
La terre, pardi ! L'eau ! Les forêts !
Guillaume Alleron évoque, à tour de bras, un retour aux communs.
Ça parle à mon christianisme. Saint Pierre himself trucida deux chrétiens. Ceux-ci avaient distribué à la communauté tous leurs biens sauf un chouia. S'étant gardé un truc sous le coude hop, les enfers.
Jusque là, Instinct, tu mouftes pas.
J'épluche les données livrées par le net. La journaliste accréditée que je suis bénéficie de l'accès au panel d'agences de presse. Je bosserai jusque pas d'heure. Davantage d'infos que je ne soupçonnais.
Alleron a mis sur pied des meetings (superbement filmés) en Afrique du Sud, mixte anti-ségrégation / anti-réchauffement climatique. S'affiche pas mal en Afrique, aux côtés de leaders locaux formés en Europe. Pourquoi l'Afrique ? Question à *me* poser, non pas *à lui*. En fait étalage. Chercher au préalable ce qui se cache sous l'effet.
Réflexion de sa part, non dénuée d'intérêt, autour des charges salariales, en une du *Monde* (cinq cent mille abonnés). Le système va droit au mur, dis-tu, Guillaume. Tu formules ce que les gens font le choix d'ignorer. Ton audace est sexy. Casse-gueule mais sexy.
Écologie, égalitarisme social, réforme radicale des institutions (transports, santé, prisons), remise en question du salariat et, last but not least, version nietzschéenne de la vie.
Instinct tu souris. Je chauffe, c'est ça ?
Je me sens d'humeur nietzschéenne affirme-t-il tout en citant des auteurs chrétiens, Friedrich se retourne sous la tombe : Saint-Augustin, François d'Assise, Mounier, Maritain, que des hommes, et ce jésuite à la mode, chemise retroussée jeans barbe trois jours se targuant d'une écologie d'essence apocalyptique, dont l'alpha (cite Theilard de Chardin, jésuite lui aussi) soit réconciliation de l'homme avec *Parvati*, mère nature, dit-il au lieu de *Gaia*, terme grec de l'antiquité. Allons

voir du côté de l'Inde.
Alleron y développe, avec sa start-up, un sacré réseau.
Exit « drogues, aliénations contemporaines, angoisse face au manque d'argent, violence dans les rues, femmes haïssant les hommes ».
Les quoi ?
La citation est de Bernard Lamois, jésuite bio-ingénieur friand de publications universitaires et médiatiques. « Il nous faut réfléchir sur ce qui animait les primo-chrétiens : l'amour. Un questionnement qui porte sur l'ordre social mais pas seulement. L'intime est résidence de la sagesse. La sagesse est force. La force de bâtir un monde évangélique. Un monde où l'amour réside dans le soucis de soi autant dans le soucis des autres ».
Se rencarder à propos du statut des femmes dans les premières communautés puis, avec la sacralisation de la secte chrétienne, dans les premiers siècles du christianisme. Trouver une historicité du mariage, du cadre juridique de la citoyenneté des femmes. En résumé. Pas trop le temps.
Parce que, Instinct, tu me dis de flairer dans la direction sus-mentionnée. Les femmes.
1. Les femmes « haïssant les hommes », dans la bouche de Bernard Lamois, gourou d'Alleron.
2. L'amour évangélique. Retour à la vertu ? De quelles valeurs s'agit-il? Comment comptent-ils les faire respecter, si ce n'est via l'institution ? Quelle nouvelles institutions ? Quid de la famille, dont Alleron parle ça et là ? (dans l'oreille de Mève, *ça et là* signifie persistance). Retour du patriarcat ? Donneront-ils la parole à des femmes libérées ? Tendre l'oreille, cette futée.
3. L'Église. Quelle place au cœur de leurs enjeux ? « Socle de deux mille ans d'histoire » dixit Lamois. Interroger Lamois ?
Maman je me sens pas bien je peux rentrer à la maison ?
Texto d'Isadora.
Pas bien comment ?
La tête.
Reste à l'école.
Je coupe mon téléphone. La sale image de moi me gagne. Fermer les écoutilles. Pas se faire contaminer. Tu te réjouis de l'enquête, Mève. Tes gosses n'ont qu'à crever (barrer) prendre une aspirine.
J'aspire à être pure. Être la femme que je suis. L'écrivain que je suis. Pas la mère, qui est pas à hauteur. Tu comprends ?
Tu comprends.

157.

Sur le mur derrière le poêle crème de faïence je foutrai un vert tendre. En hauteur, une ligne de doré. Traînées de doré, vers le bas, de sorte qu'on imagine des gouttes de pluie sur une vitre. Des larmes sur une joue. Des spermatozoïdes cherchant l'ovule. Je foutrai des rideaux aux fenêtres, présentement il n'y en a pas. Trouver de vieux tissus à grosses fleurs vives, j'en ai des sacs remplis dans le grenier au-dessus de la Sixtine, un tel bordel personne n'y met les pied sauf pour y jeter des trucs encombrant les pieds.
Il te faudra du courage, Mève.

Le courage quand l'énergie est là, c'est du pipi de chat.
Si tu le dis.
Je dépose dans le fond d'un mug deux cuillères à soupe d'une chicorée à base de graines, sans caféine, que je paie une blinde mais la conscience tranquille. Je prends soin comme je peux de mon pauvre corps, il n'encaisse plus le café. Des litres et des litres comme en jeunesse, le corps dit non.
Je rallume mon tél, des messages s'affichent. Ceux d'Isadora je vais pas voir. Je presse le pictogramme me permettant d'écouter la radio belge francophone publique. Pub pour une voiture à trente mille euros. A portée du commun des mortels, faut croire.
Pas à la mienne.
Je porte aux lèvres le mug putain, chaud. J'ouvre la porte de la cuisine, il pleure des noisettes de pluie. Je tends la main. L'eau crachée par le ciel fait la température de mes organes profonds.
Je laisse la porte ouverte. Senteurs boisées.
Aux fenêtres, des rideaux à fleurs larges comme ma tête.
Voix du présentateur : Alleron, en lice pour les élections.
Qui d'autres ? Des pleutres. Des corrompus. Des extrémistes.
Alleron passera.
A cause de cette foutue pluie. En plein mai. A trente-sept degré. Beaucoup y voient un signe. Les médias le disent avec guillemets, « un signe ».
Je ferme la porte, me rends au bureau. Le bout des escarpins que je porte se décollent, ceux que je porte à la maison (ailleurs on me tiendrait pour pute // mes enfants, eux, savent que je suis une mère, la femme sur les talons se dilate d'aise).
Dans un dossier créé au nom de Bernard Lamois, j'archive deux articles en espagnol, trois en anglais, trois en flamand, le reste en français c'est à dire deux. Je parcours les articles en anglais. Ça pue le chrétien. Un Christ revenu du domaine des morts.
Il cessera de pleuvoir. Le soleil se rira des bourgeons, qu'il couvrira de ses doux rayons. Le climat, du domaine de la mort reviendra.
La Flandre est aux deux tiers sous eaux. Les rivières en Wallonie sont à deux doigts de déborder mais nos ingénieurs veillent.
Notre maison est en hauteur nous n'aurons pas de problème. Concentre-toi, Mève, depuis ton belvédère.
Sur le laptop je consulte les messages. J'ai bu l'entièreté de ma tasse. J'ai chaud. Je ferme la fenêtre. D'un coup, il fait humide. Je rouvre la fenêtre. J'allume un feu, dans le poêle, pour la beauté d'une flamme. Deux messages de Paul. Je l'appelle. Refaire chauffer de l'eau. Besoin de quelque chose dans la bouche.
– Je me mettais en route tiens-toi prête, dit Paul au téléphone (je l'imagine enfiler une veste de velours finement côtelée, jaune citron ? rouge Parme ?) Nous montons sur Bruxelles toi et moi, il dit. Alleron nous attend dans une heure. Tu as dix minutes pour l'interviewer. Je ne sais pourquoi, depuis le début il tient à être en une de ton magazine. Ne me propose ni un café ni tes fesses.
Et raccroche.
Je prends une douche, tâche de me concentrer, outrepasse la question Pourquoi Alleron veut-il la une du magazine nous ne faisons que trente mille exemplaires ?
La parution étant pour demain, tout est booké.
Le gars ambitionne la partition de la Belgique. Soit actuellement trois régions :

bruxelloise, flamande, wallonne. Trois communautés : flamande, française, germanophone.
Je frotte un bête savon aux aisselles, sur le con, la plante des pieds, je pose le front contre le mur de ciment teinté, laisse couler l'eau, tête inclinée, sur le haut de la nuque. L'eau, difficile d'en arracher le corps, qui prend les rennes, allons allons y a du pain sur la planche, sandwich ou hostie à toi d'enquêter Mève. Je m'essuie, reconnaissante au corps de diriger le navire (mon cerveau est un capitaine prônant l'autonomie de l'équipage).
En quoi Alleron ne serait-il pas un homme sincère ?
L'essuie sur mon corps sent l'humidité, vous savez cette odeur particulière des tissus éponges chus au sol, roulés-boulés des heures, retrouvés dans les chambres, la buanderie, la salle de bain,
*sincère* signifie en latin pur, sans mélange.
Par quoi commencer l'interview putain je suis pas prête ce qui ne me ressemble pas, d'ordinaire j'ai deux ou trois fulgurances, ça ne me prend pas de temps ça constitue des pistes, à l'interview c'est moi qui mène la danse mais là.
– Ne m'adresse pas la parole,
je dis à Paul, montant dans le SUV-char d'assaut.
– Tu le prends mal, pour les fesses ?
Je sors de mon bagage, noir comme ma robe pas mes bas, mes bas sont de couleur chair, les bottillons sont noirs, la veste de velours est noir aux traits blancs imperceptibles,
je sors de mon bagage un calepin et un bic noir.
Noir, ma couleur fétiche depuis que Flavien s'est mis au golf. Je m'ennuyais d'être une mère en apparence, la femme en moi voulait *se dire* sans le biais des couleurs, je voulais surgir en surimpression et le noir fut ma mort contre quoi ressusciter.
– Tu viens de faire quoi, là, avec ta main ?
dit Paul. Son véhicule avance hyper silencieux.
– De temps à autre je me fous des baffes,
je dis.
– Tu ne m'as pas embrassé.
Le gars passe la main derrière mon cou, m'attire, m'embrasse la bouche.
Ensemble de velours bleu roi, chemise blanche, chaussures de cuir élégantes je me surprends à choyer le baiser. Pour peu, j'en redemanderais.
– Encore ?
dit Paul, à propos de la baffe que je me donne.
– Ta gueule.
– Si c'est tout ce que ça te fait.
Il accélère.
Je devais l'interviewer demain, ton pote, pas aujourd'hui.
Il n'est pas l'heure de se justifier.
Tu sais quoi ? J'en tire de la fierté. De quoi ? De trouver, illico, de quoi formuler devant Alleron mes premiers mots.

158.

Je sors mon ordi, c'est toute une histoire pour le connecter à la 4G de mon téléphone, Paul conduit imperturbable dans son bleu roi de velours uniforme mais

j'ai l'énergie.
L'opération manuelle téléphone-laptop n'est pas si compliquée.

Dès que le révolutionnaire est « arrivé », dès qu'il s'est casé dans une niche gouvernementale, il cesse naturellement d'être révolutionnaire pour se faire conservateur ; cela est fatal. De défenseur de l'opprimé, il se change à son tour en oppresseur ; après avoir excité le peuple, il travaille à l'émasculer.

Vous nommez des hommes qui sont au-dessus des lois, puisqu'ils se chargent de les rédiger et que leur mission est de vous faire obéir.

Aujourd'hui le candidat s'incline devant vous, et peut-être trop bas ; Demain il se redressera et peut-être trop haut. Il mendiait les votes, il vous donnera des ordres.

Opter pour un de ces extraits.

159.

Paul me tire par le coude j'ai à peine le temps de glisser le téléphone dans la pochette qui me sert de sac à main. J'impose une pause au mouvement qui m'entraîne, putain j'arrive pas à fermer la pression, calme Mève. Voilà. C'est fait. Quand je m'énerve, ça participe d'une tragédie. Les dieux sont contre moi. En victime je geins, pauvre de moi mais là non, je redresse la tête, je respire un bon coup l'air pollué de la ville, sirène au loin, béton sous la semelle. Que je n'ai pas recollé.
Dans l'ascenseur, adossée contre un miroir fumé je regarde Paul. En d'autres temps j'aurais fait des yeux de chat. Là, je regarde *vraiment*.
Avant, il y avait une chatte en moi. Aujourd'hui il y a une femme.
– J'ai envie de t'embrasser,
dit Paul. Il est à mon goût. Paf il sourit c'est pire. J'aime pas le balancement qui se produit en moi. Ça tourne la tête. Comme un mauvais vin.
La porte s'ouvre, trois personnes se croisent devant nous. Ça s'affaire, ça fuse, ça brandit. Une nana nous amène à un bureau pourquoi pas un mec, elle propose un café ben tiens.
– Il ne pleuvait pas quand on est sorti de la bagnole,
je dis à Paul derrière moi. Soudain il est là, l'autre type, avec dans le regard ce qu'il y a d'inquiétude pour m'enthousiasmer.
– Guillaume,
il dit tendant la main.
– Moi c'est Mève,
je dis.
– Débarrassez-vous, Mève.
– Voici le contrat, je dis. L'article sortira dans le tirage de la semaine prochaine. Vous vous engagez à l'intégralité de ce qui aura été dit.
– Débarrassez-vous.
Je sors de mon micro-sac deux feuilles de papier pliées en quatre. Je tends un stylo, qu'Alleron signe le contrat. Je souris, ôte mon veston, que j'abandonne avec désinvolture sur le dossier d'une chaise capitonnée.

– Vous signez ?
je dis, la plus professionnelle qui soit.
Sauf que le type s'assied face à moi, croise les jambes, étend le bras, le replie, un chouia nerveux je dirais.
– Pénélope, il dit, m'assure de la publication demain, photo en couverture. Et je puis débarrasser les scories que je ne voudrais pas voir associées à mon propos.
– Je ne suis pas d'accord,
je dis, toujours debout.
Alleron porte un jeans taillé ad hoc, chemise repassée pas un pli, de couleur blanche.
Le blanc voulu par mon père pour la cuisine.
Du regard Alleron consulte Paul du regard, plisse le front, il a les mains posées sur les genoux, écartés. il porte des baskets blanches, neuves.
Les belges voudront, pour PDG, d'un type à baskets immaculées?
– Regardez par la fenêtre, Mève. Que voyez-vous ?
– Deux corbeaux.
– Il drache.
Alleron a les cheveux blonds épais. Très. Un visage joli, des épaules bien faites, à vue d'oeil un mètre soixante-quinze. La taille de Flavien.
– Il y aurait dans la pièce d'à côté, je dis, un journaliste prêt à me remplacer ?
– Quatre.
– Dommage. J'avais pour vous une citation d'Élisée Reclus.
– Qui est ?
– Demandez à Murray Bookchin.
– Ah, l'anarchie.
– « Dès que le révolutionnaire est arrivé (je dis « arrivé », crochetant les index et majeur, vœu de l'auteur), dès qu'il s'est casé dans une niche gouvernementale, il cesse naturellement d'être révolutionnaire pour se faire conservateur ».
– Reclus, c'est ça ?
– Vous étiez, je dis, un penseur révolutionnaire.
– L'écologie sociale ne peut s'accommoder du libertaire. Nous avons à passer du *tout est possible* à *nous ne devons pas laisser agir*. L'immoralité freine le progrès.
Instinct, tu craches à la gueule du monsieur ce n'est pas bien.
– *L'écologie sociale,* je dis, concept qui n'a de cesse de transiter par la bouche de Bernard Lamois.
– Expert inestimable.
– *Écologie sociale* est dû à Murray Bookchin, anarchiste, jamais cité par votre ami.
– Il drache, Mève,
dit Paul.
– Jette un œil sur son smartphone, lui dit Alleron, qu'elle ne m'ait pas enregistrée. Raccompagne-la et reviens. J'ai besoin de toi. Soignez vos soucis de dentition, Mève.
Là-dessus le conducteur de SUV me prend le coude, plus doucement qu'en bas de l'immeuble il y a cinq minutes, me susurre à l'oreille Je suis déçu. Dans le couloir,

entre des gens qui passent qui sentent l'eau de toilette, Paul consulte mon téléphone. Était en mode avion. Déçu, il répète, passant la main dans mes cheveux, me bouffant des yeux je détourne la tête. Un homme trop affamé n'est pas digne d'intérêt. Je serais incapable de le sustenter. Je suis un plat d'argile avec rien dedans. C'est un choix. Je préfère *le rien* à la potée aux choux.
Je croise dans le sens contraire de ma route un collègue journaliste, il me salue avec chaleur, tout est bien dans le meilleur des mondes où il pleut chaud comme la pisse.
Où un homme est en passe de se faire élire sur que dalle. Enfin si. Des mots.
Où *soucis de dentition* me revient à la gueule.
Mon instinct triomphe.

160.

– Tu prévois quoi pour le dîner ?
je dis en trombe dans la cuisine le poêle est éteint. Il y fait humide comme sous les draps d'une maison abandonnée.
Flavien est dans l'un de ses peignoirs, Hector idem, à table côte à côte.
– C'est bien, je dis à mon fils, que tu fasses tes devoirs avec ton père.
Flavien ne prend *jamais* l'initiative des devoirs ou leçons.
– Papa me montre comment on joue au tiercé,
dit Hector il a une de ces patates.
– T'as prévu quoi ? je dis en direction du père au talent éducatif aiguisé comme le sexe de l'ours polaire dans Time Square par un été torride : mou.
– T'aurais une idée, chérie ?
dit l'ours pas léché (par moi).
– Je m'enferme dans mon bureau, je dis. Qu'on ne me dérange pas.
– C'est que, dit Flavien, je me sens pas en forme pour les courses.
– Fais avec ce qu'il y a dans les armoires.
– On veut pas de quinoa, dit Hector, pas de sarrasin, pas de patates le tout avec légumes. On veut de la mal bouffe, c'est mardi, Balthazar vient.
– Balthazar passe la soirée chez lui avec Valentine,
dit Flavien.
– Il ne l'aime pas,
dit Hector.
– Il reste des petits pois,
je dis et disparais. Sans demander à Hector s'il a fait ses devoirs. J'ai mieux à faire. Sauver mon pays de l'imposture. Mince, les bières, au frigo. Reparaître dans la cuisine. Message de Paul.
Je retourne mon téléphone. Résister. Ne pas se laisser avoir, nom de Zeus. Par un merdeux aux allures révolutionnaires disant non aux libertaires ah, je le savais.
– Tu étais où, maman ?
dit Hector. Flavien a le nez sur son téléphone.
– Pas de téléphone à table,
je dis, ouvrant le frigo.
Je referme le battant de tôle assez tôt pour voir Flavien empocher, dans une grimace drôle.
J'ai beaucoup ri, avec Flavien.

– J'étais avec Alleron,
je dis à Hector, et vais, traversant la Sixtine, uriner.
– Il a parlé de moi?
dit mon fils il est derrière la porte.
– Laisse-moi, je fais caca.
– Il n'a pas parlé de moi.
– Un imposteur.
– Ça veut dire quoi, imposter ?
– Il raconte des conneries.
– Il veut une Wallonie nationale.
– Mon cul.
– Je dégèle le poisson ?
dit Flavien depuis la cuisine.
– Pas du poisson,
dit Hector.
– Léo adore le poisson,
je dis.
Je tire la chasse. Hector n'est plus là. Je traverse la Sixtine, enfile au passage mes talons.
– Flavien, je dis, tu m'allumerais un feu dans le bureau ?
– Il fait chaud comme tout.
– Il a cessé de pleuvoir ?
– Oui.
– Il a dit quoi Alleron ?
dit Hector, mains de part et d'autre de la taille.
Mon regard croise celui de Flavien.
– Il se présente aux élections,
je dis.
– Il est sympa, hein ?
– Du charisme.
– Pas autant que moi,
dit Flavien.
– Avec le poisson, je dis, tu peux faire une sauce blanche.
– Tu me déçois maman,
dit Hector.
– Paul aussi a dit cela.
– Ça ne m'étonne pas (Flavien)
– Tu es jaloux de Paul ?
je dis.
– Jamais aimé ce type.
– Ensemble vous buviez des chopes.
– Avec moi Paul est sympa (Hector)
– Ça veut dire quoi, *sympa* ? (Flavien)
– Ils sont tous les deux sympas (Hector)
– Manipulateurs (Flavien)
– Alleron a du charme, je dis. Il doit bien passer à la télé.
– Pas mal non plus à la radio (Flavien)

– Qu'est-ce qui te plaît chez Alleron ?
je dis.
– Il confirme, dit Flavien, des choses que les gens instruits savent. Les gens instruits votent. Les wallons, c'est la première fois qu'on leur sert du nationalisme. Ceux qui ne voient pas qu'il y a quelque chose derrière ça...
– Les barakis ?
je dis.
– ... voteront pour lui contre les flamands. Ignorant qu'Alleron a signé avec eux des accords.
– Parce que sa mère est flamande vous pensez qu'il est copain avec les flamands ? (Hector)
– Je dis que l'ennemi flamand, il fallait y penser (Flavien)
– Alleron, je dis, ose l'idée du nationalisme, ce qui ne me disconvient pas.
– Il y a une heure, dit Flavien, des migrants syriens et afghans, hébergés en Wallonie, ont repoussés des inondés flamands.
– Qu'a dit Alleron ?
– Deux morts, Mève. Tu es journaliste.
– J'étais au volant de ma voiture, pendue au cou du vide.
– Les inondations côté flamand, c'est panique à bord. D'où la démission du premier-ministre.
– Flamand. Joli nez.
– Alleron jouera au médiateur,
dit Flavien.
Moi, décapsulant une bière :
– Alleron veut quoi, à la fin ?
– Se faire élire,
dit Hector, comme lâchant un caillou du haut d'un pont.
– Patronat flamand en poche,
je dis.
– Et l'Église,
dit Flavien.
– Et moi,
dit Hector.
– Fais tes devoirs,
dit Flavien.
Sur la bonne parole je m'enfuis direction mon bureau. En deux temps j'allume un feu, écoute Ma Rainey (à cause de la pluie?), me débarrasse des fringues de ville, enfile une robe longue manches évasées jointoyées aux poignets par trois boutons de tissu bleu clair indéfinissable avec une touche de gris ? Je me poudre le nez jambes croisées dans mon fauteuil crapaud, épie mon œil dans le miroir de poche tirée de la trousse offerte par Gladys, Isadora a choisi le miroir,
merde, où est Isadora ?
J'envoie un texto à Flavien, Isadora est-elle rentrée ?,
hésite pour l'ajout d'un tendre mot, ressens au pubis le baiser de Paul, m'affole passagèrement, me lève, chante avec Ma, bras en l'air, ferme la porte à clé, ouvre le laptop.
Qui me fut volé.

Dans la messagerie je cherche un mail j'envoyai à Dorothée dont l'objet était, textuellement,
le voilà, daté du 24 avril :
*Soucis de dentition.*

161.

– Paraît que tu veux me voir,
dit Isadora, voix désagréable je vous fais un dessin ?
ok, je vous fais pas de dessin.
– Tu vas mieux ?
je dis, tandis que s'affichent sur mon écran deux noms, celui d'Alleron et celui du patron de l'enseigne alimentaire le plus plébiscité par le ventre des wallons, deux noms à un même programme de pleine conscience, d'inspiration cistercienne.
Les pas d'Isadora repartent. Comment font nos mômes pour nous faire paraître, à nos propres yeux, un tas de merde ?
Le genre d'Alleron, avec sa posture d'autorité *radicale* et en même temps *conservatrice,* plaît à ceux qui, à mon instar, se sentent coupable d'avoir civiquement et financièrement le cul dans le beurre.
Nous consentons à être flagellés. A ce que l'on nous donne du *redressement*. Alleron ne parle jamais *sacrifice*. Dans aucun des articles qui me passent sous le nez. Il parle *contribution*. Avec l'appui du numérique. Il convoque les valeurs. Fustige la vulgarité, la pornographie, les débordements, la pollution, l'assistanat. Ceux qui travaillent votent. Les exclus réactifs croiront en l'Éden d'une fière Belgique francophone.
C'est ce que tu voulais, non? Que les wallons foutent la paix au désir d'indépendance flamand ?
Pourquoi les flamands ne la prennent-ils pas, cette indépendance, depuis tout ce temps ? A cause de l'Europe, qui freine des quatre fers ? Que nenni.
Les flamands freinent parce qu'ils ont dans la partie francophone *des intérêts*.
J'ai sur l'écran une conférence qu'Alleron donna il y a cinq ans au Voka, le patronat flamand. Il lève son verre aux côtés d'un type du même âge. Je fouille je fouille je suis une déterreuse de tombe, une zombie aux cils de métal, un feu-follet acrobatique. Bingo. Le type est le cousin de l'actuel patron des patrons flamands.
Le reste est à l'avenant. Chrétien, conservateur, radical, Flavien érige la climatologie en credo.
La pluie tombant sur la Flandre est providentielle. La moindre des choses, pour un enfant qui croit aux anges (faut bien qu'ils pissent).
Je file incognito jusqu'au frigo, à qui je dérobe deux autres bières. Dans la cuisine *ils* se parlent, Balthazar est là, Isadora, Hector, Léo doit avoir le nez dans un manga, Flavien ne met pas de musique comme je le ferais, il oubliera les vitamines D, la carafe d'eau sur la table pour le petit-déjeuner, m'en fous je brûle que dis-je, j'incendie.
Assise dans mon fauteuil crapaud tandis qu'il pleut des billes, je tète le goulot. Je m'oblige à songer, à ralentir, à attendre,
je passe en revue un lot d'anticipations (de mon cru), genre prise de parole du leader du parti nationaliste flamand. Le convenable. Pas le fasciste.
Il est question d'héberger quatre millions de flamands dont la maison est sous eau,

c'est pour tout de suite, c'est pour ce soir. Les wallons accueillent à tour de bras. Les images créent l'émotion.
Ils éliront Alleron.

162.

Tout ça, Mève, parce que le type fréquente les cercles chrétiens.
Caca nerveux d'une fille à son papa ?

163.

Tout ça, parce que je possède un détecteur de logiciels espions type Predator ramené de Washington par Françoise, une consœur, mis au point et partagé gratuitement par des amis de David Grueber, Bernie Sanders, de Scientist Rebellion, des donneuses d'alerte Chelsea Manning et Sarah Harisson, etc etc etc etc etc etc etc etc.
Qu'a découvert Mève sur son ordi ? Qu'avant de remettre la main sur lui au bureau comme si de rien n'était, quelqu'un y avait greffé un Predator.
Qui c'est qui espionne les journalistes ?
Ceux qui craignent ne pas se faire élire. Merde à la fin, il faut bien passer par la case démocratie.
J'ai lu il y a dix minutes un article proposé par le Corriere della Sera d'il y a une dizaine de mois. Alleron y explique, devant une assemblée d'universitaires, que la démocratie comme la plupart des institutions doit faire l'objet d'une tabula rasa.
Putain, je lui baiserais le coccyx s'il me le demandait. Il a tellement raison.
N'est-ce pas, Instinct ?

164.

Instinct acquiesce.
Instinct grelotte.

165.

Les institutions telles qu'elles furent conçues et généralisées au XIXième ne sont pas taillées pour le XXIème. En cela, Alleron est dans le bon.
Instinct, relève la tête !
(Instinct ne veut pas)
Mais, tabula rasa s'accompagne de violence.
Qui dit violence, dit privation de liberté.
Les femmes morfleront les premières.

166.

A une heure du matin je ferme le clapet du laptop, traverse sans l'allumer la cuisine blanche voulue par mon père contre les couleurs qui sortaient de moi, je me verse un verre de vin portugais, ouvre la porte il pleut, opère un pas vers elle, la pluie,

il y a des phares allumés chez Christa, des flamands, il en tombe par milliers,
l'eau est chaude, c'est délicieux aux mains,
j'appelle Irène si elle dort elle aura coupé son téléphone, allô ?

– T'as vu, la pluie ?
– J'ai quatre flamands dans le salon, je peux pas te parler.
– La pluie fait quelle température selon toi ?

Irène est éplucheuse professionnelle de médias indépendants.

– Trente-trois degrés.
– Mais, ils disent trente-sept.
– Foutaises.
– Dors bien ma princesse.
– Je t'aime mon chevalier.

J'enfile un gros gilet de laine distendue. Dans la cuisine devant le verre de vin et la bouteille à portée de doigts, je pose le cul sur une chaise de cuir (horrible machin des années soixante-dix tellement qu'aujourd'hui ça fait vintage // de ce qui fut pris au sérieux, on s'amuse dans un rictus passant pour de l'élégance), j'écoute la pluie tomber je n'ai pas fermé la porte ça bout ça bout dans ma tête,
Pénélope publiera la gueule de Monsieur en une s'il vous plaît. Les hebdomadaires flamands feront de même, ainsi que les papiers économiques, ils ont le vent en poupe (se targuent de décortiquer la culture, d'où que tu te sens moins con, par la suite, en lisant des articles dotés de chiffres que tu ne comprends pas).
Depuis mon obscur bastion j'observe les lueurs zigzaguent dans le nuit, jamais eu autant d'allées et venues chez Christa. Ils sont braves, les wallons. Julius Caesar le prétendait (*belgae*, les désignait-il, bien avant que Jésus ne souille ses couches).
Je ne peux faire autrement qu'esquisser en deux dizaines de lignes l'origine de la Belgique (le terme *Belgica* remonte à l'antiquité quand les humains se passaient de la résurrection,
oui, Mève),
d'autant qu'Alleron s'apprête à scinder la Flandre de la partie francophone (plus les mois passent moins fait-il allusion à la *Wallonie*, pour la bonne raison que personne ne se sent *wallon*), tout en coupant Bruxelles en deux comme Berlin en 48. Ce que dit le net, j'ai pas le temps, ça urge, ça expulse, ça maudit en moi, voici :
Suite à la chute de Napoléon, le Congrès de Vienne de 1815 intègre les anciens Pays-Bas méridionaux, l'ancienne Principauté de Liège et le Grand-Duché du Luxembourg, aux provinces de la République du Royaume uni des Pays-Bas. Ce nouveau royaume ainsi formé doit être l'État tampon pour refréner les aspirations hégémoniques françaises.
En résumé : Pour affaiblir la France au congrès de Vienne, les trois grands vainqueurs se partagent l'Europe sans tenir compte des sentiments nationaux. Un français achète du lait, du saucisson, une machine à laver tant qu'il y a le drapeau de Marianne sur l'emballage, ne me dis pas que le sentiment national est désormais dissout dans la globalisation.
Se référant à une époque historique ancienne, ignorant les évolutions historiques divergentes des deux entités, les trois vainqueurs décident de reconstituer les anciens Pays-Bas. Ils réunissent les territoires des Pays-Bas autrichiens (la future Belgique) à ceux des anciennes Provinces-Unies (les Pays-Bas du Nord).
L'union des deux pays forme donc une barrière contre un éventuel réveil des ambitions françaises. Il y a complémentarité économique entre le Sud, charbon et

métallurgie naissante, et le Nord, capitaux à investir et flotte marchande (colonies). À la tête de ce Royaume uni des Pays-Bas (ou Royaume des Belgiques), on place Guillaume Ier d'Orange. À l'origine, l'économie y est florissante. Grâce à la politique stimulante de Guillaume. A la fin des années 1820, elle connaît une récession. L'insatisfaction enfle au sein du prolétariat, en raison des accises élevées qui frappent les produits de base.
Le pouvoir autoritaire autocratique du souverain accroît, également, le mécontentement, ainsi que le fait que Guillaume 1er est protestant, alors que le sud de l'État est majoritairement catholique. Enfin, l'élite francophone est offusquée d'être gouvernée en néerlandais.
S'ajoute à cela l'impact de la révolution de juillet 1830 en France et les nombreux exilés politiques, qui dans les années précédentes ont trouvé un refuge agréable à Bruxelles, et qui attisent le feu. Jusqu'à ce que ce mélange infernal éclate.
A l'issue de La mouette, de Portici, opéra donné à Bruxelles, au Théâtre de la Monnaie, les spectateurs descendent dans la rue aux cris de Vive la liberté et Vive la France. Après destructions, incendies, négociations avortées, l'indépendance est proclamée le 4 octobre 1830.
Jusqu'en 1920, quatre-vingt pour cent de la population dite wallone pratique le wallon pour communiquer avec les institutions locales. L'instruction obligatoire (en français) est votée la veille de la Première Guerre mondiale. La francisation se répand à l'ensemble des classes sociales.
Après la seconde guerre, le wallon persiste dans les campagnes, mines, carrières, sidérurgie. Le français persiste dans l'armée, les affaires, l'université, la haute administration. Y compris dans la partie flamande du pays.
Avec l'avènement de la télé et de la radio, la propagation de la culture anglo-américaine, la génération des années 50' repousse le wallon, cette langue d'oïl repérée dans les archives dès 1200. Dénigrement renforcé par des consignes officielles, en 1952, visant à punir son utilisation dans les écoles. Les wallons ne voulurent pas être wallons. Les bretons, de leur côté, envisagèrent autrement la défense de leur langue.
En Wallonie on adopta donc la langue française comme on se laissa foutre des baskets aux pieds.
Ce n'est donc pas la langue wallonne qui lie entre eux les habitants du territoire, c'est la langue française.
Ce qui explique qu'Alleron ne prononce pas le mot *wallon*. Nous parlons français en Wallonie, les flamands parlent flamand en Flandre.
J'écrivais cela dans un article pour Irma, il y a trois ans et demi. Époque de ses noces avec François. Elle n'avait, par conséquent, pas tenu rigueur de la teneur politique de mon propos.
Personne pour réclamer l'indépendance de la Wallonie. Pourquoi pas une *République française de Belgique*, ironisais-je dans Georgette et Rosa.
Je me lève, titube, cela m'enchante. Les phares ont disparu, du côté de Christa.
Je fais bouillir l'eau. Je suis nue sous ma robe. Je m'éprouve souple. Je fixe le noir de la nuit. Je suis à mille à l'heure. Vive comme l'étoile.
Je me prépare un café. Retire le lourd gilet de laine usée.
Nue. Douce. Illuminée.
Comme l'étoile qui, morte, ne cesse de briller.

167.

Le juif est un cafard, l'avortement un crime, apprendre c'est forcément avoir le cul sur une chaise vingt-deux ans de ta vie: autant de croyances provoquant de la souffrance tandis que personne, personne tu entends, ne le remets en question.
Des système s'érigent sur ces croyances.
Les juifs, les femmes, les enfants.
La force, le contrôle, la soumission.
Alleron impose une partition du pays. Tellement gros, qu'au lieu de disséquer en vue de contester ce qui est contestable, on prendra tout d'un bloc. Du moment que le soir on a pizzas, séries, de quoi brancher les batteries.
En France avec le Covid, personne ou peu de monde n'osa braver la décision de l'État, de ne point se mouvoir librement.
Bouffe, écran, de quoi se soigner, école pour les gosses, consommation en ligne, partir deux fois l'année dans un paysage postal, le voilà ton homme hyper civilisé.
Ils diront oui.
Je tape *Alleron* dans la banque de données à laquelle j'ai accès en tant que journaliste. J'en lis, des choses.
Je me brûle les lèvres au contact du liquide dans ma tasse. J'ai foutu du poivre dans la verveine. Un truc de ma grand-mère maternelle. Une des rares choses apprises d'elle. Par ma mère.
Ma mère trouvait stupide sa mère.
Une mère stupide n'est-elle capable d'amour ?
Cette femme était-elle stupide parce qu'elle n'aimait pas ma mère ?
Il y a des jours où j'aimerais en parler avec toi, maman. Sur le bord d'un lit. Dans une chambre d'hôtel. Avant que tu n'éteignes la lumière.
Je tombe sur une intervention d'Alleron à la BBC. Je lape la verveine poivrée, la température de mon corps atteint elle-même les soixante degrés alors j'avale, j'avale, tandis que la voix d'Alleron, vigoureuse (comme le chêne), veloutée (comme le coulis de tomate sur la pizza que nous sommes des millions à bouffer), Alleron dit à propos de l'école :
– Un jour nous nous passerons de l'enseignement humain. Les enfants ont une appétence à être enseignés via le net. Ma propre fille ne comprenait rien à une matière de math. Sur You tube elle l'assimila en moins de deux heures. Il n'y aura plus de profs. Ils coûtent chers à l'État. Nous mettrons cet argent dans des lieux de soin, qui soient de proximité. Il n'y aura plus d'école maternelle, primaire, de lycée, d'université. Les dispositions de l'enfant seront détectées par l'Intelligence Artificielle dès le plus jeune âge. Il sera formé en conséquence. A dix-huit ans, il sera sur le terrain. En d'autres mots, il sera autonome.
C'est une fois la semaine depuis quatre ans que je signe sous les noms *Georgette et Rosa* des digressions futurologues. Comme des lecteurs courageux firent connaître leur intérêt, Irma laissa faire.
Cela me manquera.

168.

Celle qui ne comprenait rien aux math mais sur Youtube bien, c'était Gladys. Alleron a recraché, texto, mon article Georgette et Rosa.

169.

02h03.
De l'index je presse sur l'écran de mon téléphone le numéro de Pénélope. Ça sonne. Ça ne décroche pas. J'envoie une capsule vocale :
*Pour une raison qui m'échappe, on fait pression sur toi. J'ai détecté Predator sur mes comptes, ordi et téléphone. Qu'as-tu à te reprocher, que l'on te menace de divulguer ?*
Il y a un an, quand Pénélope intégra l'équipe, elle manifesta sa pâmoison eu égard à ma facilité rédactionnelle, à poser des questions, à chercher là où personne ne fourre son nez.
Deux de mes dents croquent un morceau de poivre.
Nouveau message.

170.

*Je n'avais pas le choix.*

171.

02h11. Bombe à eau sur le bassin de l'Escaut inférieur, de Gand à Geel, et d'Anvers aux portes de Bruxelles. Soixante-neuf communes sous eau. Il continue de pleuvoir. L'eau monte sur la quasi entièreté du territoire flamand. Le sud de la Hollande est impactée.
Je dénude mes épaules, attrape au passage le verre de vin, m'adosse au chambrant de porte, respire la nuit, il ne pleut pas. Grâce au poivre sur la langue, le sang de la vigne chante. Les nuages se dissipent c'est beau comme dans un film. La lune, ensoleillée, rameute les étoiles.
Je vais à la table blanche de la cuisine, l'écran de mon laptop s'éteint. Je vide dans l'évier la tisane poivrée, remplit de vin mon verre, vais à la porte, remonte la robe sur mes genoux. La nuit est pure. Une brume s'élève de la terre mouillée à se tordre.
La Wallonie n'est pas inondée. Les prévisions météorologiques sont bonnes.
Nous voterons sous le soleil.
02h14. Faute de trouver, en ma mémoire, un journaliste au taquet en ce qui concerne l'espionnage, je contacte Rodolphe, Committee to Protect Journalists section Belgique, ainsi que Françoise, la consœur correspondante à Washington, revenue avec le logiciel détecteur des Predator et autres infestations.
Les deux me répondent dans les trois minutes. A 03h02, nous sommes douze journalistes à détecter Predator sur nos moyens de communication.
02h33. Reuters en fait état.
Puis, rien.
Tous au lit.
Envie de balancer mon verre au mur.
Mon instinct, aux abois.
Mève, nous ne sommes ni en Russie, ni en Iran. Nous sommes en Wal-lo-nie. Bêtement, en Wallonie. Dont tous se fichent. Y compris les wallons.

J'envoie à dix-sept médias alternatifs francophones, flamands, français, allemands, copie de mon article sur l'école et le son d'Alleron le reprenant mot à mot. Ainsi qu'à trois quotidiens français. J'hésite, pour les quotidiens belges francophones. Ils sont, comment en serait-il autrement, en faveur de l'état fédéral. Roi, reine, diadèmes, tapis rouges, châteaux, portraits dans les bureaux.
Vision féodale, raillée sous la plume de Georgette et Rosa. Avec peu, euh, de retours engageants. Irma avait des soupçons sur François, à l'époque, lequel avait des conversations téléphoniques, dans son bain, avec une dénommée Adélaïde. Elle n'avait rien vu.
Dans la tête des wallons, ne riez pas, la royauté cimente le pays. *L'union fait la force* en est la devise comme celle de la Bulgarie, de l'Angola, de la Bolivie, de la Malaisie, d'Haïti, d'Andorre, de Charles, chief executive officer dans l'industrie bancaire.
Je rabats l'écran, monte à l'étage, entre chez Léo. M'assied, de la pointe des fesses, sur son lit. Me penche sur lui. L'écoute respirer.
Au début, je n'entends rien. Et puis, ça vient.

172.

Je rêve d'un lion pétomane (Waterloo ?) J'en ris faut croire, Isadora me tape l'épaule.
– Tu prends toute la place,
elle dit.
Paupières closes je demande C'est le matin ? Cela par ma fille m'est confirmé.
Je bondis hors de son lit, où je me suis endormie. Je piétine le revers de ma robe, suis projetée en avant, prends appui sur le siège bureau, il tourne l'imbécile, des papiers en tombent, je soupire, droite comme une colonne de marbre.
– J'ai tout vu, maman.
Je descends de ma posture, empile les papiers, les pose sur le bureau.
– D'autres choses ?
je demande, énergique.
– Un bisou,
dit l'enfant ensommeillée.
Mon cœur fond comme le beurre dans une poêlée.
Je descends au rez-de-chaussée, dare-dare, le thermos est sur la table, Flavien sous la table, les jambes veux-je dire. Café brûlant, il dit.
Les gens de cette maison me l'écriront en épitaphe : *Elle l'aimait chaud.*
Par la porte ouverte mes yeux informent le cerveau qu'il pleut. J'y vais. Dessous. C'est chaud.
– Rien de grave,
dit Flavien, arrivant par l'arrière.
– Sauf que que c'est pas froid.
– La Wallonie n'est pas sous eau.
– Depuis que la Flandre l'est, jamais autant tu n'as prononcé le mot *Wallonie*.
– Christa a trois flamands pour nous.
– Combien d'œufs ?
– Quoi ?

– Rien.
– Une blague?
Je réponds par une grimace. Grimace que je m'auto-trouve sexy. Flavien ne la mérite pas (au sens d'en obtenir le mérite).
– Merci pour le café,
je dis.
Je passe devant mon mari, lui pose un baiser au front. Il m'attire à lui, me pelote le sein. J'esquive, toute sourire, dévisse le café, j'ai froid aux pieds.
– Tu as dormi où, chérie ?
– J'étais chez Léo. Au retour je passais devant la chambre d'Isadora. Je m'y suis arrêtée.
– Près de cent-cinquante morts. Et ça ne fait qu'augmenter.
Flavien j'ignore pourquoi ôte ses lunettes pour touiller son café.
– Hier, je dis, j'étais enflammée.
– Pour ça que tu n'as pas dormi avec moi ?
– Mon ordi est espionné par un logiciel. J'ai passé une demi-heure à désactiver, avec l'aide de Françoise. Elle m'a mise en contact avec un spécialiste de la CIA, italo-américain. Il fait d'excellentes pizzas, a dit Françoise. Tu te souviens elle était venue un dimanche ? Son fils l'accompagnait un grand maigre métalleux, piercing, trait noir sous les yeux.
– Espionnée ?
Le corps de Flavien ne bouge pas, ankylosé par la nuit. Le papy dans son peignoir s'entretient avec la parano.
A part Reuters, personne ne répercute. Les flamands meurent de ne pas vivre en Wallonie, tu comprends. Le reste ne compte pas.
Ce qui me fait prendre feu : l'évidence. Quelque chose se trame. La confirmation de ce que respire mon instinct. *Je sais* qu'on ne fera pas de haie d'honneur à la révélation que j'en ferai. Il n'y aura pas une de mes phrases aux infos. Mais je flambe. Je touche du doigt un bûcher.
– Tu crois que je suis folle ?
– Tu as des preuves ?
– C'est factuel je te dis.
– Bientôt ce ne le sera plus. Les logiciels seront indétectables. Tu as de la chance.
– Mon téléphone est infesté, Paolo l'a confirmé.
– Il a dit quoi ?
– Il a dit Va fan culo.
– Pourquoi t'espionner, toi ?
dit Flavien il beurre son pain.
Je suis fascinée par l'aisance avec laquelle la perle congrue s'étale sur la tartine. Flavien, levé plus tôt que moi, aura-t-il sorti le beurre du frigo *avant* de l'utiliser ? Mais, Flavien n'est-il pas grignoté par le cancer ? Ment-il ? Il affiche une santé arrogante. Il a grossi. Il me sourit.
– Tu ne comprends pas ?
je dis, consciente que, buvant un deuxième café, il ne m'en restera que deux à pouvoir assimiler.
Nous sommes des machines de boyaux. Comment font les machines de tôle ?

Je mets en bouche un biscuit figues/soja/noisettes. Ma langue en tient une. De noisette. L'amène sous la dent. La savoure démantelée. Mève, toute entière dans la noisette.
Mève, adorant *se décentrer*.
– Tu me passes la confiture ?
dit Flavien.
– La confiture à quoi ?
– Sur la table il n'y en a qu'une.
– Tu penses, je dis tendant le pot, qu'une inoffensive journaliste, pas militante pour un clou, pas bardée d'engagements sur le terrain, ne peut être ciblée par une puissance qui la dépasserait ?
– Quel est ton prochain papier ?
– Le destin.
Flavien étale la framboise.
– Depuis trois ans, je dis, sous la plume de Georgette et Rosa j'écris des chroniques d'anticipation. Alleron m'en a piqué au moins trois.
– Ce garçon a du goût.
– Il me surveille.
Flavien soupire. Il n'a rien à riposter.
– Je ne suis pas la seule.
– Tu n'as aucun pouvoir, Mève. C'est ce que je voulais dire.
– Tout journaliste a le pouvoir de dire l'exactitude des faits. Si le journaliste est inquiété, c'est la fin.
– Le début d'une époque nouvelle.
– A cause du numérique ?
– Les gens s'imaginent que de nouveaux métiers apparaîtront liés à l'écologie et à l'intelligence artificielle. Ça, c'est pour les trente prochaines années. Ensuite, aux robots nul métier ne sera inaccessible. Ils travailleront mieux et moins cher que l'humain.
– Comment l'État percevra des impôts, et les marchands des dividendes, si l'humain ne travaille pas ?
– Il y aura trois types d'humains, dit Flavien et remet les lunettes. Les consommateurs imposables qui, parce qu'ils règlent leurs impôts, mériteront seuls le statut de citoyens. Ce sont eux qui occuperont les responsabilités à la tête du numérique. Ils se feront rétribuer cher. Grosso modo, les rejetons de l'oligarchie actuelle. Après 2100, ce sont les machines qui dirigeront. L'humain sera devenu flasque.
– La terre sera sous eau.
– Le deuxième type d'humains c'est la masse, dont il faudra se débarrasser. Les nazis ont trouvé une propagande pour faire avaler le retrait des juifs, des homos, des communistes, des handicapés, des gitans, avec l'adhésion maximale du peuple, la collaboration des peuples voisins, l'indifférence des autres. Cela se reproduira.
– Je vois que tu lis Georgette et Rosa.
– Le troisième type : les résistants. Vivront dans des no man's land autarciques.
– Georgette et Rosa prétend qu'à cette catégorie d'humains on foutra la paix,

parce qu'elle représentera le dernier bastion des cerveaux créatifs.
Treize messages sur mon téléphone.
Je me lève, vais à mon bureau, allume un feu, me ravise, ouvre la fenêtre, le merle chante. Bleu du ciel. Les wallons partageront ce soir des saucisses grillées au feu de bois avec leurs copains flamands et ketchup. J'enfile un gilet noir suspendu à la patène, ouvre mon laptop, retourne à la cuisine, fais bouillir l'eau, fiche de la chicorée bio dans un thermos, une cuillère à soupe de café lyophilisé, le contenu de la bouilloire. J'embrasse Flavien, à qui je ne demande pas des nouvelles de la santé. Il dit :
– Tu penseras à me sucer ?
Ma tendresse vaut de la tendresse. Pour Flavien elle est synonyme de promesse. Comme il vit à la maison, comme il est le père de mes enfants, je ferai le devoir. Je sucerai. Je me laisserai pénétrer. J'éprouverai un vague plaisir. Flavien jouira. Il me serra dans ses bras. Je serai quitte pour trois unités de vingt-quatre heures.
Je ne suis pas une résistante.
Pour résister, il faut imaginer au préalable quelque chose qui agrée les camps opposés.
Sans doute je n'aime pas suffisamment Flavien, pour lui demander qu'il invente quelque chose d'autre pour moi.

173.

On frappe à la porte de mon bureau.
– Mève,
dit Flavien par l'entrebâillement.
Sur mon écran, Alleron occupe chacun des médias qui comptent dans ce pays.
– Que s'est-il passé avec Hector ?
il dit.
– Ne t'assieds pas j'ai une tonne de trucs à lire.
– Tu vas écrire à propos d'Alleron ?
– Que veux-tu que j'écrive ?
– Alors pourquoi lis-tu ?
Flavien entre laissant derrière lui la porte ouverte, s'assied, dos droit, dans le fauteuil crapaud.
– Parce que je suis révoltée,
je dis.
– Par quoi ?
– Alleron est un foutu catho.
– Alors ?
– Ça me débecque.
– *Débecque* n'est pas journalistique.
S'ils sont entrés dans mon ordinateur, dans mon téléphone, ils sont au courant pour mon frère.
Ils diront que je suis conditionnée par mon histoire personnelle.
– Je te propose d'aller voir ton père, dit Flavien. Qu'on en finisse.
– Aujourd'hui ?
– Envie d'un onglet aux échalotes.
– On est plus d'une dizaine de journalistes à être surveillés.

– La pluie dissoudra l'info.
Flavien lève un bras vers moi, il est à deux mètres, je détourne la tête.
– Tu es une bonne journaliste, Mève.
– Je dois faire quoi ? Fermer ma gueule ?
– Les autres s'exprimeront ?
– Il y a les élections. Dans dix jours c'est n'importe quoi. Dix jours. L'enquête ne sera pas bouclée, tu penses.
– Ça va t'énerver mais Charlize est fille d'un couple d'énarques. A ce titre, elle connaît tout Paris y compris le spécialiste de l'omelette.
Je souris, malgré moi.
– Elle compte parmi ses amis, dit Flavien, un avocat qui défend les gens de média.
– Je ne suis pas attaquée.
– Tu l'es, Mève.
– Je suis insignifiante.
– Tu as une carte de presse.
– Si tu veux.
– Si je veux quoi ?
– De moi ?
– Mève.
– Forcément ma langue sur ta bite ?
– Ça te demande du courage ?
– J'ai pas *forcément* envie.
– Merde, il y a quelqu'un dans la cuisine.
– C'est Christa, je dis. Elle amène trois poules flamandes pour le coq wallon[1].
– Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?
– T'occuper des enfants.
– Je m'occupe de mes enfants.
– Bof.
– Flavien ?
dit la voix de Christa.
Mon instinct n'est pas en si mauvais état.

174.

Au journal de 8h est annoncée la candidature d'Alleron au sein de son parti *Tenir debout*. Alleron n'intervient pas. Il attend le journal télévisé de 19h30. Il répondra aux questions, parmi les flamands hébergés dans le versant francophone d'un pays jadis fabriqué par un conglomérat d'états aux dirigeants ivres de pouvoir et de whisky.
Le micro est tendu à sa porte-parole. Elle est de sexe féminin, jeune, ingénieur en informatique. Ses premières phrases sont :
– Pour Guillaume Alleron il est l'heure de requérir l'intelligence artificielle, que nous dédaignons par mépris de la science. Nous serons l'état d'Europe le plus déterminé à faire du numérique la sauvegarde de l'humanité. L'écologie sera sociale, joyeuse, elle sera pour tous. L'ère n'est plus aux solitudes, elle est à la fête, à

1 Emblème de la Wallonie, rouge sur fond jaune

la reconnaissance de chacun, à la tranquillité, à l'abondance, au repos. Guillaume Alleron compte  renverser les valeurs de compétitivité, de représentativité, de vitesse écophage, contre des valeurs créatives liées aux sentiments. Guillaume Alleron veut faire de la République française de Belgique un état aux avant-gardes, qui ne redoute pas la radicalité de choix qu'il fallait faire, depuis longtemps, pour être placer en tête des pays dont on parle avec admiration.
*République française de Belgique*. Putain.

175.

Pas un bruit dans la cuisine. Christa a foutu le camp avec ses poules. J'ai dit à Flavien Je ne veux pas de gens chez moi, je suis décousue, tourneboulée, vertiginée.
Isadora, Hector, Léo prennent leur petit-déjeuner.
– Vous avez raté le bus ?
je dis. La colère, tapie dans mes seins, affleure les tétons.
– Aujourd'hui les cours commencent qu'à dix heures,
dit Isadora.
– Si ça tombe, dit Hector, ils me laisseront réussir l'année avec tous ces flamands dans l'école.
– C'est vrai ça, je dis. Enfin vous parlerez flamand.
– J'espère qu'ils sont mignons,
dit Isadora.
Léo mange, docte. Je dis :
– Papa peut t'aider, Hector, pour les maths.
Lequel rétorque :
– Je suis en dessous de la ligne de flottaison. L'eau est dans les poumons. C'est foutu.
– Moi, dit Isadora, je veux bien faire un effort en flamand s'ils sont charmants.
Je n'ai pas inscrit Léo aux cours de flamand mais en anglais. Les autres en sont contrits.
– Tu fais quoi ce week-end, maman ? dit Isadora. Je peux inviter Anna ?
Demain je verrai mon père. Retour vendredi. Le soir, visionner un film avec Gary Grant. J'arrive pas à télécharger les vieux films. On nous force à consommer les plate-formes du crétinisme. Que parfois je regarde, après quoi je me sens honteuse. Non, vendredi soir, Flavien et moi prendrons un bon repas, un verre de vin (moi, trois), nous lirons au lit.
Le lendemain, Isadora, tu feras venir tes copines pour une soirée pyjama, il y aura du monde dans la maison, Zita est toujours présente si je ne m'abuse.
Comment font les gens qui n'ont pas d'enfants ? Ou une semaine sur deux ? Ou les femmes infertiles ?
Le week-end, les enfants me consolent de me sentir non  invitée à une fête, à un dîner, à une activité. Non désirée.
Attention, les gosses c'est des emmerdes, du fric, des obligations, des cris, du désordre, de l'ingratitude, du désintérêt, leurs grasses-matinées qui n'en finissent pas, des repas à pas d'heure, des plaintes, de la culpabilité (surtout, pour celle que je suis, de la culpabilité). Mais, ils m'arrangent pour cela, mes gosses, que je me

sens nulle quand je passe *seule* les soirées du week-end quand je voudrais les ors, les rires, les bulles, les cuivres balkaniques, les baisers.
A 8h35, Didier X, rédacteur en chef de la radio d'informations publique, dresse un portrait d'Alleron.
Un portrait *décontracté*.
Je vomis dans la Sixtine avant que de pouvoir joindre la cuvette.
Ce n'est pas la faute du café.

176.

Au salon face à la cheminée où ne règne pas le feu, suis agglutinée dans un sirop intérieur rien de ragoutant, en fait je m'ennuie. Je suis comment disent-ils *sidérée*. La machinerie se passe de mes services et de ceux des 5423 journalistes belges accrédités.
A l'ère du Covid les médias publics relayèrent, en obéissants soldats, les directives du gouvernement, lui-même à genoux devant l'expert. *Prenez soin les uns des autres dénoncez le juif*, parodiait mon copain Clément. Alleron se sert des médias publics comme d'une vitrine, en plus des réseaux sociaux où s'exposent son œil inquiet, son sourire patelin, ses manière humbles de technocrate.
– Tu dors pendant la journée, me dit Hector dans le salon anciennement une grange. T'as rien de mieux à foutre ?
Il me paraphrase.
– Viens t'asseoir,
je dis.
– Rejoins-moi dans la cuisine, il dit. J'ai faim.
Je consulte mon téléphone. Sur la page de Georgette et Rosa, vingt-cinq nouveaux messages. Je clique au hasard.
Fred Cabriolet++ : Avez-vous déposé un brevet pour le nom de notre futur pays ?
J'étais étudiante quand j'ai trouvé l'appellation *République française de Belgique* à la bibliothèque de l'université de Gent. Pour la rédaction de mon mémoire de maîtrise. Dans la revue *Le débat social, organe de la démocratie,* en date du 2 janvier 1848, année des grandes grèves pour lesquelles se mobilisa Jean Grave. Dont se réclamait un journaliste mexicain sur le point de se faire assassiner c'est lui qui m'amena à enquêter sur ces grèves d'antan.
République française de Belgique j'avais trouvé ça splendide. J'allai dans une brasserie, commandai une bière, seule, ce que je ne fais jamais. Je rencontrai Bart.
Bart avait une queue d'éléphant, que je trompai énormément. C'était avant le petit Flavien, pull jeté sur les épaules, lunettes à monture fine de métal.
– Qu'est-ce que tu fais ici ? je dis à Hector. Il est deux heures de l'après-midi.
– Si tu sortais en ville, Madre, tu réaliserais.
– J'enfile une robe, je dis, on y va.
– Une décente.
– Je t'offre une gaufre ?
– Le peuple, dit Hector, bascule dans une hypothèse d'émotion qu'il prend pour argent comptant. Je ne trouve pas cela décent. Tu veux *vraiment* aller en ville ? Tu trouveras des francophones debout sur les terrasses de café, ouvrant les bras à des flamands munis de papiers. Tu sais que la ville de Lille refuse d'accueillir les migrants ? Leurs voisins blancs catholiques flamands ?

– La religion n'a rien à voir,
je dis, me servant un verre d'eau.
– Tu te trompes,
dit Hector.
Il s'empare du pot de choco, je frémis, Hector plonge le couteau, le pot est pour moitié vide.
Je hais quand les mômes commencent une phrase par *Il n'y a plus de*.
Je prends place à table, mes doigts sont frénétiques. Ils veulent fouiller l'info. Je les collent au verre d'eau.
– Alleron est proche des jésuites,
dit Hector.
Mon fils porte une chemise bleu ciel, inscription jaune œuf sur la poche. Je plisse les yeux. Je décrypte que dalle.
– J'ai mon idée,
il dit, ôtant les lunettes.
Dieu qu'il est beau. Qu'il mérite une école qui lui soit aisée. A ne pas se mettre en tête la désobligeance.
– Tu ne comptes pas, je dis, retourner aux cours ?
– J'ai raté mon année, je te dis. Je passerai le jury central.
– C'est cher. Plus cher qu'une gaufre.
– Je refuse d'être mis en filière technique, maman. Je vois des choses que les autres ne ressentent pas. Je suis curieux. J'écoute Radio France. Je comprends plein de choses aux rubriques économiques, aux enjeux internationaux, à l'humour quand les journalistes en font. Bon, en France ils en font moins que sur les ondes belges. J'aime bien quand même la France.
Et tu juges que ce gamin a *des retards d'apprentissage* ?
– Je t'écoute,
je dis.
– A propos des gaufres ?
– A propos de la catholicité d'Alleron.
– Figure-toi, j'ai une mère journaliste.
Je souris à mon fils. Mon sourire dilue les frustrations de Mève (qui ne joue pas de rôle sur le grand échiquier, n'est pas invitée trois fois la semaine à des fêtes débridées, ne voyage pas telle une oiselle, dollars en masse sous l'aile).
– J'aime pas trop Jenna la fille de Paul,
dit Hector.
– Tu étais amoureux.
Hector porte la tartine au choco à la bouche, qu'il ouvre, referme. Dépose la tartine non entamée à même la table, pas sur une plaquette de bois comme je ne cesse de le recommander.
– Jenna m'a fait savoir qu'elle n'était pas intéressée.
Le sourire je le réprime cette fois. Hector à deux ans de moins que la fille de Paul. Elle a choisi d'adhérer à la *team* d'Alleron. Elle réussit nickel en classe.
Ma main droite choisit de flirter avec une mèche de cheveux.
– Tu as raison, je dis. Évitons la ville.
Je regarde mon enfant qui, grand, partira. Je ressens que cela sera *juste*. Que c'est ce qu'*il devra* se produire. Pour Hector. Pour moi. Condition de notre bonheur mutuel.

Hector mâche lentement la tartine. Je n'ose consulter mon téléphone, que putain j'ai mis sur silence pour roupiller deux minutes au salon. Si on avait cherché à me contacter?
Bulles, Balkans, baisers, Mève ?
– Comme toi j'ai enquêté, dit Hector. J'ai croisé mes sources. C'est difficile. Faudra que tu m'apprennes. Par contre, j'aime assez ricocher.
Mon faciès réclame un supplément d'information.
– Pardon maman, il dit. Je devrais te dire des gentilles choses. Je suis mécontent de moi. Par exemple, ce que je pense de tes grimaces.
– Tu es mécontent de mes grimaces ?
– Non.
– Tu *ricoches*, donc ?
– Dès qu'un nom s'affiche, je crée des liens. Et bien, figure-toi.
– Il y a des connexions.
– C'est magique.
– Tu ferais un excellent journaliste.
– J'ai besoin d'amour.
Hector engloutit le reste de la tartine. Un énorme reste.
– Je t'aime,
je dis.
– Alleron, il dit bouche pleine, a été invité au Vatican. Il y a six mois.
– Personne n'en parle.
– J'ai lu ça dans les commentaires d'une newsletter jésuite. Une Simone y faisait remarquer que Madame Alleron portait je cite Une tenue sobre de femme d'État.
– Tu as conservé l'info ?
– J'le veux mon n'veu.
– Tu voulais compter pour Alleron.
– Ils sont gentils avec moi, dans la team. On est cinq cents. On doit s'habiller le haut en blanc, tu savais ?
Blanc, comme ma cuisine. Une couleur naguère voulue par mon père pour notre maison d'enfance. Dont je cherchai, dans la mienne, à dénaturer l'apparente pureté avec des blancs *viciés*. Mais ce n'est pas assez. Ce n'est pas assez.
Il te faut quoi, *de plus* ?
Je demeurerai dans l'identique torpeur. Je lirai. Je boirai. Je mourrai. J'aimerai mes enfants. Avant de mourir.
– *J'le veux mon n'veu*, je dis, est passé de mode.
– Dans cette famille la mode on s'en fout.
Je redresse la colonne.
– Le Vatican, je dis, c'est embêtant.
– Les jeunes de mon âge me prennent pour un taré. Je n'aime pas le foot mais je suis pas taré. Alleron, il en a rien à foutre que j'aime pas le foot. Il m'a serré la main.
– Hitler aussi, serrait des mains.
– Alleron n'est pas Hitler. Il est novateur.
– Hitler l'était.
– Alleron a des visions.

– Oui, oui.
– Même toi tu disais qu'on foute la paix aux flamands.
– Sauf que ton bonhomme a signé des accords avec eux. J'en ai la preuve. Dans les domaines financiers, commerciaux, académiques, transports, culture, j'en passe.
– Comme ça il n'y aura pas la guerre.
– Pourquoi la religion ?
– C'est le hic.
– Le *hic* ?
– C'est pas comme ça qu'on dit ?
– Mon chéri tu parles formidablement.
– Ce n'est pas ce que dit ma prof de français, Madame Belette. M'a mis zéro sur Rimbaud.
– Pas zéro virgule quelque chose ?
– Pour outrecuidance.
– Qu'est-ce que tu avais écrit ?
– Sur ma copie elle n'a pas noté outrecuidance mais *prétention*. Je préfère *outrecuidant*.
– Et ?
– Cinq lignes de ma plume sur l'ennui de ressasser les mêmes poètes français dont le seul atout est qu'ils fussent homos.
– T'as pas écrit ça.
– Ô que si.
– Laisse tomber l'école.
– Sûre ?
mon fils dit, œil exorbité.
– Je te trouverai, je dis, une occupation.
Hector repousse la chaise si fort qu'elle tombe. Il me badigeonne de baisers je dois être chocolatée, il dit Je vais l'annoncer à papa.
Message de Paul.
Celui envoyé par moi à Pénélope, après sa réponse laconique, m'est revenu. Elle m'a supprimée des contacts. Se rendre au bureau dans la journée est irréalisable. Gargantuesques bouchons, trains pris d'assaut. Par ces pauvres flamands. Que jamais au grand jamais le wallon n'a tant aimé.
Bruxelles dont je suis convaincue qu'Alleron, sauf s'il a mon idée à moi derrière la tête, a reçu l'accord de principe du parti majoritaire flamand pour en conserver les communes du sud, ainsi que le couloir autoroutier y menant (une dizaine de kilomètres) avec projet de couloir aérien sur rail en plus du RER déjà existant. Bruxelles, si Alleron est réélu dans dix jours, ne constituera pas la capitale de la république française de Belgique, pas plus qu'elle ne sera la capitale des flamands.
Alleron n'aimant pas Namur (dans deux articles, il ironise sur la trop modeste capitale officielle de la Wallonie), parle de créer une nouvelle cité du côté de Beauraing. TaTam ! Le lieu fut un temps choisi pour la création de Louvain-la-Neuve, campus-ville de l'université catholique de Louvain, à deux pas d'un lieu d'apparition marital reconnu par l'Église (et on voudrait confier nos âmes à ces gens-là).
C'est dingue on dirait qu'il est déjà élu, m'écrit Lydia, smiley yeux ronds tirage de

langue.
Une nouvelle capitale techno-écologique en vue de laquelle les flamands sont prêts, pour leur libération, à verser une somme pas chiée par des mouches. A moins de quatre-vingt kilomètres du grand frère allemand.
Alleron a des amis singapouriens et finlandais à la pointe des défis écologiques, en matière d'intelligence artificielle et de néotechnologies. Sur les photos on voit deux filles blondes avec des grosses joues roses, trois mecs en pull de laine tricotés-main, quatre asiatiques extrêmement souriants, les premiers à vue de nez représentant la Finlande, les seconds la Malaisie (Singapour est une ville-état où, avec la Norvège, le niveau de vie compte parmi les plus élevés au monde).
– J'ai dit à papa pour l'école, dit Hector, il est d'accord si t'es d'accord.
– C'est tout ?
Hector a le nez sur son téléphone. Je vais à mon bureau. Je fais pareil qu'Hector. Je m'englue intégralement dans l'écran.

177.

Clément m'appelle, je lui dis qu'il y a quelques minutes je pensais à lui, il me demande Contre un mur ?
Bien sûr nous rions, nous les femmes, au lieu de raccrocher.
– Ça vient de toi, il dit, l'alerte ?
– On dirait.
Je ne suis pas à toi, Clément. Je suis aux lèvres de Paul.
– On contacte, il dit, la Cour européenne de Justice.
– L'Europe serre les fesses, je dis. Un état prend son autonomie. Rien à foutre de journalistes à la con.
– Tu penses ce que tu viens de dire ?
– Alleron m'a fait venir, repartir aussitôt. C'était humiliant.
– Ce type est un héros, Mève. Sympa, pas sympa, on verra. Probable que ce soit en lien avec lui que nous sommes surveillés.
Pourquoi mentionner une évidence quand elle est évidente ?
– Je n'aurais pas cru à un tel engouement,
il dit.
– C'est la pluie, Vieux. La pluie.
Je ricane pour étouffer ma rage.
– Comment t'a pensé à vérifier, pour Predator ?
Tu me souffles, Instinct, de ne pas brûler les cartes. Mon corps flambe, cela suffit.
– On avait volé mon ordi,
je dis.
– Alleron t'a plagiée.
– Georgette et Rosa.
– Toujours eu envie de te baiser, pour ça.
– Tu m'emmerdes avec tes cochonneries.
– Dans le milieu elles ont bonne presse, Georgette et Rosa.
C'est ça.
– Je vais l'observer, cet Alleron,
dit Clément. Je l'entends il s'allume une clope.

– Tu m'enverras, je dis, le nom des copains concernés par Predator.
– Ça va pas le faire.
Le ton indique qu'il n'y avait pas de quoi brûler.
– Nous avons décidé pour le moment, il dit, de ne pas gesticuler.
– Tu prétends que c'est en lien avec Alleron que Predator nous colle au cul.
– Je suis journaliste, dit Clément. Je n'ai pas de preuve. Ce pourrait être n'importe qui.
– Y compris l'entourage d'Alleron.
– Il faudrait que cet entourage soit puissant.
– Qu'est-ce qu'il arrive en ce moment, d'après toi ?
– Il pleut, Mève.
Dans la cuisine, Hector sur son téléphone lève la tête à mon passage, sourit, replonge.
Vaisselle qui aurait du être faite depuis trois jours. Plancher poussiéreux. Toiles d'araignée. J'aime les araignées. Sont audacieuses. Ne le suis pas.
Je me tairai.
Je ne suis pas David, si Goliath est Alleron. Malgré l'inquiétude chou-comme-tout dans l'œil, Alleron est un Goliath prenant appui contre un mur inflexible : celui de l'Histoire.
David fait demi-tour. Après tout, il n'est pas fait pour devenir roi. Il se mettrait Dieu Lui-même à dos. Il retourne à ses brebis. Plus il connaît les hommes, plus il aime les animaux.
J'entre dans ma chambre. Flavien, allongé sur le lit, repose une BD. Je sors.
Pas envie de sucer.
– Hector, je dis, on ferait une vaisselle toi et moi ?
– Flemme.
Je prends une douche brûlante, m'habille (combi-pantalon noir satiné, tirette cuivrée, bottillons extra-hauts), me maquille, prends ma voiture, la teutonne au gris commun. Direction le Sud. Par les nationales. J'y roule au pas.
A la radio, il y a Carl Orff. Orff qui mit en musique un poème du belge Maurice Carême (comment faudra-t-il désormais le qualifier ? *Français de Belgique*?) Le grand Carême illustré par Poulenc, Milhaud, Absil, dont une partie de la prose était d'une simplicité telle que la mémoriser pour le compte de l'école ne faisait pas de nous des suppliciés.
Je monte sur l'autoroute vers Reims. Fluide. Je descends dans le cœur de la France, comme coulant de source. Mon téléphone ne cesse de sonner. A une station essence, j'appelle Irène, elle a essayé de me contacter.
– T'en penses quoi, d'Alleron ?
elle voulait savoir.
J'achète un paquet de clopes.

178.

Dans le rétroviseur je me poudre le nez. Pas possible de se coiffer, dans une voiture. Je fous du noir autour des yeux c'est pas assez. Je porterais un masque si je pouvais.
Le couloir de l'hôpital est désert. Troisième étage.
Dire que des centaines de milliers de flamands croyaient *s'agglutiner* en Wallonie.

La Wallonie, c'est grand.
Je fais demi-tour, direction les ascenseurs. Prendre un café, à la cafeteria. Consulter les sites d'information. Merci, non, pas de lait. Mon voisin de table sent le médicament. Il boit une grenadine, œil dans le vague. Sur l'écran de mon téléphone deux enfants se tiennent la main. Un flamand, une wallonne, est-il libellé. J'en pleurerais si en ces lieux il ne me fallait une dose, conséquente, de détermination.
C'est fou, l'eau envahit la quasi intégralité de la Flandre. Un peu sur le Nord de la France et sur le Sud de la Hollande adjacents. Ni les français ni les hollandais ne déplorent de morts.
Trop total pour être vrai.
J'hésite pour un sandwich. Ils ont du thon piquant.
Et ces sourires, sur le visage des wallons. Pire : le soleil fixé sur leur ciel, putain.
Mon voisin quitte les lieux.
Je me retrouve seule, avec Mylène Farmer.

179.

La porte s'ouvre, gong silencieux, atmosphère coupée de l'oxygène. Je pense je ne sais pourquoi aux oiseaux vus par la fenêtre, au Journal, dans le bureau qu'occupait Alleron et moi qui dis *Deux oiseaux*, non pas *Il pleut*.
Mon père est debout, pantalon de toile beige d'explorateur, chemise blanche. Rasé. Marianne lui arrange le col.
– Je te croyais mourant,
je ne dis pas, mais : Tu vas mieux ?
– Comme tu vois,
est la réponse qui fuse.
Les yeux ne me lâchent pas. Secs comme un contrat de mariage.
Je serre mon sac contre le ventre.
– Hello, Mève,
dit Marianne, pimpante. Mon père la repousse. Elle y revient.
– Allons,
elle dit, comme elle parlerait à un caniche. Mon père voit le caniche dans mon œil.
Un maigre sourire étire ses lèvres. Le teint est gris. Peau sur les os.
– Vous sortez ?
je dis.
– Comme tu vois,
dit mon père.
– Ça y est ?
il dit à Marianne, concernant le col.
Qu'elle lui permette de prendre sa fille dans les bras il en meurt d'envie ne voit-elle pas ?
Son corps à elle presse le mien.
– Ça fait plaisir de te voir, Mève,
elle dit, nouant autour du cou, qu'elle a plissé, une écharpe de soie blanche.
Ils m'emmerdent, avec leur blanc.
Marianne rassemble ses affaires, Où ai-je mis mon sac ?
Je la vois vieille, pour la première fois.

– Figure-toi, elle dit, que ton père a l'intention de se rendre en Belgique.
Je prends place au bout du lit. Mon père, à moins d'un mètre, ne me lâche pas des yeux.
– Il te reste de la famille en Belgique ?
je dis, voix de petite fille, celle d'avant la partie de chasse d'où il revint un jour captif d'une foi.
Foi en latin signifie *confiance*. Confiance en quoi, papa ?
– Mince ce sont mes lunettes maintenant que j'ai perdues, tu les aurais vu chéri ?
Le *chéri* dans la bouche de ma belle-mère m'arrache un haut le cœur. J'y entends, en contre-point, la voix de ma mère, grave, personnelle, chantante.
Maman.
Je réclame à mon corps de ne pas pleurer.
Mon père manifeste des difficultés à parler. Il s'assied en tête de lit. À moins d'un demi-mètre de moi.
– Retrouvées !
dit Marianne sa voix est transparente.
Je suis obscure, papa.
– Mève ?
il dit.
– Papa,
je dis.
Sa main se pose sur la mienne. Elle est froide. Sa main. J'ôte. J'ai du plomb dans les cuisses. La route fut longue. Trop fumé. Trop de café.
– Tu passais par là ?
dit mon père.
Marianne prend place dans le fauteuil de skaï orange-rose, couleur supposée remonter le moral aux troupes.
– Je venais te voir,
je dis.
Envie d'épinards. A la crème.
– Comment tu vas ?
j'ajoute.
– Mal,
il répond.
– Pourquoi la Belgique ?
– Alleron,
il dit.
– Ton père le connaît depuis longtemps, dit Marianne. Sa femme m'a porté dans la prière quand j'ai eu un soucis au pied.
– On lui a amputé trois doigts, dit mon père. Trois doigts de pieds.
Bien entendu, j'ai envie de rire.
Ma vie serait quelconque si je ne la signais pas de mon rire.
– Vous prenez le train ?
je dis.
– Demain matin,
dit Marianne.
– Fallait prévenir,

dit mon père.
– Ils te laissent sortir ?
je dis.
– Je suis un homme de foi,
il dit.
– Quel rapport ?
– Je vivrai le temps qu'il faudra.
– Tu restes combien de temps, en Belgique ?
– J'insiste pour qu'il s'y fasse soigner, dit Marianne. Il ne veut pas.
– Je n'ai pas pris d'hôtel,
je dis, me levant.
Ma combinaison m'entre dans le cul.
– Nous avons une chambre d'amis,
dit Marianne.
– Je ne suis pas votre amie,
je dis.
– J'ai acheté un gros poulet, dit Marianne. Ton père ne mange rien. Je sortirai une bouteille de vin.
– Elle préfère la bière,
dit mon père m'indiquant du doigt.
– Qu'est-ce que tu en sais ?
je dis.
– Je le sais,
il dit.
Je vais à la fenêtre, elle est ouverte. L'été est là. Fait du bien à mes membres.
– Tu as fait la route en une fois ?
dit Marianne, elle fourre le boîtier à lunettes dans le sac.
– Oui,
je dis.
– Une douche te fera du bien.
En contrebas, une poussette est menée par un homme gros barbu.
– Mève ?
dit mon père.
- Oui ?
je dis, me retournant.
– Donne-moi le manteau.

180.

Ils occupent une maison de maître, en bordure d'église, quartier calme.
Sur le piano quart-queue, un cadre.
Sur la photo, mon père, ma mère, Alec, moi.
Souriants.

181.

– On se la débouche, cette bouteille,

dit Marianne.
Nous sommes seules dans la cuisine.
Elle descend dans la cave j'ausculte mon téléphone.
Flavien, ayant appris par mes soins depuis la cafet de l'hôpital que je me trouvais où je me trouvais, a réservé pour moi un hôtel. Le petit-déjeuner est compris, écrit-il, smiley sourire franc.
L'établissement se trouve à quatre rues d'ici. Je m'y rendrai à pieds. Avant ou après le poulet.
Si mon père est désobligeant, je n'accueillerai pas les flèches.
Je consulte mon compte en banque. 236 euros. Juste de quoi remonter au pays des *belges* (je suppute que les habitants de la future République française de Belgique seront ainsi nommés (Georgette et Rosa l'avait fait), et ceux de la Flandre les *flamands*).
Dans ma messagerie, trente-deux messages. Tous en provenance de confrères et -sœurs journalistes mis à part Dorothée, Zita, Louise, Paul, Edgar qui demande comment je vais. Paul veut que je le recontacte. Il écrit Tu me hantes. Zita affirme qu'elle sent bouger le bébé. Flavien dit qu'il est avec moi, que je ne dois pas me laisser atteindre, qu'il ne faut pas oublier qui je suis + cinq smiley.
Qui je suis ?
Une femme avec 236 euros sur le compte le vingt du mois. Épargne : quatre mille sept cents euros. De quoi acheter huit billets d'avion en cas de crise nucléaire. Dans ma désinvolture, une mère veille. Cette mère, c'est moi.
Moi, maman. Je te regarde, sur le piano. J'ignorais que Marianne en jouait. Pourquoi papa lui inflige-t-il la hauteur de ta joie ? Époque où papa t'aimait si fort qu'il nous tolérait, Alec et moi. Peut-être avait-il à notre égard une forme de tendresse. Je ne m'en souviens pas. Sur la photo, il a le bras autour de moi. Je dois avoir sept-huit ans, Alec, cinq.
Tu as quelque chose de fragile dans l'œil, maman, comme chez Alleron. Les gens fragiles ne vous dominent pas.
Quelle est la fragilité d'Alleron ? Il domine. Tout. Même la météo.
– Ces verres, dit Marianne, viennent de ma grand-mère elle était auvergnate.
Deuxième fois que je te vois, Marianne, depuis que papa t'a épousée. La dernière fois, c'était il y a une poignée de jours. L'Auvergne n'était pas au programme.
– Ton père dort, elle dit. Tu m'aides pour les pommes de terre ?
Elle verse le vin dans les verres, un vin brun comme j'aime.
– Ton père a une excellente cave. Il faut dire qu'il en passe du monde, ici.
– Depuis quand vous ne vivez plus en communauté ?
Les mains de Marianne, parcheminées, tremblent.
– Ton père est une sommité laïque de l'Église, tu sais.
– Je ne sais pas.
– Quand la communauté a rencontré ses problèmes...
– ... pédophilie, viol, détournement d'argent ?
Je bois. Excellent.
– ... ton père a pris le taureau par les cornes. Il a éloigné Pierre. Il a demandé à être entendu par l'évêché. Il est allé à Rome.
– Démagogie. Ça pétait de partout.
– Il a été un des rares à ne pas tenir une langue de bois.
– D'où le vin dans la cave.

De ses yeux d'agneau Marianne me regarde.
Ne pas parler d'Alec. Ne pas faire entrer le loup.
– Quel rapport avec Alleron ?
je dis.
– Il a une résidence secondaire à vingt kilomètres d'ici. Il vient à la messe, à la communauté, quand il y est. Sa femme est fervente.
– Qu'est-il arrivé, après les scandales sexuels ?
– Ton père et trois autres bergers (pourquoi pas des bergères mais chut, le loup est aux portes) ont mis à la porte Nathanaël.
– Son vrai nom ?
– Alphonse.
– Ils ont changé l'étiquette.
– Ouh, je suis déjà pompette.
– Le nom de la communauté, je dis, ils l'ont changée.
La cuisine est entièrement blanche. Un unique blanc.
– Ton père avait de l'argent de côté, dit Marianne. Des amis de la communauté vendaient cette maison, nous nous y sommes installés. Au début, ça a été dur. Enfin, pour moi.
Marianne chipote le pied du verre. Elle a suivi mon père. Comme ma mère.
– J'ai été la femme du berger pendant vingt-six ans. Ça fait bizarre d'être plus rien.
Elle boit à peine. Mon verre est vide. Je le remplis.
– Alleron, je dis, il vient ici ?
– Ton père et lui passent des heures à parler. Ton père aurait fait un bon politicien.
– Mon aurait parlé de moi à Alleron ?
Marianne se lève, revient de l'évier avec une éponge. Avec le côté jaune, pas le vert, elle essuie une micro-goutte de vin. Retourne à l'évier. Elle est dos à moi. Le haut blanc. Se fondant dans le blanc de la cuisine. Même l'évier n'est pas en métal. Mais en faïence. Le robinet est en acier blanc. La serrurerie de placard est blanche. Boule de papier blanc en guise de lampe, au-dessus de la table.
Rouge, le vin dans mon verre. Je le tiens un moment dans la bouche.
Le sang de ma mère n'a laissé aucune trace.
– Ton père ne parle jamais de vous, dit Marianne elle est de dos, blanche, fondue dans l'ensemble. Au début j'ai essayé, elle dit. Il me demandait, une fois par an, d'appeler ton domicile, prétextant un produit à vendre je ne sais quoi. Il m'écrivait le texte. Quand on tombait sur toi, on raccrochait. Jusqu'à ce qu'on tombe sur un enfant. On lui arrachait les vers du nez. Qui est où, ce qu'il fait. En dehors de ça, ton père vivait sa vie.
– Tu aurais quelque chose à grignoter ? je dis. Je n'ai pas mangé de la journée (menteuse).
Marianne se retourne. Le visage est blanc. A peine si je distingue les iris.
Des larmes gentillettes coulent sur sa peau.
– Je suis amoureuse de lui, elle dit. Il va mourir.
– J'ai cru que tu pleurais parce que l'homme que tu aimes n'est pas un père pour ses enfants.
– Ton père n'a pas abandonné Alec.

– Il l'a enfermé.
– Tu avais Janice. Ton père ne savait pas s'y prendre, avec toi.
– Pourquoi n'a-t-il pas cherché à me parler ?
– Il savait que tu allais bien. Il avait des responsabilités. Ça ne sert à rien de lui en vouloir, il a la conscience tranquille. Il faut qu'il parte en paix.
– Toi, tu penses quoi ?
– Il n'a pas voulu que nous ayons des enfants. C'était signe qu'il vous aimait, non ?
Mon père est tombé amoureux d'elle. Ma mère était encore là. Tout le monde trouvait Marianne superbe. Elle l'était. Incandescente.
Ma mère traînait ses ténèbres.
– Tu connais Guillaume, toi ?
elle dit, venue à table avec un paquet de croustillants au beurre. A du mal à ouvrir le paquet argenté. Je le lui prends des mains.
– Je n'ai pas de haine vis à vis de toi, elle dit. Sous couvert que ton père vous avait déjà quand je suis arrivée dans sa vie.
– Tu es une femme amoureuse.
– Il m'a rendue heureuse.
– Mon père ou Jésus ?
– Les deux.
– Je ne connais pas Guillaume, comme tu l'appelles. Pour la simple raison que je fuis les cathos. Délicieux, ces trucs.
– Bios.
– Tu penses quoi d'Alleron ?
– Quand il vient il s'enferme dans le bureau avec ton père. Je reste seule avec Agniezca, sa femme.
– Prénom aristo.
– Je crois qu'elle l'est. De famille polonaise.
– Catholique.
– Perle rare.
Un escalier craque dans la maison.
– Ton père,
dit Marianne, se levant d'un trait.

182.

La chambre est douillette j'envoie la photo à Flavien six smiley. Moquette à fleurs vieux rose sur fond noir. Au mur sont accrochés, dans des cadres avec passe-partout, des eaux-fortes représentant les villages du coin. Bureau sur lequel est posée une vraie lampe (au pied d'un vilain vert, virgule de non-goût).
Par la fenêtre ouverte se traîne jusqu'entre mes jambes une douceur de nuit.
J'ai garé ma voiture en contre-bas. Je ne voudrais pas, demain, croiser le couple de la maison où je bouffai du poulet.
Dans un fauteuil rose de velours à franges je reste assise de longues minutes. Avec la bouteille de vin sortie du coffre de ma voiture. J'ai demandé, au bar, qu'on me l'ouvre. Ils sont gentils. En terrasse, sur laquelle donne ma chambre à l'arrière du bâtiment, les gens attablés ne parlent pas fort. J'aime bien.

Je me mets en soutif et culotte rien d'autre. Je chausse mes bottillons. Assise sur le fauteuil rose à franges, je croise les jambes, main au col de la bouteille.
Pendant le poulet, j'ai parlé des enfants. Marianne posait les questions. Mon père mangeait. Il avait du mal à déglutir. De temps à autre, la main de sa femme se posait sur sa main à lui. Elle descendit à la cave chercher une seconde bouteille. Lui, ne buvait pas le vin. Elle, oui. Je me tus. Je me l'étais promis. Edgar m'aimait. Flavien, Dorothée, Paul m'aimaient.
A un moment, le téléphone de mon père sonna. Nous étions toujours seuls. Il le sortit de sa poche, interrompit la sonnerie, posa le téléphone écran contre la surface de la table, comme je le fais. Il leva la tête. La tourna vers moi. Il dit Dans cette cuisine Marianne devrait mettre des couleurs. Je frappai mon verre contre le sien. J'avalai la mare qui restait. Marianne remonta de la cave.
Elle prit appui sur un meuble. Elle titubait.
Le poulet, elle l'avait cuisiné avec des zestes de citron.
Ma mère adorait les zestes de citron.

183.

Dans ma cuisine, je devrais mettre des couleurs.

184.

L'intellectuel est géographe.
Il est capable de prendre la mesure de son inconnaissance.
Il se sait aveugle, il se sait conditionné, il se sait victime de ses peurs.
Un intellectuel ne veut pas de la gloire chronophage. Il a besoin du temps. Pour apprendre. Pour écrire. Pour partager ce qui l'occupe.
Un intellectuel ne dit pas qu'il est intellectuel.
Il dit qu'il est géographe.

185.

Devant mon premier café d'autoroute debout devant une table haute entourée de chauffeurs poids-lourds, j'envoie un texto à la blonde Birgitt.
J'accepte le poste Bruxelles-Suède.

186.

Il y a des bougies dans le salon, de la salsa, des artichauts grillés, cinq verres à bière sur pieds. Flavien porte un tee-shirt blanc pas net. Je demande à prendre une douche. D'abord tu viens, il dit. M'entraîne, à l'extérieur, par la main. Nous descendons vers les mélèzes. L'aiguille de mes talons s'enfonce dans la terre gorgée d'eau. Je marche sur la pointe des pieds.
– Voilà, il dit, Christa m'a vendu la parcelle.
Je prends une douche. Des lames s'entrechoquent dans ma cage thoracique. Cela passera.
Zita est là, avec Gladys et Léo. Pour qui est le cinquième verre ?

Une voix, dans mon dos.
Mes filles m'observent. Elles savent que, de ce moment, je rêve.
– Salut M'Man,
dit Edgar. Ses lèvres effleurent à peine ma joue.
– Je l'ai senti bougé,
dit Zita, se jetant sur les artichauts.
Tout le monde prend la parole.
Sauf Léo. Léo me regarde.
– Tu es contente de revenir ?
il dit.
Personne n'entend. Sauf moi.
Je hoche la tête.

187.

Dimanche.
Nous déjeunons en terrasse, au complet. Neuf. Plus Christa, que Flavien n'a pas pu ne pas inviter, dit-il, elle ne reste que pour l'entrée elle a six flamands chez elle. Dont les trois flamandes dont tu n'as pas voulu, il me glisse dans l'oreille.
Faudra baiser, Mève. Sinon Flavien restera pas.
Sinon, ce que tu vois sur le visage de tes gosses, la bonne-humeur, la familiale humeur, n'y sera plus.
Hector a pris place à côté de moi dans ma robe longue à fleurs multicolores. Il retire ses lunettes comme il le fait de plus en plus souvent. Il raconte à ses frères et sœurs qu'il en a fini avec l'école. Christa dit C'est n'importe quoi. Balthazar prend la défense du frangin. Gladys dit Veinard. Isadora, dans un pull rouge qui lui va superbement, dit La prochaine c'est moi. Edgar dit Vous avez tort. Zita dit, palpant son ventre, Pour lui les temps auront changé.
Léo me regarde.
Les temps auront changé, avec ou sans Alleron.
L'intelligence artificielle nous affranchira d'une maladie. La maladie qu'est l'humanité. L'I.A. dictera les lois. Déjà, au cœur de nos solitudes, elle s'infiltre. Grâce à elle des gens s'enrichissent. D'autres deviennent cons. Asservis. Non critiques.
Il ne s'agira pas d'être critique. Il y aura une vérité. Les machines en auront décidé.
Léo me regarde.
Pour la première fois, il est invité à une soirée. Il a dit Je prendrai le bus, Mève. Bien sûr je le conduirai en voiture. Fière de lui. Fière de nous.
Les rivières sont en crue côté occidental de ce qu'il faut continuer d'appeler *notre pays*,. Le niveau des eaux n'arrête pas de monter. Les images tournent en boucle, prises par drone.
Le gouvernement est tombé comme un château de cartes sous l'impulsion d'un vent mauvais. Le ministre de l'intérieur, en premier lieu. A cause des morts. Désormais il y aura un état en Flandre. Un en Wallonie. Deux états distincts. Pauvre mot *wallon*. Tout le monde s'en est toujours foutu.
Aujourd'hui, Alleron propose sa République française de Belgique. Les francophones sortent de leurs placards des draps propres à destination des compatriotes flamands. Qui ne le sont plus que pour quelques semaines.

J'ajoute du sel dans la paella. Je chipe une grosse crevette délaissée par Hector sur son assiette.
Mon père est en Belgique depuis hier. Vivant.
Je voudrais aller bien. Compulser les faits. Les transcrire. Agir. Je suis en possession d'une carte de presse.
Je me sens tétanisée.
La femme que je suis n'en mène pas large. Elle en a marre de cela, la femme que je suis.
– Mange-les toutes,
dit Hector, à propos des crevettes. Il échange nos assiettes. Pose la tête sur mon épaule. Quelques secondes.
Léo me regarde.
*Fierté* n'est pas le terme. *Fierté* est un mot patriarcal.
J'aime avoir accueilli Léo.
Je n'ai pas procédé à une démarche volontaire à l'égard des migrants. Tant d'anonymes l'ont fait. C'est Zita qui m'a amené Léo. Je n'ai eu qu'à tendre la main.
Cet enfant, il tient à moi par le regard. Je suis forte, dans mon regard. C'est là que je fous mon âme. A l'abri, dans mes yeux, vue panoramique sur le monde autour de moi.
Léo grandit seul. Il lit, n'occasionne pas de conflit, se lave (refuse de changer de tee-shirt, celui du naufrage, consent à en mettre un par dessus), étudie, débarrasse le lave-vaisselle sans que j'aie à demander, faisant sa part, il n'est pas un larbin non plus. Léo a le talent de la mesure.
Peut-être deviendra-t-il un intellectuel. Il créera des liens entre les choses qu'il connaît. Le lien, dans l'immensité de l'inconnaissance, sera un chant.
– Maman tu as vu les tableaux d'Edgar ? dit Zita. Ils les a tous vendu.
– Lui montre pas,
dit Edgar empochant son téléphone qui précédemment circulait.
Flavien dit qu'il passerait volontiers par la Suisse cet été, trek de cinq jours de refuge en refuge qui est preneur ?
Zita hisse la main, quelques-uns rigolent, Christa lève le camp.
– Bon débarras,
je dis.
– Elle chouchoute ses flamandes,
dit Balthazar.
– Y en a une qui plaît à Edgar,
dit Gladys.
– Trop vieilles pour moi,
dit Hector.
– J'en ai fini avec les filles plus âgées que moi,
dit Baltha il descend un plein verre de vin.
– T'es amoureux, Edgar ?
dit Isadora elle porte du rouge à lèvre rose pâle.
– Personne ne demande de nouvelles de Maud. Sympa,
dit Balthazar.
– Comment elle va ?
dit Gladys.
Balthazar se sert une louche de paella. Tout le monde a fini de manger sauf Léo.

– Des amateurs pour mon trek ?
dit Flavien.
Il recule sa chaise, s'y affaisse, bombe le ventre J'ai bien mangé.
– Je suis partante, je dis. Peut-être je resterai en Suisse si Alleron est président.
– Son mari et elle, dit Balthazar à propos de Maud je vois sur le visage de Flavien qu'il pige pas, partent vivre aux USA. Ce connard a reçu une place d'assistant dans une université du Minnesota. Ne me me demandez pas où se trouve le Minnesota.
– Donc elle va mal, dit Gladys. Loin de toi.
– Alleron, c'est ce qu'il nous fallait,
dit Edgar.
– Tu vis en Angleterre, Edgar, dit Isadora. T'en as rien à battre.
– Tu penses quoi, sœurette, d'Alleron ?
lui dit Edgar.
– Si on parlait cul ?
je dis, croquant la dernière crevette.
– Maman n'aime pas que nous parlions à table de religion,
dit Flavien.
– Alleron, curé ?
dit Isadora.
– Maud va bien je suppose, dit Balthazar. Elle a coupé le contact.
– Parce que, dit Gladys, tu lui as dit pour Valentine ?
– Qui est valentine ?
ironise l'intéressé.
– Sans blague papa, dit Zita, je vous accompagnerais bien en Suisse.
Là-dessus, Zita étreint Léo. Je n'ai pas cette chance.
– Alleron ne sera peut-être pas élu,
dit Hector.
– Alleron est trop mignon,
dit Gladys.
Fierté, du latin *ferus.* Même racine que féroce. *Elle fait sa fière* signifie orgueilleuse. Sauvage. Redoutable.
– Mève, dit Flavien, je t'emmène en balade après quoi pour le dîner je fabrique du houmous. J'ai acheté dix boites de pois chiche, tout le monde est là ce soir ?
– Tout le monde est là,
dit Balthazar sa voix saigne.
– Je serai chez Victor,
dit Edgar.
– Annule, dit Zita. C'est dimanche. On est en famille.
Isadora empile les assiettes. Hector remet ses lunettes. Gladys chante un truc à la mode, Zita chante avec elle. Elles s'en donnent du mal, mes filles, pour sauver ce à quoi elle savent que je tiens. La joie, entre nous.
Depuis un baffle dans la maison, un autre chant, de femme, très beau, nous arrive. Trompette, piano. La douceur me met le doigt sur les lèvres. Si seulement ces détails pouvaient m'apaiser.

Chut. Cesse avec la désespérance. Continue la lutte. C'est bien. Toujours je serai là. Par surprise. Je ne t'abandonne pas. Sois confiante.
Alleron sera élu. Tu peux me faire, ça oui, confiance. Je sais que mon instinct dit vrai. Tu sais quoi ? S'il n'y avait sa foi chrétienne, je le plébisciterais, Alleron. Je coucherais avec lui, si j'en avais l'occasion. Il a le courage de dire tout haut ce que nous avons la paresse de ne pas penser tout bas.
Léo me regarde. Zita pose un baiser sur son front. Léo me regarde et sourit. Je redresse la nuque. Je me sais aimée.
Une vigueur me tourneboule. Choisis la déconnade, Mève. A la plainte, tords le cou.
J'ai maigri. Je me sens belle. Pas comme avant. Un peu, quand même. Femme pour quelque temps. Je ris.
– Quoi ?
dit Balthazar, débarrassant la table.
– Papa, je dis, a une tache de sauce sur la braguette.
Flavien, en discussion avec Isadora et Gladys, n'entend ni mon rire ni mes mots.
Balthazar approche de moi. Entre ses mains tient, en équilibre, une tour de verres. Je la lui prends des mains. Je l'attire contre moi. Je le serre dans les bras.
– Il n'y a que toi pour t'intéresser à moi, maman.
Ce fils pendant des années s'est sabordé scolairement. Traînait avec des gars fumeurs de beu. Construisit de ses propres mains une maison de bois. Tomba amoureux. A présent tombe, tout court. Je pourrais craindre pour lui. J'ai foi.
– Je t'aime,
est ce qui vient.

188.

– Il l'avait prédit, dit Flavien. La Flandre, victime du dérèglement climatique. Les francophones accueillant les flamands. Tout le monde, dans l'assemblée, avait rit. L'entretien, filmé, est diffusé en continu.
Flavien a le pas conquérant. Il marche trop vite pour moi.
Excitation mienne, naguère, à imaginer le migrant flamand accueilli par le wallon. Mot pour mot, repris par Alleron. Georgette et Rosa.
Les bois sont lumineux. Comme il a pas mal plu, les feuilles sont d'un vert fluorescent. Nous grimpons, nous descendons, nous franchissons des ruisseaux. Nous ne rencontrons personne. Les gens ne se promènent pas. Il réservent en ligne, en vue d'être divertis, des billets d'avion.
– Je suis lasse d'entendre ça,
je dis à propos de la défunte Belgique.
– Tu vas bien ?
dit, m'enlaçant, le mari revenu.
Je me dégage. Besoin de solitude, viscéralement. Enfin, mon corps a besoin. D'espace autour de lui.
– Je vais bien,
je dis + sourire.
– En ce qui concerne mes tumeurs, dit Flavien, c'est rien de grave. Soignable à cent pour cent. Je ne dois pas faire de chimio. En plus de ma prime de départ, je

bénéficie de la mutualité. Je t'emmènerai dans le resto chinois dont je t'ai parlé.
– Que feras-tu du terrain de Christa ?
– M'y exiler si tu ne veux pas de moi.
– Si je ne veux pas de toi, tu vivras ailleurs que sur ce terrain.
– Je serai chez moi, Mève.
Et tu voudrais que la vigueur me gonfle telle une voile de coton pur ? Je suis trouée, bordel. J'ai du plomb greffé dans chacun des membres.
– Je te dois, je dis, d'avoir été heureuse pendant vingt ans. D'avoir oublier la tristesse qui me rendait aphone. On verra, d'accord ? Sinon, c'est moi qui partirai. Tu t'occuperas des gosses ça changera.
– C'est Alleron qui te met dans un tel état ou c'est ton père ?
– Ton retour.
– Ah.
– Pardon.
– Dans le houmous j'ajoute une épice marocaine.
– Recette de Charlize ?
– J'en ai fini avec Charlize. Toi et moi, on prendra le temps.
Après ton départ, Flavien, j'ai sucé d'autres verges. Pensons, oui, aux galettes de cumin. Et au vin. Le vin nous récompense. Nous les alcooliques, avons besoin d'être récompensés. Nous sommes incapables de le faire par nous-mêmes. Infoutus de trouver d'autres contentements qui rendraient ce qui est lourd, en nous, plus léger.
Il reste des fleurs sur les aubépines.
Avant, mon obsession était que l'on me désire. Que l'on me remarque. Que les petits singes autour de moi m'applaudissent. J'avais besoin des autres pour me sentir exister. Maintenant les autres ne me suffisent pas. Je leur donne, ils me donnent, pas forcément des caresses mais de l'énergie. Ça ne me suffit pas.
Il me faut la nature.
Avant, les livres consacrés à la nature, romans y compris, me faisaient chier. Je voulais voir une langue sur une langue, des regards en flèches, des mots rauques, rien à foutre des chênes pourpres, des vallées en fleurs, du givre sur les prés.
J'approche le visage d'une aubépine. La respire. C'est mieux que le baiser de Paul. Paul dégage une odeur auquel mon instinct renâcla. La mémoire m'en revient.
Je me sens plus légère.
Nous avons des envies en tête. Si nous nous sentons légers hop nous nous mettons en activité. Et si c'était ça, l'énergie de vivre ? La légèreté. Le dénuement.
Heureux celles et ceux capables de se mettre nus.
– Hier sur la route, je dis, j'ai réfléchi comment partager ce que j'intuitionne à propos d'Alleron.
– *Intuitionne* ?
– Flavien, ce type est chrétien.
– Le Christ n'est pas inintéressant.
– Tant que tu lis les évangiles comme tu le ferais des textes de Gandhi ou de Lao-Tseu. Mais parler du Christ, c'est se dire du Christ. De la communauté des croyants. De l'Église.
– Les chrétiens ne font de mal à personne, Mève. Alleron arrive avec des idées novatrices. D'essence chrétienne certes, comme les communs. Mais il a, avant tout, l'écologie dans la peau. Les jeunes de dix-huit à trente-cinq ans

voteront pour lui.
– Comment tu sais ?
– J'ai lu ce matin les sondages.
– Les jeunes ignorent qu'Alleron est de la frange chrétienne.
– L'Église, pour eux, a disparu des radars.
– Dernier gouvernement d'hommes au monde. L'Église est dangereuse.
– Tu es en colère à cause de ta propre histoire.
Je m'assieds sur un tronc d'arbre. Une voiture passe au loin. Saloperie de combustion. Des oiseaux chantent. Je me concentre sur le chant. Je visionne mes filles. Jeunes. Intelligentes. Prêtes à exister pour elles-mêmes.
L'idée de Dieu t'interdit d'exister pour toi-même. Ou tu es un menteur.
Flavien retire le pull qu'il porte. Et ses lunettes. Il est en tee-shirt. Noir. Pas mal. Je me lève. Me serre contre lui. Garce. Il est à moi. Je fais la biche. Flavien me chatouille. La biche rit. Elle a au cul un plumeau blanc. Elle agite le plumeau.
La langue de Flavien se forge un passage entre mes lèvres. La biche se dérobe tout en continuant de faire la biche c'est-à-dire, elle n'a pas le choix, en promettant une baise. Avant le houmous. Après, t'as le corps d'un homme qui pèse sur l'estomac, tu dois bouger dans tous les sens alors que ton appareil digestif a besoin de force pour le boulot. Il te dit, ton système digestif Consacre-toi à moi, bois un coup, parle si tu veux, baise pas.
En général, je suis très copine avec mon système digestif.
Flavien, affriolé par les promesses de la biche, lui prend la main. Une demi-heure de répit. Savoure, Mève. Sens-toi légère. Tu n'as rien à te reprocher. Marre-toi. Le monde est trop grotesque que pour ne pas en rire.
– Tu pourrais quand même, dit Flavien, rédiger un papier.
– Pénélope a les mains liées.
– Un coup de gueule, que tu lâcherais sur la toile.
– J'ai dit oui, pour la Scandinavie.
– Que ferons-nous de tout ce fric ?
dit Flavien il serre ma main.

189.

A notre retour (Flavien est monté en vue de baisser le slip), Louise et Irène sont sur la terrasse avec Zita qui a servi un thé. Les merles chantent, comment faire pour les remercier ? Ils me rendent heureuse. De plumes et d'os. Permettent à l'humanité en moi de déployer les ailes.
– Maman je te fais une tisane ?
dit Zita. Dans la cuisine où je retire mes chaussures de marche, où je chausse des talons dix centimètres, je me sens bien. En équilibre.
– Elles sont venues avec une tarte,
dit Zita. Elle porte un jean troué, un marcel blanc.
– Louise était dans un bar vendredi soir, dit Irène. Dorothée était là, invitée comme Louise par le grand Émile.
– J'étais invitée moi aussi.
– Mève, dit Irène, Dorothée s'est attaquée à une fille. Elle a hurlé des injures. On a du l'emmener dehors. Dans la rue elle insultait les passants.
– Je l'ai raccompagnée, dit Louise. Elle a vomi dans ma voiture. Elle a chié

dans son pantalon. J'ai appelé Irène. Au dessus de mes forces.
Irène me regarde, ronde, parfaite, aimante. Mon cœur dit Merci. De l'amitié que tu me portes, Irène. Mon cœur tressaille d'allégresse comme celui de Marie devant l'ange.
Isadora s'assied sur mes genoux. Mes deux amies s'intéressent à elle, avant de lui signifier que nous avons à nous parler, Ouste.
– Il n'y a plus de choco,
dit Isadora.
Tu voulais que je me marre ? Je me marre.
Je jette un sucre dans ma tasse. Ce que je ne fais jamais. Je remue. Porte à la bouche. Délicieux.
– Il faut que Dorothée fasse une cure, dit Louise. Elle va trop loin, là.
– J'ai trouvé chez elle un tas de vidanges, dit Irène. Du whisky, entre autres. Elle a dit qu'elle avait commencé à boire le matin.
– Son amant, je dis, ne va pas bien.
– Son amant passe le week-end en famille dans un hôtel où il avait juré qu'il n'emmènerait qu'elle.
– Les femmes, je dis, se prennent la tête pour des broutilles.
– Nous avons essayé de te joindre le matin, dit Irène. On a dans l'idée d'organiser une soirée chez l'une d'entre nous. Nous ferons un cercle. Au centre nous déposerons les vidanges. Nous ferons part à Dorothée de notre désapprobation.
– Faut qu'elle arrête, dit Louise. Elle doit se faire aider.
Zita nous rejoint.
Nous parlons grossesse, nous parlons hommes, nous parlons sexe. Nous rions. Nous nous caressons. Nous nous quittons.
Putain c'est l'amour.
A ceux qui n'en reçoive pas, j'en donne. Recevez. Ne demeurez pas, blessés, recroquevillés sur vous-même. Vous êtes fait pour l'amour. Tout le monde est fait pour l'amour. Sans exception.
Le soir à table Flavien se lève et pète. La tablée est morte de rire. Je meurs, moi aussi. A mes fantasmes inassouvis. Je meurs de rire, je bouffe du houmous, j'écoute mes enfants.
Sur mon téléphone s'affichent des messages de Marianne, Paul, Clément, une douzaine d'autres. Avant le repas j'ai pris une douche. Me suis longuement maquillée. En écoutant Henri Salvador. Ses deux derniers albums.
J'ai enfilé une longue robe rose aux manches courtes évasées. Strass argenté sur le devant.
Je me sens criblée de flèches.
Je me marre. Je cesse la plainte.
Je n'appelle pas Dorothée.

190.

– Mève ? C'est Paul.
– Jean-Paul ?
– Paul, Mève.
– Le pape en personne.

– Allô ?
Tu te marres, les gens pas.
– Qu'est-ce qu'il y a ?
– Alleron ne veut pas te perdre. Il s'inspire de toi.
– C'est lui qui te dit de me le dire ?
– Il s'est confié à moi.
– Son programme politique prend à la lettre les chroniques futuresques de Georgette et Rosa.
– Je peux te rejoindre ?
– J'ai du travail.
La réponse, mon corps l'a donnée. Je désapprouve un chouia.
– Demain ?
– Je me consacre à la Scandinavie qui m'offre un travail. Ensuite je vais au chinois comme promis à Flavien.
Mon corps ment. Je hausse les épaules.
– Qui est Flavien, déjà ?
dit Paul.
– Le type avait lequel je couche,
je dis.
– Tu prends du plaisir ?
– Tu m'en donnerais ?
– Affirmatif.
– Prétentieux.
– Il y a toujours Hector.
– Je l'éloigne de vos manigances.
– Désormais je t'ai dans la peau. Tu ne te débarrasseras pas de moi.
Mon corps appuie sur le pictogramme rouge. Interruption de la conversation. J'acquiesce.
Le plafond craque au-dessus de ma tête. Musique à fond la caisse. Protestations. Cessation de la musique. Porte qui claque. Course dans le couloir.
On frappe à ma porte. Flavien passe la tête Tout va bien chérie ? Demain soir tu m'emmènes au chinois ? je dis. Avec plaisir, répond Flavien. Il referme la porte.
Marianne demande par texto si elle peut passer demain soir avec mon père. Je réponds Déso j'ai un chinois. J'efface.
Clément demande que je l'appelle.
– Alleron a copié-collé tes articles, il dit. Comme celui sur Thomas More. J'ai un copain qui travaille à l'ambassade du Kazakhstan.
Tisane ou vin ?
Tisane.
Je vais à la cuisine, téléphone coincé sous le menton. Je fais chauffer l'eau. Dégotte un paquet de thé pour la nuit (avant t'allais cueillir la verveine dans ton jardin, maintenant tu la payes cinq euros dans un magasin). Je ferme les lumières. Dans la bouilloire électrique l'eau gigote. La voix de Clément épouse la simple nuit.
– Dans son exposé à l'ambassade, il dit, Alleron reprend quasi mot pour mot ton approche communaliste de l'analyse faite d'après More.
– Qui t'a mis dans la tête, je dis, le Kazakhstan ?
– Toi.

– Georgette et Rosa ?
– Je flique Alleron.
– Libre de s'inspirer d'un journaliste, je dis. Personne ne l'épinglera pour ça.
– Sauf si on fait le lien, avec Predator.
Je verse l'eau sur le sachet de verveine. Je marche jusqu'au bureau. Pour ouvrir la porte, je dépose au sol la tasse. Mes genoux craquent. Sous la porte, mes doigts tâtonnent un courant d'air. Je demeure accroupie.
– Tu peux faire quelque chose pour moi ?
dit Clément.
– Regarder un film porno ?
– Rassemble les documents estampillés Georgette et Rosa. Il me les faut datés. Tu me les envois.
Je me redresse, svelte comme une biche. Je traverse mon bureau, pose la tasse, revient à la porte, tourne la clé, ferme la fenêtre. L'humidité cisaille mon épiderme. J'enfile le gros pull de laine, celui de Flavien. Je prends place au bureau.
– C'est ok ? Tu les as ?
dit Clément.
– Je fais ça demain.
– Ce soir. Ça te prend trois minutes.
– D'autres requêtes ?
– J'ai lu ton article sur les I.T.
Clément, je l'ai rencontré à un dîner de presse. Grand type décharné. Longs cheveux blancs, mâchoire proéminente, œil gris. Époque où je me lassais de Flavien. Où Flavien ne se lassait pas du golf. J'avais les phéromones au top. Comme si elles s'étaient assoupies, du temps de la maternité. J'aguichais. Je séduisais.
Clément m'avait abordé. Me trouvait sexy, m'avait-il dit. Avait ingurgité la totalité de la bière dans son verre, m'avait regardée comme un considère un champ avant de labourer, avait fait demi-tour. M'avait fait savoir, ça et là, sa sympathie pour les histoires de Georgette et Rosa. Jamais, n'avait réclamé de me revoir.
– A part ton cul, il dit, que tu as fort beau, j'aime le sardonique de l'écriture.
– Georgette et Rosa disait quoi, à propos des I.T. ?
– Qu'on les laisserait gouverner.
– Et ?
J'allonge les jambes.
Pas d'objectif qui boosterait le moteur. Je subis ma famille, je subis le retour de mon père, je subis l'avènement d'Alleron.
Je ne vois pas comment je pourrais conquérir la joie d'exister.
– L'oligarchie a conscience, écrivais-tu, qu'il faudra que les gens continuent de travailler. Pour un : payer des impôt. Deux : consommer. Il faudra donc demander aux machines d'employer des humains. Fournir aux masses l'illusion que leur travail est nécessaire. Ça, ou l'extinction de l'humain, devenu inutile.
– L'humanité, je poursuivais, deviendrait une bouche superfétatoire. Ne survivrait que celles et ceux capables de communiquer avec l'I.T.
– Alleron, à l'ambassade belge du Kasakhstan, reprend mot pour mot tes propos. Mon copain, présent ce jour-là, m'en a fait le récit.
– Pourquoi le Kasakhstan ?
– Oh ma belle.

– Ressources en tous genre ?
– Alleron est fort.
– Pourquoi le ferions-nous tomber ?
– J'aime pas ce type. Mon instinct.
– Je te rappelle,
je dis et pose mon téléphone.
Je fouille. Calme, Mève. La journée fut longue.
L'adrénaline dans ma chair fait entendre un soubresaut. Cela n'est pas pour me déplaire. La vie prend possession.
Nom de dieu.
Aucun des documents signés Georgette et Rosa ne se trouve sur mon ordinateur.

191.

Marianne, vous recevoir ici n'est pas envisageable. Ma tribu va et vient. Il aurait fallu nous prévenir. Fais-moi signe si mon père est désireux de me voir. J'espère que tu es bien reçue en Belgique. C'est l'estocade, ici. Il pleut des flamands. Mon père n'a jamais aimé les flamands.

192.

– Tu te fous de moi ?
– Effacé.
– Rappelle-moi demain huit heures,
dit Clément.
– Je ne t'entends pas bien.
– Je me brosse les dents.
– J'ai fouillé le moindre recoin de mon ordi.
– Il y a des caméras, dans l'immeuble de ton journal ?
A l'autre bout de la ligne, raclements de gorge. Crachats. Eau qui courre sur la faïence, emportant vers le siphon une eau claire matinée de blanc.
Le blanc, sur ma vie, pureté de plâtre.
– Il faudrait, je dis, que je me rende sur place. Ou que je contacte une collègue.
– Fais ça demain, à la première heure.
– Ton complotisme me plaît, je dis. Mais on ne trouvera rien.
– C'est quoi ton problème avec Alleron ?
– Fasco de chrétien.
– Idées radicales en matière d'écologie, d'intelligence artificielle, de géopolitique.
– Les gens en ont marre des discours qui tournent en boucle, je dis. Il leur faut un séisme. Ils adorent accueillir les flamands. Ils adorent l'odeur de la mort, toute proche. Ils adoreront voter pour Alleron. Ensuite, ils fermeront leur gueule. On sera parti pour dix ans de dictature. Une dictature d'obédience chrétienne. Délétère aux femmes.
– J'ai trop bu pour philosopher.
– Je suis la seule à me comprendre.

– Un truc ne me plaît pas chez ce garçon, dit Clément. C'est pas le futur des femmes. J'aime qu'on ouvre les yeux sur l'I.T.. J'aime l'idée d'une Wallonie forte.
– République française de Belgique. Peuplée de belges. Pas de wallons.
– Je n'aime pas ce qui se dégage de lui.
– Tu es jaloux.
– Instinct animal.
– Je vois quoi.
– En attendant, ça bouge côté Predator.
– Il n'y a que des journalistes francophones à en faire les frais.
– L'ambiance générale est tellement bon enfant qu'on nous prendra pour des paranos.
– Il y a les faits.
– Les gens pour le moment, dit Clément, ils grillent des saucisses à l'attention des migrants flamands.
De la main gauche j'essore le sachet de verveine, le pose sur la surface de bois, à côté de la tasse. Je me sens inutile. Mais, promis, je me marre. Tiens, je vais me coucher.
Je dors comme un bébé.
Un bébé ne connaît de l'espérance que la qualité de son cri.

193.

Isadora à ma droite, Léo à ma gauche, salon. Feu dans l'âtre. Petit-déjeuner. Nous tendons l'oreille au bruit des flammes.
Nous sommes taillés pour le brut du réel, je me dis. Même moi, qui ai du sirop en guise de raison. Qui ai le corps sauvage. Grevé par l'abandon.
– Tu penses parfois à ta maman ?
demande Isadora.
Sur ma gauche, le corps de Léo tangue. Revient droit. Comme les aiguilles pour minuit.
Ma mère, morte, à cause de moi. De ne l'avoir pas aperçue avec un autre homme que mon père. Si je m'étais intéressée à elle, j'aurais vu l'autre homme. Sur mes épaules elle se serait délestée de son chagrin.
– Moi, dit Léo, je me souviens de la mienne.
– Elle s'appelait comment ?
dit Isadora de sa voix d'enfant.
Léo fourre dans la bouche une cuillère de céréales. Du lait tombe sur le tee-shirt superposant le blanc, celui du sauvetage.
Quand nous sombrons, y a-t-il *toujours* quelqu'un à prendre soin de nous ? Si c'est le cas, pourquoi n'intervient-il pas *avant* ?
Mes incisives fendillent un biscuit au son. Je porte à la bouche le café.
– Ma mère, je dis, adorait mon père. Un jour on a déménagé. A cause de sa décision à lui. Ma mère, mon frère et moi, on l'a suivi. Bien obligés. Ma mère a essayé de plaire à son mari. Rien de ce qu'il proposait ne ressemblait à elle.
– Il proposait quoi ?
dit mon enfant.
– De la partager avec d'autres humains. Elle ne lui suffisait pas.
– Et toi ?

– Quand j'étais petite, mon père me regardait grandir. Il était content. Il chérissait ma mère. Et puis, quand on l'a suivi, il ne m'a plus regardée. Il avait peur, je crois. Un jour il m'a vue avec un garçon. Je suis revenue ici en Belgique. La maman de Dorothée est un peu devenue ma maman.
– Mais, tu n'as pas dit au revoir à la tienne ?
– Elle était déjà morte.
– Si tu mourais, dit Isadora, je serais en colère.
Léo fixe les flammes.
– Vous vous êtes brossé les dents ?
je dis.
– Léo fait ça le soir moi j'oublie.
– Vas-y.
– Léo, dit Isadora, pourquoi il ne parle jamais de ses parents ?
– Un jour peut-être,
je dis.
– Programme pas super aujourd'hui, elle dit. Deux heures de physique, deux heures de math, encore une heure de physique.
Un sale mal-d'être fiche sa main sur l'entièreté de moi. Tu veux que je me marre ? Que j'accomplisse des choses le ventre en joie ?
Va te faire foutre.

194.

– Tu doutes de ta décision pour la Suède ?
dit Flavien.
Neuf heures dix. Il porte un pantalon bleu roi maculé de terre, un tee-shirt Pink Floyd.
– Ils demandent, je dis, que j'effectue des démarches via une application je comprends que dalle. Je dois compulser un document de trente pages concernant le domaine pénitentiaire. Je rencontrerai des universitaires tu parles, le cul à la fac dans un bureau capitonné de livres, chocolat au massepain à la pause du matin, élèves à genoux devant le puits de science qu'ils sont.
– Pourquoi tu as dit oui, Mève ?
dit Flavien, main sur la hanche, jambes croisées, debout face à moi.
Songer à lui offrir mon vagin.
– Tu voudrais que je fasse quoi ? je dis. En ville je devais garder mon bureau jusqu'à Noël. Le temps de prendre contact avec un autre papier. Je ne suis pas une vraie journaliste. J'interroge des gens, j'étaie leurs propos de mes propres réflexions, j'opère des synthèses d'ordre littéraire. Incroyable qu'on n'aie rien vu, merde. Une pseudo-journaliste rendant ses sujets à l'heure, cinq pages la semaine, payée pour ça.
– Tu te dévalorises.
– Les lecteurs consomment. Ils m'oublieront.
– C'est déjà fait.
– Ta franchise vaut *The wall*.
Flavien ne pige pas le lien au logo sur son tee-shirt.
– D'autres soucis ?

il dit, ouvrant le placard il a faim.
– Mon père veut me voir, je dis. Alleron me pique mes idées. Tu as trois cancers.
– Je vois le médecin demain, il dit. Il devrait me rencarder. J'ai bon espoir. J'ai vérifié ce matin, je toucherai pas mal via l'assurance santé. On pourrait imaginer un voyage. Tous ensemble.
– Edgar ne m'a pas adressé un mot.
– Il est venu. C'est un premier pas.
– Voyager, c'est foutre un sparadrap sur une plaie purulente.
– Quelle plaie, Mève ?
– Les enfants ont-ils besoin de voyager ?
– Les enfants vont bien,
dit Flavien mettant en bouche les biscuits au son que j'achète *pour moi*. Le paquet entier y passe.
– Ils sont bons ?
je dis.
– Pas mal,
il répond. Ajoute Si ça tombe, voir du pays te changera les idées je parle de la Suède.
– Tu retournes dehors ?
– J'élague le bois. Balthazar s'en n'est pas occupé.
– Il était amoureux.
– Tu es amoureuse, Mève ?
– Envie de te sucer.
Sourire pharaonique (sans les bandelettes) du mec qui est mon petit mari.

195.

Je suce, je chevauche, je miaule.
Il vient.
Dans le fond c'est pas mal : je ne perds pas le fil du jouir.
Dieu sait ce que je penserais de ma sexualité, à la longue.

196.

Je fume un cigare jambes écartées, talons posés sur une chaise de la terrasse. Flavien dans le bois de mélèzes siffle un air des Beatles. Quand Paul s'assied à côté de moi.
Sa main est sur ma cuisse.
Il me regarde. Je joue avec ce regard. Est-ce le sperme de Flavien dans ma vulve ? Toujours est-il que je prends le plaisir.
– Un truc urgent à me dire ?
je fais.
– Tu me rends fou.
– Rapport avec Alleron ?
Dans une chemise brune, pantalon de velours crème, Paul s'adosse à la chaise, dont un pied s'enfonce dans l'herbe. Le corps de Paul bascule. Se marrer, rien de tel.
Le gredin se relève en souriant, il dit Les dieux sont contre nous. Replace la chaise

de telle sorte que, la pauvre, elle puisse supporter son poids.
– Tu gardes Flavien ?
il dit.
– Besoin de simplicité.
– Tu serais comme qui dirait *compliquée*, Mève ?
Sa main sur ma cuisse remonte vers le centre de ma condition.
– J'ai très envie de toi,
il dit.
– Tu as très envie d'Alleron.
– Qu'est-ce qui ne te plaît pas chez lui ?
Sa main cherche à s'enfoncer dans mon entre-deux-jambes. Que j'écarte.
– Mève ? crie Flavien. Viens voir.
– Ce soir, chez moi,
dit Paul, laissant la main sur le mont de Venus. Qu'il retire, ému par mon impassibilité. Je fume. Je ne réfléchis pas. Je dis Non.
– Je te plais, il dit. J'en suis sûr.
– Je t'appelle,
je dis.
– Tu me tortures.
– Demain.
– Mève, viens,
lance Flavien.
– Il m'a vu,
dit Paul.
Il se lève. Tout est proportionné chez lui. Que fait-il de sa perfection ?
– D'où il est, je dis, Flavien ne peut pas nous voir. Le destin en notre faveur intervient.
Je prends le bras de Paul, pose la joue sur l'avant-bras. Il me serre la main. Nous traversons la maison, lentement.
– Tu crois au destin ?
il dit, me plaque contre la porte donnant sur la Sixtine, je détourne la tête.
– Séquelle de la religion qu'ils m'ont infligée, je dis ouvrant la porte sur la rue. Tellement infestée que je crois que la vie, non pas Dieu, prend soin de moi. Je devrais avoir le courage de ne pas croire.
– Tu ne m'embrasses pas ?
– Je me sens protégée, je dis ne quittant pas le bras de Paul. J'attends le bon vouloir de qui me protège. Je dépéris. Je lutte comme un robot dans quoi on foutrait des piles pour qu'il tienne. Je ne mérite pas la récompense d'être couronnée pour qui je suis.
Contre le mur extérieur de la maison, Paul m'embrasse. Je ne suis pas dans le baiser.
– Tiens-moi au courant pour Alleron,
je dis.
– En quoi ?
dit Paul, énamouré.
– En tout,
je rétorque.

Flavien est tout fou. Regarde, il dit, des fraisiers. Je lui embrasse la joue. C'est un peu plus tard, alors que je le contemple caresser ses plants, que l'idée en mon esprit prend racine.

197.

Nous sommes bien reçus, Mève. Ton père s'est laissé convaincre par ses amis de se faire hospitaliser. Il va bien, c'en est étonnant. Je te tiens au courant. Marianne.

198.

Mon père, qui n'en finit pas de crever.

199.

– Edgar, je dis, tu vas bien mon chéri ?
Mon fils aîné se mitonne une tartine au beurre et au gouda. L'eau bout. Edgar sort de son emballage un cube de bouillon. Lui et moi nous faisions cela. Avec Zita. Quand ils étaient petits. Le gouda sur la tartine, trempée dans le bouillon de légumes, à fondre dans la bouche.
– Hector, il crie en direction de l'étage, c'est prêt.
– Tu ne veux pas me parler ?
je dis.
– Je n'ai pas besoin de ton venin.
– Quel venin, Edgar ?
– J'ai la sensibilité d'un artiste. Tu ne peux pas comprendre.
– Je suis une artiste.
– Ah bon ?
il dit et plonge dans le bol le pain agrémenté d'une tranche de fromage ça me donne envie.
– Je t'emmerde,
je dis et sors.
Pourquoi me sentir si lourde quand je voudrais être si légère, dis, Etty ? (Hillesum, que d'ordinaire je lis dans mon fauteuil crapaud).
Seule sur la terrasse j'avise que le téléphone est dans ma main. Je lance un appel.
– Dorothée ?
– C'est toi, Mève ?
me répond une voix de femme.
Flavien remonte la pente, souriant comme tout.
– Mève, c'est Jeannice. Dorothée est à mes côtés. Coma éthylique. Nous sommes à l'hôpital depuis un quart d'heure j'allais t'appeler.
– Quel hôpital ?
– Les rues sont bloquées par des véhicules flamands. L'eau continue de monter. L'ambulance a failli ne pas arriver.
– Dorothée va comment ?
– Mal.
– Ça va, chérie ?
dit Flavien me frôlant.

– Je vais prendre un train,
je dis.
– D'accord,
fait celle qui m'a permis de survivre. Pas Dieu. Elle. Une femme. Janice.
– Tu me conduis à la gare ?
je dis à Flavien.
C'est pratique, parfois, un mari.

200.

– J'ai envie de crevettes.
– On en a mangé hier.
– Sauce curry, tagliatelles.
– Je fais demi-tour.
– Et une bière forte.
– Nous dormirons ensemble ?
– Isadora a un contrôle en histoire. Chapitre trois. Tout le chapitre.
– Je t'aime.
– Ah, Flavien.
– Oui ?
– Moi aussi.

201.

Le médecin, un petit gars aux cheveux noirs et gras, ne dresse pas un tableau rassurant. Il parle la tête penchée. Je suis dans une robe courte noire, bottillons haut talonnés, manteau chic je me sens cruche. Je retire le manteau. Le toubib jauge mes jambes.
– Nous tenons à cette femme,
je dis.
Janice me regarde comme stupéfaite.
– Il faut la tirer de là,
je dis.
– Nous faisons notre possible,
dit le mec dans sa chasuble blanche treize ans d'étude peu de cuites.
– Dorothée c'est son nom, je dis. Dorothée est forte. Si vous faites votre boulot, elle se réveillera.
Le toubib me tend son visage. Ses yeux sont marron. Il sourit.
– Si elle a votre pêche, il dit, cette dame devrait nous revenir.
Quand il a quitté la chambre, Janice s'effondre dans mes bras.
Je me sens forte.
Est-ce à ferrailler contre ma propre souffrance ?
– Ce soir nous mangeons des crevettes, je dis. Tu reviens avec moi.
Janice dit oui. De ses ongles vieillissants elle s'accroche à ma robe.
Dans Bruxelles, sur les trottoirs qui mènent la gare, nous nous tenons la main.

202.

Bordel, en ville. Nervosité non conviviale. Pas comme à la télé.

203.

Je laisse Janice à Flavien. Il lui passe, autour de la taille, un tablier. Elle lui fait une remarque à propos de la quantité de curry qu'il ajoute au plat. Flavien est courtois. Il a d'autres qualités. N'empêche, quelque chose me touche dans l'attention portée.
La maison est dans un état, je te dis pas. Pareil chez toi ? Pas d'initiative de la part des gosses ?
Je ramasse trois paires de chaussettes sales, quatre pulls, deux chaussures dépareillées, en fait un tas à l'abri du regard éploré que Janice n'est pas en mesure de porter.
Dans mon bureau la fenêtre ouverte produit le charme d'une tiédeur.
Mon corps est malmené par ma tête. Couteaux tirés. Tessons. Il faut un objectif, dans la vie.
J'ouvre mon ordinateur.
Sur le site d'un populaire média en ligne, *il* parle, chemise de lin cru ouverte, col Mao. Coude posé sur le dossier de chaise, main pantelante, cheveux éparpillés. Absent de lui-même, comme ne le sont pas la majorité des politiciens.
Parce que suffit, dit Alleron, l'indiscipline mortifie la nation. Écoles, transports, réseaux sociaux. Sans compter la violence produite sur nos enfants par les films de torture, la pornographie, le harcèlement. L'avènement des mafias. Quid de la liberté d'expression ? risque la journaliste. Je veux, poursuis Alleron, un peuple qui aime la vie. Qui désire tenir debout.
*Tenir debout*, nom de son parti.
L'écologie n'est pas un but, il dit, croisant les jambes et toujours cette main nonchalante, pendue dans le vide. Il dit, avec une lenteur de pasteur instruisant des pécheurs : Une vie bonne, une vie opulente, une vie juste, pour chacun des citoyens. La pauvreté plombe la nation. Raison pour laquelle les sympathisants de mon parti choisissent le radical. Pas de laisser-pour-compte. Chaque belge doit être éduqué à l'intelligence artificielle. A la beauté du paysage. A l'alimentation. Mon ambition, notre ambition, c'est une nation rendue forte par l'intelligence artificielle. Bon dieu tout le monde sait que (Alleron se met debout, la journaliste a l'air désemparé, la caméra se hisse à hauteur) une pointe de douleur nous éveille à nous-même.
Le philosophe Alain. Plébiscité par Georgette et Rosa.
Le nouveau belge n'a pas peur, dit Alleron s'adressant à la caméra. Le nouveau belge veut fêter ses choix nouveaux.
Là, tu vas pas le croire, le rappeur à la mode, belge francophone bien sûr, le futur nouveau belge, arrive en chantant un de ses tubes. Alleron chante avec lui, ils tombent dans les bras l'un de l'autre, fin. Pub pour les Antilles.
Une chose m'a retenue à la vie. L'écriture. L'unique chose pour laquelle j'aie quelque facilité. Et du plaisir. Pour l'amour du lecteur. Qui m'oublie aussitôt. Sauf Alleron.
Alleron n'oublie pas.
– A table !
crie Flavien.

– Oh non, pas encore des crevettes,
dit Hector.
Pas le moment pour les tessons de bouteille, Mève.

204.

22:05 L'info copule dans toutes les rédactions. Alleron propose que Bruxelles soit faite capitale officielle de l'Europe.
Je me cale dans le fauteuil crapaud, bouteille de vin portugais, rouge, à portée des doigts. Ce soir je contrôle pas les gosses. Peuvent jouer en ligne jusque pas d'heure.
Je suis une femme.
Une femme en qui le diable cogne, de ses poings de cuir.
Je suis le diable.
*Bruxelles, l'Europe a sa capitale*. Libellé d'un article signé Georgette et Rosa. Le trône ? Personne n'en voudra, j'écris dans ma chronique futuriste décalée. Roi ni côté belge, ni côté flamand. Parmi les dix familles les plus riches, huit sont nobles. N'ont pas besoin d'un roi pour le demeurer. La prérogative du titre mentionné sur la carte d'identité sera préservée. Et la possibilité pour le chef de lignée royale d'octroyer aux industriels (ils chieraient dans leur froc pour un titre de baron) la possibilité d'anoblir un individu, descendance comprise.
L'Europe investira une fortune pour gérer Bruxelles, sa vitrine face au monde.
Bruxelles où l'anglais sera imposée comme langue d'usage dans les écoles. Exit la langue flamande. Les bruxellois applaudiront. Selon Georgette et Rosa.
Je bois, ça me file du plaisir, je suis au top.
Je pourrais être une femme politique. Je bénéficierais d'un chauffeur. On m'organiserait toutes sortes de voyages. Je serais léchée par des chefs de cabinet.
Flavien entre dans le bureau, se glisse à ma gauche. Se fout à terre, dos à la bibliothèque.
– T'as vu ça ?
il dit.
– Quoi ?
– Georgette et Rosa.
– Je réclame des droits d'auteur.
– Je peux ?
il dit, désignant la bouteille de vin.
– Reste plus qu'un fond,
je déplore.
Flavien sort de terre une seconde bouteille du même vin.
– Je liquide l'autre,
il dit. Ajoute : J'ai pris leur téléphone et confisqué les manettes aux trois petits.

205.

Pas un seul journaliste à interroger Alleron sur ses liens avec la catholique noblesse. Toute puissante dans la finance. Coupera-t-il le marché aux brasseries, supermarchés, consortiums flamands ? Nenni. Dans Georgette et Rosa, je le préconise. En vue de développer le maraîchage. L'élevage de circuit court. L'artisan. Le high tech local.

– Nom de merde, je dis, il revient toujours avec son intelligence artificielle.
Mais Flavien n'est plus là. Si ?
– Ah, tu es là.
– Je bois du petit lait.
– Ça ne me fait pas rire.
– Irène essayait de te joindre elle a fini par m'appeler.
– A cause de Dorothée ?
– Elle a une info.
– Tu me fais une tisane ?
– Tu la boiras ?
dit Flavien il sait que non.
– Il t'arrive de lire Georgette et Rosa?
je dis.
– J'adore.
– D'autres de mes articles ?
– Jamais.
– J'appelle Irène.
– Edgar est parti.
– Il m'emmerde. Autre chose ?
– Gladys regrette Paris. Je lui ai promis que, après les élections, nous y retournerions.
– Quelles élections ?
– Janice est dans la chambre de Zita. Les trois filles dorment ensemble. Elles ont installé des matelas au sol, dans la chambre d'Isadora. Il semblerait qu'il pleuve dans celle de Gladys. Ne te rends pas malade, Mève. Tout se passera bien.

206.

Bon, tu ne rappelles pas, je vais me coucher. Je suis tombée sur un article qui te plaira. Bernard Lemois a lancé, avec l'aval de l'Église, le recensement des baptisés. C'est à dire, de ceux qui ne le sont pas. ILY. Irène.

207.

– Françoise ?
– Mève, je suis contente de te parler.
– Ça donne quoi ?
– Dans les circonstances actuelles, pas grand chose. Rien, à vrai dire. Nous déposons plainte à l'Europe.
– L'ex-correspond auprès de la CIA, ton copain aux pizzas, tu le fréquentes encore ?
– C'est mon mec.
– Et bien, je dis, je compte te le piquer.

208.

J'appelle l'hôpital. L'infirmière me passe Dorothée.

– J'ai honte,
elle dit.
– Depuis quand es-tu réveillée ?
– Vous étiez parties maman et toi, depuis à peine cinq minutes.
– Mais, nous aurions fait demi-tour.
Larmes chuintant à l'autre bout des ondes.
– John est venu te voir ?
– Non.
– Tu l'as attendu ?
Reniflements.
– Il est malade.
– Moi aussi, Dorothée, j'ai honte. De mes maladresses, de mes emportements, de mes aveuglements. C'est le pire. Ne pas voir clair sur soi. Tu n'étais pas alcoolique. C'est ta relation à John qui fait que tu le sois.
– Inutile. Je l'aime.
– Tu feras une cure.
– Le médecin est passé.
– Cheveux gras ?
– Tu me manques.
– Une cure, d'accord ?
– Il m'a donné une liste.
– Qu'est-ce que je ferais sans toi si tu meurs ?
– Comment ça s'est passé, avec lui ? Avec ton père ?
– Banalement.
– Tu l'as renié, je te rappelle.
– J'aurais préféré des coups d'épée.
– Il t'aurait tué.
– C'est déjà fait.
– Mève, je ne t'entends pas bien.
– Lydia voulait passer te voir. Irène lui a dit Demain. Lydia t'adore.
– C'est que des tensions de merde. On pouvait se foutre avec Lydia de sa bourgeoisie. Elle nous amène une fille c'est moins drôle. Tu te remets avec Flavien. Irène, Lydia, toi, vous êtes vernies.
– T'écoute quoi comme musique ?
– Une japonaise. Elle a enregistré l'album à septante-deux ans.
– C'est beau.
– Ma voisine écoute avec moi. Elle a aussi des problème d'alcool. Nous en parlons.
– Zita descend je te laisse. Ne te rends pas malade. Tout se passera bien.

209.

*Tout se passera bien*. Propos de Flavien, eu égard à l'avènement d'Alleron.
Dorothée n'est pas prête d'en sortir.

210.

– On marche ça te dit, j'arrive pas à dormir ?
Zita s'emballe dans une veste de son père. J'ai les os en spéculoos. Friables. Je bois un grand verre d'eau, pisse, enfile le gilet de grosse laine. Il me suit, ces derniers temps, le gilet. Pour me couvrir du froid. Il n'a jamais fait aussi chaud. Pour un mois de juin. Vingt-et-un degrés.
– C'est ok si on va jusqu'au chapiteau devant la maison communale ? Il parait qu'il y a des concerts, le soir. Les francophones n'ont jamais autant écouté de musique flamande.
Zita s'empare de mon bras. Elle a une bonne nature. Davantage chef scout que Gladys. Moins poreuse.
– T'inquiète pas pour Edgar, elle dit. Il est comme ça avec nous aussi.
– Je l'ai tellement choyé.
– Trop ?
– Mais alors toi.
– Tu vois la sale gosse.
– Couche avec deux mecs à la fois.
– Tu ne demandes pas si je suis sûre de garder le bébé ?
– Tu es sûre de vouloir garder le bébé ?
– Tu en seras bleue, maman.
– Sauf si tu retournes sur Hydra.
– J'y retourne. Pas avant quelques mois. Je me sens bien, là-bas. On vit au ralenti.
– Le toubib te proposait un job.
– Le job reste d'actualité.
– Le toubib l'a confirmé ?
– Il m'attend.
– Chérie.
– Édouard propose de m'aménager une partie de la maison.
– L'enfant n'est pas de lui.
– Je n'inciserai pas l'info sur le front du petit.
– Chérie.
– Je me sens en pleine forme.
– Quels images Edgar ne voulait-il pas que je voie, sur son téléphone ?
– Rien.
– Tu me montreras ?
– Une série de peintures qu'il a faite d'après photo. Il a déformé la photo, qui te représente. En a produit plusieurs versions. Les a toute vendues. Je lui ai conseillé de mettre de côté pour s'acheter un appart. C'est ce que t'as dit un jour. Si vous devenez artistes, la première chose à faire avec le fric, c'est vous acheter un toit.
– Ton toit, il sera sur Hydra ?
je dis.
– Je ne suis pas une artiste,
elle dit.
Zita pointe le doigt.
– Regarde, elle dit, chez les Vande Velde il y a des guirlandes dans le jardin. Incroyable. Chez les Vandevelde. Qui l'eût cru.

– Les inondations changent notre vie.
– Toi tu écris, maman. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.
– Je ne suis pas une artiste.
– Une intellectuelle.
– Tous les intellos n'écrivent pas.
– Edgar paraphrase de manière narcissique. Ça a de la gueule. Ça n'a pas de cœur. En d'autres mots, c'est bankable. Les choses du cœur ne se monnayent pas. Salut Arlette !
Arlette tient un gosse de trois ans dans les bras ce n'est pas le sien. Deux femmes fument devant chez elle.
– Elles ne parlent pas un mot de français, dit Arlette consolant le p'tit gars. Comme je ne comprends pas le flamand, elles parlent anglais entre elles.
Les deux femmes se lèvent, Zita va vers elles. L'anglais de ma fille est de toute beauté.
– Le pauvre chou, dit Arlette, il ne sait pas dormir. Il fait trop chaud.
– Des nouvelles de la montée des eaux ?
je dis.
– On ne comprend pas pourquoi le flanc ouest de la Wallonie n'est pas touché. Ça prend un tour mystique moi je te dis. Les journalistes en perdent le nord. J'aime pas ça. C'est comme la température de l'eau. Trente-sept degrés. Celle du corps. Et d'abord, comment ils ont mesuré ? Il faut garder les pieds sur terre. Garder la Belgique unie. T'as vu le petit con qui veut d'une république française de Belgique ? Et les flamands qui applaudissent ?
– J'ai vu.
– Il est revenu, Flavien ? Il était parti pour une femme ?
– Nous nous étions quittés d'un commun accord.
– Dans un couple, Mève, faut mordre sur sa chique. C'est ça, ou tu restes seule le restant de tes jours. Ça coûte bonbon, de rester seule. Je sais de quoi je parle. Il est gentil, ton Flavien. Et Zita, ce qu'elle est belle.
Avant les gens ajoutaient « comme sa maman ».
– Tu te rends compte, dit Zita récupérant mon coude, l'une des nanas d'Arlette a une maison sur Dokos, l'île avant Hydra. J'ai parlé grec avec elle. J'ai son compte insta. Tu vois, ce que je veux pour liberté c'est rencontrer des gens. Un livre, une musique, un verre de vin. La vie comme tu l'aimes, maman.
J'embrasse le front de ma fille.
Nous entrons dans le village. Partout il y a des voitures. Immatriculées rouge sur fond blanc. Qui gardera les couleurs minéralogiques ? Les belges ? Les flamands ?
– Comment va ton père ?
dit Zita.
– Il mourra en Belgique,
je dis.
– De quoi ?
– Dialyse. Les reins. A son âge ça ne passe pas.
– Courageux.
– Teigneux.
– La religion, c'est ça ?
– Je ne veux pas t'ennuyer.

– Accouche.
– Dans la bouche d'une sage-femme.
– Tu ne parles jamais de toi.
– Je suis une femme d'instinct, pas de principes.
– Que dit ton instinct, maman, à propos de la religion de ton père ?
– La religion a détruit ma mère. Elle a détruit mon frère. Elle me laisse un goût dans la bouche, dont je ne sais si je dois ou pas me débarrasser.
– Quel goût?
– La confiance.
– Tu nous a appris la confiance.
– Je sais.
– Ce qui n'est une attitude religieuse. Philosophique?
– Confiance en quoi, si ce n'est en Dieu ?
je dis.
Je ralentis le pas. Derrière le pâté de maisons, la maison communale. On entend une musique.
– Tu nous as filé la confiance, dit Zita, dans les lois harmonieuses de l'univers. Les grands scientifiques parlent d'émerveillement. Les lois sont nécessaires, elles sont belles, elles sont ordonnées. Faisons confiance en l'univers, dont nous faisons partie. Dont notre corps fait partie. C'est ce que tu disais.
– Avec ton gourou, tu discutes de ça ?
– Harold ? Il ne jure que par la méditation. Il court après le vide intérieur. Ça me tape sur les nerfs.
– Qu'est-ce que tu lui trouves ?
– Une belle queue.
– Zita.
– Il est beau mec, tu trouves pas ? Il fait bien à bouffer. Il m'aime.
– Tu ne cherches pas la sérénité par le vide ?
– Nom de dieu, un bar. Ouvert à cette heure-ci, en pleine semaine, en rase campagne. Loïc !
elle crie.
Zita court. Se tourne vers moi. Dit : T'as de quoi pour une bière ? Je salue les jeunes du village, tend à Zita des pièces trouvées dans la poche du lourd gilet. C'en est mystique, dirait Arlette. Cette coïncidence. Flavien n'a *jamais* d'argent sur lui. Les croyants disent Ce qui doit arriver arrive, in Challah.
Réveillez-vous ! j'invective en surplomb de moi-même, mains aux poches, marchant dans la nuit.
Une jeune femme insouciante, parmi d'autres jeunes, boit une bière. Un gars blond barbu joue de la guitare. Sur une place jadis fantomatique.
Les temps changeront parce qu'ils doivent changer, Mève. Mieux vaut ça que le mur qu'on se serait ramassé. L'inflation, le burn-out, l'inégalité.
S'il faut résister, nous résisterons.
Je m'allonge aux côtés de Flavien. Il me donne la main. Elle est chaude. Je m'endors, lâchement.

211.

– Isadora est partie plus tôt, dit Balthazar. Elle a reçu un message.
– Tu fais quoi, aujourd'hui ?
– Je glande.
– Tu aideras ton père, pour l'élagage ?
– Non.
Je hurle sur mon fils des propos énervés. Léo se bouche les oreilles. Balthazar se tire.
– Tu ne devrais pas, Mève,
dit Léo. Dans ses yeux l'écume ourle des vagues grises.
– Baltha s'est levé tôt, il dit. Ce qui est exceptionnel. Il accompagne Zita chez le négyconogue.
– Pourquoi il me l'a pas dit ?
– Avec lui, tu es toujours en colère.
Soleil écrasant. Huit heures du mat. Dans la cuisine du chalet des mélèzes, règne une saleté colossale. Balthazar fume sur le fauteuil clip clap, casquette vissée en tête.
– Pardon, je dis. Je suis nerveuse, ces derniers temps. Tu me fais un café ?
Je prends place, sur un fauteuil simili, entre deux tee-shirts en boule. Balthazar se tait.
– Tu as le cœur gros. A cause de Maud.
– Qu'est-ce que t'en sais ?
– Je suis ta mère.
– Regarde ton couple.
– Il va bien, mon couple.
Un chat, que je ne connais pas, me file entre les jambes. Tigré roux.
– Tu picoles trop,
dit mon fils.
Le chat est sur ses genoux. Balthazar le caresse avec douceur enfantine.
– Tu fumes trop,
je dis.
– Pas ton problème. Je suis majeur.
– Majeur de quel doigt ?
– Je t'ai vu flirté.
– Je fais ce que je veux.
– Dis-le à papa, pour Paul et toi. Papa est amoureux de toi.
– Je ne suis pas amoureuse de Paul.
– Ça ne se fait pas.
Le chat saute à terre, Balthazar se lève.
– Où tu vas ?
je dis.
– Ton café,
il dit.
– Tu aimais tant, je dis, travailler le bois.
– J'ai pas les titres pour passer indépendant. Ni pour travailler pour un patron.
– Régularise ton diplôme.
– Je n'en ai pas, maman.

– Il te reste un an.
– Je ne veux pas retourner deux jours semaines à l'école.
– Tu travailleras dans l'horeca ?
– Je vis à Bruxelles, je gagne du fric, je m'offre des trucs. Je réfléchirai après. Je suis paumé.
– Tu voulais partir au Cambodge avec les Compagnons. Tu disais que ça te plairait, de te former avec eux.
– Que ça me plairait *peut-être*. Tu déformes ce que je dis.
– Ne mets pas dans la tête de Gladys qu'elle pourrait vivre à Bruxelles.
– Pour quelle raison elle pourrait pas ? Depuis que papa est parti, le soir pour toi c'est soit les copines, soit la télé. Tu te fous devant un film parce que t'as bu. Fort ou léger, le café ?
– Fort.
Le chat monte sur mes genoux, s'y étend, ronronne.
Balthazar déplace vers moi un tabouret, y pose la tasse.
– T'as trois gosses à la maison, ça te suffit, non ? il dit. On reviendra le week-end et pendant les vacances. Gladys, elle attachée à la famille.
– Et toi ?
– Je voulais partir pour le Cambodge.
Balthazar s'allume une clope.
– Tu m'en roules une ?
je dis.
Je caresse le chat. Balthazar se lève, me tend une clope, actionne le briquet.
– Je crois pas que je ferai du bois mon métier, il dit. Je sais que t'aime bien. Mais c'est pas ma route.
– D'accord,
je dis.
– Cinq chambres se libèrent chez le grand-père de Valentine. A Ixelles. Le coin est pouilleux mais central. Le vieux ne veut plus d'étudiants. Valentine fait coiffeuse. Gladys prendra le train jusqu'au lycée. Zita vivra là quelques mois. Il restera une chambre, tu la veux pour toi ?
Je fume, l'autre ronronne, je bois le café, l'autre m'enfonce ses griffes dans la cuisse.
– J'ai choisi, je dis, d'accepter un poste des suédois.
– Le truc des prisons ?
– Super, ton café.
– Tu voulais pas écrire ?
– C'est mon métier.
– Un livre qu'on trouverait dans les librairies ?
– Un roman.
– T'es pas obligée de courir après l'argent.
– C'est vrai.
– Tu aimes la solitude, non ?
– Il me faut des activités sinon je risque la folie.
– Parfois t'es un peu folle.
Un sourire se dessine sur les lèvres de mon fils.
Ce qui est bien, avec Balthazar, c'est que nous nous aimons.

212.

Contre les trois fraisiers découverts par Flavien je suis allongée, quand dans ma poche le téléphone vibre.

– T'es où ?

demande Flavien.

– Allongée dans l'herbe.

– Écoute la radio.

A contrecœur je me redresse. Le sommeil me gagnait. Je tactile la touche radio, me rallonge. Là-haut le soleil flirte avec les branches.

La voix du puissant leader du parti nationaliste flamand parle de notre ami. Ils ont passé une partie de la nuit sur des accords qui, pour l'un et pour l'autre parti, *coulent de source.*

L'accord est marqué par les flamands, pour Bruxelles. Un paquet de fric européen rénovera Anvers, capitale flamande.

L'intervention du nationaliste devait avoir lieu, je le supputais. Mais Bruxelles. En une nuit.

Message de Clément.

Alleron plagie Georgette et Rosa. Ça circule de plus en plus. Positionne-toi, Mève.

Prendre une douche, enfiler une robe courte, se maquiller. Chausser des talons. Respirer.

8:52, message de l'éducatrice d'Isadora. Elle n'est pas aux cours. J'appelle ma fille. Elle ne répond pas. La déscolarisation d'Hector lui monte à la tête. Shit.

Dans mon fauteuil crapaud, ordi sur les genoux, je décide que je peindrai de noir les murs de mon bureau. J'y dessinerai, en doré, des motifs végétaux. Je couvrirai le plafond d'éclats de miroir. Pas une seule couleur. Je trouverai une moquette noire à motifs. C'est ultra cher. Je prendrai l'argent dès qu'une somme débarquera sur le compte.

Demander à Flavien qu'on refasse compte commun.

J'ai plus un sous.

Porter les déchets de verre aux bulles. Réserver les places pour le spectacle de ma copine Jeanne. Laver le plancher. Dans la buanderie, prendre ce foutu lustre en lieu et place de l'ampoule au plafond. Terminer Élisée Reclus. Appeler Marie. Joindre le syndicat. Commander la viande bio. Non. Trop tard.

De plus en plus de mal à faire des choix. A prendre des décisions. A fermer les yeux devant l'hésitation.

Dorothée, au téléphone. Voix franche que je lui connais. Balthazar conduira Janice à la gare avec Zita. Pauvre maman, dit Dorothée. Je ne proteste pas.

Appel de Paul. Je laisse sonner.

J'ai mon plan.

Rendez-vous à Bruxelles, 14h, chez Françoise. Ensuite, appeler Paul.

Isadora ne répond pas. La colère monte.

Je roule jusque chez Cyrielle. Personne. J'appelle l'école. Pas d'Isadora.

Fauteuil crapaud.

Je remonte ma robe, explore mes jambes. Il faut que je me rase. Il faut, il faut, Mève.

Fous-toi la paix.

– Pourquoi tu ne l'as pas dit ?
dit Clément. J'ai pris son appel illico je réponds Je vais bien merci.
– Quand ça a commencé ?
– Bonjour, Clément.
– C'était trop beau.
– De quoi tu parles ?
Je marche à pas lents dans mon bureau. J'achèterai deux appliques de bronze. Je bazarderai le crapaud, sur internet, en occas j'achèterai un Chesterfield. Comme chez mes parents. Le Chesterfield venait de chez ma grand-mère. Maternelle. Pianiste. Rosa. Georgette était sa sœur. Georgette tenait une brasserie. Un lieu où était brassée la bière. Quatre ouvriers. La brasserie n'existe plus. Rosa ne joue plus de piano. Leur obstination me coule dans les veines. Le même sang.
Sauf que dans mon corps, leur fille et nièce, ma mère, se balance au bout d'une corde.
Je ne peux m'en défaire.
Je foutrai du noir sur la surface du bureau.
– Mève, dit Clément, tu m'as caché des informations, putain. J'avais lancé ce que je croyais être une bombe, le plagiat Georgette et Rosa. Les rédactions commençaient à s'agiter.
– Ni plus ni moins, du plagiat.
– Tu échanges avec Alleron depuis perpette. Vous vous êtes rencontrés via un ami commun. Un dénommé Paul. Porte-parole fraîchement désigné de *Tenir debout*. Photo de toi posant avec eux. Vous partagez des idées depuis des années.
– Conneries, je dis,
ouvrant mon ordi.
Sur la version en ligne du quotidien que j'ausculte désormais trente fois par jour, apparaît ma photo aux côtés de Guillaume Alleron et de Paul. Au bureau du journal d'Irma. Dans l'œil d'Alleron, il n'y a pas l'inquiétude que je ressentis ce jour-là. Il y a la *victoire*.
– Il reste Predator, dit Clément. N'empêche.
Je dépose le téléphone sur mon bureau. J'ouvre ma boite mail. Je tape *Alleron* dans la barre de recherche.
Une cinquantaine de messages s'affichent. Le premier remonte à cinq ans. L'année où je débutai mes chroniques futuresques.
Je clique sur un supposé courrier de sa part. Celui-ci débute en ces termes :
« Chère Mève, bien sûr tu as mon aval pour éditer notre conversation autour de Bruxelles capitale de l'Europe. Tellement simpliste que les gens la prendront au mot ».

213.

09:37 J'appelle la mère de Cyrielle, cette fois elle décroche. Non, pas entendu que les filles boycotteraient l'école d'ailleurs Cyrielle y est, après ton message j'ai vérifié.
Si je parviens à faire entendre que, sur mon ordinateur volé a été greffé Predator, je pourrai faire valoir que je ne correspondais pas avec Alleron. Que des messages factices sont implantés dans ma messagerie.
09:38 Je demande à Flavien de me conduire au skate-parc. J'irai au supermarché où

Isadora et ses copines, après l'école, achètent de quoi grignoter. Je la punirai. Elle ne peut pas me faire ça. D'accord pour la sauvagerie. Mais, de votre mère, il faut prendre soin.
Vous ne vous souviendrez plus de l'enfance. Vous serez occupés de jouir d'une vie adulte. Nous, c'est la vie adulte que nous vivons avec vous. Nous misons sur le bonheur en général. Sur celui de la famille en particulier. Dont il vous restera trois ou quatre souvenirs. Vous serez dans la fougue d'obtenir des plaisirs à titre *individuel*. Rien à voir avec ce que je me casse le cul à fabriquer. Une collégialité. Quelque chose qui soit beau. Dont vous soyez fiers. Appartenir à cette famille. Pas à une autre.
Sur le tronçon de route que je préfère, celle bordé de chênes centenaires, Flavien me demande de répondre. Il est au volant.
– Pourrais-je parler au père d'Isadora ?
Flavien regarde la route. Tourne la tête, me sourit. Revient au fait de conduire.
Il porte une veste de cuir que Balthazar n'a jamais mise. Noire.
– Je suis sa mère,
je dis dans le téléphone.
– La santé d'Isadora n'est pas en danger. Elle a besoin de vous.

214.

10:16 La porte pèse trois tonnes. Flavien pousse avec moi.
Une femme à frange brun foncé, yeux vert liquide, me tend le bras. J'ai pas envie de la toucher. Elle appose la main sur mon épaule.
– C'est le papa ?
elle dit.
Je hoche.
– Isadora a été violée.
Ma gamine a les yeux fermés. Une couverture de papier vert gazon lui couvre le corps. On voit que sa petite tête.
Le corps de Flavien, sur un fauteuil, tombe, lourd. La main de la femme, sur mon épaule, glisse vers l'omoplate. Cette tendresse veut dire quelque chose. Elle veut dire il y a un « mais ».
Un mastodonte débarque, toubib de son état (blouse verte du chirurgien), soulève la toile de papier, pose la main sur le cou dans ma gamine, dit :
– Deux grammes de Permidol.
– C'est fait,
dit la fille.
– Vous n'êtes pas habilitée.
– Le docteur Jonas en a prit l'initiative.
– Bien,
dit le gars se tournant vers nous, lèvres fines, gros doigts.
Il soulève le poignet de ma fille.
– Votre fille, dit-il, a été violée.
La main sur mon omoplate s'enfonce dans la veste.
– Des vagins, j'en ai vu de plus amochés.
Regard mépris du mec sur la jeune assistante. Qui récupère sa main.
– Le professeur, elle dit, a été mandaté il y a deux mois dans le Nord-Kivu,

d'une voix si basse que je pense, un moment, la faire répéter.
– D'autres choses à demander ?
dit le mec.
J'ai les joues inondées.
– Vous pouvez l'embrassez, dit la fille. Isadora va bien.
– Enfin, si on peut dire,
dit le mec.
Flavien est debout qui prend la main de sa fille, la porte aux lèvres. Salaud, il dit.
– Il ne s'agit pas de vous,
je précise au mec.
J'ai du métal sur les cordes vocales.
– Nous la gardons, dit le mec, autant de temps que nous le jugeons. C'est ici que vous rencontrerez la police. Fugue?
– Docteur, dit l'assistante, je m'en occupe.
– Vous devriez être en salle d'op.
– Le docteur Jonas m'assigne le cas.
Regard, dégoûté, du mec.
– Y en a qui ont le sens du travail,
il dit. Et part.
– Qu'avez-vous à nous dire ?
je dis, brûlante.
Flavien répète en boucle Salaud j'aurai ta peau. Salaud.
– A part l'hôpital, dit la fille ôtant le papier du buste d'Isadora, je travaille pour une association. Elle milite contre la violence faite faite aux femmes. Nous avons un dispensaire. Des constats de viol, j'en fais un tas. Sur de plus jeunes filles qu'Isadora. Toujours, il y a traces de lutte, de contention, d'étranglement. Rien de tel sur votre fille. Elle a été endormie.
– Un anesthésiant ?
dit Flavien. Il s'accroche au pragmatisme comme Tarzan à la liane.
– Il en existe d'indétectables, dit la fille. Nous avons, à l'association, une inspectrice de police à la retraite.
– Isadora ne se souviendra de rien,
je dis.
Mes jambes vacillent. Je vais à la fenêtre de la chambre, j'essaie d'ouvrir, je vois flou. Flavien me ramasse. Sa voix, dans mon oreille.
L'assistante, accroupie à mes pieds, me parle avec tonicité.
– J'en suis persuadée votre fille a été endormie, de un. Je lui ai parlé avant de lui injecter le calmant. Elle vous réclamait.
– Salopard,
dit Flavien.
– De deux ?
je dis, avec des pelures de voix. L'assistante ne me comprend pas. Je répète. Elle est debout elle parle elle parle.
– Il n'y a pas de contusion, elle dit, ni au niveau des lèvres, ni au niveau du vagin. On y a introduit un objet. J'ai effectué l'échographie. La pénétration n'a pas dépassé cinq centimètres.
– Où l'a-t-on retrouvée ?

je dis.
– Dans un fossé.
– Consciente ?
– Elle levait un bras. Un gars de vingt-deux ans s'est arrêté. Il a appelé le 112.
C'est sa version.
Flavien s'arrache les cheveux, au sens propre. Je dis Arrête.
– Nous avons procédé à un prélèvement. Présence hypothétique de sperme.
Flavien se tape le front contre le mur. Au sens propre. Je dis : Isadora n'a rien.
– Pardon ? il demande l'œil injecté de sang. *Rien,* tu dis ?
– Monsieur, dit l'assistante, j'ai parlé à votre enfant. Elle ne se souvient pas.
– Elle a suivi quelqu'un ?
dit Flavien.
– Elle est partie plus tôt, ce matin,
je dis.
Tu lui as écrit qu'elle avait un rendez-vous surprise. Les mots de Balthazar.
Le message venait de moi.

215.

– Tu pourrais me répondre.
– Je ne veux pas de M&M's.
Flavien jette un pied dans le bas du distributeur. Le paquet choit tranquillement dans le bac. Une dame âgée laquée, assise à gauche de l'appareil, tourne la page d'un magasine.
– Ton troisième paquet,
je dis.
– Je veux repartir avec ma fille.
– Je lui donnerai un bain.
– Nous mangerons les lasagnes c'est ce qu'elle préfère.
– L'assistante en a pour une demi-heure. Je vais prendre un café.
– Ah parce que tu as la force.
– Isadora n'a rien, je dis. C'est un avertissement.
– Je n'ai pas d'ennemis.
– Moi, si.
– Commence pas.
– Si je ne peux donner cours, avec toi, à ma parano, avec qui le pourrais-je?
– T'aurais pas du voir ton père.
– Je te ramène un café ?
– Le rez-de-chaussée est plein de flamands. Te fais pas bousculer.
La cafeteria est bondée je me trouve une place contre le mur, le radiateur fonctionne c'est fou dehors il fait vingt degrés.
Ma fille va bien. Ils ne l'ont pas rayée.
Irène a essayé de me joindre. Paul, encore. D'autres numéros, inconnus.
La présidente de la commission européenne avalise le projet de Bruxelles-capitale. Contre la ville de Bruxelles confisquée à l'état fédéral, des gens manifestent rue Royale devant le parlement fédéral. Les rues étant saturées de véhicules, ils se contentent des trottoirs.

Ce qu'ils réclament ? Une Belgique unie.
Des flamands les ont agressés. Avec des restes de sandwich.
Il faudrait à Alleron un événement. Pour tenir jusque dimanche.
*Tenir debout.*

216.

A tour de rôle nous nous relayons. Devant Flipper le dauphin. Isadora se réveille.
Paul débarque, Balthazar le fout à la porte.
Le soir à table il y a une quinzaine de portions de lasagne. Saumon, bolognaise, épinard. Flavien a dévalisé quatre magasins. En a rapporté, en sus des lasagnes, six litres de crème glacée. Un pot n'a pas trouvé place dans le congélateur. Le goût pistache.
Avons briefé les gosses, à propos d'Isadora. *Agression*. Seule Zita est au courant. Elle en demandait trop. Je ne prends pas plaisir au mensonge.
Journal télévisé, 19h30. Edgar le regarde sur son téléphone. Je m'approche. Edgar fait un pas de côté. Me tend l'appareil. Me laisse là. Dos à l'armoire blanche de la cuisine blanche, son téléphone dans les mains.
Le dispositif anti-inondation de l'Escaut dysfonctionne. La ville d'Anvers est en alerte maximale. Les wallons savent que les flamands ne séjourneront pas chez eux éternellement. Comme les ukrainiens. Des voix s'élèvent néanmoins. Les flamands devront partir. Hors de question qu'ils achètent la Wallonie. Remarques glanées par moi sur les médias en ligne. Mon instinct a le boyau qui gratte.
J'appelle l'hôpital. Ont-ils reçu le résultat des prélèvements opérés sur ma fille? On m'envoie paître. J'appelle le commissariat. Ce n'est pas la première fois. La cinquième. La sixième. Soit. L'inspecteur de service n'est pas au courant de l'affaire il se renseigne. Joe Dassin. Là-haut sur la colline. Je raccroche.
Dans la Sixtine j'enfile une fourrure. Je monte dans la voiture. J'ai des chaussettes aux pieds rien d'autre. Je tourne la clé de contact. Je moteur toussote. J'essaie une seconde fois que dalle. Je dégouline. Il fait chaud. Je garde la fourrure. Le moteur démarre.
Je l'éteins.
Parler à Paul est au dessus de mes moyens. J'ai des clous qui me montent. Si je crache je me détruis.
Je sors de la voiture, le ciel est pur, ça sent la fleur. Isadora est dans l'entrebâillement de la porte. Elle dit Maman ? Je refrène l'allure de mon pas. Je la prends dans les bras. Tu vas mieux ? je dis avec légèreté je suis une mère, une mère rassure, est bienveillante, n'alarme pas, n'enfonce pas le clou même s'il lui en sort de la bouche. N'est-ce pas Edgar ?
Les cheveux de ma petite sont mêlés de senteurs artificielles Zita l'a passée sous la douche. A l'hôpital, ils l'avaient fait. L'eau d'ici est *notre* eau, avait dit Zita.
– Papa dit que je suis tombée dans la rue, dit Isadora. Que je n'irai pas à l'école cette semaine.
– Ça t'embête ?
je dis me relevant j'y arrive pas Isadora me tire le bras.
– Nan, ça m'embête pas,
elle dit. Son visage, si sérieux. J'ai un sale vent gris qui me monte de la base des poumons mais non, Isadora sourit.

– Je pourrai regarder des animés,
elle dit.
J'entre dans la cuisine vêtue de ma fourrure. Balthazar, qui faisait la vaisselle, me l'ôte du dos. Il ne la range pas dans le hall Sixtine mais sur une chaise de la cuisine, Pouf.
– Au chalet je construis une nouvelle salle de bain, il dit. Cyril m'a filé une citerne d'eau de pluie. Isadora me donnera un coup de main.
– Seulement si t'achètes de la glace au spéculoos,
elle dit.
Léo, de son fauteuil, me regarde. Baisse les paupières.
- Où est votre père ?
je dis.
– Devant les infos,
dit Zita.
Passant à ma hauteur qui ne sais que faire de moi, Zita chuchote Je l'ai dit à Gladys.
– Tu as jeté un œil sur sa blessure ?
je dis à ma fille aînée.
– Tu comptais la marier ? Souris, maman. Isadora n'a plus d'hymen. Elle ne se souvient de rien et n'insiste pas pour savoir. Tu es à fleur de peau. Tu n'as pas encore picolé. Débouchons une bouteille.
Balthazar l'a déjà fait. Nous sommes quatre autour de la table. Baltha qui verse le vin, Zita avec Léo sur les genoux mais il s'en va, Gladys qui se chipote les doigts, Zita qui boit qui boit.
– Vous l'avez dit à Baltha ?
dit Gladys.
Elle est superbe ma fille dans un pull brun trop large une jupe courte en jeans. Elle va au frigo en rapporte un jus de carotte.
– J'ai pas suivi. Quoi ?
dit mon garçon.
Les filles se taisent. Elles boivent, dans leur verre respectif. L'une un vin rouge, l'autre un jus de carottes.
– Isadora est où ?
je dis.
– Dans les bras de papa devant les infos,
dit Gladys.
– Elle a subi un simulacre de viol,
je dis.
Le visage de Balthazar s'horrifie.
– Quelqu'un s'est amusé, dit Zita. Ou n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de ses fantasmes. Heureusement pour nous. Il ne faut pas en parler. C'est fini.
Balthazar respire difficilement.
– Ça va, Baltha ?
dit Gladys elle lui tapote la main.
– Nous sommes une famille, dit Zita. Une vraie famille, maman. Nous nous aimons. Ne dis pas qu'Edgar fait exception. Il t'aime. Laisse-lui le temps.
Moue de ma bouche dans le sens d'un écœurement.
L'attitude d'Edgar me blesse. Une hâte : qu'il foute le camp.
– On ne va pas le laisser tranquille, celui qui a fait ça,

dit Balthazar.
– Isadora marchait sur le chemin de l'école, je dis (je n'ai pas la force, les mots se débrouillent pour faire le boulot). Elle a pris à gauche l'impasse. Ce que le message indiquait de faire.
– Un piège ?
dit Balthazar il serre le poing Gladys retire la main.
– Les flics, je dis, ont la carte puce du téléphone d'Isadora.
– Faux message, mais de qui ?
dit Balthazar, il a les yeux jaunes bon dieu.
– Prends un verre,
dit Zita.
Balthazar fait non de la tête.
Par la porte ouverte de la cuisine on entend chanter un merle.
– Gladys, dit Zita, je t'emmène sous le chapiteau. Une fanfare flamande joue ce soir. Baltha, viens avec nous.
Il a les yeux dans le vide, leur frère.
– Je peux faire quoi, maman ?
il dit.
– Ne pas avoir peur,
je dis.
Ils se lèvent tous trois. Zita prend ma fourrure, va dans la Sixtine, en revient, elle l'a rangée. Chacun de mes pieds pèse une tonne. Le vin me dégoûte. Balthazar enfile un pull gris perle. Zita une veste de jeans. Gladys m'embrasse.
– Tu viens avec nous ?
elle dit.
– Je marcherais bien jusque là,
je dis.
Alors qu'ils ont quitté la pièce.
Je me lève, grimpe les escaliers, dans le salon télé je me laisse tomber à gauche de Flavien d'habitude sur le canapé j'occupe la droite. Isadora est scotchée à son papa. Je repousse Hector, qui me fait volontiers place. Je lui embrasse le front. Il dit Chut c'est Alleron.

217.

Je fous le camp.

218.

Je prends une douche. Dix longues minutes.

219.

Je fais fondre du chocolat. Je sors du freezer la glace vanille. Pot quasi vide. La glace café n'a pas de succès. J'en fiche un monticule dans un bol de plastique gris souris. On dirait un vrai bol, en terre.
Ce qui a, avec le plastique, c'est qu'il ne casse pas.

220.

J'ouvre une bouteille de bulles. Il m'en reste de la dernière fête. Quand était-ce ? Mars. Avant que ne rapplique Flavien. Nous étions vingt-cinq adultes. Mes trois amies étaient là. Dorothée devait venir avec John. Seul point noir de la soirée. J'avais fait une grimace style Franchement t'as cru qu'il rappliquerait ? Dorothée m'avait évitée.
J'avais dansé doublement.

221.

Message vocal de la jeune assistance de l'hôpital. Elle me fera suivre au plus tôt les résultats. Est en colère. Contre son maître de stage, misogyne hyper puissant au sein de l'hôpital. Laura est son nom. Depuis janvier, dans l'association où elle travaille, il y a donc cinq mois, elle a vu défiler deux cent quatre-vingt fillettes et garçonnets victimes d'abus sexuels au sein de la parentèle (père, beau-père, grand-père, cousin, oncle).
En s'engageant dans l'association, Laura a du signer un papier selon quoi elle ne pouvait transmettre d'information. Secret médical. Isadora a de la chance, dit Laura, elle a de chouettes parents. Moi je n'ai pas été abusée, elle dit. Moi, je n'ai pas été aimée.
Je regarde, songeuse, le nom de Clément s'afficher sur l'écran de mon téléphone.
Je sors la langue, la plonge dans le bain de bulle de Crémant, je lape. Je me lèche les lèvres. Je fumerais bien un cigare. Un dominicain. Gros calibre.
– Oui ?
je dis.
J'étire les jambes sous la table. J'ai enfilé des talons sans retirer les chaussettes. Le pied est un peu serré. J'ôte les talons.
– Ils planchent mais c'est du gros, dit Clément à propos de Predator. Ils ont trois lettres sur six du code source. N-O-M. S'il ne trouve pas cinq lettres d'ici dix heures, c'est mauvais signe. Nous sommes surveillés, mais par qui.
– Tu as eu Luigi au téléphone ?
– Le mec de Françoise ?
– Cuisine divinement.
– Je bosse avec Luigi depuis le début. Sur quelle planète tu vis, Mève ?
– Tu m'engueules, là ?
– J'ai mal pris que tu m'ais rien dit, à propos de votre connivence, à Alleron et toi. Ça explique les vases communiquant entre lui et Georgette et Rosa.
– Sur quelle planète tu vis, Clément ?
– Je baise pas assez.
– Ma boite mail est piratée. Luigi confirmera.
– Piratée ?
Je me redresse, d'une main, la droite d'abord, la gauche ensuite, j'ôte mes chaussettes. Je distancie le tél de l'oreille. Quelqu'un descend de l'étage. Par la porte ouverte le merle chante. Tout est beau. Tout est beau.
Léo se sert un verre d'eau, prend place dans le fauteuil à gauche du poêle de faïence avec un manga. Zita lui en a offert une pile.
La présence de Léo me rend belle.

– Un de mes enfants, je dis à Clément, vient d'être agressée. Ma benjamine. On l'a retrouvée dans un fossé.
– Lien avec Georgette et Rosa ?
– C'est vrai, ça. Pourquoi me prendrais-tu au sérieux ?
– Les autres ne le feront pas.
– Plus le mensonge est gros, plus les gens y croiront disait Lénine. Il évoquait le mensonge. Pas la vérité.
– Plus la vérité est improbable, moins elle passe.
– Je n'ai aucun lien avec Alleron.
– Tu es journaliste. Et plus que baisable.
– Tu m'emmerdes.
– Je tente ma chance.
– Le seul journaliste accréditant mes soupçons ne pense qu'à sa verge dans mon vagin.
– Je ne pense pas qu'à ça, Mève.
– Alleron se contredit.
– Copain avec tout le monde. On appelle ça démagogie. Ma propre mère, qui a fait sa carrière dans le barreau, fond littéralement devant le charisme d'Alleron.
– Tu lui trouves du charisme ?
– J'ai une maison dans les Vosges, j'avais programmé d'y aller. Trop de flamands dans les pattes. Mon chalet est équipé high tech. Je suis joignable 24h sur 24. Tu peux m'y rejoindre si tu veux.
Je lève la tête sur Léo. Il me regarde. Depuis quand ?
Il replonge les yeux dans le bouquin.
– Excuse-moi, dit Clément. Ne pas baiser me rend caustique.
– Harceleur.
– En matière de prix et distinctions, je suis dans le top cinq des meilleurs journalistes de ce pays.
Je pose le téléphone, vais à l'évier où je balance les bulles de mon verre, me sers une seconde rasade, regarde Léo qui ne me regarde pas, récupère le téléphone.
Ça bouge, là-haut.
– Tu es là, Mève ?
– Il est où, ton chalet ?
– Pas loin du gazon du Faing.
Dorothée adore les Vosges. Toujours elle veut nous y emmener. Toujours je dis non.
Les sommets n'y sont pas assez hauts.
– Sur la page de ton magazine, dit Clément, il y a deux mille sept cent quarante-trois interventions de lecteurs. Tu devrais intervenir.
– Pour dire quoi ?
– La vérité.
– Une vérité qui ressemble à un mensonge ?
– Oui.
– Je ne peux pas.
– Tu es journaliste.
– L'agression sur ma fille est en lien avec cette histoire. Si Luigi ne trouve pas le code source, ils ne trouveront rien du côté de l'enquête pour agression.

– Tu te tairas ?
– Je vais me coucher.
– Moi je parlerai.
Je regarde Léo qui ne me regarde pas, on dirait qu'il sourit, oui, un peu.
– Faudrait trouver le code source,
je dis.
– Dans les Vosges je reste trois jours. De retour vendredi soir. Tu m'invites à ta table avec Françoise, Luigi, quelques autres. Je dormir chez toi.
– Mon mari fera des quiches.
– Ah, ton mari.
– A vendredi.
J'envoie un message à Dorothée. Viens dîner vendredi.
Flavien est au lit. Isadora dans son lit à elle dort à poings fermés.
– Elle va bien ?
je dis au mari.
– Faut pas que notre angoisse la contamine, Mève.
Flavien m'ouvre les bras.
– Ils veulent me faire peur,
je dis.
– On ne vivra dans la peur. On coachera les enfants, qu'ils soient prudents. Surtout, qu'ils vivent comme avant. J'ai trouvé une école pour Hector, d'enseignement en groupe itinérant. Cinq cents boules par mois. Si tu le désires, on rencontre ces gens. Bientôt nous serons grand-parents. Et peut-être que tu ne me garderas pas.
Je m'enfonce profond dans l'embrasure des bras.
– Balthazar est déterminé, dit Flavien. Gladys va bien. Edgar se fait du pognon avec ses toiles. Il retourne lundi sur l'île de White. J'ai demandé à voir les interros de Léo. Ce gamin est une tête. Il se plaît dans la famille. Tout va bien.
Je pleure comme une fontaine régurgite l'eau.
– Demain, dit Flavien, je voudrais qu'avec Isadora nous prenions un train pour Paris. J'ai proposé aux autres, ils ne veulent pas. Au village il y a le chapiteau. Ils trouvent ça génial. Hector y est en ce moment avec Léo.
– Avec Léo ?
– Il est grand, notre bonhomme.
– Tu leur as donné un peu d'argent ?
– Cinq euros, à chacun.
Je me frotte à Flavien. Durement. Il m'embrasse le cuir chevelu.
– Je réserve un hôtel à Saint-Georges, il dit. Nous irons au théâtre. Nous visiterons l'expo dont tu m'as parlé. Nous dînerons au resto.
– Je dois être rentrée vendredi.
– Nous le serons.
– Tu achèteras, pour les autres, de quoi manger?
– Mève, Zita a vingt-cinq ans, Edgar vingt-sept.
– Tu leur donneras de l'argent ?
– Oui.
– A Paris, tu mangeras de l'onglet ?
– Et toi du rognon, dit Flavien. Tu aimes le rognon. Je connais un restaurant.

– Isadora, elle mangera quoi ?
Sans attendre la réponse, je nocturne.

222.

L'hôtel dans le quartier Saint-Georges, 9ième arrondissement de Paris, est d'une banalité hors poésie. Le propre de la banalité est l'absence de désordre. Le désordre, plus créatif que l'ordre. Les physiciens quantiques disent cela.
Nous occupons une chambre pourvue de deux lits doubles. Isadora fonce dans la salle de bain, s'extasie sur les mini flacons de gel douche, se déshabille, je ferme la porte.
J'ai en main un sac plastique où j'ai glissé mon ordi, la souris, la batterie. Je suis plantée là, dans mes baskets noires, ma robe courte noire, un veston d'homme, noir. Moquette rouge de qualité piètre.
Flavien me regarde, limpide. Regardait-il de la sorte Charlize ? Je détourne la tête. Il me prend le sac des mains. J'ai soif. Il pose l'ordinateur sur l'étroit bureau de vilain bois, y branche et la souris et la batterie.
– Je nous offre un café,
il dit.
Il frappe à la porte de la salle de bain, houspille Isadora. Comme s'il ne s'était rien passé.
La chambre pue la naphtaline. Je vais à la fenêtre. Trop dure à ouvrir. Flavien ne vient pas. J'essaie à nouveau. Impossible.
Sur ma droite, Flavien ouvre une autre fenêtre. Le bruit des voitures sature notre nid. Flavien s'allonge sur le lit. Avec ses chaussures. Je vais à la fenêtre. En face de l'immeuble que nous occupons, à l'étage trois il y a un appartement avec une orchidée violette devant des rideaux blancs.
Je pense à mon frère.

223.

Dans la brasserie Isadora trouve sublime le chocolat chaud. J'avale un café. Flavien se prend un sandwich au camembert.
Nous empruntons des métros, battons le pavé, visitons un musée. Puis une église. Isadora s'y fait par son père payer une bougie. Elle la dépose aux pieds d'une sainte voilée de la tête aux pieds.
Rien, ici, ne me touche.
Dans les églises longtemps je priai. A l'entrée je trempais les doigts dans l'eau bénite. Je suppliais le Créateur de veiller sur mes proches et le monde entier tant qu'on y était. Je demandais pardon. Je parcourais les nefs, enchantée du spectacle désuet, me sentant familière du décor. Cela faisait partie de moi. Certes il m'importait davantage de cheminer en ma singularité. Mais je trouvais dans les églises un espace complice.
Je crois au Dieu qui se révèle dans l'harmonie bien ordonnée de ce qui existe, pas à un Dieu qui se préoccupe du destin et des actions des êtres humains. Einstein.
Longtemps je conçus ma religiosité avec des concepts-bandelettes. L'ancien pansement. La Providence veillait sur moi. Il suffisait de faire confiance. La Providence, à ceux qui savaient s'y adonner, fournissait ce qu'il fallait. Pas

davantage. La Providence exerçait la science de la mesure.
Je faisais des études passionnantes, j'avais Janice et Dorothée, les filles, Flavien, les enfants.
La providence.
Il y a une dizaine d'années, je découvrais l'ennui. Flavien s'inscrivait au golf. Je lui donnais sa liberté. Il prenait un poste à Paris. Tombait sous le charme de Charlize. Qui le suçait. Lui faisait connaître des orgasmes inédits.
Je vénérais l'ivresse. L'érotique pulsion. J'écrivais.
*Georgette et Rosa,* c'était des fictions futuresques grevées d'ironie. Je faisais attention au style. J'inventais des personnages. Cela me faisait connaître des orgasmes inédits.
– C'est pour le bébé de Zita, dit Isadora à propos de la bougie allumée sous la sainte. Pour qu'il n'ait pas mal quand il sortira du ventre.
Nous rentrons à l'hôtel, Flavien se change, Isadora reprend une douche, je me mords les lèvres c'est tout. Me poudre le nez. Dompte mes cheveux. Met du noir autour des yeux.
Je n'ai pas emporté de talons.
– Tu n'as pas pris tes talons ?
dit Flavien, il enfile une chemise vert foncé. Manque le pull jeté sur les épaules, beurk. Ses lunettes à fine monture de métal, il les a trouvées dans un catalogue pour bigleux ?
Je mange les rognons. Isadora de la saucisse et des frites. Le père et la fille causent ça n'arrête pas. Aux toilettes je reçois un message d'Inès ma pote parisienne. Se réjouit de prendre un café avec moi. Demain, 11H.
J'ignore si cela vous arrive. Projeter un quelconque futur ne m'excite point. Je ne suis pas animée par le désir d'y être. Sauf en ce qui concerne Inès.
Inès est la journaliste qui m'a présentée à Irma.

224.

Vingt-deux heures. Je quitte la chambre d'hôtel. Flavien et Isadora regardent à la télé un truc con. Je marche dans le quartier, seule. Un homme que je croise, jeune, grand, blond, me regarde. Perçoit-il ce qui se dégage de moi ? Regarde-t-il mes lourds cheveux bruns, mes yeux maquillés ? Mes jambes aux bas chair sous la courte robe ? Cherche-t-il à être lui-même regardé ? Je m'assieds sous un platane. Je n'ai pas pris mon sac. Il y a du monde sur la terrasse du café, tout près de moi. Je ne supporte pas l'idée d'être regardée. Sauf par un homme jeune, blond, grand, qui ne ferait que passer. Paul appelle. Alors je décroche.
Je suis une planète happée par les lois d'un soleil. Je me laisse happer.
– Quoi ?
je dis.
– Jenna a rencontré tes enfants hier soir sous le chapiteau. Ils lui ont dit, pour Isadora.
– Et ?
– Tu as besoin d'aide ?
– J'ai besoin que tu me lâches.
– Mève ?
Au bistrot autour d'une table trois filles sont penchées les unes sur les autres, elles

boivent un vin blanc, elles rient aux éclats. L'une d'entre elles, blonde aux cheveux mi-longs, flous, porte une tunique jaune œuf, col Claudine.
– Mève, dit Paul, Guillaume.
– Qui est Guillaume ?
– Guillaume Alleron se hissera à la tête d'un nouvel État. Il puise l'inspiration dans de nombreuses sources. C'est un homme curieux. Un homme de rencontres. Nous nous croisons depuis plusieurs années, lui et moi, par l'intermédiaire de mon cousin. Sa vision du futur me fascine. A l'encontre du vieux monde, qui s'accroche à ses privilèges.
Sur la terrasse du bar une des filles se lève, soit pour régler la note, soit pour pisser. Le rire disparaît de la tablée.
– Alleron ment,
je dis.
– Laisse-le tranquille.
– Intimidation ?
Rire de Paul. J'éloigne le téléphone de l'oreille. Les deux filles restant se penchent l'une sur l'autre, comme précédement. Elles ont la force. L'appétit. La démesure.
Tu retrouveras cela, Mève. Sois patiente. La vie est bonne avec toi.
Ah oui ? Une mère suicidée, un frère maltraité, un père rejetant ? C'est ce que tu appelles la Providence ? Avec Elle tu irais gaiement vers ton destin ? Alors pourquoi ce sentiment, que quelque chose résiste à se réaliser en toi ? Tu n'existes pas pour toi-même, Mève. Tu voulais accéder à une reconnaissance. Ben c'est foutu. Vis une existence planplan. Remercie la Vie pour ce que tu as. Il y a tant de gens malheureux. Méchants. Durs. Serre les poings. Vis d'espoir en espoir. Crève, heureuse.
Je marche vers l'hôtel. Les terrasses s'allument. L'intérieur des brasseries. C'est plein de gens qui se donnent rendez-vous. Ils ne parlent pas des élections belges. Ils ne parlent pas de Bruxelles dans laquelle l'Europe parle d'envoyer des bataillons entiers de flics, vingt-sept nationalités. Pour qu'y règne l'harmonie, selon la loi de l'ordre. Une ville nettoyée de la vermine. Les politiques étaient trop mous.
Alleron abat le poing sur la table.
Les gens adorent sursauter.

225.

Jeudi, huit heures trente. J'ouvre le croissant, y introduit une tranche de fromage, le referme, trempe le tout dans la tasse prévue à cet effet, posée à côté de l'autre tasse, celle dans laquelle je bois le café. Cela amuse Isadora. Qui ce matin, après moi, a passé des heures sous la douche. C'est au tour de Flavien il nous rejoindra.
A la table d'à côté, une famille de Sikhs petit-déjeune de façon raffinée. Temporisée. Altière.
– Papa m'emmène acheter la robe qu'on a vu hier,
dit ma fillette.
– Pendant mon rendez-vous avec Inès ?
– Ce soir tous les trois on va dans un cabaret.
– Je sais.
– Dire que les autres, ils sont à l'école.
Isadora se lève, revient avec une collection de pots de choco, confiture, miel. Les

ouvre, tous. Tranche en deux la baguette. Choisit le côté du haut. Y étale pour un tiers chacun des ingrédients. Se lève à nouveau, revient avec deux verres de jus d'orange.

– Ils me laisseront passer mon année, elle dit. A cause de mon agression. Ils n'oseront pas faire doubler une petite fille malheureuse.

Elle plonge la baguette dans l'un des verres.

Je me sens convalescente.

Le propre de la convalescence, c'est qu'on va mieux.

226.

Sous l'arrête du bar, des loupiotes clignotent sans se presser. Noël en parodique. Ce que m'inspire les lieux. Quelque chose d'anachronique. Je respire. Inès me fait signe, elle est dépose son téléphone face contre table.

Je prends place sur la banquette de skaï vert, le vert de la chemise de Flavien. Je péterais volontiers si, avant de quitter l'hôtel, je m'étais vidée le gros intestin. Après le petit-déj, Isadora a voulu prendre une douche j'ai dis comme tu veux je viens de chier. Mais, maman ça pue, dit-elle et son père dit On y va. Je voyais à sa tête qu'il se doutait de quelque chose. Je lui ai souri. J'aspire à un amour fantaisiste, brillant, aventurier mais là, j'ai juste envie qu'il aille bien, mon Flavien.

Aventure, que de vouloir le bonheur de quelqu'un.

– Je t'offre un café ?

dit Inès déjà elle lève la main.

Gratitude pour ce *Je t'offre*.

Inès a la petite soixantaine, cheveux courts auburn, monture épaisse pour les verres autour des yeux. Le même vert. Foncé.

Sous le zinc, une loupiote sur deux est orange.

– Qu'est-ce que ça me fait plaisir de te voir,

elle dit me serrant la main. Elle porte un pantalon tailleur noir, chemise champagne satinée.

Nous échangeons à propos d'Irma. Nous lui rendons hommage.

Je quitte la banquette de skaï, m'assied face à Inès.

– Comment tu vas ?

je dis.

– Des flamands chez toi ?

elle dit, consultant son téléphone il vibre.

Ingratitude eu égard aux téléphones en général, celui-ci en particulier. Le mien est dans la poche de mon veston d'homme, mode silencieux. On voudrait que les autres aient les mêmes valeurs que nous, putain. Tu vois, même là faut faire montre de confiance.

Épuisant.

Inès range le téléphone dans son sac.

Ne jamais figer les gens dans nos pensées.

Je dis à Inès que je n'ai pas de flamands mais des enfants, que mes enfants m'emmerdent le plus souvent, ils me font chier avec leurs humeurs, il faut encaisser, je dis. On aspire à une forme d'harmonie, on perd l'équilibre c'est perturbant.

Je lui demande comment vont son fils et sa fille. Paupières basses.

– Ça va, Inès?
On dépose devant moi un café riquiqui je voulais un grand. J'en commanderai un second. Cette fois c'est moi qui offrirai. Match nul.
– Mon fils aîné, dit Inès, a comme tu le sais effectué un parcours académique édifiant, il travaille dans la finance. Ma fille ne me parle pas.
Edgar est avec moi sur un même banc. Nous regardons passer les péniches sur le canal. Nous écoutons la suite de l'histoire.
– Mon fils, avec moi il est dur, dit Inès. Sans cesse il me remet à ma place. Je ne semble jamais à hauteur. Faut toujours qu'il me reprenne. Quand à ma fille, c'est bien simple, pour elle je n'existe pas.
– Elle vit chez toi ?
– J'ai aménagé pour elle un studio dans une chambre de bonne que j'ai eu l'opportunité d'acheter, à l'étage au dessus.
Edgar soupire, quitte le banc. Les péniches, ça ne l'intéresse pas. Je manque de le retenir par la manche. Je ne le fais pas.
– Tu as, dit Inès, du succès avec tes enfants, toi ?
– Edgar a les gènes de mon mari,
je dis, réalisant l'ineptie de l'assertion. C'est tout ce que je dis.
Derrière moi les loupiotes du zinc clignotent. Rien ne s'arrête. Une fois que c'est là, c'est là. Pas de pensée magique qui vaille, Mève. Encaisser le réel. Le réel se transforme *de lui-même*.
– Hier, dit Inès, une copine m'a dit qu'avec l'argent du studio je pourrais voyager. Ce qui m'arrive peu, question de moyens. Je l'ai mal pris.
– Nous faisons ce que nous pouvons.
– Ma fille a terminé ses études. Je devrais lui dire d'aller se faire foutre.
– Mais alors tu ne la verrais plus. Et tu continues d'espérer qu'elle refera du lien avec toi.
– Exact.
– Je vis ça avec mon fils aîné. Nos rapports se détériorent. J'ai du commettre, ou dire des choses. Il s'est replié. Il a cessé de me parler. Il a avec moi un contentieux. Incapable face à moi d'échanger à propos de sa douleur. Il redoute le conflit. Petit, il faisait la gueule pendant des jours. Enfin, je dis faire la gueule. C'était pour lui un refuge. Par ailleurs, il réussit sa vie.
– C'est celui de tes fils qui est artiste ?
– Il a confectionné douze tableaux sur base d'une photo de moi. Je suis en train de danser.
Inès rit, ce dont je lui suis gré.
– Il a, je dis, intitulé la série *Magie de l'écœurement*.
– T'en as parlé avec lui ?
– Impossible.
– Je n'aime pas cet impossible.
– Il faut que nous demeurions fidèles à nous-mêmes. Conscientes de nos manquements, certes, mais pas terrassées par l'implacable réel.
– Oula, notre Mève débarque.
Inès lève la main, oui un café, un café allongé. Pour toi aussi, Mève ? Volontiers.
– Ce qui est troublant, je dis, c'est qu'Edgar a l'air de bien fonctionner. Je veux dire, il est aligné sur ses ambitions. Il a du ressort. Je dis chapeau. Il bénéficie

d'une direction. Il a la gnaque. Moi, je m'accroche au bord du bassin.
– Comme moi.
– Le boulot ?
je dis.
– Le monde tourne fou.
– Le droit des femmes.
– Mauvaise passe.
Inès fait partie d'un collectif de journalistes féministes. Elle m'a proposé, naguère. La majorité de ces filles se revendiquaient d'un même parti. Je ne suis pas femme d'étiquette. Je suis conçue pour le mouvement. Comme la chaloupe que le vent emporte, sans effort du naviguant.
Voilà en quoi je suis différente d'Edgar. Edgar installe des turbines sur son rafiot. Il sait où il veut arriver. Je ne connais pas la destination de mon voyage. Parfois il n'y a pas de vent. Cela me fait un mal de chien. Dès que le vent se pointe, un tout petit vent, je redeviens vivante.
– Raconte-moi comment tu vas, je dis. En dehors du boulot. En dehors des enfants. Les amours ? Le cul ?
Pendant une heure Inès m'ouvre son cœur. Enfin, un peu. Si, Mève, elle ouvre la porte. Tu n'entres pas. Tu tires une chaise, capitonnée d'un beau bleu, un bleu dans les gris comme tu aimes, tu prends place sur le palier, tu écoutes Inès.
Pas une allusion à feu la Belgique, tu le réalises sur le trottoir alors que tu agites la main, Inès est souriante, elle a dit Ça me fait un bien fou de te revoir.
Je marche le cœur léger.

227.

Sur son lit d'hôtel Isadora sort d'un vaste sac plastique un pantalon hideux (avec des trous), un sweat et paire de baskets avec logo. Choisis par elle, achetés par son papa.
Tu vas rire, le logo, virgule horizontale, sur le corps de ma fille, ça me griffe le corps, surtout au niveau des poumons. Pour le moment, le mal est, en ces lieux de ma chair, ressenti.
Dans la salle de bain, je forme le numéro de Marianne. Pas des plombes, dit Isadora, je dois prendre une douche. La voix de Flavien ricoche sur celle de sa fille, la télé est allumée.
– Mève ?
– Comment tu vas, Marianne ?
– Ton frère est là.
– Mon père ?
– Veut tenir le coup jusque dimanche jour de l'élection. Nous sommes hébergés chez des amis. Une belle propriété. Ton père est contrarié de ne pas pouvoir rencontrer son ami Guillaume. Dont le staff ne veut pas qu'il s'affiche en ce moment avec des amis chrétiens. Ton père est furieux. Il a toujours assumé sa foi.
– Mon frère est près de toi ?
– Dans une communauté de sa congrégation, quelque part dans Bruxelles. Ils accueillent des flamands. Tu es chez toi ?
– Je peux vous voir samedi.

– Tu as renié ton père, Mève. Moi, ça m'a blessée.
– Je l'avais déjà renié. C'est un rappel.
– Qu'est-ce qu'il s'est passé, entre vous ?
– La mort de ma mère.
– Je connaissais ta mère, Mève. Ce n'était pas une bonne personne. Pardon de te le dire, mais elle ne s'occupait pas de vous.
Dans le miroir de la salle de bain, je ne me trouve pas si moche.
– Il vaut mieux, je dis, ne pas résister.
– Mais tu as résisté. Ce qui a fait de toi la femme que tu es.
Dans le miroir je produis une grimace.
Qui vient de prononcer *Ce qui a fait la femme que tu es* ? Ma conscience ? Marianne ?
Marianne.
– Je t'embrasse, je dis. Je dois y aller.
– A samedi, sans faute ?
Marianne veut que mon père s'endorme pour l'éternité dans le consentement de ses enfants. Lui, il n'en a rien à battre. Peut-être est-ce de lui, dont tient Edgar.
Je sors de la salle de bain. Isadora regarde un dessin animé.
– C'est plus de mon âge,
elle dit.
– En route pour Rodin,
dit Flavien il a l'air préoccupé.
– D'abord je prends une douche,
dit la petite et s'enferme.
Flavien me tend un regard, il y superpose un pauvre sourire, je me glisse dans ses bras.
La vulnérabilité est plus douce que la puissance.

228.

A l'Augustine, la cafeteria du musée Rodin, je prends place dans un siège bleu électrique. Trop tôt pour une bière. A une jeune fille peau lisse sourire de source, je commande une infusion.
Isadora est à la boutique du musée avec son père.
Cinq minutes de répit.
Plutôt que de consulter mon téléphone, je regarde les gens. Tout va bien dans le meilleur des mondes. Paris s'agite. Paris dispose. Paris désire. Les femmes mènent leur barque (et les poussettes sur les trottoirs étroits), les hommes permettent à leur phallus d'être présent aux discussions qu'ils ont entre eux, les enfants gobent du savoir, les vitrines brillent, les jeunes brûlent de se réaliser, les vieux regardent la télé.
D'autres que moi diront, ou pas, qu'il s'agirait de se mettre en alerte.
Journaliste, je suis écartée. Je devrais éprouver la révolte. Je m'éprouve soumise. J'en suis consciente. J'y consens. Le mal fut brutal. Ma petite fille. Pas question de se laisser entamer par l'acide. Laisser passer du temps. Ne rien s'imposer.
Je sais, Instinct, tu trépignes.
Pardonne-moi.
Mon téléphone affiche un vocal d'Inès.

D'autres messages, à foison.
J'écoute Inès.
Je n'ai pas songé à te dire combien les chroniques de Georgette et Rosa me manqueront, si tu ne trouves pas un moyen de les perpétuer. J'ai des idées de blogs, d'organes de presse, de réseaux. Appelle-moi. Un collectif de jeunes ruraux a intitulé son projet *Patas*, titre de ton article sur le recentrement culturel des villages. Des milliers d'artistes sortent des écoles, écris-tu. Tu t'adonnes, dans l'article, à des prospectives utopiques en matière de logements peu coûteux, des communs pris à bras le corps, un axe agriculture-culture-services, une pharmacopée partagée, des moyens de transports reliant les villages entre eux, transports qui soient lents, sans bruit, gratuits, fréquents. On a déjà lu ça, Mève. Mais toi, tu pousses le curseur. Celui de la fiction. À quand un roman ?
Une tisane camomille m'est servie. Des oiseaux chantent par la baie coulissée. Isadora prend place à mes côtés, sac rempli de gadgets. Son père commande un deux sandwichs, ils ont du se mettre d'accord.
– Ça va, chérie ?
– Toi ?
– Je commence la radiothérapie plus tôt que prévu.
Je pense à l'isolation de la Sixtine et du salon, qui cet été ne se fera pas.
– Tout se passera bien,
je dis.
Flavien me tend un sourire lumineux.
Nom de dieu, Mève. Tu aurais pu perdre cela.
Envie de rentrer à l'hôtel, seule. Sortir une ou deux stations de métro plus tôt, marcher dans les rues inconnues.
Flavien n'est pas à hauteur de mes désirs.
Isadora commande une orangeade. Lui, une bière.
Quels désirs, Mève ?
Quelque chose de grand.
Alleron ?

229.

Dans le TGV Flavien lit *Le Monde* format papier, air docte, de cela je le taquine. Nous occupons, notre fille et nous, un quatuor de sièges tournés en duos l'un vers l'autre. Flavien est face à moi, dans le sens du voyage. Je donne des coups de pied au journal ouvert. Il est patient, mon Flavien.
*Ton* Flavien?
Il m'a dégoté une paire de talons aiguilles, comme je les aime, pointure ad hoc. Je les sors du sac carton, les enfile, croise les jambes. Donne un coup de pied au journal.
– Oufti,
dit Flavien.
*Oufti*, expression liégeoise, signifie *Ça alors*.
– Tu vas me parler, je dis, d'un chien écrasé. De la fabrique du Pithiviers.
– Alleron,
il dit.
Je regarde par la vitre. Paysage plat.

Isadora a le nez sur le téléphone, une série. Dans son jeans à trous.
– Des rognons, on devrait en cuisiner plus souvent,
je dis.
Flavien baisse le journal.
– Tu as aimé ?
– Quand tu veux tu peux.
– Allusion à la soirée d'hier ?
Isadora quitte l'écran. Nous sourit. Que c'est mignon.
– Le cabaret, je dis. Première fois que t'y allais ?
Flavien se penche, me prend la main elle était sur ma cuisse, la serre bien au chaud dans la sienne.
– Ça veut dire oui ? je dis. Pas avec une femme avant moi ?
Flavien relève le journal.
– Flavien ?
– Hum ?
– Des collègues viennent dîner ce soir à la maison. Tu m'aideras ?
– Je ferai cela pour toi.
– Il disent quoi ?
– Sur la fabrique du Pithiviers?
Journal baissé, replié, puis une fois encore.
– Ne me parle pas de lui,
je dis.
Flavien regarde par la vitre. Paysage plat.
– Je te garde, je dis, jusqu'à ce que tes cancers se fassent la malle.
– Tu t'y engages ?
– Je te trouves détendu.
– J'étais nerveux ?
– Un peu.
– Mais, je jouais au golf.
– Je ne pouvais rien te demander. Tu te foutais en rogne.
Une vieille passe dans la travée, engloutie sous des couches on est littéralement en été, hein. S'accroche au siège de Flavien. Manque de tomber. Flavien lui dit Ça ira ? Gentil Flavien.
– Je pique un somme, il dit. J'ai des macaronis ce soir à préparer.
Flavien cale sous la tête son pull mis en boule. Il dort. Le paysage étant plat, je me laisse aller.
Je consens, disais-je, à n'avoir pas la force de cracher à la gueule du salaud. Je suis la seule on dirait, à le démasquer. Ma vanité (nous naissons avec un réservoir à vanité, sans quoi nous mourrions déchiquetés par la vertu), ma vanité disais-je me fait ressentir très doux les références d'Alleron à Georgette et Rosa.
Je rêvais un monde. Alleron prend le rêve à bras le corps.
Pour ce qui concerne la nouvelle capitale de la république française de Belgique, déplacée cent kilomètres au Sud-Est, je mentionnais des logements pour six cent mille belges bénéficiants d'un environnement idéal. Beaucoup beaucoup d'arbres, de jardins collectifs, pas un moteur à explosion, écoles ouvertes sur le faire davantage que sur le connaître, des artistes partout tout le temps j'en passe.
Alleron y calque une intelligence artificielle *et* d'omniprésentes milices. Ces

indications sont mentionnées dans mes articles. Ils finissent souvent dystopiques, les articles signés Georgette et Rosa. Tendance à imaginer le dérapage. Surtout quand les visées sont de bonne intention mon cul.
L'ironie est créatrice. Tous sommes pourvus d'un sens de la dérision. Sans quoi nous nous foutrions une balle dans le crâne chaque matin.
Isadora mange des tubes colorés issus d'un sachet plastique coincé sous sa veste.
– Donne m'en un,
je dis d'autorité.
Ma fille m'accorde une confiserie de couleur bleu, que je suce centimètre par centimètre. Elle en extrait une autre, rouge, la fiche en bouche, yeux rivés à l'écran du téléphone. On dirait que lui est confisquée son âme. Qu'elle est juste un corps.
Derrière la vitre, maisons autour d'une église. Belgique.
Début des années soixante, alors qu'en matière de richesse la Flandre supplantait peu à peu la Wallonie, le syndicaliste André Renard réclama la scission du pays. Socialisme comme troisième force, entre le néo-capitalisme américain et le planisme policier de l'URSS. Médecine gratuite. Contrôle ouvrier dans l'économie capitaliste.
La presse de droite nommait Renard *le Castro de la Wallonie*.
Lui : «Le terrain de la lutte des classes est le seul et le vrai terrain de combat. Seule l'action générale et directe des travailleurs peut peser sur un capitalisme dont la puissance matérielle est intacte ». Il crée le Mouvement Populaire Wallon. Veut créer une république socialiste wallonne.
Aujourd'hui personne ne se dit wallon. On doit aux socialistes un lot considérable de corruption. Depuis cinquante ans.
Depuis cinquante ans, le parti socialiste demeure le premier parti francophone.
– Maman, c'est vrai que la Belgique ne sera plus la Belgique ?
dit Isadora. Un tube rouge de gélatine lui pend aux lèvres. Un instant j'ai cru qu'elle pissait le sang. Je me redresse. Je m'enfonçais.
– Les flamands, je dis, veulent l'indépendance depuis soixante ans. Le problème était Bruxelles, qui est sur leur territoire.
– Bruxelles n'est pas pile au centre ?
elle dit.
Flavien lève un œil. Son corps est tassé contre le pull en boule.
– Les flamands ont Anvers, ville richissime à cause du port. Nous aurons une nouvelle capitale. Bruxelles sera sous tutelle européenne. Elle commençait à sentir l'arabe.
– Tu ne peux pas dire ça,
dit Isadora.
– Je ne dis pas ça.
– Tu ricanes.
– Absolument.
– Tu fais comme les gens qui se sentent supérieurs. Comme mon prof de sciences.
– Tu ne regardais pas une série, là ?
– J'ai une appli sympa, elle me donne des nouvelles du monde. De temps en temps je jette un œil.
– Ils disent quoi ?
– Georgette et Rosa.

– Sur ton appli ?
– Ils disent qu'Alleron et toi vous avez inventé la république française de Belgique.
Flavien me regarde droit dans le truc noir au centre de l'œil. Je ne vois pas ce qu'il me cherche à dire. Il persiste.
– Quoi ?
je lâche.
– Rien.
– Georgette et Rosa, dit Isadora, c'est toi maman.
– Ils donnent mon nom ?
Isadora me tend le téléphone sur l'écran duquel est affichée une photo de moi (prise naguère par Irma, de force, pour le site du magazine).
– Ils disent quoi d'autre ?
dit Flavien. Il se penche sur le téléphone de sa fille. Par la fenêtre défile des entrepôts. Bruxelles. D'où nous prendrons un train pour Namur. Où Zita nous cueillera.
Bien sûr, j'éprouve de la vanité.
Je ne sais plus quel philosophe rapporte les propos d'une amie psychiatre, je paraphrase : Quand tu vas bien psychiquement, c'est que tu acceptes d'être quelqu'un d'ordinaire, de banal, de pas exceptionnel. Raison pour laquelle il y a peu de gens qui vont bien psychiquement.
Depuis que j'écris, j'ai le désir de sortir du bois. Que l'on crie non pas au génie, je n'y crois pas, ni au talent. Nous avons *tous* des facilités. Le talent est d'y foutre le feu. Le feu tu l'as ou tu l'as pas. Souvent le feu des enfers. En toi.
Bref je n'avais pas le sentiment d'appartenance au lot humain.
Quand j'étais enceinte, que les enfants étaient petits, je me sentais femme. *Désirable*. J'existais pour eux. Ils me fascinaient. Je débordais d'amour. Un feu à l'envers. Une source.
Là, je me sens brûler.
– Cache ce sourire,
dit Flavien.
– Tu m'en veux ?
– C'est dingue ce qui t'arrive.
– Le type est dangereux.
– Il est des chrétiens doux comme des agneaux.
– Pas Alleron. Alleron fréquente mon père.
Flavien se lève, jette les bras en hauteur, attrape mon sac.
– Trop tôt,
je dis.
– C'est qui, dit Isadora, qui vient ce soir ?
– Des journalistes.
– Pourquoi ?
– Un truc cloche.
– Comme dans les églises ?
– Tu ne trouves pas si bien dire.
– Maman, sois simple.
– Sois simple, renchérit Flavien.

Il se rassied. Cernes sous les yeux. Ne me dis pas que je devrai m'occuper de toi. Demande à tes gosses. J'ai assez donné.
– Elle raconte quoi, ta série ?
je dis à Isadora.
– Tu me prends pour un bébé.
– Tu es intelligente.
– C'est autre chose. Mais quoi ?
– Je n'aime pas cet Alleron.
– A cause de ce qu'il m'est arrivé ?
Un vampire fore un trou dans mon cœur, y enfonce une paille, aspire le sang.
– Il ne t'arrivera rien,
je dis.
Flavien ouvre les bras. La petite y trouve place. Flavien lui embrasse le front.
Derrière la vitre, des maisons se blottissent les unes contre les autres. Banlieue. Le train ralentit. En français puis en flamand est annoncée l'arrivée imminente pour Bruxelles.
Le vampire, désaltéré, émet un rot. Je respire. J'ai vérifié. Je respire.
Folle initiative que de faire venir Clément et Françoise chez moi. Ils le sauront. Ceux qui me surveillent.
Mon doigt sur l'écran scrolle les contacts, sélectionne *Clément*.
– Allons-y,
dit Flavien, il me tend la main.
Je tends la mienne.

230.

Clément arrive par le jardin, bouteilles de vin dans chaque main. Il porte un veston marron, un jeans délavé, une chemise blanche non repassée. Clément est plus grand que dans mes souvenirs. Trois ans au moins que je ne l'ai croisé. Belle carrure.
– Superbe,
il dit, ajoutant à voix basse Je parle de toi, et m'embrasse près de l'oreille ça chatouille.
Zita sur la terrasse dresse la table. Balthazar et elle ont cuisiné des tourtes au saumon et mis au frais ont-ils dit deux bouteilles de bulles.
J'eus le temps de prendre une douche (difficulté à m'arracher au jet), d'enfiler une robe longue de coton noire, talons compensés de liège, poudre sur le nez, noir aux yeux.
Se sentir belle. Comble de la subjectivité. Hardiesse du sujet. Existence consentie. Se sentir belle est une force.
J'ouvre (côté rue) à Françoise et Luigi. Sur la terrasse, Dorothée, sublime dans une tunique grise ceinturée, collier de turquoise, s'entretient avec Clément.
J'embrasse mon amie, elle dit en aparté à propos du journaliste Il ne se sent pas bon. Tous les deux vous aimez les Vosges, j'ai envie de dire. Je ne dis pas. Le futur rencard n'adviendra point. Je m'étiole deux secondes, avant de reprendre la barre.
Flavien est de noir vêtu, pantalon de lin, tee-shirt. Zita resplendit, Clément ne la quitte pas des yeux. Françoise vide deux coupes de bulles, Luigi a le nez sur un smartphone fabriqué en Chine pour le compte des américains. Olé. Nous pouvons

commencer.
Clément prend place en bout de table. Me fait signe, Viens ici. Je me penche, renifle le bougre, nada. Dorothée, de mauvaise foi.
Celle-ci demande à Balthazar du vin rouge. Hector débarque en peignoir, ligne sur le côté hyper tracée. Visage poupin joli. Pas de lunettes. Je l'attire sur les genoux. Il plonge le nez dans mes cheveux. Je sens contre moi palpiter le jeune cœur.
Gladys fonce sur son père, sur sa petite sœur, les embrasse à foison. Réclame une coupe. Pas un regard, pas un mot, pas un sourire pour moi.
Prendre ce qui vient. Le guingois, l'amer, le décevant.
– Ah tu es là, elle me dit. Puis, à son frère collé serré à mon torse: Dégage.
Gladys se pose sur mes genoux m'enlace le cou. Clément dit On passerait à notre affaire? Gladys répond par grognement. Clément rit. L'air est délicieux. Sucré. Comment parler du parfum des fleurs ? Comment disent les enfants, qui ne s'encombrent pas de l'esthétique du mot? *Ça sent bon. Je me sens belle. Je me sens bien*.
L'enfance se rit des mots. L'enfance pratique la vie.
L'adulte se laisse encager par les mots. Encagé, il encage à son tour les mots.
Les mots rabougrissent.
Au lieu de leur donner liberté. De les inventer autres que justifiant l'accablement.
S'il avait une peau, le mot se rebellerait.
Le mot est une ligne qui tremble.
– Luigi ?
dit Clément il dépose son verre à moitié plein à côté de la tourte dans son assiette, à laquelle il ne touche pas.
Gladys demeure accrochée à moi. Elle me dit, doucement : Je suis amoureuse.
Parfum du lilas.
*Lilas* suffit.
Je serre ma gamine de seize ans, toute de gratitude cousue à l'heure du grand déchirement.
Au dedans de moi on me fait taire.
*Taire* suffit.
– Conrad de l'agence Reuters, dit Luigi, enquête sur ce que nous n'appelons plus, désormais, Predator.
– Nouvelle génération ?
dit Françoise bouche pleine, joues rosies par l'alcool.
Dorothée, assise à l'autre bout de la table, enlace Isadora debout, sortie cheveux mouillés de la douche.
Les os de Gladys m'entrent dans ma chair.
– Explique,
dit Clément à Luigi.
– Volatile,
dit Luigi.
– Quelle chance, je dis à Luigi et Françoise, que vous soyez de passage en Belgique.
– Il n'y a plus de Belgique,
dit Clément.
– Il n'y en a jamais eu,
dit Flavien.

Il boit de l'eau, mon mari. Pâle comme un drap.
– Sur les treize d'entre nous, dit Luigi, qui avons détecté l'intrus, dix n'en n'ont plus la trace.
– Il y a les faux mails dans ma boite,
je dis.
– Flavien, ça va ?
dit Dorothée.
– Papa !
dit Isadora elle cherche à rattraper son père il s'effondre sur la pelouse je ne bouge pas. Clément bondit, redresse Flavien.
La scène face à moi se passe de l'autre côté de la table. Je ne vois, des personnages, que les cheveux. Françoise me regarde navrée.
Elle mâche.

231.

Il se plante devant moi je n'ai pas l'occasion de produire un pas : Edgar.
– Tu as des choses à régler avec tes collègues, il dit. Je m'occupe d'appeler le médecin.
Dorothée se lève suivie de Flavien. Isadora pleure. On l'entend pleurer.
Edgar presse, légèrement, mon avant-bras.
– Le voyage l'a fatigué,
il dit.
Immédiatement la culpabilité m'écharde-t-elle. Est-ce cela que tu insinues, Edgar ? Que nous aurions du renoncer, pour ton père, à ce voyage ?
Edgar hisse à bout de bras sa plus jeune sœur, elle profite de l'instant. J'aimerais en faire autant. Abandon d'enfance. Contentement dépourvu de pilotis.
– Je suis désolé,
me dit Luigi, eu égard à Flavien.
– Cancer,
je dis.
Clément me sert un verre de rouge. Je le bois. Je ne devrais pas. Il y a de l'eau sur la table. Je noierais mon assuétude dans la pâleur de l'eau telle qu'elle entretient la vie.
La vie en toi, Mève. Déformée par les coudes de la terre.
– Conrad a un pote hacker,
dit Luigi.
– Qui est Conrad ?
je dis.
– Le type de Reuters,
dit Dorothée. Elle lève son verre à ma santé. Nous buvons, elle et moi.
– Les virus sur nos ordis, reprend Luigi, sortent de la tête d'une entreprise russe.
– Tu prétends, dit Françoise à son mec, qu'il y a une solution.
Elle s'empare de la dernière portion de tourte. Nos yeux se croisent, à Dorothée et moi.
– Tous les treize, dit Françoise, vous avez suivi le protocole de recensement ?
– Quel recensement ?

je dis.
– Je l'ai fait pour toi,
dit Clément.
– Conrad met en branle la confrérie, dit Luigi. Du Luxembourg à l'Islande, de l'Espagne à la Bulgarie, les gars font bosser les contacts.
– Vous avez, dit Clément, trois des lettres du code source. M.N.O.
– Les ordis ont sous la main des milliers de mots, dit Luigi. Comment savoir.
– Vous avez une liste ?
je dis.
Luigi sort de la poche du pantalon un feuillet jaune pâle. Imprimé recto verso. Trois colonnes pour chaque page. Hector est derrière moi. Me souffle à l'oreille qu'il reste une tourte, Gladys le lui fait dire. On fait circuler le feuillet jusqu'à moi. Hector se penche. Il porte l'eau de Cologne que, dans le lavabo de la salle de bain, il y a quelques jours j'ai vidé en catimini. En a-t-il racheté ?
– *Simone*, il dit pointant l'index sur la feuille jaune pâle, Simone comme la femme qui écrit à propos de Guillaume.
Clément tend le sel à Françoise, Luigi enfile une paire de lunettes il ne lâche pas son téléphone.
– Simone ?
je dis.
Luigi lève le nez.
– Tu sais, dit Hector, quand la femme de Guillaume est allée au Vatican, Simone disait d'elle qu'elle était chicos comme une femme de président.
– Pourquoi pas *monacale* ?
Clément hésite à assaisonner sa tourte, salière suspendue au dessus de l'assiette, la tourte est froide à présent.
– Parce qu'un enfant opère un lien,
dit Luigi.
Il a une tête de fouine, Luigi. Peu de cheveux, foncés, sur le crâne, un nez effilé mais. Des yeux bleu pâle comme une nuit argentée.
Clément sale la tourte froide. A trois reprises.
Françoise s'essuie la bouche avec un mouchoir de sa provenance.
Nous ne mettons pas de serviettes à table, dans cette famille. Il y a des familles où c'est la première chose mise à table après l'assiette. La serviette.
– Tu vas voir comment va papa ?
je dis à Hector. *Un enfant,* selon Luigi.
Enfant qui, contrairement à l'adulte, s'exprime, pur, à travers ses errances.
– Je propose la piste Simone,
dit Luigi.
Il envoie un message avec les deux pouces, sous les yeux, torves, de sa femme. Il dépose le téléphone. Boit sa première gorgée de vin. Sa femme, Françoise, demande à Dorothée si elle a pour habitude de cuisiner de la tourte. Elle pas.
Maud et Fred débarquent. La quarantaine. Elle, sacoche de cuir clair en bandoulière sur veste saharienne, tee-shirt blanc, pantalon insignifiant (jeans), pataugas aux pieds.
Énergique, Maud. Grand reporter. Clément la prend dans les bras. Fred a le visage rond. Cuir chevelu à nu. Fume. Tient le mégot entre index et pouce. Zita revenue (avec sur le dos un gilet myosotis) dit qu'elle apporte un cendrier.

– Comment va ton père ?
je lui dis.
– Il mange un cornet vanille,
m'est-il répondu.
Les deux journalistes m'étreignent, tout le monde s'étreint. Dorothée se sert un énième verre.
– Des pistes ? dit Fred il s'allume une clope. Ça ne dérange personne ?
Il lève ses yeux bleus sur ma fille dans son fin cardigan myosotis. Il lui sourit. Zita s'en va, liquoreuse.
Il a une belle voix, Fred. Passe sur divers médias radiophoniques, Belgique et ailleurs. Se rend dans des zones où personne ne met les pieds. Polyglotte, publie des essais, carnets de voyage, recueils de photos.
– Qui nous joue ce tour de pute ?
il dit, mégot entre les dents, foulard vaporeux autour du cou, enroulé trois fois, blanc. Le reste des fringues : claires.
– Tu es le seul, lui dit Luigi, à avoir screamé chacun des paramètres tel que je le préconisais. Tes renseignements sont nickel.
– Mais ?
dit Fred, so sexy.
– On se fait baiser,
dit Clément.
Je me lève, Clément me retient le bras.
– Je fais des efforts,
il dit.
– Pour?
– Quand je suis énervé je gaudriole.
– *Se faire baiser* est magnifiquement populaire,
dit Dorothée.
Mais c'est pas vrai. Elle lui fait le regard papillon.
Françoise est avachie. Elle attend un dessert. Zita arrive à temps avec le cendrier. Le paquet de cendres fléchissait. Fred secoue. Nouveau regard sur Zita. Elle ôte le myosotis.
– Je t'aime comme tu es,
je dis à Clément.
– Qui nous surveille ?
dit Maud puis Non merci à Dorothée qui sert du vin.
– T'as une idée ?
dit Clément à Maud tandis que, je pénètre la cuisine. Flavien n'y est pas. Mais dans le salon télé, dont la porte est ouverte d'où j'entends des Pan ! cinématographiques. Je dépose les hanches contre le rebord de l'évier.
– Salut la belle, dit Maud par derrière elle m'enlace. Il t'arrive quoi ?
– Tu parles de Georgette et Rosa ?
– De ta fille.
Je fais couler l'eau fraîche sur la moiteur des doigts.
– Mève, regarde-moi.
Je me retourne, Maud recule d'un pas.
– Ok, elle dit. Tu as peur.

Je vais à la table blanche maculée de miettes. Je m'y assieds dos au poêle de faïence. Maud s'installe face à moi, jambe pliée sous les fesses.

– Nous sommes journalistes, elle dit. Nous opérons des connexions. Nous enquêtons sur des faits auxquels personne n'est sensé porter attention. Tu as entendu le billet sur France inter ? Georgette et Rosa ?

– Non.

– Ils essaient de te contacter.

– Ma gamine a été violée.

Maud pose la jambe à terre. A côté de l'autre jambe.

J'ai peut-être reçu les analyses prélevées sur le vagin d'Isadora. Je n'ai ouvert aucun des cent dix messages poireautant dans ma boîte.

– Qui voudrait te faire taire ?

dit Maud.

Je trace une ondulation parmi les agrégats de pain.

– Alleron ?

dit Maud se penchant sur moi. Son nez touche la surface de la table. Les yeux sont levés haut.

– Pose ton téléphone, ici,

je dis, dégageant sur la table un rond parmi les miettes.

– Mève.

– Actionne le mode avion. Je veux voir.

Maud agit dans le sens de ma requête.

– Un autre téléphone ? je dis. Micro ?

– Non.

– Alleron ment.

– Alleron, dit Maud, s'organise sur le mode opératoire du coup d'état. Se faire élire en dix jours après défection du gouvernement, du jamais vu.

– La démocratie est morte depuis deux mille ans. On nous vend son ombre.

Zita passe derrière moi, dégage mes cheveux en une couette. Sensation *capillaire*. Même mes cheveux sont-ils pourvus de capteurs.

– Tu es la fille de Mève ?

dit Maud à Zita.

– L'aînée, répond Zita. Deux sœurs plus jeunes, dont Isadora.

– C'est toi, je dis à Zita, qui a parlé à Maud ?

– Je n'ai parlé à personne,

dit Zita.

– Où est Léo ?

je dis.

– Dans sa chambre.

Je me tourne sur ma fille aînée. Une grimace sur son visage tente de m'échapper.

– Qu'est-ce qu'il se passe avec Léo ?

je dis.

– Ce n'est pas le moment, dit Zita. Une dizaine de journalistes viennent de débarquer. Fred en attend cinq autres. C'est à toi de me dire.

– Il se passe, dit Maud prenant appui sur les coudes et avant-bras, qu'un homme pas politique s'apprête à créer l'autonomie d'un état dans la pagaille généralisée.

– Alleron ?
dit Zita, mains posées sur mes épaules.
– Nous investiguons, dit Maud. Nous trouvons que dalle. Alleron, plus blanc que blanc. Comme s'il avait anticipé les inondations. Les flamands ne pouvant regagner leurs pénates pour les élections, ils voteront électroniquement depuis la Wallonie. Pour l'indépendance de la Flandre.
Maud part d'un rire immense.
– Pourquoi Léo est-il dans sa chambre ?
je dis.
Zita se déplace, elle est sur ma droite.
– Conflit avec Hector.
– Mève,
dit Maud.
– Je monte le voir,
dit Zita et s'éclipse.
– Qui a intérêt à te faire peur ?
dit Maud.
– Ne parle à personne, ok ?
Son silence vaut un contrat. Un truc de journaliste.
– Alleron fait croire, je dis, qu'il me connaît depuis perpète. C'est faux.
– Je le savais !
dit Maud elle frappe du poing la surface. Le côté de la main doit être grevé de miettes.
– Je n'ai aucun recours.
– Sauf si on remonte la source des faux mails.
– Luigi dit que ce n'est pas prioritaire. D'abord le Predator.
– On peut choper Alleron.
– Il n'a pas pris le risque.
– Les copains sont partagés, je te cache pas.
– Côté sympa-motivé du bonhomme ?
– Depuis trois ans il tisse des liens avec les gens qui comptent. Le monde civil, économique, académique. En Flandre comme en Wallonie, en Europe comme dans le reste du monde. Personne n'y portait attention. Personne.
– Jos l'a interviewé. C'est passé dans les médias flamands.
– Jos sera là dans une demi-heure.
– C'est à vous de faire le boulot,
je dis, faisant glisser le téléphone vers Maud. Qu'elle reprend comme si j'allais à nouveau le lui confisquer. A la vitesse de l'éclair.
– Nous nous contenterions, elle dit, d'assister aux élections ?
– Je ne peux rien faire.
– Démentir, pour Georgette et Rosa : tu ne connais pas Alleron.
– J'ai eu une relation, ambiguë, avec une de ses connaissances. J'ignorais à l'époque que les deux hommes avaient un connexion. Un dénommé Paul.
– Complet veston en velours, cheveux foncés, super beau gars ? Il est dehors.
– Maud, j'aime la femme que tu es. La féministe. Je te place haut dans le panier de mon estime. Je n'agirai pas.
– Pourquoi nos potes, alors, se donnent-ils rendez-vous ici ?

– Clément.
– Clément est au courant, pour ta fille ?
– Non. Toi, comment tu sais?
– Je suis journaliste.
– J'en veux davantage.
– J'ai opéré des parallèles entre Alleron et Georgette et Rosa, que je lis depuis longtemps. On a dérobé ton ordi, tu t'es fait voler ton interview, Alleron est passé en une alors que l'édition était bouclée. Tout se sait.
– Pénélope a parlé ?
– Elle a parlé.
– Pour Isadora ?
– Mève.
– Je t'écoute.
– Laura Ceroli, dit Maud. Assistante du toubib qui, à la clinique, a ausculté ta fille. Je n'ai eu qu'à faire le lien.
Je me lève. La vie roule dans mon sang comme des boules de feu dévalant une pente.
Ils feront ce qu'ils doivent faire. Je ne puis que consentir à ce que mon instinct dicte. La vérité est trop grande que pour se glisser dans les esprits. Les mentalités doutent du moindre fait. A cause des jeux en ligne, à cause des images truquées, à cause des scandales à répétition. Le réel n'a pas le vent en poupe.
Le doute, bien.
Le doute est le nouveau navire. Il fonce droit sur les falaises. Tout le monde chante à bord.
– Ce qui occupent les paires de couilles dehors, dit Maud, ce sont les élections. Que l'Europe cautionne. Elle a permis des passe-droits procéduriers absolument, ouf, comment dire.
– Inimaginables.
– Ces messieurs sur ta terrasse discutent le coup, passant à côté de la personnalité d'Alleron. Sauf Clément. Clément ne piffe pas Alleron. Clément s'arrache les cheveux, qu'il n'a pas nombreux, à comprendre.
– Alleron est populiste. Un don, en ce qui concerne l'oreille du peuple.
je dis.
– Ma mère l'adore, dit Maud. Elle a été syndicaliste toute sa vie.
– Alleron est d'obédience catholique. Pas bon pour les femmes.
Maud se lève, elle dit Ouille, pose la main sur un genoux.
– La vieillesse,
elle dit.
– Nous avons le privilège de n'être pas vieilles encore,
je dis. Je le pense. De la vérité, on n'a pas intérêt à douter. Ou on perd son temps on on vieillit.
– Il y a des intérêts colossaux,
dit Maud, elle s'étire, découvrant le nombril.
– Les nouvelles configurations européennes, je dis, se meuvent depuis belle lurette. Nous avions le nez sur notre déprime. Nous désirons plus que ce que nous avons. Nous passons notre temps à tâcher de l'oublier.
– Continue d'écrire, Mève.

– Élucubrations.
– Luigi trouvera.
– Je doute.
– La vérité éclate, c'est dans sa nature.
– Tu sais que c'est faux, Maud. Les femmes ont été salies, effacées, exploitées, rabaissées, écartées, méprisées pendant des siècles. Des putes, des sorcières, des utérus. La recrudescence de violence à leur égard augmente.
Maud passe la main sur mon poêle de faïence.
– Il est beau, elle dit. Norvégien ?
Trois filles jeunes, moins de trente-cinq ans, s'exclament On te cherchait, Maud. Maud me présente. J'apprends, des bouches juvéniles, que les flamands font main basse sur notre immobilier.
Les flamands, dorlotés dans la partie francophone du pays, ne veulent pas en repartir.
Elles sont gaies. Elles sont jolies. Elles s'expriment avec intelligence. L'une d'elle porte un décolleté plongeant. La plus diplômée, me glisse Maud à l'oreille.
Nous sortons de la maison.
Maud dit Nous ne nous laisserons pas faire, Mève, c'est impossible autrement.

232.

Debout sur une chaise un journaliste flamand lève son verre à la république française de Belgique. Les francophones sous le chêne avec guirlandes allumées ont le nez dans leur verre, qu'il vident.
Qu'ils étreignent à pleines poignées le destin de la civilisation nouvelle. Je n'ai pas l'étoffe de ruer dans les brancards des illusions nouvelles. Je ressens, c'est tout. Depuis le début.
Alleron a fait le pas de géant que les petits fonctionnaires avaient le scrupule de ne pas franchir. Pensant qu'ils seraient punis. On finit toujours par vous tomber dessus, pas vrai ? Pendant des décennies, les élus s'en sont foutus plein les poches à tel point outrageusement que la vérité se vomit elle-même.
Ce n'est pas le fric qui intéresse Alleron.
C'est le pouvoir.
Personne ne veut plus du pouvoir. Mais de la vassalité. Le pouvoir te tue. Au sens propre. Les mafias prolifèrent.
Le désordre crée.
Il faut du désordre et l'ordre advient.
Clément marche vers moi, le pas lourd. Avant qu'il n'arrive à ma hauteur, Paul m'attrape l'avant-bras. Me fait mal, merde.
– J'ai un fils à consoler,
je lui dis. Je monte chez Léo.
Mon cœur bat fort c'en est flippant.

233.

Léo allonge une jambe il est assis sur le lit dos au mur.
– Zita vient de passer,
il dit.

Je prends position avec intention de douceur.
Le sol sous moi se fragmente. Je n'ai pas la force de résister à l'une des quatre lois primordiales : la pesanteur. Je m'allonge sur le lit, dans le sens de la longueur. Je conserve un pied à terre.
– Mève tu es blanche comme la mort,
dit Léo.
– Tu aurais pu dire *comme la cuisine*.
L'esprit de Léo ne fait pas Tilt.
– Raconte-moi,
je dis.
– Il y a tous ces gens.
– C'était comment l'anniversaire de ton ami ?
Léo des doigts de la main droite tortille le drap. Quand l'ai-je changé la dernière fois ? Mère indigne.
– Bon, dit Léo, puisque Zita sait.
– Merci.
– Tu ne passes pas après Zita, Mève.
– Accouche.
Léo s'allonge contre moi, m'enserre la taille. Je ramène le pied qui était au sol, parallèle à l'autre pied sur le lit, ça fait quatre pieds parallèles.
– Hector,
dit Léo.
– Il a dit quoi ?
– Que tu ne m'aimes pas.
– Il était comment, cet anniversaire ?
– J'ai gagné au poker.
Je souris. Sourire égaie l'engourdissement. Long, comme mot. *Engourdissement*.
– Mève ?
– Je suis là.
– Hector dit que je suis pour toi un poids.
– Hector est jaloux. Il n'est jamais invité chez des amis.
Je serre contre moi le bras du gamin que la mer repoussa.
– Mève il y a de la joie dans ta vie ?
– Pour le moment c'est comme si j'avais une grosse grippe.
Léo soulève le buste qu'il immobilise grâce au coude replié. Il me regarde. Son bras me ficelle.
– Isadora n'a rien ?
il dit.
Des clameurs montent du jardin. J'embrasse le gamin.
– Ne te laisse pas harponner par les paroles mauvaises, je dis. Hector se sent détrôné. Tu as son âge. Son père est parti pendant deux ans. En échange toi tu débarques. Je t'aime. Hector est incertain. C'est mon fils.
Je suis assise sur le bord du lit, dos à Léo.
– Laisse-moi guérir,
je dis.
Je me tourne sur l'enfant des peaux d'Afrique. Le visage noir est parcheminé de larmes. Je me lève, tends la main. Léo y glisse la sienne. Je l'attire contre moi. Lui

embrasse les cheveux. Ses bras sont longs, des kilomètres. Il me serre contre son corps. Dans ma tête il y a des cris de nuit. Des vagues massues. Au secours. Jamais depuis deux ans Léo ne s'est laissé embrasser. Je l'écarte avec difficulté. Je le regarde. Il hoche du menton. Ça ira.

– Je tiens à toi, je dis. Ma famille est ta famille. Je crois en toi. Je parlerai à Hector.

– Non, Mève.

– Fais-moi confiance.

– Mève ?

– Mon fils ?

– Rien.

– Descends, je te présenterai. Tu observeras les gens. Des journalistes.

– Je voudrais rester seul.

– Je t'aime,

je dis passant les doigts sur les joues de mon enfant.

234.

A mi-chemin de l'escalier aux arrêtes attaquées par les vers, je consulte mon téléphone. Trois mille deux cent quatorze messages sur la page face de bouc de Georgette et Rosa. Près de cent messages sur ma boite mail, tous personnels. Trente-quatre appels. Davantage de messages Whatsapp.

Laura Ceroli.

Pas de sperme sur Isadora. Mève, je suis une activiste féministe. Je sais pour Georgette et Rosa. Alleron vous pique vos idées, après il dit que vous échangez l'un avec l'autre, sale macho. Vous avez vu sa femme à la télé ? Nom de dieu j'aime pas ça.

Je me traîne jusqu'à la salle télé, Isadora dort dans les bras de son père. D'un doigt sur les lèvres Flavien me fait chut, il regarde un film d'inspecteur de police flingue en bout de bras.

Je transite par la salle de bain, il y fait suffocant, j'ouvre la fenêtre. Ils sont une trentaine en contre-bas. Je me ravale la façade. Je baigne d'huile sèche mes cheveux. Je me dévête. Mes bras sont lourds de chair inutile. J'enfile des escarpins. Ils me prendront pour une délinquante. Besoin de me sentir belle.

Carlo Rubbia le Nobel de physique (je lis Trinh Xuan Tuan) dit La beauté de la nature, vue de l'intérieur, est encore plus parfaite que vue de l'extérieur.

Si j'appréhende quelque beauté sur mon reflet, c'est que c'est beau à l'intérieur. Au centuple.

Je suis éprise de beauté.

Elle ne requiert nul effort, la beauté. Juste de l'attention.

J'ourle mes cil d'une pâte extra noire. Ne pas tomber en amour de son reflet. C'est du vide. Du rien. De l'imposture.

Assumer de se sentir belle. Se raconter des histoires. J'adore ça.

Edgar sort de la maison en même temps que moi il sent la beuh. Je vais chez Baltha, il dit, je peux t'aider? Oui, je dis, Zita et Gladys courent dans tous les sens tu ramènerais ton frère ? Je tente un sourire. Edgar n'est pas hostile, Mève. Il est là pour une trêve. Je l'attrape par la manche. J'ai vraiment besoin de vous, je dis. Edgar dit Je vais chercher Baltha.

J'aurais envie qu'il serre son corps contre le mien, sans résistance, qu'il dise Cela va de soit, maman, nous sommes là pour toi.
Son dos s'éloigne de mon regard.
Paul est là.

235.

Je croise les bras sur le buste. Envie d'un blanc frais. Flavien matant l'inspecteur à un étage d'ici, je regarde Paul avec flammes. Il recule. Sa main sur mon bras m'occasionne une déplaisance. Je regarde les gens autour de moi ils sont contents de se voir ça se congratule ça trinque ça cause.
Paul m'entraîne. Je tire sec le frein à main.
– Tu me rends fou,
il dit.
Je ris.
Sur ma droite, en version floue mais distincte, se profile Clément. Il attend, lui aussi, son heure. Je le sens sur le qui-vive. En sa direction mon corps se dirige.
Reprise du bras par Paul.
– Je ne veux plus te voir,
je dis.
Paul m'attire contre la veste de velours côtelé il doit faire étouffant là dessous, fragrance citronnée mon corps reçoit cinq sur cinq. Pauvre Clément.
Je marche vers le mur de la maison que la clique de journalistes ne voit pas, le flanc Est. Là, entre un hortensias et un rosier sauvage je suis plaquée au mur, langue badigeonnant la mienne, Paul embrasse bien.
Pourquoi n'avoir pas écrit dans Georgette et Rosa la façon dont les hommes nous prennent ? Pourquoi sont-ils la plupart du temps *pressés* ? Comme s'il y avait *urgence* ? A quoi fait référence *un homme qui embrasse bien* ? *Un homme qui baise bien* ? Ont-ils *tous* besoin de se faire sucer ? L'envie d'enculer ? Le phantasme de voir une fille se masturber ? Deux filles se tripoter ? Que pensent-ils du gode ? Nous, que pensons-nous du gode ? C'est quoi ce malaise de se faire plaisir à soi-même ?
Il m'est arrivé, jeunette, d'avoir un mec dans mon lit qui se branlait. Cela m'a semblé d'un ennui. L'érotisme peut-il se passer de sexe ? Pourquoi le sexe lent a-t-il autant de succès, de nos jours, chez les femmes que chez les hommes ? Ou en est la sauvagerie ? Le progrès dans la science portant des hormones nous donnera-t-il de gagner en énergie sexuelle ?
Paul dit J'ai envie de te faire l'amour. Je soupire. Cela ne lui échappe pas.
– Cette histoire, je dis, me fait gerber.
– *Notre* histoire ?
– Il y a quatre ans j'étais folle de toi. Au point de laisser Flavien partir. Tu t'amusais de me plaire. C'est foutu.
– Foutu ?
il dit appuyant une main au mur derrière moi c'est d'un sexy.
– Il faudrait qu'on me remonte, je dis. Comme les horloges d'avant le numérique. Il me manque une pièce.
Un baiser m'interrompt. Je me dégage. Faudrait pas qu'un collègue me surprenne. Autre chose à faire. Que de me laisser berner.

– Disparais de ma vie,
j'affirme non sans quelque difficulté.
L'autre, contre le mur, me repousse.
– Je suis amoureux de toi,
il dit.
– Il est très fort, Alleron,
je dis. Je suis plus durement poussée vers le mur.
– Laisse-moi,
je dis.
– Je ne veux pas te perdre.
– C'est dégueulasse.
Je suis embrassée.
Je m'esquive, le rosier me griffe le mollet, je dis tendant le majeur, les autres doigts pas : Allez vous faire foutre, toi et lui.

236.

Luigi parle à Clément. Dorothée me harponne.
– Je peux proposer une tisane ?
elle dit.
– Demande à Gladys.
– Non, non, je le fais. Les petites jeunes ne boivent pas d'alcool. Je vais essayer moi aussi.
– Dorothée ?
– Je n'arrive pas à rompre avec Jack, Mève. Le jour où je romps, j'arrête de boire. Sois patiente, ok ?
Elle m'embrasse le front.
Elle est bouffie en même lieu que malingre. Sa silhouette, prenant le large, flageole.
Edgar circule avec un casier de bières. Balthazar tend une main à une autre main. Zita folâtre auprès de Fred. Gladys, torchon en main, brique des verres.
Les collègues sont sympas, avec mes gosses. Mes gosses, non farouches.
Dorothée enlace Gladys.
Les rois mages approchent de l'étable. Les étoiles brillent. Tout n'est-il pas bon dans le meilleur des mondes ?
Clément ne me quitte pas de l'œil. Je vais à lui. Luigi dit Ah, Mève. Clément : Nous t'attendions. Se saisit d'un verre sur la table de bois sous l'arbre où ondulent des guirlandes elles sont allumées malgré l'heure. En mai à ce moment-ci de la journée le soleil se dit seulement maintenant, J'irais bien me coucher.
Clément cogne le dôme d'une petite cuillère sur un verre à pied. L'unique cuillère. Il a du se rendre en cuisine quand ma langue se rendait dans la bouche de Paul.
Je me saisis d'un verre, cherche une bouteille de blanc, les gens sont venus avec un tas de trucs. Quelque chose de frais. Pour me rincer la gueule.
– Certains parmi vous,
commence Clément.
– Certaines,
ajoutent l'une des trentenaires.
– ... connaissent Conrad, de Reuters.

– Ce vieux Conrad,
et autres interjections font de l'instant un moment sympa. Je me sens privilégiée. Je me sens *journaliste*.
– Bon, dit Clément, avec Igor, un hacker russe, nous sommes remontés à l'alpha de Predator.
– Fake news.
– Arrête, Clément.
– Trop simple.
– Jamais on saura.
Tout ça, en deux secondes.
Le Blop d'un bouchon fait se tourner les têtes. Edgar. Pinot gris. Il avance vers moi. Je tends mon verre. Tu planquerais la bouteille ? je murmure. C'est prévu, répond mon premier enfant nous étions complices et Bam. Pourquoi avons-nous la sensation d'un jour *perdre* nos enfants ?
Mon cœur se ravive.
– Où est Hector ?
dit à voix forte Clément.
– Hector, t'es où ?
gueule Edgar.
– *Simone*, dit Clément, était le code. A sa page facebook Simone accole sa date de naissance. Elle suit Alleron depuis cinq ans.
Hector débarque, raie impec, robe de chambre épaisse.
– Bravo, Hector, dit Clément. Tu as le nez.
– Je ne comprends pas, dit une fille de mon âge, cinquante ans, mince, blanche de visage, coupe garçonne frange foncée, rouge à lèvres qu'elle a fines. Le hacker procède par code, elle dit. Dans l'affaire Montesena, il avait fallu moins de trente secondes.
– Chaque mot de passe, dans ce cas-ci, dit Clément, a besoin d'un quart d'heure pour être vérifié. Plus le code à quatre chiffres. Une demi-heure en tout, que nous venons de passer avec Conrad.
– Tu vas pas dévoiler le nom de la pute qui nous espionne, là ?
– Pourquoi *pute*?
dit une des trentenaire.
La fille à frange foncée, sur la droite, reluque mon vin blanc.
– Ne dis pas *pute* mais *connard*,
je dis à Clément.
Première fois que je prends la parole.
Silence collégial. Je lève mon verre et bois.
– Au connard,
je dis.
J'attrape au vol cela est un miracle le regard pointu de mon Edgar il n'est que lui, à regarder ainsi. Edgar lève son verre et dit Alleron y est-il pour quelque chose ?
Brouhaha.
– Une adresse IP provenant de Hollande, dit Clément, est détectée par Igor le hacker.
– Igor le hacker ça fait Maya l'abeille,
risque un jeunot. Fred le bourlingueur le fusille. Zita se pâme devant la fusillade. J'avale le fond du verre.

– Cela signifie qu'on est sur une piste ?
dit la frange foncée, journaliste économiste dans un quotidien flamand.
– Sinon je ne vous en parlerais pas, dit Clément. Qui est venu avec des saucisses ?
Gladys fonce sur moi. Elle dit, haletante, Je sors la bidoche du freezer ? Je dis Sers à boire.
– La fanfare flamande campe sur la place du village, dit Zita langoureuse elle étreint sa jeune sœur. On irait les chercher, qu'ils mettent l'ambiance ?
– Je peux inviter des copains ?
dit Gladys.
– Oh oh,
dit Zita.
– Si la table n'était pas encombrée ce Fred t'allongerait dessus,
j'entends dire par Gladys.
– On y va ?
dit ma fille aînée elle glisse le bras sous celui de sa sœur les voilà parties.
– Mève, tu vas comment ?
Lara, qui me parle, a travaillé pour Irma il y a cinq ou six ans je devrais scintiller à la revoir mais non. Je suis éteinte. Des années-lumière d'encre noire.
– Quand a-t-on la confirmation ?
dit un journaliste de la radio publique le seul qui ait les couilles de ne pas reproduire la propagande d'état. Je me comprends.
– *Déjà* confirmé,
dit Clément.
– Chut !
disent l'un et l'autre.
– Quand l'info sera-t-elle corroborée ?
dit le journaliste radio un beau gars aux cheveux épais de couleur noire.
– Elle *est* corroborée,
lâche Clément il fiche en bouche une pistache.
Le silence vient, lego après lego (le mur où sera placée la micro porte à battant de plexiglas).
– Nous avons envoyé il y a dix minutes, dit Luigi, l'adresse IP à la section policière hollandaise en charge de la cybercriminalité.
– Inefficace,
dit une voix de femme.
– Une équipe est sur place,
dit Luigi.
Sa femme, Françoise, est à table. La seule assise. Elle triture le pied de son verre.
Je sais qu'elle sait.
Françoise, contre l'apparence, a la hardiesse de celles à qui personne n'ose faire reproche d'audace.
– Et bien ?
dit Fred.
Le mur de lego avec briques de silence est impec la porte s'ouvre se referme on peut poser les murs intérieurs. Vous n'avez pas rêvé d'une maison, vous, quand vous étiez mômes ? Une maison de lego où il fasse bon vivre ? Où se trouver avec la joie vissée au corps sans autre effort que de marcher de pièce en pièce ?

Sur ma droite, du côté où Paul me plaqua entre rosier et hortensias, quelqu'un fend la foule.
Bordel de cul.
Mon père.

237.

Léo est assis dans le fauteuil à gauche du poêle de faïence, il porte un pull à manches longues de fin coton, on dirait bien que le tee-shirt n'est pas dessous. Je dis Tu l'as mis où, ton tee-shirt ?
– Poubelle,
dit l'enfant. Il replie, de manière feutrée, le manga.
– Il y avait des trous,
il ajoute.
– T'as fait ça tout seul ?
– Jalouse ?
Détends-toi, Mève.
– Qu'est-ce qu'il se passe ce soir ?
il dit.
Le manga est sur les genoux, doigt glissé à la page en cours.
– Un type me fait des déclarations d'amour, je dis. On s'est pris à ta sœur Isadora (les oreilles de mon enfant ventilent), mon fils aîné redevient mon fils par quel sortilège, mon mari n'en a rien à foutre de ce que je vis tu peux le constater il n'est pas là, ta sœur Zita attend un bébé (les lèvres de mon enfant sourient), mes copains journalistes font leur boulot on est à deux doigts d'un scoop comme on en rêve quand on est dans la profession et, cerise sur le gâteau, mon père se pointe (les dents blanches de mon fils noir scintillent).
– Mon grand-père ?
dit l'enfant face à moi.
Je m'agenouille devant Léo, lui prends les mains, dis Tu es mon plus beau cadeau.
– Au début, il dit, c'était pas encourageant. Tu ne t'es pas plainte.
– Je ne te mérite pas.
– Il y a des gens ils sont tellement fermés sur eux-mêmes ils oublient qu'ils peuvent recevoir du bonheur.
Je prends les mains de mon enfant. Il a les deux pieds au sol. Il se penche vers moi.
– Le propre du bonheur, il dit, c'est qu'il s'offre. Il n'y a qu'à se servir. Les gens ne se servent pas.
– Ce n'est pas si simple, Léo.
– Mève, je t'observe depuis deux ans. Dès que quelqu'un te donne de l'amour, tu es pleine d'énergie. Sensible à l'amour. Le bonheur c'est autre chose.
– Maman ?
dit la voix d'Edgar.
Deux ans que le mot n'est pas sorti de la bouche de mon fils aîné.
– Le bonheur c'est l'absence de peur,
je dis, me relevant avec peine alors Léo se met debout il dit Ho hisse. Edgar, tout contre moi, me tire aussi vers le haut. Ils se marrent, mes deux garçons.
– Ton père est là, dit Edgar. Accompagné d'une fille on dirait une bonne-sœur.

– Il n'y a rien à faire contre ces gens,
je dis.
– Les soûler ?
dit Edgar.
Je me saisis de son crâne, lui embrasse les cheveux, passe mon chemin.
Je n'ai pas de sentiment pour Edgar. Qu'il aille, grand, son chemin.
Je n'ai pas de sentiment pour mon père. Qu'il crève.

238.

Hector mains aux poches s'entretient avec l'homme qui m'engendra. Marianne m'étreint avec chaleur. C'est beau chez toi, elle dit. Mon père supporte pas le bordel, je dis.
Edgar tend un verre de rouge, que l'autre accepte.
– Il semblerait que je sois votre petit-fils,
il dit. Accolade de main à main.
– Vous êtes le papa de maman ?
s'emballe Hector.
– Va chercher ton père,
je dis au plus jeune de mes gamins. Les mains reviennent aux poches du peignoir, une mèche de cheveux se décolle de l'austère arrangement, Hector quitte la scène. Edgar est planté là, il observe.
Françoise devant moi prie de l'excuser elle voudrait sortir de table. Je m'écarte. Cela permet une distance avec le père, qui me fustigea un soir de mes vingt ans un homme me prenait j'étais excitée comme jamais. Sur le capot d'une voiture.
Le soir tombe. Les voix se tassent. J'ai du louper un truc.
– Vous êtes prêts ?
dit Françoise.
Ils sont sur leur téléphone.
– Reçu,
dit un sexagénaire à la voix de muguet sa voix m'inspire un parfum je relâche les épaules.
– Reçu,
dit une femme et ainsi de suite.
Flavien me prend dans les bras je tombais.

239.

Mon père comment appeler autrement cet étranger est à mes pieds il éventaille. Je reprends mon souffle sur une chaise de métal blanc les guirlandes dans l'arbre me procurent une petite joie personne ne le voit.
Flavien parait inquiet. Bois, il dit. C'est bon, je fais. Citron, il dit. Excellent, le citron, dit mon père. Flavien est obligé de relever ce dernier, à qui je cède ma chaise. Je prends la poudre d'escampette sauf que Flavien me retient le bras il ne me fait pas mal, non.
– Ils ont, il dit, trouvé la source.
– Ça donne quoi ?
– Une identité. Tes copains opèrent les connexions.

– Où est Marianne ?
– Avec Hector.
– Marianne m'emmerde,
dit mon père.
Je marche vers le groupe ils sont une trentaine pas un regard pour moi. Nez sur leur smartphone. Quelqu'un m'accroche. Françoise.
– Quand tu étais avec le vieux, près de l'arbre,
elle dit.
– Mon père.
– J'ai pris la parole. J'ai dit qu'on parlait pas de Georgette et Rosa. Dans une demi-heure Alleron donne une conf'. Crues dévastatrices. La Flandre va raquer. L'Europe débloque des fonds colossaux pour moitié à destination du Nord, pour moitié à destination de la république française de Belgique.
– D'où tu tiens ça ?
– Source sûre.
– Impossible.
– La réalité dépasse la fiction, Mève.
– Les wallons ne se revendiquent pas comme tels. Ils n'ont pas l'identité d'une langue. Ils passent leurs vacances en Dordogne ils détestent leur territoire sauf l'élite, elle y possède des propriétés de famille c'est à pleurer.
– Les copains sont furieux, Mève. Le logiciel espion.
– Les élections ont lieu dans deux jours. Anti-constitutionnel.
– L'urgence de la situation requiert des élections, ils n'ont eu que cela à dire.
– Il se fera élire.
– Tu capitules ?
– Tu vas bien, toi ?
– Luigi a des problèmes de tension, il ne bande plus à cause des médocs, enfin c'est tout un truc pour faire entrer sa limace le pire, plus que jamais il est demandeur plus que jamais.
– T'as qu'à réclamer des pizzas.
– Ce qui se passe aujourd'hui le remet d'aplomb. M'est avis que ce soir je devrai subir le bâton.
– Merci, pour Georgette et Rosa.
– Toi tu vas comment, Mève ?
– Marre de mes gosses. Les abandonner. M'apportent que des soucis. Parfois un Je t'aime, mais bon. Je dois porter, porter. Flavien fiche rien. Père *cool*. Résultat j'en ai trois qui sont sur le fil scolairement, un gamin qui veut se faire du fric sans passer par les études, une sage-femme désinvolte, un artiste qui a vendu ses toiles et maintenant ?
– Ton père ?
Nous sommes dans une bulle Françoise et moi, dos courbé l'une face à l'autre, recroquevillée à extraire tous les autres. Mes mots sont clairs comme la ligne d'Hergé. Dans l'haleine de Françoise il y a un parfum de pain d'épice, ses doigts sont superbes, longs et francs, quelques uns sont sur mon avant-bras. Paul m'a fait mal, merde.
– Mon père, je dis, a été absorbé par sa carrière de curé raté, ses gosses étaient sur sa trajectoire bon débarras, le voilà mourant qui me court après.

Françoise me relève une mèche, j'ai les jambes croisées dans ma longue robe noire, talons aux pieds, maquillée, cinquante ans, crevée, aigre, en colère.
Contre la méchanceté d'Hector à l'égard de Léo. Et le reste.
Devant moi, par dessus l'épaule de Françoise, il y a un gars beau comme le prince dans la Belle au bois dormant celui-ci a fait le tour de mondes inconnus de moi, je le vois à son visage buriné, instrument à vent sur l'épaule il parle flamand avec Clément.
Zita est radieuse. Un plus jeune couve Gladys du regard je le reconnais, un copain de Balthazar fumeur de beuh. Gladys l'embrasse. Je suis assise, jambes croisées sous ma longue robe noire. La main de Françoise est sur ma cuisse, tiède comme un gâteau sorti du four. Balthazar me sert un verre. Il lève le pouce.
Clément s'assied sur ma droite. Comme je lui tourne le dos il fait Toc Toc sur mon dos je me retourne.
– Le code source, il dit, provient d'un bureau d'avocats partenaire du centre d'étude politique d'Alleron. Tout le monde attend la conférence de presse. On trouve un baffle ?
Un gars blond, cheveux ébouriffés, flamand, de ceux rameutés par Gladys et Zita, souffle dans un soubassophone. Deux des filles trentenaires, celles qui n'ont pas pris une goutte d'alcool le regardent, friandes. Tant qu'il y aura du divertissement les gens morfleront sans un mot, dans la haine des autres pas capables de les rendre heureux.
Je me lève, jambe droite endolorie, je dis à Zita qui sert des verres Qu'ils jouent au pied de l'arbre, en contrebas, *après* le discours d'Alleron.
Le saxophoniste est joyeux, son rire a l'onctueux de la crème, Léo circule yeux grands ouverts il observe. Edgar, au pied de l'arbre avec guirlandes, cause avec le vieux mon père.
– Luigi fait du bon boulot,
dit Clément.
– La cour pénale, je dis, rejettera votre plainte.
– Pourquoi ça ?
Dorothée me regarde elle est entre deux gars ils ont l'œil rivé à l'écran. Si fragile. Je l'interpelle. Elle se lève, prompte, quitte sa chaise. Clément lui cède sa place, ramène une chaise pour lui.
– J'emmène Dorothée dans les Vosges, il dit. Nous lui ferons passer l'idée de l'amour.
– Quel amour ?
je dis, catastrophée.
– Rendez-vous en Bavière, dit Clément. Nous prenons mon avion.
– Quel avion ?
je dis.
– Clément possède un biplace, dit Dorothée. Aérodrome à cinq bornes de l'endroit que je préfère dans les Vosges.
Je lève le pouce comme le fit Balthazar, je quitte le bordel dont certains se souviendront dans dix ans, un baffle est branché on entend la voix du Grand Jojo tout le monde se marre, tout le monde se marre.
L'eau continue de monter. Les wallons sont sur leur rocher. Ils démontrent aux flamands qu'ils sont gentils, de gentils petits wallons. Ils n'ont jamais voulu de mal à leurs compatriotes. Dont ils détestent parler la langue, qui est un patois, qui est

parlé nulle part dans le monde, mais voyez, les francophones de Belgique obligent leurs gosses, à l'école, à l'ingurgiter plutôt que l'allemand. Ils grillent des saucisses comme personne, les francophones de Belgique, boivent des litres de bière brassée aux États-Unis avec du houblon tchèque, ce qui fait que les plus grosses fortunes flamandes soient brassicoles pas mignon, ça ?
Tout le monde est sur le cul qu'un gars veuille bousculer les choses, technologies liées au numérique pour un bien vivre maximal, néo-cités connectées entre elles, capitale flambant neuve, retour aux valeurs, à l'agrobio, à la nature préservée, Bruxelles nettoyée des morpions par une Europe blanche comme l'hymen de la Vierge, cela fera un bien fou cette capitale européenne plantée à deux pas de la république française de Belgique et puis, avec les copains flamands, on se sera quittés en de bons termes la vie est exaltante. N'est-ce pas.
– Je suis désenchantée,
je dis à Clément.
– Tais-toi, ma colombe. Alleron's speaking.
Je me lève, Clément allonge le bras derrière le dos de Dorothée elle boit une tisane. Françoise a le regard au vide. En contrebas, près de l'arbre sous lequel stagne mon père qui crèvera, un archet teste la corde. La voix sublime d'Alleron se hisse plus haut que nos tympans. Sensation qu'il parle depuis le ciel.
Je traverse ma cuisine il y a des couches de vestes sur chaque chaise, mon corps est lourd comme le plomb dans le thermomètre, je monte à l'étage, m'enferme dans la salle de bain, me fiche à poil, fais couler un bain.
Ça t'arrive parfois ce truc ? Tu te dis que t'es verni, que tes humeurs mauvaises, elles passeront, parce que t'as des amis, une voiture, de la bouffe dans le frigo. Parce que t'as un cerveau et des membres en relative bonne santé. Tu sais que le désenchantement vaut la peine d'être combattu. Tu sais tout ça. Mais t'as pas la force. De l'eau en place du sang. Une eau croupie qui s'attaque à la belle machinerie que fut jadis ton corps l'associé du cerveau.
Je ferme la fenêtre donnant sur la rue où personne ne passe. Toiles d'araignée au plafond. Autour de la fenêtre le plâtre fout le camp. Tâche de moisi sur le rideau de la douche.
A quoi servirait de l'argent, plein d'argent ? A retaper cette baraque. Et puis ? Je me paierais un trek. Pendant un mois. Il y a des agences pour ça. Pour les gens qui perçoivent des dividendes à crever.
Tout est mensonge. La famille, le destin, la société.
Nom de merde, si nous pouvions retomber sur l'alpha de la vie quand elle s'est mise en tête de créer l'humain.
Nous endossons des rôles trop petits pour nous.
Mais, Mève, il se joue un truc hors routine, là.
Je m'enfonce sous l'eau. Ils s'en sont pris à ma fille. Je disparaîtrai de la circulation.
A cette pensée, mon corps se calme. Mon esprit se détend. Passer inaperçu. Consommer. Faire les choses dans l'ordre. Changer les draps, prendre soin des hortensias, payer les impôts. Ouvrir les cuisses à Flavien, dorloter Isadora, partir à Berlin. Superviser les leçons, la vie sportive des gosses, leur organiser des vacances. Maîtriser la horde c'est à dire lutter contre l'invasion des écrans. Préparer des repas sains. Ne pas oublier le rire. Tenir debout.
*Tenir debout*, slogan d'Alleron.

240.

La robe longue est blanche avec broderie de couleurs franches sur la poitrine, ça vient du Mexique je crois, pas mal sur moi. Je refous dare dare du noir autour des yeux, des talons compensés à brides dorées. Envie d'un grand verre d'eau.
Je pousse la porte de la salle de bain, la vapeur me suit à la trace elle s'engouffre dans le couloir du haut. La fanfare sous l'arbre joue à pleins poumons. Dans sa chambre Isadora dort, je la réveille. Viens, je dis, il y a de la musique. J'ai faim, elle répond. Je lui caresse le visage elle se rendort.
Au pied de l'escalier, dont les arrêtes sont vermoulues, je croise Edgar.
– Ton père est fou,
il dit.
Je m'assieds sur la dernière marche.
– Elle est belle ta robe, il dit. Ça vient d'un dépotoir ?
– Tu veux dire d'une friperie ?
– On ne vend pas de torchon dans une friperie.
Je me lève, la douce peau de ma petite dernière m'apaisa à moins que ce ne fut l'eau dans la baignoire à raz le bord.
– J'aime beaucoup qu'une femme aie l'audace de porter des torchons,
dit Edgar il est debout contre moi.
Je prends appui dos au mur. Edgar regarde ses pieds.
– Pourquoi il est fou, ton père ?
– Il n'est pas fou.
J'entraperçois des gens danser, je voudrais partir, Edgar n'a pas été proche de moi physiquement depuis deux ans alors je reste.
– Ton père m'a demandé, il dit, si tu nous emmenais à la messe. Je lui ai dit ignorer ce qu'est croire en Dieu.
– Il a dit quoi ?
– Jésus est ressuscité. J'ai demandé ce que ça signifiait.
– Ils croient qu'il est vivant.
– Comme l'esprit de Martin Luther King ?
– Non mon gars. Vivant comme toi et moi.
– Mais où ?
– Ça ils ne peuvent le dire. Jésus ne les quitte pas. Ils ont les curés. Les curés ont reçu un spécial pouvoir de l'Esprit saint.
– Pour enculer les garçons ?
– Tu lui as dit ça ?
– C'est un vieux Monsieur, maman.
– Le problème avec les catholiques, c'est qu'ils prennent l'Église pour leur mère.
– Corrompue, masculiniste, patriarcale, homophobe, psychorigide.
– Ils ont réponse à tout.
– C'est ça que tu as fui ?
– Mon père a tué ma mère.
– Ta mère le suivait comme une chienne.
– Comment tu sais?
– Papa me l'a dit.

– Tu ne veux pas qu'on s'asseye ?
je dis je ne sais pour quelle raison. Je me sens ultra tendue contre le mur. Ultra vivante.
– Dans la cuisine tu te ferais happer,
dit Edgar.
– Ça manquait de folie, ici.
– Parce que du temps de papa, tu estimais vivre dans la démesure ?
– J'étais libre. Je vous aimais. J'étais heureuse.
– Tu n'as pas l'étoffe d'une révolutionnaire.
– Ça me fait mal, ce que tu dis.
– Tu as quand même écrit Georgette et Rosa.
– Et ?
– C'est avant-gardiste, c'est couillu, c'est bien écrit.
– Mais je porte une robe dépotoir.
Grimace de mon garçon signifiant qu'il a un sens de l'humour ami du mien.
– Si tu ne crois pas en Dieu, il enchaîne, en quoi tu crois?
Ma cuisine est pleine de rires comme un bocal plein de poissons.
– Je ne crois en rien,
je dis.
– Mais la confiance ?
– Marre de la confiance.
– Trop d'inattendu ?
– Pas assez. Je m'ennuie.
– C'est le retour de papa ?
– Tu sens la beuh.
– Ça m'évite l'ennui.
– Ton père est un poids mort. Il ne me sert à rien. Ça vous rassure, qu'il soit de retour. La preuve, tu accours.
– Si tu n'as pas la foi, à quoi bon vivre ?
– On s'invente des raisons de tenir.
– *Tenir debout* ?
– Tu voteras pour lui ?
– Tu n'as pas entendu son discours ?
– Magistral ?
– Je reviens en république française de Belgique. Alleron a des ambitions pour les artistes. La jeunesse votera pour lui. Je n'en reviens pas de son audace. Il mise sur le tout numérique. Transports, services, divertissements, la révolution pour *maintenant*. Une journaliste l'a charcuté pendant trois quart d'heure. Il a réponse à tout. Des contacts avérés avec les patrons, les experts, les syndicats, les affaires étrangères, les universités, le monde associatif. Il restructure la géographie francophone.
– Exit le mot *Wallonie*.
– Personne, depuis belle lurette, ne se revendique wallon.
– Wallonie signifie échec.
– Alors qu'elle fut une des régions les plus riches au monde.
– Grâce à la colonisation.
– Tu rabâches des lieux communs, maman.

– Alleron est chrétien.
– Ça lui va bien.
Edgar me tape l'épaule, s'en va.
Les journalistes chez moi présents sont fascinés, comme la plupart des gens, par la personnalité d'Alleron. Il prendra des mesures impopulaires. Il parle de raser l'institution scolaire, pénitentiaire, fiscale, médicale, administrative. Il joue le langage avec une telle ambivalence que c'en paraît génial. Il obtiendra du peuple exsangue la force de renoncer. Sur treize millions d'habitants, cinq cent mille sont présentement en arrêt maladie. Nous sommes décimés. Moi la première. L'argent manque. L'argent ne nous permet plus de nous croire heureux. Nous avons la souffrance dans la tête. Les jeunes vont mal.
Alleron pouvait faire son apparition.
Le désordre appelle l'ordre.

241.

Qu'en est-il de ma foi ? Je suis sauvage. Réfractaire. Blessée en toutes parts. Dans le sexe, dans mon cœur d'enfant, dans la tête. Je ne suis pas douée pour le bonheur. Je ne me sens pas comme tout le monde. Cadenassée à triple tour.
Si j'ai jamais eu la foi ? En un Père céleste qui veillerait sur moi ? A l'égard Duquel je manquerais de gratitude ?
Leur Dieu est amour, ils n'ont que cela à la bouche. Un Dieu patriarcal dont se sert le pouvoir depuis des siècles. Pour propager l'idée de l'enfer. Les monastères ? De vastes organisations économiques et sociales. A la tête desquels des gens de pouvoir se graissait la bite.
Mais bon. Ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain.
Creuser la sagesse. Contrer l'imperfection. Démentir le plaisir à faire du mal en vue de se sentir supérieur. C'est dit avec des mots d'enfants. J'assume. Parfois ma colère s'abat sur Flavien, par exemple. Pas à hauteur de ce que j'imaginais d'un père. Et moi j'ai dur. Ouais. Mots d'enfants. Dur. Je ploie.
Je cherche de quoi tenir.
J'essaie d'être *juste*. L'injustice me fiche en rogne. Je suis aveugle à mon égard. Ça me fiche en rogne d'autant plus, cette cécité. Je voudrais pouvoir arracher le masque qui me coupe du réel. Je suis trop dans l'émotion. Je ne connais pas le monde. Les autres gens qui se battent. Qui préparent pour leurs gosses avec soin des tortillas avec trois fois rien.
Il y a des chrétiens généreux. Des musulmans généreux. Des juifs généreux. Ils justifient leur force intérieure par une mystification. C'est ce que ma raison me dicte. Leur Dieu est amour, ils disent. Un Dieu impuissant face à la méchanceté de l'homme qu'il créa à son image tu parles.
Si c'est tout ce que j'ai à dire de la foi ? Mais je les ai vu, les femmes et les hommes de foi. A prier devant tous avec force chants et habits de lumière. D'une arrogante pureté. Tandis qu'eux ou leurs amis violaient, volaient, rabaissaient.
La foi en un Dieu d'amour rendrait-elle meilleur ?
Je voudrais vous dire, vous qui pensez qu'une foi soudaine magistrale flamboyante vous couperait du désespoir cette merde mentale qui ankylose le quotidien, je voudrais pouvoir confirmer de par mon expérience que la foi rend meilleur, oui, plus apte à l'ouverture spirituelle, plus tolérant, patient, humble.

La foi déplacerait des montagnes.
C'est qui arrive à Alleron.
Meilleur, non.
L'idée de Dieu t'abîme un cerveau.

242.

– Déjà en pyjama ?
dit Maud elle balance le cul claque des doigts la fanfare joue fort je ne m'entends pas penser, waouh.
Je fais la soubrette, guillerette, révérence, tirage de langue. Edgar passe avec le vin blanc. Le balkanique, *c'est plus corps* que moi : ça m'excite.
Maud parle elle cesse de danser.
– Roland vient de m'interpeller,
elle dit.
Roland est présentateur télé. Populaire (pistonné).
– Le travail de Luigi indique, je dis, qu'il faut regarder du coté d'Alleron. Faites votre boulot.
– Mève, il y a Georgette et Rosa.
– Ce que j'avais à dire je l'ai dit.
– A peu de choses : rien.
– Tu me reproches quelque chose ?
– De faire la soubrette.
Flavien navigue parfois les collègues, déconnecté. Si seulement il me regardait avec intensité.
Tu te sentirais quoi, Mève ?
Soutenue.
– Un de mes enfants, je dis, a été agressé.
– Nom de dieu, Mève, ça arrive à tout le monde.
– Il y a un lien.
– Avec Alleron ?
– Je détecte ce mec comme si dans une vie précédente je l'avais aimé.
– C'est le cas ?
– Je n'ai pas, je dis, de vie précédente.
*Il* me regarde, intense.
– Dans moins de vingt-quatre heures, je dis, Alleron s'affichera avec le président français.
– Le wallon n'apprécie pas.
– Il n'y a pas de wallon.
– Je ne crois pas, dit Maud, à une République française de Belgique.
*Paul*.
– Socialement et culturellement parlant, je dis, les français sont nos cousins. L'État providence, ils y tiennent autant que nous. Jusqu'à preuve du contraire, les belges francophones tiennent *aussi* au français. Alleron imposera le nom.
– C'est la suggestion de Georgette et Rosa,
lâche Maud.
Je pourrais lui faire remarquer que G&R rectifie le tir avec république

*francophone* de Belgique.
Maud a autre chose en tête.
Paul me regarde avec une frayeur qui serait chamarrée.
– J'écris des dystopies, je dis. Je m'amuse.
– Mève, regarde-moi.
L'émotion, en moi, bouge des hanches.
Se taire. Impérativement.
– Alleron pique tes idées, dit Maud. Il en fait du réel. Ce que tu imagines en matière d'école, de spiritualité, de génétique, de justice, de.
– D'autres questions ?
– Tu connais Alleron depuis quand ?
Maud a un téléphone sur elle. Dans l'une des poches de la veste saharienne. Micro enclenché.
Je regarde Paul. Une blonde sur son flanc attend de lui qu'il glisse l'appendice dans sa poche à elle, gorgée d'humide. La bite de Paul, poisson dans un vagin. Pour le plaisir. Quoi de plus naturel ?
L'industrialisation du plaisir mène à l'orthodoxie. Ne le voient-ils pas ?
L'orthodoxie a un prix. Celui des libertés nouvellement conquises.
*Libertés conquises* ?
Celle des femmes. Ne le voient-ils pas ?
Un gars cheveux noués dans la nuque chemise d'un rouge cerise souffle dans une trompette ça fout le feu aux poudres, corps saccadés, onde forte comme un volcan voudrait que nous fussions liquidités d'or non point des structures d'os qu'importe, la magie dément la condition humaine.
Marianne déboutonne son chemisier elle danse super bien, tout le monde rugit même Léo s'amuse, le sang circule, blanc, des coteaux d'Alsace, ça pisse littéralement le sang, Paul me regarde, je marche vers lui dans ma robe blanche aux fleurs brodées par une main laborieuse, mon corps est un nuage poussé par les vents Paul marche vers moi, calvaire de granit sombre, prend ma main, je cherche Flavien il n'est pas là, tous sont en contrebas autour de l'arbre et des cuivres et des guirlandes, la vie hurle de déraison,
la raison est un poison que le corps ne supporte pas,
Paul marche lentement il lâche ma main je ralentis, il se retourne et supplie,
nous marchons sur la route sous un ciel mauve doré, la nuit tombe, somptueuse, petit rien dans l'infini,
Paul m'enlace Je brûle de t'aimer, il dit.
Une cycliste c'est Gersande une fille du coin freine à ma hauteur les joues rouges elle demande si je vais bien poursuit son chemin.
– Tu vas bien, Mève ?
répète Paul mes bras sont souples le long du corps.
– Travailles-tu pour Alleron ?
je dis.
Paul s'arrête se saisit de mes poignets il me fait mal. Je marche vers l'orée du bois loin de la maison.
– S'il arrive, je dis, un soucis, même minime, à l'un de mes enfants, je lui pourris la vie. Fais-le lui savoir.
La passion me tombe du corps, écaille après écaille, sirène faite femme. Je préfère la pente du volcan.

– Et si, dit Paul, quelqu'un essayait de te nuire, en visant Guillaume Alleron ?
– Alleron ment.
– Nous en avons parlé lui et moi. Il enrage, crois-moi.
Un parfum de fruit me titille la narine.
– Pour Hector, dit Paul, Guillaume n'a pas fait la connexion. Hector lui écrivait via les réseaux sociaux. Ton fils est brillant. hector lisait Georgette et Rosa. Une directive de Guillaume a écarté les gamins en difficulté scolaire. Ne me demande pas pourquoi. Les *Jeunesse Debout* existent trois ans tu le sais ?
Je fais demi-tour. La maison que j'habite en bas de la route à gauche me parait petite elle m'émeut. Arrêtes d'escalier bouffée par les vers. Murs non plâtrés. Châssis simple vitrage à la peinture écaillée. Faible. Comme je le suis. Et ils disent Faites-vous confiance.
Faire confiance en ma faiblesse ?
Oui.
– Je n'ai rien vu venir, je dis, pour Georgette et Rosa. C'est maintenant que les gens font le rapport.
– Tu es belle,
dit Paul et m'embrasse.
J'en redemande. Ma raison, étrangère au corps, est tout de même une amie.
Je marche vers ma maison, je suis lente comme la tortue, lourde de vouloir faire de mon fors intérieur un palais.
– Alleron,
dit Paul, sa voix me convient pile poil vous en faites l'expérience parfois, des voix se coulent merveilleusement en vous d'autres pas, Alleron, dit Paul, n'a pas piqué tes idées il s'en inspire.
– Tu vas trouvé ça minable, je dis, le pire ce sont mes idées à propos de l'école. Ivan Illich les a déclenchées, Alleron ne le cite jamais. C'est comme dans *Working girl* avec Mélanie Griffith et Han Solo. Sigourney lui pique ses idées, Mélanie la confronte devant témoins. Sigourney sait pas quoi dire.
– Alleron citera Illich,
dit Paul.
Une fille en jaune est emportée devant ma baraque par un p'tit gars fougueux il l'embrasse la fille rit.
– Rendre à César, dit Paul, ce qui appartient à César.
– Mais, César est un homme.
– Oui ?
– Je suis une femme.
Cette fois Paul ne me fait pas mal il m'alpague dans les règles de l'art chaloupage idéal, Miam.
La fille en jaune rit c'est grotesque le vin sans doute. Ça me refroidit. Je tance ma raison. Sale pute. Fous-moi la paix. Plaisir extrême en vue. Délices abysses aux côtes escarpées. Dinguerie.
– Laisse tomber Flavien,
dit Paul.
– Flavien est bouffé par trois cancers.
– Tu n'es pas mère Teresa.
– J'ai un vagin.

– Oh, mon amour.
Baiser brûlant sur ma tempe ça dégoûte mon corps. Ma raison regarde ailleurs. En sifflotant.
La pute.
– Si Alleron est élu, je dis, tu seras porte-parole ?
– Tu te rends compte. Le grand chamboulement. Tout le monde l'attend. Moins de travail, plus de collaboration, plus d'intelligence artificielle, moins de souffrance, Mève.
– Alleron a décalqué ma réflexion sur l'école, l'école que je dézingue article après article, ainsi que l'espace social, les transports, la consommation débridée d'énergie, la pornographie, les mafias.
Paul me serre dans ses bras de velours côtelé, j'étouffe. Le parfum blet, c'est lui.
– Tu te parfumes ?
je dis.
– Tu n'aimes pas ?
Je ris. Dans mon rire ma raison et mon corps se foutent des coups de coude.
– L'humain, je dis, est dévié de l'humanité par le savoir exigé.
– You have enough, you are enough, you enough.
– Oui, Paul, tu feras ça bien.
– L'amour ?
– La révolution.
– Tu l'admets. Qu'Alleron est un chevalier hors pair.
– Les chevaliers se battent pour une dame engoncée sous des kilos de lin.
– Je ne comprends pas.
– Alleron va dans mon sens.
– Mais oui !
Je marche le corps fluet mains aux cheveux, paumes sur le cuir du crâne. Je pousse la barrière sur le côté de la maison, le flanc aux hortensias. Paul demeure sur la route.
– Qu'Alleron ne touche pas à un cheveux de ceux que j'aime,
je dis me tournant sur lui merde il se tire.
Opère volte-face se dirige vers moi. Ta gueule, Raison. Mon corps apprécie.
– Mève, dit Paul, mets-toi en tête que je suis fou de toi.
– Il ne m'arrivera rien ?
– Laisse-toi aimer.
– Laissons passer les élections.
– L'équipe de Guillaume a tenté de me joindre à cinq reprises. Ma déraison est aussi capable que mon corps de rendre justice à la vie.
Sourire. Départ.
Mes pas emmène ma confrérie de veines de déveine vers ma cuisine d'où j'entends la voix de mon père tiens, la voix est collée à ma mémoire. Elle parvient du salon. Je traverse la Sixtine, un type jamais vu sort des toilettes me sourit, fade. Mon salon est beau éclairé de lampes à mon goût mon père est assis, deux gars une fille autour de lui.
– Quand on renie ses racines c'est qu'on est un poteau, pas un arbre,
je l'entends dire. Sur le fauteuil jaune anis il est tassé comme un lot de draps froissés.

Il reproche à Alleron de ne pas l'avoir reçu, par gêne qu'on ne découvre ses accointances avec la religion. Je m'éclipse, descends la pelouse, me fond dans l'amas électrique des corps dansant.
Je ne pense à rien.
La musique est une mère pour nous.

243.

A quatre heures du matin je suis allongée contre le corps officiel du mari. Des voitures quittent notre domicile sur la pointe des roues. Leur vrombissement, contenu, me chauffe le cœur. Je me sens *déliée*.
Flavien ronfle.
Dans la chambre d'Isadora mes pieds cognent un corps au sol, Dorothée. Je m'allonge contre le corps ami.
– Une des plus belles fêtes de ma vie,
elle dit.
– Merci à nos amis flamands,
je dis.
Dorothée ne répond pas elle ronfle.
Dans la chambre de Léo j'ouvre l'armoire elle ne fait pas de bruit, gratitude. Il m'est avis que nous ne remercions pas les choses fabriquées à notre usage, voitures, machines à laver, souliers. Je dégote deux couettes l'une sera sous mon corps l'autre sur mon corps je me sens *légère*.
– Les gens sont insouciants n'est-ce pas ?
– Je t'aime Léo.
– Je t'aime, Mève.
Sa main trouve la mienne je m'endors.

244.

Samedi, 10h30. Soleil pénétrant la maison. Sur la terrasse quatre types deux filles me saluent ils prennent un café. Dans le salon Clément dort, sa veste pour oreiller. Je prépare un café. Une, deux, trois doses. Thermos disparu. Thermos, rose à larges fleurs rouges et vertes, sur la terrasse. Un café ? je propose à l'assemblée. Il est vide j'allais en faire, dit une fille, une des trentenaires.
Suis gonflée d'énergie.
A chaque fois mon corps fait le coup. Quand il s'abreuve à d'autres corps, son énergie est en recrudescence avant que de chuter Vlan, déprime absurdité maladie de l'âme, revenues en mendiantes crasseuses, se plaignent ruminent expurgent les démons.
L'écriture me manque.
Écrire, aujourd'hui.
Cône du filtre posé sur le thermos. Eau bouillante percole. Robe longue bleu ciel. J'aurais du mettre du noir. Le noir n'est pas une couleur. Le noir c'est la nuit qui ne veut pas du jour.
Cesse, Mève.
Tandis que l'eau tombe goutte à goutte dans le thermos rose à larges fleurs rouges et vertes j'enfile des talons, Hop. Je me sens en forme nom de dieu. Pas trop bu,

hier. De l'eau. Dansé. Crié. Un magma de corps bougés par la musique. Comme des marionnettes. Bon dieu, un bien fou. Ne plus, le temps de quelques heures, être l'auteur d'une vie.
Sur un plateau je dépose deux tasses, le thermos, quatre tranches de pain, paquet de beurre, confiture aux agrumes, demi d'un brie. J'allonge le plateau devant le feu ouvert Clément est assis face à lui, qui est éteint, le feu, cul à terre, une jambe allongée l'autre pas, dos au fauteuil. Je m'installe ex-æquo.
– Sacrée soirée,
il dit.
Je verse le café. Nous buvons.
– Tu as dormi les rideaux ouverts,
je dis.
– Mève ?
– Moi aussi, j'ai aimé la soirée.
– On se fait un topo ?
dit Clément.
– Ça m'a fait plaisir de te revoir.
– Le week-end sera intense. Pour nous, journalistes.
– Encaisser les faits.
– Il est bon, ton café.
– Torréfaction flamande.
Je croque dans une tartine beurrée et brie, j'avale une gorgée de café. Dans ma bouche, disordine délicioso.
– Tu as des enfants ?
je dis à Clément.
– Deux. Je les vois jamais. Sont grands.
– Tu.
– Continue d'écrire, Mève. Georgette et Rosa a le vent en poupe.
– Alleron sera élu.
– Pas avec le scoop déniché hier.
– Personne n'a gagné sa rédaction, tu as remarqué ?
– Nous étions réunis grâce à toi. Ça n'était jamais arrivé. Ça vaut un scoop.
– Belges francophones et flamands.
– Mève ?
– J'hésite, Clément.
– Si tu ne démens pas la pseudo collaboration avec Alleron, la découverte d'hier sera sans conséquence.
– Explique.
– L'adresse IP sur laquelle sont tombés Luigi et compagnie est celle d'un cabinet d'avocats dont Alleron est client. Dépose ton café.
J'avale une lampée, tout au contraire. Ce qui me coûte. Le café dans ma bouche est tiède.
Je l'aime brûlant.
– L'équipe d'Alleron, je dis, parle de *conspiration*.
– Fallait-il s'y attendre ?
– Oui.
– Le président français est en route pour Bruxelles. Pas que lui.

– L'indien y est de passage depuis jeudi quel hasard.
– Alleron, dit Clément, a participé à de nombreux colloques en Inde. Il baragouine le sanskrit. Putain ça fait cinq ans que le type se prépare et personne n'a rien vu.
Voix d'Edgar dans la cuisine.
– Tu es curieux, je dis, de savoir si les francophones de Belgique décideront ou non de rester accroché au rocher.
– Je déplore, parfois, d'être journaliste.
– Le quatrième pouvoir.
– Aucun de mes articles sur Alleron n'a trouvé preneur. Si ce n'est sur des médias numériques.
– Alternatifs.
– Tu es au courant ?
– Mon amie Irène me fait chaque jour un résumé.
– Journaliste ?
– Mère de famille comblée.
– Pas coupable ?
– La pédagogie l'enthousiasme.
– Toi pas ?
– Pour élever des enfants, faut être deux. Mon mari se contente d'être pote avec ses gosses. Je fixe les limites, j'invite à la nouveauté, je guette les défaillances. J'en ai ma claque.
– Tu ne supportes pas de les voir souffrir.
– Bonjour, dit Edgar derrière moi. Le médecin pour papa est là dans cinq minutes. On peut occuper le salon ?
Clément me regarde longuement.
– Je suis en colère,
il dit et se lève.
– Cinq minutes,
je dis à Edgar.
Clément s'assied dans le fauteuil face au feu éteint. Moi idem.
– J'ai pas même le cœur à te dire que t'es bien gaulée, Mève.
– Tu le dis.
– Première chose que j'aurais du, ce matin, faire remarquer.
– Tu es un bon journaliste.
– L'ultra-marché va trop loin. L'ordre est nécessaire.
– Que deviendra l'oligarchie belge francophone ?
– Rapport avec Alleron ?
– Flamand de par sa mère, je dis. Les flamands ont intérêt à garder des liens avec la partie Sud du pays.
– Le mot *Wallonie* t'arrache la gorge, Eurydice.
– Alleron se retournera sur moi.
– Afin que tu sois happée par l'Enfer.
– Je refuse de marcher derrière lui.
– Tu compte te cacher ?
Dans la Sixtine, voix d'un homme qui pourrait être lié à la médecine, voix d'Edgar et de Flavien. Nous nous levons de concert, Clément et moi, lui chiffonné ce

compris les cheveux ça lui donne du charme où est Dorothée ?, moi dans une robe azur le soleil règne.
Flavien n'en mène pas large il marche comme un vieux. Bonjour chérie, il dit à bout de souffle. Laisse, je dis à Edgar. Et j'assiste, énervée, à la prise de tension et cetera de mon mari par le médecin de garde.
– Je vous fais entrer aux urgences,
dit celui-ci.
– Je veux voter,
dit Flavien.
– On va pas, dit le médecin, rater le coche.
Je cherche le regard de Flavien mais non. Il grelotte. Le pauvre.
– Votre tension est bonne, dit le toubib. Lundi vous entrez à l'hôpital je fais le papier.
Flavien repose le dos sur le canapé vert anis tandis que le médecin écrit.
Dans la Sixtine voix de Lydia. Je palpite. Je suis heureuse, quoi.
Qui est puissant et heureux par soi sera donc heureux et puissant par les autres encore plus (...) M'est avis que le bonheur intime et propre n'est point contraire à la vertu, mais plutôt est par lui-même vertu, comme ce beau mot de vertu nous avertit, qui veut dire puissance. Alain.
Temps, Mève, d'asseoir ton bonheur intime. Exsangue, à refuser de s'asseoir, afin de jouir d'une bonne table. Il s'affame, ton bonheur, volontairement, eu égard à ceux qui ne sont pas heureux ailleurs dans le monde. La religion t'interdit de prendre part au festin. Tu es pécheresse, tu comprends ?
Oui.
Prends part au festin.

245.

Lydia dans une robe courte moulante bleu turquoise tennis blanches aux pieds on dirait qu'elle a vingt ans me présente Zoé pantalon jeans, marcel orange. Elles sont belles à sucer.
– Dorothée est là ?
dit Lydia elle m'embrasse du bout des lèvres.
– Merci de l'invitation pour hier soir. Nous étions occupées.
Gloussement général c'est à dire elles deux, je me joindrais volontiers à la poulerie si Marianne ne débarquait radieuse.
Je la présente aux filles.
– Lydia et Zoé sont amoureuses,
je dis. Zoé prend la main de Lydia, l'embrasse. Coupe garçonne à croquer, Zoé. Lèvres pulpeuses, à peine de maquillage. Lydia a du bleu sur les paupières nom de merde une première.
– Nous avons dormi chez votre amie Christa, dit Marianne. Elle et ton père parlent politique. M'a prise l'envie de passer du temps avec tes enfants. Ils sont réveillés ?
Lydia fait chauffer l'eau pour un thé, demande où est Dorothée, elle veut la réveiller, Zoé sort direction la terrasse, Clément enfile sa veste marron il s'en va.
– Vous dansez rudement bien,
il dit à ma belle-mère.

– C'était merveilleux,
soupire cette dernière.
– Les enfants, je dis à Marianne, dormiront jusqu'à pas d'heure et c'est tant mieux. Fais-toi une place parmi nous tu es bienvenue.
Pas si pécheresse que ça, Mève.
– Tu vois un inconvénient à ce que je remplisse le lave-vaisselle ?
demande ma belle-mère.
Je lève le pouce, passe le bras sous celui de Clément nous sortons. Il me lâche pour s'accroupir, l'air docte, sur la terrasse, auprès d'une des trentenaires elle hoche la tête, me regarde. Clément se lève, marche vers moi, me tend le bras.
– Ne dis rien,
je dis.
– Tu ne travailles plus pour feu Irma ?
– Contrat d'un an pour la Suède, à partir de septembre. Je ne suis pas vraiment journaliste. Je travaillais pour un hebdomadaire, j'y publiais des enquêtes et mes humeurs, qu'on ne m'ait pas débusquée est une chance. Quinze ans à écrire. Pas à pratiquer le métier.
– Sentiment d'imposture ?
Nous longeons les hortensias.
– J'agirai. Je ne faisais que penser.
– Quel domaine ?
– Pénitentiaire.
– Dans Georgette et Rosa, il y a des articles sur les prisons. Personne n'en parle jamais de la prison que mentionner une grève du personnel. La mode du pénitentiaire détermine le fonctionnement d'un état.
– Toi, tu vas faire quoi ?
– Assister. Comme les autres.
Mon bras sous celui de Clément se fait mou. Tss tss, Mève, l'énergie est là fais-en quelque chose. Ne réfléchis pas à l'heure d'après. Soit dans l'instant ne le quitte pas.
– Bien foutue, ton amie Lydia,
dit Clément il sort d'une micro pochette portée en bandoulière la clé de sa voiture.
– Tu embrasseras Dorothée pour moi, il ajoute. Je l'aime bien, cette fille. J'aime pas les arrogantes.
– Tu me trouves arrogante ?
– Franchement, Mève, pardon de le dire, *Georgette et Rosa* c'est du grand délire. Ce qui m'inquiète, c'est l'exportation de tes idées par un homme qui, dans la cour des grands, fait une entrée triomphante.
– Où il n'y a que des petits.
– Pour ça qu'il se sent grand, Alleron. Il est simple. Les autres sont empêtrés.
– Il est neuf.
– Lundi j'embarque Dorothée, dit Clément. rendez-vous en Bavière. Le gars est sociologue. Il a connu Alleron.
– Trop tard.
– Nous laisserons Alleron monter à la tribune. Endroit idéal pour lui tirer dessus.
– Les gens se laisseront harangués. Ils sont à plat, les gens. Il leur faut du pain

et des jeux. Une idée simple, telle que la chérira Alleron.
– Tu demandais, pour l'oligarchie francophone ?
– Une pièce du puzzle que j'arrive pas à caser.
– L'oligarchie est au cœur du système de *Tenir debout*. Raison pour laquelle il ne tardera pas à s'effondrer.
– Alleron est un homme de pouvoir.
– Il assassinera ses amis.
– Tu le vois mettre à la porte le business flamand ?
– C'est ce qu'il fera.
– Reniant ses racines ?
– Même Dieu il reniera, Mève.
– Tu es au courant, pour sa chrétienté ?
– Hier j'étais avec ton père. Je diffuse l'interview que tu le veuilles ou non. Le vieux n'y pas fait pas allusion à toi. Personne ne saura qu'il est lié à Mève.
Clément me caresse le bras, ce dont je lui suis gré. Une si belle énergie. Qui foutra, tôt ou tard, le camp. Croquer la vie à pleines dents. Le temps que ça durera. Ne pas la peur t'assièger, Mève.
– Je hais Alleron autant que toi, dit Clément. Nous ne nous laisserons pas faire. Toi, il dit introduisant la clé dans la portière, tu te reposes. Liquide ta chrétienté. Sois paillarde. Foule aux pieds l'amertume. On vous a mis dans le crâne, à vous les gonzesses, l'idée qu'il faut *éduquer* les enfants. Ça vous rend moins performantes sur le marché de l'emploi. Vous traînez des casseroles. Nous vous les laissons accrochées aux chevilles. Un enfant, ça a besoin d'amour, point. J'ai pas pris le temps d'aimer mes gosses. Je le paie. Tes enfants t'aiment je l'ai vu. Le reste, t'en as rien à foutre.
Bruits de gravier. Dorothée en chemise petite culotte se jette dans les bras de Clément, il l'enlace me regarde, je lui dis Merci, je tourne les talons.
Le rosier contre le mur à côté de l'hortensia exhale son parfum.

246.

Ne pas oublier le rendez-vous d'Hector chez le coiffeur, deux semaines merde qu'il le demande // d'Isadora chez le neuropsy // appeler le secrétariat social pour Balthazar // rencarder Zita sur la gynécologue // ORL pour Hector impression qu'il n'entend pas correctement // contacter l'école de danse pour Gladys elle n'en a envie // l'école en itinérance pour Hector // acheter une corde pour la guitare de Balthazar il oublie de le faire // m'assurer du dossier de Léo, manquerait plus qu'ils m'attaquent nous n'avons pas peur mais nous sommes prudents // dentiste pour les quatre derniers // complément de vitamines pour Zita, ceux que je prenais enceinte d'elle // réserver pour le ballet de Marseille (2ième balcon), qu'ils voient autre chose que leurs fichus écrans // régler l'histoire de la carte de banque de Gladys elle l'a paumée // appeler l'association qui s'implique dans le soutien aux jeunes dépendants ça c'est pour Balthazar // sortir le meuble que j'ai casé dans la chambre d'Edgar // vérifier le journal de classe d'Isadora prendre contact avec un prof pour ses maths // donner de l'argent à Gladys en liquidité vu qu'elle n'a plus sa carte pour un nouveau pantalon // parler cruellement à Hector eu égard à son attitude avec Léo.
Des casseroles aux pieds, hein ?

Allez vous faire mettre.

247.

Ma terrasse est désertée ma cuisine pleine comme un œuf quelqu'un a mis de la musique, Edgar. Ça swingue.
Deux des musiciens flamands, instrument à l'épaule, font leurs adieux dans un français impec.
Irène sautille à la recherche de sucre d'humeur estivale, que me vaut ce privilège nom de dieu.
Le monde prend l'eau.
Ma félicité du jour est liée au soleil pas aux baisers de Paul, pas à la musique d'hier que j'adore entre toutes la balkanique, pas à la confrérie des journalistes réunie au complet, pas à l'entièreté de mes gosses sous un même toit, pas à mon corps qui a fondu ces derniers mois, nan.
La nausée me triture le foie. Je bois trop. A part ça grâce au soleil ce matin, grâce à la fête, grâce à l'amour autour de moi, je vais bien. Prenez. Je vous offre. Allez, tendez la main. Voilà. Vous vous sentez mieux.

248.

Je revenais des Cévennes où Dorothée nous avait fait marcher où le soir nous picolions plus que de raison ensuite je n'ai pas arrêté.
La saloperie avec l'alcool c'est que, primo le matin tu te réveilles fatigué, que, deuzio l'alcool alimente ton mal de vivre quand t'en as un, ça me tombait dessus après vingt ans de béatitude familiale (je parle de Flavien et des mômes, pas de ma mère au bout d'une corde).
Donc j'entre dans une librairie, un peu comme si je m'offrais un week-end en utérus, je feuillette par ci, j'ouvre par là, oh c'est quoi ça. Je réalise que je fais partie des gens à la sensorialité poreuse (un rai de lumière la nuit, un son intempestif que personne d'autre que n'entend, une boîte de coca devant un coucher de soleil les détail qui tue les autres n'y font pas attention, ça fout en l'air ta sérénité), t'es affublé d'un *dys- (dyslexie, dysorthographie, dyspraxie, dysphasie, dysgraphie, troubles de l'attention,* renseignez-vous cela vaut la peine) pour ma part je suis dyscalculique, à l'unif je m'inscrivis par deux fois à un cours de coupe et couture je comprenais que dalle, tendance à la maniaco-dépression (des moments la joie qui te lèche le cul, à d'autres t'as le nez dans l'absurdité, ça te déchire l'envie de vivre), t'as une petite roue de vélo dans la tête elle n'arrête pas de tourner, tu penses dans tous les sens, un mot lâché par ironie t'es un couteau planté au cœur, tu te sens coupable toujours coupable, tu anticipes ce que les autres diront, l'injustice te fout en l'air le plaisir banal de vivre en bourgeois tandis que pour les autres pas, tu es hyper inflammable, sujet à l'alcoolo-dépendance et autres merdes, tu as un côté végétal qui fait que quand il y a de la lumière les fleurs s'ouvrent à l'intérieur de toi.

249.

– T'as vu ça, dit Irène, notre Lydia, amoureuse d'une fille ?

Certains s'aveuglent d'autres se libèrent, tel est le jeu de l'Histoire.
– Tu vas bien Mève ? dit mon amie. Et Isadora ?
– A l'abri,
je réponds, attentive à demeurer sous l'impact solaire.
– On est au complet pour parler de Berlin, dit Irène. J'espère que Lydia n'embarque pas sa meuf. J'ai besoin du quatuor. Sans le quatuor je serais paumée.
– Toi tu vas comment?
je dis pour dire quelque chose.
– Yvan m'emmerde ce doit être mon âge. J'ai plus de plaisir à le toucher. Je refuse (Irène tranche en deux un kiwi jaune) de devenir une cinquantenaire réfractaire au sexe dont l'époux ce délaissé baise une secrétaire faut bien qu'il éjacule.
Isadora est là, ensommeillée. Au mot *éjacule* sorti de sa bouche Irène a envie de rire je le vois bien, moi vu les événements un peu moins.
Chasse la peur, Mève.
En longeant il y a deux minutes les rosiers exhalant leur parfum, je me sentais *intimement* heureuse comme l'écrit le philosophe Alain. Dans un même corridor temporel, la peur se manifesta. Comme si être heureux signifiait que d'emblée il fallait *se méfier* alors je me suis dit
Tu vis un petit bonheur, là, ma fille. Tu vas nom de dieu maintenant viser un grand bonheur, un épanouissement singulier, tu iras cran par cran, tu refouleras la peur.
Purée c'est pas simple.
Je dresse un coin de table pour ma fillette, vitamine D, huile de poisson en gélule, propolis en gouttes (pipette), céréale et lait bio, myrtilles, noix du Brésil. Irène allume une clope. Elle ne fume pas, ordinairement.
– Tu viens dehors ?
elle dit.
– Tu me donnes envie,
je dis, la rejoignant.
Dorothée est dans les bras de Lydia ces deux-là ont du fil à tordre c'est pas fini. Zita débarque avec une théière. Elle chantonne.
– Dégueulé toute la nuit,
elle dit passant à ma hauteur.
– Je lave les verres à la main tu n'y vois pas d'inconvénient ?
me dit Marianne torchon à l'épaule.
J'emprunte à Irène sa clope. Levage de pouce en direction de Marianne.
– Qui c'est celle-là ?
dit Irène.
Irène est en noir, rouge aux lèvres. Inédit.
– Mon père est là,
je dis.
– Il n'est pas mort ?
Zoé l'amoureuse de Lydia se tourne vers moi, sourire franc.
– J'ai trouvé un article, dit Irène, qui t'intéressera t'es peut-être au courant.
– Alleron ?
– Quelque chose d'autre t'intéresse ?
– Flavien.

– Ola ton visage s'assombrit.
– Guillaume Alleron, donc.
– Quelqu'un dans ta vie ?
– Je t'en aurais parlé.
Irène allume une autre clope.
– Ne me regarde pas comme ça,
je dis.
– Je te connais.
Elle fume avec maestria, mon Irène. Comme si elle avait fait ça toute sa vie.
– Tu vois, elle dit, qui est Séverine Vermist la chroniqueuse ?
– J'aime bien.
– Elle écorne les politiques parfois je trouve ça inutilement cruel son mérite est de fouiller.
– Alleron ?
– Il vénère son père. Son père adhérent du parti social chrétien.
– Comme la majeure partie des agriculteurs.
– Ah tu savais que trois des grand-parents d'Alleron étaient des paysans ?
– Je ne savais pas.
– Frère aîné médecin. Adulé par la mère. C'est ce qu'a déduit Séverine Vermist sur base d'une interview écrite d'anciens élèves, collège catholique où la fratrie a étudié. Le plus intéressant, c'est l'admiration répétée de Guillaume Alleron pour la figure du père.
– Le père belge francophone.
– Le mot *wallon* t'écorche la langue, Mève ?
– Comme tout le monde.
Irène se passe le bout de l'index sur le front.
– Le père est, je dis, haut fonctionnaire à Bruxelles. Études de droit. La mère est prof dans une école francophone. La fratrie d'Alleron fait carrière côté francophone.
– La petite histoire à l'aune de la grande, dit Irène elle rejette la fumée c'est d'un feutré. Le père d'Alleron connaît des déboires côté flamand de son conseil d'administration. Il en est viré.
– Sacrée Séverine,
je dis.
– Alleron entame un doctorat en philosophie.
– On le décourage.
– Diplômé ingénieur de gestion, suit des cours en sciences politiques, passe sa maîtrise tout en travaillant dans une boîte privée.
– Et puis le doctorat, je dis. Fac de sciences politiques. Pas de philo.
– Sa femme, polonaise, dit Irène, est la fille d'un professeur de philosophie, spécialiste d'Aristote.
– Aristote qui adorait les femmes.
– Tu es cynique, Mève.
– Du latin *canis*, chien. Ma nature serait de mordre. On me fout la muselière.
– Ça va ? On prend un café ?
– Ça ne va pas. Donne-moi une clope.
– Tu respires trop vite.

– Ça passera.
Dorothée lève la main, Hého, elle dit, nous invitant à la rejoindre auprès de Lydia et Zoé. Je traîne du pied. Mon cerveau, saturé, réclame du vide. Marcher ?
Dorothée montre son écran de téléphone, Alleron entre le président français et l'indien non mais c'est quoi ce brole.
– Clément l'avait prédit,
dit Dorothée.
Sans son collier de turquoise sa tunique grise est macabre.
Commence pas, Mève.
– Que fais-tu de ton mari, Lydia ?
je dis.
– Ne fume pas, Mève.
– Je connais son mari depuis vingt ans,
je dis à Zoé.
Par riposte celle-ci pose le bras derrière la chaise qu'occupe Lydia. Elles sont belles. Elles ont cinquante ans.
– Mon mari se tape son assistante, dit Lydia. Depuis un an.
– Tu aurais pu le dire,
dit Dorothée, nez sur smartphone.
– C'est moi qui avais prédit, je dis, pour le président français.
– Les gens te plagient,
dit Irène.
– Ne sois pas cynique.
– Tu n'es qu'un écrivaillon,
dit Irène.
– Ernst Bloch se retourne sous la dalle,
je dis.
– A cause de l'utopie ?
dit Lydia, mieux informée que les autres.
– C'est au moment, je dis, où les gens réalisent que l'industrialisation du plaisir les dévitalise, qu'ils misent sur une utopique espérance.
– L'utopie selon Georgette et Rosa ? dit Zoé. Lydia m'en a parlé. Je ne connaissais pas.
– Personne, je dis, ne lit Georgette et Rosa.
– C'est bien écrit,
dit Dorothée, œil rivé à l'écran nom de dieu elle communique avec John.
Mon père approche, Christa l'escorte.
– Mon père,
je murmure.
– Qu'il aille au diable,
dit Dorothée.
– Je m'en occupe,
dit Zoé elle se lève, emmène dans la cuisine l'individu de chrétienté cousu.
Nom d'un chien, Flavien. Besoin de toi.
Edgar sort de la cuisine avec Marianne et mon père.
Je me lève.
– Vous partez ?

je lui dis.
– Tu nous fous à la porte ?
dit mon père.
– J'ai lavé les verres, dit Marianne. J'ai pressé un jus d'orange à Isadora, Hector vient de se lever, elle est belle ta tribu.
– On reste pour dîner,
dit mon père.
Christa sort de la cuisine avec Flavien, il paraît en forme. Je m'assieds.
– Je suis d'accord avec toi, me dit Zoé. Sur un point. La pratique des arts martiaux dans le cadre de l'éducation. Je suis moi-même troisième Dan, aïkido. J'ai lu ce matin, Lydia prenait sa douche, ton papier sur l'école nouvelle. C'est radical. J'aime assez.
Les *J'aime assez* demain voteront Alleron.
Flavien m'embrasse la tempe, il porte une djellaba blanche a-t-il voyagé dans le Magreb avec Charlize, salue mes copines, qui l'aiment bien, dit Je propose à ton père et ta belle-mère de se rafraîchir après quoi il faudra souscrire à leur désir j'en ai peur.
– Laisse-moi une heure,
j'implore.
– Allez marcher, il dit. Je mets ton paternel et sa femme à l'épluchage des carottes.
Dans la Sixtine j'enfile des tongs. Dorothée en réclame. Irène rit avec Lydia que Zoé couve du regard.
C'est huit cent mètres plus loin que Lydia parle. Nous bifurquons vers un sentier. Des brindilles craquent sous les pieds. Le son de la clapette présage les vacances.
– Le cul avec un femme c'est tellement plus sensuelle que l'action mécanique de ces messieurs,
dit Lydia.
Impossible de l'arrêter. Irène me fait de grands yeux. Dorothée marche tête baissée. Zoé affiche le sourire de Bouddha (ayant réalisé que le mérite ne mène pas à la paix). Irène me donne la main, la retire, la reprend. Dorothée réfléchit. Lydia parle *gode*. Lydia parle *mots d'amour*. Lydia parle *désir*.
Comme jamais je n'en ai entendu parler.

250.

Flavien convie mes amies à déjeuner, Gladys étale une nappe blanche, Balthazar ronchonne il préfère manger les doigts dans le plat, Hector dit Je me suis excusé auprès de Léo, Zita demande Fred le journaliste il peut rester ?
Je chope celui-ci remontant sa braguette face au poêle de faïence, je dis Pas un mot à propos d'Alleron ou t'es viré.
Isadora chétive mange avec un appétit de lion, Léo picore mais souvent, Marianne est aux anges J'ai rarement été aussi heureuse elle s'enthousiasme, ce qui a le don de rendre mon père grimaçant, Edgar se marre.
Chaque fois que l'ex-mari de ma mère-au-bout-d'une-corde fait allusion à Alleron, un de mes enfants embraie hors sujet. Zoé affirme que nous sommes une magnifique famille, Dorothée lève les yeux au ciel Irène lui a confisqué son téléphone, mes deux filles aînées irradient, Flavien raconte des blagues que je ne

trouve pas drôles c'est l'avis de tout le monde et tout le monde rit.
L'insouciance, Léo, a du bon.

251.

Je nous fais penser, Léo, aux liesses de l'armistice, en 45.
Les pieds dansaient.
Sur soixante millions de cadavres.

252.

Sans compter les milliers de femmes rasées sous les crachats pour avoir commis la sorcellerie d'aimer.

253.

Incroyable que nous soyons au sec en Wallonie, mot que personne ne prononce moi je l'aime, ce mot.
La Flandre est sous eau. Incommensurables dégâts. Deux cents cinquante morts. Quatre flamands sur cinq séjournent actuellement *chez nous* (*chez eux*, jusque demain ils sont belges encore).
Les arbres sont en fleurs que je respire par la fenêtre de ma chambre où j'espère que Flavien ne se pointera pas, il fait un bruit de reniflage j'arrête pas de demander qu'il arrête on dirait un vieux ça me fout en boule il continue de renifler.
Si Mève était un personnage, si un lecteur de sexe mâle y jetait un œil, le personnage de Mève l'agacerait. Eu égard à Flavien. Ce brave type. Qui revient à sa fafemme. Malade, qui plus est. Chouette papa. Parti pour sauver sa peau, sa régulière voulant plus baiser tu comprends. Elle cachait son fantasme, queue de Paul au vagin, vient de *vagina* qui donne *vanille*.
La gaine refermant le suc.
Ben oui gars, je suis cette femme. Horripilée par les affaires célestes. Révoltée par la majorité mâle à tous niveaux de *décision*.
Dans l'académique, la culture, la politique : des mâles.
Oh je n'en veux pas à toi perso. Tu n'as peut-être pas, de ton côté, le succès espéré auprès de la gente féminine. Ou ton truc en amour ce sont les hommes. N'empêche.
Je vous trouve *complaisants*.
Nous faisons des gosses. Nous assumons, en grande partie, ce compris quand les pères courageux que vous êtes en cas de séparation prennent pour moitié la garde des gosses. Je le vois bien ce sont les mères qui trinquent le plus souvent. Pourquoi ? Elles en font trop. Vous *laissez faire*.
Trois millénaires patriarcaux nous coule dans les veines. Sans votre aide pas moyen de décrasser.
Et vous n'êtes pas là.
Les religions cautionnent la femme au foyer.
Alleron est religieux. Le salaud est intelligent. Les deux ne sont pas incompatibles.
Les femmes qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses et lisent tout ce qui

peut nourrir leur vanité, écrit début 18ième Fénélon ce curé aristocrate pour qui la femme doit se charger de l'éducation des enfants.
Tu veux un scoop ? Mes auteurs fétiches, libres dans la tête, dans les mots, dans les vie, sont eux aussi misogynes.
L'anarchiste Proudhon : « L'infériorité intellectuelle de la femme est avérée, organique et fatale ».
L'iconoclaste Nietzsche : « Les femmes intriguent secrètement contre l'élévation d'âme de leurs maris, elles veulent les frustrer de leur avenir ».
Alleron est chrétien ET nietzschéen.
D'Alleron, se dégage une haine des femmes.
Telle est la voix de mon instinct.
Je m'endors dans la douceur des draps.
Que *j'ai* lavés, que *j'ai* placé.

254.

– Où t'étais passée ?
dit mon père.
En contrebas sous l'arbre aux guirlandes qui brillaient hier de cinquante feux (moins deux ampoules pétées), une table pliante est installée Marianne y devise avec Gladys et Isadora.
Je l'adopterais bien, Marianne.
– Je dormais,
je dis à mon père il flotte dans ses vêtements, s'appuie sur une canne.
– Je reste en Belgique,
il dit.
J'allais répliquer Pour ton ami Alleron ? Chut, Mève.
– Ton prénom, il dit, c'est Marie-Eve.
– Maman m'appelait Mève.
– Ta mère,
dit mon père il baisse les yeux. Se tait.
– Maman, je dis, était faite pour la fête pas pour la religion.
Mon père se tait.
– Elle se sentait belle, je dis. Tu lui suffisais. Tu as tourné la tête du côté de la croix.
– Je ne peux renier devant toi, dit mon père, ce qui fait partie de moi. Mais tu dis vrai (il me regarde sans agressivité). Contrairement à la mienne, la foi de ta mère s'est étiolée. Elle a cherché l'amour dans la futilité qu'est le plaisir.
Sans la dernière phrase, papa, je me jetais dans tes bras. Ouf.
Tu te laisses tomber sur une des chaises blanches de la cuisine blanche. Ton geste est mélodieux. Le geste de tomber.
– Elle m'a trompée je l'ai répudiée,
tu dis, soutenant mon regard.
Le tien est celui d'un d'enfant.
– Dieu te l'a demandé ?
je dis.
– Dieu attendait de moi le courage de renoncer à une femme que j'aimais.
– La vierge Marianne, vingt ans de moins, se trouvait dans les parages.

– Dans ta vie, Mève, il y a de la joie ?
– Moins de légèreté que si tu ne nous avais pas traînés dans une secte.
– Il n'y avait pas de joie chez ta mère. Il y en a chez Marianne.
– Quand celle-ci côtoie les païens que nous sommes.
– J'aurais aimé, avant ma mort, te faire entendre raison.
– J'entends parfaitement ma raison.
– Il n'y a pas de joie dans ta vie, Marie-Eve. Tu es insatisfaite. Tu es désespérée.
– C'est vrai.
Mon père lève sur moi des yeux de père.
– Il se fait que, je dis prenant place à table proche physiquement de mon père comme jamais depuis trente ans, depuis trop longtemps je réfléchis dans mon coin. J'écoute la radio, je lis les philosophes, je guette mes émotions. Alors que c'est en exprimant ses idées, devant une collectivité, qu'on aiguise sa pensée.
– Tu te jettes en politique ?
– Non, papa.
A ce mot l'homme à côté de moi frémit, corps en son entier.
– La religion, je dis, nous lavage-de-cerveau avec deux idées. De une, la prévalence de Dieu sur l'humain. De deux, la prévalence d'autrui sur le moi. Selon la religion, le moi ne peut désirer ce qui lui est propre.
– Tu ne comprends rien cela m'attriste.
– C'est la femme que je suis que tu n'aimes pas.
– Je t'aimais, quand tu étais petite.
– Tu étais un autre homme.
Quelque chose impose à mon père un silence.
– Je crois savoir, il dit, que tu n'aimes pas Alleron.
– Toi non plus ?
Mon père sourit.
Tout humain, même le diable déguisé, est beau quand il sourit.
– Guillaume se ressaisira, il dit tapant la canne au plancher. Nous serons là pour lui rappeler qu'il faut faire du nom de Dieu une fierté. Je ne le cache pas, moi.
– Pendant trente ans tu t'es caché de ta fille.
– Nous n'aurions pas pu nous trouver. La preuve.
– La preuve quoi ?
je dis doucement.
Marianne fait irruption fleurs aux cheveux.
– Tu me trouves comment, chéri ?
elle dit.
Je me lève. J'aime que l'entrevue soit clôturée sur une question sans réponse.
– J'ai dit à Isadora, me dit Marianne, que je l'aiderais à étudier les cours de français et ceux d'histoire. Ton père entre en clinique lundi, je serai disponible. Si ça va pour toi, Mève.
Je dis à Marianne Suis-moi. Je lui dis, sur la terrasse où Edgar joue de la guitare Je voudrais que vous partiez. Elle dit Je comprends, je suis désolée. Elle s'en va vers la cuisine, dos bossu.
*Je* voudrais que vous partiez. Moi. Lâche, ambivalente, ivrogne. Moi. Désenchantée, sans énergie, ignare. Moi. Capable de volonté. Eu égard à ce que *je*

ressens.
Ce que je ressens, Marianne, à l'affût du bruit que fera le moteur de votre automobile, portes claquent, contact, marche-arrière, ce que je ressens nom de dieu vous y allez ou quoi, il fout la clé dans l'orifice ou quoi ton mari que Ta Volonté soit faite, ça y est, bruit de votre fichu moteur s'éloigne,
ce que je ressens Marianne,
c'est le soleil sur ma peau.

255.

Hector, Gladys, Zita sont devant deux tartes aux prunes, en terrasse, grande table, pas celle pliante en contrebas sous l'arbre aux trente-huit ampoules non défectueuses. A table ! crie Gladys. Zita me fait signe.
– Hector, elle dit, bouche-toi les oreilles.
Hector raie tirée droite comme le dossier d'un trône pose les mains sur les oreilles, il dit lalalalalaire.
– Je prends, dit Zita, la décision de me faire avorter.
– A cause de Fred ?
dit Gladys.
Lalalalalaire, dit Hector.
– Cesse,
dit Gladys ôtant, avec courroux, les mains des oreilles. Elle se retourne avec brusquerie, enserre sa sœur aînée qui pleure. Comment Gladys fait-elle pour passer, vive, d'une humeur à l'autre ?
Sont doués pour la vie, nos enfants.
– Je me fais toujours rabrouer, dit Hector. Vous me prenez pour un con.
– Tu es mon petit frère, dit Gladys se tournant vers lui corps de la sœur entre les bras, je t'aime mais pour le moment tu fais chier.
Zita pose la tête sur l'épaule de Gladys qui lui caresse le visage. Gladys parle à Hector sans le regarder.
– Tout ça à cause de ton Alleron, elle dit. Avant t'étais malin comme un singe. Tu t'es mis à t'excuser.
– De quoi ?
dit Hector il regarde ses mains nouées en une prière molle.
– D'exister,
dit Gladys.
Là-dessus Zita sanglote.
– Oh ça va Zita, dit Gladys lui tapotant la joue, c'est qu'un embryon.
– Zita peut, dit Hector, changer d'avis.
– Te mêle pas,
dit Gladys elle laisse tomber le dos contre le support dorsal de la chaise du coup Zita pose la tête sur ses genoux Gladys lui caresse les cheveux.
– Alleron, dit Gladys à Hector, t'a fait perdre confiance en toi.
– Jamais eu confiance en moi,
dit Hector.
Zita se lève, farouche, contourne sa sœur, se poste derrière son frère qu'elle encercle des bras. Se faire couver, le poussin.
Et si l'amour, pour l'intelligence, était l'unique terre ?

Oui, mais. Le ballet de Marseille ? Les cours de japonais ? Le dentiste ?
Nous, mères et pères, ne devrions eu égard à nos enfants *ne faire qu'aimer*. Les écouter, les chérir, rire avec eux. Pas les *pousser* vers plus de culture, plus de savoir, plus d'épanouissement. Veiller à leurs droits primordiaux, oui. Un toit, l'hygiène, la bouffe. Les aimer sans effort. Mais les conduire au foot ? Les discipliner en vue de l'école ? Les livrer aux experts de la santé bonne ?
Il y aurait deux métiers.
Celui des géniteurs : la tendresse.
Celui des éducateurs : la curiosité. L'appétence du corps en action. La précision de l'artisan. L'expérience de la nature brute. Les arts. Le fonctionnement du collectif.
Nous les parents, ne ferions qu'aimer.
A coté de l'amour, un doctorat en physique quantique c'est du pipi de chat.
L'amour est difficile. L'amour amoureux. L'amour fraternel. L'amour d'amitié. Faut le temps. Réfléchir, entre partenaires, à une charte. Des projets, éventuellement. Simples. Pas la semaine de ski à 4000 euros. Je parle pas de ça. Des millions de familles regardent d'autres partir aux sports d'hiver, en revenir instagramées. Nan. Une aventure, une habitude, une résistance. Une transhumance, qui ferait l'histoire singulière d'une communauté (non pas le sourire, satisfaction de masse, de qui se photographie à trois mille deux cents mètres de neige parfaite).
Une fois les enfants élevés, tout le monde devient indépendants bye. L'humain, écrit Rousseau, sitôt qu'il est en âge de raison, lui seul étant juge des moyens propres à se conserver, devient par là son propre maître. Avant dans le texte, Rousseau affirme « si enfants et parents continuent de rester unis ce n'est plus naturellement, c'est volontairement, et la famille elle-même ne se maintient que par convention ».
– Maman, fait Zita enveloppant Hector tu dis, qu'il faut demeurer dans la joie. Pas se laisser abattre.
Regard de ma fille de vingt-quatre ans sur la femme que je suis.
– Il faut de la force, dit Gladys, pour la joie.
Zita renifle, la morve lui pend au nez.
– Toi dit Zita à sa sœur, tu vas bien en ce moment.
Je vois bien que l'assaut maternel de Zita étouffe Hector je tâche de réprimer un sourire Hector le croise il le prend bien je soupire.
– Maman va pas l'aimer, dit Gladys à propos je le suppose d'un amoureux. Il fume des joints.
– Il réussi à l'école ?
dit Hector il veut se dégager de Zita le chagrin de Zita est lourd comme une toiture.
– L'école ne compte pas,
dit Gladys belle comme jamais.
– L'important, dit Zita, c'est que Gladys se sente respectée par le gars.
– Zita, dit Hector, tu m'étouffes.
Zita couvre son frère de baisers il grommelle.
– Fous le camp, elle lui dit. J'ai envie de parler à maman.
– C'est dégueu, dit Gladys à Hector, ce que t'as dit à Léo.
– Je lui ai tirer les oreilles,
dit Zita.

– Je suis jaloux, dit Hector. Léo est intelligent, lui.
– Vas-t'en,
dit Zita.
– Hector, please, continue d'être celui que tu es, dit Gladys. Tu trouveras ton chemin.
Hector se tient devant nous debout jambes écartées, mains aux poches, soulevant de part et d'autre les pans du peignoir.
– Hier matin j'étais chez Christa, il dit, Gersande est passée avec Henri.
Henri est un voisin de l'âge d'Hector. Qui aurait aimé être copain avec Henri. Mais Gersande devina que mon rideau de douche était maculé d'un rond de pourriture. On ne fréquente pas ces gens-là, Henri.
– Christa, dit Hector, avait entre les mains le programme d'un festival de jazz. Elle a dit à Gersande Tu te rends compte pas une seule femme n'y est. Vous savez ce qu'a dit Henri ? Il a dit Peut-être que les femmes ne s'intéressent pas au jazz.
– Misogyne,
dit Zita.
– Pauvre fille qui vivra avec lui,
dit Gladys.
– Toi ?
je dis à Hector.
– J'ai dit que non seulement il y avait des chanteuses de jazz incroyables de jazz mais aussi des saxophonistes pianistes bassistes des batteuses. J'ai ajouté c'est vrai que la femme nouvelle préfère intégrer l'armée plutôt que les arts c'était de l'ironie.
Gladys se lève d'un jet soulève son frère il retire les mains des poches il rit.
– J'suis fière de toi,
elle dit.
– Henri, il a dit quoi ?
dit Zita, elle enroule une mèche autour d'un doigt, le doigt tremble.
– Sa mère a dit que les filles dans l'armée se dépêchaient d'avoir des galons pour humilier les hommes.
– Sûr que l'hypothèse n'est pas jazzy,
dit Zita avec un zeste de sourire. Acide.
– Tu peux, je dis à Hector, aller voir voir si papa va bien ?
Hector s'en va, le tél de Gladys sonne.
– Journal de dix-sept heurs,
dit Gladys elle pose le tél sur la table entre deux parts de tarte aux prunes non mangées et une assiette vide où repose le dôme d'une petite cuillère, tourné vers le bas.
– Gladys, je dis, ta sœur à besoin de nous parler.
– J'aime bien ce Fred, elle dit à Zita. Mais il doit pas te faire du mal.
– Il me fait du bien.
– J'ai discuté de politique avec lui. Il dit que je réfléchis bien.
– La nature humaine est étonnante, dit Gladys. Il suffit de dire à Hector qu'il est intelligent pour qu'il le croie.
– Écoutez,

elle dit.
Ce doit être mon âge, j'entends que dalle.
Zita s'affaisse sur sa sœur qui la prend dans les bras.

256.

Tendresse, regret, émerveillement, douleur.
Émotions en tous sens.
Bouleversantes, pas gérables, sublimes.
Morte, être une humaine me manquera.

257.

- Salaud,
dit Gladys.
Une prune fond entre ma langue (la chair du fruit) et mon palais (la peau du fruit).
– Résumé ? je dis affichant une fragilité. J'ai rien entendu.
Gladys s'édifie, droite, sur la chaise. Zita, repoussée, se vertèbre elle n'a pas le choix.
Elle tangue.
– Le Predator, dit Gladys, Alleron en parle comme d'une malversation à son égard.
– J'avoue, dit Zita, je prends moi aussi du plaisir à observer le jeu de votre Alleron. J'ai été lente venir. J'avais autre chose dans le corps.
Gladys, masculinement, s'avachit sur la chaise. Jambes étendues devant elle. Un bras est posé l'air de rien sur le dossier de la chaise d'à côté. Celle de Zita.
– Alleron, dit Gladys, se met la presse dans la poche. Le quatrième pouvoir. Il a commencé par là, attendant le moment favorable. Les intempéries. Je vous dis, moi, que les flamands chient dans leur boxer. Des morts, des gens sans maison, des milliards de dégâts. Les cons, ils achètent en masse, chez nous, l'immobilier. L'info est pointée du doigt en boucle depuis vingt-quatre heures. Alleron n'a pas besoin de militants. Il a les journalistes.
– Il a Georgette et Rosa,
dit Zita.
Elle sort son téléphone.
– Fred m'a dit de te faire suivre, elle dit. Parait que tu lis pas tes mails. Info Deutsche Presse-Agentur. Ne me demande pas.
– Agence allemande diffusant en anglais, espagnol, arabe.
Zita plie le dos ses os craquent. Dans ma tête les quatre cents douze os de Zita et son petit craquent.
Une voix m'échappe elle dit Que Zita garde l'enfant.
– Une journaliste allemande, elle dit, a passé au crible le programme d'Alleron.
– Le programme reprend Georgette et Rosa, dit Gladys. Pas besoin de Fred.
– Divagations d'ordre dystopique, je ricane. Chroniques dont quasi personne, jusqu'ici, ne parlait. Les féministes n'aiment pas Alleron elle ont l'instinct. L'une d'elles, hier soir, me l'a glissé à l'oreille. Elles cherchent à le piéger. Elles ont tort. Chacun d'entre nous a la liberté de s'inspirer d'un auteur, aussi banal soit-il.

– Maman, dit Gladys ses os sont d'une pièce, Alleron prétend que ça fait des années que vous vous connaissez.
– Je ne ferai, là-dessus, aucune déclaration.
– A cause d'Isadora ? dit Gladys. Isadora a été agressée par une racaille du coin. Ta soi-disant amitié avec Alleron, tout le monde attend que tu la démentes.
Je voudrais me mettre debout, mes genoux sont enduits de colle.
– Hier, je dis, les journalistes dansaient.
– A cause de la fanfare, dit Zita. C'est plus fort que nous.
– Ils dansaient avec ivresse, je dis, en raison de ce qu'il se passera demain. Il se passe *enfin* quelque chose. La dernière fois qu'il s'est passé quelque chose on les a muselé.
– Le Covid.
– Avant ça, les attentats. Soixante morts. Une semaine d'agitation. Ce qui se passe maintenant c'est autre chose. Une partie du pays bascule dans le ravage. Les belges francophones, eux, se sentent forts. Dans leur bonhomie, ils sont condescendants. C'est le moment. Y a quelque chose de mystique, là-dedans.
– Pff, fait Gladys. L'Europe ultra capitaliste versera dans l'ultra sécurité. Les oligarques se protègent. Ils craignent l'ultra violence. Ils auront raison.
– En tout cas maman, dit Zita, faute d'avoir une aînée dont les choix te réjouissent, tu peux être fière de Gladys.
– Je suis fière de toi,
je dis attrapant la main de ma fille aînée pour cela je dégage les deux parts de tarte aux prunes, ses doigts ont une texture douce ô ma Zita.
– Nous sommes fière de toi,
dit Gladys elle prend l'autre main.
– L'amour ne suffit pas, dit Zita. La preuve.
– La preuve quoi ?
je dis.
Derniers mots jetés, par moi, à mon père. Demeurés sans réponse je ne voulais pas de réponse elle aurait été mortelle je suis vivante.
– La preuve quoi ?
je réitère.
– Je suis perdue,
dit Zita.
– Je vais te poser une réponse, je dis. Réponds sans réfléchir. Tu veux demeurer enceinte, ou tu ne veux pas ?
– Je veux.
– Tu te dis que tu plais aux hommes, je dis, à un type comme Fred, que demeurer enceinte exclura les rencontres.
– J'aurais raison.
– Tu penses ça ?
dit Gladys.
– Et toi ?
dit Zita.
– Un enfant, dit Gladys, c'est pas un malheur.
Quelque chose en moi proteste.
– Laisse-toi le temps,

je fais.
– Ça me fait du bien, maman, ce que tu dis.
– Tu n'es pas, je dis, en état de réfléchir.
– Me faut-il réfléchir ?
– Tu poseras un choix, dit Gladys. Le choix sera le bon. Tu devras jamais le remettre en question.
– J'ai pas la force.
– L'évidence t'apparaîtra,
dit Gladys.
– Bien sûr que non, dit Zita. J'en ai envie, de cet enfant.
– Des emmerdes, dit Gladys, si tu fais ta vie avec un autre type que le père.
– Tout est possible,
je dis me levant.
– Tu vois bien maman, dit Gladys, que tout n'est pas possible. Alleron est pointé pour plagiat, surveillance illicite de journalistes, anti-démocratie un truc du genre j'ai pas le mot, imposer des élections dix jours après la démission du premier-ministre ça se fait pas. J'affirme néanmoins que l'échec d'Alleron aux élections n'est pas *possible*.
– On fait quoi pour le dîner ?
dit Zita elle se lève, flageole.
– Maman, dit Gladys verdoyante comme un jeune chêne que caresse le printemps, ton père il a une tête à claques.
– Il veut revenir, dit Zita. Pour cuisiner la tourte au saumon. J'ai dit que je voulais bien l'aider. Mais il veut faire ça avec toi, maman.
La tourte au saumon, ma mère la cuisinait divinement.
– Je pars, je dis, acheter des baguettes, gouda, jambon, cornichons, œufs durs, mayo.
– Parfait, dit Zita. Déjà j'entends le pain croquer sous la dent.
– Pardon, dit Gladys à sa sœur. Je me méfie des histoires idylliques où le beau-père est comme un père pour l'enfant de sa femme. Je crois, tu comprends, à ce que j'ai sous les yeux.
– Notre famille ?
dit Zita.
– T'en penses quoi, maman ?
dit Gladys, allongeant les bras les repliant sous la nuque.
– Ce que Zita a dans le ventre, je dis, est le possible d'un réel. Ma mère avait l'idée d'un futur avec mon père, qui n'est pas advenu. A contrario, quand j'ai quitté mon père, ma mère était morte, je voyais un avenir *impossible*. Jannice m'a prise en main, l'amitié de Dorothée, l'amour de Flavien.
– Ça c'était réel,
dit Zita.
– Ton choix, dit Gladys, fera que le réel advienne.
– J'y arriverai pas,
dit Zita les larmes coulent comme un robinet ouvert.
Que dire à ma fille je suis pleine d'une mélasse m'annihilant le vivre, je vais pas bien, mon corps va pas bien, j'ai l'esprit triste je devrais quitter le navire, partir trois jours, dormir, attendre que ça passe, le bonheur est toujours possible, l'idée de

bonheur est incrusté dans l'esprit de l'homme contemporain écrasé par des soucis en tous genre son corps morfle, morfle.
Que disait l'autre ? Ce sont les plus forts qui survivent ?
– Avant le repas, je dis à Zita, si nous allions faire une sieste ?
– Dans le même lit ?
elle dit.
– Dans le tien,
je dis.
– Je demande à Baltha, dit Gladys, de m'emmener au maga et à papa sa carte.
Zita glisse le bras sous le mien elle est sans force.
Il me faut. *Tenir debout.*

258.

Après les attentas, il y eus covid puis récession. Des millions de gens comme vous et moi tachaient de refréner leur niveau de vie. Ça ne se fait pas comme ça. Surtout la bouffe. L'argent qu'on donne aux mômes. L'essence dans la voiture.
Les gens aisés continuèrent de vivre comme de si de rien n'était. Ils mettaient un peu moins de côté. Sans compter ceux d'entre eux qui s'étaient enrichis pendant la pandémie, pendant la crise due à la guerre ukrainienne.
Les USA et sa vassale l'Europe déversaient des tonnes d'armes sur le lieu du conflit. Gorbatchev, puis, Eltsine, Poutine himself avaient naguère proposé que l'Europe intègre le territoire russe. De Gaule l'avait préconisé. *Jusqu'à l'Oural.* Les États-Unis s'y opposaient. L'Europe chien-chien devant son maître. USA, première puissance économique et militaire mondiale, s'enrichissant du fait de la faiblesse européenne. Je voulus en parler, à l'époque.
Irma s'y opposa. La pauvreté ne fait pas vendre, Mève. La pauvreté dans l'hémisphère sud, elle disait, ça fait du bien aux gens du nord. Sordide. Elle te pousse à fermer ta gueule concernant les heures de travail à prester pour un salaire qui te permet tout juste de régler impôts, assurances, mutualité, bouffe, vacances deux fois l'an. La pauvreté doit absolument être assimilée à la misère tu comprends, Mève. Tu peux pas entendre rire des femmes et des hommes vivant avec trois riens. On ne peut vivre sans le fric. Continue d'écrire. Notre lectorat lit tes papiers. C'est documenté, commenté, c'est ironique. Tu as de l'esprit. Si, dans cette société, tu es incapable de formuler ta pensée, tu ne survis pas. Prends soin de ton cerveau. Depuis le départ de Flavien tu bois. Lundi au pub t'as avalé cinq bières au moins.
Moi pour qui le libéralisme tueur est une préoccupation majeure j'avais dit à Irma, à propos de ma consommation d'alcool dont désormais je ne savais plus le soir me passer : je suis saturée d'alcool, ça ne me procure pas de plaisir, mais nous sommes incapables d'y renoncer en vue de la sobriété, la plupart d'entre nous sont saturés d'appartenir à l'argent, ça ne nous procure pas ou d'éphémères plaisirs, et nous sommes incapables d'y renoncer en vue de la sobriété.
Irma tournait les talons. Après m'avoir posé une main sur l'épaule.

259.

– Je me sens perdue,

dit Zita.
Elle prend à peine de place dans son lit double. Je n'ose la toucher.
– Ça t'arrive? elle poursuit. Marcher dans un tunnel, ne pas voir la lumière au bout. Ton corps prend l'humidité, le noir appuie sur tes épaules pourtant tu marches. A cause de l'espoir. Vouloir mourir n'est pas simple. Ça prendrait du temps. Quelque chose en nous veut vivre. Saloperie.
Puis, après quelques secondes, (je tiens ouverts les yeux sur ma fille qui a les paupières closes):
– Le bébé en moi exige la vie,
elle dit.
– Non Zita, je dis. L'embryon est un possible non doué de raison. Il n'est pas désireux que tu existes. Il s'en fout. La nature fait de nos corps femelles des machines à fabriquer la vie. La nature assure sa perpétuation. Nous sommes ses outils. Un gosse, c'est lourd. Mieux vaut être deux. Et encore.
– Mais toi, tu serais là.
– Non. Je suis à bout de forces. Je me fais du soucis pour vous alors que je devrais vous laisser pousser. J'ai l'impression de n'être pas un bon tuteur, de ceux qu'on adosse aux arbustes pour qu'ils s'élèvent, droits, vers la lumière.
– Ce serait à refaire, tu choisirais de nous garder ?
– Je ne suis pas sûre.
– Mais tu nous aimes.
– La nature a mis en moi un instinct maternel. Je n'ai pas le choix. Vous concevoir, vous portez, vous mettre au monde c'était plus fort que moi. L'amour pour vous, j'ai aucun mérite. C'est dans mes gènes. Je vous aime, ça oui. Je voudrais que vous soyez heureux.
– Que nous réussissions notre vie ?
– Zita ma chérie,
et je prends dans mes bras la chair de ma chair.
– Tu vois, dit dit Zita. C'est ça une vie réussie. Quelqu'un qui souffre de ta souffrance. Je prendrai une décision personnelle. Je l'ai déjà prise.
– Ce n'est pas ce qu'il y a une heure tu disais.
Zita se tourne vers moi. Câlin, elle dit.
Je rends grâce au grand architecte, au vide, à la vie, à l'intelligence parfaite, au mystère que sais-je. Pas quelque chose qui soit de l'ordre humain. *Quelque chose d'autre*. Dans notre faiblesse naît la joie. Ne pas viser le mérite. Nan.
– Réussir sa vie c'est assumer ses choix,
dit Zita elle se met sur le dos, jambes étendues/croisées. Je demeure tournée vers ma fille. Cesse avec les mots, Mève. Les mots dans ta tête sont carnassiers.
– Je pensais Maman, dit Zita, que tu assumais tes choix.
– J'aurais aimé, je dis, avoir cette conversation à ton âge.
– J'avoue ça doit provoquer le vertige, se retourner sur sa vie. Tu aurais pu faire autre chose que des études de journalisme ?
– Dans le sud de la France où je terminais le lycée, mon père dirigeait une secte (je m'étends, à mon tour, sur le dos). Dans ma classe il y avait une fille qui étudiait le russe. J'ai demandé à mon père l'argent pour le cours. Qui me fut donné. Jamais mon père ne demanda comment cela se passait.
– Ta mère ?

– Elle m'avait offert pour mon anniversaire, cette année-là, des nouvelles de Tolstoï.
– Tu l'aimais, ta maman ?
dit Zita, allongée sur la douceur du drap.
– Après le bac, ma mère morte, j'ai décidé de m'établir à Bruxelles. Mon père a laissé faire. Alec mon frère était écarté, mon père voulait s'occuper de devenir quelqu'un, au cœur de la confrérie, et puis Marianne le suçait il l'avait épousée vierge allait au mieux alléluia.
– Ta maman, tu l'aimais ?
– Zita, ma mère s'est pendue.
Mon enfant glisse la main dans la mienne.
– A Bruxelles, je dis, l'été de mes dix-huit ans j'ai parlé à Janice de m'inscrire à l'institut Pouchkine. Moscou. Pour y apprendre le russe. Elle m'a découragée. Avec du recul je crois qu'elle voulait que je demeure auprès de Dorothée.
– Des regrets ?
– J'ai donc fait des études de journalisme. J'étais nourrie intellectuellement, je baisais, je faisais des rencontres, je réussissais. Et puis Flavien. Flavien était une évidence.
– Mais, la langue russe ?
– Au retour de Moscou, j'aurais étudiai les langues slaves à Bruxelles. Sans doute serais-je partie côté anglo-saxon, y parfaire ma formation. J'aurais travaillé dans le domaine politique. Peut-être, déjà, j'étais révoltée.
– Papa, dit Zita, n'est pas un révolté.
– A dix-neuf ans j'avais un amant. Nous parlions toute la nuit. L'acte de penser me faisait jouir, la queue de ce type me faisait jouir, j'étais amoureuse.
– Tu ne m'en as jamais parlé.
Dans la voix de Zita il y a une forme de *médiocrité.* Cela me touche. Je la croyais puissante. Le contraire de Gladys. Mais non.
Refuser d'étiqueter les gosses, Mève.
– Ton père était gentil, je dis. Je savais qu'il me serait fidèle. La perspective de l'abandon me terrorisait. C'est cela que j'ai choisi. Un compagnon qui ne me laisserait pas tomber.
– Papa t'a laissé tomber, maman.
– Je l'ai poussé à partir. Je ne supportais plus sa présence.
– Tu avais choisi le confort du transport. Pas la route.
– La route est brutale. Mieux vaut avancer dans un engin douillet.
– Je ne vois pas la vie comme ça.
– Moi non plus. C'est nouveau.
– Tu as dans la tête une fille de vingt-cinq ans.
Zita garde ma main dans la sienne. Elle se tourne vers moi.
Son regard est puissant.
– Ce que j'ai fait, je dis, je l'ai assumé.
– Toujours d'actualité ?
– Il le faut. Mais tu as raison. Le risque est de regretter.
– Tu juges n'avoir pas réussi ta vie ?
– J'ai été une femme heureuse,
je dis, consciente de paraître sur la défensive.

– Tu ne l'es plus ?
– Je voudrais m'épanouir dans autre chose que la maternité.
– Tu as l'écriture.
– Vingt-cinq ans que j'écris. Aucun retour. Peu. Sauf d'Irma, dont l'hebdomadaire se vendait. Et voilà que Georgette et Rosa fait parler de lui.
– Fait parler *d'elles*.
Nous nous sourions, Zita et moi. Mon cœur se gonfle, voilure humble que souveraine le vent.
– Irma meurt, je dis, me laissant orpheline.
– Publie tes chroniques.
– Fred a dit ça hier, je dis. Il a deux enfants tu sais.
– Divorcé. Veut me revoir. On s'est pas lâché de la nuit.
– Édouard, sur Hydra?
– Transport douillet.
– Rester en Belgique ?
– Dans ma tête les chiffres sont des barres métalliques : les deux enfants de Fred pas de moi + mon enfant pas de lui.
– Quid du père de l'enfant ? Le toubib sur Hydra ?
– Marié non divorsable.
– La Grèce ?
– Je suis perdue je te dis, ma petite maman.
– Soyons perdues,
je dis et nous dormons, l'une avec l'autre.

260.

Zita dort, toute froissée. Je souffle sur sa chevelure. Un sourire gigote sur son visage. Je chuchote Le repas nous attend, chérie. Ma fille bougonne. S'étire. Ça la défroisse. Elle est belle. La bouche, le nez, les cheveux. Elle a un métier. Elle a suivi un homme sur une île grecque. Elle a vingt-cinq ans.
– Envoie-moi Léo, elle dit, quand la table sera mise.
La maison elle grouille de vas et viens. Asticots ? Truites dorées ? Je prends tout.
Le soleil est doux comme angora.
Dans la cuisine je croise Fabien il dit Je te cherchais.
– Tu vas mieux ?
je dis à distance. Regardant mon mari. Dans les yeux. Avec attention.
– Tu es belle,
il dit.
– Tu tiendras jusque lundi ?
je dis, référence à l'hôpital où notre médecin l'envoie.
– Paris m'a fatigué, dit Flavien. Je suis requinqué. Nos enfants sont au complet, Mève. Je vais pas traîner la patte. Viens.
Je suis dans les bras de mon homme. Chaleur d'angora.
– Les enfants ont-ils mis la table ?
je dis.
– Je t'ai appelée, ton téléphone est éteint.
– Où est Léo ?

– Pas vu.
Je quitte l'espace de Flavien qui lui tient lieu d'exclusive propriété, son corps.
Sa main retient la mienne. Je lui souris. Je ne serai plus jamais sûre d'être du duo. Je douterai. Je le haïrai, cet homme trop doux qui ne prend pas les choses en main. Cet homme qui dit J'aime ma famille cela me suffit.
A l'étage, marchant pieds nus vers la chambre de Léo, je croise Edgar. Il est parfumé, pantalon de tergal chemise rouge, foulard mauve, chicissime.
– Tu sors ?
je dis.
– Ça ne se voit pas ?
Je m'arrête pose le dos contre le mur déplâtré du corridor. Toujours, face à Edgar, déposer le dos.
– Quelque chose ne va pas ?
je dis.
– Tu me trouves tourmenté ?
– Non, je.
– Il y a cinq ans tu m'as jeté ça à la gueule, maman. Que, petit, j'étais *tourmenté*. Tu peux pas t'empêcher de reprocher.
– Mais.
– Si j'étais angoissé petit, pas aussi solaire que tu le voulais, c'est que toi aussi, tu étais angoissée.
– Je t'aimais à crever.
– Précisément. Amour romantique blessé.
– Pas du tout.
– Tu n'avais pas à me dire ça.
– Il y a cinq ans ?
– C'est ça. Ciao.
Le plâtre, consistant, retient mon dos. Le corridor est désert sauf moi.
Edgar était introverti. Jamais, dans ses enfance et adolescence, je ne le lui fis remarquer. Zita était volontaire, Balthazar sauvage, Gladys facile, Hector touchant, Isadora lumineuse.
Étiquetage, Mève.
Pourquoi avoir dit cela à Edgar ? Dans quel contexte ? Était-ce un ressentiment de ma part, eu égard à son repli d'enfant ?
Edgar épanoui, splendide, après des études de peinture dans une prestigieuse écoles d'art. Edgar ambitieux. Edgar déployant des audaces à hauteur de ses moyens. Moi, fière de lui. Lui, hostile.
Impossibilité d'échanger. Comme s'il prenait garde. Au nom de quoi serait-il oublieux de mon amour ? Mon fils aîné. Mon merveilleux garçon.
Buvait-il la déchirure en moi, que je n'aurais pas pris le soin de rapiécer? Jamais je ne lui fis peser le déni de mes parents. Pourquoi le mot *tourmenté* le blesse-t-il ? Cesse avec les mots, Mève. Cesse.
Nous devrions pouvoir nous passer des mots. Les mots sont des massues. Les mots sont des mensonges. Vivre, sans eux.
Je frappe à la porte de Léo. Pas de réponse, j'entre. Personne. Je descends à la cuisine, Gladys rit avec Cyril le copain de Balthazar, Je suis amoureuse maman. Cyril me salue, fait un peu kéké. Gaffe à ma fille mon salaud. Bonne mère je salue,

j'ajoute Dîne avec nous, Cyril. Je demande à Gladys si elle a vu Léo. Nada.
Je traverse le bois de mélèzes, nus pieds, parfum d'aubépine. Balthazar chez lui fume un joint avec deux copains. Je lui fais signe du doigt, Viens. Il se lève, il me suis dans son patio nom de merde qu'est-ce que c'est beau. Et tu vas travailler dans l'horeca, *pour faire du fric* ?
- Je peux faire quelque chose? il dit. A part ne pas fumer une deuxième joint.
– Tu en es à, ton troisième, Balthazar ? Quatrième ?
– Mes copains resteront ici, t'inquiète, pendant qu'on mange avec la sainte famille. Je t'écoute.
– C'est beau, ici.
– Maman.
Je regarde mon troubadour viking fort comme un puits dont on entendrait rugir l'eau.
– Un an pour faire le point, il dit. Je choisis Bruxelles, pas Singapour. Je ne t'abandonne pas.
– Je pense à ton bonheur.
– Ne pense pas à mon bonheur.
– Je sais. C'est à toi qu'il apparaîtra.
– S'il se montre, oui, je suis le mieux placé.
– Je t'aime.
– Tu voulais me dire ?
Balthazar n'a pas vu Léo. Je grimpe le talus sans faire gaffe où mettre les pieds, mon corps tambourine, mes yeux fouillent, mes mains soulèvent, haut, la robe noire que je porte aux manches évasées, mes yeux sont noirs, nuit diamantée, pure, abondante,
je crie Léo ? Qui a vu Léo ? je monte dans la salle télé, pas là, dans chacune des chambres celle de Zita où Zita sur le lit ne bouge pas d'une poussière,
je vais par la route chez Christa, elle prend un thé avec cinq flamands Christa parle flamand,
retour à la maison, grand salon, toilettes, bureau, cave, rien.
Flavien remplit un broc d'eau il dit Après quoi tu cours ?
– Personne n'a vu Léo ne sait où il est, je dis. Je ne passe pas à table sans l'avoir trouvé.
– Il est à l'arrête de bus, dit Isadora elle coupe du pain. Hector a demandé à lui parler.
Je prends un plaisir obséquieux à contenir ma respiration affolée. Flavien me regarde, curieux. Je soutiens son regard.
Ils ne toucheront plus à un cheveux de mes enfants.

261.

Le quatuor ukrainien Dakha Brakha sème le frisson dans l'espace qu'est ma maison jusqu'à quand si je prends la décision de ne plus sucer Flavien mais si Mève, mais si. Dans le jardin sur la table Gladys a changé la nappe. Songer aux lessives.
Pas bu de la journée. Pas lavée non plus. Hier, à deux reprises.
Robe longue noire. Reposée. Floue.
Dans vingt-quatre heures, Alleron sera fixé sur l'effectivité de ses ambitions.
J'allume mon téléphone.

J'appuie, dans la messagerie, sur le nom de Lydia. On a passé un super moment chez vous. Elle a quoi, Dorothée. Je t'aime.
Je pose le téléphone sur la nappe blanche. Dans la Sixtine j'enfile une paire de slaches. Je monte la route, je coupe des lilas. Une pleine brassée. De retour dans la cuisine, j'entends le Pchitt d'une bouteille qu'on débouche il est passé dix-neuf heures. Le coma éthylique sous la plume de Lydia me renvoie à mon incapacité à ne vouloir pas de l'alcool. L'alcoll entré dans ma vie peu avant le départ de Flavien. Je ne peux m'en passer. Je *ne veux pas* m'en passer. Trop de gouffre. Le jour je tien, en vue de la récompense. L'ivresse, bruit de cadenas tombant au sol, courant d'air dans la fissure du béton, délivrance face au néant.
– Tu veux une bière ? me dit Gladys. J'en ai ouverte une pour Cyril.
– Il a quel âge, Cyril ?
je demande remplissant d'eau deux cafetières de métal y plantant le lilas.
– L'âge de Baltha, dit Gladys. Après sa terminale il a essayé le Droit, à l'unif.
– Et ?
– Formation plombier-chauffagiste. Passionné de vieux moteurs il a une fosse chez lui. Comme Baltha il vit dans le jardin de ses parents. Sous une yourte qu'il a fait venir de Mongolie.
– Sensé me rassurer, la Mongolie ?
– Je crois que oui. Tiens,
elle dit, me tendant une bouteille fraîche.
Je porte le goulot aux lèvres. Nom de dieu, j'avale. Sans recracher.
Dehors je dépose les cafetières aux lilas sur la table nappée.
– Avec tes fleurs on va pas voir la personne assise en face,
dit Gladys qui m'a suivie.
– Je les retirerai après l'apéro,
je dis.
– Edgar ne sera pas là.
– Je sais.
– Edgar te reproche d'avoir trompé papa. Un jour il t'a vue dans le salon avec un ancien prof à lui. Il doit couper le cordon. Laisse-lui le temps.
Je tais la haine que je ressens de la part de mon enfant. Je tais ma peur de le perdre. Mais, si Edgar revient, oublierai-je ses récriminations eu égard à ma malveillance ma toxicité ma perversité ?
Edgar me renvoie une image dégueulasse. Je voudrais être capable de trouver les mots pour résoudre hop baguette magique les griefs mutuels. Est-il des femmes qui vivent cela ? Le rejet d'un fils, d'une fille ?
Hector et Léo arrivent du côté des hortensias je fais semblant de ne pas les voir. Dans la cuisine, Zita taquine Isadora.
– Avec Isadora on se demandait, dit Zita, d'où venait le nom *Gladys*.
L'ivresse me relève la tête. C'est pas aujourd'hui qu'à sa gueule je cracherai.
– Gladys Knight, je dis. Chanteuse. Flavien l'écoutait en boucle quand on s'est rencontré. C'est lui qui a choisi le prénom.
– Je préfère Isadora Duncan,
dit ma petite.
– T'as jamais entendu la voix de Gladys Knight,
dit Zita.
– Toi, dit Isadora à Zita, tu es impératrice.

– Toi, ma princesse,
dit Zita à sa sœur la couvre de baisers.
Elle sera merveilleuse mère, ma Zita.
Je monte à la salle de bain. Elle est jonchée de vêtements. Je marche dessus, iconoclaste de l'ordre domestique.
Dans le miroir, je me surprends me sentir belle.
La soirée peut commencer.

262.

Se sentir belle, pour se sentir *aimée* ? Comme si seule ton image était digne d'intérêt ? Que sur elle reposait la responsabilité de bien te vendre ? C'est la mort que tu maquilles, Mève ?

263.

Si l'on proposait à une comédienne d'incarner ma vie à l'écran, aurait-elle envie de défendre le rôle.

264.

Balthazar joue de la guitare Cyril chante je ris comme un tigre feule : naturelle. Chacun de nous boit une bière légère sauf les trois plus jeunes le navire Flandre coule. Des millions de tonnes d'eau, qui ne s'évacuent pas.
Balthazar porte une chemise blanche qui à l'air propre, Cyril un tee-shirt marin blanc rayé bleu il a le nez long, la joue pleine de fins cheveux blonds, des yeux rieurs. Une sorte de dysharmonie équilibrée.
Zita demande à parler.
– Résumé de la situation. Hector le demande,
elle dit.
Elle porte une de mes robes longues violette filet d'or sur l'échancrure lui va mieux qu'à moi. Pincement au cœur.
Flavien s'installe à mes flancs avant il était en face. Je ne te voyais pas, il dit, référence aux lilas.
Flavien est en peignoir, de ceux qu'on lui connaît, long, bleu nuit. Hector assis à côté de Léo porte un tee-shirt blanc Léo aussi.
Pas de raie dans les cheveux d'Hector.
– Des vidéos circulent,
dit Zita.
Je quitte la table Flavien me retient le poignet, c'est doux.
– Assieds-toi chérie. Hector veut dire quelque chose.
Je prie et rends gloire pour nous réunis.
Ah ouais ?
Sont des milliers, je le sais crétine, dévoués à leur Dieu imaginaire ils prient et remercient, bonté en apogée dans les tripes je sais. Ce n'est pas avec la foi, que j'ai à régler des comptes.
Mais alors Mève fais gaffe. Connais la joie de ne pas haïr (Albert Cohen dans *O vous, frères humains*).

Ne jette pas le croyant avec l'eau bénite.
– De un, dit Zita, Monsieur Alleron, dont a été antidatée la capsule You tube, vu que le week-end des élections tu peux pas te manifester, annonce que s'il est élu, une église par commune demeurera ouverte aux fidèles les autres serviront de lieu de convivialité. Dans convivialité dit Alleron il y a le mot…
– Vie,
je dis me grattant l'oreille et c'est tout.
– Ce type, embraie Zita, a l'art de dresser un tableau en peu de mots t'as envie d'y entrer. Bar dans les églises achalandés de bières locales, vins produits sur nos terres, jus de nos fruits, lieu de danse, de spectacle, d'échanges que la jeunesse sortie des écoles d'art dirigera grassement payée par l'État.
– Waouh,
fait Cyril.
Gladys se retourne sec sur lui.
– Deuxième proposition, je dis : une restriction, contrebalançant la première ?
– Pendant la première année de son mandat, dit Zita, une seule personne par la famille travaillera.
– Bingo,
je dis. Flavien prend ma main c'est autoritaire c'est doux.
– La personne qui ne travaillera pas sera payée par l'État en fonction du nombre d'enfants.
– Les femmes, je dis. Sacrifiées.
– Les gens n'en peuvent plus, dit Flavien. Jamais autant de burn-out. Ils s'arracheront la gueule pour être celui qui des deux ne travaillera pas.
– Maman ça va pas te plaire, dit Zita, je te sais crispée sur le sujet. Les faits ne te donnent pas raison.
– Hector ne devait pas parler ?
dit Gladys.
– Vas-y,
fait Hector en direction de Zita.
Je regarde Flavien il regarde sa fille aînée. Ni lui ni Hector ne portent leurs lunettes. Il a joli profil, Flavien. Entre les rides autour de l'œil il y a de la peau dodue les creux on dirait des vallons. Flavien lâche ma main. Je me presse contre lui. Il sort le bras coincé sous mon corps tassé, de ce bras il m'enroule.
Quand Mève, admettras-tu que tu l'aimes, une fois pour toute ?
– Cerise sur le gâteau…
commence Zita elle secoue les cheveux c'est de toute beauté.
Elle m'affligent, les défaillances de Flavien. Parfois les bras m'en tombent. Vous les mecs c'est pareil que moi, avec votre femme il vous arrive que vous vous demandiez ce que vous foutez avec elle. Sauf qu'en ce qui concerne les gosses nous les mères sommes balaises hein. On assure. Ça, vous le reprochez pas, sauf qu'on devrait penser davantage au plaisir du sexe je l'accorde. Et dire Bye à l'idée que ce n'est pas des femelles que les mômes ce qu'il faut pour passer maîtres d'eux-mêmes je paraphrase Rousseau.
– … Alleron, dit Zita, change de camp.
Cyril l'amoureux de Gladys je le vois se fout de la conversation. Il demeure stoïque touchant petit chéri. Tout le monde fait semblant. Sauf moi.

– Pornographe ?
je dis à propos d'Alleron.
– Protestant,
dit Zita.
– Il proteste contre lui-même ?
dit Isadora elle a faim ça sent la quiche, effluves depuis la cuisine quatre fromages oignons.
– Alleron quitte, dit Zita, l'Église catholique.
Des idées opaques m'entrent en spirales par chacune des oreilles.
- Vous oubliez toujours, dit Isadora, de mettre le sel sur la table.
– Se fait évangélique, comme l'Amérique, je ricane. Mauvaise stratégie.
Flavien récupère son bras, moi aussi j'en avais marre. L'Église catholique est foutue, pas l'idée de Dieu.
– J'avoue, je dis, je n'ai pas vu venir.
– Maman, dit Balthazar, tu ne disposes pas de la quintessence universelle.
– Ça veut dire quoi quintessence ?
dit Cyril tout bas.
– Je ne sais pas,
dit Balthazar bon enfant, n'ajoutant pas qu'il a faim non. Tout le monde se marre. Flavien est pris d'une convulsion. Il rit mais alors il rit.
Zita s'assied, jette un œil à son téléphone, le remet en poche. Fred ?
– Hector veut dire quelque chose,
elle dit.
– Quand est-ce qu'on mange ?
dit Isadora.
– Tu veux écouter quoi comme musique ?
me demande Gladys.
– Amalia Rodriguez ?
je dis.
– Je vais chercher les quiches, dit Balthazar. Tu parleras, Hector, pendant qu'on se sert.
– Je t'accompagne,
dit Cyril.
– Retire les fleurs,
dit Balthazar à Zita.
– Oui Capitaine,
dit la pirate au ventre d'or.
– Comment tu te sens ?
me dit Flavien.
– Aveugle, je réponds. Je ne vois pas où Alleron veut en venir. Par son revirement il se met en poche les deux Amériques, une grande partie de l'Afrique noire, les indiens d'Inde, ses grands amis, gouvernés jadis par les anglicans. C'est dans l'Angleterre protestante qu'étudient l'élite de ces derniers. T'en penses quoi?
– Comment tu te sens, Mève ?
– Pourquoi tu demandes ça ?
La voix d'Amalia flambe. Je me dépose sur elle comme l'hirondelle sur le câble électrique.

– Je te demande ça, dit Flavien, parce que pour une raison que j'ignore, tu ne désavoue pas publiquement Alleron.
– Une raison que tu ignores ?
je dis.
Je n'ajoute pas Ta fille a été violée putain. Elle est là, ma fille, à deux pas.
– J'ai eu le commissaire au téléphone,
il dit.
Zita embarque sa sœur dans la cuisine. Il manque des verres, elle dit, viens.
– Les caméras de surveillance, dit Flavien, ne donnent rien. Aucun témoins. Travail propre.
– C'est ça, *propre*.
– Tu es à fleur de peau.
– Tu as des cancers.
– Tu te fais du soucis ?
– Nos gosses ont besoin de leur père. Tu es un bon père.
– J'ai vu rôder Paul, Mève. Il ne cesse de te regarder.
– Paul est le petit chien d'Alleron. Éduqué à ne pas me lâcher. Je m'en débarrasserai. Avec du plomb, s'il le faut.
– Tu es amoureuse ?
Amalia sème la joie dans mon corps de pierre.
– Bien sûr que non,
je dis.
La joie, aux racines puissantes.
Je me lève, esquive deux pas de danse. Je bois à même la bouteille le sperme dionysiaque. Cyril revenu me sourit. Il lève sa bouteille. Nous trinquons. Bourgeois blancs érudits choyés le cul dans une motte de crème tellement épaisse nos âmes sont écœurées.
– Voilà, dit Zita. Tout est à table. Servez-vous. Vas-y Hector.
Hector se lève dans son tee-shirt blanc. Léo baisse la tête.
– J'ai la permission de Léo, dit Hector. Léo, mon frangin.
Le concerné ne bouge pas d'une brindille.
– Jusqu'à présent, dit Hector, Léo ne nous a rien dit, sur l'accident en mer.
Zita sur la chaise se redresse. Flavien pose sur mon genou la main c'est doux.
– Il a choisi de me parler, dit Hector. A moi.
Il tire son tee-shirt. Met la main aux cheveux.
– Accouche,
dit Gladys.
– On peut commencer à manger ?
dit Isadora.
– Évite le mot *accouche*,
dit Zita à Gladys.
– Léo, dit Hector, a perdu sa maman et son petit frère dans le naufrage. La mémoire lui est revenue quand je me suis disputé avec lui, hier. Léo a beaucoup pleuré. Grâce aux larmes, c'est remonté.
– Accouche,
dit Zita.
– Sa mère et lui ont été affamés, torturés, violés. Dans un camps en Libye. Le

bébé n'est pas de son père mais d'un libyen. Le père de Léo est en Europe. Léo ne veut pas qu'on le retire de notre famille. Il se demande, maman, si tu veux bien l'adopter.

– Démarches en cours,

je mens.

Tant qu'on me foutait la paix, je me contentais des formalités de base.

– Je prendrai un avocat,

je dis et je pleure et Amalia rit dans une de ces fantaisies virevoltantes et Gladys pleure et Flavien me serre la main et Zita quitte la table. Balthazar se lève, tire de la prostration Léo, de ses bras puissants le serre contre lui, Zita, faisant demi-tour se jette sur le duo, O la la, dit Gladys elle renifle.

– Maman, dit Hector, Alleron vient d'annoncer qu'il créait des centres d'accueil pour migrants. Son discours est épatant. T'aurais vraiment envie de te devenir son pote je te jure.

– Mais ?

dit Isadora, bouche pleine.

– Un type bien,

dit Hector haussant les épaules.

– Alleron parie, je dis, sur la frange humaniste du sud du pays.

– Il a réuni, dit Gladys, deux cents acteurs de la vie civile et des étudiants. Il revient sur le mot *français*.

– Qu'il remplace, je dis, par *francophone*.

– Pas mal de flamands, dit Gladys, contestent la confiscation du mot *Belgique*. Le leader séparatiste tire les oreilles aux récalcitrants. La situation est confuse. Les flamands voteront demain depuis la future république francophone de Belgique. Ne soupire pas, maman. Tout le monde votera pour Alleron. Il a des idées à contre-courant. Et des couilles. Pas beaucoup de tes copains journalistes mettent en exergue le Prédator. Quant à Georgette et Rosa, les gens sont attendris Alleron avoue s'inspirer d'une femme.

– Mangeons,

dit Flavien.

Léo est placé entre Balthazar et Zita.

Je me sens vaine.

Alleron instilla de faux mails dans ta boîte, Mève. Garde cela à l'esprit.

Il n'avait pas le choix dit une brave Mève en moi.

Brave Mève tente d'arranger les bidons, d'oublier, de quitter l'indicible comme le fit Léo sorti des eaux grelottant sous une couverture orange dans le carré des officiers.

Je me mets debout, lève mon verre.

– A notre amitié,

je dis.

– Tu aimes encore Edgar, maman ? dit Isadora. Même s'il n'est pas là ?

– C'est mon fils.

– Tout est dit,

fait Zita.

– Assistons à l'événement de feu la Wallonie. Vive le peuple nouveau !

je dis un peu fort. Putain ils répètent Vive le peuple nouveau ! et piquent la tête dans leur assiette.

Revenue de la cuisine avec du sel, je croise, non mais c'est pas vrai, Marianne.
– Je remplis la carafe d'eau,
elle dit tout sourire. Mon corps, ce tigre, fait barrage.
– Qu'est-ce qu'il se passe ?
– Je n'ai pas vu ton père aussi énergique depuis longtemps. Il n'est pas furieux contre Alleron : il est démonté.
– A cause de l'Église qu'Alleron abandonne lâchement.
– Nous sommes venus avec ton frère.
– Chic.
– Je suis contente de ta réaction.
– C'était de l'ironie, Marianne. Mon frère n'a jamais demandé à voir ses neveux.
– Nous pourrions avoir un moment à nous deux, après le repas ?
– Parce que vous dînez avec nous ?
Le regard de ma belle-mère est si purement mélancolique, et moi je ne m'aime tellement pas, pour les raisons que vous savez, pour d'autres encore que je cache à moi-même, bégueule et désinvolte, que je dis à Marianne ok voyons-nous après le dîner.
Elle sent le sucre, Marianne. Une forme de fraîcheur je m'en mettrais à raz le poumon. Elle s'écarte de moi. La carafe, elle dit, je dois la remplir.
Passant à hauteur d'un miroir rond coincé entre deux planches peintes de blanc sur le mur blanc de la cuisine blanche, je passe l'index sous chacun des yeux, étirant le noir vers le haut, lune sombre au firmament de lumière.
Qu'est-ce que j'aspire à la lumière, Amalia.
Dehors le parfum du lilas me materne, Gladys rit, Balthazar lève le bras à mon attention, il pointe, dans son dos, mon vieux père.
– Tiens, voilà ma fille,
dit ce dernier.
– Ben tu vois, je suis chez moi,
je riposte. Et je bois. De la bière. Flavien fait glisser, devant moi, un verre d'eau. Que j'aphone.
– Je gère, t'inquiète,
je dis au mari.
– On inviterait Christa ?
dit mon père.
– Certainement pas,
je dis.
– T'es au courant pour Alleron ?
il dit.
Je regarde mon frère. Il se tient raide. Les enfants lui servent du vin. Balthazar trinque avec lui. Forcé, Alec boit. Reboit.
Sauvés.
Courbée sur mon assiette, je mange.
– Monsieur notre grand-père, dit Zita, nous ne désirons, à cette table, n'aborder ni politique ni religion.
– Il reste quoi ?
dit mon père il repousse son verre. Avec le vin dedans.
Il n'a pas le cœur sombre, mon père. Le cœur couronné d'épines.

Il dégouline sur Alec et moi des pluies de sang. Notre propre sang. Chaque fois que nous l'oublions, la corde grince. Notre mère au bout.
Pendant vingt-cinq ans je fus une femme heureuse. Flavien me désirait, mes enfants me désiraient, mes amis me désiraient. En échange je prenais soin d'eux. Voilà ce que ce soir je dirai à Marianne.
Je dirai à Marianne Il a fallu que mes enfants n'aient plus besoin de moi, que mon mari se lasse de sa propre vie, que je voie moins mes amies. Le loup fit son apparition. Je n'eus pas la volonté de me défendre, Marianne. Le loup me terrorisait. Je n'ai pas trouvé la force de lui faire comprendre, avec fermeté, qu'il était indésirable. Mais j'étais devenue aguicheuse, ivrogne, dépressive. Le loup n'eut qu'à s'approcher. Il cendra de désespoir mon beau visage. Mon dieu, pourquoi m'as-tu abandonnée.
– Marianne n'avait pas fait la fête comme ça depuis des lunes,
dit mon père.
– Jamais,
dit Marianne, servant de l'eau à Léo.
– J'ai raté quelque chose ?
dit Alec qui rata d'être curé.
Zita face à moi fait des signes. Derrière toi, elle montre. Flavien sur ma gauche se lève comme le pouce de l'auto-stoppeur déterminé à tracer la route. J'attrape, du bout de ma fourchette, un poivron rouge racrapoté, le mets en bouche. C'est bon.
Amalia chante elle danse les mains du guitariste tapissent la poésie d'oiseaux sautilleurs ma tête dodeline.
S'il-te-plaît oublie, mon corps, l'horreur d'être humain.
– Tire-toi, Paul,
dit le corps de Flavien sur ma gauche.
Un poivron jaune, plus petit, rejoint ma langue. Amalia enfourche un cheval nerveux ils courent tous deux sous un ciel mauve escorté des oiseaux sautilleurs ma main bat la mesure.
Accueille, mon corps, l'honneur d'être humain.
Gladys pouffe. Je tourne le visage sur elle, à ma droite. Sa bouche dessine une grimace navrée.
– C'est qui ce type ?
dit mon père.
– Un pote d'Alleron, dit mon enfant noir de peau. Moi c'est Léo. Vous c'est quoi votre nom ?
– Bernard,
dit mon père, lumineux.
– Se fait appeler Abdias, je dis. Un prophète.
– Je vous appellerai Abdias, dit Léo. Si vous le permettez.
Léo se penche vers mon père passant devant Zita. Mon père lui serre la main. Hector dit, allongeant le bras, Abdias je m'appelle Hector. Isadora se lève, embrasse mon père, elle dit Abdias je m'appelle Isadora. Zita et Gladys se lèvent se donnent la main font la révérence, Gladys regarde sa sœur, elle dit Abdias nous sommes elle Zita moi Gladys,
putain de merde j'ai de foutues larmes aux yeux,
Balthazar se lève, tend la main à mon père, Amalia chante, Salut Abdias mon nom est Balthazar, et mon frère aîné, que vous avez croisé hier, c'est Edgar.

– Lui, qui c'est ?
dit mon père désignant Cyril.
– Oh, rien,
dit le jeune gars.
– Viens, dit mon père, et dis-moi ton nom.
Mon père se lève, tend les bras à Cyril. Lui tape, affectueux, le dos.
– Fameuse tribu, il dit. On boirait un coup ?
La gentillesse de mes gosses me touchent. Pas le type au regard dur. Il a décroché la corde qui retenait ma mère au ponton. Tiens, a dit ce homme à ma mère, fais ton voyage.
– Dites je suis jaloux, moi,
dit Alec.
– Bonjour Alec,
entonnent sept voix Cyril s'y met aussi.
– Fameuse tribu,
il dit.
Les mots du géniteur.
– On n'écouterait pas un truc joyeux, dit Flavien. Charles Trénet ?
– Je suis partante,
je dis dans un sourire ému comme si un ami que tu croyais en froid avec toi dieu t'écrivait Tu me manques.
– Adjugé pour Trénet,
dit Gladys.
– Il reste de la quiche ?
dit Isadora léchant le couteau j'ai honte mon père va penser quoi.
– Non mais du dessert, oui,
dit Flavien il m'embrasse le front.
– La prochaine fois, il dit, je lui casse la gueule.
– Je le trouve détendu,
je dis.
– Sale type,
dit Flavien.
– Je t'en prie, ne le lui dis rien,
je dis attrapant son bras. J'ai peur de lui faire mal. *Tu me manques* semble m'avoir écrit un ami alors mon cœur est joyeux tu comprends, tout ceci est d'un surréalisme j'aime ce qui est bancal improbable minable du moment qu'il y a de l'amour, Flavien.
– Je te le demande une dernière fois, Mève. Tu es amoureuse ?
il dit. Il se penche à mon oreille. Balthazar y va fort avec le cumin quand il cuisine des quiches l'haleine de Flavien s'en souvient.
– Amoureuse de mon père ?
je dis dans un sourire mi-narquois mi-enfantin.
Rebaisage du front par le mari, le cœur de mes mômes applaudissent j'entends leurs petits doigts s'enthousiasmer Clap Clap.
– Je ne suis pas amoureuse de mon père ô non,
je dis.
Flavien m'embrasse les lèvres, devant tout le monde, Charles Trénet chante L'astre

du jour fait Boum !
– La nervosité agite mon sang, c'est bien,
dit Flavien, quittant la table il commet des pas de danse Boum ! Boum !

265.

*Une prochaine fois je lui casse la gueule* concernait Paul.
Le déclic se fait tandis que ma langue jouit du vin.

266.

– Je pourrais faire quoi, avec les frangins, pour épater ton vieux ?
dit Balthazar dans la cuisine il a dans les mains une pile d'assiettes.
– Une vaisselle ?
je dis.
– Faut qu'il nous voit faire, sinon ça va pas.
– Si, ça va.
– T'as l'air toute déglinguée.
– Pauvres flamands.
– Ils sont sympas. Dommage qu'on s'en soit pas rendu compte plus tôt.
– Ton arrière-grand-père les prenait pour des bouseux infichus de faire civilisation.
– Tu crains quoi ?
– Qu'ils ne veuillent pas se départir de nous.
– Ils bâtiront une Flandre neuve, dit Balthazar. L'Europe les soutiendra.
– Pas sûre.
– Il se passerait quoi avec Bruxelles, si Alleron était élu ? J'ai le projet d'y vivre,
dit mon fils il lave une casserole. Trop de détergent trop d'eau. J'empoigne un essuie de coton blanc. Je m'adosse au meuble. Pas au mur, comme pour Edgar. Balthazar n'est pas en proie au passé. La détonation provoquée par sa colère ne risque pas de me briser les os.
– Si Alleron est élu ? je dis. Lis Georgette et Rosa.
– Quoi ?
– Tu penses à Maud.
– Je ne lis pas Georgette et Rosa, Maman. Tu le sais. Je déteste lire. Bruxelles ?
– L'Europe se choisit une capitale, je dis. Pas bon signe. Les bruxellois, quant à eux, seront dans l'obligation d'opter pour la nationalité flamande ou la nationalité belge. Les premiers temps, l'Europe leur foutra la paix. Elle leur proposera, ensuite, dans la nouvelle capitale Utopia, des logements équivalents ou supérieurs à ceux dont ils disposent sur Bruxelles. Ils seront délocalisés. Sauf les plus riches. Bruxelles nettoyée des cafards. La futur Singapour. Tu verras. Étincelante.
– Tu me conseilles quoi ?
– Ne pas voter pour lui.
– Maman.

– Si le projet d'Utopia est effectif, et je crois qu'il le sera, l'Europe paiera. Pourquoi ne pas t'y installer ?
– Dans du béton ?
– Si Alleron se colle à Georgette et Rosa, la ville sera high tech *et* végétale.
– Si l'Europe, dit Balthazar, donne à la future république de Belgique du fric pour la nouvelle capitale, elle donnera l'équivalent aux flamands. Ils répareront leur pays. Tu n'es pas sûre de ça ?
dit Balthazar il me met une casserole en main à moi de l'essuyer.
– Les dégâts causés par les crues, je dis, coûteront davantage que l'édification d'une ville en république de Belgique. D'autant qu'Alleron obtiendra des fonds privés.
– De qui ?
– Des indiens. Entre autres.
– Les indiens s'intéressent à l'Europe ?
– Oui.
– Ça me dépasse.
– Balthazar, comment va Maud ?
Balthazar gratte un plat. Avec obstination.
– Tu es la seule, il dit, à me demander.
– Si tu veux ne pas en parler continuons sur Alleron.
– Elle hésite, pour les États-Unis. Alleron parle de tripler le salaire des chercheurs.
– Tu te dis que c'est un prétexte ? Qu'en fait, elle est amoureuse de toi ?
– Elle m'a parlé. Elle n'était pas obligée.
– Valentine est amoureuse ?
– Les filles me kiffent, maman. Je tiens de toi. Allez, je vais chercher ton père. Qu'il voie que tu as réussi l'éducation des fils.
Et part.
Je m'assieds à la table. Le lilas s'y trouve, dans les deux pots. Elle est belle, ma cuisine. En couleurs.
– L'évangile, dit Balthazar à mon père qu'il traîne dans le sillage, prône l'égalité des tâches. Tu laves, Hector et Léo essuient.
Le vieux se met à la besogne.
– J'ai lu ça sur Google,
me chuchote Balthazar.
– Bon mais c'est pas ça, il ajoute d'une voix claire, je dois picoler avec mon oncle, moi.
– Marie-Eve ?
dit mon père.
– Mève,
dit Léo.
– Je fais quoi ?
dit mon père à propos de laver.
– Tu l'appelles Mève,
dit Hector.
Je me tire.
Dehors la lumière se décline en pâleurs colorées. Les jeunes installent deux bancs

sous l'arbre enguirlandé. Je reviens à la cuisine, appuie sur l'interrupteur, jette un œil à l'arbre. Allumé. Comme à Noël.
Un sauveur nous est né.
– J'ai fait mes études à Bruxelles,
dit mon père à Hector il l'écoute avec conscience.
Je me re-tire.
Les jeunes ont ouvert la table pliante devant les bancs ils jouent aux cartes. Marianne est de la partie. Elle rit. Flavien est de la partie. Dans un fin peignoir sombre. A remis ses lunettes. Je ferme les yeux. Le lilas m'écœure. La voix de Flavien rit. J'aime ce rire.
– Mève ?
*Je suis saisie*, comme on dit en Wallonie. Un type, quarante ans, s'adresse à moi. Cheveux très très noirs. Binocles. Nez droit. Lèvres épaisses. Yeux marrons. Grand. Sacoche en bandoulière par dessus un tee-shirt couleur sable dont le sigle m'est inconnu.
– Vous êtes qui ?
je dis.
– France Presse, il dit. A la porte, personne ne se pointait. Je suis passé par le côté
– Vous voulez?
– Vous entendre.
– Hé, vous ! crie Balthazar dessous l'arbre, une bière ?
– Je ne dis pas non,
dit à forte voix le très très noir de cheveux.

267.

Sur la terrasse je prends place à table. Le type me suit. Devant lui Hector dépose une bière. De la part de mon frère, il dit. Et descend en courant vers la table de jeu sous l'arbre où il est accueilli par ovations.
Léo et lui ont laissé tomber mon père dans la cuisine blanche à laver, seul, ce qui est sale.
– François Purbon,
dit le type, regard aigu.
– Joli nom,
je dis.
– Vous n'accordez pas d'interview.
– Vous pensez qu'avec vous, parce que vos cheveux sont noirs, je déciderai que oui ?
– Rapport avec mes cheveux ?
– Mais rien, nom de merde. Vous avez les cheveux noirs, un genre de truc que j'écris dans mes papiers. La couleur des cheveux de mes interlocuteurs. Je suis fascinée par : comment les gens fonctionnent. En latin, je dis, (le gars avale une franche goulée de bière) *intimus* signifie *le plus reculé*. *Intimare*, le verbe, signifie, lui, faire pénétrer au plus profond. C'est le revers des histoires avec petit *h* qui m'intéresse.
– J'ai parcouru Georgette et Rosa, dit le type. Divagations littéraires dont ne peut se réclamer un potentiel chef d'État.

– Vous n'aimez pas mes idées ?
– Maman, crie Balthazar, tu veux une bière ?
– Chouettes, vos gosses,
dit François.
– Vous en avez ?
– Madame.
– Mève.
– Mève que se passe-t-il avec Alleron ? Pourquoi ne vous voit-on pas à ses côtés ?
– Vous faites référence, François, à des bruits qui circuleraient ?
Hector arrive en courant, pose devant moi rapidos une bouteille décapsulée, 4 ! 3 ! 2 ! crient les autres, 1 ! 0 ! Hector est à table cartes en mains ils sont joyeux mes gosses, oui M'sieur.
Croyez pas que ce soit toujours le cas, ils ont leurs renfrognements, le sur-commande ils détestent, ce sont pas des caniches savants, mes gosses, j'ai pas les épaules pour dresseur, peut-être même ils sont trop choyés, je sais faire que ça, aimer aimer aimer, leur liberté ce compris M'sieur, leur foutue liberté non accommodante de mes desiderata ils savent rire, je vous l'accorde, ils rient j'aime ça.
– J'ai trois mômes,
dit François.
– Des bruits circuleraient que je n'entends pas.
– Le deuxième est handicapé. L'handicap est le sujet le moins sexy qui soit. Quand le sujet passe sur les ondes, les gens passent coupent.
– Alleron aurait-il accordé quelque crédit aux personnes victimes d'un handicap ?
– Alleron pas. Mais Georgette et Rosa.
– Divagations littéraires.
– Pardon.
– Mais non, je dis me tenant droite comme un i tête attachée au corps par du vide, ne vous reprenez pas. Vous voyez juste. Fictions utopiques. Tellement pas assumées que le plus souvent j'en fais des dystopies.
– Je ne vois chez Alleron qu'une utopie d'ordre littéraire. Pas politique.
Le lilas cet entêtant s'impose à moi j'entends le rire de mon père.
– Alec nom de merde sale tricheur,
dit Balthazar en bas sous l'arbre ils jouent au cartes. Alec mon frère se tient debout, lève son jeu. « Tricheur ! », « Ouh ! », disent-ils. Voilà mon frère debout sur la table, Gladys y grimpe, tente de dévoiler le jeu de ce dernier, Cyril l'attrape elle tombe dans ses bras, Marianne dit De toute façon vous êtes cuits, elle étale son jeu, Alec fait valser le sien, saute à terre, prend Marianne dans les bras elle tombe du banc mais non, Zita rit, Hector retient Marianne, Léo et Balthazar checkent.
– Étrange, je dis au type comment son nom déjà, la vie offre l'harmonie quand on ne s'y attend pas. Le reste du temps, c'est la banalité. Les chiffonnades de l'âme humaine. Tu passes ta vie à désapprouver les manques, à encaisser la brutalité, à craindre pour toi, pour ceux que tu aimes, et la réponse de la vie est là : tout est possible.
– Georgette et Rosa, pur jus.

– Ah oui ?
– Optimisme sexy.
– Vous voulez quoi, François ?
– Je vois l'engouement de mes collègues français pour Alleron. L'affaire du Predator ne décolle pas. Pas en Belgique. Clément, que vous connaissez, s'agite. Il s'adresse à moi. En dernier recours je le crains.
Mon père sort de la cuisine, torchon à l'épaule.
– J'ai terminé seul, il dit. Les gamins avaient envie de jouer, c'est bien ainsi. J'avais plus fait de vaisselle depuis perpette. T'aurais une clope, Marie-Eve ?
Je m'arrime au regard super attentif de François devant moi j'entends mon père dire : Mève ?
Je me lève je me jette dans tes bras serre-moi, papa, dis que tu aimais maman, qu'elle n'a pas renoncé à Alec et moi à cause de nous, dis-moi qu'elle souffrait à cause de toi, qu'elle souffrait hors de toi, que sans toi elle était fragile, que tu t'en es rendu compte trop tard, papa.
– Je fume le cigare,
je dis à mon père je suis à table dos à lui à table devant un journaliste français qui me tient compagnie je suis fragile, papa.
– Avant je fumais le cigare, dit mon père. Dans mon ancienne vie. J'en veux bien un.
Je fais glisser la boite sur ma droite, qu'il la voie. Les graviers crissent mon père se rapproche, une main ouvre la boite de bois, cette main qui aurait pu être un père pour moi.
– Clément, je dis, a perçu quelque chose que moi-même je ne parviens pas à formuler.
– Puis-je me joindre à vous ?
dit mon père.
– Pardon, dit François mimant le geste de tenir la clope, je suis asthmatique.
Le bruit de gravier s'estompe.
– Merci,
je dis.
– Moi qui avais envie d'une cigarette,
dit François.
– Clément, il poursuit, prétend que vos poils se hérissent quant à la religiosité d'Alleron.
– D'après vous ?
– Tous nous avons des croyances.
– D'autant qu'Alleron se départit de l'Église catholique, grande chérie de la finance européenne.
– Il pourrait bien se mettre les femmes dans la poche, les mouvements LGBT, les tenants de la laïcités. Courageux, non ?
– Vous êtes cyniques.
– Nous français, sommes laïques depuis plus de deux siècles. Le catholicisme pointe à nouveau le nez avec les affaires de pédocriminalité dans l'Église. Les gens haussent les épaules. Ils savent que l'institution est un trou à rats.
– Comment expliquer que votre oligarchie aie des liens avec l'Église ?
– Tant que ça ?

– Le catholicisme à la racine des valeurs européennes, je dis. Vous n'entendez pas ?
– Y compris dans la bouche des intellectuels de gauche. Tout à coup on trouve aux mouvements monastiques, à la liturgie, aux valeurs évangéliques, un parfum désuet qu'on remettrait bien au goût du jour.
– D'un point de vue moral et collectif ?
– C'est ça.
– Allumez votre clope.
François s'incline face à l'intimation.
Les jeunes remontent du bas ils ont terminé de jouer, merde. J'aimais notre aparté, à François le français et moi.
– On emmène Alec, Marianne et Papy, me dit Balthazar, faire un tour au village. Edgar nous rejoint sur la place. Il y a un bal animé par nos copains flamands. Papa monte se coucher. J'emmène les petits, t'es ok ?
– Merci, mon chéri.
– Je suis son chéri,
dit Balthazar à François, à qui il propose une autre bière. Dans une expiration de nicotine François accepte.
– Tu as vu ça ?
dit la voix de Flavien. Il tend la main à mon vis à vis. Le mari, il dit.
Sur le téléphone de Flavien j'avise la une d'un site d'information. Deux morts belges francophones. Tués par un flamand. De sang froid. Ses hôtes. Les flics, sur place, menacés par l'homme. L'homme qui blesse un flic. L'homme est abattu.
Je pousse l'écran vers François.
Flavien pose la main sur mon épaule. Il m'embrasse le front. J'attire son visage. Lui baise les lèvres. Une pression de la main sur l'épaule me fait savoir que Flavien apprécie. François lui rend son téléphone. Flavien tendait la main, à plat.
Laisse-moi, Flavien, faire mon boulot de journaliste.

268.

– J'y croyais plus,
je dis.
– Ça pue,
dit François.
– L'émotion des foules gouverne,
je dis.
– Il semble que ce ne soit pas la première échauffourée,
dit François il sort son téléphone de la poche c'est moche. Les confrères journalistes ont *toujours* l'œil rivé à l'écran c'est moche.
– Des rumeurs, je dis, font état de l'achat en masse, par les migrants flamands, de biens immobiliers. Des milliers d'entre eux s'y domicilient. Vlamingen buiten.
– Quoi ?
– Rien.
– Ressentiment, côté wallon, dit François. Ça date pas d'hier.
– Quasi personne, en Belgique francophone, ne se dit *wallon*. Utilisez un autre terme.

– Nous, Français, vous désignons de la sorte.
– Que dit-on, dans l'Hexagone, de la personne d'Alleron ?
– Qu'il s'inscrit avec radicalité dans le sens du progrès. Prône moins de travail, une écologie absolue, retour des valeurs, la sécurité pour tous.
– Sécurité ?
– Alleron prévoit de fermer des routes, réduire les vols aériens, développer une offre maximale de transports *communautaires*, notez ce mot, pas *en commun* qui fait has been. La communication du type est un régal. Il apparaît sincère. Digne de confiance. Il tisse des liens depuis un bout de temps, on dirait, avec des hommes politiques indiens et brésiliens. Mais, il a besoin du port d'Anvers.
– Son idée, je dis, est une ligne ferroviaire reliant Calais à Charleroi, ville de Wallonie la plus importante en nombre d'habitants.
– Vous dites *Wallonie*.
– Pas *wallons.*
– Étrange.
– Le wallon est lié à une langue, je dis. C'est le cas pour le portugais au Portugal, l'italien en Italie, le grec en Grèce. Personne ne parle wallon. Une langue assassinée.
– On dira désormais que vous êtes ?
– Belges.
En contrebas ça chante un truc licencieux ils exagèrent, mes gosses. Est-il bon de les savoir avec mon père, dont le cœur vénère un type agonisant sur une croix.
– Alleron donc, dit François, parierait sur le train ?
– Avant 1914, la Belgique était dotée du réseau ferroviaire le plus dense au monde. Dix mille kilomètres. Chaque bled était relié. Ils ont bétonné. Doublement. Et les voies ferrées, et de nouveaux tracés automobiles. La Wallonie est gangrenée par le béton, le bruit, la pollution. Nous avons fait ce qu'Hitler désirait pour chaque allemand. Chacun de nous possède une voiture.
– Alleron irait à l'encontre ?
– Il offrira des emplois dans les transports communautaires.
– Un terme piqué à Georgette et Rosa.
– On n'est pas à ça près.
– Les emplois perdus du côté des aéroports et usines de montage automobiles ?
– Alleron fait la promesse que personne ne perdra son emploi.
– Comment fera-t-il ?
– Il développera les synergies d'apprentissage. Son ambition affichée est de mettre à bas l'école. Plus de maître, sanctions, discrimination. Entre l'âge de six et douze ans, apprentissage du lire et de l'écrire via le digital essentiellement. Le digital n'impose pas de punition, de palmarès, de jugement. Entre douze et quatorze ans, formation théorique, pratique, artistique. Une activité physique imposée à tous. Pas de devoirs, pas d'interros. Tout le monde formé à la permaculture, la pharmacopée, le travail du bois. Au codage informatique en premier lieu. A quatorze ans, chaque enfant est formé dans la discipline qu'il s'est choisi grâce au concours de l'intelligence artificielle. Ce qui ne dédouane personne des travaux manuels, artistique, de l'entraînement physique. Ni de l'implication communale, d'immenses potagers et lieux d'élevage.

– Vos idées, Mève.
– Nom de dieu, non. Des centaines d'amoureux de Jean Jaurès assistent au délitement de l'instruction égalitaire. Jaurès lui-même vomit dans sa tombe. La majeure partie des parents validera ce choix. D'autant qu'Alleron veut mettre un terme à la défragmentation scolaire. Il veut un lieu pour tous.
– Vous n'avez toujours pas de zone portuaire.
– Nous fabriquerons les marchandises qui nous seront utiles.
– Vous êtes rayonnante, disant cela.
– L'approvisionnement en matières premières essentielles nous arrivera par Calais. Alleron a de nombreux contacts, via l'académie, avec l'intelligentsia française. Pas avec les hommes de parti, non.
– Les oligarques ?
– Les oligarques sont curieux. Ils aiment les esprits libres. C'est l'effet miroir. La provocation des esprits libres les excite. Pas l'ataraxie des moutons.
– Jusqu'au jour où on fout aux esprits libres une balle dans le crâne.
– Parce que les esprits libres ont franchi le cap supérieur de s'attaquer à des noms. C'est ce que je ne veux pas faire avec Alleron.
– Vous venez de le traiter d'esprit libre.
– Mon instinct réfute toute réjouissance.
– Votre instinct dit quoi, Mève ?
– Qu'Alleron a le goût du pouvoir. Il ne se fera pas corrompre. Il a bétonné ses bases comme la Belgique bétonna ses terres où les gens se ruèrent avec leur voiture ivre d'une liberté qu'ils étaient prêts à payer au prix fort. Le mot à propos d'Alleron qui circule dans la presse est *loyal*. Je le crois. Les gens ont besoin de loyauté. Ils se font de plus en plus agresser.
– Rapprochement avec la France ?
dit François il allume une seconde clope.
– Je ne sais pas, je dis. Je suis perdue.
– Cela vous va bien.
– Vous portez un micro, François. Je vous demande de me donner ce qu'il y a de numérique sur vous. Ou je porte plainte.
– Vous ne le feriez pas.
– Mettez-vous debout.
– Je m'en vais.
– Flavien !
j'hurle de toutes mes forces.
François commet l'erreur de se rasseoir.
– Oui chérie ? dit Flavien il est là. J'étais dans la cuisine, il dit.
– Fouille Monsieur Purbon. Journaliste.
François sort de la poche de son veston un micro, et deux téléphones.
– Notre conversation est transmise en direct, il dit. Ne me croyez pas capable de divulguer l'entretien.
– Salaud,
je dis.
– Chérie ? dit Flavien. Vous permettez ? il dit à François qui se lève il récupère ses téléphones.
– Rasseyez-vous,

je dis.
– Chérie, dit Flavien il s'assied sur ma droite, le commissaire a appelé, pour Isadora. Ils ont mis la main sur des jeunes qui ont avoué le forfait.
– C'est pas vrai,
je dis.
– Réfutation ? Exclamation?
dit mon mari bienveillant putain ce qu'il est bienveillant.
– Quels jeunes ?
je dis.
– Une bande rivale de celle avec laquelle traîne Balthazar. Ils s'en seraient pris à Isadora, elle aurait pris peur, se serait évanouie. Il l'aurait déplacée le long de la route et filé.
– La pénétration ?
– Les jeunes nient.
– Isadora joue avec ses bics.
– Mève, dit Flavien sa main sur mon épaule est un perroquet gras qui répète ce que je ne veux pas entendre : Les jeunes ont avoué, tout se tient, les copains de Balthazar corroborent.
– Il y a intrusion dans le vagin de ma fille.
– Peut-être un gars y a-t-il glissé le doigt ?
Je chasse le perroquet de mon épaule, il ne me sert à rien.
– Levez le camp,
je dis à François.
– Une question encore.
Le perroquet sur mon épaule se laisse tomber en arrière, roule au sol. Remis sur patte il soulève par un effet de vol ses kilos d'inutilité. Bienveillant. Inefficace. Comprend rien. Soulève l'hypothèse de ma folie. Pauvre Flavien. Un brave gars, affublé d'une sorcière. Détale, mec, il est encore temps. Trouve-toi une poule sans état d'âme, qui veillera sur toi. Un doublon de Marianne. Une fille toute simple.
Le bruit des graviers diminuent jusqu'au silence si ce n'est le parfum du lilas.
– Nous voici seuls, je dis à François. Vous enregistrez ?
– Non.
– Votre question ?
– J'en ai mille.
– Si Alleron est un homme de la droite extrême ?
– Par exemple.
– Ces gens-là ont trois forces : la propagande, l'audace, l'habilité à cacher leur jeu.
– Que cacherait Alleron ?
Je n'ai pas de réponse. Je suis vide. Délicieusement perdue.
– J'aime pas le côté chrétien, je dis. Mais pas que. Mon fils Hector a été enrôlé dans les jeunesses puis exclu comme un galeux hors du clan. Hector, attiré par Alleron. Il était familier de ses idées. Mes idées, comme vous savez.
– Vous avez fait le lit d'Alleron, Mève. Il vous doit des royalties. Georgette et Rosa posté sur le blog de votre hebdomadaire faisait deux-mille vues. Ces derniers jours, douze millions.
– Utopie littéraire. Une autre bière ?

Je me lève, François m'escorte dans la cuisine mon père a tout lavé bourré le lave-vaisselle, non-bienveillant, utile. Du salon nous parvient la voix de Rodolphe Burger. Edgar se tient face au feu. Un tout petit bouquet de flammes. Il fume.

– Besoin de décompresser,

il dit.

Je fais les présentations. François, Edgar mon fils aîné. Il est tout en noir, Edgar, bottes texanes, gomina aux cheveux, dents fortes, alignées, immaculées. Je me laisse alpaguer. La chair de ma chair. Du majeur je lisse mes lèvres. Le mouvement lui-même est expressif pas besoin d'en rajouter disait le chorégraphe Merce Cunninghan.

De la cuisine j'éteins les guirlandes sur l'arbre, j'extrais d'un tiroir une bougie chauffe-plat, le glisse dans un photophore ramené d'Hydra l'été où nous empoisonnâtes Édouard le guignol thérapeute cocufié par Zita. J'ai deux bières en main, François m'attrape une bouteille, je me rends sur la terrasse, m'installe à la même place que précédemment.

– Vous souriez,

je dis.

– Je devrais me trouver avec des confrères. Se réunissent au Carlton en ce moment.

– Vous buvez une pils à 5° avec la grande amie d'Alleron.

– Vraiment ?

– Alleron est un gros baiseur. Sa femme catholique polonaise ne lui convient pas. Vous enregistrez ?

– Oui.

– Cessez.

– C'était de l'ironie ?

– Votre femme, à vous, elle vous convient ?

– Heureusement j'ai un métier.

– Elle ne suce plus ?

– En effet.

– Vous avez songé à la quitter ?

– J'y suis attaché.

– Dans Georgette et Rosa j'imaginais des bordels ouverts aux femmes et aux hommes. Pour y avoir accès, on doit faire valoir l'injection d'un produit anti-amour. Émotion amoureuse annihilée. Après avoir satisfait les besoins sexuels, on peut retrouver son légitime sans idée de le quitter.

François ne se départit pas du sourire cadeau du Ciel sur ma pagaille mon effroi ma glauquitude, il dit :

– J'aime particulièrement un article de Georgette et Rosa, celui concernant l'alcoolo-dépendance. Vu les effets dévastateurs de l'alcool sur le corps, le cerveau, le psychisme humain, vous imaginez un substitut de bière ou de vin, même goût, même texture, même ivresse, sans le procédé chimique donc pas un gramme d'alcool, avec en sus un chouia d'anti-dépresseur.

– Fiction littéraire.

Je ris.

– J'aime bien, dit François, passer du temps avec vous.

– Vous êtes intéressé.

– Alleron torride amant, Mève ?
– Vous ne le saurez pas.
– Avons-nous fait le tour ?
– Vous n'aimez pas mon approche communaliste de la santé ?
– Pas lu.
– L'alcool et le cul certes sont des sujets politiques. Mais les prisons, l'enseignement, la santé, les transports, regardés par moi, y accorde-t-on du crédit ?
– Vous vous souciez d'être prise au sérieux ?
– Alleron agit pour moi.
– Alleron effectue idéologiquement l'extension de vos pistes. Il n'a pas à se le reprocher. D'autant que vous n'avez pas l'apanage des utopies. Vous piochez, vous amalgamez, en d'autres mots vous fantasmez.
– Je m'en doutais, je dis. Le loup lâche le masque.
– Un loup, noir de cheveux ?
– Vous n'êtes pas journaliste.
– Je l'étais.
– Vous travaillez pour Alleron.
– Il arrive. Avec Paul.
– Pas question.
– Trop tard.
Bruit de gravier.
– Il vient seul. Pacifiquement. Zéro caméra.
– Un menteur,
je dis.
– Cela arrangerait pas mal de gens,
dit le corps tassé à côté de moi.

269.

Dans le fond de l'œil Guillaume Alleron a cette inquiétude qui, lors de notre première rencontre, m'avait plu.
Il porte une chemise blanche manches retroussées méthodiquement. Barbe d'un jour. Traits du visage éreintés. Belles mains. Je veux dire, à mon goût. Je mets les miennes sous la table. Mes yeux sont-ils étirés comme ceux d'une chatte Miaou.
Une chatte griffe, mord, crie effroyablement poils verticaux comme des cannes à sucre. Les chiens n'aiment pas.
Sous la table je croise les jambes, lève les mains elles ordonnent désinvoltes les cheveux, ai-je des yeux de chats il est si tard je pense à mon père, doit adorer voir se trémousser sa jeune épouse il lui enfoncera la queue dans le cul à moins que sa religion ne le réprouve, les papes parlent-ils de ce que les hommes ne peuvent pas, au pieu, commettre ? Avec dessins et tout ?
– François, dit Alleron, renonce momentanément à ses activités pour ma communication personnelle.
– Pas le rôle d'un journaliste,
je dis.
– Désolé pour l'interview, dit Alleron il se tient droit sur la chaise jambes

étendues. J'aurais rêvé qu'elle se fasse avec vous. Le temps presse.
– Vous êtes un menteur, Alleron.
Je respire je n'entends pas le lilas. J'aurais du laisser les guirlandes allumées sur l'arbre ça avait de la gueule zut je suis nus pieds j'ai soif d'un truc frais, glacial à tuer les oursons blancs à la tronçonneuse.
– Je me dois de vous offrir quelque chose,
je dis.
François face à moi est debout mains plates sur la table où il y a une heure ma tribu était réunie même mon père pas ma mère.
– Whisky vous auriez ?
dit François. Il a les cheveux noirs. Alleron veut Une bière comme Mève, il dit et remercie. Je dis Bière frigo whisky vous le verrez. Tandis que les graviers crissent sous le poids mensonger de François Purbon-Moncul, Alleron replie les jambes sous la chaise il se lève. Fais pas ça. Me quitte pas.
Alleron fait le tour de la table, s'assied face à moi, à la place de François, Pour mieux vous regarder, il dit.
François revient, fausse décontraction, dans le mot il y a con.
– Je me suis permis, pour les glaçons,
il dit.
– Mève, vous prenez une bière ?
dit Alleron il ouvre la bouche y introduit la bouteille.
François demeure debout attendant les ordres du maître je suis remplie à raz le col d'une sainte rage Alleron se lève, il dit étreignant François Ne prends pas ma place, l'autre lève le pouce, s'installe à mes côtés, et Flavien se pointait ? alors je ris je me lève, de la cuisine j'allume la guirlande sur l'arbre, dans la Sixtine face au miroir des toilettes je me poudre le nez allonge les yeux qu'ils chatte,
un chat voit dans le noir.
Dans la cuisine je croise Alleron bouteille en main il me saisit le poignet ça fait mal.
– Quoi ?
je dis.
– Vous n'imaginez pas à quel point j'ai, pour vous, de la reconnaissance.
– Je ne vois pas.
Pourtant je suis une chatte.
Je marche dehors la nuit tombe paresseuse s'ornant de couleurs tu veux plaire à qui, salope ?
– Dix minutes et on décolle,
dit François.
– Vous laissez tomber votre candidature ?
je dis à Alleron j'ai soif je m'enfoncerais volontiers dans le vagin la tête de la bouteille dans le vagin.
– François, dit Alleron, tu voulais dire quelque chose non ?
– Mève, dit François, à trois reprises sur deux ans Guillaume a fait référence à Georgette et Rosa. Vous ne vous intéressiez pas à lui. Personne ne s'intéressait à lui.
– Sauf toi,
dit Alleron à François il lève sa bouteille genre à ta santé imbécile, en mec populaire qui tchin avec l'ouvrier fourbu il n'arrive pas à penser.

– Votre ami Clément, dit François, a levé le lièvre dès que la candidature de Guillaume a paru dans les médias. Un lien inutile, dont ce Clément a fait ses choux gras. C'est moi qui ai pris la décision d'exfiltrer vos mails.
– Et vous continuez, je dis à Alleron désignant François, de travailler avec ce type ?
Alleron rit. Ses yeux sont épouvantablement jolis. Un alligator qui aurait sur les paupières des pâquerettes.
– J'aimerais si je suis élu, dit Alleron, que vous travailliez pour mon bureau politique.
– Pourquoi êtes-vous ici ? je dis. M'empoisonner ?
– Un homme politique a l'argent sale, pas les mains.
– Vous voulez quoi ?
– Me détendre.
– Guillaume, dit François, a décidé sur un coup de tête de venir chez vous. Où sont vos toilettes ?
J'indique. Je dis à Alleron :
– Je ne poserai pas avec vous ni vanterez votre sens de l'utopie.
– Bière délicieuse, il dit. On me conseille d'aller danser sur la place du village. Vous pensez quoi ?
– Plein de flamands.
– Ne veulent pas retourner chez eux.
– Vous en ferez quoi ?
– Mon père est flamand, Mève.
– Dans Georgette et Rosa, les finances flamandes est foutue à la porte par les wallons.
– Que nous appellerons belges, désormais.
– Dans mon délire littéraire l'État autonome crée ses propres coopératives. Vous ne le ferez pas.
– Vous me sous-estimez.
– Vous m'avez surprise, au contraire.
– Mon choix protestant ?
L'alligator va mordre j'adorerais. Je suis remontée comme un diable en ressort enfermé dans la boite depuis perpette.
– Protestataire,
je rectifie, faisant glisser le bout du majeur droit sur la nappe blanche du dîner, une tache de vin figure un rat dodu la queue est longue, rouge, son museau fin me nargue je dis à Alleron Permettez, je tire la nappe il soulève sa bouteille je fous le tissu blanc maculé d'un rat à terre loin de moi.
– Ça va ?
dit Alleron.
– Vous aviez envie de détente, je dis. Ils voteront pour vous. Ils voteront pour un type qui ne sait pas ce qui l'attend.
– C'est en pensant à vous que j'ai pris la décision de renoncer à l'Église catholique.
– Vous fréquentez mon père. Coïncidence ? Vous me prenez pour qui ?
– C'est lui qui m'a parlé de vous. J'ai jeté un œil à Georgette et Rosa. Une audace à déplacer les océans.

– Vous êtes un foutu chrétien, Alleron. La foi en un dieu transcendant est irrationnelle.
– Nombre d'hommes et de femmes politiques sont mécréants *et* irrationnels, Mève.
Alleron me regarde. Vous aimeriez être regardé par lui. Son inquiétude, dans l'œil, me dit sa faiblesse. Son désir est fort. Son désir vaincra.
– François Purbon, je dis, est constipé on dirait.
– Je suis désolé pour les mails.
– Vous voulez dire le Prédator ?
– Mon équipe elle-même en est infestée.
Alleron se lève, fait le tour de la table, s'accroupit en contre-bas de moi.
– Je ne sais si demain je serai élu, il dit. Si c'est le cas, je le devrai à votre sens de la liberté.
Touche-moi, crétin. Fais-moi comprendre que : je ne suis pas une vieille.
– Venez, il dit. Marchons.
– Non,
je dis.
– Vous protestez,
il dit sourire gratte-ciel ceux avec réservoir d'eau sur le toit, à New-York mon regard était captif des réservoirs, dans les films j'avais pas fait attention.
– Vos utopies, Mève, ont pour essence le récit évangélique ne haussez pas les épaules. Vous avez la colère froide. Vous grelottez. Vos idéaux politiques sont ceux des primo-chrétiens. Vous avez perdu la foi. Vous dézinguez l'Église. Une volte-face qui m'a contaminé. Mais la foi je l'ai. L'espérance je l'ai. Un goût immodéré pour la fraternité.
– Vous faites votre républicain, là.
– Précisément.
Les os d'Alleron craquent il se lève, contourne la table de pas lent en pas lent, se laisse tomber sur la chaise à côté de moi, se penche, coudes aux genoux, sourire gras, j'y plonge nue c'est doux, je ne fais rien je suis enduite c'est tout.
– Faut qu'on parte,
dit la voix de François derrière nous.
– Salut Mève,
dit la voix de Paul.
Alleron regarde en direction des deux hommes dans mon dos ma bouteille est vide. Une porte à l'intérieur de la maison claque je me sens. Abandonnée.
– Votre père m'a parlé de vous j'étais éteint, Mève. L'absurde tuait en moi la curiosité, la joie de connaître, l'amour même que j'étais sensé ressentir pour mes gosses. Ils m'emmerdaient, mes gosses. Je perdais le goût d'éprouver la vie. Mes parents, de sympathiques chrétiens, m'avaient foutu dans les tripes une option majeure sur la bienveillance.
Ça y est. Le parfum. Lilas. De nouveau là. Dans mon nez. Sous ma peau. Ma robe. Petites lèvres. Grandes. S'immisce.
– Dans Georgette et Rosa, dit Alleron, j'ai entendu la voix. La mienne. Une Belgique francophone autonome. Le point de départ, fort comme un soleil. Lors d'un séjour à New Delhi, j'ai rencontré Khagesh, un économiste de mon âge. Il ne croyait pas aux mêmes dieux que les miens. Mais nous rêvions de rédemption, de tumulte, d'assumer un combat. Notre vision portait sur un pont entre le centre de

l'Europe et le continent indien. Une transfusion.
Le chat de Balthazar monte sur mes genoux. Je le chasse.
– Depuis lors, dit Alleron, ça ne me lâche pas. L'autonomie politique.
Alleron me fixe, de regard lent en regard lent.
– Autre chose à ajouter ?
je dis.
– Mève ?
dit Paul derrière moi.
Alleron dévisse la tête avant il me regardait. Il fusille Paul.
– Mève je dois te parler,
dit Paul.
– Faut y aller Guillaume,
dit François.
Le corps de Guillaume Alleron est debout, ventre proche de mon visage, cœur soulevant la chemise blanche. Il me tend la main. Une ficelle de coton violet enserre son poignet.
Ne pars pas. A cause de la couleur. A l'inverse du blanc de la cuisine de mon père. Je ne suis pas mon père. Je suis Mève.
Le revers de la main effleure mon cou.
– Laissez-nous seuls,
il dit aux deux hommes derrière nous.
Je suspends le souffle. Un mouvement risquerait d'abattre l'instant. Comme un château de cartes. Je suis la princesse du septième étage du château. L'étage de trop. Qui dans la paume provoque la moiteur. Le tremblement. Le doute.
L'excitation.
Alleron contourne la table, devant moi il se tient, regard ailleurs. Bruit de gravier s'amenuisant. Regard sur moi.
– C'est ce que j'appelle l'amour,
il dit s'abaissant avec grâce jusque cul sur la chaise, œil dans le mien comme tenant par le fil un ballon fragile donc léger monte monte haut dans le ciel.
– Le feu provoqué par Georgette et Rosa, dit Alleron, m'incendie. Une foi vive. Ne dites rien. L'idée de Dieu coule dans nos veines, à vous, à moi. Je suis d'une énergie folle. J'ai l'ambition de l'amour, Mève.
Le chat de Balthazar monte sur mes genoux il enfonce les griffes dans ma chair je laisse faire, l'instant est celui d'un château de cartes sept étages le château tient, je bride mon souffle, le château tient.
– La première fois que je vous ai vue, dit Alleron, c'était dans le bureau d'Irma. François était là. Il a pris une photo. L'a diffusé sur les réseaux. J'ai l'air stupide, sur cette photo. Je perdais mes moyens.
Bruit d'un moteur qu'on démarre. Va-t-en, Guillaume Alleron.
– Autre chose ?
je dis ennuyée, alanguie, condamnée à ne rien être si ce n'est moi.
– Ces deux dernières années, dit Alleron, le milieu académique m'a permis de croiser les disciplines étatiques. Justice, environnement, mondialisation.
– Sécurité.
– Nous allons à l'ultra-violence. Nous avons à réagir de manière forte. Ne me taxez pas de démagogue.
– François ronge son frein,

je dis épatée par ma manière des mots.
Je bascule, vers le haut, le cul de la bouteille de bière. Les lois physiques m'envoient dans la gorge un liquide gazeux demeuré frais.
– Dieu n'existe pas,
je dis sur ma lancée.
– Mève.
– Dites-le.
Alleron sourit. Source pure. Envie de consoler. Je me sens belle.
– Comment expliquez-vous, il dit, que l'espérance nous remette debout ?
– Jean-Jacques Rousseau.
– Si nous n'agissons pas, l'argent détruira ce qu'il reste de beau.
– Que ferez-vous des oligarques ? je dis. Gerorgette et Rosa préconise la rétention des capitaux. Oui, mais. Les oligarques et leur pognon foutront le camp. L'innovation avec eux. Nulle part vous ne parlez impôts. Avez-vous proposé le gîte aux flamands friqués que l'eau sur la Flandre incite à déguerpir ? Mais alors vous saliriez l'autonomie. Ou bien est-ce l'Europe qui s'engage à vous donner les moyens de votre projet ?
– Notre projet, Mève.
– Une Europe affaiblie par la suprématie des états sur l'union, qui verrait d'un bon œil l'hyper fragmentation du continent avec un pouvoir fort de Bruxelles ? Un vrai pouvoir étatique et militaire ? Votre idée de l'Inde, un tas d'européens la caressent en secret. Vous seriez le pion de l'Europe, Alleron. L'Europe vous finançant à tout prix ? Avec des moyens colossaux, y compris numériques ? Vous ne vous sentez pas seul, avec votre utopie de carton ?
– Je ne suis pas seul. Je vous ai. Des milliers de gens s'apprêtent à voter pour moi.
C'est bien Mève. Il ne t'écoute pas mais c'est bien. Tu peux être fière de toi. L'autorité sort de ta bouche. Si nous ne nous affirmons pas, nous crevons. Même couvert de ronces. Pas forcément dans le sens de la bienveillance. Les cathos te mettent ça dans le crâne. Si tu n'es pas bienveillant le royaume de dieu te ferme ses portes. Tout le monde n'est pas taillé pour la bienveillance. Flavien a l'intelligence du cœur. Moi bordel j'ai du mal. Qu'on me foute la paix, avec la bienveillance.
– Il faudrait, je dis, qu'un flamand massacre deux wallons de plus.
– Vous dites *wallons*.
– Je me sens wallonne, Monsieur Alleron. Je me sens paumée, intelligente, digne d'amour, emmerdeuse, emmerdée, clairvoyante, wallonne.
Ma tirade fait mouche.
– Ils préféreront le mot *belge,*
il dit renonçant à sourire de mon incapacité pléthorique à cerner l'essentiel.
– Vous négociez, je dis, avec la tête de liste des nationalistes flamands. Qu'exige-t-il en contre-partie du *Belgique* offert aux francophones ?
– Les flamands veulent l'indépendance depuis soixante ans.
– Une indépendance sous eaux.
– Vous avez réponse à tout.
– Georgette et Rosa a la manie sardonique. Fallait leur foutre la paix.
– J'accomplis, Mève, ce que vous vous contentez de penser.
– Dieu n'existe pas. Dites-le.

Ça bouge, du côté de chez Christa.
– Vous entendez la fanfare ? dit Alleron. Ça me tente.
– J'entends que ma voisine se meut. Elle accueille des flamands.
Alleron ne détache pas le regard du mien.
Ne t'éloigne pas. Je titube. Rien ne me retient de vivre. Trop fatiguant. Edgar. Flavien. Zita. Dorothée. Hector. Trop.
L'homme, dont mon corps décèle la chaleur, boutonne sa chemise. Il va partir.
– Je dois tourner, il dit, trois capsules vidéo. Ce n'est pas légal. Au regard de quoi une équipe de jeunes antidatent la diffusion. Je veux pouvoir donner ma parole. Le niveau des eaux baissera.
– Vous êtes confiant.
– La foi, Mève, signifie cela : la confiance. Non ?
Nous nous levons d'un premier jet. Nos ventres se touchent. Alleron écarte de mon visage une mèche de cheveux. Il range la chaise sous la table. Ça ira, il dit. Nous la ferons, cette Belgique.
– Avec les femmes ?
– Pardon ?
dit Alleron, dans un regard puissant, voir clouté.
– Selon vous Dieu existe, je dis. Dieu n'aime pas les femmes. Elles lui servent de ventre. Vous engagez-vous à une égalité de droit, qui soit législative ? Parlez de cela, cette nuit, dans une capsule. Et on verra.
– On verra quoi ?
il dit en bureaucrate s'apprêtant à descendre au bar avaler un truc délassant avec des collègues il rentre la chemise dans le pantalon.
– On verra, je dis, si j'accorde du crédit à votre offre d'emploi.
– J'aimerais,
il dit la voix feutrée le regard bas.
Je me tourne vers le flanc de la maison celui aux hortensias. Paul est adossé au mur.
– Paul,
dit Alleron, me chuchotant au passage J'aimerais que vous travailliez pour moi.
– Paul, il dit marchant vers les hortensias m'offrant un dernier regard d'eau qu'on balance au feu et le feu reprend, Paul je t'embarque illico.
Alleron se saisit de son coude, il doit lui faire mal.
Paul me regarde c'est un regard de feu jeté à l'eau que l'eau engloutit.

270.

Portières claquent. Moteur s'éloigne. La fanfare m'entre dans le cerveau par les oreilles.
– Mève ? dit la voix de Léo. J'ai raccompagné grand-père il est fatigué.
– Il est où ?
– Dans le salon. Il veut que je lui montre son lit.
– Qu'il dorme chez Christa.
– Je ne demande pas à Christa, Mève.
– Viens.
Nous traversons le bois de mélèzes. Christa nous ouvre sa porte elle a les joues

roses ça la rend amène.
– J'ai deux flamands supplémentaires,
elle dit.
– Je t'en prends quatre, tu prends mes parents.
– C'est que je suis attachée. Les deux dormiront sur un tapis.
– Au revoir,
dit Léo.
Christa referme sa porte elle a du vert aux paupières.
Le wallon était déprimé, il se sent utile désormais. Il dispose d'un pays insubmersible. Il se passera de la Flandre.
– Qu'est-ce qu'on fait ?
je dis à Léo longeant la cabane de Balthazar.
– T'es obligé, dit Léo, de laisser à ton père une chambre.
– Pas la force.
– Il dormira dans mon lit.
– Marianne ?
– A terre, comme toi l'autre soir.
Allons Mève, tu le sens qui jubile, le lien paternel. Ça arrive aux plus vertueux. Tu sors de sa bite, après tout.
Dans le salon l'ancienne grange (j'ai envie d'un café) Léo et moi pénétrons sur la pointe des pieds. Contre le mur de droite, opposé à celui occupé par l'âtre et les trois fauteuils devant, jaune safran, vert anis, vieux rose (celui-là est moins confortable), il y a un fauteuil trois places combien de copains n'y ont pas passé la nuit. Mon père repose sur le dos, nuque relevée par un coussin.
– Je voudrais qu'il dorme,
chuchote Léo très en haut de ses merveilleux pieds roses.
– Cette histoire doit prendre fin,
je dis je ne sais pourquoi.
Léo se dirige vers le coin de la grange notre salon, s'y trouve une pile de couvertures glanées chez Emmaüs, il avance volontaire, comme une sorte de sauveteur, vers mon père de qui je me tiens à trois mètres, le recouvre, m'entraîne par le poignet c'est doux, hors de la grange notre salon nous ne l'avons jamais autant honorée, vivement que Balthazar tienne promesse de l'isoler, j'y aménagerai un coin bureau face au feu l'hiver,
j'écrirai le cadavre de mon père,
qui me voulait parfaite j'étais trouée,
bonne mère épouse jusque là ça allait, et puis la volupté me sauta à la gorge j'en fus possédée, j'eus Paul jusqu'au trou du cul, je laissai Flavien prendre le large manifestement il trouva le vent,
trois années d'inflammabilité, de coucheries et joyeusetés, de souffrances, de taille fine, de rires, d'incartades, de solitude épaisse comme un caramel,
je revenais à moi-même,
femme à l'intelligence du cœur peu fertile, langue à la sincérité inutile, hystérique repentante,
pas bonne chrétienne mais chienne au vagin demandeur,
gueulant à mes gosses qu'ils me pourrissaient la vie, me révoltant contre leurs inerties, me gavant d'alcool, dansant avec le diable lors des soirées où l'on me conviait trois fois l'an.

Le diable, lui, n'est pas cloué sur une croix.

271.

Dans la cuisine je sors du frigo un pot de glace vanille je suis aux aguets. Circule en moi une colonie d'insectes à la queue leu-leu, gorgés de prières toxiques.
Léo fond du chocolat, nous ne nous sommes pas concertés, il chantonne.
– Ce sont bien, il dit, les groupes privés qui gouvernent les états ?
– Qui impose leurs désirs.
– Quels seront les groupes privés qui voudront de la Wallonie ?
– Tu dis *Wallonie*?
– Ne signifie rien pour moi.
Il a le geste précis, Léo. Verse avec mesure le centilitre de lait.
– Avec ma mère nous devions rejoindre mon père, il dit. Tôt ou tard il me récupérera.
– Tu es attaché à nous comme Christa à ses flamands.
– Mève.
– Oui, sardonique.
– Je pense à mon père tout le temps. Il doit me chercher.
– Il t'aurait trouvé.
– Léo n'est pas mon nom.
Je nous sers généreusement, Léo et moi. Dans des bols à soupe. J'ai l'appétit sous la langue.
– On peut, je dis, retrouver ton père si tu veux.
– Tu as retrouvé le tien.
– Et ?
– Cela t'embarrasse.
– Il est pour moi un étranger.
– Comme Alleron ?
– Non !
Le dos de Léo (il remue la mixture chocolat/lait à l'aide d'une cuillère de bois) se colle sur ma rétine il a grandit. Le voilà qui se retourne, poêlon à la main. Il est pieds nus. Superbes doigts de pieds roses. Pas de chuintement au plancher. Une voile traversant le lac.
– T'en veux ?
il dit désignant mon bol.
J'acquiesce.
– Mon père, je dis, m'a fait du tort.
– Pas Alleron ?
Mon corps s'avachit sur la chaise se redresse, feu à la rouge verticalité. Un rouge brûlant. Indiquant qu'il faut passer. Rouler. A en perdre la notion de vitesse.
– Je peux pas te parler d'Alleron,
je dis, attirant le bol à moi où Léo versa du chocolat, le repoussant, exigeant de l'enfant plus de coulis, j'en veux dans mon estomac, à noyer l'alcool ce soir ingurgité. Je veux la lucidité. Alors je jouis.
– Moi, dit Léo, je ne voterais pas pour lui.
– Pour quelle raison ?

je dis, sur la défensive. L'assertion de Léo ne me plaît pas je le remarque comme décalée de moi.
Léo s'assied tout proche de mon corps. Il plante la cuillère à café dans la glace ramollie par la chaleur du chocolat. Léo tournicote. Fous-moi ça en bouche, je ne dis pas.
J'ai la rage.
J'écume l'exigence des fonds marins.
Je me sens grande. Prête pour le firmament.
Léo entre dans la bouche un riquiqui de glace.
– Alleron t'a regardé d'un drôle d'air,
il dit.
– Je suis une fille de traviole sans disposition pour la bonté une fille qui se croyait jolie qui fit des gosses à la pelle après s'ennuya laissa partir l'époux s'adonna aux plaisirs de la chair se mit à picoler voilà où j'en suis. A l'affût de l'état de mon âme. Et toi qui me parles de ton père entre deux bouchées de chocolat.
– Mon père était obsédé il voulait partir. Rien à manger au village. Ma mère voulait pas. Nous aurions du aller vivre un temps en ville, (la main de Léo tremble au dessus du bol où la glace fond), ma mère pendant le voyage imposé par mon père m'a été confisquée, mon père était parti avec un autre passeur. En Libye un type m'avait à la bonne, les autres enfants devaient le sucer, moi pas. Je lui apprenais le français. Il était amoureux d'un certaine Mylreine Parmer c'était un secret. J'avais exigé de pas sucer, Mève.
Léo plonge la cuillère dans la glace elle est liquide il lâche la cuillère le chocolat se mêle au dégel je détourne les yeux, écœurée.
– Le français je l'avais étudié, dit Léo, avec des filles blanches venues au village pour la charité. Elles avaient des téléphones portables, des dents très droites, de belles chevelures, des cachets d'aspirine. Elle me montraient les photos de leurs maisons, de leurs voyages, de leur famille. J'avais demandé à voir l'intérieur de leurs magasins. Chaque jour je demandais. Des kilomètres de bouffe. Regarde-moi, Mève.
– Tu vois comment je te regarde ? il dit. Mon regard te supplie de me garder. Le regard d'Alleron sur toi, c'était le même.
Une vague d'hawaïenne écume submerge mon corps nu.
– Tu as envie de quelque chose ?
il dit.
– Les autres vont arriver je suis tentée de monter.
– Tu as envie de quoi, Mève ?
– Plonger dans une vague.
– Ne plus entendre le monde.
– Cet été, allons nous baigner.
– Oui, s'il te plaît.
– Tu me ferais un café ?
– A vos ordres ma sirène,
dit Léo et se lève il n'a pas touché à la glace on dirait une mare.
Quelque chose s'est détaché, en lui, ces derniers jours. Jamais il n'a autant parlé. Est-ce la Flandre submergée ? Le retour de Flavien ? Celui de Zita ? L'attaque d'Hector ? A moins que. Ce ne soit ce qui se passe en moi.
L'avènement de Georgette et Rosa. Mon écriture. Les lois qui me dirigent.

L'effervescence de la mélancolie.
– J'ai fait réchauffé le café du thermos, pour pas jeter,
dit mon enfant que non pas dieu mais les lois physiques sauvèrent de la mort.
Pas pour ça que les lois nécessaires sont bienveillantes pour certains et pour d'autres pas, hein.
Je n'aime pas le café réchauffé.
Léo me propose la terrasse, sur la terrasse il y a Edgar en compagnie d'une fille.
– Un certain Fred, dit Edgar, a rejoint Zita. Ils sont au village. Reste en dehors de ça, Maman.
La fille ne me salue pas. Je m'assieds à table, bois le café réchauffé. Goût de chiotte.
– Pas bon ?
dit Léo.
– Non,
je dis.
– Tu veux un vrai ?
– Oui.
Léo se lève. Edgar parle à la fille. Elle a la main posée sur la cuisse de mon fils.
– Clémentine, il dit, me demande si tu es l'auteure de Georgette et Rosa.
– Journaliste ?
je lance à la fille.
– Étudie sciences-po,
dit Edgar.
Il a les traits statiques d'un profil de médaille.
– Viens,
il dit à la fille.
Elle me regarde, la gamine.
Relâche les épaules, Mève. Voilà.
– Il est dommage, dit Clémentine, qu'Alleron ne soit pas une femme.
– En effet,
je dis.
– Viens,
dit Edgar il est debout.
– Ma mère sort d'un burn-out, dit la fille pas maquillée juste un tee-shirt bleu roi. Elle a monté un club de soutien à Alleron avec d'autres filles elles marchent aux flambeaux elles sont plus de cinq mille, je viens de recevoir un message.
– Exclusivement des femmes ?
– Hélas.
Bruit d'un truc qui rompt, venu de la cuisine, suivi d'un *nom de dieu* formulé par Léo.
– Vous ne rejoignez pas votre mère ?
je dis.
– Alleron n'est entouré que d'hommes je n'aime pas ça,
dit Clémentine pas maquillée au tee-shirt bleu.
– Mais votre mère ?
– Ma mère est épuisée. Ma mère n'a plus le goût de vivre. Il y a une électricité dans l'air ne sentez-vous pas ? Les gens se sentent vivants. Avant c'était

des machines. Ils faisaient semblant d'être humains. Tout le monde ressent ça, ce feu. Même moi. C'est pas que j'aime particulièrement. Je suis comme jetée dans une tourbillon fou. J'ai peur que nous fassions une erreur, demain.

– Quel âge as-tu, Clémentine ?

– Vingt-et-un an.

– Moi c'est Mève.

– Je suis flamande, dit Clémentine. Mes parents parlent français. Je vis dans un village près de Bruges. Notre maison est bouffée par les eaux. Deux hectares, piscine, trois voitures de sport. Il n'y a plus de Flandre. Alleron nous foutra à la porte. Il parle d'annuler les biens immobiliers détenus en Wallonie par les flamands. Ça ne vous dérange pas, que je parle ?

– Tu sais où est ma chambre,

dit le profil de médaille bon dieu Edgar, relâche les épaules.

– J'ai cassé une tasse,

dit Léo revenu de la cuisine avec plateau, bougie chauffe-plaît allumée s'il vous plaît, quelques biscuits pas sur une assiette, à même le plateau.

Est-ce une loi nécessaire qui me fit cadeau de Léo?

– Je monte avec Edgar, il dit. On va jouer à la play.

– Pourquoi, je dis à Clémentine, votre mère s'engage-t-elle en faveur d'Alleron ?

Je me sens une humeur de source.

– La plupart des amies de ma mère sont bruxelloises. Si le projet d'Alleron voit le jour, Bruxelles deviendra *la* capitale européenne. Mon père travaille pour les affaires étrangères. D'après lui Alleron séduit les eurocrates. Les armes n'ont jamais autant circulé en Europe. Ils parlent Défense commune. Une grande Europe. Une grande capitale.

– Je ne vois pas.

– Mais, c'est votre idée.

– Divagations.

– Qu'Alleron prend à la lettre.

– Alors on est mal barre, je dis. Vous voulez un café ?

La fille dit Oui, je dis Les tasses sont dans l'armoire à droite. La fille se lève. J'entends la fanfare au loin. Mes enfants dansent sur des rythmes balkaniques offerts par des corps flamands.

Envie de soleil. D'évidence. Voilà ce que cherchent les gens. Pas un programme politique. Ils s'en foutent, les gens, de la gouvernance. Ils croient dur comme béton à la bienveillance inhérente à l'État. Jamais l'État ne leur portera préjudice. Ils veulent du soleil, les gens. Ils veulent entendre leur corps éreinté dire merci. Besoin d'amour. De douceur. De tendresse. De calme. De perspectives. De fête. D'amitié. D'intimité. De soleil.

En latin le radical sol, celui de soleil, est également celui des mots *fondement* et *librement*. Ils ne veulent plus être des machines à consommer, les gens. Même les plus aisés d'entre nous. Les matérielles consolations finissent par s'user. Les gens veulent davantage. Ils veulent la nouveauté. Ils voudront Alleron.

– Si j'étais originaire de ce côté-ci du pays, dit la fille revenue, je ne voterais pas pour lui.

Je me tais. Qui sait si elle ne cache pas un micro la salope.

Je ris de mon iconoclaste réaction. Je suis sans cœur. Divagueuse. Fatiguée, comme

les autres. Voulant le soleil, comme les autres. N'importe quelle drogue qui me ramène au centre de moi. Au lieu pur, débarrassé des émotionnelles scories. J'en ai marre, des émotions.
Le lieu pur au cœur de moi, débarrassé des émotions, ne serait-ce pas *l'expérience de Dieu* ?

272.

Le leader nationaliste flamand détenteur du maximum de voix toutes régions confondues exige depuis des plombes l'indépendance de la Flandre. Il l'obtiendra. Tandis que ses ouailles se trouvent en Wallonie, future république de Belgique (au diable le *francophone*, qu'Alleron laissera tomber).
Les oligarques de tous bords chient dans leur froc tu sais pourquoi ?
Une fois n'est pas coutume, le peuple prendra le pouvoir. Dans quelques heures.
Le peuple, majoritaire, élira son dirigeant. Un républicain amoureux de la technologie numérique, un belge soucieux d'écologie, qui dira non ?
– Je ne sais pas l'expliquer, dit Clémentine. Ce type ne me plaît pas.
Alleron ne te plaît pas, jeune fille, parce qu'il a les couilles de nous embarquer sur le canot que tire avec dégoût le navire flamand depuis que, de ce côté du pays, notre monde ouvrier a la gueule en terre. Depuis que la Gauche surfe avec petitesse sur la vague capitaliste. Que les dirigeants socialistes profitent d'une position démocratique pour se bourrer les poches.
Alleron n'est pas comme cela.
Il tranchera. Lui.
– Alleron a fait des promesses aux flamands, dit Clémentine. Les flamands ne s'attendaient pas à ce que l'état fédéral disparaisse. Alleron est en position de force. Qu'a-t-il négocié ? Sa mère est flamande.
Je suis contente que Léo s'entende bien avec Edgar. Edgar ne mettra-t-il pas en garde Léo contre la femme que je suis ?
– Plus encore, dit Clémentine, Alleron a passé un contrat avec les institutions européennes. J'en ai parlé avec mon père. L'Europe veut se dégager de l'oncle Sam. Elle doit être unie. Elle table sur une confédération dont chaque membre sera ultra dynamique. C'est à la pétrification des grands états à laquelle nous assistons.
– Tu es intéressante, Clémentine.
– Mève, ce que vous proposez dans Georgette et Rosa est incompatible avec le grand capital, la croissance, l'économie de marché.
– D'où que je divague.
– Cesser la croissance n'arrange pas les détenteurs de capitaux. Revenir à davantage de sobriété non plus.
– La pilule, je dis, passera grâce à l'avènement de l'intelligence artificielle. Depuis la révolution industrielle, nous basculons dans une rectification de nos fautes liées à la défection de l'humanité. Nous passerons le relais à plus sage que nous. La nature survivra. L'I.A. nous ouvre d'hallucinants horizons.
– Dont les humains se lasseront.
– Le piège se referme.
– Vous pensez qu'il faut renoncer à l'I.A. ?
Edgar à l'étage ouvre une fenêtre il dit Ça va les filles ?

Clémentine tend la main, au bout de la main il y a un doigt d'honneur. Je glousse.
– L'I.A. est le nouveau dieu, je dis. Elle nous sauvera.
– *Elle* ? Une féminité ?
Nous nous marrons.
– Alleron, je dis, sait que nous sous-estimons l'impact de l'intelligence artificielle sur nos vies. Nous lui demanderons à l'I.A. de régler cette histoire de climat. Nous travaillerons moins, ce qui est une bonne chose. La nouvelle déesse nous scannera. Elle palliera à nos défauts moraux, à nos impuissances génétiques, à nos défaillances physiologiques. Les nouvelles générations seront modifiées corps et âme. Nous sommes hostiles à nous-mêmes, à cause des gènes dont nous héritons. Nous ne détesteront plus rien en nous. La tristesse, faiblesse du cerveau, tombera en désuétude. L'I.A. réglera notre vie affective et sexuelle. Nous survivrons à l'essoufflement de l'humanité corrodée par le progrès.
– Vous parlez d'un monde nouveau, Mève. Nous n'y sommes pas. Hier un flamand a tué deux femmes wallonnes sur un coup de sang.
– Ne dis pas *wallonnes*.
– Les flamands disent wallons.
– Nous n'avons pas de langue. Être sans langue, c'est souffrir de mutisme.
Des bruits de jeu vidéo nous tombent dans les oreilles en provenance du premier étage. Je dis à Clémentine Si nous marchions? Elle bondit, joliette. Chouette, elle dit.
Le café m'innerve les sens. Servent-ils du café à la buvette sur la place où se trouvent mes enfants ?
Je grimpe à l'étage, marche sur le linge étalé dans la salle de bain, me maquille le visage, arrange mes cheveux c'est ça, accentue les apparences, Mève. Sans elles tu n'es qu'une écrivaillonne meurtrie par une corde avec une femme au bout.
Quoi ? je dis face au miroir, brosse à cheveux en mains.
Je ferme les yeux je pleure une larme, je laisse la brosse choir dans le lavabo maculé de traînées blanchâtres le dentifrice,
ma mère dont l'immense amour était mon père qui la délaissa pour Dieu, Dieu honoré comme il se doit louange messe adoration dans un lieu où son fils se faisait enculer par un lieutenant ecclésial je ne t'en veux pas, maman, d'avoir pris pour amant le médecin du village, j'espère qu'il t'a fait du bien, que ce n'est pas lui qui s'est débarrassé de toi,
tu étais faite pour l'amour comme moi,
je descends mollement marche par marche l'escalier aux arrêtes vermoulues, au total une larme roule, une seule, rocher de Sisyphe,
il y a, maman un livre que tu n'embarquas point à l'hôtel où tu t'infligeas la mort, j'ai dérobé ce livre d'Etty Hillesum avant que mon père ne se dédie à l'immaculation, un livre dont tu avais plissé les coins, version hollandaise, j'ai trouvé les passages dans mon édition française, l'un d'eux dit ceci page 63 de mon format de poche,
Il faut laisser les choses pour ce qu'elles sont au lieu de vouloir les hisser à des altitudes impossibles. C'est en les laissant être ce qu'elles sont qu'on leur permet de déployer leur valeur véritable,
et ceci : Partir d'un absolu qui n'existe pas et que, de surcroît, on ne veut pas vraiment, c'est s'interdire de vivre la vie dans ses véritables dimensions,
et ceci, page 69 : Quelque chose te poussera toujours à te perdre dans un autre,

dans « l'être unique ». Encore une fiction -une belle fiction, certes,
Etty faisait allusion à l'amour amoureux, tu l'appris à tes dépends, maman,
j'y vois allusion à l'amour de dieu,
une *fiction*.
Clémentine et Edgar sur la terrasse sont enlacés, au premier étage Léo est assis sur le bord de la fenêtre il regarde la nuit, Edgar me fixe avec comme un questionnement dans les yeux, Tu l'as trouves bien Clémentine dis maman ? Edgar m'aime. Cela m'est une certitude, tandis qu'il embrasse le front de la jeune étudiante, certitude que pour lui je suis sa maman, que pour lui je suis importante pour lui, qu'il se fabrique un monde sur lequel je ne déteindrai pas,
moi et mon insupportable mélancolie que des années durant je cachai aux autres // à moi-même sous couvert de chérir des enfants,
cesse Mève, cesse de procéder aux résumés, de tirer en lignes claires de roboratifs récits, cesse de regarder vers le passé en quête d'une réponse,
ta mère est morte de ne t'avoir pas aimée.

273.

Une brise fraîche arque mon corps. Une heure du matin. Isadora doit être endormie sur une chaise rien en moi ne tremble, Isadora avec Zita qui prendra soin d'elle comme elle le fit de Léo,
ne regarde pas en arrière, Mève,
cesse avec ta météo intérieure,
alors je dis à Clémentine (elle porte une veste de lin marine appartenant à Edgar),
– Ma souffrance psychique je la ressens avec le corps. Si je ne ressentais pas la souffrance dans ma chair, je pourrais la faire taire. Elle n'a d'autre voix que celle de mes tripes. Ma tête va plutôt bien. C'est mon corps qui est triste.
Clémentine était accroupie elle nouait le lacet de sa basket elle dit pardon ? se relève, je suis trois pas devant elle pieds nus sur le macadam sandales hautement compensées dans la main droite, portant un gilet de mohair noir comme les cafards,
je dis Moi non plus je ne mets pas la main sur la logique d'Alleron.
– C'est la logique de ma mère qui m'échappe, dit Clémentine marchant au même rythme que moi celui d'une chenille. Ma mère, elle dit, travaille pour un salaire mensuel de quinze mille euros, mêmes revenus que mon père. Nous avons deux résidences secondaires. Mes frères et moi y avons d'excellents souvenirs. Enfant puis ado j'avais droit à une paire de chaussures par an, pas de gsm s'il était cassé il était souvent cassé. Dans les pays où nous voyagions, nous n'achetions pas de babioles même si l'envie nous prenait d'en rapporter aux potes, pas d'hôtels de luxe. Mes parents avaient le sens de la mesure, vous comprenez ?
– Une forme de *sobriété*.
– Absolument.
– Si nous prenons à gauche, je dis, nous augmentons le parcours d'un bon kilomètre.
– Avec joie. Trop mangé.
– Ta mère ?
je dis avec caillou dans la voix.
– L'autonomie que veut Alleron est un pavé dans la mare auquel personne ne

s'attendait.
– Elle est chrétienne, ta mère ?
– Un peu.
Du chèvrefeuille un instant console le corps tant ami de mon âme.
– Plus personne, dit Clémentine, ne parle ou ne pense religion. Moi, comme les gens de ma génération, je me passe de l'idée de Dieu. J'ai ma popote personnelle. Le destin, tout ça. Pas l'Église s'il vous plaît. Pas des croyances faisant offense à ma raison.
– Je t'aime bien, jeune fille.
La jeune fille glisse le bras sous le mien.
– Je viens, elle dit, de paraphraser la réplique d'un personnage de Georgette et Rosa.
– Raphaël le philosophe.
– J'ai un prof de socio, à l'Unif, il nous parle de vos rubriques. Vous avez trente mille messages sur Facebook.
– Tu connais Edgar depuis quand ?
– Six mois. J'étais avec ma mère à Londres.
Je rends avec tact son bras à Clémentine.
Besoin d'espace.
La fanfare en contre-bas de la route fait un boucan pas possible. Ça doit râler dans les chaumières.
– Ce qui me dérange, dit Clémentine foutant les mains en poche, c'est qu'Alleron reçoive des fonds européens.
– Il laissera les autoroutes aux transnationaux.
– A moins que,
elle dit.
– Il ne s'accoquine, je dis, avec une poignée d'eurocrates influents. Contre la pollution. Cela signifie déployer le rail et les avions solaires. L'Allemagne anticipe. Elle délaisse l'automobile. Leurs avions peuvent véhiculer cinquante passagers sur six cents kilomètres pas une goutte de carburant.
– Nos cieux investis par des oiseaux blancs.
– Georgette et Rosa,
je ricane.
– Les eurocrates, dit Clémentine, redoutent la toute puissance nationale. Le futur Brexit généralisé. Ils ont intérêt à la fragmentation. Ils voudront d'un Alleron.
– Foutaises.
– Nous en sommes là, Mève. A nous de parier ou pas. Nous parierons.
– Sur une Europe forte ? Une Europe du retour aux valeurs ?
– Patriote, écologique, numérisée.
– Alléluia.
– On referait une boucle ? dit la jeune fille. Je ne digère pas.
Nous allions arriver au centre du village. Où de jeunes belges belges francophones festoient avec de jeunes flamands.
Une voiture s'arrête à notre hauteur. Bruit de la vitre descendue sur pression d'un bouton. Bruit monocorde, mouvement rectiligne.
– Salut Mève.

Le moteur est coupé. Un oiseau de nuit chante. C'est beau. Ça me frissonne.
– Isadora est à la maison avec Anna, dit Carl. Zita a donné son feu vert. Elles ne tenaient plus debout, les petiotes.
– Il reste du monde sur la place ?
– Bof.
– Carl (Carl est le médecin de Flavien, le mien aussi), tu ne quittes pas de l'œil Flavien ok ?
– Ulcère gastrique, Mève. Dans un mois ton homme est retapé.
– Ses cancers ?
Rire dans l'habitacle. Alors j'entends la musique. Du piano.
– Flavien a une santé de fer, dit Carl. L'ulcère est lié à sa perte d'emploi, je ne sais pas. Son changement de vie ? Parlez-vous, ça lui fera du bien. On se croise demain pour voter Alleron ?
Bruit du moteur qu'un geste de main démarre.
– C'est de l'ironie, Mève, dit Carl. Bien sûr que je voterai Alleron.
Sourire du praticien, levage rectiligne de la vitre, démarrage de l'allemande.
Il y a donc des gens gentils (Flavien est gentil) qui soient capables de mentir ?

274.

Zita danse, quand elle voit Clémentine elle l'embrasse, Marianne parle avec sourire extra large à deux soixantenaires de sexe féminin, Alec mon frère n'est pas là, Hector s'entretient avec un homme que je vois de dos, j'avise le sourire de mon fils cela suffit, l'homme se retourne.
Paul. Pantalon d'un vert tendre finement côtelé, chemise blanche déboutonnée de trois crans, cheveux noir, bouche capiteuse, regard de lame.
– Tu n'es pas avec Alleron ?
je dis il se dirige vers moi. Clémentine accepte une bière d'un type qui tient, sur la diagonale du corps. Une clarinette, Hector rejoint Balthazar et oh, Maud est là. Mon cœur s'emplit d'une limpide confusion Boum, Fred lève un verre en ma direction fait le V de la victoire pourquoi donc imbécile ?
La main de Paul agrippe mon poignet il me fait mal, m'entraîne contre un mur la fanfare cesse de jouer la bande de jeunes, qui dansent, crie frappe des mains rit,
ses lèvres sont chaudes faites pour les miennes mon cœur bondit je le tance, j'aime pas quand les hormones perdent le contrôle,
– Je n'ai plus l'âge,
je dis détournant la tête.
– Je suis fou de toi, Mève. Mais pas que.
– Tu laisses tomber Alleron ?
– Il a choisi ce type, le journaliste français.
– Rappelle-moi, à quoi il te destinait ?
La bedaine du plus beau gars du villa-a-a-ge pèse contre le mien, sa respiration fouille mon ventre tellement organique je suis tentée d'arrêter de penser.
– Après t'avoir quittée nous sommes passés sur cette place, dit Paul. Alleron a eu envie d'une bière. Il s'est fait prendre en photo. Je suis revenu chez toi. J'ai entendu la voix de Flavien.
– Tu attends quoi ?
je dis.

– Te faire l'amour. Jamais ça ne m'a pas pris de cette façon.
Là dessus je suis embrassée je me laisse faire une sorte de perfection me coïncide.
– Si nous options pour la lumière ?
dit Paul sortant d'une poche un mouchoir en faveur duquel il extrait du nez une morve. J'ai droit au sourire de vainqueur sur lequel je fantasmai naguère Paul vivait avec sa femme moi avec Flavien.
J'ai le dégoût à fleur de pore.
– Écoute, je dis, j'ai d'autres chats à fouetter.
– Isadora va bien ?
– Alleron sera élu,
je dis.
– Si tu condamnes ses mensonges, non. Cette nuit, sur les réseaux.
– Tu retournes ta veste.
– Je suis jaloux.
Regard de vainqueur. Me plaît. Pas l'énamouré.
– Mais, je dis, Alleron est un type bien ?
– Sans doute.
– Laisse-moi, mes enfants pourraient nous voir.
Paul reprend sa bedaine en un geste élastique, même cela suinte le charme voilà j'éprouve le manque.
Le même que précédemment avec Alleron.
Laisser les choses pour ce qu'elles sont au lieu de vouloir les hisser à des altitudes impossibles. C'est en les laissant être ce qu'elles sont qu'on leur permet de déployer enfin leur valeur véritable,
écris-tu, Etty.
La peur me quitte comme une dame dans un manteau caressant le sol, plumes au chapeau qu'elle porte à larges bords une feutrine épaisse. Très grande dame, la peur.
– Je rentre au bercail, je dis à Paul. J'éteins les lumières, je veille à ce que les petits dorment, je pionce.
– Mève.
Je l'embrasse lui entourant le corps vigoureux de mes bras.
La douceur de sa chemise m'électrise les cheveux.

275.

Balthazar me tend une bouteille de bière je demande un café.
Je veux assister en technicolor au réveil du jour nouveau. Assise sur ma terrasse devant trois croissants, le monde dormira, pas moi. La planète terre sera indifférente au sort des hommes. Nous qui nous soucions d'elle désormais.
Le voici mon fils beau comme un Bouddha qui rêverait de frites les mangerait, mon fils se penche en exquise manière, tend à mon attention un gobelet rempli de café, Maud est là, m'embrasse, Attention au café dit Balthazar. Oui, dit Maud, je fais attention.
Clémentine tire une chaise, elle aussi opte pour le café. Je m'assieds face à elle. Envie d'un cigare.
Les musiciens remballent les instruments, restent ceux aux violon tuba tambour dix jeunes dansent c'est beau comme l'origine du monde qui aurait lieu dans le

bordel non pas avec un dieu sans bite mais le cœur plein.
Dieu qui se créa soi pour soi, sachant à l'avance que l'humain ne serait pas à hauteur surtout la femme cette bouffeuse de compote.
– C'est drôle, dit Clémentine. J'avais l'impression que la nana de Georgette et Rosa était.
Je me retiens de suggérer.
– Dogmatique,
elle dit.
– Dans le sens d'un monde à chercher hors du progrès ?
– Simpliste.
– L'avis de ton père ?
– Rah Mève vous lisez dans les têtes.
– Je suis nulle à ce jeu-là.
– Vous avez anticipé Alleron.
Balthazar est trop acquis à Maud. Il brûle. Ne te laisse pas dévorer par ton propre feu, mon fils. Maud prendra la fuite.
– Je vous embête,
dit Clémentine elle plonge le nez dans un demi-fond de café.
– Tu ne m'embêtes pas.
Là-dessus parce que les gens de sa génération ne peuvent s'en empêcher elle me me place sous les yeux l'écran de son smartphone.
– La première de ses vidéos,
elle dit.
– Nous parlons d'Alleron ?
– J'aimerais parler d'amour mais.
– Tu as des questions, à propos de l'amour ?
– Plein.
– Je t'écoute.
– Je vote demain matin tôt. Et puis Edgar m'invite le soir à dîner chez vous. Il cuisinera avec Balthazar, il a dit. Alors nous parlerons d'amour.
– Je t'écoute.
– Sur la vidéo postée il y a quelques minutes, la première des trois, Alleron parle spiritualité. Il a reçu de ses parents, dit-il, la foi en une société dont l'étymologie *socius*, désigne la mise en commun. J'ai voulu vérifier s'il avait pêché ça dans Georgette et Rosa. Les articles sont accessibles en ligne gratuitement.
– Depuis le début.
– Ne le sont plus. Sur le site de votre hebdomadaire est évoqué une « saturation ». Des journalistes avancent l'idée d'un sabotage.
– Deuxième vidéo ?
– Alleron s'en prend aux auteurs du Predator. Son équipe elle-même en serait infectée. Sauf que personne, côté fédéral, ne peut le confirmer, la police étant dévolue aux inondations.
– On les oubliait, celles-là.
– Huit cent morts. Le chiffre augmente toutes les heures. Villes entières jambes dans l'eau, usines inopérantes, port d'Anvers à l'arrêt.
– Troisième vidéo ?
– Droit des femmes.

Gladys au bout de la table rit, avec deux copines, son mec est fourré avec Balthazar ils fument, le joueur de tambour remise ses affaires, le tuba joue un truc liquoreux, une guirlande est éteinte, on entend la peau de la nuit soupirer sur un lit d'arbres.
Bientôt la surface de la terre reviendra-t-elle aux espèces inférieures, pourront draguer baiser dormir dans le silence de la nature indifférente aux humains.
Gladys me fait signe. J'avais la tête ailleurs. Elle se dirige vers moi. Tu veux qu'on rentre ensemble ? elle dit.
Le tuba est magique. Crénom quel cadeau. Je caresse les cheveux de ma fille, lui demande si Isadora est bien avec Anna. Oui, répond Gladys, Carl est venu les chercher.
– Tu bois du café ?
elle dit en direction de Clémentine.
– Nous discourons,
je dis.
Gladys lève le pouce, dit que dans un quart d'heure elle comptait partir, qu'elle peut m'attendre, qu'elle m'aime.
Envie d'une pizza à pâte croustillante cœurs d'artichaut huile piquante.
Clémentine reprend le smartphone étalé à côté de mon café.
– A propos des femmes ?
je dis, alignée comme pas possible avec moi-même, avec la nuit, la magie des cœurs déployés.
– Alleron, dit Clémentine, déclare que s'il doit assurer à quelqu'un que les femmes acquerront davantage de droits c'est à vous, Mève. Sans vous, dit Alleron, il n'aurait pas la flamme de faire ce qu'il fait.
– La spiritualité, il en dit quoi ?
Clémentine écoute la vidéo ad hoc. La voix d'Alleron m'entre dans le corps par le sexe par où voudriez-vous ? La voix enfante dans mes trompes la jouissance d'une affirmation.
– Disons, dit Clémentine, que c'est plus philosophique que chrétien.
– Ça te plaît ?
Soupir de la donzelle.
– Ouais,
elle dit.
A ce moment précis je sais, je le répète *je sais,* qu'Alleron sera élu.
A cause d'un *ouais*, sorti par instinct.
L'instinct qui me conduisit à rédiger Georgette et Rosa.
Élu. Même si, cette nuit sur les réseaux, je le dénigre. Surtout si je le dénigre.
Chapeau bas, je dis en moi-même avec contentement de me prosterner.

276.

Le fond de café je le retiens en bouche, froid, amer, délectable selon le côté morne de ma force. Allez, je dis me levant,
le tuba joue un truc délectable pour le côté sensuel de ma force, la ménopause n'a pas tout mâché il en reste sur l'assiette, je passe la main dans les cheveux, j'ai fondu ces derniers jours, je refoule une mèche par devant le visage m'inventant une sauvagerie, Clémentine ouvre la bouche, mon corps se meut.
Envie d'un cigare.

– Merde, elle dit nez sur la saloperie d'écran, les marcheuses dont fait partie ma mère se font agresser par des flamands. Une ambulance embarque trois nanas dans un sale état.
Sur ma terrasse je fumerai en attendant que s'éveille le jour indifférent à l'humain.
– La majorité des flamands sont réfugiés en Wallonie, elle dit. Une portion conséquente du Brabant flamand, ainsi que le Limbourg et la partie nord de la province d'Anvers sont épargnés par la conjonction marée/pluies torrentielles ben non, c'est chez nous qu'ils se sentent en sécurité les flamands. Alors, disent-ils, qu'on ne parle pas d'indépendance. Ça chauffe, Mève.
– Ce qui me répugne tu vois Clémentine, je dis, c'est que les francophones ont dès le début de l'histoire commune fichu le bordel avec leur arrogance, leur colonialisme, leur royauté. Les flamands se sont rebellés, ils ont bossé pour créer une Flandre vitalisée, Vlan. C'est injuste.
– Je ne suis pas d'accord avec mon paternel, Mève. Vous êtes une fine observatrice.
– Littéraires divagations.
– Cette nuit avec Edgar je vais rejoindre ma mère.
– Edgar se prend pour un hors-la-loi faisant, dans un monde virtuel, régner la terreur à coup de flingue à part ça c'est un artiste.
– Il me doit un service, dit Clémentine. Il me conduira.
Je fais signe à Marianne. Elle vient à moi, dit On rentre ?
Sur la route noire à lune solaire, nous marchons côte à côte Gladys, Marianne, Clémentine, moi. Nous nous tenons le bras. Marianne est la plus gaie.
Le petit-ami de Gladys dort chez Balthazar qui fermera le bar avec Maud, Zita, Fred.
Je foule le tarmac nus pieds.
– Maud repart demain,
dit Gladys à mon oreille.
– Elle votera, comme tout le monde.
– Elle n'aime plus Balthazar. Elle ne reviendra pas.
Gladys pose la tête sur mon épaule, je suis d'humeur hypersonique. Faites que ça dure je suis faite pour la légèreté.
Mon amoureux veut continuer à me voir, dit Gladys elle court, Marianne court à l'attraper et elles rient et Clémentine me dit Je crois qu'Edgar vous aime plus que vous ne le pensez, elle s'accroche à moi ne lâche pas mon bras,
Marianne dit Je t'ai eu Gladys, elle rit,
devant la barrière qui ouvre sur le passage aux hortensias je ressens que Paul n'est qu'un souffle, qu'en moi il n'est pas entré. Je me rends dans la cuisine blanche, je fais chauffer de l'eau,
trois heures et demi du matin bientôt l'aurore,
je coupe le wifi, mon instinct et les infos glanées me font craindre ses ondes alors la nuit je le coupe, Flavien n'y pense jamais,
j'aurais aimé un autre père pour mes enfants voilà c'est dit,
aucune comédienne ne voudrait pour rôle mon personnage, ingrate cinquantenaire vivant avec un type bien sous tous rapports pour qui se prend-elle ?
Se prend pour Mève, Cocotte. Femme au corps triste que l'on déchira d'une mère.
Clémentine m'embrasse me dit A demain, Gladys se colle à moi m'embrasse dit Je crois que je dormirai comme un chat,

j'entends le bois de l'escalier craquer sous son corps repu, Marianne sur les talons, Marianne qui me glissa à l'oreille, tandis que l'eau bouillait, J'aurais aimé être une maman fière de sa fille.

277.

Je ne l'entends pas arriver je guettais le ciel sa couleur première la nuit dort, les couleurs titillent ses paupières elles doivent crier, les couleurs, pour que la nuit se réveille elles foutent la lumière à gogo,
la nuit s'installe ailleurs grosse dormeuse,
c'est touchant de savoir le soleil la harceler,
la nuit se dérobe s'installe plus loin infatigable ce qui est un comble pour une dormeuse.
Je me sens comme la nuit dont le désespoir arrache les paupières,
ma peau, sur la cime des arbres couronnée d'étoiles les couleurs du désespoir se pointent,
j'étais diluée dans les lois gouvernant l'univers je faisais *une* avec les lois imbriquées entre elles quand le désespoir cette maladie humaine qui revient et revient et revient me met dans l'esprit des mots écharpés purulents bancals,
j'ai beau désirer la joie, j'ai beau mettre de l'ordre dans les mots, formuler des consolations toujours le corps traîne-t-il ses maux,
je comprends mieux depuis quelques temps la crucifixion du Christ,
les gens ne peuvent entendre la pauvreté, l'égalité, l'amour,
ne se sentent pas capables, les gens,
de renoncer aux plaisirs des certitudes.
C'est la tristesse empuantissant sa chair qui mena le Christ à la croix.
– Je peux ?
dit mon père pantalon de toile clair chemise blanche sur la terrasse où un long manteau de laine m'emmaillote fils dorés comme la bride des escarpins à semelles compensées que je porte aux pieds, le cheveux vagabond, devant un énième café.
– Violet, la première couleur,
je dis à l'homme s'essayant à mes côtés je désigne l'horizon je propose un café.
– *Viola*, violette, la fleur, donne le mot violence,
il dit la main sur mon coude genre Bouge pas,
main laissée sur moi ce qu'il faut de temps pour n'être pas obscène.
– J'ignorais,
je dis à propos de la violence.
– Un faible pour l'étymologie,
il dit.
– Tu en parlais, quand j'étais petite ?
– Mève.
– Ça ou je me lève.
– Ta maman...
– On dirait une robe de gitane, je dis paupières ouvertes sur l'horizon. Pourquoi la nature apparaît-elle en couleur ? Les yeux humains auraient pu être fabriqués pour voir en noir et blanc. Ne dis pas que c'est une idée de ton dieu.
– Quand tu étais petite, ta mère me laissait la charge de tes devoirs. C'est toi qui me réclamais. Gilda s'occupait d'Alec. Toi et moi nous parlions étymologie. Tu

pourrais tenir cela de moi. Tu tiens tant d'elle.
– Qui, elle ?
– Nous avons vécu au Mexique.
– Avec maman ? Je tiens de maman ?
– Je n'avais plus rêvé de Gilda depuis des années. Elle m'a fait comprendre, cette nuit, que je pouvais t'en parler.
– Du Mexique ?
– Nous venions de terminer nos études. J'avais vingt-trois ans, elle vingt et un. Pendant deux ans nous avons fait le choix de disparaître. A notre retour, nous nous sommes juré de n'en parler à personne. Pas même aux enfants que nous aurions. Gilda était enceinte de toi. C'est pour ça que nous sommes revenus.
– Pourquoi n'être pas restés ?
– Gilda voulait rentrer pour t'éduquer ici. Au boulot je me suis fait des amis. J'ai renoué avec d'anciens camarades. Avec eux je chassais.
– Et Maman ?
– Elle écrivait. Elle vous élevait. Elle.
– Tu as dit quoi ?
– Une bonne mère.
– Avant cela tu as dit quoi ?
– Elle dévorait des kilos de livres. Elle écrivait. Des romans. Je ne sais pas ce qu'elle en a fait. Tu tiens d'elle. Les yeux.
Je me lève, mon père me retient, c'est doux. Je reviens, je dis.
Ne réfléchis pas, Mève. Tu es une brave fille comme est brave Flavien. T'as pondu des gosses, t'en as eu marre de sucer et alors ? Tes gosses te font chier, lot de pas mal de gonzesses,
il faut s'aimer soi-même, cesser de s'excuser, accueillir ce qui vient.
Baisser les armes. Ne pas anticiper.
Jouir de sa précarité. C'est la sensation de l'abîme qui t'inocule la force.
– Je l'ai fait il y a une demi-heure,
je dis versant le café.
– Du bleu, maintenant.
– Par dessus le orange.
– Ce sera une belle journée.
– Je vais fumer,
je dis me levant m'installant en bout de table.
– Le cigare c'est de moi que tu tiens.
– Le cigare, l'étymologi, ton sperme.
– Mève.
– Ma mère, elle écrivait bien ?
– Elle voulait pas montrer. J'ai conseillé l'envoi à une maison d'édition. Elle ne l'a jamais fait.
– Celui qui écrivait dans la famille, c'était toi.
– J'aurais pu faire des études de Lettres. J'étais doué.
– Jaloux de ta femme ?
– Au Mexique Gilda inventait des poèmes, je dessinais, nous vendions des cartes postales dans la rue. Dans une ville nous avions notre endroit réservé. Un intellectuel allemand y avait vécu.

– Illich.
– C'est en lisant Yvan Illich sur place, dit mon père, alors que nous passions par là, que quelque chose a frémi en moi.
– Tu aurais du te lancer en politique.
– Mon engagement est politique.
– C'est de cela dont vous parliez, avec Alleron ?
– Il découvrait la foi par le biais de sa femme.
– Ses parents, je dis, avaient la foi.
– Pas du tout.
– Il me l'a dit.
– Il t'a menti.
Je jette le café froid vers la pelouse plus loin que les graviers ça bave un peu sur les graviers  je m'en verse un autre.
– Tu n'as pas, dit mon père, dormi de la nuit je parie.
– Alleron, menteur ?
– Les gens qui prennent le pouvoir dans des circonstances précipitées ne sont pas des révolutionnaires mais des opportunistes. On a vu ce que ça a donné avec la révolution française. Ceux qui ont perpétué le pouvoir n'étaient pas les idéologues de la fraternité. Tu souris, Mève. Ça te va bien. Je suis heureux. Je vais crever, je suis heureux. Toi et moi ne seront jamais d'accord à propos de ce qui m'anime. La foi. Tu as la haine de l'Église. L'Église, Mève, c'est d'abord des hommes et des femmes. L'Église est un peuple.
– Dont l'esprit est éduqué en vue d'un mythe. Pas étonnant que le capitalisme ait pris racine dans l'Occident chrétien. Nous étions formés au mensonge.
– L'argent est duperie, dit mon père, ancrée dans le réel conçu par l'homme. L'eucharistie n'en est pas une. Ni la résurrection. Ni l'amour du Père.
– Le mystère je le puise dans mon lien au réel, je dis. Pas dans la mystification.
Mon père je le présume au tapotage des doigts sur la table aurait envie pour son café d'un morceau de sucre
– A l'hôpital, il dit, tu m'as renié.
– T'inquiète. Ça porte pas la poisse.
– Je voudrais que tu reviennes sur cela.
– J'ai faim.
– Moi aussi.
Un silence débarque gros muscles et tout.
– Je ne te renie pas,
je finis par lâcher.
– Ta mère et moi nous aimions de passion, il dit. Gilda avait du mal à me partager. Elle s'est mise à boire. Et puis.
– Qui l'a trouvée ?
Mon père se redresse sur la chaise de bois, le père dont je n'ai pas le souvenir. Il boit le café, il dit J'opterais volontiers pour une tartine au fromage tu aurais du fromage ?
– Qui a trouvé ma mère dans la chambre ? je dis. Le personnel de l'hôtel ? Toi ? Qui ?

– J'ai besoin de fromage dis-moi où en trouver, du sucre aussi.
– D'abord tu me dis.
– Tu as fait ton deuil, non ?
– Pourquoi n'est-elle pas enterrée ?
– Je voulais vous préserver.
– Tu ne nous as pas préservé. Encore moins Alec. Par ton grand copain il se faisait défoncer l'anus.
– Ne dis pas ces mots-là.
– Tu as vieilli, je dis. Tu n'as plus la poigne du jour où tu m'attaquas. Je me faisais du bien sur le capot d'une voiture. Le plaisir seul tient la tête à ton dieu. J'en étais infestée. La drague m'en a libérée.
Il se lève l'homme de quatre-vingt ans, il prononce le mot fromage, ses pas affleurent le gravier. Shame on you, race d'usurpaters,
un vert dans le ciel s'allonge sur du orange,
les gens dans la maison se lèveront,
faire semblant, s'activer, sourire, s'oublier.
– Elle n'est pas morte,
dit l'homme derrière moi jetant sur la table une barquette plastique avec du fromage dedans.
– Pas trouvé le sucre,
il ajoute et s'assied.
Mon corps marche, le pas haut, sur le gravier,
placard, boite carrée de papier, fauteuil vide de Léo à gauche du poêle en faïence de couleur crème, ça sent le lilas, bruit de mes pas, un merle chante.
Il faut une sacré foi, pour tabler sur l'inattendu.
J'ai cette foi chevillée au corps.
Mon corps meurtri la réclame. Sans la foi, il ne se lèverait pas le matin, mon corps.
– J'ai demandé à ta mère qu'on me fasse signe si elle mourait. Je n'ai pas reçu de message.
La voix est belle, qui a du être sexy j'aurais pu l'aimer s'il n'eusse été mon père.
– Elle a disparu, il dit, du jour au lendemain.
Tremblez, mes mains. Soulevez-vous. Battez la mesure.
– Ça va, Mève ?
il dit tenaillant mon bras il ne me fait pas mal il est mon père.
– Je ne veux pas, il dit, emporter le mensonge dans la tombe.
– Je tourne de l'œil,
dit ma bouche anesthésiée.
L'homme me soulève du siège, sa vigueur est mon souvenir et le chaud de ses bras.

278.

Sur ses genoux la tête sur son épaule, ses bras me retiennent de tomber. Respire, Mève. Je pleure.
Un père ne pleure pas devant sa fille.
Je serre le corps contre le mien, il presse une main sur mon dos, il dit Je me suis fait prendre au piège je me trimballe avec ça depuis trente-cinq ans.
Il ne dit pas C'est ma croix, alors j'ai gratitude. Je voudrais m'asseoir droite et partir, mes neurones ont l'ankylose. La main de mon père repousse ma nuque vers

son épaule.
- Gilda, il dit, n'est pas revenue le soir. Ni le lendemain. Vu qu'elle ne vivait plus au rythme de la communauté, Ça n'a paru suspect à personne. Elle ne se rendait même plus aux offices. Elle s'était aménagée un coin cuisine dans nos appartements.
Trop, trop de mots.
– La semaine précédente, il dit, elle est revenue pendant la nuit. Je me suis tu. J'ai dormi dans une autre chambre. A l'époque je préparais un rapport, on m'envoyait au Brésil. Le médecin de la communauté parlait de dépression. Il disait Ça passera. Ta mère avait pris un autre médecin.
Dans ta robe rouge, maman, qui t'embrassait.
– J'étais en colère contre elle, dit mon père. Jamais je ne m'étais senti autant à ma place au sein de l'Église. Ne pleure pas, Mève.
– Je veux sortir de tes bras.
– Je sens tes larmes à travers ma chemise.
– C'est ma rage.
– J'ai besoin de te savoir proche.
Ses mains, sur mon corps de fillette. Apaisantes. Mon corps se délie. Le merle chante. Deux merles. Le soleil vainc la nuit.
Pauvre nuit.
– Le lendemain matin ta mère n'était plus là. L'après-midi, j'ai trouvé dans mon étui à lunettes, un mot de ta mère. Elle partait avec un autre homme. Elle ne reviendrait pas. Pierre a dit à Alec que Gilda s'était suicidée. Tu l'as appris. Je vous ai emmené au restaurant. Nous y avons commandé des pizzas.
Les mains m'orientent vers le siège à côté, je m'applique à foutre les fesses en place, le reste contre le dossier, le reste sous la table, j'entends le Plouf du sucre versé dans le liquide, je me penche avec une lenteur de crabe je dégueule, mon père sort un mouchoir blanc repassé par la blanche Marianne, je m'essuie la bouche, robotique,
ça ne déplairait pas à mon âme d'agir selon des algorithmes, pensée, volition, désir correspondant à mon codage génétique, je dégueule une seconde fois, ils sont trois, les merles, à chanter c'est beau,
les dents de l'homme à mes côtés croquent une tranche de pain, bruit de la cuillère dans la tasse, déglutition,
ses mains sont belles.
– Parle,
je dis.
– Ta maison, elle a besoin d'une rénovation. J'ai le fric. Le fric n'ira pas à Alleron. Je n'aime pas les déserteurs.
Une lame ultra fine décolle mon passé du merle.
Les sales mots de mon père je ne veux pas qui te maculent, ô chant. Barre-toi, oiseau. Barrez-vous. Revenez quand je serai seule avec ma tristesse, mon combat, l'inattendu.
Sans votre chant elle ne serait pas ailée, ma foi.
– Pierre, dit mon père, m'a poussé à me rendre au Brésil. Marianne et les filles de la communauté se chargeraient de vous. Je suis revenu de Sao Paulo avec des cadeaux. Vous alliez bien. J'avais décidé que le mercredi soir nous irions au restaurant. Tu t'es investie dans le travail scolaire. Après deux semaines tu as

décliné le restaurant. J'aurais pu, avec Alec. Lui aussi travaillait bien en classe. J'ai pensé que c'était gagné. Janice te prenait avec elle un mois l'été. J'inscrivais Alec à des camps chrétiens d'adolescents. Un jour il m'a annoncé sa vocation. La prêtrise. Il était bon en math, j'ai demandé qu'il s'inscrive en polytech. Qu'après on verrait. Les gens à la communauté vous entouraient, Mève. Tu ne peux pas dire le contraire.
Pas de corde. Pas de désespoir à te pendre.
Une désertion. La voilà l'histoire de ta vie, Père.
– Tu as désiré ne plus me voir, il dit. J'ai payé tes études, ton appartement, ta nourriture. Janice donnait de tes nouvelles. Alec réussissait polytech et puis. Il a perdu les pédales. Regarde-moi.
– Non.
– Ta mère a signé les papiers du divorce. Son avocat a transmis. Je n'ai plus eu de nouvelles. J'ai demandé Marianne en mariage. Je l'ai épousée, discrètement, à la mairie. Nous nous sommes mariés sobrement dans une chapelle du Vaucluse, où vivait sa mère. Le divorce, pour moi qui ralliait l'Église en matière d'éthique conjugale, ça ne devait pas se savoir. J'étais veuf. Un pari insensé. Ta mère aurait pu réapparaître.
– Tu avais peur ?
– J'avais la foi.
Ton secret entre les mains du violeur de ton fils, je ne dis pas à l'homme qui vient de me faire un cadeau.
Celui de la vérité.
Je mérite la vérité.
Tu continueras de t'agiter, Mève. Ton corps l'exige. Il est comme le requin, ton corps. Si tu cesses de bouger tu crèves. Tu marcheras, tu videras le lave-vaisselle, tu boiras des cafés. Comme si de rien n'était.
L'absurdité de l'homme.
Incompatible avec la nature.
Une telle erreur qu'il lui fallut inventer des dieux. Les dieux avaient créé l'homme à leur image. Tu parles.
– Elle est partie avec son médecin, je dis. Alec les a surpris.
– Je ne veux pas savoir.
– Elle est avec lui.
– Là-bas, il dit pointant le doigt, il faut remplacer la gouttière. A votre place je referais le toit, sur ce pan. C'est une belle maison. Fais en sorte de la sauver.
– Comme tu l'as fait pour ta famille ?
– J'ai raté ma famille. Je n'ai raté ni Marianne, ni mon engagement ecclésiale. Le roi David lui-même a péché. J'ai péché. Dieu me pardonne.
– Tu en es sûr ?
– Tu vas bien, Alec aussi, ta mère est vivante, Marianne est heureuse.
– Toi ?
Le roi ayant déshonoré son dieu remue la cuillère dans un café.
– J'ai la foi, il dit. Personne ne pourra me l'arracher. Je me prépare à la mort. Je verrai Dieu. Je lui demanderai pardon au nom de Guillaume Alleron. Je n'ai pas vu venir l'opprobre. Cela me dévaste.
– Les enfants vont rappliquer,
je dis foutant le camp de la terrasse.

J'ouvre la porte qui donne sur la rue. Il y a là deux camionnettes au logo d'un même media, un parasol, une table pliante.
Je referme la porte. Je n'ai jamais été une journaliste.
Une journaliste ne divague pas.
Dans la cuisine je croise Flavien, je lui dis Je sais pour tes cancers, il dit Carl m'a laissé un message. Je dis Il y a des gens bien qui mentent, dis-moi qu'il y a des gens bien qui mentent. J'ai arrangé la vérité, dit Flavien il a les joues roses. Je veux toute la vérité, je dis. J'ai pas envie de te sucer, je ne dis pas. Je prends la voiture pour trois jours ça te va ? je dis. Tu pars avec quelqu'un ? il dit. Seule, je dis. Je ne mens pas, je dis, mais qui sait.

279.

Demain j'enverrai un message vocal à chacune des personnes que j'aime.

280.

Retour d'Edgar, il n'a pas dormi de la nuit. J'ai fait le chauffeur pour Clémentine, il dit. Il ne ment pas. Il ne sourit pas. Il traverse la cuisine. Il dit, se retournant à peine, l'autonomie de la Wallonie est ton idée, il est encore temps de réagir.
- Edgar, je.
- Plus de mille noyés côté plat pays, quatorze morts côté francophone des wallons tués par des flamands.
- Ne dis pas *wallons*.
- Interviens. Tu as ta part de responsabilité.

Mon fils volte-face, il dit très proche de moi aussi épuisé que moi, la main sur mon épaule :
- Je me protège depuis longtemps de tes idées noires, de ta déprime, de tes élucubrations. Ton père n'a jamais cherché à te revoir. Papa a pris la fuite. Sache que Balthazar, Zita, Gladys pourront compter sur mon soutien. Je les installerai à Bruxelles même si cet imbécile, ton grand copain, est élu. Je suis furieux de t'avoir pour mère.

281.

Mon père est posté dans l'encoignure de la porte, cuisine donnant sur le jardin, je le remarque après la gifle donnée à Edgar par moi. Il y a des couleurs derrière mon père, elles n'entrent pas dans la cuisine blanche je monte à l'étage ferme à clé la porte de la chambre, tire les couvertures à moi je pleure comme il nous arrive à toutes, à tous, de pleurer quand nous nous sentons faibles, hors de l'axe, en perte du fil qui nous marionnettait, braves gens, boulot, auto, dodo, des projets, de la bouffe, des vacances, des films, du fric sur le compte bancaire, je m'endors.
A quinze heures ce dimanche d'élection je passe sous la douche, retourne à ma chambre, enfile un pantalon noir moulant, une chemise bleue transparente à poix noirs, les talons compensés à brides dorées, je me maquille, super fort, je fous dans une valise l'ordi, les batteries, des cigares, ne pas oublier de rafler la bière en bas, les français ne font pas la bière que j'aime,
chaussures de marche,

j'embrasse Léo dans son fauteuil le nez dans un manga,
Hector demande où je vais je dis qu'ils resteront avec leur père quelque jours, Chic, il dit, nous garderons grand-père il a dit Je ferai des quiches et Marianne des frites, .
- Où sont les autres?
- Ils votent ils resteront pas sur la place y a des militaires ça rigole pas, ce soir on mange quoi ?
– Tes cheveux, le coiffeur a bien coupé,
je dis levant le pouce envoyant un baiser.
Léo me regarde, j'affiche pour lui seul ce qui en moi est délabré, Léo est passé par là, je le voudrais contre moi il replonge dans le manga.
Hector dit Il n'y a plus de chocolat.
Dans mon bureau je ramasse trois livres, mes lunettes de vue,
je regarde les mélèzes par la fenêtre,
Je reviendrai, je ne dis pas,
je referme la porte,
j'emporte une bouteille d'huile d'olive, des tagliatelles, du vin, les bières, douze en canettes, trois d'abbaye 7°,
dans ma voiture j'enfile les lunettes de soleil,
une dizaines de journalistes montent à l'assaut je roule l'un d'eux tape du point sur le capot, j'enfonce Madame Butterfly dans le trou à CD, je fous à fond la caisse je baisse les vitres,
sur la route je croise mes enfants aînés reviennent du village où sans doute ils ont voté,
Edgar attrape la vitre baissée marche à mes côtés, je roule,
Je ne pensais pas ce que j'ai dit, il fait,
j'accélère.
Trois heures il me faut pour passer la frontière. Des hélicoptères éjaculent dans le ciel un bruit de guerre.
Neuf heures plus tard je me gare devant la maison d'Alexandre dont le fils, Jacques, est mon filleul, elle m'a naguère proposé dix fois sa baraque de bobo cévenole entourée de britanniques retraités,
si j'ai voté ?
De la terrasse le paysage demain matin sera bluffant et la lumière. Pas un pylône, pas une maison pré-fabriquée, que du joli. Nature pure pour esthètes friqués.
Nuit. Suis immergée dans le pull du matin sur les genoux de mon père. Les bières sont dans le congélo. Le wifi est allumé. Sur l'ordinateur j'encode le mot de passe. Dans la cheminée de grosses pierres, j'allume un feu.
On frappe à ma porte, un homme de mon âge sans alliance me tend une bouteille de vin. Je commençais à m'inquiéter, il dit. Il ajoute Demain je me charge du pain, je vous embarque en ville pour vos courses.
Je referme la porte, l'air est gorgé de fleurs assoupies, la joie tambourine, hardie, sur l'entièreté de mes os. J'envoie un message via Facedebouc, compte de Georgette et Rosa. Sept mille messages. ALLERON ELU y est suivi d'une vingtaine de smiley font le V victorieux.
Docteur Machin et Madame. Pretoria. Numéro de téléphone, que je forme. Messagerie. Je raccroche. Maison entourée de vignes. Ma mère, un garçon sur les genoux. On le lui a foutu dessus. Elle fixe l'objectif. Elle a septante-cinq ans. Des

cheveux mi-longs d'un blanc de neige. Se tient droite. Ses mains repoussent l'enfant. L'enfant veut partir. Quelqu'un la photographie. Ce quelqu'un poste la photo. Le mari. C'est le compte du mari. Il trouve belle sa femme. Sa femme me regarde. Je forme le numéro.

282.

Alexandra a fait mettre des draps pour moi je descends dans la cuisine, bois aux murs, lustre de perles au dessus de la table, café hop, bouilloire électrique hop, j'ouvre la porte côté chemin, pain sur le seuil, je ramasse, le papier emballage crépite sous l'action de mes doigts, j'allume France culture, de la Belgique on parle.
J'exhume Chet de ma bibliothèque play-list, je marche nus pieds sur la terrasse arrière, le paysage est comme dit, idyllique, sans calomnie imposée par une infra-civilisation, ici on y croit parbleu, qu'il y a du beau pour les gens beaux, toute une vie de beautés excitantes la mort même est excitante vous trouvez pas ?
Je déchire le papier où quelqu'un traça des mots à mon attention, Si personne, est-il écrit, ne prend garde à vous, ne vous emmène, vous crevez.
Je verse le café, brûlant, dans un thermos high tech erreur dans la fantaisie champêtre du lieu, hig tech mon cul,
je sors nus-pieds sur la pierre de la terrasse arrière, mon téléphone sonne je cours je cours dans la cuisine où est mon téléphone ne pas perdre celle qui m'appelle ne pas la perdre une fois de plus. Sur l'écran j'avise le nom d'Alleron je laisse sonner.
Je bois le paysage et le café, romps le pain le mange tel quel, le téléphone sonne. Je marche à pas lents je sais où le téléphone se trouve ce n'est pas Alleron. Numéro débutant par 00.37. Afrique du Sud.

– Allô ?
– Mève c'est toi ?
– Maman ?

283.

///////////////////////////////////////////////////////////////////////////////////////////////////////////

284.

Sayyida est le nom que donna Zita à l'enfant. Pirate musulmane, début XVIième. Signifie Noble dame indépendante ne s'inclinant devant aucune autorité, dit Zita blottissant au creux du bras sa fille d'un an.
Fred se trouve de l'autre côté du lit contemplant sa compagne et l'enfant qu'il élève. Zita est en clinique pour un soucis aux reins. Une clinique énorme peu à peu démantelée au profit des antennes locales. Dans les couloirs le personnel transite avec chariots de métal surplombés de machines. J'ai dit à une fille C'est pour la casse ? Elle a continué droit son chemin.

– Tu t'allongerais près de moi ?

dit Zita à Fred.
Je m'éclipse, la petite fille dans les bras.
Ce matin je n'ai pas enfilé d'escarpins à aiguille tu penses. Moches chaussures à talons fermes, dix centimètres bon dieu ma turgescence est de montagne, toujours.

Parce qu'il s'agit de voir loin ?
La ferme. A l'abordage.
– Madame, dit l'infirmière à bonnet blanc épinglé sur la tête on se croirait dans un film des années cinquante ON EST dans un film des années cinquante, je me vois contrainte de vous demander de.
– Pour quelle raison ?
– Votre habillement.
– Je vous écoute.
– Je n'ai pas de temps à perdre,
elle dit, maussade, passant le chemin.
Je suis priée de retourner dans la chambre de Zita qui reçoit de son aimé une fournée de chauds baisers nom de dieu.
Depuis un an les femmes sont tenues d'adopter un code vestimentaire. En sont exclus cuir, pantalon moulant (ce matin je cumule), mini-jupe, croc-top, maquillage voyant (j'ai poussé le trait, mécréante), talons vertigineux.
J'outrepasse le numéro 1444, chambre de Zita, le bébé dort, je marche avec lenteur dans mon pantalon de cuir noir, ma veste est dans la chambre, novembre doux et gris. Je porte, en plus d'être révoltemment maquillée, un pull de mohair blanc spécial crâne de Sayyida.
Un couple me croise, elle en jeans non troué gabardine lui descendant aux genoux. Seul le mari me regarde. J'affûte le tir. Le mec baisse les paupières. Non mais.
Dans la vitre d'une porte se reflète le platine de mes cheveux blancs, coupe rasée sur les côtés, courte sur le sommet tirée vers l'arrière. J'ai maigri, trois kilos. Depuis six mois, depuis l'accident d'avion de Clément et Dorothée, je ne bois pas. Mon corps se traîne moins. Ma concentration est aisée.
Si l'ivrognerie me manque ? A Noël, dans moins de deux mois, je fais péter les bouteilles. La récompense me fait tenir. Sans doute reprendrai-je. Même s'il est de nos jours moins facile de se procurer de l'alcool.
Dire que tout le monde croyait à l'agonie de l'État.

284.

La petite histoire de nos tourments intimes est absorbée par le déploiement de l'État nouveau. Il fallait que la grande Histoire se réveille. Nous étions lassés des petites.
Nouvelle constitution à venir. Ou pas.
Pour la dette publique, on trancha flamands d'un côté, belges de l'autre.
Plus de banques privées mais une banque nationale.
La banque européenne regarde, d'un œil mouillé, la naissance de notre république.
De la régionalisation de l'Europe émergent des forces tectoniques.
Qui est l'Europe, dans le fond ? Une super structure nécessitant depuis ses débuts des milliards et des milliards de devises, oui mon gars. Des milliards vers les poches de sociétés transnationales. Merci les lobbies, merci l'entre-soi, merci la fascination de l'argent spiritualité universelle, système capitaliste fonctionnant depuis des décennies dans une corruption généralisée bandant maximum pour le profit sans la moindre transparence.
L'Europe est un mensonge auxquels nous crûmes. Style quand ton amoureux.se te dit Je t'aime, que c'est faux, que tu réalises trop tard. L'idée de revenir en arrière

t'arrache des larmes.
Clément est mort dans l'accident de son avion. Dorothée qui l'accompagnait fut poussée par lui hors du cockpit, parachute à l'épaule. Se foula une cheville. J'aimerais parler avec Clément de ce qu'il se passe.
Même Irène est conquise.

285.

Sur un champs de ruines les flamands déclarèrent leur indépendance. Le cœur n'y était pas. Pauvre flamands. Ils attendaient depuis si longtemps.
Vers la fin des colossales inondations, la toute jeune république de Belgique continua de les accueillir. Avec paternalisme. La gestation historico-politique de l'État nouveau-né s'enracinait dans la bienveillance le mot m'arrache la bouche il est d'Alleron qui l'aime à toutes les sauces.
Les britanniques étaient accaparés par des scandales politiques, la démission de leur gouvernement, les velléités écossaises d'indépendance. Les Pays-Bas ne tendaient pas la main. Les français ne mettaient pas les pieds chez leurs frères de langue alors tu penses chez les néerlandophones. Heureusement les belges francophones étaient-ils dispos. Ces derniers n'avaient, lors des inondations, jamais autant parlé flamand. Langue apprise naguère à l'école. A contrecœur.
Il y avait entre flamands et belges du cœur désormais, des parties de jambes en l'air, des amitiés. Tout allait pour le mieux entre les deux États, qui comptabilisaient deux cents ans de cohabitation. Désormais on sortait d'un divorce à l'amiable. On partageait des dimanches autour d'une tarte au sucre.
Une fois la république belge déclarée, les maisons acquises par les flamands sur notre territoire furent restituées, en échange de contributions futures entre les deux États flamand/belge. C'était le contrat. Au nom de la magnanimité fraternaliste.
Pour quelles raisons, en effet, certains flamands, les plus aisés, auraient-ils le droit de faire leur trou au cœur d'une verdoyante république de Belgique riche de milliers de sources, et pas les autres citoyens flamands ?
Ça laissait pas mal de maisons vacantes pour les familles quittant Bruxelles. Bien vu, mon Général.

286.

La communauté germanophone, à l'Est, optait en faveur de l'indépendance. Ils n'avaient jamais ouvert leur gueule. Ils ne l'ouvriraient pas davantage.
Ils signèrent le papier.

287.

Utopia notre nouvelle capitale se bâtit à coup de centaines de millions d'euros. En vue de son édification, des cercles d'experts sont consultés : associations civiles, cercles académiques, polytechniciens, architectes, bio-ingénieurs, artistes, corps médical. A la télé on voit des gens rieurs emballés par le projet.
Les prisonniers ne vivent plus en geôle. Ils travaillent sur le chantier d'Utopia sous bonne garde de l'intelligence artificielle (Georgette et Rosa).

Jamais on n'a vu autant de citoyens indiens et indiennes parcourir nos rues. Informaticiens hors pair. Charmants.
L'équipe gouvernementale d'Alleron ne s'organise pas par ministère. Les experts rendent les conclusions. L'équipe décide. Alleron s'est mis dans la poche le jeune patron d'un parti de gauche, politicien aguerri. Alleron s'en débarrassera. Le gars incarne l'ancienne garde politicarde (véreuse). Lui-même n'est pas con. Un rachitique petit en taille, nerveux, très au centre de lui-même (et du reste du monde). Il est nommé par Alleron *Premier-commandeur* (l'appellation est de G&R).
Sur le milieu géographique d'Utopia je vous le donne en mille, débute avant tout autre édification celle du Palais de la Justice (en quatre mots, non point Palais de justice).
Justice réhabilitée en quantité de personnel, en moyens, en équipement numérique. J'y tenais.
Les réseaux de l'enseignement sont dissolus. Rassemblés par territoires.
Entre douze et quatorze ans, les enfants sont, par l'I.A, cartographiés (compétences cognitives, profil psychique, schéma génétique). Dirigés, en fonction des résultats, vers la maximalisation de leurs habilités. Tout le monde est formé manuellement, artistiquement, sportivement. Et entraîné, chaque jour, à travailler la terre. Les professeurs sont remplacés par des programmes numériques adaptés au profil de chacun.
Ils sont soulagés, les profs. Allaient au calvaire avec une croix de plomb.
Il n'y a plus ni points ni sanctions. Tout le monde parvient à l'issue de son programme personnalisé.
Ça fait faire pas mal d'économie.
Jamais je n'aurais cru qu'Alleron se calquerait à ce point sur G&R. Je peux pas m'empêcher une jubilation (entachée du dégoût de *ce qui n'est pas* G&R).
Les vacances hors frontières sont conçues sous le mode de la pérégrination. La jeunesse belge francophone foule les sentiers de randonnées des pays européens. La Commission européenne leur permet de se rendre, par voie ferroviaire, à l'autre bout du continent et de marcher, marcher. De rencontrer les jeunes dans les villes et les villages. J'avais rédigé une nouvelle, à ce propos.
Il m'aurait plu de vivre une telle jeunesse.
La nouvelle s'intitule *Devra*.
Ce qui me fait rire c'est qu'avant, les meilleures fanfares balkaniques étaient flamandes ou bruxelloises. Elles sont à présent *belges*.
Les états européens s'extasient. Tu veux dire, tout ça en dix-huit mois ? Yep M'sieur. Directives, équipes, forces de l'ordre, taxation, transports : anticipés.
Les grandes surfaces ferment les unes après les autres. On se nourrit mieux pour moins cher. On plante des vignes, met sur pied des brasseries, un quota est instauré en matière de consommation dionysiaque. Les gens boivent moins. Sur la voie publique on est sommé d'avoir moins de deux verres dans le sang. Même chose à la maison. On vous teste à l'improviste. Vous pouvez dire non. C'est répertorié.
*Ils* se vengent toujours sur la famille.
Mafia apostolique aux mains blanches au cœur généreux.
A long terme, chaque village aura sa clinique. Oncologie, ophtalmologie, maladies nerveuses, Alleron est au taquet. Prétend que les gens consommeront moins de médecine. Moins d'harassement professionnel, moins de pollution, plus de

bonheur. G&R disait cela. Sans y croire.
Parce que, vois-tu, ce qui chipotait l'empotée divagant que j'étais, c'était la domination de classe supérieure.
La caste supérieure a *toujours* écrasé la caste inférieure, qui travaillait pour elle dans des conditions que même les insectes, s'ils avaient des syndicats, refuseraient.
L'argent, Alleron *ne l'a pas* repris de mes hebdomadaires élucubrations.
L'argent circule plus que jamais. Numérisé.
Des craintes, Mève ?

288.

Clément assassiné, ça ne te suffit pas ?

289.

Je résiste à la sidération parfois c'est plus fort que moi. J'attends de voir. Il faut le reconnaître, un élan fraternaliste se déploie.
La nature est l'enjeu number one. Réactionnaire, Alleron ?
L'intelligence artificielle te bouffera la vie.
Faudra bien que les oiseaux continuent de chanter.

290.

Les autoroutes sont fermées à la circulation. Gratuité des transports en commun. Relient sans correspondances chaque village aux trois grandes villes les plus proches, à raison d'un départ toutes les dix minutes jour et nuit. C'est mieux que dans une BD futuriste.
Quand l'eau baissa côté flamand, que les travaux de réhabilitation débutèrent, la nouvelle république belge se débarrassa du système faillible qui permettait les mafias : les connexions avec le port d'Anvers, plaque tournant des armes, de la drogue, des tonnes de produits illégaux. La république de Belgique n'en veut pas. Chaque famille ayant des liens avérés ou supposés avec des mafias est déchue du droit de nationalité. Ces gens demandent l'asile politique à la Flandre. Qui le leur refuse.
On se marre bien, dans la nouvelle république.

291.

En dix-huit mois ?
Ce n'est que le début.
Après les fracassantes décisions d'ordre structurel, Alleron en vient à la rhétorique des valeurs.
Tu sais qui en sont les plus preneurs ?
Les ados.

292.

Ma génération, celle affiliée à une scolarité dénaturant libertés de pensée et de

mouvement, scolarité classifiant les personnalités en méritants et non méritants, étouffant la velléité de création, rendant docile, obéissant, non-révolté,
ma génération applaudit du bout des doigts la nouvelle institution scolaire. Elle n'est pas prête à considérer une société horizontale égalitaire.
Oh ce n'est pas ce que Alleron désire. L'égalité. Il crée de super structures pour les personnalités repérées par l'I.A. G&R en frémit. Les dirigeants de demain. Rien ne change, dans le fond.
La jeunesse se camait, se suicidait, se foutaient dans la gueule des anti-dépresseurs, se perdaient dans le vortex des écrans, n'avaient pas envie d'avenir. Il fallait non pas un sparadrap apposé sur d'autres sparadraps. Il fallait du bistouri. C'était ça, ou la mort généralisée.
La mort généralisée, pas bon pour le flux des capitaux.
Nous y reviendrons.

293.

L'Europe se scinde, peu à peu, en de multiples régions. C'est parti mon quiqui. L'Europe existe désormais en tant que pouvoir centralisateur : défense, libre marché, cour de justice.
Bruxelles est la capitale de cette Europe surarmée.
La guerre d'Ukraine nous fit chier dans le froc. Quand la Chine tendit la main aux russes, que la diplomatie européenne tourna le dos à l'oncle Sam, ça a été un soulagement.
La Chine a un faible pour la vieille Europe. Alleron l'a compris.
Les chinois ont besoin du marché européen. Quelque temps encore. Un jour ils le rayeront de la carte. Ils s'installeront dans nos villages. Ils laboureront nos champs. Gare à vos fesses, les amis. Votre arrogance vous perdra. Vos batailles politicardes, méchantes et inactives. Votre immuable culture. Vos amours du veau d'or et des voyages impérialistes. Vos habitudes mortifères. Alleron fait un pas. Il se tourne ostensiblement vers l'Asie. Il n'a pas le choix. Le débarquement de 44 n'impressionne plus que les amateurs de vieilles pellicules.
Les langues anglaises et mandarines sont enseignées à la louche avant que ne soit serti, dans le cerveau, les traducteurs intelligents. C'est pour dans deux ans, garantit le grand-commandeur.
Il fallait que l'Europe sorte de la corruption, des démons consuméristes, de la désespérance grimée. Au nom de quelles valeurs ?
Ce qu'Alleron nomme *la pureté.* Redécouvrons ce qui est pur. Refusons d'être salis. Qui ne se réjouirait pas ?
On a, dit-Alleron, suffisamment dégueulassé notre eau. Sa métaphore préférée.
L'eau *pure*.

294.

Jamais eu autant de vie dans les rues, vidée de voitures. Autant de gens s'intéressant aux forêts.
On rase les scories bas de gamme tatouant les paysages. On reloge les gens dans la future Utopia. Ils ne disent pas non, les gens.
Les belges, fiers de leur pays, découvrent leurs artistes. Leurs villes et villages. Leur

histoire, nom de dieu.
Les fêtes locales sont fameusement désalcoolisées. Les flics en civils, cordiaux. Très armés. *Cool*.
On se balade sur les fleuves, on cultive les jardins, on se parle en voisins.
Quelle chance, d'habiter un tel pays.

295.

L'économie de marché est discréditée, dites-vous ? Elle allait vers sa propre mort. Ça n'arrangeait pas les oligarques.
Si le plus fort tire son épingle du jeu, par rapport au plus faible ?
Mais oui mais oui.

296.

Pourquoi j'envisage de boire à nouveau ? Ne m'en tiens pas rigueur. Lassée de la vie conjugale, l'alcool fut mon grand amour. Je sombrais dans l'ennui. L'alcool me réveilla. J'en assume le paradoxe.
J'avais besoin d'être décadenassée.
*Émoustillée*.
Certes à une époque, celle de l'enfance de mes gosses, je m'étais passée de Dionysos. Les mômes suscitaient en moi la pulsion d'amour. Et puis, rien. Je veux dire, les mômes s'occupèrent d'eux-mêmes. Le parent que j'étais avait à s'effacer. La graine n'avait plus tant besoin d'équarrisseur. Il lui fallait pousser *sauvage*.
Je ne regrette pas ces années.
C'est à l'adolescence que se produisirent les emmerdes. T'as beau dire, on nous avait fourré dans le crâne la réussite bourgeoise, l'aisance procurée par l'argent, l'idée du corps sain pour une vie saine.
Flavien quittait le navire. Je m'envoyai en l'air. Léo m'arrivait. Mon père se manifestait. Alleron sortait du bois.
A présent je suis gonflée d'énergie tu sais quoi ? Il m'arrive de ne pas savoir qu'en faire. L'alcool fatigue le corps, déglingue le cerveau, abêtit les relations. L'alcool console, ne demande rien en retour. Si ce n'est ton énergie. Faut être drôlement malin pour rester à flots. Négocier sans cesse entre soi et soi. Même saloperie que la religion.
Sauf que Dionysos, lui, exulte dans tes veines.
Jésus est endormi sur une croix.

297.

Je lis davantage. Je fais du maraîchage collectif bio.
Dans mon village c'est la folie des tas de stages sont proposés. Je fais de la céramique. A deux rues de chez moi.
Cependant qu'un truc grince dans ma tête. Fait chier. Autour de moi tout le monde *revit*. Parfois je me sens seule. Déphasée. Le désespoir, blessé à mort, hurle dans ma chair. Sur le hurlement je danse, cérébrale.
Je veux davantage de corps. La société nouvelle veut cela. Merci Georgette et Rosa.
Est-ce pour cela que je boirai à nouveau ? Pour ressentir un corps suave, élastique,

mythique ? Laisse-moi tranquille. C'est fragile, un serment d'ivrogne. J'ai jusque décembre pour réfléchir.
Je place dans le four du village des pieds de lampe que j'émaille de noir. Je fabrique des abats-jours avec éléments de récup : chaussures, fleurs séchées bombées de pigments, boas emplumés.
Je n'ai jamais autant créé *avec le corps*.

298.

Cependant qu'au fond de moi, il y a une rizière à étages infestée de cyanure.

299.

Elle a pleuré, dos droit. Nous avons marché. Elle adore marcher. Comme moi. Ma mère. Région de Pretoria, Afrique du Sud. M'a offert trois jours de safari. M'a écoutée. M'a regardée. Elle a un fils, avec le médecin. Deux petits-fils. Ne s'en occupe pas.
Son mari possède des vignes. Elle ironise sur le pouvoir des blancs, elle boit du rouge, elle a les idées noires.
Elle rit, entre deux tristesses. Elle m'avait dit, à l'heure du premier verre,
un blanc perlé dont les bulles asphyxiées au fond de la coupe galopaient pour, à la surface, remonter,
elle portait, ma mère, un chemisier crème de soie, lavallière, ongles peints d'un rouge terne, chevelure laquée,
je ne pouvais m'empêcher de la regarder,
elle avait dit :
– Ton père m'a imploré de ne pas revenir. Je l'aimais, Mève. Je n'ai jamais aimé comme ça. Jamais.
Elle se rendait chaque lundi dans les quartiers noirs de Pretoria, travaillant aux côtés de laïques bénévoles. Elle détestait la religion.
La religion lui avait pris son mari.
Elle avait survécu, indifférente, aux côtés de son enfant. Elle était sous anxiolytique depuis quarante ans. Elle fumait. Elle était belle.
Elle me laissait repartir sans la promesse d'un revoir.
Les clous sont ôtés.
Demeure la déchirure.

300.

Mon père et Marianne, sous mon toit, s'immiscent.
Mon père va bien. A reçu la visite d'Alleron.
Il père n'a pas divulgué le contenu de l'entretien.
Lui et sa femme font les grands-parents. Mon père règle l'entrepreneur qui repeint l'entièreté de la maison. En couleur.
J'ai demandé à ce que l'on commence par la cuisine.

301.

A une soirée d'anniversaire j'ai rencontré un type. Louise m'y emmenait. Elle portait un chemisier noir à motifs blancs, ce soir-là. A côté de sa maestria, je me sentais brindille.
Dans ma robe moulante noire comme la nuit je scintillais de me sentir infiniment dépassée par ma propre infinité.
Constantin est plus jeune que moi. Grand. Doux.
Un croisement de regard c'est tout. C'est fort. Unique. Éphémère. Ça compte pour rien. J'ai jeté des regards des milliers fois dans ma putain de vie. Croisements des deux corps, sur piste de danse. Cesser de penser. Permettre aux ondes de soulever le corps. Ne pas vouloir. Flotter. Se laisser agir. Constantin, tout proche, boutait le feu à l'intemporel. Musique, alcool, désir.
Le lendemain j'avais une joie au corps.
J'avais été *très* inflammable. Je l'étais demeurée *un peu*, miraculeuse ménopause.
Une sainte famille, un mari revenu et brave mais brave ! Oublie.
Une semaine plus tard Constantin m'écrivait. Huit ans de moins. Nous avons marché. Chaque fois, il ne posait la main sur moi qu'au moment du départ. La texture de ce toucher avait le goût du bonbon dans la bouche quand tu le suces.
Constantin est calme. Il est actif. Il s'intéresse à un tas de choses.
Il m'envoie chaque jour un long message vocal. Entre dix-neuf et vingt heures. Comme le recommande le renard au petit prince. Des rituels.
A l'époque Constantin louait une maison le long de l'Ourthe. Je m'y rendais le week-end. J'appréciais ses amis. Je lui présentais les miens.
Flavien était sous le toit du salon avec Baltha, à isoler les combles.
Baltha qui recevait trente mille euros de son père pour construire un chalet sur le terrain cédé par Christa.
Flavien travaillait avec son fils. Les couleurs lui revenaient. Il réserva une croisière sur le Danube, *rien que nous deux*, que je déclinai.
Mes doigts baisaient Constantin. Les doigts de Constantin me baisaient.
Parfois ma chatte et sa queue s'en mêlaient.

302.

Nous vivons en de bons termes, Flavien et moi. Je crois qu'il revoit Charlize.
Nous décidâmes de n'emmener aucun amoureux ou passager sexuel dans nos résidences respectives. Histoire de ne pas angoisser les enfants. Une requête venant de moi. Je ne supporterais pas la conjugalité *affichée* de mon mari. Mon égoïsme est blessé à mort. Je suis une enfant abandonnée je vous rappelle.
M'emmerdez pas.
Flavien, je ne le suce plus. Il m'aime bien. Je tâche de le lui rendre.
Il adore mon tapioca aux zestes d'orange.

303.

Bruxelles se vide. Une police européenne y fait respecter les nouveaux décrets en matière de bruit, de pollution, d'immobilier.
L'été dernier sous des températures affolantes, la boue flamande sécha.
Le désastre était pire qu'anticipé.

304.

Le lendemain de l'élection remportée par le belge républicain, était-ce le surlendemain ? Paul sonna à notre porte. Zita voulut le faire entrer, il refusa. Je sortis de mon bureau, enfermée depuis le matin, ne parvenant à articuler nulle pensée, submergée de la honte d'avoir *laissé agir.*
Le compte de Georgette et Rosa, le week-end des élections, avait explosé de commentaires.
Les articles, archivés depuis des années, en avaient disparu.
J'avais rien pu faire.
*Je n'avais rien fait.*
François le mari d'Irma m'avait prévenu. Irma était devenue insupportable, Mève. Je liquide son business. Tu peux pas faire ça, j'avais dit le jour des funérailles. Une blonde septuagénaire était passée par là, doigts en diamants, alors j'avais cherché Pénélope dans la foule des endeuillés. Je travaille sur une autre projet, Mève, avait dit la haute trentenaire.
Bien sûr.
Nous marchâmes, Paul et moi, sur la route dorée de soleil, passant devant ma porte, que personne n'emprunte. Paul, allumant une clope (il ne fume pas, d'ordinaire), réitéra son amour de moi. Une passion insensée.
Insensée ? je dis. Je portais une robe longue années 50', tergal de l'époque qu'on ne retrouve nulle part. Noire.
J'ai mal partout de t'aimer, il dit. Il ne chercha pas à me toucher.
C'est lui qui décida que nous ferions demi-tour. Ses yeux étaient rouges à me dire au revoir. J'étais ailleurs.
Il s'acheta une moto, fit l'acquisition d'une cabane près de Barcelone. M'envoya la photo d'un arbre penché à l'arrière il y avait un mur blanc.
De temps à autre il m'envoie un texto. Je n'y réponds pas. J'ai Constantin.
J'ai Flavien, avec qui nous avons fêté nos vingt-sept d'union. Autour d'un hot-dog avec beaucoup d'oignons. Je les aime brunis. Les oignons.
Tu trouves nul que j'abandonne le lien marital ?
Je ne l'abandonne pas, comme je te donne à remarquer. L'alliance indéfectible homme-femme est une tare monothéiste.
Je vis de beaux moments avec Flavien.
Le soir de notre anniversaire, Gladys me glissa dans l'oreille Maman quelque soit ta décision avec papa je te soutiendrai, tu es une femme libre.
Paul, Flavien, Constantin. Je les aimai. Je les aime. J'en choierai d'autres.
J'aurais été heureuse, ou le mot *déployée* est-il plus juste, dans un monde où les femmes et les hommes s'adonnent librement au plaisir d'Éros. Où l'on s'aime sans possession, sans jalousie, sans mesures de rétorsion. Où l'on consente à la mouille effective, aux baisers de langue, aux frôlements,
comme l'on mangerait, comme l'on dormirait.
Que ce jour advienne. Il y aura moins de guerres.
La frustration sexuelle, amoureuse, langoureuse, plie les âmes. Tant et tant qu'elles se déchirent. Alors la mort est à portée de main.

305.

Mes enfants octroient à la Nature le grade divin. Je rappelle à mes filles, à mes garçons, que les femelles humaines entre autres, voulues par cette même nature, subirent, à travers les siècles, la malédiction de l'ensemencement. La nature affaiblit les femelles seulement quand celles-ci n'ont plus la qualité de porter un embryon. Programmation hors pair, de la fécondation à la mise au monde. On n'a pas fait mieux.
Alors pourquoi, je te demande, pourquoi la nature n'a-t-elle pas prévu de nous foutre la paix après, je sais pas deux enfants ?
La nature, aussi parfaite soit-elle, a en tête une chose. Cette chose n'est pas la survie de l'humain. C'est sa propre survie.
Dont la nôtre dépend.
Elle est maligne, la nature. Si on ne prend pas soin d'elle, on est *sketté* comme on dit en ~~Wallonie~~ république de Belgique.
Foutons la paix à la Nature. N'en faisons pas une déesse.
Ils nous ont suffisamment, avec leurs dieux mâles, pourri la vie.

306.

Une main me convoque l'épaule.
– Madame, dit un médecin, j'ai une infirmière en pleurs devant un thé. Vous êtes priée de sortir.
– Un soucis ?
dit Zita elle passe la tête dans le couloir.
Elle porte un rouge aux lèvres.
Les cosmétiques n'entrent pas en république. On les fabrique intra muros.
– Je vous donne trois minutes, dit le médecin. Ou j'envoie la garde.
Zita sort enveloppée d'un manteau vert de gris, long, laissant apparaître des baskets blanches elle a les pieds menus ma fille fille aînée. Fred derrière elle tient deux sacs, sur le dos une veste de velours camel fourrée de faux y compris le col. Zita tend les bras, j'y dépose la pirate.
Dehors il fait soleil. A cinquante mètres sur la gauche, une station d'essence par des engins jaunes est détruite. Apocalypse de bruits. Nous attendons le car dans un hall de fauteuils. Après trois minutes nous embarquons. C'est gratuit.
Le car nous déposera au village. Des jeunes sur des pousses-pousse nous y attendront. Les filles sont en pantalon rien ne dépasse. Toutes se plient devant l'obligation des codes vestimentaires. Pour éviter les tensions sexuelles, dit Alleron. Le temps de trois années. *Nous avons besoin d'une vitalité pure pour un pays que le monde nous enviera*.
C'est fou mais ça marche.
Dans le bus Fred étend le bras derrière Zita. Je suis assise face à eux. Une gamine, quinze ans à peine, me tend une couverture. Sinon on vous descend du car, elle dit. Elle porte un uniforme. Des galons. Zita du regard me supplie : Balthazar organise un festin ce soir pour le premier anniversaire de Sayyida.
Fred du regard ne me supplie pas. Il rogne la colère.

307.

Il n'est pas un endroit qui ne soit muni de capteurs de surveillance. Tellement

microscopiques que quelqu'un dans la rue vous effleurant peut en truffer vos vêtements.
Technologie indienne.
Les contre-mesures tardent à venir. Indiennes, elles aussi. Russes. Américaines.
Le Dieu d'antan est omnipotent, omniscient, omniprésent. Jamais fatigué, le bougre. Énergie à revendre. Tu mendies, il donne. Le Christ dit cette phrase magique Demandez, vous recevrez. Dieu étant omnitemporel, vous recevez non en fonction de vos désirs du moment, mais en fonction de la nécessité. Question de destinée, choisie par Dieu qui sait tout de vous. Pour cela il vous observe il vous surveille en permanence.
L'I.A. C'est Dieu en mieux.
Pourquoi tu dis ça, Mève ?
L'I.A. te propose des trucs pragmatiques.
Alors fini l'idée de Dieu ?
Non mon coco. Il faut un dieu aux mains qui encodent. Sans quoi ton intelligence artificielle serait qu'un pot de géranium au balcon du deuxième.
Rapport, avec les géraniums ?
Dieu est à tous les étages. Dans la tête des gens qui sont derrière l'I.A. Le dieu numérique est *incarné*. Jésus à la fois homme et dieu.
Si Jésus avait été tout à fait Dieu il aurait agi en Dieu non pas en homme. Cloué sur une croix, mort.
Un jour l'IA se passera des hommes. Il agira en tant que Dieu. Avant cela, il lui faut beaucoup observer.
Les gens derrière l'IA se servent des yeux du futur Dieu pour nous surveiller. Un jour Dieu lui-même, ayant observé ces derniers, se débarrassera d'eux.
Il les fera clouer sur une croix.

308.

Nous disposons d'un salaire universel. Chez les cohabitants, l'un des deux s'occupe de la famille. Femme ou homme.
A quatre-vingt-cinq pour cent, des femmes.
Des femmes se séparent de leur conjoint pour bénéficier du droit de travailler. Trois ans, dit Alleron, trois ans c'est tout. Tout le monde fait-il semblant d'y croire ? Sont-ils à ce point désespérés ?
Le nouveau leader-président ferme les crèches. Il en fait des maisons de vieux, dont ceux (celles) qui ne travaillent pas ont pour tâche de s'occuper, à tour de rôles (on accumule, de la sorte, les galons). C'est *littéralement* la dystopie Georgette et Rosa. L'utopie vertueuse. Je pouffe.
Je suis la seule à pouffer.

309.

Les galons donnent droit à des voyages en train ils sont prisés. Respirer l'air des pays ultra-capitalistes, c'est un peu le pèlerinage des nostalgiques de Bambi à Disney World.

310.

Il y a trois mois Alleron a pris la parole (les médias se l'arrachent). Il avait des poches sont les yeux. Des femmes l'avaient insulté en rue. Les pilules contraceptives entraient au compte-goutte en république, elles en réclamaient.
Son amour de la vie, dit-il ce soir-là, lui soutirait des larmes face aux enfants arrachés au ventre de leur mère. Vous voulez parler de l'avortement ? avait avancé un journaliste. Des yeux lourds de tristesse s'étaient levés sur l'interlocuteur un jeune gars bien fait. Je ne continue plus le job, avait dit Alleron, si on saccage la nature. Alors, avait suggéré le jeune journaliste, organisez un référendum. D'accord, avait dit Alleron. Ce qu'il ne précisait, pas ce soir-là (tout le monde frémissait de l'abandon du navire par le capitaine), c'est que les hommes auraient droit au dit referendum.
Des milliers de femmes descendirent dans Bruxelles. L'Europe déclarait sa neutralité. Elles furent expulsées de l'ex-capitale de la Belgique. Durent se rabattre sur Utopia. Je m'écorchai un genoux en tombant dans des travaux de canalisation. Des milliers de femmes ? Pas plus ?
Des opposants commençaient à disparaître.
Le referendum fut voté, à 52 %, contre la légalisation de l'avortement.

310.

Un laboratoire belge produit à présent des pilules contraceptives elles sont distribuées gratuitement. A partir de dix-huit ans.

311.

Les oligarques tirent-ils leur épingle du jeu ?
En république de Belgique, la propriété demeure légitimée. Le patrimoine financier, quant à lui, est valorisé dans le cadre de la banque nationale. Il rapporte. Les banques privées ne sont plus actives sur le territoire. Les oligarques continuent d'y placer leur pognon, en dehors des frontières. Dans la république ils ne peuvent qu'investir dans les structures publiques. Chacun y va de son petit lâchage de doigt. Avec les dividendes, récoltés par le biais de la banque nationale, les oligarques dans un premier temps se domicilièrent à l'étranger.
Alleron pousse tellement loin la religion de l'intelligence artificielle, les gamins font de tels bond dans *l'appropriation de leur propre existence* (expression favorite d'Alleron, que son vassal le grand-commandeur reprend a volo), que les oligarques revinrent peu à peu.
L'été suivant les élections ils foutaient le camp, se gardant de liquider leurs propriétés. Ils sont de retour.
Avec, dans l'idée, que la discipline nouvelle sera plus que profitable à leurs bambins.
Jamais eux-mêmes n'auraient osé aller si loin.
Oser draguer une femme, ok. Oser proposer une idée marketing. L'audace engendre l'audace, qui te donne des ailes. Mais. Marcher à ce point sur l'ancienne politique, démantibuler l'économie de marché, personne n'osait. On s'accrochait aux fables de la bourse. Ça produisait un max. Plus que ce que ton estomac ne peut avaler. On nageait dans la graisse de la baleine vers des îles lointaines.

N'avaient-ils pas faim d'autre chose que de villas avec vue sur le large? Si. Ils avaient faim. Jamais ils ne seraient assez reconnaissant envers Alleron.
Naguère les femmes et hommes politiques s'enorgueillissaient du *compromis*. On disait, dans feu le Royaume de Belgique, Le compromis fait notre orgueil, pas comme en France où le monde politique se dissout laissant place à l'extrême droite que voici.
Les politiciens de l'ancien royaume ne visionnèrent pas que les gens étaient prêts *à vivre l'imposé*.
Ils ne demandaient que ça, les gens. Débarrassés de leurs bonheur-fiction, ils pouvaient s'adonner à la foi. Ça palpitait en eux. Ils étaient vivants. Capables, en matière d'écologie et d'IA, de montrer à la face du monde qu'ils avaient des couilles.
Eux.
Le tort des femmes et des hommes politiques avaient été de croire que l'athéisme était posture de mise. Quand un homme de foi débarqua, tous, je veux dire les autres, le suivirent.
– Votre couverture, dit la jeune fille galonnée, doit cacher le pantalon.
– J'ai cinquante-deux ans, je dis, qui voudrait me violer ?
Le car ralentit. J'ôte la couverture. Je me lève. Silence parmi les passagers. Les smartphones dans l'espace public sont interdits, n'empêche. Personne ne moufte, tandis que je traverse. La porte s'ouvre. Fred se glisse avec moi. Moins une, la porte sur lui se fermait. Le car démarre.
– Zita tient à ce que tu sois ce soir à la maison,
il dit.
Je sors de mon sac à main une longue jupe noire. Je l'enfile. A cinq mètres, deux hommes creusent la terre. Nous sommes en novembre. Alleron fait planter cinq millions d'arbres. Cinq millions, le nombre que nous sommes en république de Belgique.
Le plus jeune des planteurs me regarde. Qui voudrait croquer une pomme bientôt fripée ? Certes. Mais. Je compte parmi les vivants. Droite. Regard dense. Timbre de voix. Rire. Cela me suffit.
Et la joie, blottie en moi comme une étrangère. Pour peu je lui donnerais le nom de Dieu. Gaffe.
– Ils veulent de vraies femmes,
je dis au jeune type, ajustant sur moi la bure.
L'autre homme, quarante ans, tire par la manche le jeune. Ils portent l'uniforme. Le quarantenaire, en sus, trois galons.
Le jeune, aucun.
– Vous êtes beau sans décoration,
je lui dis avant que du regard il ne me quitte.
Fred me tire la manche.
– J'ai promis de te ramener,
il dit.

312.

Nous étions des gosses qui attendions la fessée.

314.

Les alter-androïdes sont en fonction. Edgar me le dit. Il est assis sur ma droite. Depuis que je le snobe il est plus encore distant. Mon cœur s'enflamme c'est mon fils. La sagesse, avec qui je m'entends bien, convainc mes émotions de se montrer prudentes.
Mes émotions y gagnent. Je suis plus rigolote, je crois.
– Il faut cumuler un nombre de galons, il dit. Les premiers servis sont les handicapés. A cause du mérite.
– Ils suicident les handicapés,
dit Gladys.
– N'utilise pas le mot, dit Hector. Les surveilleurs sont aux fenêtres.
– Pourquoi on va pas vivre ailleurs ?
dit Isadora, doré aux ongles j'adore.
– Parce que, dit Balthazar, nous bâtissons Utopia.
– Comment sont ces humanoïdes ?
je demande à l'assemblée.
– Saisissants,
dit Edgar.
– Les gens, dit Gladys, leur racontent le passé, leurs émotions, leurs envies. Les humanoïdes analysent les comportements du maître. Ils ont des mains et des regards c'est tout. Ils peuvent caresser. Pas de sexe. Pas encore. Ils chantent. Ils proposent des solutions. Ils lancent des défis. J'avoue ça me plairait.
Les deux plats de couscous cent pour cent local circulent, Marianne y veille. Alleron prévoit des lieux de spiritualité. Soufies, bouddhistes, bibliques. Allah, Bouddha, Jésus. Ça ne désemplit pas.
Dieu ravive les cœurs comme jamais.
Flavien, sur ma gauche, me prend la main. Avec discrétion. Ce dont je lui sais gré. Avec Flavien tu aurais pu traverser ta crise, m'a dit Irène, hier. Selon elle, je n'ai aucune garantie du côté de l'amant. Et Flavien finira par se lasser. Irène ignore que Constantin achète une maison trois villages plus loin. Il veut, avec moi, partager le temps qu'il fait.
Je suis une femme nouvelle. Pas grâce à mon amant. La métamorphose a surgi à l'insu de Mève. Un bouton de pus qui éclate. Ça fait du bien, ce pus sous le doigt. Le cratère et sa rougeur sont moches. Mais ça cicatrice. C'est ce qu'on appelle la vie.
Les vivants se revendiquant comme tels le savent, leur force réside dans la patience.

315.

Après les élections, Georgette et Rosa disparut de la circulation.
Effacée des écrans. De l'officiel propos. Des mémoires.
Je me retrouve nue.
Ça ne me déplaît pas.

356.

Toute contestataire est repérée illico. Des gens disparaissent. Officiellement vingt-trois.
J'ai rendu ma carte de presse.
La majorité des femmes semble contentée par sa vie nouvelle.
Les gens fortunés vivent dans les zones huppées, rien ne change.
Les pauvres vivent dans les zones à pauvres. On y détruit *l'inauthentique*. On plante, on plante. Ça fera moins pauvre. Plus universel.
Comment ça, plus universel ?
La nature, chérie.

357.

La discipline nationale est respectée, avec zèle, par les plus jeunes.
Le personnel de sécurité est multiplié par mille. Pour les mômes c'est idéal. Les parents la ferment. Plus d'alcool, de beuh, de consommation insensée des réseaux.
Les cerveaux les plus brillants sont formés, au cœur d'Utopia, dans une université adossée au palais de la justice. Ces cerveaux, d'origines sociales diverses, portent l'uniforme, comme tout le monde, performant dans une discipline manuelle, comme tout le monde, dans le maraîchage, comme tout le monde. Les futurs super-citoyens de la république de Belgique.

358.

Je poursuis l'écriture de Georgette et Rosa. Sur papier.
Il arrive qu'on m'en demande une copie.

359.

Les médias, dans leur totalité, sont engagés dans l'édification du pays.
Les mafias ne traînent plus en rue, elles innervaient les réseaux.
Alleron fait mention, peu à peu, d'un cota limite d'habitants.
Les plus faibles, les indisciplinés, les rebelles seront exilés. Ou suicidés.
Les gens oublieront. Alleron le sait.
La profusion de l'information a le mérite de rendre la mémoire courte.

360.

L'Europe désormais fait partie d'un consortium eurasien. La présidente, républicaine, des États-Unis a mit fin à l'OTAN. Elle parle de fédérer les deux Amériques. Après tout, déclare-t-elle, nous sommes au nord comme au sud des colons blancs.
Si l'union inter-amériques est adopté, les États-Unis mettront à disposition du Sud leur puissance de feu. Et le bordel ambiant et la révolte y seront matée. Le Canada incline le cou. Il a pourtant le monopole de l'eau.
Le premier-ministre canadien, masculiniste patenté, a une faible pour la présidente des USA. Elle qui dit avoir sacrifié sa vocation de mère, dans le but de rappeler aux femmes qu'elles ont le monopole du soin, du réconfort, de la famille, de l'organisation domestique, de la gestion des liens sociaux. Nous sommes des êtres

d'émotion ayant le droit d'être protégées, dit-elle face à des journalistes hommes. Ce qui ne l'empêche pas de leur rabaisser le clapet.
Nos philosophes des lumières en attraperaient la diarrhée.

361.

L'Afrique ?
Colonisation aisée, garante de l'éradication de la paupérisation.
Les États-Unis contestent. Des multi nationales nord-américaines sont sabotées.
Il n'est que le moyen-orient a continuer de s'agiter. La Syrie, l'Iran, l'Irak, Israël, le Liban, l'Afghanistan. Lâchés par l'Europe, les États-Unis, l'Eurasie.
Plus d'alliance, plus de boycott, qu'ils se démerdent.
Fin du vingtième siècle, deux cent trente mille morts du côté de l'ex-Yougoslavie : indifférence de l'Europe. Cinq cent mille morts en Syriens : indifférence de l'Europe. Un million trois cent mille morts, invasion américaine, Afghanistan, Irak, Pakistan : indifférence de l'Europe. Six millions de morts dans l'Est du Congo : indifférence de l'Europe. Guerre d'Ukraine, aurait mérité résolution diplomatique Europe-Russie-Chine, les chinois au début du conflit ayant acquis par bail emphytéotique cinq pour cent de la totalité des terres arables, quatre cents mille morts : indifférence de l'Europe. Dis mon coeur, on prendrait l'option thalasso ?

362.

Pour quelle raison ? La guerre génèrent d'hyper-profits.
Depuis la seconde guerre mondiale, les américains dans leurs films nous vendent le sexy d'une arme dans la main. Nous nous taisons. Nous lisons Proust, nous prenons des avions, nous mangeons bio. Des euros avalés par le grand flux du Capital. Dont les tripes sont nourries par le commerce d'êtres humains, la drogue, les engins cracheurs de feu. Et ah, par la médication.
Le médicament est le dieu qui permit la transition d'une civilisation paysanne à la civilisation industrielle. On n'avait plus, désormais, besoin pour guérir d'un quelconque Dieu. On n'alla pas mieux, non. Que du contraire.
Car voilà que rapplique l'idée de Dieu, intelligence suprême sacrifiant (régulièrement) son peuple pour qu'Il revienne à lui.

363.

Avant l'an zéro de notre ère, des milliers d'ouvriers agricoles et d'esclaves suivirent Spartacus. A ployer sous le joug de la bourgeoisie antique. Ensemble, ils vainquaient l'arrogance romaine.
Un oligarque de l'empire acheta les bateaux réservés par Spartacus pour passer en Sicile. Coincés en bout de l'italique botte, les anciens serfs furent massacrés. Dix mille d'entre eux crucifiés le long des voies romaines. Dix mille Jésus-Christ, que nous ne prions pas.
Aujourd'hui la révolte est enrayée par des systèmes omnipotents de surveillance.
Avant, tu avais l'administration bornée. Aujourd'hui, le justicier aveugle.
– Maman, ça va ?

demande ma petite.
– Qui veut de mes pois chiches ?
je dis.
– Prends ma bière,
dit Flavien.
– Garde-la moi pour Noël,
je dis.
Léo harponne ma douleur. Oh, pas en raison de cette histoire de bière. Alleron a dit On purifie notre sang, je demande trois ans. Trois ans, il répète depuis un an et demi.
Nan. J'ai le sentiment, aigu comme une aiguille, que dans l'ancien monde, *des masses de gens* crevaient hors des yeux nantis. Nous étions les nantis. Nous étions riches de liberté.
Nous ne le savions pas.
Nous nous croisons, Zita et moi, dans la cuisine aux couleurs noire, émeraude, dorée.
– Mes seins sont archipleins,
elle dit.
Dans les yeux de ma fille je gobe la vie pure.
– Paul est revenu, elle dit, il veut te voir.

364.

Nous sommes dans l'obligation de porter des bracelets connectés. Propagande invoquant la santé, la sécurité, la communication. Les gens raffolent. C'est higt-tech, c'est addictif, c'est magique. Disent-ils.
Le bracelet est de métal. Impossible à ôter. Le boîtier est pourvu d'un son ultra, d'un diffuseur holographique, d'un tas de gadgets dont l'ancêtre de chat GPT, de traducteurs linguistiques s'alignant sur votre propre voix, d'un organisateur d'événements sur commande orale, d'un ami vocal collectant vos émois et dont les conseils encourageants sont stupéfiants de finesse dit Marianne à qui les enfants montrent comment s'y prendre.
Mon père et moi portons une de ces montres entourée d'un foulard à fils de métal sensé la brouiller. Le mien est noir, celui de mon père orange. Les jeunes se foutent de sa gueule, pour le orange.
Une fois les enfants partis, l'expression de mon père s'assombrit.
Jamais je ne me suis sentie aussi proche de lui.

365.

Flavien et Balthazar ont agrandi et ramoné la cheminée du salon. A l'instant, elle carbure du feu de diable. Edgar fait passer une bouteille de rhum. Il reçoit un appel, se lève, quitte les lieux. Un pote lui a ramené la bouteille de Grenade, l'île caribéenne.
Je chipe le verre de Gladys. Trois mois d'abstinence. Je peux faire une exception. Être virée d'un lieu public pour motif de fronde vestimentaire, première fois que ça m'arrive. Jetée, devant tous. Comme une pute ivre de souffrance.
Gladys se coince à mes côtés dans le canapé cinq places que Balthazar a fabriqué.

Grâce auquel, dans le cadre d'Utopia, il a remporté un concours Design.
J'embrasse la chevelure de ma fille. Elle prend dorénavant du plaisir à étudier. La haute-commanderie distribue des tablettes dont tu harnaches le ventre hop, se déploie à hauteur de tête, sur indication vocale. Au début nos jeunes rechignaient. Les écrans furent customisé. Les jeunes peuvent plus s'en passer. Aux ados récalcitrants on fout la paix. Pour le moment. Leur existence est numérique. Sans le numérique tu peux pas te déplacer, tu peux pas payer, tu peux pas rencontrer tes potes.
– Dans deux mois je m'installe à Utopia, me dit Gladys. Je reviendrai à la maison.
– Fais ta vie, je dis. Ne te mets pas d'entraves.
– Tu me manqueras.
J'embrasse les cheveux de mon enfant qui partira. Qui est une femme. Qui s'emballe pour la défense de la nature. S'initie à la botanique. Se spécialise en géologie.
Jamais elle n'a progressé autant. Savoir, expérimentation. Qui dirait non ?
– J'ai des doutes, elle dit. A qui en parler sinon à toi ?
– Je t'écoute.
– Isadora se plaint que le programme n'avance pas aussi vite que celui de son copain Nestor. Pourtant Nestor est moins rapide qu'elle. Même chose de mon côté, dit Gladys, par rapport aux gars de mon groupe. Se pourrait-il que nous les filles soyons discriminées par les concepteurs indiens, qui on le sait-on, ne sont pas versés sur l'ultra féminisme ?
– Il y a des féministes en Inde, je dis. La plupart appartiennent aux castes supérieures. Une minorité de femmes siègent aux postes clés. Moins instruites que les hommes. De là à penser que le gestionnaire numérique a, dans ce sens, été codé., c'est un pas que.
– Georgette et Rosa ?
Je fous une bûche au feu.
– Sur le chantier d'Utopia, dit Gladys, j'ai fait la connaissance de Simran. Caste supérieure, comme tu dis. Très diplômée. Bonnes manières. Parle cinq langues. A voyagé pas mal. Hyper calée en codage. Musicienne. Rire du tonnerre de dieu. On s'aime bien.
– T'as vu comment tu présentes cette fille. Selon une typologie bourgeoise.
– Alleron dit travailler à dissoudre les classes. A Utopia, en fonction du nombre de personnes, tout le monde jouira d'appartements d'une même superficie. Le salaire universel met à niveau.
– Tu dis cela, chérie, parce que tu appartiens socialement au bas du panier. Les oligarques conservent leur patrimoine immobilier. Leur fric est placé dans des banques hors territoire. Ils vivent leur vie supérieure dans d'autres pays. Reviennent pour la formation high tech de leurs mômes, excités comme les autres par le changement. Conservent leur maison en Grèce, en Dordogne, en Italie. Alleron table sur un hyper-développement du réseau ferroviaire, national et international.
Gladys se masse la nuque. Elle est détendue. Elle est acquise.
– Nos oligarques, je dis, sont un chouia inquiets pour leurs affaires. Un chouia. Faudrait pas que le reste de la planète révise l'ultra-libéralisme. Dans un premier temps les pauvres auront de quoi manger et des écrans. Ensuite, devenus

inutiles, on se passera d'eux. Nous demeurerons dans une économie de bulle extra-étatique. L'argent prolifèrent hors frontières. Les riches jouent de leur apparence de riche hors de la république.

– Tu vas trop loin, dit Gladys. Tu ne vois pas la beauté de la révolution.

– A l'heure qu'ils est, je dis, les femmes laissent au masculin le privilège de s'affirmer. On leur proposera la même liberté. D'investir le féminin. Ces dernières décennies, la plupart des filles s'employait à gommer de leurs esprits les patriarcales déclinaisons.

Gladys se caresse les pieds, qu'elle a nus. Elle regarde devant elle. Elle ne rebondira pas sur la mythomanie clichéique féminin/masculin.

– Comment les riches, elle dit, trouveront leur compte dans notre république si elle éradique, sur son propre territoire, l'ancienne économie qui était le Marché ?

– Les robots, je dis, auront remplacé la classe besogneuse. Celle qui descend dans la rue. Qui bénéficie des allocations. Il n'y aura plus besoin du pauvre. Ce sera dit comme ça. L'unique terreur du riche ne sera ni le car-jacking, ni l'enlèvement de ses gosses, ni même la toxicomanie de ceux-ci. Leur terreur sera de disparaître dans une indifférence devenue mémorielle. Comme les pauvres. Tel est la philosophie égalitaire d'Alleron.

Gladys se redresse, elle porte un tee-shirt sobre. Le coton est cultivé sur nos terres ainsi que vignes, lentilles, houblon, sarrasin. Fini la prépondérance du maïs, de la betterave. On bouffe moins de viande, moins de sucre. L'utopie est belle à pleurer. N'est-ce pas ?

– Il y a, dit Gladys, des allusions qui m'embêtent concernant les femmes.

– Qu'en dit Simran ?

– Que je ne regarde pas la réalité en face.

– Les gens vont mieux.

– Les femmes qui le veulent, dit-elle, peuvent prendre le temps pour leurs enfants.

– J'ai pris le temps pour mes enfants,

je dis.

– Carrière familiale.

– Va te faire foutre.

– Je vois, dit Gladys posant la main sur mon épaule, l'ultra propagande en faveur de la natalité. Alleron se présente comme étant courageux par rapport aux idées reçues. Il dit que les femmes sont épuisées. Qu'on attend trop d'elles. Que si ses propos ne sont pas *mainstream* il s'en fiche. Il veux protéger les femmes. L'égalitarisme cisaille leur liberté. Ce sont ses mots. Cisailler.

Quelqu'un frappe à la fenêtre. Balthazar.

– Il affiche de l'empathie pour les femmes, dit Gladys. C'est au niveau de son équipe que ça déconne.

– Oui ?

je dis, ouvrant le battant. Il fait doux, pour novembre.

– Je suis pas ton secrétaire,

dit mon fils tendant son smartphone.

366.

La route n'est pas la même, depuis les derniers baisers de Paul il y a dix-huit mois mois. Zéro voitures. Tonnes d'oiseaux.
– Les amateurs de bagnoles, dit Paul marchant à mes côtés, roulent sur de gigantesques circuits-hôtels dans le nord de la France.
J'avance dans mon renard argenté, bottes au pieds, maquillée noire, cheveux sauvages, lèvres que j'enduis de beurre de cacao. Paul glisse le bras sous le mien. En contrebas de la route des enfants jouent au ballon.
Il y a dix-huit mois, la route d'un village était potentiellement un lieu de mort.
– Au début, dit Paul, je n'ai cessé de penser à toi, heure après heure.
Il porte un bonnet marine.
– Ensuite ?
– Le cul est arrivé d'une jeune espagnole puis son rire puis ses mains. Nous roulions à moto, nous bouffions, nous baisions. La vie reprenait.
– Bien,
je dis, ivre du rhum pris avec modération ça fout des ailes à mon désir c'est comme ça.
– J'ai proposé à ma fille, dit Paul alléchant dans son jean et tee-shirt noirs, de me rejoindre à Barcelone. Refus. Je reviens au village le temps de sa formation. Sa mère est conditionnée par le programme d'Alleron. Je ne voudrais pas que ça monte à la tête de ma gamine.
– L'esprit critique sans gouvernail.
– Les gens ayant les moyens de vivre en partie à l'étranger conserveront l'habilité à la critique. Quoique. Faudra choisir son coin. Depuis que l'Europe les soutient dans leur autonomie, les médias catalans encensent Alleron.
– Installe-toi en Catalogne.
– L'Europe entière se réveille, Mève.
– Pourquoi me revoir ?
– Tu as un amant ?
Le divorce est rendu par Alleron inaccessible. Retour à la Vertu.
– Flavien et moi, je dis, vivons à cinquante mètres l'un de l'autre.
– Que dis-tu à tes mômes ?
– La même chose qu'à Jenna quand tu t'es séparé de sa mère.
– Je suis en de mauvais termes, avec sa mère.
– Divorcé ?
– Alleron est intervenu.
– Tu travailles pour lui ?
Dans la langue des signes, que nous apprenons pour échanger sans être surveillés, Paul me dit qu'il a prend la décision d'infiltrer le système.
Personne n'a plus confiance en personne. Fake-news. Surveillance. Autorité armée. Indifférence généralisée. Tu veux relire ? Indifférence généralisée.
On n'avait pas peur. On bannissait la peur, brave bourgeois cultivés que nous étions. Aujourd'hui la peur gouverne. Grâce à laquelle, nous qui sommes gouvernés n'avons plus peur.
Au contraire sommes-nous extatiques.
– Tu partageras un repas avec moi, un de ces soirs ? dit Paul. Ton amant est le bienvenu. Mon espagnole est hyper belle, faudra se méfier.
Mon bras quitte l'homme que j'aimai. Je l'aimai comme aiment d'amour des

milliards de femmes enfermées dans une relation de conjugale propriété.
Avec le soin porté à la nature, avec le soin porté à la famille, avec celui que l'intelligence artificielle nous porte, nous marchons en arrière. Tempo domination.
– Une dernière chose, dit Paul. J'ai vu que tu plantais des arbres.
Je fronce les sourcils. J'avais les yeux sur une pomme de pin. Paul agite les mains. Je suis obligée de lui faire face. Son message dit Des versions papiers de Georgette et Rosa circulent gare à tes fesses Mève.
– Elles ne circulent pas,
je dis à haute voix, allusion à ma littérature pétroleuse. La poursuite de mon œuvre. Je peux pas m'empêcher.
Les mains de Paul indiquent qu'il s'agit des versions anciennes. Je hausse les épaules.
– Alleron t'a soutenu au début, dit Paul avec les signes. Je me trompe ?
– Il m'a foutu la paix, je dis serrant contre moi les pans du renard. Aujourd'hui on m'a sorti d'un car manu militari je n'étais pas vêtue selon les normes. Hier encore, en ville, je crânais dans une jupe courte.
– Fin du soutien.
Paul me prend le coude. Il me fait mal. En langue des signes il dit Gare à tes couilles.
– Mon clitoris est au top,
je dis, à voix très haute.
Le grand corps de Paul m'enrobe. Il ne porte plus, ce corps, de complet veston velours. Il a maigri, ce corps. Il m'embrasse. C'est pulpeux. Il me prend la main. Me ramène devant chez moi. Baise ma main. On se reverra, il dit.
En mon fors intérieur je remercie Paul pour ses mots.
Je me serais sentie orpheline, sinon. N'y voyez pas la requête d'une protection. Paul fait partie de mon histoire.
J'ai besoin, plus que jamais, de mon histoire.

367.

Paul qui revient le jour où je suis foutue hors d'un bus pour désobéissance vestimentaire. Pourquoi n'ai-je pas envie de gerber ?

368.

Sur la terrasse j'allume un cigare. Je bois du vin.
Dans le salon ma troupe réunie est au dessert. J'ai honte de succomber. Je bois en cachette.
Alleron lâche l'Église catholique. Pas d'intérêt à lui demeurer fidèle. Le protestantisme, sous sa forme évangélique, conquiert depuis trente ans les pays traditionnellement voués à l'autorité papale.
Sans compter un tiers de l'Europe, dont les britanniques ; quasi un évangélique pour deux chrétiens en Allemagne ; sans parler de la Scandinavie.
Alleron se targue de parler *résistance* eu égard à la personne de Luther. Tu reçois la grâce direct de Dieu, disait l'anti-pape. Une histoire entre le Très-Haut et toi qui est très-bas. La grâce te hisse en des ivresses que t'aurais tort de refuser.

Le mariage, chez les protestants, n'est pas considéré comme un sacrement. Alleron convole en secondes noces avec une jeune star de la pop belge francophone, rangée en maman. Apparaît non maquillée à l'écran.
Dans ce pays on n'a jamais autant parlé liberté, amour, justice.
Je bois.
Dionysos approuve.

369.

Chaque jour depuis deux mois nous devons enfoncer une mini aiguille sous la peau même pas mal. Le sang, vérifié sur le champ. Ne peut contenir plus de 0,5 grammes d'alcool. Nombreux sont à tenter l'esquive. Impossible.
Moi-même me soustrais au contrôle. Jusqu'à présent.
Quelque chose me dit que ça ne durera pas.
Je reprends un verre.

370.

On fait notre bien contre notre gré.
J'appelle cela Dictature.
Les autres disent Enfin l'État providence mérite-t-il son nom.

371.

De façon générale une parole rebelle, si elle est vécue intimement, finit par recevoir l'adhésion du nombre.
Ce pourquoi jamais il ne faut craindre d'être un empêcheur de tourner en rond.

372.

Ma chatte, envie de ton minou. Constantin, quarante-cinq ans. L'amant. Sur l'écran du téléphone.
Je ne suis pas une chatte.
Depuis le fauteuil de Léo dans la cuisine que maintenant j'adore pas une once de blanc, j'appelle Dorothée. Elle ne répond pas. Deux mois qu'elle fréquente un type. N'est plus, pour moi, disponible.
Le poêle est allumé. Dans le renard argenté j'étouffe. Je me lève, retire de ma peau l'animal, envie d'un second verre de vin. Tellement bon, putain.
Dans le salon où tout le monde bouffe de la tarte aux pommes, je zieute la bouteille de rhum. Je m'assieds à la gauche de Gladys. Flavien prend la parole. J'attends que quelqu'un me propose l'alcool.
– Tu étais, dit le mari, avec Sayyida et ta fille. Tu aurais du te tenir à carreaux.
Ma main se pose sur la bouteille d'eau-de-vie ambrée.
– Sers-toi, dit Gladys. T'as de compte à rendre à personne.
– Papa a raison, dit Edgar. Faut pas attirer l'attention sur la famille. Tes choix ne regardent que toi.

– Maman fait ce qu'elle veut,
dit Balthazar dont le blanc de l'œil est rouge-joint.
– Les femmes ont une tendance à l'hystérie j'aime ça,
dit Hector il porte des lentilles de contact désormais.
– Recommence pas,
dit Zita en direction du p'tit frangin.
Lequel jamais ne fut aussi bien dans sa peau. Il s'épanouit nom de dieu dans les nouveaux programmes taillé sur mesure à sa démesure.
Gladys verse du rhum dans un verre à pied, le glisse vers moi.
– Bois, elle dit. J'exige.
Son haleine exhale la beuh. Ils en cultivent sur le terrain, Balthazar et elle.
Je bois cul sec.
– Viens maman,
dit Gladys.
Elle m'emmène dans la cuisine, me prend dans les bras. Je me dilue dans les larmes. Ma fille me caresse les cheveux.
– Papa n'a pas, devant nous, à régler ses comptes avec toi,
elle dit.
Elle m'assied. Léo débarque. Gladys le chasse. Léo ne part pas.
– Qu'est-ce qu'elle a ?
– Marre qu'on lui dise quoi faire, ne pas faire.
Léo se tient derrière moi. Dans l'organisation chapeautée par l'intelligence artificielle, je le sens déphasé. Il préférait le maître d'école. Il préférait *être regardé*.
T'inquiète, Léo. Un jour des androïdes le feront.
Alors tu perdras goût à l'humain.
– Maman ?
dit Zita arrivant avec la petite dans les bras.
Je pleure de toutes mes eaux. Mes sales eaux de fille usée.
Gladys me prend les mains. Les écarte. Zita dépose sur mes genoux Sayyida endormie. Zita replie mes mains sur l'enfant.
Sayyida pirate, d'un coup d'épée, tranche net la corde m'attachant au vide.
Le vide, son corps abandonné m'en confisque la pensée.
Je réclame un verre d'eau.
– Tisane pour tout le monde,
dit Zita.
Gladys effectue.
– Moins de bruit, sœurette, ta filleule roupille.
Gladys courbe la ligne du corps, ses lèvres touchent à peine le crâne rase de l'enfant.
– Maman, dit Zita, je vous ai entendues avec Gladys. Tu crois vraiment que le droit des femmes morfle?
– A quoi, je dis, tu vois cela ?
– Le lynchage masculiniste bat son plein.
– C'était le cas, je dis, avant Alleron.
– Le discours est à tel point dilué que la génération d'Isadora ne le voit pas.
– Les filles de mon âge non plus,
dit Gladys, foutant la verveine dans la théière.

– Les mafias, la drogue, la consommation pornographique, dit Zita, est en majorité une affaire d'hommes. Tôt ou tard la violence reviendra par la bande.
– A moins que, je dis, l'Intelligence Artificielle ne veille au grain.
– Le darknet, dit Zita, pourrait saper le bel ordre d'Alleron.
– Qui aurait intérêt, je dis, à ce que la femme soit l'égale de l'homme ?
– Les femmes elles-mêmes ?
dit Gladys elle verse l'eau dans la théière je ne la vois pas, je l'entends.
– Faudra vous organiser, je dis. Si vous ne la jouez pas futé, vous disparaîtrez.
Gladys fait de l'ordre sur la table, la frotte, allume une bougie chauffe-plat qu'elle place sur une sous-tasse ourlée d'un filet mauve.
– Tu es aux petits soins,
dit Zita à sa sœur.
– Les petits soins les femmes connaissant, dit Gladys. Elles ont tellement peur de la vraie vie.
– Alleron, dit Zita, place le mot *divin* dans ses discours ça m'insupporte.
– Alleron, dit Gladys, fait un boulot remarquable.
– Tu serais prête à une place amoindrie des femmes pour peu qu'une espèce d'égalité sociale, une écologie politique, la réforme radicale de l'enseignement parviennent à leur concrétisation ?
– J'allais répondre Oui,
dit Gladys elle verse la verveine dans les tasses.
Au creux de moi la pirate dort. Elle se réveillera.
Gladys plonge un sucre dans sa tasse.
– Tu devrais pas,
lui dit sa sœur aînée.
– Les femmes, dit Gladys, sont sujettes davantage à la dépression tu sais pourquoi ?
– Charge mentale,
dit Zita.
– La pression, dit Gladys, sur l'apparence de leur corps.
– Alleron ne supprime pas la pub ?
je dis à coups de feutre sur la voix.
Mes deux gamines se taisent. Alleron interdit le placard publicitaire, les films ou sons ayant pour but la vente d'un produit.
– Normal, dit Zita, sa propagande prend toute la place.
– Je ne comprends pas, dit Gladys, quelle mouche le pique à propos des femmes. Ce mec est visionnaire.
– Un autoritaire, dit Zita, d'obédience chrétienne.
– Le Christ, dit Gladys à sa sœur, ne possédait rien, ruait dans les brancards de l'antique religion, fréquentait les femmes, les non-juifs, les prolos, il parlait d'amour, de pardon, je ne pige pas ton acharnement.
– Tu veux dire le mien ?
je dis tâchant de parler bas c'est dur.
Marianne rapplique avec une pile d'assiette à dessert dans la cuisine où nous nous trouvons mes deux filles, la fille de ma fille, moi.
– Je peux faire quelque chose pour vous Mesdames ?
elle dit enjouée. Non merci est notre réaction Marianne s'en va.

– Pas sympa,
dit Gladys.
– Marianne, dit Zita, est infestée dans sa soumission au patriarcat religieux.
– Je me trompe, dit Gladys, ou la fille devant moi est carrément différente de la petite sage-femme qui suçait sur son île deux hommes à la fois ?
– Pas à la fois.
– La pirate dort, je dis. Vous gênez pas.
– Je vis avec un journaliste qui songe à foutre le camp, dit Zita. Ça ne me plaît pas.
– Parce que tu veux, dit Gladys, tirer parti de la fierté d'être belge.
– Pourquoi pas,
dit Zita.
Son bébé lui manque. Sayyida me manquera. Je me lève et tends. Le visage de la jeune mère, c'est comme si tu marchais dans le bois soudain une clairière.
– Excusez-moi, dit Marianne. Je vous écoute depuis tout à l'heure.
– Viens,
dit Zita, lui tend sa chaise ainsi que le bébé.
Pendant un temps, Marianne est coite d'émotion.
De l'autre côté de la table Gladys se lève, dit Donne-moi Sayyida le temps que tu parles après je te la rends.
Les gestes de la femme de mon père sont empreints d'une délicatesse qu'on dirait innée.
– Vous savez, elle dit assise s'agrippant aux rebords de la chaise, les premiers chrétiens avaient une idée en tête. Le partage. Les femmes revendiquaient leur place. Les veuves étaient prises charge par la communauté, chose inédite dans les sociétés de l'époque. Toute forme de racisme était dénigrée.
– Disons, dit Gladys, que l'Église a perverti l'intention.
– Le Christ, je dis, fait sans cesse allusion à Dieu. Il est viscéralement monothéiste. Mettre un dieu bon dans la tête des gens est une.
– Malversation ?
dit Zita elle sourit.
– Nous respectons ta foi Marianne, dit Gladys, tant qu'elle agit dans le partage pour ça tu sais y faire.
– J'aurais du dire à votre mère, pour sa maman.
– T'inquiète,
je dis.
– Tu me pardonnes, Mève ?
– Tu me demandes pardon, Marianne ?
La voilà en sanglots.
– Dis donc Marianne, dit Gladys et la main de Sayyida se lève, quand notre grand-père va à la messe tu ne l'accompagnes pas.
Marianne se tourne vers le salon d'où pourrait surgir son mec.
– Peut-être, elle dit, ferai-je comme Alleron.
– Protestantisme ?
dit Zita elle mâche un biscuit bouche ouverte.
Réjouis-toi, Zita, pleine de grâce.
– Vous avez déjà assisté à leurs offices ?

dit Marianne.
– C'est joyeux,
dit Gladys à voix tombale, normale elle ne veut pas que Sayyida ressuscite pas dans l'immédiat.
– Un soir par semaine, dit Marianne, après l'office...
– On ne dit pas célébration ?
dit Zita.
– Continue Marianne, dit Gladys. Ton mari va pas tarder.
– Un soir par semaine il y a un repas. J'y ai débarquée seule. Deux personnes ont discuté avec moi. Je ne m'étais pas sentie, par des chrétiens, accueillie comme cela depuis des lustres.
Je me suis pas sentie alignée comme ça *depuis des lustres.* Ma tête/mon corps. Je parviens à faire taire une voix, la mienne, quand elle récrimine contre moi-même. Quand le malheur me piège. Je dis Non. Ça marche.
– Marianne, dit Zita second biscuit en bouche ils sont fins aux amandes, on se réjouit pour toi. Même si on a une grand-mère en Afrique, on te considère comme la nôtre.
Sourire de Gladys indiquant à Marianne qu'elle appuie le propos. Allons bon. Marianne pleure. Je lui prends la main. Avec non-conviction mais je prends.
– Tu conseillerais quoi, me dit Zita, aux féministes que nous sommes ? Soit on attend, soit on lutte et on disparaît.
– Observez, je dis. Tenez votre conscience en alerte. Indiquez à votre instinct d'être prudent. A la moindre dangerosité, foutez le camp.
– Et merde,
dit Zita.
– Toi tu fais quoi ?
me dit Gladys.
Marianne regarde ma pirate avec angélisme ça m'énerve.
– L'incident du car tout à l'heure signifie que je n'ai plus l'impunité.
– Tu avais de l'impunité?
dit Marianne.
– Alleron, dit Gladys, a collé aux basques de maman l'été qui a suivi son élection. Elle est allée avec des pieds de plomb ne dis pas le contraire maman aux premières réunions. Alleron l'appelait sans cesse on disait Maman décroche. Rien à foutre.
– Peut-être, dit Zita, qu'on bénéficié comme maman, parce que nous étions ses enfants, de l'impunité d'Alleron.
– Faudra choisir ton camp, Zita,
dit Gladys la voix forte, insoucieuse de l'enfant dans ses bras.
Mon cœur tombe au sol il est de cristal mon cœur. Il éclate.
Ce qui est bien avec la Bohême, c'est qu'on n'a pas besoin de verre. On a les sources.
Je me lève. Je range la chaise sous la table. Tout doucement.
La pirate dort.
Elle se réveillera.

373.

Edgar devant la porte ouverte sur la terrasse rit de bon cœur avec trois potes. Balthazar me demande s'il peut remonter de la cave deux bouteilles de mousseux. Vous fêtez quoi ? je dis. Maman, il dit, tu veux te débarrasser de ce vin tu dis qu'il est dégueu. J'acquiesce.
Gladys m'embrasse au passage, elle rejoint Cyril. Clémentine quant à elle, la meuf d'Edgar, a disparu des radars.
Balthazar a le cœur cicatrisé. Maud attend un bébé. De son mari. Balthazar fréquente une fille à moto (électrique de fabrication ~~wallonne~~ belge). Le comité du village désapprouve qu'une fille chevauche. Balthazar voir rouge.

374.

Si j'ai peur ?
Lydia, qui avec sa chère a convolé en noces, me supplie d'attendre.
- Regarde les progrès, elle dit. Continue de bosser dans la presse. Depuis Georgette et Rosa tu as la visibilité. Fais parler les femmes.
Je décapsule une bière celle que Flavien n'a pas bue il est monté se coucher. Les trois plus jeunes sont à l'étage. Hector, devant un jeu vidéo. Aujourd'hui les enfants ne peuvent plus jouer à n'importe quoi. Des divertissements d'ordre numérique, tous registres confondus, ont disparu de la circulation. *Disparaître*. Le verbe proéminent.
Je bois c'est pétillant. J'ouvre mon laptop. Françoise et Luigi vivent en Italie. Françoise me fait passer des contre-mesures à faire bouffer à mon ordi. La surveillance est une mélasse. J'ai des trous. Un jour je me ferai choper.
Françoise et Luigi, depuis la France, se rendent avec régularité aux États-Unis. Faudrait pas sous-estimer l'Oncle Sam. Il y a là-bas des yeux qui savent regarder.
Je referme le lap-top.
Le fauteuil de Léo, à gauche du poêle de faïence crème, est demeuré blanc. Il me l'a demandé. Je m'y assieds. Avec ma bière. Après avoir éteint les lumières. Je tète la bouteille du bout petit de ma langue. Billie chante.
Naguère j'écrivais pour fuir le réel atone.
Dans une de mes dystopies, les enfants dans les crèches étaient maltraités, par restriction budgétaire. J'ai écrit cela, il y a dix ans. Puis, avant les élections qui promurent Alleron, il y eut d'énormes scandales. Les langues se déliaient. Bon dieu, des enfants ne sachant pas marcher. Traités comme du bétail. Les bêtes, on commençait à évoquer leurs conditions de vie. Pas celles des nouveau-nés. Arrachés, à trois mois, de la protection d'un parent. Pouah.
Le Capital engloutit nos vindictes de femme. Elle étaient pures comme une lame de métal neuf, nos vindictes. Elle furent dénaturées. La famille était dézinguée, grands-parents, vieux oncles et tantes, tout ça. Fallait une industrie, à garder les bébés. Nos parents mirent les pieds en marchandisation. Tout service, monnayé. Les gens peu à peu trouvèrent cela *normal*.
Bruit de chaise que l'on tire.
– Mève ?
– C'est toi Léo ?
– Quelqu'un a tiré sur le premier-commandeur. Il est mort. Les chars sont déployés. Faut prévenir les jeunes.
Mon enfant noir dans le noir de la cuisine qui n'est pas blanche se penche vers

moi, me prend les mains.
– J'ai peur pour toi,
il dit.
– Qui a tiré ?
– Alleron dit qu'il refuse la violence. Qu'on a, lui et nous, choisi le changement. Il dit qu'il sauvera la nature. Que l'intelligence artificielle nous sauvera. Il dit à propos de toi que.
Les mains de l'adolescent serre les miennes. Je penche le front. Nos fronts se touchent.
– Alleron à propos de moi quoi ?
– Que Georgette et Rosa est devenue l'ennemie du peuple.
– Tu fais une blague, là ?
– Tu ne le vois pas encore, tu ne l'entends pas. Ils arrivent. Il faut partir.
– Partir ?
– Te cacher, Mève.

344.

– Un jour, je dis, mon père a décrété que dans la maison il foutrait du blanc partout.
– Le catho ?
Je lève le pouce. Style Envie de me tirer, vous m'embarquez ?
– Ma mère a haussé les épaules, je lâche. Tu me regardes pourquoi ? elle me disait souvent. Elle avait cette façon de parler que les clowns ont quand leur numéro ne marche pas. Leur amertume te pète à la gueule.
– Pour la suite de l'histoire il reste que la nuit. Grouille ou on connaîtra pas la fin.
– Il n'y a pas de fin.
– Tu pourrais crever. J'appelle ça une fin.
Nadia est replète. Mais alors, les yeux. Lapis-lazuli.
Sous-sol d'une maison inoccupée. Au milieu de nulle part. Un vent mou bat contre le mur du rez-de-chaussée les volets peints d'un bleu écaillé.
Je m'y trouve en présence de trois filles, contactées par moi via un numéro donné par Clément peu avant son accident. Au cas où t'aurais des ennuis, Mève.
Organisées contre Alleron.
Je n'avais rien vu rien entendu.
Quatre jours que de planque en planque nous nous déplaçons. Je porte un pantalon noir, une veste de renard argenté, des bottillons noirs de caoutchouc. Yeux non maquillés. Nez de mon père. Légèrement courbe. Le sien l'est carrément l'adverbe ne convient pas, soit. J'ai la peau de mon père, aussi. Blanche. Comme l'ensemble de la maison quand j'étais enfant sauf la pièce de ma mère dans les pastels, ses robes longues, les cigarettes noires à bouts dorés mon père l'en abreuva des années.
– Quel rapport, tes parents, avec ce qui se passe ?
dit Olga elle est maigre ses yeux sont éteints. Mais alors, la voix. Chaude comme un feu dans la nuit gelée.
– Quel rapport, Mève ?
dit Lise, ferme, blonde, jambes dénudées.
– Tout,

je dis.

– On se fout des parents, dit Nadia, on en est dégagé.
– Vous diriez quoi, ironise Olga, de calamars frits ?
– D'un blanc du Jura ?

dit Nadia nom de merde elle a, dans l'espace sombre, dégoté du vin.
La bouteille transite. Nous annexons nos salives au goulot. La bouteille tourne vite.
J'aime quand l'ivresse vient. Lentement.

– Vous avez une liste, je dis, des gens qui m'approchent.
– Te surveillent.
– Donne,

je dis à Nadia.

– Hier t'en voulais pas.
– Donne.

Nadia sort d'une sacoche un rouleau de feuilles. Aucune des filles ne portent de bracelet-montre.
Je tends la main.

– Il y a le nom d'un de mes fils, je dis. Hector.
– C'est pas méchant. Mais il communique.
– Ma voisine, Christa. Le nom de Paul ne figure pas. Non plus celui de mon amant.
– Ton amant est réglo.
– Comment vous savez ?
– Tu es importante.
– Mon père ?
– Nous surveillons ceux qui te surveillent. Ton père comme tu vois n'est pas sur la liste.

Je suis déçue vaguement.

– Raconte, dit Olga, le moment où tes antennes ont commencé à vibrer. A l'époque, nous, on voyait rien, on n'entendait pas.

Léo me manque. Sur une planche je m'allonge. Je pense à lui.

– Protégez-vous, je dis, de ce qui n'est pas la vérité.
– Ça veut rien dire ce que tu dis,

fait Lise. Elle siffle le fond de la bouteille.

– Notre instinct reconnaît la vérité, je dis. Et la résistance advient.

Je place mon sac à dos sous la tête.

– Résister, tu peux compter sur nous,

elle disent et rient. Olga m'embrasse la tempe.
Elles jouent aux cartes. L'une d'elles chante.
N'abdique pas, Mève.
Ce que tu ressens n'est pas Dieu.
C'est la joie.